Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/annalesdelapropa18soci

Avec approbation des Supérieurs.

LYON.-IMPR. DE J. B. PÉLAGAUD.

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI.

RECUEIL PÉRIODIQUE

DES LETTRES DES ÉVÊQUES ET DES MISSIONNAIRES
DES MISSIONS DES DEUX MONDES, ET DE TOUS LES DOCUMENTS
RELATIFS AUX MISSIONS ET A L'ŒUVRE DE LA
PROPAGATION DE LA FOI.

COLLECTION FAISANT SUITE AUX LETTRES ÉDIFIANTES.

TOME DIX-HUITIÈME.

A LYON,

CHEZ L'ÉDITEUR DES ANNALES,

Rue du Pérat, n° 6.

1846.

MISSIONS DE L'OCÉANIE.

Lettre du P. Mathieu, Provicaire apostolique de la société de Marie, à sa famille.

Vallis, 20 mai 1844.

« Bien chers Parents,

« Voici bientôt six mois que je suis à Wallis, au milieu de ce bon peuple que Dieu bénit toujours avec une inépuisable tendresse : c'est plus de temps qu'il n'en fallait pour bien connaître ma nouvelle patrie. Je puis donc maintenant vous en tracer un tableau fidèle, et je le fais avec joie, parce qu'en vous peignant nos chers néophytes, je suis bien sûr de vous les faire aimer.

« L'île de Wallis a près de dix lieues de tour ; elle est environnée de plusieurs îlots, et, par delà, enfermée dans une ceinture de récifs, qui ne laisse d'entrée aux navires que par une passe très-étroite. Sa population n'excède

pas deux mille six cents habitants. Il y a une dizaine d'années, ces hommes étaient réputés très-féroces; ils ont en effet, à une époque assez récente, égorgé trente Européens, brûlé un bâtiment anglais, et massacré tout l'équipage, à l'exception d'un mousse. Depuis, la grâce les a si bien changés, qu'il n'y a guère de ports dans toute l'Océanie, où les étrangers soient mieux reçus et plus en sûreté.

« Au physique, le type des Wallisiens se dessine avec une certaine grandeur; leur physionomie, généralement noble et bien caractérisée, diffère peu de celle des Européens; leurs longs cheveux flottant sur les épaules, ou crêpés autour de la tête en forme de turban, donnent une expression à la fois originale et fière à leurs traits basanés. Ils ont pour vêtement, depuis les aisselles jusqu'aux pieds, une grande tape qui enveloppe plusieurs fois le corps, avec une natte fine, serrée autour de la taille par une ceinture de corde. On remarque qu'ils ont presque tous le petit doigt de la main coupé; mutilation qu'ils s'imposaient en l'honneur de leurs dieux. C'est aujourd'hui le seul vestige qui reste de leurs anciennes superstitions.

« Nos insulaires sont d'un naturel enjoué; ils aiment la bonne plaisanterie et s'y connaissent. Rien n'égale le respect qu'ils portent à leurs Missionnaires, si ce n'est l'affection qu'ils leur témoignent. Parmi eux la politesse a ses règles aussi strictement observées qu'en France; nous devons les connaître et nous y conformer, au moins jusqu'à un certain point. Le *cava*, par exemple, fait partie obligée de toutes les réunions; on ne peut rendre ou recevoir une visite sans que la racine traditionnelle soit présentée, mâchée et distribuée avec toutes les cérémonies voulues.

« Ce qui distingue surtout les indigènes de Wallis,

c'est leur goût prononcé pour la musique. On peut dire qu'ils chantent continuellement, soit qu'ils travaillent, soit qu'ils marchent, soit qu'ils portent des fardeaux, ou qu'ils prient. L'harmonie a pour eux tant d'attrait, qu'ils lui sacrifient volontiers les heures destinées au repos; on dirait qu'après avoir porté le poids du jour et de la chaleur, ils se délassent mieux au charme de leurs accords que dans le calme d'un paisible sommeil. Dans les belles soirées d'été, lorsque l'île est rafraîchie par la brise, et qu'un astre plus doux a remplacé le soleil des tropiques, alors la population se réunit dans quelque site gracieux, sous un grand arbre, ou à la porte de l'église. Là, nos vieillards s'asseyent sur des nattes; à quelque distance, la jeunesse prend place sur la pelouse, par groupes de cinq à six personnes rangées en cercle et tournées en face les unes des autres; ces groupes sont autant de chœurs de musiciens et de musiciennes parfaitement exercés. Quoique les Wallisiens aient presque tous de très-belles voix, n'est pas admis qui veut à prendre part au concert; il n'y a que ceux dont l'organe, reconnu pur et flexible, se prête avec plus de bonheur aux effets de l'harmonie.

« Alors, chaque chœur se fait entendre tour à tour: les uns répètent sans cesse le refrain, les autres font le chant, ou donnent une expression plus animée au récitatif; et ces accords se succèdent ainsi durant la nuit entière, sans autre interruption que les applaudissements des auditeurs.

« Si l'on remarque dans les voix beaucoup d'ensemble et de mesure, on est encore plus frappé de l'immobilité et du calme imperturbable des musiciens. Quoique les chants soient parfois dans le genre comique, et qu'ils excitent les éclats de rire de toute l'assemblée, on ne voit jamais le plus léger mouvement dans la physionomie de ceux qui exécutent. Quand le motif est triste, des larmes

coulent quelquefois de leurs yeux, mais sans que leur voix soit le moins du monde altérée.

« Le refrain qui est, d'ordinaire, quelque mot nouveau introduit par les Missionnaires dans leur langue, n'a souvent aucun rapport avec le reste du chant : c'est une espèce de bourdon qui n'est là que pour l'harmonie ; on le répète deux ou trois fois à la fin, et on termine brusquement en le laissant inachevé.

« Outre ses concerts nocturnes, Wallis a encore des chants de promenade ou de marche. Il arrive souvent, le dimanche, que j'entends tout à coup les hommes et les jeunes gens entonner leur *lau* (chant) avec des voix de stentor. Ils parcourent ainsi d'un pas grave les différents quartiers du village. Lorsqu'on les invite à entrer dans une maison pour y prendre le *cava*, ils acceptent, puis recommencent leur marche jusqu'à l'heure du chapelet ou jusqu'à la prière du soir. Leur thème musical est presque toujours inspiré par la reconnaissance ou la Religion ; en voici quelques phrases des plus populaires : « Amitié au « Père Roudaire, au Père Mathieu ! Ce sont nos prêtres « et nos pilotes ; ils conduisent notre pirogue au ciel. » — Ou bien : « Amour et respect au souverain Pontife « qui règne à Rome ! » — Ou encore : « Prions saint « Pierre qui tient les clefs du Paradis, pour qu'il nous en « ouvre la porte. »

« Il y a des chants innombrables en l'honneur de N. S. P. le Pape Grégoire XVI, et du Prince des Apôtres, auquel ils ont une grande dévotion. Ils mettent également en musique les histoires de l'ancien et du nouveau Testament, et toutes les vérités de la Religion à mesure qu'ils les apprennent. Pour vous donner une idée de ces hymnes pieux, je vous envoie un cantique composé par la fille du roi, lorsque Mgr Bataillon annonça qu'il s'absenterait pour visiter son vicariat apostolique : j'ai tâché de le tra-

duire aussi littéralement que possible, mais sans espoir de faire passer dans le français ces tournures si naïves, cette douceur si harmonieuse de la langue des Wallisiens, qui se prête admirablement à tous les sentiments qu'ils veulent exprimer.

« Evêque, partez; moi, je pleure.

« Est-il chose plus déchirante que d'entendre notre « père qui nous dit : Mes enfants, vous prierez sans « cesse pour moi; souvenez-vous de celui qui vous a faits « enfants de Jésus-Christ, quand vous offrirez à Marie la « couronne du rosaire.... Ecoutez mes dernières instruc- « tions; je vais me séparer de vous.

« Pouvions-nous être frappés d'un coup plus sensible! « Parents d'Ouvéa, pleurons; il va partir; n'ayons tous « qu'un seul cœur pour pleurer.

« Si notre père s'éloigne, que vont devenir ses en- « fants? Quand reviendra notre père? hélas! reviendra- « t-il jamais? Pleurons!

« Mais le ciel le veut. Un message saint lui a été ap- « porté par *Douarre*. On lui a dit : Evêque, une portion « de l'univers a été assignée à toi seul par le Père de tous « les chrétiens.

« O mon père, partez, mais souvenez-vous de vos en- « fants, et revenez les bénir; car ils sont sans force, « comme la jeune plante qui vient de naître.

« O Jésus, déjà nous le ravir! laissez-nous encore « notre père; car pour moi, quand j'entends son adieu, « je sens mon âme hésiter entre la vie et la mort. Oui, il « vaut mieux que je m'en aille de ce monde avant le « départ de notre père. Qu'il soit, du moins, quelque « temps encore le soutien de notre faiblesse. Notre âme « est chancelante, et, s'il ne la fortifie, elle tombera « dans la mort.

« Père céleste, ayez pitié de l'enfant qui vous prie.
« Prononcez sur moi la sentence que vous voudrez; que
« je le suive, car je me sens découragée et faible.

« Je ne puis supporter désormais un plus long exil
« dans ce monde; si notre soutien s'éloigne de nous,
« n'est-il pas à craindre que nous ne retournions aux
« idoles que nous avons adorées?

« C'est pourquoi je désire tant, Père céleste, de me
« réunir à vous, pour célébrer à jamais dans mes chants
« votre toute-puissante majesté. »

« — Je suis dérangé par une femme de la paroisse, qui vient regarder à ma porte pour voir ce que je fais; c'est leur habitude. Elle me demande à qui j'écris. — Je lui réponds que c'est à mes parents. — Il faut encore lui décliner tous vos noms. — A mon tour, je lui demande si elle n'a rien à vous faire dire. — Oui, elle présente ses amitiés à *Azeleka* (Angélique); elle serait bien aise de la voir venir ici pour instruire les femmes d'Ouvéa; elle me prie de vous remercier d'avoir envoyé un prêtre qui peut leur donner les sacrements et la sainte communion; car, ajoute-t-elle, l'île était bien malheureuse avant l'arrivée des Missionnaires.

« C'est une chose amusante de voir l'étonnement de ces sauvages lorsque arrive d'Europe quelque objet qu'ils n'ont pas encore vu. Après l'avoir bien regardé, ils le touchent, ils le sentent, ils le tournent de toute manière, puis ils expriment leur admiration par une exclamation ou un petit claquement de langue. Je les intrigue beaucoup avec un canif taille-plume. C'est un cri d'admiration chaque fois que la plume en sort toute taillée.

« Il y a peu de jours, on débarqua un cheval que le gouverneur français de Taïti envoyait en présent au roi de Wallis. La pauvre bête avait été si maltraitée à bord

par le roulis, qu'elle faisait pitié. Aussitôt arrivée à terre, elle fut entourée d'une foule de naturels, qui ne pouvaient se lasser de contempler un si grand animal. Ils l'appelèrent ensuite un gros chien; mais ils en avaient peur, et à chaque mouvement qu'il faisait, les admirateurs prenaient la fuite. Ils me demandaient s'il était méchant, s'il mangeait les hommes quand il était en colère, s'il aimait la viande, s'il mordait comme les chiens. Moi je le caressais pour les rassurer. On lui apporta des feuilles et de l'herbe; ils l'examinèrent manger très-longtemps, regardant comme ses dents étaient faites; enfin, après s'être lassés en observations et en conjectures, ils s'en allèrent en me disant : « Maintenant nous connaissons cette grande bête, nous l'avons « vue tout faire; il ne nous reste qu'à l'entendre chanter. »

« Les maisons des Wallisiens consistent en un grand toit de forme circulaire, couvert de feuilles, et soutenu par des pieux. A l'intérieur sont étendues des nattes, sur lesquelles on s'assied, on se couche et on mange. Quoique les habitations soient disséminées presque sur toute la côte, il y a cependant trois points ou villages principaux, où l'on a construit des églises. L'une est dédiée à Notre-Dame de Bon-Espoir, l'autre à saint Joseph, et la troisième à saint Pierre. Ces églises sont en bois. Toutes les pièces en sont unies avec de petites cordes de coco; les planches même sont fixées de cette manière; et cependant les plus violents orages ne peuvent les ébranler. Il y a, dans chaque sanctuaire, une lampe qui brûle devant le Saint-Sacrement. Les femmes l'entretiennent avec un soin extraordinaire. Chaque fois qu'il fait grand vent, je les vois se tenir auprès de la lampe avec un tison, la nuit aussi bien que le jour, pour la rallumer dans le cas où elle viendrait à s'éteindre. A quelques pas de l'église s'élève une maison carrée, divisée

en petites chambres pour nos confrères, et près de là une habitation pour les jeunes gens qui veulent partager leurs fatigues. Ces jeunes gens sont au nombre de trente ou quarante ; ils se sont offerts d'eux-mêmes aux Missionnaires pour les servir, les accompagner, et seconder nos frères dans leurs travaux.

« 26 juin. — Je reprends ma lettre, interrompue par un événement qui m'a donné pour un instant quelques inquiétudes. Le lendemain du départ de Mgr Bataillon, on vint m'avertir qu'il y avait un navire en vue. Bientôt je sus que c'était la goëlette des missionnaires protestants, qu'ils cherchaient à entrer par la passe située derrière l'île, et que leur canot avait déjà mis à terre plusieurs personnes. Je courus sans délai vers la paroisse voisine du lieu de leur débarquement, pour être plus à portée de connaître leurs menées, et bien décidé à leur résister de tout mon pouvoir s'ils cherchaient à infecter le troupeau. Deux ministres anglais descendirent en effet à Poï, avec quelques naturels de Tonga et de Niuka ; mais ils n'y restèrent qu'un jour, et repartirent très-inquiets, dit-on, du voyage de Mgr le Vicaire apostolique à Tonga et à Fidji.

« Quelques jours après je reçus une lettre à l'adresse de Monseigneur ; le second de la goëlette, qui était catholique, l'avait laissée à terre ; elle était du P. Chevron, Missionnaire à Tonga. Ce confrère, rendant compte des efforts tentés par l'hérésie pour entraver son ministère, disait à Sa Grandeur que les protestants calomniaient également la France et le catholicisme dans leurs sermons ; qu'ils avaient ordonné des prières publiques et des jeûnes pour préserver l'île de l'arrivée d'un navire de guerre français; qu'ils peignaient nos compatriotes aux indigènes comme leurs plus grands ennemis, comme des envahisseurs qui cherchaient à s'emparer de leur pays pour

les réduire en esclavage. De telles calomnies font une grande impression sur ce peuple, naturellement ombrageux et méfiant à l'égard des étrangers, et plus jaloux de son indépendance qu'aucune nation du monde. Vous pouvez juger quelle défaveur en résulte pour les prêtres catholiques, qu'on cherche par ce moyen à faire passer pour des agents politiques, préparant les voies à une usurpation.

« Il est arrivé dernièrement un baleinier américain à Wallis, ayant à son bord une vingtaine de protestants indigènes de Niuka, qui avaient demandé à être transportés ici. Nous apprîmes, par eux et par un Anglais qui était resté quelques années dans leur île, quels traitements les ministres font subir à ces pauvres naturels. C'est incroyable! Pour certaines fautes, on les flagelle à coup de corde jusqu'à ce qu'ils soient tout en sang. Plusieurs même expirent sous les coups. A d'autres on arrache les cheveux et les sourcils. On nous fit une telle peinture de ces cruautés, que nous n'aurions pu y croire, si nous n'avions vu nous-mêmes les marques de la torture empreintes sur le corps de ceux qu'on débarqua. Quelle triste position que celle de ces peuples, condamnés à marcher sous le fouet, comme les animaux, parce qu'on ne leur a inspiré que la crainte du maître, au lieu de leur apprendre à aimer la vertu !

« A Wallis, nous n'avons aucune législation, aucun code pénal, point de tribunaux; et cependant toute la population se conduit bien, par la seule grâce de Dieu et le secours des sacrements. Depuis que je suis ici je n'ai entendu parler d'aucun délit, si ce n'est de quelques accès de colère momentanés; mais en même temps qu'on apprend la faute, on apprend aussi la réparation : le coupable vient de lui-même auprès de nous recevoir sa peine, qui n'est qu'une simple réprimande. En faut-il davantage pour des cœurs si bien disposés!

« Ce qui entretient dans les habitants de Wallis le sentiment et l'amour du devoir, c'est qu'ils sont très-avides de la parole de Dieu. Outre les instructions des Missionnaires, il y a dans chaque village et petits hameaux des catéchismes d'hommes, de femmes, d'enfants : les plus instruits d'entre eux enseignent les autres ; chacun se confesse et communie environ tous les mois ; partout on récite, le soir, le chapelet en commun, suivi d'un cantique à la sainte Vierge. Quoique toutes les maisons restent ouvertes, la nuit comme le jour, on n'entend jamais parler de vol. Dernièrement les officiers d'un navire français voulurent éprouver nos naturels sur ce point. Ils laissèrent traîner à dessein, sur le pont, des hameçons et autres objets capables d'exciter leur convoitise ; mais les néophytes s'empressaient de les porter aux matelots, croyant que c'étaient des objets oubliés par mégarde.

« Ce n'est pas assez pour les Wallisiens de se montrer fidèles observateurs de l'Evangile ; ils voudraient encore en être les apôtres, et aller porter la foi parmi les idolâtres et les hérétiques. Les jeunes gens demandent en foule à partir avec les Missionnaires. Mgr Bataillon, cédant à leurs instances, en a emmené quelques-uns à Tonga et à Fidji. De ce nombre était un petit garçon d'une quinzaine d'annés, nommé *Selevatio* (Gervais). Sa piété, qui en faisait un petit ange, avait décidé Monseigneur à l'admettre parmi ses compagnons de voyage, et le bonheur de l'enfant était à son combie. Peu de temps après, je le vis tout en larmes ; il n'avait pu obtenir de ses parents la permission de s'embarquer. Je tâchai de le consoler en lui disant que plus tard nous partirions ensemble ; mais cette promesse ne convenait pas à l'impatience de son zèle. Tout à coup on remarqua qu'il avait disparu ; on le chercha partout ; enfin, après plusieurs jours, on le

trouva. Il s'était glissé furtivement à bord de l'*Adolphe*, et s'était caché à fond de cale; il se tenait là blotti, espérant que le navire partirait bientôt, et qu'une fois au large, il ne serait plus temps de le remettre à terre; mais le vaisseau tardant trop à lever l'ancre, *Selevatio* fut trahi. Cependant il trouva sur le pont un de ses parents, et le pria d'intercéder pour lui auprès de son père et de sa mère, qui se laissèrent enfin toucher et consentirent à son départ. Quand on lui demandait pourquoi il avait agi de la sorte, il s'imaginait en donner une bonne raison en disant : « Je voudrais bien savoir si l'Evêque et nos « Missionnaires ont attendu la permission de leurs parents « pour quitter la France. S'ils l'avaient fait, nous serions « encore dans notre *fakadevolo* (paganisme). »

« Mgr Bataillon a emmené aussi un homme marié, nommé Philippe. C'est un prodige de mémoire et d'intelligence; il sait tous les dialectes des archipels voisins, ainsi que l'anglais et un peu de français. Ces langues, il les a apprises je ne sais comment, dans le but d'être utile à la Mission.

« Tandis que les jeunes gens de Wallis prêtent à nos efforts un concours si généreux, et font souvent plus de bien que les Missionnaires par leur zèle et leurs exemples, les vieillards continuent d'être pour nous un sujet d'édification; ils ont encore pour la plupart leur innocence baptismale. C'est merveille de voir, sous ces traits et ces dehors sauvages, une douceur toute chrétienne. L'un d'eux, que le commandant de l'*Embuscade* a surnommé *le vieux tigre*, parce qu'il en a effectivement les traits, est bien l'homme de l'aspect le plus farouche qu'il soit possible de rencontrer. Son vrai nom est Honorio; il est premier ministre du roi. Il fut un des plus ardents persécuteurs de Mgr Bataillon, à son arrivée dans l'île. Maintenant c'est un agneau. Quand il séjourne à Saint-Joseph,

je suis sûr de le voir arriver tous les matins avec sa petite racine de *cava* qu'il vient nous offrir. Le soir, il ne peut se retirer chez lui sans nous avoir touché et baisé la main, en signe d'amitié. S'il ouvre la bouche dans les assemblées, c'est surtout pour recommander le respect et la soumission aux Missionnaires. « Pour moi, dit-il, je suis « frère d'un vieux arbre penché sur le bord d'un abîme. « Je vous ai donné autrefois de bien mauvais exemples. « Voici maintenant les guides que vous devez écouter, et « qui conduiront votre pirogue au ciel. » Ce bon vieillard a versé bien des larmes au départ de Monseigneur ; il ne pouvait rester deux jours sans le voir et lui demander sa bénédiction ; aujourd'hui il se console auprès du Saint-Sacrement; et, dans l'exercice de cette dévotion qui lui est chère, il attend en patience son retour.

« 19 août. — Monseigneur vient d'arriver. Je commençais à être inquiet de sa longue absence. Les vents lui ont presque toujours été contraires. Il n'a pas réussi à Tonga comme il l'aurait désiré, à cause des calomnies débitées par les ministres protestants contre nous, et surtout contre la France, dont ils nous représentent comme les agents ; c'est au point que la qualité de Français est aujourd'hui un titre d'exclusion dans toute l'Océanie. Espérons que cette persécution d'un nouveau genre ne durera pas longtemps; la vérité touche de près au triomphe, quand l'enfer a épuisé toute la série de ses mensonges.

« Maintenant voici notre saint Evêque rentré à Wallis, et je suis tranquille; si nous avons à souffrir, nous souffrirons ensemble. C'était sa première absence ; aussi le retour a-t-il été une fête. Dès le point du jour, aussitôt qu'on put apercevoir son navire au loin dans la brume, les naturels vinrent me réveiller avec des cris de joie : *Vaka popalagi Epikopo! Epikopo!* Le vent était excellent; le vais-

seau mouilla bientôt en face de l'église de Saint-Joseph. Aussitôt j'allai avec les enfants de chœur au bord de la mer, pour faire au premier pasteur une réception solennelle. Quand le canot aborda, des larmes de bonheur coulaient des yeux de tout ce peuple rangé sur le rivage. Après les cérémonies ordinaires, Monseigneur entra à l'église, prêcha, et célébra la sainte messe. C'était pour l'île entière une joie que je ne puis exprimer. Pendant les trois jours que le Prélat resta dans ma paroisse, la maison qu'il habitait ne désemplit pas; chacun venait le visiter, lui apporter du *cava*, et lui demander sa bénédiction.

« Les insulaires de Tonga que Mgr le Vicaire apostolique a amenés avec lui, au nombre de sept ou huit, ont été aussi parfaitement reçus. Pour la plupart ils ne sont pas encore baptisés. Le but de leur voyage est d'étudier Wallis, d'examiner ce qui s'y passe, afin d'aller ensuite en rendre compte à Tonga, et confondre par leur témoignage les calomnies des protestants. Ils paraissent très-bien disposés, et je crois qu'il ne faudra pas beaucoup de temps pour les rendre bons catholiques.

« MATHIEU, *Miss. apost.*»

Lettre du P. Roulleaux, Missionnaire apostolique de la société de Marie, au Procureur des Missions de la même société.

Tonga, le 24 juillet 1844.

« Mon Révérend Père,

« Le silence que j'ai gardé si longtemps avec vous a dû vous surprendre, après tous les soins dont vous m'avez entouré jusqu'au fond de l'Océanie. N'allez pas cependant m'accuser d'oubli et d'indifférence. La faute en est à nos occupations si multipliées et snrtout au manque d'occasions : presque toujours placé loin des lieux où abordaient les navires, je n'avais connaissance de l'arrivée d'un bâtiment que lorsqu'il était reparti. Enfin, aujourd'hui que je me trouve à Tongatabou, dont Mgr Bataillon fait la visite pastorale, il me reste quelques instants avant notre départ pour les îles Fidji, où nous allons, le Père Bréhéret et moi, jeter la divine semence ; j'en profite pour vous confier mes souvenirs de peines et mes sujets de joie.

« J'ai passé deux ans à Futuna, et c'est dans cette Mission que j'ai commencé l'exercice du saint ministère, au milieu des plus vives contradictions. Nous avions été précédés par un jeune chef des îles Wallis, homme doué de véritables talents, mais qu'il emploie au triomphe des plus mauvais desseins. Il s'était fait accompagner de deux cents naturels, qui, pendant une année de

séjour à Futuna, ont fait un mal qu'il nous a été impossible jusqu'ici de réparer entièrement. Profitant du peu de connaissance que nous avions de la langue pour accréditer leurs calomnies, ils ont prévenu les Futuniens contre nous, ranimé le feu de la discorde entre deux factions rivales, et ressuscité les anciennes superstitions, que les insulaires avaient abandonnées d'eux-mêmes depuis la mort du R. P. Chanel. Deux fois nous avons vu la guerre sur le point d'éclater; on a tenté d'assassiner le nouveau roi, qui est catholique fervent; on a fait mille efforts pour empêcher la construction de nos deux églises, de celle surtout qui a été élevée sur le lieu même où le premier martyr de l'Océanie a versé son sang.

« Pour que nous ne pussions pas nous méprendre sur le vérible auteur de toutes ces tracasseries, c'était aux fêtes de la sainte Vierge que le démon nous suscitait plus d'entraves. A l'une de ces fêtes, nous allions comme d'habitude, le frère Marie-Nizier et moi, nous mettre à la tête des travaux de l'église. La veille, tout était calme et tranquille dans Futuna. Aussi, quelle ne fut pas notre surprise de rencontrer les naturels par bandes qui, la lance à la main, couraient comme des furieux vers la vallée où était notre demeure. Nous leur demandâmes ce qu'il y avait; au lieu de nous répondre, ils criaient : « Où est le roi? où est le roi? — Nous leur dîmes qu'il assistait à la messe du Père Servant. — Non, non ; on veut le tuer, nous courons le défendre ; » et il nous fut impossible de les retenir.

« Plus loin, nous vîmes les femmes qui se sauvaient vers les montagnes pour y cacher ce qu'elles avaient de précieux, et leurs enfants qui les suivaient en pleurant. Eh bien! cette épouvante n'avait aucun motif fondé, et une heure après, tout notre monde détrompé se réunissait autour de nous pour le travail.

« Nous eûmes bien d'autres difficultés au sujet de l'église de Poï. Pendant deux mois, il nous a été impossible de la commencer ; chaque jour amenait un nouvel obstacle. Enfin, après les avoir tous écartés l'un après l'autre, je partis avec le frère Marie-Nizier pour diriger la construction. Toute la population de ces vallées était convoquée autour de la croix. Je demandai qu'on nommât quelqu'un pour présider aux travaux, et les voix se réunirent en faveur du fils du roi assassin, actuellement chef d'une partie de l'île. Dans une courte exhortation, j'invitai les naturels à se conduire d'une manière digne de l'œuvre sainte à laquelle ils allaient se livrer : « Ce n'est pas ici, leur dis-je, une habitation ordinaire, c'est un temple que vous élevez à Dieu, sur le lieu même où fume encore le sang de votre premier apôtre. » Je donnai ensuite le signal pour se mettre à genoux, et nous récitâmes tous ensemble à haute voix le *Pater*, l'*Ave* et le *Credo ;* je fis le signe de la croix, et l'on se mit à l'ouvrage.

« Les quatre assassins de notre confrère étaient là. Je leur dois ce témoignage, ce sont eux qui ont montré le plus d'ardeur et de bonne volonté, surtout celui qui avait frappé le premier coup. Tout son extérieur annonçait un sincère repentir, et je ne me rappelle pas l'avoir vu rire une seule fois pendant toute la durée des travaux.

« L'église de Poï est assez bien ; elle a soixante-quinze pieds sur trente ; l'entrée regarde la mer ; dans le sanctuaire se trouve renfermé l'emplacement que le R. P. Chanel habitait ; la partie droite de l'autel couvre le lieu où il était assis quand il reçut le coup de la mort ; l'endroit où reposait sa tête et où a coulé son sang est aussi à droite, dans le sanctuaire, près de la balustrade ; la croix qui l'indique, est telle que l'a plantée Mgr Pompallier.

« L'église s'achevait, lorsque notre bonne Mère nous délivra du plus grand ennemi de notre Mission. Le chef dont je vous ai parlé, abandonna Futuna avec sa bande. Nous respirâmes alors, le Père Servant et moi. Nous commencions à nous faire comprendre assez bien des naturels; nous nous adonnâmes donc avec une ardeur toute nouvelle à leur instruction.

« Dès ce moment, les choses changèrent de face. Nous n'eûmes pas de peine à faire comprendre aux néophytes qu'on les avait trompés, qu'ils s'étaient laissé séduire par des ennemis de leur repos. Le jour ne suffisait plus pour entendre les confessions ; il fallait y donner une partie des nuits. Peu à peu les abus disparurent, et aujourd'hui cette Mission est dans un état florissant. Tous les naturels sont baptisés; déjà une bonne partie d'entre eux a fait la première communion; ils se conduisent d'une manière vraiment édifiante, et avec autant de régularité que les plus fervents chrétiens d'Europe; il ne leur manque qu'une instruction plus complète. Encore un an ou deux, et Futuna sera, je pense, la plus belle Mission du vicariat apostolique de l'Océanie centrale. Le peu de communication qu'elle entretient avec les étrangers, l'amour du travail et la force du caractère de ses habitants me confirment dans cette opinion.

« D'ailleurs, la conversion de ce peuple est toute de conviction, elle n'a rien eu d'intéressé. Nos néophytes n'ont pas été gâtés par les présents. Depuis que nous sommes parmi eux, nous ne leur avons rien donné, puisque nous n'avions rien pour nous-mêmes; et, comme si la divine Providence voulait continuer encore une situation que la nécessité avait faite, tous les objets que vous nous avez envoyés de France à la fin de 1841, ou ont été engloutis dans les flots, ou ont été gardés par le baleinier chargé de vous les remettre; rien, absolu-

ment rien n'a paru à Futuna. Dernièrement encore la portion d'effets que Mgr Bataillon destinait à cette île, a été presque en totalité consumée par les flammes.

« On remarque parmi les Futuniens plus de simplicité qu'à Wallis, plus d'énergie qu'à Tonga. Ce sont des hommes qui raisonnent, qui réfléchissent : ils ne se rendent pas aisément; mais une fois convaincus, ils prennent leur parti avec fermeté, et ne retournent pas en arrière.

« Puissent les Fidjiens, vers lesquels je suis envoyé, leur ressembler! Mais ce que j'ai appris d'eux ne me permet pas trop cette espérance; on les dit féroces jusqu'à l'anthropophagie. Si, de mon côté, il me fallait être dévoué jusqu'à la mort, j'emporte avec moi un souvenir qui m'en donnerait la force : Mgr Bataillon m'a confié la croix de Missionnaire que portait notre vénéré Père Chanel; sa vue m'animera à tous les sacrifices. Veuillez, mon révérend Père, nous obtenir par vos prières les grâces dont nous avons besoin dans une Mission si difficile, et croire aux sentiments de respect et de reconnaissance avec lesquels je suis, etc.

« J. F. Roulleaux, *Missionnaire apostolique.*

Lettre du R. P. Grange, Missionnaire apostolique de la société de Marie, à un Père de la même société.

Tonga, Mars 1844.

« Mon Révérend Père,

« Ce qu'on nous adresse à ce bout du monde nous arrive bien tard, si tant est qu'il nous arrive. Mais ne vous lassez pas de nous écrire, je vous en conjure; confiez à la mer autant de lettres que vous pourrez : elle ne sera pas toujours cruelle, et, quelque jour, un flot bienfaisant jettera sur la rive un de vos doux messages, que je recueillerai avec bonheur et reconnaissance.

« Vous me demandez, mon Père, quelle est mon occupation à vos antipodes. Eh! ce que vous faites en France, je le fais dans mon île; seulement je le fais moins bien que vous. Je m'instruis et j'instruis les autres; j'apprends à nos kanacks la fin pour laquelle ils sont sur la terre; je les presse de quitter le mensonge pour la vérité. Il en est qui m'écoutent et qui mettent mes enseignements en pratique : ceux-là sont ma consolation. D'autres prêtent une oreille assez attentive à mes paroles, sans se donner la peine de réformer leur vie ; mais le grand nombre juge ma doctrine trop sévère, et j'ai la

douleur de les voir s'éloigner de moi, au moins pour un temps. Le soleil fait en vingt-quatre heures le tour du globe, et partout il trouve les hommes avec le même caractère et les mêmes inclinations; partout il les trouve de glace pour leurs intérêts éternels, et tout de feu pour la vanité et le mensonge.

« Comme vous encore, je dis mon bréviaire, je tâche de me recueillir pour prier, je célèbre la sainte messe à peu près tous les jours; mais c'est pendant votre repos, de même que vous faites ces saintes actions pendant que je me livre au sommeil; et si je m'en acquittais avec ferveur, nous accomplirions à la lettre les paroles du Psalmiste : *Dies diei eructat verbum, et nox nocti indicat scientiam.* Ainsi nous formerions comme deux chœurs qui chanteraient alternativement les louanges du seigneur Jésus, et notre Dieu serait glorifié dans tous les temps comme dans tous les lieux : à moi seul est la faute si la perfection manque à ce pieux concert.

« Dans mes lettres du mois de juillet dernier, que vous connaissez sans doute (1), je parlais en détail de Tonga et de ses habitants; aujourd'hui je vais détacher quelques pages de mon journal, pour vous mettre au courant des difficultés que nous rencontrons dans la prédication de l'Evangile, et des espérances que nous pouvons concevoir.

« Depuis cette époque, Dieu nous a ménagé bien des épreuves qu'il a cependant fait tourner à sa gloire, après s'en être servi pour nous purifier. D'abord les missionnaires Wesléiens ont redoublé leurs calomnies contre nous; je n'en suis pas surpris : chaque jour ils voient décroître leur influence, et la nôtre grandir en proportion; ils voient que ceux de leurs coreligionnaires, qui peu-

(1) Voir les lettres de ce Missionnaire, n° 98.

vent avoir des communications avec nous, finissent toujours par se ranger de notre côté, sans qu'ils obtiennent le même avantage de leurs rapports avec nos chrétiens. La raison en est, en dehors de la grâce, que nos disciples ont fait librement profession de notre sainte foi, tandis que les adeptes de l'hérésie y ont été amenés par la violence. Parmi nos néophytes de Wallis, un seul qui habitait la grande tribu protestante, consentit après maintes sollicitations à se dire enfant de la réforme ; mais cette apostasie de quelques jours n'a servi qu'à prouver une fois de plus, et par un témoignage irrécusable, que les ministres appellent l'intimidation en aide à leur prosélytisme. Quand arriva le saint jour de Pâques, voyant ses frères catholiques aller à la table sainte goûter un bonheur dont il s'était privé par sa faiblesse, notre prodigue vint en pleurant se jeter à nos pieds et implorer la grâce d'être admis à la communion de l'Eglise. Il demanda aussi pardon à ses frères du scandale qu'il avait causé, *en s'excusant sur la violence qu'on lui avait faite.*

La confession, qui paraît au premier abord une pratique si onéreuse à notre orgueil, a été embrassée avec joie dans notre île. J'avoue que les ministres protestants y ont bien un peu contribué; car ils exigent de leurs adeptes la confession et la pénitence publiques. Sans doute que nos insulaires ont vivement apprécié la douceur du joug de Jésus-Christ, qui ménage la faiblesse du pécheur en couvrant sa confusion volontaire du secret le plus inviolable. D'ailleurs nos kanacks avaient déjà une espèce de confession, avant l'arrivée des Européens. Elle se pratiquait surtout en cas de maladie. Dans leur opinion, si quelqu'un est visité par la souffrance, c'est toujours pour avoir offensé une divinité qui tire ainsi vengeance du coupable jusqu'à ce qu'il

s'humilie; et, lorsque le malade est trop faible pour s'accuser lui-même, un ami qui connaît sa faute en fait en son nom l'aveu réparateur.

« On comprendra mieux combien cet antique usage nous favorisait, quand on saura jusqu'où vont les prétentions vaniteuses de ce peuple, dont l'orgueil égale, si toutefois il ne surpasse pas son extrême pauvreté. A leurs yeux un Européen est à peu près ce qu'est ailleurs un nègre esclave. Nos kanacks disent sans façon : *Mon blanc, mon Européen*, comme nos planteurs des Antilles disent : *Mon nègre, mon esclave*. Je n'approuve certes pas l'Européen qui méprise son frère, parce qu'il est noir ; et néanmoins je reconnais qu'il lui est de beaucoup supérieur par les connaissances et la civilisation. Mais qu'un pauvre insulaire de Tonga nous foule aux pieds et nous méprise comme une race déchue, c'est par trop ridicule. Quoi qu'il en soit, un des principaux chefs, celui qui nous a reçus sur ses terres, nous tracassait depuis longtemps, et prétendait même nous dicter des lois dans les affaires du culte : Si le catholicisme faisait autorité, disait-il, c'est parce qu'il était sa religion, et non parce qu'il avait été apporté par *les deux vieux*.

« Dans la crainte d'une rupture générale, nous ne lui avions résisté que légèrement; enfin à l'occasion d'une grande fête, ce chef prit un arrêté qui défendait la danse à nos néophytes, et qui la commandait, sous peine d'une rude amende, à ceux qui n'étaient pas baptisés. Peut-être rirez-vous! mais nous vîmes dans cette ordonnance un danger sérieux pour la Mission, et voici comment. Dès notre arrivée dans l'île, nous avions dit aux naturels que plusieurs de leurs danses étaient permises : en effet, il en est qui s'exécutent avec une convenance parfaite; elles ont lieu entre personnes

du même sexe, et encore pour s'y livrer prennent-ils des habits plus décents que de coutume. Si nous laissions interdire à nos chrétiens ce que nous avions d'abord reconnu licite, nos adversaires étaient là pour nous accuser de mensonge : ils n'auraient pas manqué de dire que leurs prédictions se réalisaient; qu'après nous être introduits sous le masque de la tolérance, nous commencions à tyranniser nos disciples, et que nous ne nous arrêterions qu'après les avoir faits esclaves. Nous voulûmes donc maintenir à la lettre ce que nous avions professé : tout d'abord nous avions promis la liberté, nous ne voulûmes pas qu'au nom de la religion, un chef vînt y porter atteinte.

« Nous lui déclarâmes donc que son ordonnance n'était pas juste. A ces mots, il s'emporta devant toute l'assemblée et dit : « De quoi se mêlent ces deux blancs, « jetés par les vagues sur mes terres? chez qui demeu- « rent-ils? n'est-ce pas chez moi? » Nous lui répondîmes aussi en présence de tout le monde : « C'est vrai, « c'est chez toi que sont logés ces deux blancs ; ils t'en « remercient; mais sache qu'ils ne sont pas ici pour « faire ta volonté; ils y sont pour te montrer le che- « min du salut, ainsi qu'à tout peuple disposé à les « entendre. Ils habitent chez toi, mais si tu n'es pas « content, tu n'as qu'à le dire; ils trouveront à s'abri- « ter ailleurs; toutes les terres ne finissent pas au bout « de ton domaine, et plusieurs chefs qui sont ici par- « tageront volontiers avec eux leurs cabanes. Tu peux « commander à d'autres blancs, mais non à ceux qu'en- « voie le Très-Haut. Nous remplirons notre mission « avec une entière indépendance, et si personne ne veut « nous recevoir, nous n'aurons pas moins fait ce que « nous devions. Comme nous l'avons dit plusieurs fois, « nous partirons avec les bénédictions que nous étions

« venus t'apporter, ne laissant peut-être derrière nous « que la malédiction divine. »

« A ce mot de malédiction, il baissa la tête et garda un profond silence. Nous nous éloignâmes alors de lui, suivis de plusieurs insulaires qui nous prièrent de lui pardonner : Ce n'était, disaient-ils, qu'un accès de colère qui passerait bientôt. A l'entrée de la nuit il envoya un de ses enfants nous demander si nous voulions le voir; nous répondîmes qu'il pouvait se présenter, que nous n'avions jamais de haine contre personne. Il accourut aussitôt, portant une grosse racine de *cava*, et accompagné d'un des plus sages vieillards, qui venait de faire sa première communion. Il s'assit à la porte de notre cabane, et lorsque nous lui eûmes fait de nouvelles instances pour entrer, il se jeta à nos pieds tout baigné de larmes, nous demanda pardon et nous baisa les mains, puis, la tête baissée et dans un morne silence, il attendit humblement nos reproches. Quand il vit qu'au lieu de l'en accabler, nous l'assurions à diverses reprises que nous avions tout oublié : « Pardon, « s'écria-t-il, mille fois pardon des paroles offensantes « que je vous ai dites. Ma maison est la vôtre; je « suis trop heureux que vous vouliez bien y demeu- « rer; je vous demande comme une grâce de ne la « quitter jamais, de prier Dieu qu'il me rende meil- « leur. Nos ancêtres étaient méchants, et nous sommes « comme eux. Vous, qui savez si bien souffrir pour « le nom de Jésus-Christ, éloignez de moi les malé- « dictions dont vous m'avez menacé; commandez dé- « sormais, et vous verrez si je sais obéir. » Là-dessus nous lui fîmes un petit cadeau, et il se retira content. Nous avions bien pensé que cette affaire n'aurait pas d'autre issue.

« Ce n'est pas de ce côté que nous viennent les plus

rudes combats. Il nous a fallu bien du temps avant de pouvoir pénétrer dans toutes les parties do l'île, parce que les méthodistes s'étaient plu à nous peindre sous des couleurs fort peu favorables. Cependant, comme la vérité finit toujours par avoir raison, ces fâcheuses impressions, suite de leurs calomnies, ont disparu peu à peu, et ne se rencontrent plus que chez quelques exaltés; en général on nous aime.

« Vers la fin de juillet dernier, nous visitâmes pour la première fois une tribu toute protestante. Le grand chef et les habitants nous firent un excellent accueil. Nous rendîmes même une petite visite au ministre qui nous reçut poliment, mais avec froideur. A peine étions-nous sortis qu'il monta en chaire, et se mit à débiter contre nous et notre religion toutes les calomnies d'usage; il alla si loin que dans la soirée nous dûmes opposer à ses attaques une réponse publique. Nous avions ses propres disciples pour auditeurs; ils n'en furent pas moins très-satisfaits de nos explications. Après avoir réfuté sérieusement celles des objections qui méritaient d'être discutées, nous combattîmes les autres avec le ridicule, arme parfois très-puissante auprès de nos insulaires.

« Je m'aperçus néanmoins que mes réponses par rapport à la croix faisaient peu d'impression sur un chef qui nous avait accueillis avec une extrême bienveillance : alors je me mis à crayonner quelque mots sur mon carnet : « Qu'écris-tu là? me dit-il. — Je note la belle réception qne tu nous as faite. Je suis très-« sensible à ton amitié, et j'espère en garder toujours « le souvenir; je veux même que mes amis de France « la connaissent, et sois en sûr, ils t'aimeront aussi « quand ils viendront à apprendre que tu m'as fait du « bien. Aujourd'hui j'ai bien la résolution de me rappeler

« toujours tes bontés; mais comme l'homme est faible, « et qu'il oublie facilement les choses qu'il tiendrait « le plus à fixer dans sa mémoire, quand il n'a « sous les yeux aucun signe qui lui en retrace le sou- « venir, voilà pourquoi je prends ces notes. Si jamais « l'accueil que tu nous fais en ce jour s'effaçait de mon « esprit, ce livre me redirait ta générosité; en y jetant « un coup d'œil, je retrouverai pour toi toute ma « reconnaissance. » Comprenant aussitôt ma pensée, que la croix était un signe vénérable, destiné à nous rappeler l'immense amour de Dieu pour nous, il me dit : « Vieillard, ta langue est droite, et ton cœur « l'est sans doute aussi. »

« Quant à l'accusation qu'on nous fait d'imposer notre religion par la violence, comme je me trouvais dans une tribu que les protestants avaient convertie les armes à la main, je répondis : « Oui, nous « grossissons nos rangs par force; notre religion est « une religion qui tue, qui aspire à la ruine des « hommes; la vôtre sans doute ne se propage que par « la douce persuasion, c'est une religion de paix et « d'amour; partout où ont passé vos ministres, on « voit des marques de cette évangélique charité; j'en « vois moi-même ici des preuves, et en venant vous « visiter aujourd'hui, j'ai traversé le territoire d'Hule « (c'est une tribu qui a été toute massacrée pour n'avoir « pas voulu se faire protestante); j'y cherchais des « hommes, et je n'y ai trouvé que des ossements. C'est « là de l'amour, j'en conviens; mais de cet amour « qu'ont les chats pour les rats, les requins pour les « autres poissons. » Ici, un vieillard qui était de cette tribu d'Hule, et qui avait tout vu, m'interrompit : « Ta langue est sévère, murmura-t-il; mais elle est « vraie : ne nous parle plus de cela; épargne-nous « des regrets. »

« Le ministre fut épouvanté de cette bonne réception qu'on nous avait faite : « Ces ensorcelés de papistes, « dit-il, sont capables d'attirer tout à eux. » En conséquence il défendit à tous les siens d'avoir aucun rapport avec nous : « S'ils reviennent, ajouta-t-il, « ne les recevez pas; car il n'y a pas de crime plus « grand que de communiquer avec un catholique. » Aussi, à notre seconde visite, fûmes-nous accueillis froidement, et lorsque nous quittâmes la tribu, un naturel nous suivit, avec mission de dire que le chef nous priait de ne pas remettre le pied sur ses terres. Nous jugeâmes à propos de retourner sur nos pas, pour avoir avec ce chef une explication; nous lui parlâmes à peu près en ces termes : « Nous revenons auprès « de toi pour connaître au juste ta pensée, et savoir « pourquoi tu nous reçois si mal aujourd'hui, toi qu « nous fis l'autre fois un accueil si cordial. » Comme il ne faisait que balbutier, nous reprîmes : « Tu ne veux pas « nous exprimer tes véritables sentiments, mais nous « les comprenons ; ton langage à notre égard n'est « plus le même, mais ton cœur n'a pas changé, c'est « toujours un cœur bienveillant et généreux, un vrai « cœur Tonga. En effet, depuis que vos îles sont con- « nues, tout le monde s'est accordé à leur donner le « nom d'île des *Amis*, à cause de la douceur de leurs « habitants. Au sein même de l'infidélité, vous étiez « déjà amis de tous les hommes, et maintenant que « vous avez embrassé la religion, elle a dû, si elle est « divine, augmenter et perfectionner la bonté de votre « cœur. Nous pouvons donc conclure que votre inimi- « tié à notre égard n'a pas pris naissance dans votre « île; elle vient d'une terre étrangère. Mais, que par- « lé-je d'inimitié! ce n'en est que l'apparence; elle est « bien sur vos lèvres; mais il n'y en a point dans votre

« âme. Oui, quand on vous a interdit mille choses qui « ne sont défendues, ni par la loi de Dieu, ni par « la coutume d'aucun peuple du monde, vous avez « cédé, parce que vos cœurs ne veulent que la paix; « mais quand on voudra vous commander la haine, il « vous sera impossible d'obéir : autant vaudrait ordon- « ner aux poissons de voler, ou à la mer de quitter « vos rivages. »

« Du reste, pourquoi nous haïriez-vous? Avons-nous « fait du mal à quelqu'un? Avons-nous appelé la puis- « sance des armes au secours de nos prédications? « Nous venons visiter les peuples en amis; si quel- « qu'un désire connaître nos doctrines, nous sommes « toujours prêts à les lui enseigner. — Mais, reprit-il, « nous avons notre religion et notre missionnaire.— « Si votre ministre a pour lui la vérité, pourquoi se « cache-t-il à notre approche? S'il est vrai missionnaire, « qu'il vienne montrer ses titres et défendre sa cause; « il n'appartient de fuir la lumière qu'à ceux qui font « le mal : nous, nous cherchons le grand jour, et dé- « sirons que tout le monde voie nos œuvres. »

« Pendant que nous parlions ainsi, le pauvre chef tremblait de tous ses membres; nous ne pûmes lui arracher que ces paroles : « Je ne vous défends pas de re- « venir; vous ferez comme vous voudrez. » Toutefois, effrayés qu'ils étaient par les menaces du ministre, ni lui ni les siens n'osèrent nous donner l'hospitalité; ce qui est inouï à *Tonga*. Il était nuit, nous partîmes; mais, épuisés par la faim et la fatigue, nous fûmes réduits à nous jeter dans une case abandonnée qui se trouvait hors des limites de cette tribu. Nous étions contents; disciples de celui qui n'avait pas où reposer sa tête, nous avions plus que nous ne méritions.

« Un autre chef, celui du village que nous habi-

tons, s'était converti depuis peu, et, dans un premier moment de ferveur, avait formé la résolution de forcer les infidèles et les protestants à se faire catholiques, ou à sortir de sa tribu. Avant de rien entreprendre, il vint nous consulter. Nous lui dîmes de n'en rien faire, et nous insistâmes avec énergie pour qu'on laissât à chacun une pleine liberté. — « Mais les pro-
« testants, dit-il, ont bien usé de violence. » — « Oui,
« mais ils ne sont pas les envoyés de Dieu; ils ne
« connaissent pas l'esprit de l'Evangile qui défend la
« contrainte, et nous enseigne à gagner les infidèles
« et les hérétiques par nos bons exemples, par la per-
« suasion et l'ascendant de la vérité. Si le Seigneur
« voulait employer la force, qui pourrait résister à sa
« toute-puissance? Il respecte la liberté de tous les hom-
« mes : gardons-nous d'y porter atteinte. » Cette réponse, qui a été connue de toute l'île, a fait dire aux naturels : « Les papistes ne sont pas comme les
« autres; quand nous voudrons une religion nouvelle,
« c'est la leur que nous embrasserons.

« Peut-être s'écoulera-t-il encore bien du temps avant qu'ils prennent ce parti, qui ferait leur bonheur. Toutefois la grâce opère déjà d'une manière assez sensible, et en voici un petit trait. Une vieille femme avait gravement injurié le fils d'un grand chef, qui est catholique ainsi que toute sa famille : il était décidé que la coupable recevrait en punition quarante-cinq coups de bâton. Heureusement pour elle, la femme du chef, qui est notre plus fervente néophyte, intercéda auprès de son mari : « Tu veux, lui dit-elle, châtier cette femme
« comme si tu étais infidèle; mais avant d'être baptisé
« tu ne disais pas cinq ou six fois par jour : *Pardon-*
« *nez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux*
« *qui nous ont offensés.* Ne m'objecte pas qu'il faut

« bien infliger une peine proportionnée à l'injure : si « Dieu nous traitait comme nous le méritons, que se- « rait-il fait de nous? Puisqu'il est si bon que de « nous remettre nos énormes et innombrables fautes, « n'est-il pas juste que nous remettions aussi les offenses « que nous avons reçues? C'est ce que nous prêchaient *les* « *deux vieux*, dimanche dernier; fais les venir, et « tu verras ce qu'ils t'en diront. » Nous fûmes, en effet, appelés, et nous prononçâmes en faveur du repentir. Cette femme qui était infidèle se convertit aussitôt.

« Dernièrement, un grand sujet de guerre s'est élevé par suite d'un vol commis dans la tribu où nous résidons. Il s'agissait de quelques dents de baleine qu'on y adorait. A force de tentatives auprès des deux partis, nous sommes parvenus à rétablir la paix. *Les deux vieux* ont encore eu le bonheur de terminer heureusement plusieurs autres querelles, prêtes à dégénérer en combats, et ce ministère de conciliation a été assez avantageux à notre sainte cause. Tout le monde a dit : « Les « missionnaires Wesléiens nous ont entraînés à faire la « guerre, et ceux-ci nous retiennent quand nous allons « nous entr'égorger : leur religion est une religion « d'amour, elle est bonne pour Tonga.

« L'état actuel et les progrès de notre Mission peuvent se résumer dans les chiffres suivants : Nous venons de conférer le baptême solennel à quarante personnes, dont quinze avaient appartenu à l'hérésie; quelques jours après, nous avons admis à la première communion vingt-quatre néophytes; en tout, nous comptons aujourd'hui cinquante-quatre communiants dans notre petite chrétienté. Que vos prières nous aident à en augmenter le nombre!

« Parmi nos catéchumènes, se trouve une petite fille, âgée de sept à huit ans, et déjà bien instruite,

qui nous a montré que l'esprit et le sentiment ne sont étrangers à aucun peuple. Son père et sa mère se disaient bien catholiques, mais se mettaient peu en peine de se préparer au baptême. Comme nous avions des raisons pour ne pas régénérer cette enfant sans sa famille, nous lui dîmes d'attendre encore. Elle fut profondément affligée de notre réponse, et s'en alla confier son chagrin à ses parents : « Que je suis à « plaindre! leur dit-elle; rien ne m'est plus cher que « votre salut, et vous repoussez toujours la grâce du « baptême, qui est la porte du ciel. Si vous veniez « à mourir dans cet état, le paradis vous serait fermé, « comme disent *les deux vieux*. Encore ne vous con- « tentez-vous pas d'être malheureux; vous êtes aussi « cause que je le suis : voilà que toutes mes com- « pagnes vont être heureuses après-demain, et moi je « demeure dans mon malheur, et c'est à cause de vous! « Puis vous dites que vous m'aimez! » Comme elle sanglotait en achevant ces mots, ses parents lui répondirent : « Console-toi, chère enfant, au prochain « baptême, tes désirs seront satisfaits. »

« Après un trait si édifiant, ne vous imaginez pas qu'ici tout soit merveille. Partout le bien et le mal sont mêlés. On rencontre à Tonga l'indifférence pour la religion, l'ingratitude et même le mépris pour ses ministres; mais, comme ailleurs, le bon Dieu sait y discerner ses élus. De ce nombre et parmi les premiers convertis, se trouvaient deux jeunes mariés, dans lesquels nous rencontrâmes une grande droiture d'esprit jointe à une piété solide : nous les priâmes d'aller demeurer dans une tribu infidèle, espérant que leurs bons exemples amèneraient quelques personnes à la foi. Notre confiance n'a pas été trompée. Ils ont tellement répandu la bonne odeur de Jésus-Christ autour

d'eux, que déjà nous comptons dans cette petite peuplade plus de quarante néophytes, qu'on dirait avoir été formés sur le modèle des deux fervents époux.

« J'ai trouvé, dans cette même tribu, un petit prodige auquel vous aurez peine à croire. C'est un enfant de cinq ans, et toutefois déjà assez instruit pour que je n'aie pu l'embarrasser par aucune question de son catéchisme, en l'interrogeant de toutes les manières. Ce petit ange nous a demandé la permission d'apprendre la doctrine chrétienne à ses parents qui, à l'exception de son père et de sa mère, sont encore tous dans le paganisme. C'est un catéchiste d'autant plus excellent, qu'on ne peut rien refuser à son innocente simplicité; c'est lui qui dit le *bénédicité* et les *grâces* dans la famille. A peine a-t-il vu célébrer la messe cinq ou six fois, et déjà il en imite toutes les cérémonies; une feuille de bananier lui sert de corporal, une coquille de mer lui tient lieu de calice : quand il sera grand, repète-t-il, il veut la dire tout de bon. Plaise à Dieu que cette vocation s'affermisse, et qu'un jour l'Océanie le compte au nombre de ses apôtres.

« Croyez, mon cher Père, qu'une ou deux consolations de ce genre font oublier bien des fatigues. Qu'après cela il y ait encore à souffrir, je ne le dissimulerai point. Oui, nous avons des misères, et même beaucoup; si je les racontais toutes, je pourrais peut-être effrayer quelques-uns de ceux qui pensent à venir nous rejoindre. Mais Dieu est puissant pour soutenir ceux qu'il envoie. Somme toute, les consolations ici surabondent encore. Des misères! l'apôtre en a peut-être moins que certains navigateurs; les mers sont sillonnées par une infinité de marchands, qui souffrent autant et plus que nous. Des misères! il en est aussi pour les pêcheurs de baleine et pour les trafiquants de perles; il en est

surtout pour ces marins qui, poussés par l'amour de la gloire, ou l'irrésistible besoin de connaître, vont d'un pôle à l'autre, au risque d'être ensevelis sous des monceaux de glace, chercher le magnétisme terrestre. Et nous ne ferions pas pour gagner des âmes, pour pêcher les perles immortelles qui doivent faire un jour l'ornement des cieux, ce qu'on accomplit tous les jours pour favoriser la vanité ou enrichir le domaine de la science?

« Un mot, en terminant, sur le cep de vigne que j'ai planté. Après mille essais divers, je suis parvenu à arrêter sa force exubérante de végétation, et j'ai eu la consolation de lui voir porter des fruits. Que pensez-vous que j'aie fait du premier raisin qui ait muri à Tonga? que je l'ai donné? conservé? Non rien de tout cela : je l'ai cueilli religieusement, je l'ai pressé dans un linge très-propre, puis après en avoir clarifié le jus, je m'en suis servi pour dire la messe, le premier janvier 1844. Comme mon confrère était alors absent, je n'avais personne à qui exprimer mes vœux de bonne année, et pendant que vous passiez ce jour dans l'allégresse, au milieu de vos nombreux amis, je me trouvais seul à cinq mille lieues de la patrie. Mon cœur avait pourtant besoin de s'épancher. Que faire? Je célébrai pour tous les membres de la société de Marie, pour mes parents, amis et bienfaiteurs d'Europe, et je chargeai celui qui est de tous les temps et de tous les lieux de vous faire parvenir mes souhaits : puissent-ils s'accomplir, et vous serez heureux, heureux sur la terre où probablement nous ne nous reverrons pas, plus heureux dans le ciel où j'espère vous devancer pour ne vous quitter jamais.

« J. Grange, *Missionnaire apostolique de la société de Marie.* »

Lettre de Mgr Bataillon, Évêque d'Enos, au R. P. Colin, Supérieur général de la société de Marie.

Wallis, 20 août 1844.

« Mon Révérend Père,

« J'attendais pour vous écrire que ma visite des îles fût terminée, afin de vous donner des détails plus précis sur toutes nos Missions de l'Océanie. Je sais combien il importe que vous soyez au courant du véritable état des choses, aussi vais-je tâcher de les peindre telles que je les connais. Ce rapport vous montrera, ici comme partout, un mélange de bien et de mal; ici comme partout, l'œuvre de Dieu ne s'opère que lentement, et s'achète au prix des contradictions et des souffrances.

« C'est le 17 mai, six mois après le passage de Mgr d'Amata, que nous sont arrivés les PP. Calinon, Favier et Bréhéret, avec les deux frères Annet et Jean. A cette époque, les Pères Mathieu et Roudaire commençaient à parler la langue des indigènes, et pouvaient à la rigueur me remplacer à Wallis; je me déterminai donc à me séparer pour quelque temps de cette chrétienté, et je louai le navire français l'*Adolphe*, qui avait amené nos nouveaux confrères, afin d'aller moi-même les installer dans les îles auxquelles je les destinais. Nous partîmes, le 11 juin; nous avons touché à Futuna, à Tonga et à Fidji; aujourd'hui, 20 août, je suis de retour d'un si long voyage, et c'est encore à l'*Adolphe* que je confie cette

lettre, pour qu'il vous la porte en France. Je donnerai séparément un aperçu de chaque Mission, en vous disant d'abord un mot sur celle de Wallis.

1° *Mission d'Ouvéa (Wallis) dite Mission de N.-D. du Bon-Espoir.*

« Vous avez déjà reçu, au sujet de cette Mission, des renseignements qui me dispensent d'entrer dans beaucoup de détails. Elle est toujours sur un bon pied et nous donne de grandes consolations. Une seule chose nous alarme pour l'avenir, c'est un noyau de protestants venus de Vavau et protégés par un chef très-puissant, celui-là même qui doit occuper le trône après le roi actuel. Nous n'avons pas d'autre épreuve à Wallis. J'aime à croire que Dieu nous l'envoie dans sa miséricorde, pour stimuler notre vigilance et tempérer notre joie; car, sans cette inquiétude, nous serions peut-être trop heureux. Nos néophytes sont fervents et pleins de bonne volonté, amis du travail et assidus à la prière, aussi avides d'instruction qu'empressés à recevoir les sacrements; pour la plupart, ils savent déjà lire et écrire, et sont à même de rendre compte de leur foi et de réfuter toutes les objections du protestantisme.

« Cette année-ci, nous avons pu nous occuper de la première communion des enfants. Elle a eu lieu dans les deux paroisses principales, Notre-Dame et St.-Joseph; chacune d'elles comptait deux cents jeunes Wallisiens environ. La veille du grand jour, lorsque ces enfants, déjà réconciliés avec Dieu, allèrent demander un nouveau pardon à leurs familles, ce ne furent que pleurs d'attendrissement dans tout le village. Avec quelle émotion ils entendirent, le lendemain, la cloche qui les ap-

pelait à l'église! Ils étaient tous habillés de tape blanche. Il ne m'est pas possible de vous dire combien je fus touché de leur maintien respectueux, de leur modestie et de leur ferveur.

« Après la messe il y eut un déjeuner commun. Nous servîmes nous-mêmes ces petits anges, placés sur deux rangs et assis sur de belles nattes; nous leur distribuâmes des images de première communion; ensuite, tous leurs noms, inscrits sur un tableau dédié à la sainte Vierge, furent suspendus à un pilier de l'église. A leur tour ces heureux enfants vinrent nous remercier, et après les avoir bénis, nous les renvoyâmes à leurs parents. Priez, mon révérend Père, pour que nos néophytes conservent cette ferveur, et surtout pour qu'ils ne soient pas, un jour, en butte aux persécutions de l'hérésie.

2° *Mission de Tonga, dite Mission de la Vierge immaculée.*

« Vingt-deux jours de navigation nous conduisirent de Futuna à Tonga-Tabou (1). Comme nous avons l'intention de nous fixer plus tard dans cette île, qui est sans contredit la plus importante de notre vicariat, nous avons cru devoir y placer le Provincial pour nous préparer les voies. Nous n'avons encore à Tonga qu'un bien petit nombre de prosélytes; mais la Mission n'est qu'à son commencement, et l'avenir lui appartient. Avant de propager la foi, il a fallu d'abord dissiper les préjugés, et faire tomber les calomnies que les ministres

(1) Nous supprimons le passage de cette lettre qui concerne Futuna, parce qu'il rentre dans les détails déjà donnés par le P. Roulleaux. Voir plus haut la lettre de ce Missionnaire, p. 18.

protestants avaient répandues de toute part et surtout accréditées à Tonga. J'ai vu avec plaisir que nos Pères en étaient déjà venus à bout. Ils vont maintenant dans toute l'île, et sont favorablement accueillis de tout le monde, des infidèles comme des hérétiques; et certes ce n'est pas un mince progrès d'avoir amené les choses à ce point, dans un pays où, d'abord, on ne pouvait même supporter notre vue. Sans parler des néophytes qui ont reçu de nos mains le baptême et la confirmation, nous avons inscrit, avant notre départ, soixante nouveaux convertis au moins, sur le tableau des catéchumènes. Ce qui a jusqu'ici ralenti l'essor de cette Mission, c'est l'absolu dénûment où sont restés nos confrères : nous allons maintenant y remédier, et sous peu nous espérons que la chrétienté de Tonga comptera parmi les plus florissantes.

3° *Mission de Fidji, dite Mission de N.-D. des Sept-Douleurs.*

« Après un séjour de trois semaines à Tonga, l'*Adolphe* a fait voile pour l'archipel de Fidji. Mon intention était d'y placer deux prêtres. Sur quel point pourrais-je les établir, je l'ignorais encore: je penchais pour les îles les plus importantes du groupe, quoiqu'elles fussent les plus sauvages; mais des obstacles de plus d'un genre en décidèrent autrement. C'est à Namouka que je déposai nos confrères. Ils ont été très-bien accueillis par la population, bien qu'elle soit protestante; déjà même ces insulaires les ont pris en affection, et sont venus à bord au moment de mon départ, pour me prier de ne pas assigner aux Missionnaires d'autre poste que leur île, me donnant à entendre qu'ils n'étaient

pas loin de se convertir au catholicisme. Sur leurs instances, je fis dire aux Pères Roulleaux et Bréhéret qui étaient à terre, de séjourner quelque temps à Namouka pour y apprendre la langue, à moins que des circonstances imprévues ne leur offrant ailleurs une moisson beaucoup plus abondante, leur fissent un devoir d'aller la recueillir. Nous avons laissé près des deux Pères le frère Annet et deux catéchistes de Wallis avec quatre néophytes Fidjiens, que nous avons ramenés de Tonga dans leur patrie. Telle est à son début la nouvelle Eglise de Fidji. Puisse Notre-Seigneur bénir son humble berceau ! Je la recommande, ainsi que toutes nos Missions, à vos saints sacrifices et aux prières de la société.

« Agréez, mon révérend Père, etc.

« ✝ Pierre, *Évêque d'Enos.* »

Lettre du Père Escoffier, Missionnaire apostolique de la société de Picpus, à ses parents.

Nouka-Hiva, archipel des Marquises.

« Mon bien cher Père et ma bonne Mère,

« Il vous tarde sans doute de recevoir de mes nouvelles. Le voyage était long, les périls sont communément nombreux; vos craintes pour moi étaient donc fondées : aussi que de vœux n'avez-vous pas formés pour votre enfant! Elles étaient ardentes, vos prières, car le Seigneur nous a constamment protégés; les vents ont presque toujours été favorables, et sauf les misères inhérentes à la navigation, nous avons fait la traversée la plus heureuse possible.

« Partis le 4 mai de Toulon, nous arrivions le 23 août à Valparaiso; nous étions en vue des Marquises, le 23 septembre; le 14 octobre, à dix heures du matin, nous jetions l'ancre; enfin le 15, une grand'messe d'action de grâces était chantée sur cette terre, devenue désormais notre patrie et le lieu de notre repos.

« Je ne vous dirai pas la joie que j'ai éprouvée en foulant pour la première fois ce sol sauvage. — Dieu bénira les désirs de mon cœur, me disais-je à moi-même; et bientôt ces hommes à l'air féroce seront mes amis.

Je les aime tant, je leur prouverai mon affection de tant de manières, qu'ils écouteront ma parole; Jésus-Christ la gravera dans leurs cœurs, et quand ils l'auront connu, ce Dieu qui est la bonté infinie, ils lui rendront amour pour amour. Oh! priez, mon cher Père et ma bonne Mère, que cette pensée de votre enfant ne soit pas un rêve de son cœur. Priez la sainte Vierge; j'ai la confiance que, par elle, il n'y a pas de merveille qu'on ne puisse opérer. Vous le savez, j'ai toujours mis en Marie mon espérance; et ce n'est pas après avoir reçu tant de preuves de sa tendresse, que je cesserai d'avoir recours à sa puissante protection.

« Maintenant je reviens sur quelques circonstances de ma longue traversée. En passant à Gorée, j'allai visiter Dakar, petit village situé environ à deux lieues de la pointe où nous étions descendus. Arrivé là, je demandai l'honneur d'être présenté au chef du pays. Nous fûmes introduits auprès de sa majesté africaine par une espèce de confident, armé d'un petit poignard, emblème de sa dignité; nous trouvâmes le roi assis sur quatre planches, recouvertes d'un vieux tapis rayé de jaune et de rouge; il était accroupi comme les tailleurs; il me tendit la main avec beaucoup de bienveillance, et me fit asseoir à sa droite.

« Après les premiers saluts d'usage, je fis quelques questions au prince sur son royaume, sur ses sujets, et même sur son auguste personne. Ce mot d'*auguste* le fit sourire, et il m'insinua qu'il était moins puissant que le roi de France.— « Un roi étant pour moi le représentant de Dieu sur la terre, lui répondis-je, quelle que soit sa puissance, il est toujours auguste à mes yeux.— Sa majesté parut contente et me serra la main avec beaucoup d'affection. Puis, vint la religion. Ce roi est mahométan; après une petite explication de nos

dogmes, il convint que le catholicisme était bon, et il m'avoua que s'il était convaincu que sa croyance fût mauvaise, il n'hésiterait pas à l'abandonner.

« Je n'avais pas le temps de poursuivre l'œuvre de la grâce. Je tirai de ma poche une médaille miraculeuse, que je lui offris après l'avoir baisée avec respect. Il la reçut, la baisa aussi, la mit à son cou, et m'assura qu'elle serait l'objet de sa vénération. Or, mon cher Père et ma chère Mère, on n'a jamais entendu dire que personne ait en vain prié Marie... Nous nous embrassâmes et nous quittâmes bons amis.

« Le 22 juillet, nous étions à la hauteur de La Plata. Il était une heure après minuit. Le vent soufflait depuis deux jours avec violence. Un matelot vint me prévenir que la mer était très-grosse, et qu'une tempête nous menaçait. Je me lève aussitôt, et soigneusement enveloppé de mon manteau de toile cirée, je monte sur le pont.

« La mer était en feu, les éclairs se succédaient dans le ciel avec une effrayante rapidité ; des gerbes d'électricité s'échappaient de toutes les vergues ; le long des mâts, près des canons, partout où il y avait un clou, brillait un jet de flamme ; des rafales s'engouffraient avec fracas dans les quatre ou cinq voiles que l'on n'avait pu serrer ; des montagnes d'eau tombaient à chaque instant sur le pont, et semblaient vouloir engloutir le navire.

« J'avais souvent désiré de voir une tempête ; maintenant assis au pied du grand mât, je sentais l'ardeur de ma curiosité s'éteindre dans le déluge qui m'inondait. Des pensées bien plus graves préoccupaient mon esprit. La mort était là devant moi ; et en présence d'un si terrible ennemi, il est difficile de ne pas éprouver, je ne dirai pas un sentiment de peur, mais quelque chose de très-approchant. J'attendais la fin, et je priais Celui qui

tient sous sa main les vents et les orages, je priais aussi ma Mère qui est au ciel.

« Tout à coup un furieux coup de vent emporta toutes nos voiles. Le fracas fut si horrible qu'un moment je crus que le navire, brisé contre un écueil, allait s'entr'ouvrir et s'abîmer. Je levai les yeux, tout était encore debout. Seulement, quelques lambeaux de toile, agités par la violence du vent, fouettaient les vergues et les mâts. Le navire n'était plus guidé que par les Anges qui veillaient à notre conservation. Il était bien gardé... Je rentrai dans ma petite couchette en chantant ce couplet du cantique :

Les vents et la mer en furie
En vain voudraient me submerger,
Caché sous l'aile de Marie,
Je ne redoute aucun danger.

« Vous voyez, ma bonne Mère, que partout et toujours la sainte Vierge protége votre enfant; aidez-moi donc à la remercier pour tant de faveurs.

« Quand, avant mon départ, je vous parlais de mes misères à venir, vous me témoigniez vos craintes et vos inquiétudes : eh bien! au lieu d'un arbre, à l'ombre duquel j'espérais me mettre à l'abri, on nous construira une jolie petite cabane en feuilles de palmier, tressées avec un art admirable. Je n'attendais pour me reposer, le soir, que le sable fin du rivage, et voilà que la Providence me ménage un délicieux lit de mousse; à côté, sera mon petit bagage; en face, une croix, avec une image de Marie; et là, je prierai mon Dieu de ne jamais m'abandonner, de veiller sur moi, de me fortifier et de me conduire, afin que je fasse jusqu'au bout sa

volonté. Dans ma cellule je graverai les noms de mon père, de ma mère, de mes frères et de mes sœurs, ainsi que ceux de quelques amis véritables, et je prierai pour eux tous les jours.

« Adieu, mon cher Père et ma bien bonne Mère.

« Je vous embrasse de tout mon cœur et suis votre enfant tout dévoué.

« Alphonse Escoffier, *Missionnaire apostolique de la société de Picpus.* »

MISSIONS DE SIAM.

Lettre de M. Grandjean, Missionnaire apostolique, à sa famille.

Bangkock, le 1er juin 1844.

« Bien chers Parents,

« J'arrive du Laos où mes supérieurs m'avaient envoyé, l'année dernière, aussitôt après la cessation des pluies. Quoique mon voyage ait été sans succès, et que je n'aie pas même eu la consolation de donner le baptême à un seul enfant moribond, je vous en ferai néanmoins le récit, qui ne sera pas sans intérêt pour vous, puisqu'il s'agit d'un pays et d'un peuple encore si peu connus en Europe.

« Je sortis de Bangkock le 5 décembre 1843, avec quatre rameurs; j'étais accompagné de M. Vachal, missionnaire arrivé à Siam depuis un an; ce confrère était dans une autre barque.

« De Bangkock à Latteon-Lavan, ville que nous atteignîmes le 16 décembre, les bords du Meïnam sont assez peuplés; on trouve continuellement des maisons éparses çà et là sur la rive; de temps en temps apparaissent de gros villages, et presque chaque jour on rencontre quelques petites villes où réside un gouverneur. Jusques-là le fleuve n'est pas encore très-rapide, et le voyage n'est pas sans agrément. Mais lorsqu'on a dépassé Latteon-Lavan, l'horizon se resserre graduellement et s'assombrit; à droite et à gauche on commence à apercevoir des montagnes, entre lesquelles le Meïnam se précipite avec la fougue d'un torrent, couvert de gros arbres déracinés qu'il entraîne au moment des pluies, et qu'il laisse ensuite plus ou moins enfoncés dans le sable. Lorsque l'inondation a cessé, cet obstacle fait qu'on ne peut plus voyager de nuit, et rend même la navigation périlleuse pendant le jour; car il n'est pas rare que la barque heurte contre quelques-uns de ces troncs à demi cachés par l'eau, qu'on ne distingue pas toujours assez à temps pour les éviter.

« Les bords du fleuve ne sont plus que de vastes forêts, presque impénétrables, remplies de tigres et d'autres animaux féroces qui ne permettent plus de dormir près du rivage; on est obligé d'amarrer la barque assez loin de ces bords dangereux. Ce n'est, au reste, qu'après deux, trois et quatre jours de marche qu'on rencontre un méchant village, où l'on ne trouve rien à acheter; les villes y sont encore semées à de plus longs intervalles: nous n'en avons aperçu qu'une, assez petite, depuis Latteon-Lavan jusqu'à Rahang où nous arrivâmes le 31 décembre.

« Dans tous ces pays il régnait une telle disette qu'a-peine avons-nous pu nous procurer le riz nécessaire: heureusement que nous avions apporté de Bangkock

une assez bonne provision de poissons secs, et que nos gens nous tuaient de temps à autre quelques pélicans ou quelques gros hérons; sans quoi nous aurions souvent été obligés de nous contenter de notre riz tout seul.

« C'est avec un de ces oiseaux que nous nous régalâmes le jour de Noël, sur un beau banc de sable, où nous nous étions arrêtés pour passer ce saint jour.

« Du reste, ce premier mois se passa sans aucun accident fâcheux, et sans qu'on pensât même à nous arrêter; car comme nous étions tous deux sur des barques qu'on appelle *Annamites*, et que les courriers du roi emploient ordinairement pour leurs messages, on nous prit partout pour des agents du prince, en sorte que gouverneurs et douaniers ne songeaient pas même à demander à nos gens qui ils étaient ni où ils allaient. Quant à nous, il va sans dire qu'en touchant aux stations soumises à la surveillance des officiers, nous nous gardions bien de montrer notre face. Cependant, quand nous fûmes arrivés à Rahang, ville assez considérable, distante seulement de vingt ou trente lieues de Moulmien, qui appartient aux Anglais, sur le golfe du Bengale, nous y trouvâmes une douane très-sévère qui ne laisse circuler aucune barque sans passeport : aussi n'essayâmes-nous pas de franchir furtivement le poste, comme nous avions fait ailleurs; mais nous jugeâmes plus à propos de nous rendre directement et en plein jour chez le gouverneur, pour voir s'il ne serait pas possible de le gagner par quelques petits présents, sauf, en cas de refus, à tenter le passage de quelque autre manière. Je pris donc avec moi une bouteille d'eau de cologne, un petit paquet de thé et une paire de ciseaux, puis me présentant hardiment devant lui, je lui annonçai que nous étions des *Bàd Luang de Bangkock* (car c'est ainsi qu'on nous appelle); que

nous avions intention de nous rendre à Xieng-Mai, capitale du Laos occidental, et que nous n'avions pas voulu passer outre sans le voir et lui offrir quelques gages de notre amitié. Après ce début et sans lui laisser le temps de répondre, je lui demandai laquelle des deux voies il jugeait la plus facile, ou de continuer notre route en barque, ou d'aller par terre avec des éléphants.

« J'espérais par ce ton d'assurance lui faire croire que nous étions en règle, et qu'il était inutile d'en exiger la preuve. Mais ma ruse ne réussit pas, car sa première parole fut de nous demander si nous avions des passeports. — Oui, nous en avons, lui répondis-je aussitôt. Nous avions en effet une méchante lettre d'un mandarin chrétien qui portait en substance, qu'il y avait ordre de tel prince à tous les gouverneurs des villes, chefs de villages et de douanes, de laisser circuler librement et de ne point molester tels *Bàd Luang*, qui allaient visiter les chrétiens chinois et annamites, dispersés dans le royaume ; mais on ne disait pas qu'il nous fût permis de prêcher aux païens, bien moins encore, que nous pussions franchir la frontière.

« Comme il demanda à voir ces passe-ports, force fut de lui présenter cette lettre en laquelle nous n'avions aucune confiance, mais que le cas difficile où nous nous trouvions, m'obligeait à manifester. Par la grâce de Dieu, elle fut mal comprise et fut même regardée comme une recommandation, émanant du prince même dont il était question dans la lettre. Aussi se garda-t-on bien de nous arrêter. Au contraire, après avoir lu cette pièce, le gouverneur nous dit que nous étions libres d'aller où nous voulions : quant à poursuivre notre route par le fleuve, nous ne le pouvions pas, ajouta-t-il, à cause des cascades nombreuses qu'on rencontre ; à la rigueur nous pouvions aller par terre avec des éléphants ; mais les chemins étant très-difficiles, nous ferions mieux de prendre telle

rivière qu'il nous indiqua, et qui nous conduirait à une ville appelée Thoën, d'où nous atteindrions plus aisément Xieng-Mai avec des éléphants. Je lui répondis que nous suivrions son conseil. Après avoir obtenu de lui une lettre qui était un passe-port en bonne et due forme pour pénétrer dans le Laos, nous continuâmes notre route jusqu'à Thoën où nous arrivâmes en sept jours.

« Comme vous voyez, nous passâmes le nouvel an à peu près comme nous avions passé les fêtes de Noël. Nous n'eûmes pas d'oiseaux à manger ce jour-là, mais nous nous régalâmes avec du poisson sec et des œufs salés, que nous avions achetés à Rahang. Je pensai un peu à St-Dié, à vous tous, et aux personnes qui me sont chères ; hélas ! je n'eus pas le bonheur d'offrir pour elles le saint sacrifice.

« Arrivés à Thoën, nous confiâmes nos barques au gouverneur, et nous prîmes des éléphants pour traverser les montagnes immenses que nous avions devant nous. Elles ne forment pas une chaîne très-élevée ; mais elles sont remplies d'éléphants sauvages, de tigres et de panthères, qui en rendent les défilés assez dangereux. Nous mîmes cinq jours à les franchir, pendant lesquels nous passions les nuits à la belle étoile, n'ayant que l'épaisseur des arbres pour nous garantir de la rosée, et de grands feux allumés autour de notre camp pour nous préserver des bêtes féroces. Ces feux, que nous avions soin d'entretenir jusqu'au jour, servaient aussi à nous réchauffer ; car vous sentez bien qu'au mois de janvier, au milieu des forêts, et à une latitude de vingt degrés au moins, nous devions, surtout pendant les ténèbres, respirer un air assez frais.

« Lorsque nous arrivâmes au sommet de la plus haute de ces montagnes, et qu'il nous fut donné de jeter les yeux sur ce pauve Laos, où jamais Missionnaire n'avait encore mis le pied, je me sentis ému ; mille pensées diverses roulaient dans mon esprit ; ne pouvant contenir les

mouvements qui agitaient mon âme, j'entonnai à haute voix le *Te Deum*, pour remercier Dieu de m'avoir fait la grâce de pénétrer dans ces régions infidèles, parmi ces nations privées depuis tant de siècles des lumières de l'Evangile. Je chantai ensuite le *Veni Creator*, pour conjurer le Seigneur de vouloir bien achever son ouvrage, et faire fructifier au centuple la sainte semence que j'allais bientôt confier à cette nouvelle terre, encore toute couverte de ronces et d'épines. Il n'est guère possible, il est vrai, de trouver quelqu'un qui chante plus mal que moi ; mais comme ces montagnes, jusqu'alors maudites du ciel, n'avaient jamais eu le bonheur d'entendre bénir le Dieu qui les a faites, je vous assure qu'elles étaient si enchantées de ma voix, qu'on eût dit qu'elles se plaisaient, par leurs échos, à répéter à l'envi mes accents.

« Pendant tout ce temps-là, je marchais seul avec deux petits serviteurs qui m'accompagnaient. Mon confrère, qui était un peu indisposé, me suivait de loin monté sur un éléphant. Lorsque nous fûmes descendus dans la plaine, nous cheminâmes encore deux jours à travers une campagne assez vaste et assez agréable, qui paraissait avoir produit une belle moisson de riz : on venait de lever la récolte. Enfin nous arrivâmes sains et saufs à Xieng-Mai, le 18 janvier 1844.

« Ce petit voyage à éléphant nous coûta cent vingt francs environ, sans compter les frais de nourriture qui se sont élevés tout au plus à six francs pour mon confrère, pour moi, pour deux hommes et trois jeunes enfants. Dès la pointe du jour, on faisait cuire le riz, qu'on mangeait à la hâte, puis on marchait jusqu'à quatre heures du soir sans s'arrêter. On faisait alors un second repas semblable à celui du matin, après lequel on se délassait à rire et à causer près des feux qu'on avait allumés pour la nuit.

« On distingue ordinairement deux sortes de Laociens, les uns qu'on appelle *Thoung-Dam*, c'est-à-dire *Ventres-Noirs*, et les autres qu'on appelle *Thoung-Khao*, c'est-à-dire *Ventres-Blancs*. On les nomme ainsi parce que les hommes de la race *Ventres-Noirs*, arrivés à l'âge de quatorze ou seize ans, ont coutume de faire peindre sur leurs corps différentes figures d'hommes, de fleurs, d'éléphants, de tigres, de serpents et autres animaux. Cette opération se fait en pratiquant, au moyen de plusieurs aiguilles jointes ensemble, une foule de piqûres sur l'épiderme; puis ils y versent une encre noire qui fait ressortir tous les traits dessinés sur la peau ; ils ont beau se laver ensuite, l'impression ne s'efface jamais. Ce tatouage ne s'exécute pas sans douleur, puisqu'on est obligé de garrotter le patient, qui demeure ordinairement malade pendant quinze jours, et qui en meurt même quelquefois. Cependant comme les jeunes Laociens ne pourraient trouver de fiancées si ce genre de beauté leur manquait, il n'en est aucun parmi eux qui ne souffre volontiers cette opération douloureuse. Les *Ventres-Blancs*, au contraire, se contentent de leurs grâces naturelles.

« Tous ces peuples s'étendent, au nord jusqu'aux frontières de la Chine, au midi jusqu'au royaume de Siam ; à l'est ils confinent avec la Cochinchine et le Tong-King, et à l'ouest avec l'empire des Birmans. Aux *Ventres-Blancs* appartient la région orientale, les *Ventres-Noirs* occupent les provinces de l'ouest. Ils sont divisés en une foule de petits royaumes, dont chaque prince a droit de vie et de mort ; mais, à l'exception de deux ou trois seulement, ils dépendent tous du roi de Siam, qui les nomme ou les destitue selon son bon plaisir ; ils sont, de plus, obligés de lui payer un tribut annuel. Néanmoins, comme ils sont très-éloignés de Bangkock, et que, s'ils se réunissaient, ils pourraient bien faire trembler toute la puissance Sia-

moise, le prince suzerain a pour eux beaucoup d'égards, il ménage ces vassaux couronnés, et leur fait toujours quelques présents lorsqu'ils apportent leurs tributs.

« En général, les *Ventres-Blancs* ne tiennent pas beaucoup à leurs talapoins ni à leurs idoles; leur caractère se rapproche assez de celui des Cochinchinois, et il paraît qu'il ne serait pas bien difficile de les convertir au christianisme. Les *Ventres-Noirs* ont, au contraire, un naturel qui diffère peu des Siamois; ils sont fortement attachés à leurs pagodes, à leurs livres religieux, et quiconque parmi eux n'a pas été talapoin, du moins pendant quelque temps, est généralement méprisé; on l'appelle *schon-dib*, c'est-à-dire *homme-cru* ou profane, et il a peine à trouver une épouse. Ils sont d'ailleurs asservis aux superstitions les plus grossières.

« J'aurais préféré me rendre d'abord chez les *Ventres-Blancs*, comme présentant une moisson plus sûre et au moins aussi abondante; mais Mgr le Vicaire apostolique ne le jugea pas à propos, ou plutôt il crut qu'il valait mieux se hâter de prendre en quelque sorte possession de l'ouest, parce que ces peuples n'étant qu'à quinze journées de Moulmien où sont les protestants, il était à craindre que les biblistes, établis dans cette ville, ne vinssent semer parmi eux leurs erreurs, avant que nous eussions pu les éclairer des lumières de la foi. Maintenant que nous connaissons ces contrées par nous-mêmes, nous n'avons plus cette inquiétude, et nous sommes bien assurés que les ministres qui ne peuvent faire un pas sans leurs femmes et leurs enfants, ne s'aviseront jamais de dormir pendant quinze jours au milieu des tigres, pour venir habiter un pays où, avec tout leur or et leur argent, ils ne pourraient se procurer aucun des avantages matériels de l'existence.

« Après avoir dit un mot en général sur les *Ventres-*

Noirs et les *Ventres-Blancs*, il faut maintenant vous parler plus en particulier du royaume de Xieng-Mai, que j'ai habité pendant deux mois et demi.

« Ce royaume est le plus à l'ouest de tous les états du Laos, et c'est aussi un des plus considérables. La capitale, qui porte le même nom, est bâtie au pied et à l'est d'une assez haute montagne, dans une vaste et belle plaine. Elle a une double ceinture de murailles, entourées chacune de fossés larges et profonds. L'enceinte intérieure a, s'il en faut croire ce que le roi m'a dit, mille toises de long sur neuf cents en largeur. Comme cette ville est bâtie à peu près comme toutes celles de l'Inde, c'est-à-dire que les maisons ne se touchent pas et sont environnées d'arbres et de petits jardins, il n'est pas aisé d'en estimer la population. Le fils aîné du roi m'a assuré qu'elle renfermait plus de cent mille âmes; mais il a évidemment exagéré, et de beaucoup; car, après avoir parcouru Xieng-Mai plusieurs fois et en tous sens, je ne crois pas qu'on puisse lui donner plus de vingt mille habitants, même en comptant les espèces de faubourgs qui sont hors des murailles. A l'est de la ville, et seulement à trois ou quatre minutes de l'enceinte fortifiée, coule une rivière dont les bords sont en partie couverts de maisons; malheureusement elles sont toutes habitées par des banqueroutiers de Bangkock, qui se sont réfugiés là en changeant de noms, pour éviter les poursuites de leurs créanciers. Le roi leur donne volontiers asile, parce que cela augmente sa puissance et ses revenus. Dans cet état, les villages sont assez nombreux; mais, ne les ayant pas vus, je ne saurais en évaluer la population totale.

« Le vin, les cochons et les poules sont à très-bon marché; en revanche il y a peu de poissons, encore sont-ils très-petits, et presque point de légumes; en sorte que pendant le carême et les vendredis et samedis nous n'a-

vions à manger que des œufs avec les feuilles d'une certaine rave très-amère ; c'était tous les jours la même répétition sans aucun changement. Aux gens riches sont réservés les porcs et les poules. L'argent, d'ailleurs, est si rare que peu de familles peuvent se permettre l'usage de la viande. On vit communément de riz, sans autre assaisonnement qu'une espèce de poivre rouge très-fort, auquel la bouche d'un Européen a de la peine à s'accoutumer, ou de petits poissons qu'on a broyés et faits pourrir d'avance : je n'ai jamais pu prendre sur moi d'en faire ma nourriture.

« Ces peuples ont aussi beaucoup de vaches, très-petites, qui n'ont presque pas de lait, et qu'on ne songe même pas à traire. Lorsque nous leur disions que dans notre pays on estime beaucoup le lait de vache et qu'on en fait un aliment savoureux, ils se mettaient à rire et n'avaient que du mépris pour nos compatriotes. Quant aux bœufs et aux éléphants, bien qu'ils fourmillent aussi, les habitants n'en tuent guère et n'en mangent ordinairement la chair que lorsqu'ils tombent de vieillesse. Ils s'en servent pour labourer leurs champs, pour porter le coton qu'ils vont acheter dans les royaumes voisins, et pour rentrer le riz au temps de la moisson.

« Ce transport, dont j'ai été témoin plusieurs fois, se fait d'une manière trop curieuse et trop divertissante pour ne pas en dire un mot. Ils battent le riz sur le champ même où ils l'ont récolté ; puis, lorsque le grain est réuni en monceaux, ils s'y rendent tous les matins, chacun avec une suite de quinze, vingt ou trente bœufs. Le premier de ces bœufs, c'est-à-dire celui qui marche à la tête du troupeau, a ordinairement la tête couverte de guirlandes, surmontée d'un faisceau de plumes de paons, et le cou environné de petites clochettes. Tous ces animaux ont sur le dos deux espèces de hottes qui pen-

dent de chaque côté, et qu'on remplit de riz, après quoi on revient à la ville en faisant un vacarme épouvantable; car le pont qui est aux portes de la cité n'ayant tout au plus que deux toises de largeur, les convois qui rentrent se heurtent à ceux qui sortent. Il en résulte une mêlée générale. Chacun court çà et là pour reconnaître son bétail égaré; les clameurs des guides, les mugissements des bœufs, se confondent avec le carillon de mille sonnettes. Viennent, au milieu de cette cohue, les éléphants au pas grave, avec leurs grosses clochettes qui ont toutes un timbre différent; puis les buffles épouvantés de ce tintamarre, se frayent, en battant tout en brèche, une impitoyable trouée, suivis de leurs maîtres qui crient : *Nen tua ha di Khuai Souak*, c'est-à-dire, *Gare ! gare ! c'est un buffle furieux !* Enfin les spectateurs oisifs qui se rassemblent en foule, augmentent encore le tumulte par leurs cris et leurs éclats de rire continuels. Le tout fait un vacarme vraiment comique, une scène accidentée de trompes d'éléphants, de cornes de bœufs, de bâtons laociens, qui se dressent, se baissent et se croisent en tous sens; et ce spectacle qui commence à la pointe du jour, se prolonge jusqu'à neuf ou dix heures, moment où on interrompt le transport, parce que le soleil devient trop ardent. Tel est pour les uns le travail, pour les autres le divertissement du mois de janvier.

« Chez ce peuple la culture se borne à peu près au riz. L'industrie est encore moins florissante. Comme la rivière qui va à Bangkock est très-dangereuse (de Xieng-Mai à Rahang on compte trente-deux cascades où plusieurs barques se brisent chaque année) et que les communications avec d'autres villes ne peuvent se faire que par éléphant et à travers des montagnes sans fin, il est peu de Laociens qui s'adonnent au commerce. Aussi

dès qu'ils ont levé leurs récoltes, vivent-ils dans une oisiveté presque complète jusqu'au mois de juin ou de juillet, où ils recommencent à labourer leurs champs. Par la même raison, ils ont peu de numéraire, et presque tous les marchés se font en échange. Le sel surtout joue un très-grand rôle dans les transactions; avec lui on peut se procurer tout ce qu'on veut; il vient de Bangkock et se vend très-cher à Xieng-Mai.

« Les lois du royaume sont d'une grande sévérité : pour un vol considérable, il y a peine de mort, et pour un simple larcin, répété trois fois, on encourt la même condamnation. Aussi dérobe-t-on beaucoup moins qu'à Bangkock. Quoiqu'il y ait à Xieng-Mai un grand nombre d'ivrognes (les indigènes font tous du vin de riz, qu'ils boivent avec excès) il est cependant très-rare qu'ils se battent ou se disputent. Pendant tout le temps que je suis demeuré dans ce pays, je n'ai entendu parler que d'une seule querelle, et c'était entre femmes. L'une d'elles, dans sa colère, ayant voulu renverser la cabane de l'autre, celle-ci alla porter plainte au prince, qui arriva aussitôt avec une troupe de satellites, s'empara de la tapageuse et la mit aux fers où elle resta plus d'un mois; ce ne fut même qu'à force d'argent qu'elle parvint à en sortir.

« Quoique je vous aie dit plus haut que le caractère des *Ventre-Noirs* diffère peu de celui des Siamois, je crois cependant les premiers plus curieux et surtout plus mendiants : cette dernière qualité, si c'en est une, va si loin qu'il est arrivé plusieurs fois au ministre du roi lui-même de nous demander, tantôt un fruit qu'il mangeait aussitôt devant nous, comme aurait fait un enfant, tantôt deux ou trois œufs qu'il emportait chez lui. Je ne voudrais pas décider lequel des deux peuples est le plus rusé et le plus trompeur; cependant, s'il

fallait adjuger une prime, je la donnerais aux Laociens qui en imposent d'autant plus aisément qu'ils ont un extérieur plus franc et plus ouvert. Ils sont d'ailleurs sans respect pour la décence. Je leur ai quelquefois reproché de n'avoir d'autre religion que les désirs dépravés de leur cœur, et ils me l'avouaient sans rougir.

« Pour les femmes, elles sont plus actives, plus laborieuses et plus intelligentes que les hommes. Aussi ont-elles sur leurs maris un véritable empire, et peuvent-elles les chasser lorsqu'elles n'en sont pas contentes. Si le prince n'eût pas défendu, sous peine de mort, d'embrasser notre sainte religion, elles n'auraient certainement pas tardé à se faire chrétiennes, et leurs maris n'eussent pas manqué de les suivre.

« Il y a à Xieng-Mai presque autant de pagodes que de maisons; on ne peut faire un pas sans en rencontrer à droite ou à gauche. On en compte, dans cette ville seulement, au moins une centaine qui sont habitées chacune par dix, vingt ou trente talapoins, sans parler de celles, en aussi grand nombre, qui tombent de vétusté et qu'on ne rétablit pas. Quant à ces talapoins, ce sont presque tous des jeunes gens qui savent à peine lire, et dont le temps se passe à dormir, à manger, à jouer ou à faire pis encore. Ils m'ont eux-mêmes avoué plusieurs fois une partie de leurs désordres; mais quand ils ne nous en auraient rien dit, nous en avons assez vu de nos propres yeux pour pouvoir affirmer, sans craindre de mentir, que toutes leurs pagodes sont des écoles d'immoralité.

« Cependant l'aveuglement de ce pauvre peuple est si profond, qu'il persévère dans un culte qui le déshonore. Il sait, il comprend maintenant que son dieu n'est qu'un fantôme, que sa religion n'est qu'un tissu de mensonges, ses temples des foyers de vices, et il refuse encore de

se convertir ; il craint les menaces de son roi. Ces infortunés venaient en foule se faire instruire, plusieurs se préparaient déjà au baptême ; mais une seule parole du prince les a tous replongés dans l'erreur. Oh ! que les jugements de Dieu sont impénétrables ! O vous tous qui lirez cette lettre, je vous en conjure par le sang et la mort de Notre-Seigneur Jésus-Christ, ne passez aucun jour sans prier pour ces esclaves de la crainte, afin qu'à notre retour parmi eux nous les trouvions mieux disposés.

« Je ne vous dirai pas ici comment nous avons été obligés de quitter le pays ; j'en parle assez au long dans ma lettre à M. Micard, dont vous pourrez prendre connaissance. J'ajouterai encore un mot sur les courses que nous avons faites à notre sortie de Xieng-Mai, et avant de nous rendre à Bangkock.

« Partis de la capitale le vendredi de la Compassion de la sainte Vierge, nous atteignîmes le même jour un autre petit royaume appelé Lapoun, au sud de Xieng-Mai. A notre arrivée, nous nous rendîmes au siége du gouvernement, hôtel-de-ville de l'endroit, où nous trouvâmes six à huit mandarins, qui se réunissent là tous les jours pour entendre les plaintes du peuple, juger les différends et administrer la chose publique, presque entièrement abandonnée à leurs soins. On nous demanda qui nous étions, d'où nous venions et quelles affaires nous amenaient dans le pays. Ils le savaient déjà, car plusieurs d'entre eux nous avaient vus à Xieng-Mai ; mais ce sont là des questions banales par lesquelles on a coutume d'entamer la conversation. Nous en profitâmes pour annoncer la bonne nouvelle de Jésus-Christ. Un rire moqueur fut à peu près toute la réponse qu'on nous donna. On nous permit cependant de nous installer dans une epèce de salle, située hors de la ville, où

nous prêchions, du matin au soir, les curieux qui venaient nous examiner. Nous n'y fûmes pas en repos. Pendant la nuit, quarante à cinquante talapoins se réunissaient autour de notre asile, battaient du tambour et poussaient des vociférations qui ne nous permettaient pas un instant de sommeil; quelquefois même ils lançaient des pierres contre notre habitation, sans toutefois pousser plus loin l'avanie.

« Après en avoir inutilement porté plainte à l'hôtel-de-ville, je pris le parti d'aller seul trouver le roi : j'entrai dans son palais sans me faire annoncer, et lui parlai avec tant de hardiesse qu'il eut peur, et fit aussitôt défendre à ces talapoins de nous molester à l'avenir. On l'écouta; mais comme ce peuple n'était rien moins que disposé à recevoir la parole de Dieu, nous secouâmes la poussière de nos pieds et nous dirigeâmes notre course vers le sud-est. Après quatre jours de marche, toujours au milieu des montagnes, n'ayant que du riz et des œufs à manger, nous parvînmes à un autre royaume appelé Lakhon; nous y restâmes douze jours, ne recueillant, pour fruit de nos prédications, que des mépris, des railleries et des insultes. Les choses auraient même pu aller plus loin si nous n'avions pas eu des lettres de Bangkok : comme on croyait que ces recommandations avaient le sceau d'un prince royal, la malveillance n'osa pas en venir aux coups. Voyant donc ce peuple rebelle à la grâce, nous songeâmes de nouveau à continuer notre route, toujours vers le sud-est, et toujours à travers des montagnes sans fin.

« Jusqu'alors j'avais voyagé sur le dos d'un éléphant, et quoique la marche de cet animal soit extrêmement rude et incommode, je me trouvais encore assez à l'aise; mais dans cette dernière station n'ayant pu nous procurer que les éléphants nécessaires au transport de nos

effets, il fallut nous résoudre à cheminer à pied. C'était au mois d'avril : le ciel était de feu ; la chaleur avait desséché et fait tomber les feuilles des arbres ; les sources étaient presque toutes taries, et les sentiers que nous suivions n'offraient que des rochers très-aigus ou un sable brûlant. Dès le premier jour, mes pieds avaient tant souffert, qu'en arrivant au gîte où nous devions dormir, la peau était levée partout. Le lendemain, n'ayant pu mettre mes souliers, je me trouvai le soir avec la plante des pieds toute brûlée ; quand vint la troisième étape, je pouvais à peine faire un pas. Afin d'éviter la grande chaleur du jour, je pris avec moi un de mes serviteurs, et nous poussâmes en avant dès le matin, comptant nous arrêter vers midi pour attendre les éléphants. Par malheur le guide s'endormit.

« Ne voyant rien arriver, nous commençâmes à craindre que la caravane fatiguée n'eût fait halte avant le lieu du rendez-vous. Que faire ? le jour baissait et nous mourions de faim : retourner sur nos pas, sans savoir s'il faudrait aller loin, c'était impossible, nous étions sans force ; passer la nuit sans feu, au milieu des tigres, cela n'était guère praticable. Que faire donc ? Comme on nous avait dit qu'il y avait devant nous, à peu de distance, un petit village, nous recueillîmes nos forces et nous nous décidâmes à aller demander l'hospitalité dans ce hameau, où nous attendrions nos éléphants qui ne manqueraient pas d'y passer le lendemain.

« La nuit s'avançait à grands pas, et nous n'apercevions encore aucune habitation : mon serviteur n'en pouvait plus ; moi j'allais encore clopin-clopant, mais je commençais à croire que nous serions obligés de nous coucher à jeun, lorsque enfin nous vîmes près de nous une petite cabane. Nous allâmes y demander asile. Les pauvres

gens qu'elle abritait, n'ayant point récolté de riz cette année, n'avaient à manger que des bourgeons d'arbres, avec une espèce de pommes de terre sauvages qui croissent naturellement au milieu des forêts. Ces pommes de terre seraient un poison mortel si on les prenait sans précaution; avant d'en faire usage on les coupe en morceaux, on les laisse dans l'eau pendant plusieurs jours, on les expose ensuite au soleil jusqu'à ce qu'elles soient bien sèches, après quoi on les fait cuire, et on peut alors les manger quand on n'a pas autre chose.

« Ces pauvres gens donc nous dirent qu'ils n'avaient que cela à nous donner, mais que si nous voulions aller chez le chef du village, dont la maison n'était pas loin, nous y pourrions trouver un peu de riz. Nous suivîmes leur conseil, et après avoir bu un verre d'eau, nous partîmes.

« A notre arrivée chez le chef du village, je déclarai qui j'étais, et comment je venais frapper à sa porte; puis je le priai d'accorder quelques aliments à deux hommes qui mouraient de faim, promettant de le récompenser le lendemain lorsque nos éléphants passeraient. On nous apporta un peu de riz froid, mêlé avec les pommes de terre sauvages dont j'ai parlé plus haut. Ce riz était pressé dans une espèce de corbeille en joncs, dont l'ouverture était tout juste assez large pour qu'on pût y passer le bras. Nous nous assîmes de chaque côté, mon domestique et moi, et tour à tour nous plongions la main dans cet étrange ragoût; il était si dégoûtant qu'il fallait boire à chaque poignée pour la faire descendre.

« Le lendemain nos éléphants n'arrivant pas, on nous dit qu'ils avaient sans doute pris un autre chemin qui passait à trois lieues du village où nous étions : nous envoyâmes à leur recherche, et, le second jour seulement, nous apprîmes qu'on les avait vus sur la route de Muang-

Tré, et qu'avant peu ils atteindraient cette ville. A cette nouvelle, mes hôtes me firent un ragoût avec la peau d'un éléphant crevé; et je partis. Mes plaies n'étaient pas encore guéries ; mais il fallait avancer bon gré mal gré ; car mon confrère, dont j'étais séparé depuis trois jours, était plus en peine que moi. Je le rejoignis à Muang-Tré le soir même. Cette fois mes pieds étaient tellement en compote, que je suis resté toute une semaine sans pouvoir marcher.

« Nous touchions à la saison des pluies ; il était temps de songer au retour. Nous quittâmes donc Muang-Tré, et après avoir encore couché quatre nuits dans les montagnes, nous touchâmes à une ville siamoise appelée Tait, sur un autre fleuve que celui par lequel nous étions montés. Là, nous avons acheté une barque, et en douze jours nous sommes arrivés à Bangkock.

« Ce voyage a tellement fait blanchir mes cheveux, que tout le monde en me revoyant me donnait soixante ans au moins ; on ne m'appelait que le *vieux père* ; je me porte cependant toujours très-bien, et je me sens encore assez de forces pour recommencer. Le bon Dieu bénira peut-être un jour nos travaux.

« J.-B. Grandjean, *Missionnaire apostolique.* »

Autre Lettre du même Missionnaire à M. Micard, Supérieur du séminaire de Saint-Dié.

Bangkock, le 3 juin 1844.

« Monsieur le Supérieur,

« J'ai eu le plaisir de recevoir votre chère et précieuse lettre quelques semaines avant la Toussaint. La reconnaissance est l'unique sentiment que je devrais vous exprimer; et cependant, permettez-moi de vous le dire, je voudrais bien que le Seigneur vous inspirât de m'écrire un peu plus souvent, car vos conseils produisent toujours sur mon âme l'heureuse influence de la rosée du ciel sur une terre desséchée. Je ne mérite pas, il est vrai, qu'on pense tant à moi; mais quand, d'une part, je me vois si faible, si abandonné, si dénué de tout secours, et néanmoins obligé de vivre non-seulement au milieu du monde pour le combattre, mais au centre du paganisme pour le détruire, en butte aux traits de mille passions divinisées, que je suis venu attaquer jusque sur leurs autels; quand, d'un autre côté, je me souviens que j'ai consenti bien librement et de tout mon cœur à courir tant de dangers pour le triomphe de l'Evangile, je vous l'avoue, c'est avec une grande et entière confiance que je demande à Dieu qu'il me rappelle à la

mémoire de mes anciens amis, soit au saint sacrifice de la messe, soit dans leurs communions.

« Aujourd'hui que j'ai voyagé un peu par le monde idolâtre, j'en rapporte assez de nouvelles pour vous intéresser. Plût à Dieu que j'eusse moins vu et obtenu davantage! Je ne m'arrêterai cependant pas à vous répéter ce que j'ai déjà raconté à mes frères : la lettre que je leur ai écrite est pour vous comme pour eux; celle-ci n'en sera que le complément.

« Lorsque nous arrivâmes à Xieng-Mai, le 18 janvier de cette année, comme nous n'y connaissions personne et que personne ne nous connaissait, nous débarquâmes dans une espèce de maison commune, que le roi a fait élever hors des murs de la ville pour les étrangers. Cette habitation, où nous avons passé la première quinzaine, n'ayant que le toit et le plancher, reste complétement ouverte à tous les vents; en sorte que nous avions passablement froid pendant la nuit, et pendant le jour nous étions tellement obsédés par la multitude des curieux, que nous avions toutes les peines du monde à nous en débarrasser lorsque nous voulions prendre nos repas ou réciter le bréviaire. Car il faut vous dire qu'à peine installés, la nouvelle en fut aussitôt répandue à plus de trois journées à la ronde; on accourait en foule de tous côtés pour jouir d'un spectacle si nouveau; et comme disaient ces pauvres gens en leur langue : *Ma hà toù louang farangset thè hac bo thœi han sàc tua :* c'est-à-dire, *Nous venons voir les grands talapoins français que nous n'avons jamais vus de notre vie.* Il en arriva même de Muang-Nàn, autre royaume laocien, distant d'environ dix journées de Xieng-Mai. Ils venaient, disaient-ils, pour contempler les *toù koula*, c'est-à-dire les talapoins étrangers, qu'on leur avait peints comme des géants, hauts de six coudées.

« Vous voyez par là, Monsieur et bien cher Ami, que

nous ne sommes pas entrés dans le Laos en cachette, et que notre Mission apostolique avait eu au loin un prompt retentissement.

« Dès que nous fûmes débarqués, nous allâmes trouver un grand mandarin, chargé de présenter les étrangers au roi, et nous le priâmes de solliciter pour nous une audience. Le lendemain, ce personnage vint nous annoncer que son maître était disposé à nous recevoir dans la journée, mais qu'il fallait auparavant nous rendre à l'hôtel de ville, où l'on examinerait nos papiers, afin d'en rendre compte au prince. Nous partîmes donc, et l'on nous introduisit dans une grande et méchante salle où huit à dix mandarins, d'un âge assez avancé et à face vénérable, étaient gravement assis à terre et nous attendaient. Comme il n'y avait là ni bancs ni chaises, force fut aussi de nous asseoir au niveau des vieux aréopagites. On demanda nos passe-ports qu'on trouva en règle, puis on nous interrogea sur le motif de notre arrivée dans le pays.

« Nous déclarâmes franchement que nous étions des prêtres, venus d'abord d'Europe et ensuite de Siam, pour leur prêcher la Religion du vrai Dieu, créateur du ciel et de la terre, et leur enseigner l'unique chemin qui pût les conduire au bonheur. Cette annonce donna lieu à plusieurs questions, auxquelles nous répondions encore lorsqu'on vint nous annoncer que le roi nous mandait au palais. Il nous reçut assez bien, nous demanda en siamois plusieurs explications sur la Religion chrétienne. Nous en profitâmes pour semer dans son cœur quelques paroles de vie; puis, lui ayant offert nos présents, nous sollicitâmes la permission de demeurer dans son royaume. Il nous répondit qu'il y consentait bien volontiers, qu'il nous ferait bâtir une maison convenable, et qu'en attendant nous pourrions rester dans la salle où nous étions

logés. Ces présents que nous lui offrîmes consistaient en une petite serinette, une bouteille d'eau de Cologne, un prisme, un miroir à facettes et deux verres en cristal.

« Le lendemain nous apprîmes que, pendant la nuit, le roi avait convoqué ses principaux mandarins, qu'il leur avait demandé leur avis sur notre arrivée, et que plusieurs avaient répondu : « Nous avons un Dieu et des ministres à nous ! Quel besoin avons-nous de ces prêtres inconnus et de leur Dieu ? S'ils veulent rester ici, qu'on les place hors des murs avec les étrangers. » Peu de jours après je demandai une nouvelle audience, sous prétexte de montrer au roi quelques curiosités que je lui offris encore, et malgré l'opposition du conseil, j'obtins qu'on élèverait notre maison dans la ville ; mais cette habitation était si peu de chose, que nous commençâmes dès lors à prévoir ce qui arriva plus tard : c'était simplement une pauvre baraque en bambou, qui avait tout au plus coûté quarante francs. Quoiqu'elle n'eût ni fenêtres ni lucarnes, elle était tellement à jour de tous côtés, que nous y voyions très-clair, aussi clair, à peu près, que si nous avions eu le ciel pour toiture.

« Un prince étant un jour venu nous voir avec un de ses plus jeunes fils, je m'avisai d'offrir à cet enfant un petit pantalon en indienne. Pendant que j'étais encore à Bangkock, j'avais fait confectionner une vingtaine d'habillements semblables, pour les donner à des familles pauvres ; ils me revenaient chacun à sept sous et demi. Je n'avais donc pas lieu de m'attendre à enchanter mon illustre bambin avec un si mince cadeau. Mais il ne l'eut pas plus tôt reçu, qu'il s'en revêtit et retourna au palais, je ne dirai pas joyeux comme un prince, mais bien comme un roi. Le lendemain la reine elle-même se rendit avec une troupe de neveux et de petits-fils,

dans une maison voisine de ma salle, et m'envoya un gros morceau d'argent avec prière de lui vendre dix pantalons : « Va dire à la reine, répondis-je au messa-« ger, que je ne suis pas marchand de culottes, que « je lui en donnerai volontiers dix pour rien, mais « qu'elle se présente une autre fois ; car tu vois bien, « il y a trop de monde chez moi pour que je puisse la « recevoir. »

« Elle fut satisfaite de la réponse, et quelques jours après ne pouvant revenir elle-même, elle m'envoya trois princesses, ses filles, toutes trois déjà mariées, pour demander les vêtements que j'avais promis. Ces princesses étaient accompagnées de beaucoup de suivantes, dont les unes m'apportaient des présents en riz et en fruits, les autres portaient ou conduisaient par la main les petits *princelots* qui venaient se partager les pantalons. Je fis asseoir à terre mes nobles visiteuses ; elles fumèrent chacune leur pipe et moi la mienne, en causant en laocien tant bien que mal, car alors je savais encore assez peu la langue. Chaque enfant reçut ensuite son pantalon et fut heureux comme un ange. On voulut encore m'en faire accepter le prix, que je refusai comme vous le pensez bien : je me trouvais déjà trop payé d'avoir pu, avec si peu de chose, me concilier de royales affections.

« Quinze jours après notre arrivée à Xieng-Mai, nous allâmes habiter la maison que le roi nous avait fait construire : ce n'était, comme j'ai déjà dit, qu'une petite baraque en bambou où nous étions très à l'étroit ; néanmoins, comme on l'avait élevée dans l'enceinte de la ville, assez près de la porte principale et sur le bord de la grande rue, nous n'en demandions pas davantage pour le moment. Nous avions continuellement des auditeurs, et nous prêchions tous les jours du matin au soir.

« Le dialecte de Xieng-Mai, et généralement de tous les Laociens *Ventres-Noirs*, diffère assez peu du siamois dans les livres; mais le langage vulgaire et surtout la prononciation ont beaucoup moins d'analogie. Au bout de quinze jours, cependant, je pouvais le parler assez bien pour me faire comprendre. Je suis même allé prêcher chez plusieurs princes, cousins du roi, qui m'avaient invité. Hélas ! qu'il est difficile aux riches d'entrer dans le royaume des cieux ! Ils reconnurent la vérité, et ils la méprisèrent. L'un d'eux, plus orgueilleux que les autres, se voyant à bout d'objections, termina par ces mots la conférence : « Vous direz tout ce que vous « voudrez, Père ; je ne veux pas de votre religion, et « personne à Xieng-Mai ne l'embrassera. » — « Comme « vous voudrez, lui répondis-je; mais songez que, « tout prince que vous êtes, vous mourrez un jour, « que vous quitterez vos biens et vos plaisirs, et qu'une « fois entre les mains de ce Dieu dont vous repoussez « aujourd'hui la doctrine, vous ne vous en débarrasse- « rez pas aisément : si fort et si robuste que vous « soyez, la mort vous menace de plus près que vous « ne le pensez peut-être ! » Il se moqua de ma réflexion, et quinze jours plus tard il avait paru devant Dieu.

« Quant au peuple, il venait en foule nous entendre : quelques-uns paraissaient mal intentionnés, d'autres étaient assez indifférents, mais le plus grand nombre montrait des dispositions satisfaisantes. Parmi ces derniers, il en était plusieurs qui auraient déjà consenti à se préparer au baptême, s'ils n'avaient craint, disaient-ils, le roi et les princes. Cet aveu nous fit appréhender qu'on n'eût publié à notre insu la défense d'embrasser notre foi. Ce qui nous confirma dans cette pensée, c'est que jamais je ne pus, même en payant, trouver quel-

qu'un qui transcrivît les prières que j'avais traduites en laocien ; tous ceux à qui j'en parlais me disaient pour toute réponse : Je crains le roi ! De plus, une bonne vieille nous ayant donné son neveu pour serviteur, cet enfant ne put rester qu'un jour avec nous ; car le premier mandarin ne l'eut pas plus tôt su, qu'il épouvanta cette femme et l'obligea de retirer son neveu. Ce ministre, vrai suppôt de Satan, était sans cesse à épier les personnes qui venaient nous voir, et dès qu'il en connaissait de bien disposées, il les intimidait aussitôt par ses menaces. Si le roi nous eût été favorable, pensez-vous que son ministre eût osé contrecarrer ainsi ses intentions? Quand on connaît bien les mœurs de ce pays, on comprend que c'est impossible. Cependant ayant eu, à cette époque, occasion d'aller voir le prince, et lui ayant demandé s'il s'opposait à ce que ses sujets se fissent chrétiens, il m'assura que non; mais il parlait évidemment contre sa pensée, comme vous le verrez plus tard.

« Quelques jours après cette audience, la reine vint m'offrir quelques présents, et m'annonça que le roi souffrait beaucoup d'un mal que ses docteurs ne pouvaient guérir, qu'il me priait d'aller le voir, et que peut-être je lui rendrais la santé; car quoi que je pusse dire, on voulait absolument que je fusse médecin : j'y allai effectivement, accompagné d'un jeune serviteur qui s'entendait un peu à traiter les maladies. L'audience ne se fit pas attendre : sa majesté arriva aussitôt, me rendit compte de son état et me demanda si j'y connaissais quelques remèdes. « En ma qualité de prêtre, lui répondis-je, je ne me « suis occupé que des moyens d'être utile aux âmes ; « mais j'amène avec moi un jeune homme qui a été, « pendant quatre ou cinq ans, disciple d'un médecin du « roi de Bangkock, et qui peut-être calmera vos souffran- « ces ». Elevant ensuite la voix pour me faire enten-

dre de mon serviteur qui était prosterné auprès de la porte : « Eh bien ! lui dis-je, as-tu bien compris ce « que vient de dire le roi ? Connais-tu cette maladie ? « peux-tu la guérir ? » — « Oui, Père, je puis « la guérir. » — « En combien de jours ? » — « Je « demande quinze jours. » Ce jeune homme alla donc soigner le prince fort régulièrement, et dès la première semaine il y eut un mieux si considérable que le roi, tout joyeux, lui dit un jour : « Va, si tu peux me « rendre la santé, ta fortune est faite ! ni tes maîtres ni « toi, vous ne manquerez de rien ; dis aux Pères de res- « ter toujours dans ma ville, j'aurai soin d'eux. » Le lendemain le roi m'envoya son ministre pour m'annoncer qu'il entrait déjà en convalescence, que s'il était un jour bien rétabli, il nous accorderait tout ce que nous lui demanderions, fût-ce même une église à colonnes dorées !

« Tout ceci nous réjouit beaucoup, parce que notre ministère y gagnait plus de liberté : les habitants, voyant que nous étions en grande faveur auprès du roi, commencèrent à prendre courage ; un certain nombre d'entre eux vinrent même demander à se préparer au baptême. Mais, hélas ! comme toutes ces espérances s'évanouirent bientôt !

« A peine le prince fut-il parfaitement guéri, qu'il congédia mon jeune homme sans lui donner la moindre récompense, sous prétexte qu'il n'allait pas mieux. Tout le monde cependant le voyait marcher et aller se promener chaque jour, tandis qu'auparavant il pouvait à peine faire un pas dans son palais ; les mandarins eux-mêmes félicitaient mon serviteur d'avoir si complétement réussi, et lui faisaient mille compliments sur son habileté. Le roi seul, soit ingratitude, soit avarice, soit qu'il détestât en son cœur notre sainte Religion, prétendit que son état n'avait pas changé ; l'unique satisfaction qu'il

donna à son bienfaiteur fut d'envoyer, vers le soir, son ministre chez nous pour consoler mon serviteur éconduit, en lui disant : « Ne crains pas, quoique tu n'aies « pas pu guérir sa majesté, elle te pardonne ; elle ne « pense pas à te couper la tête. »

« A partir de ce moment, les personnes qui se préparaient au baptême commencèrent à se retirer les unes après les autres, apportant pour raison que le roi avait défendu à tous ses sujets de se faire chrétiens. Dès ce moment aussi, notre maison, auparavant toujours pleine depuis le matin jusqu'au soir, fut entièrement déserte ; et tandis qu'autrefois, dès qu'on nous apercevait dans les rues, chacun s'empressait de nous inviter à monter chez lui, personne n'osait plus nous parler : on commençait même à se moquer de nous, et bientôt l'on finit par nous insulter.

« Il aurait fallu être aveugle pour ne pas voir que nos affaires allaient fort mal. Je sollicitai donc une nouvelle audience du roi, et l'ayant obtenue, je lui demandai sans autre préambule pourquoi, malgré ses promesses, il défendait à son peuple d'embrasser notre Religion. Etait-ce crainte ou fourberie de sa part, ou bien les présents que nous lui avions faits le retenaient-ils encore un peu, c'est ce que je ne saurais dire ; mais il nia tout et protesta à plusieurs reprises qu'il n'avait jamais rien dit contre nous. « Cependant, repris-je, tout le « monde le croit, et en conséquence personne n'ose con- » tinuer à se faire instruire. S'il est vrai qu'on se trompe, « ne pourriez-vous pas manifester hautement votre volon- « té, et rassurer ceux de vos sujets qui, ayant eu le bon- « heur de connaître le vrai Dieu, ont le désir de l'ado- « rer ? » — « Non, répondit-il, je n'ai défendu à per- « sonne d'embrasser votre Religion : je m'en tiens là, je « n'en veux pas faire davantage. »

« Je me retirai assez embarrassé et ne sachant quel parti prendre, car je voyais évidemment qu'il mentait. Abandonner dès lors ce poste, conquis avec tant de peines, nous paraissait une résolution bien précipitée ; d'un autre côté, en différant de partir nous avions à craindre d'être chassés honteusement et, par suite, de ne pouvoir plus prêcher dans aucun autre état du Laos ; car le bruit de notre expulsion se fût bientôt répandu partout, et dans les autres royaumes on n'aurait pas manqué de suivre l'exemple de Xieng-Mai. Nous étions donc à prier et à réfléchir sur le parti qu'il convenait de prendre, lorsqu'un jour, ne sachant que faire dans notre maison qui était entièrement déserte, je m'avisai d'aller rendre visite à une famille païenne que j'avais connue à Bangkock. Elle me confirma tout ce que nous avions pressenti. Ces gens m'ayant assuré que le roi avait menacé de couper la tête à quiconque recevrait le baptême, et que, pour ce motif, personne n'oserait plus venir à nos instructions, nous nous décidâmes enfin à porter ailleurs le flambeau de la foi, comme vous pourrez le voir dans la lettre que j'ai écrite à ma famille.

« Je suis, Monsieur le Supérieur, dans les saints cœurs de Jésus et de Marie, votre tout dévoué serviteur.

« J.-B. Grandjean,

« *Missionnaire apostolique.* »

MISSIONS DE LA CHINE.

Lettre de Mgr Ferréol, Vicaire apostolique de la Corée et du Liéou-Khiéou, à MM. les Membres des Conseils centraux de Lyon et de Paris.

Macao, 25 mai 1845.

« Messieurs,

« Les malheurs qui, ces dernières années, sont venus fondre sur la Mission coréenne, ont dû profondément attrister vos cœurs, si brûlants de zèle pour la Religion. Bien des fois vous aurez conjuré le Père de famille de faire luire, sur cette portion de sa vigne si dévastée par l'orage, des jours plus sereins et de lui ramener des temps plus calmes. Aujourd'hui vous attendez, sans doute, avec la plus grande sollicitude des nouvelles qui vous apprennent que vos vœux ont été

exaucés, et que les fidèles coréens possèdent enfin leur pasteur ! Hélas ! Messieurs, j'ai la douleur de vous annoncer que je suis encore loin de mon troupeau.

« J'avais pu, l'année dernière, m'aboucher avec un chrétien qui suivait l'ambassade à Péking ; nous convînmes ensemble que je tenterais encore la voie périlleuse de *Pien-Men*, par où mes prédécesseurs étaient entrés, et qu'à son retour en Corée il disposerait tout, de concert avec les principaux catéchistes, pour mon introduction.

« Je fus fidèle au rendez-vous ; j'arrivai à la frontière le premier jour de cette année, à l'heure même où la légation coréenne la franchissait pour passer en Chine. Le même chrétien ne tarda pas à se rendre à l'auberge où j'étais descendu. En le voyant mon cœur palpita de joie : j'étais à la porte de ma nouvelle patrie, de la terre qui m'avait été promise, et dans laquelle je cherchais à pénétrer depuis si longtemps. Je me croyais à la fin de mon exil ; toutefois je tremblais d'apprendre de funestes nouvelles. Les bras me tombèrent quand il me dit que mon entrée ne pourrait encore s'effectuer pour le moment. Sur sept chrétiens, partis de la capitale, et parvenus sans obstacles à *Itcheou*, douane la plus voisine de la Chine, trois seulement avaient pu la franchir ; les autres, objets de graves soupçons, entourés partout de soldats qui les accablaient de questions pressantes, s'étaient hâtés de regagner l'intérieur, emmenant les chevaux et emportant les habits qui devaient me servir. Dès lors mon entrée devenait impossible ; il fallut l'ajourner.

« Vous me demanderez peut-être si je n'aurais pas pu l'effectuer sur un autre point. Depuis que les Chinois ont refoulé les Coréens dans la presqu'île, il existe une antipathie nationale très-violente entre les deux peu-

ples. La Corée est séparée du Leao-Tong par un terrain neutre et désert de quinze lieues de large, et de la Mantchourie par d'immenses et impénétrables forêts. Il n'y a que deux points de contact : l'un est au nord ; on s'y rend par un chemin qui traverse les bois et va aboutir à la mer du Japon ; les Chinois peuvent s'y réunir, une fois tous les deux ans, pour y faire le commerce. L'autre est au midi, non loin des côtes que baigne la mer Jaune ; c'est par là que passe l'ambassade envoyée, deux fois l'an, par le roi de Corée à l'empereur de Chine, à la neuvième lune pour lui demander le calendrier, et à la onzième pour lui présenter les souhaits de bonne année. Ce passage est appelé en chinois *Pien-Men* ou *porte de la frontière*.

« Dans la dernière persécution, le gouvernement coréen ayant su que les Missionnaires s'étaient introduits par cette voie, a redoublé sur la limite ses postes de surveillance. Il a exigé que tous ceux qui seraient attachés à l'ambassade ou la suivraient en qualité de négociants, reçussent à *Itcheou* un passe-port. C'est une petite planche de trois pouces de long et d'un pouce de large ; on y écrit le nom du voyageur et celui de son pays : au bas est apposé le sceau du mandarin. Avant de l'obtenir on est soumis à une foule d'interrogations, très-embarrassantes pour quiconque veut aller en Chine dans un autre but que celui du commerce. En rentrant on doit remettre son passe-port au chef de douane qui l'a délivré. On arrêterait toute personne qui n'en aurait pas. Sur une longue étendue de la limite coréenne sont échelonnés des postes de soldats pour la garder. Ces précautions ne sont prises par le gouvernement coréen que pour empêcher les Chinois, ou tout étranger, de pénétrer dans le pays. Depuis la capitale jusqu'à la frontière, on a donné le signalement des trois Français

mis à mort en 1839 : leur martyre a eu du retentissement dans tout le royaume ; sur la route on se rappelle leur passage, leur figure étrangère, et surtout leur barbe épaisse. Aussi, dès qu'on rencontre quelqu'un qui en a plus que le commun des indigènes, on l'interroge pour s'assurer s'il n'est pas Européen.

« Vous voyez, Messieurs, que je n'aurais pu tenter cette voie, sans courir à une mort certaine. Je dus dès lors porter mes vues sur un autre point. La mer m'offrirait un passage moins périlleux, s'il y avait des relations commerciales entre les deux nations ; mais ici isolement plus complet encore que par terre ; les pêcheurs coréens ne quittent pas les côtes de leur pays, et les chinois n'abordent jamais en Corée. L'antipathie nationale va si loin que, si la tempête jette la jonque de l'un des deux peuples sur le rivage de l'autre, le capitaine et l'équipage sont conduits sous bonne escorte à la capitale, pour être ensuite remis entre les mains de leur gouvernement respectif.

« Les Coréens me donnèrent sur la Mission les nouvelles suivantes : Depuis la grande persécution, il y a eu sept martyrs, dont six hommes et une femme. En 1839, cette dernière néophyte, qui appartenait à la famille royale, avait eu la faiblesse de renoncer extérieurement à la foi. Ne pouvant tenir contre les remords de sa conscience, elle alla, l'année dernière, se présenter devant le juge, lui avouant que c'était la force des tourments qui lui avait arraché une parole d'apostasie, mais que pour le moment elle se déclarait chrétienne et toute prête à marcher à la mort. Quelques jours après elle fut étranglée. Les six hommes ont aussi péri par la corde. Chaque année est signalée par quelque persécution locale, mais qui n'est pas de nature à troubler la tranquillité générale de la Mission. Les esprits sont bien disposés pour notre Reli-

gion sainte; la classe des lettrés a pour elle une singulière estime, et semble n'attendre pour se déclarer en sa faveur que le moment où elle sera libre. Espérons que ce temps n'est pas éloigné.

« Mes courriers consentirent à introduire un de nos élèves coréens que j'avais ordonné Diacre; il était trop jeune encore pour recevoir la prêtrise. Sera-t-il parvenu sans accident jusqu'aux provinces méridionales, où se trouvent les chrétiens? Je l'ignore encore. N'ayant plus rien qui me retînt à *Pien-Men*, je m'en arrachai, le cœur rempli d'amertume; mais je retrouvai bientôt ma tranquillité, en pensant que mon entrée dans la Mission n'était pas, pour le moment, conforme à la volonté de Dieu, volonté qui doit nous être plus chère que la conversion du monde entier. Avant de quitter la frontière, je voulus voir défiler devant moi les mandarins et les soldats qui composaient la légation coréenne; je ne pus me défendre de leur adresser intérieurement ces paroles : « Oh ! Si vous saviez le prix du don que nous vous « apportons, loin de nous rejeter ou de nous mettre à « mort comme des malfaiteurs, vous nous recevriez à « bras ouverts comme des envoyés du ciel. »

« Je m'embarquai au Leao-Tong pour retourner à Macao. Quinze jours de navigation suffirent pour ce voyage. Il y a six ans, j'employai cinq mois et demi pour me rendre en Tartarie. Par suite de la guerre Anglo-Chinoise, se sont établis, entre notre Procure et quelques-unes de nos Missions, des rapports aussi prompts qu'on peut le désirer. C'est déjà un grand bien; mais ce qui est plus encore, c'est le libre exercice de la Religion chrétienne, que M. de Lagrenée, ministre plénipotentiaire de la France, a demandé et obtenu pour tous les sujets du céleste empire. La gloire d'un acte aussi méritoire était réservée à un de nos compatriotes; son nom est mille

fois béni par tout ce qu'il y a de chrétiens en Chine. Un avenir glorieux semble se préparer pour la foi dans le fond de l'Orient.

« Voici la supplique que le gouverneur de Canton a présentée à l'empereur, au sujet de la liberté de conscience.

« Le délégué impérial, gouverneur des deux provinces de Koang-Tong et de Koang-Si, fait à votre Majesté cette humble supplique :

« J'estime que la Religion du Maître du ciel, pratiquée par les peuples de l'Occident, a pour objet d'exhorter au bien et de détourner du mal. Prêchée en Chine dès la dynastie des *Ming*, elle fut tolérée pendant quelque temps; ensuite, des gens du pays, s'enveloppant de son ombre pour commettre les crimes les plus détestables, jusqu'à outrager les femmes et arracher les yeux des malades (1), reçurent des juges le châtiment dû à leurs forfaits.

« Sous le règne de *Kia-King*, fut inséré dans le Code pénal un article qui déterminait la peine qu'on infligerait à ces sortes de coupables : toutefois, cette loi n'interdisait pas aux Chinois le libre exercice du culte des Occidentaux, mais punissait seulement l'abus qu'ils en faisaient.

« Aujourd'hui le ministre plénipotentiaire de la France, de Lagrenée, désirerait que ceux des sujets de votre Majesté qui pratiquent cette Religion, et qui sont irréprochables sur tout le reste, ne fussent pas traduits devant les

---

(1) Voir, à la page suivante, les explications données par Mgr Ferréol.

tribunaux. Comme la chose paraît raisonnable, je prie instamment votre Majesté d'user de sa clémence céleste, et de déclarer innocents tous les sectateurs de la Religion chrétienne, sans distinction de Chinois et d'étrangers, pourvu que d'ailleurs ils obéissent aux lois établies. S'ils reviennent aux premiers abus et commettent les mêmes crimes, ils seront punis d'après les anciennes lois.

« Quant aux Français et aux autres étrangers, il leur est permis d'élever des temples et d'y faire les cérémonies de leur culte, dans les cinq ports ouverts au commerce; mais ils ne pourront s'introduire dans l'intérieur de l'empire et y prêcher leur Religion. Si, au mépris de cette défense, ils osent franchir les limites qui leur sont assignées, ils seront arrêtés par les autorités locales, et conduits au consul de leur nation le plus rapproché, pour être punis et contenus dans le devoir; mais les mandarins s'abstiendront de leur infliger aucun châtiment. De cette manière la clémence impériale brillera aux yeux de l'univers entier, le bien et le mal ne seront pas confondus, et les lois conserveront toute leur vigueur.

« Désirant donc que les chrétiens, qui sont honnêtes gens d'ailleurs, ne soient plus inquiétés au sujet de leur Religion, je prie très-instamment votre Majesté de leur accorder la liberté de conscience. C'est là ma supplique.

« *Tao-Kouang*, le dix-neuvième jour de la onzième lune de la vingt-quatrième année de son règne (28 décembre 1844) avec son crayon rouge, a signé cette pétition et y a fait droit. Qu'on ait à la respecter. »

« Le génie chinois perce ici à chaque ligne. Le vice-roi a pallié comme il a pu les persécutions suscitées en di-

vers temps contre les chrétiens. L'empereur et les mandarins ne croient nullement aux crimes allégués dans cette supplique, puisque jamais il n'en a été question devant les tribunaux ; ce n'est là qu'une absurde accusation faite par la populace, et qui trouve son origine dans la manière dont s'administre l'extrême-onction. Quoi qu'il en soit, cet édit aura les résultats les plus avantageux pour les progrès de la Religion en Chine. Nous avons lieu d'espérer qu'au bout de quelques années, nous pourrons publiquement pénétrer dans le céleste empire, et voir ces peuples orientaux sortir de l'isolement où l'orgueil et la crainte les retiennent depuis tant de siècles. J'attends à Macao l'occasion d'un navire qui fasse voile vers les côtes de la Corée ; elle ne tardera pas à s'offrir. Déjà j'ai fait avertir nos pêcheurs néophytes de se porter vers tout vaisseau européen qui paraîtrait dans leurs parages, pour savoir s'il n'aurait pas à bord quelque Missionnaire.

« Agréez l'hommage du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être,

« Messieurs,

« Votre très-humble et très-obéissant serviteur.

« † J. Joseph, Ev. de Belline, *Vicaire Apostolique de la Corée et du Liéou-Khiéou.* »

NOUVELLES DIVERSES.

La Société de saint Lazare a envoyé, en 1845, aux diverses Missions qu'elle dirige, cinq prêtres, deux frères coadjuteurs et treize sœurs de la Charité, savoir :

Deux Missionnaires en Chine, M. Delaplace, du diocèse de Sens, et M. Peschaud, du diocèse de Saint-Flour ;

Deux Missionnaires dans le Levant, M. Faveyrial, du diocèse de Lyon, et M. Richou, du diocèse d'Angers ;

Un Missionnaire en Amérique, M. Delcros, du diocèse de Saint-Flour.

Deux frères coadjuteurs à Smyrne ;

Cinq sœurs de la Charité à Constantinople, trois à Smyrne, et cinq à Alexandrie.

Dans cette énumération ne sont pas compris : trois Missionnaires, deux frères, et quatorze sœurs, que la même Congrégation a fournis à l'Algérie, pendant l'année 1845.

Sont partis de Bordeaux en juillet, et de Toulon en novembre dernier, pour la Mission des deux Guinées :

MM. Briot de la Maillerie (Ernest-Hyacinthe) de Vannes,
Arragon (Stanislas-Auguste) de Grenoble,
Tisserant (Nicolas-Eugène) de Paris,
Lossedat (Joseph-Marie) de Clermont-Ferrand,
Warlop (Henri-Théodore) de Bruges (Belgique)

Et les frères :

Mersy (Pierre) de Bordeaux,

Hugues (Siméon) de Bordeaux.

Le 16 septembre, se sont embarqués avec Mgr Brady, évêque de Perth, pour la Nouvelle-Hollande :

MM. Thevaux (François) de Clermont-Ferrand,

Bouchet (Maurice) d'Annecy (Savoie)

Odon (Théodore) frère coadjuteur, de Bordeaux.

Tous ces Missionnaires appartiennent à la société du saint Cœur de Marie.

---

*Noms des prêtres et des Catéchistes de la Société de Marie qui, dans le mois de novembre, se sont embarqués au Havre, sur l'*Arche d'Alliance, *pour l'Océanie.*

		Diocèses :
Les Pères	Mugniery,	Belley,
	Verne,	Belley,
	Vachon, de Givors,	Lyon,
	Mériais,	Nantes,
	Padel,	Nantes,
	Collomb, Villien, Crey,	Moutiers en Tarentaise, Savoie.
Les Catéchistes	F. Joseph Muraour,	Fréjus,
	F. Optat,	Autun,
	F. Gérard Fougerouse,	Clermont,
	F. Lucien Magnhodier,	Viviers,
	F. Paschase Saint-Martin,	Toulouse.

Huit de ces Religieux sont destinés pour le vicariat apostolique de l'Océanie centrale et pour la Nouvelle-Calédonie.

Les cinq autres se rendent auprès de Mgr Epalle, vicaire apostolique de la Mélanésie et de la Micronésie.

Noms des Religieux de la Compagnie de Jésus qui sont partis pour les Missions étrangères, pendant le cours de 1845.

Pour la Mission du Maduré.

Les PP. Gabriel de St-Ferriol, du diocèse de Grenoble,
Charles du Rauquet, de Clermont,
Jean Richard, du Puy,
Eugène Hurlin, de Bayonne,
Charles Daugnac, de Rodez,
Louis L'hoste, de Bâle,
Antoine Pereira, de Goa, dans l'Inde,
Antoine O'Kenny, de Dublin (Irlande).

Pour la Mission du Canada.

Les PP. Louis Saché, du diocèse de Tours,
Jean-Baptiste Pedelupé, de Marseille,
Jean-Baptiste Menet, de Nantes,
Auguste Kohler, clerc tonsuré, de Strasbourg.

Pour les Missions de la Chine.

Les PP. Augustin Poissemeux, du diocèse de Vannes,

Les PP. Régis Rocher,		de Grenoble,
Louis Sica,	du royaume	de Naples,
Mathurin Lemaître,		du Mans,
Constant Tingun,		d'Angers,
Théobald Werner,		de Strasbourg,
Alexandre Rose, diacre,		de Tours.

Le frère Léopold Deleuze, de Tournax.

Pour les Etats-Unis.

Les Clercs Basile Gacciarini,	de la Province romaine.
Antoine Ciampi,	
Joseph Finotti,	
Ange-Marie Paresce,	de la Province de Naples.
Aimméric Zappone,	
Camille Vicinanza,	
Eugène Vetromile,	
Livius Vigilante.	

En mai 1845, se sont embarqués, à Civita-Vecchia, pour la Mission de Jérusalem, le P. Etienne Basarte, et le F. Jean d'Argile, mineurs observantins.

Le huit septembre, trois autres Religieux du même ordre sont partis de Livourne pour la même Mission ; ce sont les PP. Gonzalve, Portugais, Raphaël de Castel-Emile, et Fidèle de Fano.

Deux mineurs-réformés, les PP. Léonard de Jesi et Ruffin de Parme, ont quitté Civita-Vecchia le 4 septembre,

pour se rendre, le premier au Grand Caire, le second à Constantinople.

Sont partis de Bordeaux le sept juin 1845, et arrivés à Pondichéry le huit septembre, après une heureuse navigation :

MM.	Martin (Jacques)	d'Annecy (Savoie)
	Lavorel (Joseph)	idem.
	Tissot (Jean-Marie)	idem.
	Thevenet (Jean)	idem.
Et les FF.	Carton (Pierre)	idem.
	Fontanel (Sulpice)	idem.

Ils sont tous les six destinés au vicariat apostolique de Virigapatam (Inde) qui vient d'être confié à la Société des Missionnaires de saint François de Sales, dans le diocèse d'Annecy.

Dix Missionnaires irlandais, des diocèses d'Ardagh, d'Armagh et de Kilmore, se sont récemment embarqués à Dublin sur le navire *l'Union*, qui a mis à la voile pour le vicariat de la Trinidad, dans les Indes occidentales.

Dans quelques jours, plusieurs autres prêtres dont les préparatifs de départ n'étaient pas achevés, quitteront Dublin pour la même destination.

Un prêtre espagnol, M. Joseph Garriga, s'est embarqué

à Marseille, le quatre octobre dernier, pour la Mission d'Agra, dans l'Indoustan.

Mgr Rameaux, évêque de Myre *in partibus*, vicaire apostolique du Tché-Kiang et du Kiang-Si, est mort à Macao le quatorze juillet dernier.

Le Prélat était allé dans cette ville pour conférer avec M. de Lagrenée sur les intérêts de la Religion chrétienne en Chine. Cette perte est d'autant plus regrettable que Mgr Rameaux n'avait encore que quarante-trois ans ; il en avait passé quatorze dans l'empire chinois, et partout il s'était concilié l'estime et la vénération générale par ses qualités et ses vertus.

Mgr Joachin Salvetti, de l'ordre des Mineurs Observantins, vicaire apostolique du Chan-Si et du Chen-Si, a terminé par une sainte mort sa longue carrière apostolique. Le vénérable Prélat portait, imprimés sur son corps, les vestiges des tourments qu'il avait soufferts pendant trois années de prison, sous le règne de l'empereur chinois *Kia-King*.

Le P. François d'Assise Caret, membre de la société de Picpus et Préfet apostolique de l'Océanie orientale, est mort à Mangaréva (une des îles Marquises) le vingt-neuf octobre 1844. Ce fervent Missionnaire, si connu de nos lecteurs par les lettres intéressantes qu'il a données aux *Annales*, évangélisait depuis dix ans les plages lointaines où il a succombé ; il est revenu mourir au milieu de ses

premiers néophytes, qui l'ont enseveli dans leur église principale.

On nous écrit de Bordeaux :

« Nos pauvres et nos militaires contribuent aussi à la sainte OEuvre en donnant leur sou par semaine. Dernièrement, j'ai remis en leur nom plus de quatre-vingt francs à M. le trésorier, et j'ai de nouveau reçu d'eux quelques autres fonds. Il m'est arrivé de dire à ces braves militaires que je recevais leur argent avec peine, parce que je savais le sacrifice qu'ils faisaient en me le donnant, et ils m'ont répondu qu'ils préféraient se retrancher toute douceur, plutôt que de se priver de cette consolation. Quand j'ai adressé les mêmes paroles aux pauvres, qui m'apportaient l'aumône reçue par eux de la charité publique et rendue aux Missions par leur dévouement, ils m'ont également dit qu'ils se passeraient de dîner, plutôt que de renoncer au bonheur de contribuer à l'OEuvre. Quelquefois ils me donnent leur sou en liards, et font plus d'une demi-lieue pour me l'apporter ! »

Un Missionnaire du Kian-Nan, en Chine, écrit à un de ses confrères :

« Ce n'est pas ici qu'il faut élever une controverse pour

savoir si l'usage de l'opium est une chose indifférente. On montrerait des familles, naguères dans l'aisance, aujourd'hui désolées ; les enfants, sans nourriture et sans vêtements, obligés de se faire voleurs; les femmes vendues et les fumeurs devenus pires que des bêtes brutes. Ce mal est très-répandu dans les villes, et des personnes bien instruites vont jusqu'à dire qu'un Chinois, habitué à fumer de l'opium, est un homme perdu pour les affaires de la vie civile. Après avoir usé de ce dangereux poison, pendant trois années seulement, il ne sera plus propre qu'à satisfaire sa passion ou plutôt sa fureur. S'il peut y réussir, il traînera encore sa vie pendant assez longtemps; mais il sera réduit à un état complet de stupidité. Si, au contraire, les ressources lui manquent, alors il est en proie à des souffrances et à une langueur dont il ne se relèvera plus. Un fumeur ordinaire dépense au moins douze francs par jour, dont la moitié pour le poison, et le reste pour les besoins qu'il impose. Or, c'est là une somme considérable pour la Chine. »

Extrait d'une lettre de Mgr Retord, Vicaire apostolique du Tong-King occidental, à M. Berger, à Lyon.

Au Tong-King, le 25 juillet 1845.

« Vous désirez, mon cher Ami, savoir des nouvelles de M. Charrier. Eh bien ! ce zélé confesseur de la foi est de retour au Tong-King depuis le mois de janvier dernier. Quand il arriva, je me trouvais avec M. Titaud dans un village tout chrétien, où nous avons un collége de quarante élèves ; alors les eaux de l'inondation couvraient encore toute la plaine, et les nombreux hameaux dont elle est semée, semblaient autant de petites îles verdoyantes. Aussitôt qu'on m'annonça l'approche de M. Charrier, j'envoyai plusieurs barques à sa rencontre, tandis que dans le village on préparait les tambours et tous les instruments de musique, et que dans le collége on décorait l'église comme aux jours de grands solennels. Notre chapelle de bambou était toute tendue d'étoffes de soie, et l'autel orné de colonnes, d'images et de belles dorures.

« Enfin, vers les dix heures du soir, des hommes placés en faction hors du village, annoncent l'apparition d'une torche flamboyante, qu'on voyait se promener sur les eaux comme un météore. C'est M. Charrier qui arrive! Aussitôt le collége et tout le village se portent vers ce point lumineux,

qui grossit en s'approchant; plusieurs chrétiens se jettent dans de petites barques et vont à la rencontre du Missionnaire, et nos musiciens s'empressent d'ajuster leurs instruments. Le voilà arrivé !... Oh ! comme nous nous embrassâmes cordialement ! — Mais voyez comme notre belle procession défile majestueusement à la lueur des flambeaux. Quel vacarme font mes hommes avec leurs tambours et leur musique ; et nous, comme nous faisons retentir au loin les échos en chantant le *Te Deum* ! Nous entrons à l'église où je donne solennellement la bénédiction épiscopale; puis nous venons dans ma chambre, et là, dans l'intimité, nous causons du Tong-King et de la France, heureuse causerie qui dura presque toute la nuit.

« M. Charrier resta près de dix jours avec moi, puis nous nous séparâmes pour aller, chacun de notre côté, travailler à la vigne du Seigneur ; depuis, nous ne nous sommes pas rencontrés de nouveau, mais nous nous écrivons souvent. L'intrépide confesseur se porte bien ; il est actuellement occupé, comme moi, à faire la Mission, et à gagner autant qu'il peut des âmes à Dieu.

« Sans doute vous êtes étonné d'apprendre que nous donnions à notre joie une expression si bruyante. — La persécution a donc cessé ? allez-vous dire. — Non, mon cher Ami, elle dure toujours, puisque nous avons encore plusieurs confesseurs de la foi qui gémissent dans les prisons, sous le poids d'une condamnation à mort, ou qui traînent leur triste existence sur les plages de l'exil ; elle dure toujours, puisque les mandarins lancent encore contre la Religion des ordonnances, où ils répètent toutes les calomnies consignées dans les édits de l'ancien roi, puisqu'ils vexent encore sans cesse nos chrétiens pour leur extorquer de l'argent, puisqu'on arrête encore les Missionnaires et les prêtres du pays tout comme par le passé. Ainsi, par exemple, la veille de Toussaint de l'année dernière, on a

saisi en basse Cochinchine Mgr Lefebvre avec un prêtre indigène et plusieurs chrétiens ; et cette année, il y a eu aussi plusieurs arrestations dans le Tong-King oriental et occidental. De ce nombre étaient deux de mes prêtres; mais au moyen d'une somme d'argent, glissée à propos dans la main des persécuteurs, nous avons pu obtenir leur délivrance. D'autres ont été bloqués, et n'ont dû leur salut qu'à la fuite. La persécution règne donc toujours, et maintenant encore j'apprends que tout est en feu dans la basse Cochinchine : on a cerné plusieurs villages pour prendre les Missionnaires ; on en a pillé d'autres, parce qu'ils étaient soupçonnés de leur donner asile. Malgré toutes ces vexations, nous sommes bien plus à l'aise, surtout au Tong-King, que du temps du roi Minh-Menh ; et puis, à force d'être persécuté on finit par s'y habituer ; les mille tracasseries suscitées par le tyran et ses satellites ne font presque plus aucune impression : c'est au point que nos néophytes, bien loin d'être abattus, sont plus courageux que jamais.

« Pour mon compte, je me suis mis sous la protection de la sainte Vierge d'une manière toute spéciale ; je lui ai dit : « Marie, vous êtes ma mère et je suis votre enfant; c'est pour la gloire de Jésus, le fruit de vos entrailles, que je veux travailler ; ce sont les âmes qu'il a rachetées de son sang que je veux retirer de la gueule du serpent infernal; ce sont les brebis confiées à mes soins que je veux paître : pour cela je vais parcourir ma Mission dans tous les sens ; j'irai dans les montagnes et dans la plaine ; je voguerai sur les fleuves et sur la mer ; j'irai partout où il me sera possible de pénétrer, sans craindre ni les mandarins ni les fatigues ; je prêcherai à voix forte tous ceux qui voudront m'entendre, et il faudra que vous me protégiez dans toutes mes courses apostoliques, car vous êtes ma mère et je suis votre enfant. Vous corrigerez mes

imprudences, si j'en fais ; vous me retirerez du péril quand je m'y serai trop exposé, et cela ne vous coûtera pas beaucoup, vous êtes si puissante ! je vous confie mon sort; entre vos mains il sera mieux qu'entre les miennes. »

« Vraiment il paraît, mon cher Ami, que ma confiance en Marie lui a été agréable, et qu'elle s'est chargée devant Dieu du soin de ma personne : je vais partout, je passe près des mandarins, des milliers d'indigènes accourent sur mes pas, je chante des messes pontificales, les païens viennent me voir et plusieurs d'entre eux se convertissent, les chrétiens sont dans la joie, étudient le catéchisme et récitent leurs prières avec une grande ferveur, j'ai toujours près de moi deux ou trois prêtres du pays et souvent un Missionnaire européen ; et cependant nous ne pouvons suffire à entendre les confessions, quoique nous y consacrions la plus grande partie de la nuit. Or, malgré toute cette publicité, personne ne parle de me prendre. On arrêtera un pauvre prêtre Annamite, qui peut se cacher aisément, et dont l'existence fait très-peu de bruit; et votre ami, on ne s'en saisira pas. N'y a-t-il pas là une marque de la protection spéciale de Marie? Pour moi, j'en suis persuadé, et vous m'alléguerez mille raisons pour me prouver le contraire, que je ne vous croirais pas.

« Il faut avouer aussi que le glaive de la persécution semble s'être émoussé. Le roi explique lui-même cette apparente douceur envers les confesseurs de la foi : C'est, dit-il, qu'il ne veut pas salir son sabre dans un sang si impur. Au mois de mai dernier, il a remis Mgr Lefebvre à une frégate française qui est venu le réclamer, comme la corvette *l'Héroïne* avait réclamé M. Charrier l'année précédente ; toutefois, il paraît qu'il ne l'a rendu que par force, et que sa colère a été grande de se voir obligé de lâcher une si belle proie.

« Vous désirez encore savoir mes chagrins. Mais je

n'en ai pas ; je suis toujours joyeux et content comme à mon ordinaire. Bien plus, j'éprouve souvent les plus douces consolations en voyant le grand nombre de conversions qui, par la grâce de Dieu, s'opèrent journellement sous mes yeux. L'année dernière, nous avons baptisé dans ma Mission plus de douze cents adultes, et plus de quatre mille enfants de païens à l'article de la mort. Je crois même que cette année nous recueillerons encore une plus belle moisson ; car, à moi seul, j'ai déjà baptisé plus de cent adultes. Vive Jésus !

« Je vous embrasse bien cordialement, et je suis, comme vous le savez, votre ami le plus sincère et le plus éloigné.

« † PIERRE, *Evêque d'Acanthe.* »

Lyon. — Imp. de J. B. Pélagaud.

MISSIONS DE LA CHINE.

Extrait d'une lettre de M. Pichon, Missionnaire apostolique, à M. Legrégeois, directeur du Séminaire des Missions Etrangères.

Détroit de la Sonde, 26 août 1845.

« Monsieur et vénéré Confrère,

« C'est le cœur ému des plus doux souvenirs que je reprends aujourd'hui la narration de notre voyage. Ne craignez pas que j'abuse de votre patience par l'ennuyeux récit des incidents d'une navigation qui, du reste, a été assez monotone, grâce au temps plus heureux que nous n'eussions osé le désirer; je crois vraiment que les bons anges de nos Chinois s'étaient mis de la partie pour enfler nos voiles.

« Ma dernière lettre était du 24 avril; le lendemain nous passions la ligne pour prendre presque immédiatement les vents généraux qui, en dix jours, nous conduisirent par le 32° de latitude-sud et le 30° de longitude-ouest. Le 24 mai, nous doublions le cap des Aiguilles; puis commençant à filer, dans certaines journées, nos quatre-vingts lieues marines, qui valent, tout bien compté, cent onze de vos lieues métriques environ, nous passions le 12 juin entre les îles Saint-Paul et Amsterdam; le 26, nous frisions l'île de Noël, et aujourd'hui nous voici au beau milieu du détroit de la Sonde, après cent deux jours de mer, sans l'ombre d'une tempête ni d'un danger.

« Essayerai-je de vous donner certains petits détails sur l'aspect des îles de Sumatra et de Java, où la terre produit d'elle-même et pour ainsi dire sans culture cette multitude de fruits, de plantes, d'arbres immenses et de toute espèce, qui ne permettent pas à l'œil de découvrir la couleur du sol, tant la végétation est riche et abondante? Oh! si je pouvais vous peindre surtout ces pauvres Malais, encore plus qu'aux trois quarts sauvages, et tout à fait étrangers à ce qui regarde les connaissances indispensables au salut de leurs âmes. Sans doute c'est une distraction et une sorte de bonheur de voir ces grands enfants de vingt à quarante ans venir, avec leur pirogue formée d'un seul tronc d'arbre grossièrement creusé, et leurs voiles de paille tendues sur un simple bambou, s'accrocher au moyen d'une longue perche recourbée aux flancs de notre navire, pour nous offrir leurs cocos, leurs ignames, ananas, bananes, giromons, patates, etc., etc., que sais-je encore? des tortues, des perruches, des singes, et mille choses tout aussi intéressantes. Mais, si l'on observe avec un certain plaisir ces visages nouveaux d'un autre hémisphère, après

une traversée un peu longue, c'est aussi avec un sentiment bien pénible que l'on voit ces pauvres peuples, dont la nudité est à peine voilée par un chiffon informe, entortillé autour des reins, faire des grimaces et des singeries, et se livrer aux éclats d'une joie plus qu'enfantine pour des niaiseries qu'on leur donne ou seulement qu'on leur montre; tandis que si on leur demande s'ils aiment le bon Dieu, ils vous répondent en anglais, dont ils ont fini par saisir quelques mots par-ci par-là : *Not know*, *Je ne le connais pas.*

« Que c'est triste ! Si vous saviez comme cela saigne le cœur ! Pendant deux jours qu'ils se sont presque continuellement succédé à notre bord, nous ne savions détourner les regards de dessus ces visages naïfs et bons, quoique évidemment dégénérés et abâtardis; nous aurions si bien voulu les avoir plus longtemps près de nous, et pouvoir nous en faire mieux entendre, pour jeter dans leurs âmes au moins quelques germes de la sainte parole ! Nous nous sommes dédommagés, en quelque sorte, en leur suspendant au cou des médailles de l'immaculée Conception, qui furent reçues avec des démonstrations de joie impossibles à décrire. Nous leur fîmes signe qu'il fallait les porter avec respect, et nous vîmes avec plaisir que quelques-uns d'entre eux les baisaient à notre exemple, sans savoir probablement ce qu'ils faisaient; mais n'importe, nous aimions à penser que la Bonne Mère, dans le cœur de laquelle nous les avons intérieurement remis, voudra bien, tôt ou tard, peut-être, leur tenir compte de cet acte de vénération, quoique purement matérielle; et il sera toujours vrai de dire que le nom et l'image de Marie auront en quelque sorte pris possession de ces terres infidèles; que ce nom et cette image resteront là, au moins gravés sur le cuivre, en attendant que le divin Maître

suscite assez d'ouvriers évangéliques pour aller les graver, d'une manière plus réelle et plus efficace, dans les cœurs de ces pauvres gens. Priez beaucoup et faites prier toutes les âmes qui s'intéressent à la Propagation de la Foi ; car le Sauveur a dit : *Qui demande obtient*, *et l'on ouvrira à celui qui frappe.*

« Mais quittons ces îles enchantées, dont la brise du soir et du matin nous apportait, à trois ou quatre lieues en mer, des parfums tels que je ne sache pas en avoir jamais respiré. (On nous assure qu'on les sent quelquefois à dix lieues de distance, longtemps avant de découvrir le rivage.) Quittons ce petit Eden, dont la fertilité spontanée ferait presque croire qu'il n'aurait pas entendu l'anathème général *Spinas et tribulos germinabit*, si elle ne servait, au contraire, à faire mieux ressortir par le contraste la dégradation de ses habitants, que le baptême n'a point encore relevés de la chute originelle, et qui, au milieu de l'abondance de leurs terres dont s'enrichissent des royaumes étrangers, présentent le tableau de la plus affreuse misère, autant au physique qu'au moral. Hâtons-nous de revenir à notre bel et bon navire l'*Orient*, que nous n'oublierons jamais, et que nous appellerions volontiers notre petit paradis flottant, tant le Seigneur s'est plu à nous y faire goûter de consolations. Connaissant tout l'intérêt que vous prenez à ce qui touche la gloire de Dieu, je me croirais coupable de larcin si je ne vous faisais part des merveilles dont nous avons été témoins, et que nous devons, je me hâte de le dire, à l'entremise de Marie, l'*Etoile de la mer*. Il faut reprendre la chose à son début, pour vous mieux faire comprendre tout le travail mystérieux de la grâce.

« A peine étions-nous en mer que, comme pour récompense des petits sacrifices que nous avions faits, Dieu

nous envoya trois matelots pour les préparer à la première communion. Quoiqu'ils se fussent présentés d'eux-mêmes, nous jugeâmes prudent de ne rien entreprendre avant d'en avoir prévenu le capitaine, et nous lui demandâmes tout simplement s'il y avait moyen d'exercer notre ministère en faveur de ceux qui le réclamaient. Sa réponse fut telle que nous la désirions. En conséquence, nous nous mîmes à l'œuvre.

« Nos trois matelots (le plus jeune avait vingt ans) montraient chaque jour le plus grand zèle à suivre nos instructions, et cela ouvertement, sans que personne y trouvât à redire. Les choses en étaient là, lorsqu'un dimanche, c'était le quatrième après Pâques, ayant eu le bonheur d'offrir le saint Sacrifice, nous vîmes tous les matelots réunis autour de l'autel. Cette conduite de l'équipage fit une profonde impression sur l'esprit du capitaine. A partir de ce jour, nos marins ne manquèrent plus d'assister à la sainte Messe, les dimanches où nous pûmes la célébrer.

« Enfin arriva le beau mois de Marie; beau partout, mais plus beau encore peut-être lorsqu'il est fêté à sept ou huit cents lieues de toutes terres, sous la voûte des cieux d'un azur si pur et si richement décoré d'étoiles, surtout dans l'hémisphère austral. Voyant tous les matelots si bien disposés, nous demandâmes au capitaine s'il y aurait quelque inconvénient à ce que nous allassions chaque soir chanter des cantiques avec l'équipage. Il nous répondit qu'il n'en voyait aucun. Alors nous ouvrîmes ce mois dédié à la mère de Dieu. Au déclin du jour, lorsque le temps le permettait, avait lieu un petit exercice qui consistait dans la récitation d'une dizaine de chapelet, de la prière du soir, et enfin dans le chant d'un cantique à Marie, bonne patronne des matelots.

« Nos marins étaient aux anges; et cependant le mois de mai se passa tout entier sans autre résultat que ces gages extérieurs de dévotion. Cinq ou six seulement s'approchèrent du sacrement de Pénitence. Le capitaine, bien qu'il n'assistât pas à la sainte Messe, laissait néanmoins échapper parfois des paroles qui montraient visiblement les combats de son âme. Nous lui prêtâmes des livres, entre autres un ouvrage qui a pour titre l'*Athée devenu croyant*, excellent traité dont la lecture fit sur son esprit une vive impression.

« Pendant qu'il était ainsi à se débattre contre les coups de la Grâce, Dieu nous inspira de commencer, à l'effet d'obtenir sa conversion, une neuvaine en l'honneur de Mgr Borie, pour lequel cet officier avait la plus grande vénération. Elle se termina le 3 juin. Eh bien! le même jour, à neuf heures du soir, au moment où l'un des Missionnaires se promenait seul sur le pont, le capitaine l'aborde et d'une voix émue il lui dit : — « Monsieur, j'ai un grand service à vous demander. — « Je suis tout à vous, répond le Missionnaire. — Je « veux me confesser, non pas ce soir même, car ce n'est « pas trop d'un jour pour m'y préparer, mais pas plus « tard que demain. » Puis la conversation s'engage et se prolonge bien avant dans la nuit. Le lendemain, le capitaine assista à la sainte Messe, bien que ce ne fût pas un dimanche. A cette vue, tout l'équipage fut ébranlé. On ne pouvait en croire ses yeux. Nous avions d'abord fixé pour la première communion le jour de la fête de la Très-Sainte-Trinité; mais le capitaine nous ayant manifesté le désir de communier, s'il était possible, avec ses matelots, et, voulant avoir plus de temps pour se préparer à cette action si auguste, nous nous rendîmes de bien bon cœur à ses désirs.

« En attendant, nous nous mîmes à faire tous les soirs, depuis le quatre juin jusqu'au dix-neuf du même mois, une petite instruction à l'équipage. C'était pour nous une véritable joie de voir ces matelots si saintement avides d'entendre la parole de Dieu ; quelquefois ils étaient tout trempés d'eau et de sueur ; n'importe, ils oubliaient leur corps pour ne penser qu'au bien de leur âme. Le capitaine de son côté ne se contentait plus de prêcher d'exemple, il exhortait encore de vive voix ; sa vie, on peut le dire, était celle d'un apôtre. Il pressait tantôt son lieutenant, tantôt son frère. Une fois entre autres il resta avec ce dernier jusqu'à une heure du matin sur le pont, à lui parler de Religion : « Si tu veux me faire grand plaisir, lui dit-il en le quittant, tu te confesseras et le plus tôt possible. » Le jour même il se confessa.

« Permettez-moi de vous faire part encore d'un autre trait qui est personnel au capitaine. Il sortait un soir du saint tribunal lorsqu'il trouva M. Castex qui lisait dans la salle, à la clarté de la lampe : il l'aborde, et le voilà tout aussitôt à lui parler du Bon Dieu, mais d'une manière si admirable, que ce cher confrère était ravi de l'entendre. Enfin ils en vinrent à causer des possessions du démon. — « Mais « croyez-vous, lui dit le capitaine, qu'il existe encore de « ces sortes de possessions ? — Assurément ; elles sont « même assez fréquentes dans les pays infidèles. — C'est « égal, reprit le capitaine, je viens de lui jouer un « mauvais tour : comme il doit grincer des dents au « fond des enfers ! » En disant ces mots, une grosse larme s'échappa de ses yeux et vint mouiller sa moustache.

« Je ne finirais pas si je voulais vous rapporter tous les traits de ce genre. Mais il me tarde de vous faire part de ce qui se passa le 19 juin. Ce jour fut, sinon le plus

beau, au moins un des plus beaux jours de notre vie. Il y eut communion générale. Oui, Monsieur, depuis le premier capitaine jusqu'au dernier mousse, tous eurent l'insigne faveur de recevoir le pain des Anges, et cela à la même messe. Nos chers matelots, ne trouvant pas assez vaste la salle où nous avions coutume de célébrer les saints Mystères, entreprirent, pour donner plus de solennité à la fête, de nous ériger un temple sur le pont du navire. Sans doute ce n'était pas chose si facile qu'une église à construire en pleine mer. Mais, vous le savez, *tout est possible à qui a la foi*. Aussi Dieu seconda-t-il à merveille leurs généreux efforts : six heures suffirent pour ce pieux travail; à minuit ils commencèrent, et à sept heures du matin le sanctuaire était terminé. De simples toiles, artistement tendues, formaient le toit et les murailles; l'intérieur était pavoisé de drapeaux; des nattes chinoises recouvraient le parquet en forme de tapis; des images, des tableaux ornaient l'autel improvisé; l'église enfin était, sinon magnifique, au moins passablement belle.

« A huit heures commença la cérémonie, qui s'ouvrit, selon le pieux désir du capitaine, par la bénédiction du navire, et aussitôt après, le célébrant monta à l'autel. Tous les matelots étaient là, avec leurs habits de fête ; pendant l'auguste sacrifice, l'un d'entre nous leur adressait des paroles d'édification.

« Enfin le moment tant désiré arriva. Le prêtre ayant communié sous les deux espèces, se tourne vers les marins et leur fait une exhortation ; son cœur en dit plus que ses lèvres, tant il était ému, ou plutôt Dieu seul parla. Après la communion, le célébrant prit de nouveau la parole, puis termina le saint sacrifice. Aussitôt commença une messe d'actions de grâces à laquelle tous assistèrent. Qu'il était touchant de voir et

d'entendre ces bons matelots! Comme la douce joie du ciel rayonnait sur leurs visages, et se manifestait dans toutes leurs actions! Quand tout fut fini, le capitaine vint se jeter au cou de son confesseur en disant : « Les moments les « plus heureux de la vie sont toujours mêlés de quelque « arrière-pensée; mais pour aujourd'hui le cœur est con- « tent tout de bon. »

« Vous eussiez pleuré de joie en entendant nos matelots faire aussi leurs réflexions chacun de leur côté : « Mais « comment, disait l'un des plus vieux, nous qui ne voulions « pas même faire cela une fois l'année, ah ! je le ferais « bien maintenant tous les jours ! » — « Voyez-vous, disait « un autre, si je faisais naufrage maintenant, cela me « ferait autant de mourir que de manger ce morceau « de pain. »

« Ce n'est pas tout. Le soir nous chantâmes les vêpres en deux chœurs. Puis eut lieu la rénovation des vœux du baptême, qui fut précédée et suivie d'une petite instruction. Vous ne sauriez croire combien cette cérémonie, qui ne fut certainement pour personne une simple formalité, fit d'impression sur ces braves gens. Après que nous eûmes renouvelé nous-mêmes les promesses, pour leur donner l'exemple, le capitaine s'avança le premier au pied de l'autel, à la tête de ses matelots, et prononça la formule ordinaire d'un ton ferme et énergique, qui nous frappa d'autant plus qu'il contrastait singulièrement avec les larmes qui roulaient dans ses paupières. Il aurait fallu le voir et l'entendre, ainsi, du reste, que tous les siens, debout, la main droite sur le livre des saints Evangiles, prononçant lentement et d'une voix émue : « Je renonce au « démon, à ses pompes, à ses œuvres, et je m'attache à « Jésus-Christ. » Nous avions borné là notre formule ;

mais le capitaine ajouta : « *Pour toujours,* » et la plupart répétèrent après lui ce serment éternel.

« Vint ensuite la consécration à la bonne Mère des matelots, qui n'était jamais oubliée dans tous nos petits entretiens. Elle fut suivie du petit cantique : *Dans les traverses de la vie.* Et à ce dernier couplet :

Vois cette foule recueillie,
Qui t'appartient, qui te supplie ;
Ce sont tes enfants à genoux,
Marie,
Jette le regard le plus doux
Sur tous.

« Tous, en effet, tombèrent à genoux, comme instinctivement. Enfin, le *Te Deum* fut chanté, mais à pleine voix, par tout le monde et avec un accent de bonheur au-dessus de toute expression. Je regrette, comme le capitaine, que l'auteur du *Génie du Christianisme* n'ait pas été là : c'est lui qui eût pu vous rendre cette scène dans sa touchante vérité.

« Vous savez que nous avions emporté avec nous le tableau où sont peints nos soixante-dix martyrs ; nous le montrâmes à nos marins, et cette page de nos Missions les frappa beaucoup : « Ces pauvres Pères, disait l'un « d'eux en parlant de nous, *ils seront comme ça un jour.* « *C'est pourtant dommage !* » Ce fut le sujet de toutes les conversations pendant plus d'une semaine ; chacun faisait là-dessus des réflexions plus ou moins philosophiques ; il en est même qui auraient voulu être Missionnaires, que sais-je !

« Je ne dois pas passer sous silence un fait que les mate-

lots regardent comme prodigieux : c'est que le jour de la communion, depuis huit heures du matin jusqu'à cinq heures du soir, le ciel, qui auparavant était couvert de nuages, devint pur, le vent tomba, et la mer, auparavant agitée, se fit calme. A peine avions-nous fini le chant du *Te Deum*, que la brise commença à souffler, et le navire à sillonner les ondes. Un vieux marin, brave Breton, fit à ce sujet une réflexion assez naïve : « Est-il surprenant, dit-il, « que maintenant nous allions vite ? Le navire est dé- « chargé d'un poids immense. Moi, j'avais plus de péchés « que le bâtiment n'est gros, et tout cela est passé « par le sabord. » Autre circonstance assez curieuse : Comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, l'intérieur de notre Eglise était pavoisé de pavillons. Cela s'était fait au milieu de la nuit et par conséquent au sein des ténèbres. Eh bien ! il arriva qu'à l'endroit même où tous vinrent s'agenouiller pour recevoir la sainte communion, se trouva le seul drapeau sur lequel étaient écrits ces deux mots : *Rendez-vous*. Le capitaine fut le premier à en faire la remarque.

« Je dois rectifier une erreur qui m'est échappée. J'ai dit que tous les marins avaient communié à la même messe ; il en est un cependant, mais un seul qui y manqua, et voici pourquoi. Pendant la nuit, le petit mousse va ouvrir sa malle pour préparer ses beaux habits ; mais quelques pommes pourries lui tombent sous la main, et sans réfléchir il veut en croquer une. Aussitôt il se met à l'œuvre ; il allait lui porter un second coup de dent, quand il s'aperçoit de sa distraction : il la jette aussitôt de dépit ; mais il n'était plus temps : il y avait goûté. Du reste, sa faute ne fut nuisible qu'à lui seul : le capitaine fut heureux de l'avoir pour tenir le gouvernail.

« Inutile de vous dire que nous conservons et que nous conserverons toujours un bien doux souvenir de l'*Orient*. Je ne puis vous dissimuler que ç'a été pour moi un véritable sacrifice de quitter ce navire, où j'ai éprouvé tant de bonheur et goûté tant de joie.

« Il me reste maintenant à vous prier d'excuser tout ce griffonnage; je n'ai pas le temps de le relire, et j'aurais encore moins le courage de le recommencer; seulement, je puis vous certifier que je n'ai rien avancé dont je ne fusse entièrement certain. J'ai vu de *mes yeux* et entendu de *mes oreilles* tout ce dont j'ai l'honneur de vous faire part dans ce trop long récit.

« Que vous dirai-je de notre arrivée à Syncapore? Le Seigneur se plaît à nous inonder de consolations. Quelle cordialité de la part de nos vénérables confrères! Oh! quelle joie surtout de voir nos bons petits Chinois, qui sont déjà en assez grand nombre dans le séminaire! Comme le bon Dieu et la sainte Vierge doivent les entendre avec plaisir! Comme leur ferveur m'a fait honte!.... Nous les trouvâmes réunis à la chapelle, et chantant tous ensemble le chapelet. Ils avaient dû, au moins pour la plupart, entendre le bruit de nos pas; et Dieu sait si l'arrivée de huit Pères européens est un événement capable de piquer leur curiosité! Eh bien! pas un, pendant plus d'une heure que dura la prière, car ils en sont insatiables, pas un ne se détourna pour nous voir. Si tous les prêtres d'Europe savaient combien ils sont intéressants, la Chine serait inondée de Missionnaires.

« Enfin, il faut bien en finir. Mes deux chers confrères, MM. Dagobert et Leturdu, qui se trouvent encore ici, se joignent à moi pour vous prier d'agréer de

nouveau l'assurance du respectueux attachement et de l'affection toute cordiale, avec lesquels nous avons l'honneur d'être,

« Monsieur et très-honoré Confrère,
Vos très-humbles et très-obéissants serviteurs,
Au nom de tous : P. Pichon,
Missionnaire apostolique. »

Lettre de M. Chauveau, Missionnaire apostolique, à son frère.

Macao, 20 novembre 1845.

« Mon cher Frère,

« La lettre que je commence se ressentira de la précipitation avec laquelle je l'écris; car je ne me suis jamais trouvé dans une position qui laisse aussi peu de loisir, et qui impose tant de devoirs. Il y a trois heures, tranquille encore, j'étais destiné pour la Mission de *Lieou-kieou*, et comme le départ ne devait avoir lieu que dans trois ou quatre mois, je me livrais tout doucement à l'aride étude du chinois; tout à coup on m'apprend que des courriers arrivent du *Su-Tchuen* et du *Yun-Nan*, provinces limitrophes à l'occident de l'empire céleste. Peu d'instants après, je suis appelé chez M. le procureur qui, me prenant sous le bras: « Adieu le martyre et le Japon, me « dit-il; le bon Dieu vous appelle au *Yun-Nan*. — « Amen, lui répondis-je, j'irai au *Yun-Nan*. Quand faut-« il partir?—Tout de suite, c'est-à-dire je vous donne « aujourd'hui pour faire vos dispositions; demain à « midi, soyez prêt. » Je m'incline et m'en vais. Puis je prends la plume, et je griffonne ce qui précède et ce qui suit.

« Ainsi, c'est bien au *Yun-Nan* que je dois consommer ma course, mon sacrifice, ma vie ; je n'ai point demandé cette province, pas plus que toute autre ; je n'ai pas plus désiré l'occident de la Chine que le nord ou le sud : seulement, j'étais décidé à me dévouer au pays qui me serait assigné par la volonté divine.

« Tu me demandes quels sont les principaux obstacles qui s'opposent à la conversion des Chinois ; je te dirai d'abord que la question est un peu prématurée, je ne saurais encore la résoudre par moi-même. Cependant j'ai assez entendu causer, sur ce chapitre, des hommes d'expérience, pour pouvoir te donner quelques éclaircissements. Je ne parle pas des causes générales de corruption, qui se trouvent partout où il y a des hommes. Ce qui est particulier aux Chinois, c'est, en premier lieu, leur excessif amour de l'argent : ce peuple vendrait ses dieux si quelqu'un voulait les acheter. Croirais-tu qu'à Macao nos officiers ne peuvent sortir, le soir, avec leurs épaulettes et leurs galons sans courir de très-graves dangers ; les Chinois, prenant tout cela pour de l'or massif, se jettent sur l'imprudent qui étale à leurs yeux ce trésor, et le dépouillent après l'avoir roué de coups pour l'empêcher de crier : pareille aventure est encore arrivée au capitaine d'armes de l'*Archimède*, il n'y a pas huit jours. C'est donc à cet esprit cupide, autant qu'il est faux et menteur, qu'il faut attribuer la lenteur des Chinois à se convertir.

« La seconde cause est l'orgueil de ce peuple : il importe de noter ici que le Chinois, fût-il borgne, bossu, boiteux, lépreux, mendiant, voleur et idiot, se préfère toujours à un Européen. Dans nos Missions même, nous trouvons parfois des chrétiens qui veulent que le Père leur obéisse; nos courriers se mêlent assez souvent de nous

donner des ordres en route, et ce n'est pas une des moindres peines du début dans la carrière apostolique. On a beau prouver à un Chinois qu'il s'est trompé ; il y aura éclipse et tremblement de terre ce jour-là, si vous le faites convenir qu'il a tort. Mais enfin, si l'erreur est palpable, si la faute est manifeste, et qu'il soit impossible de la nier, il vous dira un *oui* qui le déchire plus que le choléra.

«Il faut que je vous cite un trait de ce caractère vaniteux. Pendant la dernière guerre, M. Libois disait à un de nos domestiques que les Chinois seraient battus par les Anglais. « Mais c'est impossible, lui répondit cet homme ; « c'est impossible ; vous n'y pensez pas, Père ; remarquez « donc que c'est impossible, cela ne se peut pas.» Lorsque la guerre fut terminée, comme chacun sait, à l'avantage des Anglais, ce même domestique disait encore : « Oh ! « oui, les Barbares sont assez forts sur mer ; mais quand « l'empereur enverra ses grosses jonques, nous ver- « rons.» Eh bien ! ces grosses jonques seraient venues, ce Chinois les eût vues couler à fond par les Européens, qu'il n'aurait pas avoué sa défaite : « Oui, aurait-il dit, elles « coulent bas parce que l'eau y entre ; » mais il n'aurait jamais été possible de le faire convenir que si l'eau y entrait, c'était parce que les boulets anglais avaient fait brèche. Et cependant, ce Chinois si orgueilleux, vous fera plus de courbettes que vous n'en voudrez; les prostrations sont ici ce qu'il y a de plus commun. Rendez ce peuple plus humble, moins entiché de son excellence prétendue; faites-le surtout moins cupide et partant moins rapace, moins fripon, et bientôt vous en ferez un peuple de chrétiens.

« Malgré ces défauts, les Chinois ont sur leurs voisins de la Çochinchine une supériorité incontestable : ils ont

plus de culture dans l'esprit, plus de propreté dans la tenue, plus de distinction dans les manières et d'expression dans leur physionomie ; ce sont en général des hommes capables. Les Cochinchinois, au contraire, sont d'un extérieur beaucoup moins avantageux ; on dit que la race annamite est une des plus laides du monde; de plus, elle ne compte dans son sein que des hommes petits, maigres et excessivement timides ; aussi, cent Européens bien armés feraient-ils aisément la conquête de la vaste et populeuse terre d'Annam. Une chose bien digne de remarque dans le Chinois, c'est l'impassibilité de son caractère ; dites-lui ce que vous voudrez, il ne paraîtra jamais étonné ni ému : il examine et discute, tandis que pour un rien l'Annamite crie au prodige.

« Maintenant un petit mot sur ma position personnelle. Dans quelques moments je vais donc partir. On me fait passer par un chemin très-agréable, dit-on, mais c'est le plus dangereux ; je dois traverser Canton. Voici le plan qu'on a adopté. Hier soir, deux de mes courriers ont pris les devants; ils me précéderont probablement de vingt-quatre heures à Canton. Là, ils doivent s'entendre avec un vieillard vénérable, ancien élève des Jésuites, qui connaît tous les coins et recoins de la province, et qui, tout cassé qu'il est, veut par dévouement à la religion, favoriser encore une fois avant de mourir l'entrée d'un Missionnaire en Chine. Ils chercheront donc ensemble dans la forêt de barques qui couvrent la rivière de Canton, quelque grande jonque de commerce, et après avoir arrêté leur choix, ils demanderont au patron de la jonque s'il est disposé à passer de la contrebande. Le rusé Chinois, devinant bien qu'il y a là de l'argent à gagner, ne manquera pas de répondre par un refus. On insistera alors en ajoutant que tout s'arrangera avec

quelques piastres ; le patron deviendra plus traitable, et quand on lui aura promis quelques centaines de francs, le marché sera conclu. Aussitôt on lui dira qu'il doit mettre à la voile sans délai, et que c'est un Européen qu'il transportera. A ce mot d'Européen, il va se lamenter, se désoler du piége qu'on lui a tendu, et protester que pour aussi peu d'argent, il ne saurait courir de si grands dangers. Les courriers, qui sont chinois aussi, ne s'étonneront pas de cet incident; ils s'y attendaient : cent francs de plus sont promis au patron, et le voilà pleinement rassuré. Une fois ces préliminaires conclus, on conviendra de l'heure du départ, et, au milieu de la nuit, j'arriverai dans le plus grand silence possible à bord de la jonque, qui se hâtera de lever l'ancre. Tu conçois combien cette nuit me paraîtra solennelle.

« Personne ne sait ici mon prochain départ, parce que si les mandarins de Macao en étaient instruits, ils donneraient l'alerte à Canton, et je serais pris en arrivant. Mais cette chance, comme toutes les autres, a été prévue. D'ailleurs, si on m'arrête, j'en serais quitte pour quelques coups de rotin et quelques jours de prison ; puis on me ramènerait à mon consul de Macao; mes pauvres courriers seuls seraient bien à plaindre ; on les condamnerait à l'exil perpétuel, et peut-être à la mort. Eh bien ! c'est un danger qu'il faut remettre à la garde de Dieu. Quand cette lettre te parviendra, j'aurai vu le Su-Tchuen probablement, ou un cachot. Mais les mandarins ne gagneraient rien à m'arrêter ; s'ils me saisissent dans la province de Canton, je rentrerai par celle du Fo-Kien ; s'ils me prennent encore de ce côté, Dieu me donnera le courage de pénétrer par le Kiang-Sou. Car, vois-tu, il faut que la Chine ouvre enfin ses portes à l'Evangile, et nous disons, pleins de confiance en Dieu : Ou ces peuples

nous écouteront, ou ils nous chasseront, ou ils nous tueront; s'ils nous écoutent, ils se convertiront; s'ils nous chassent, nous rentrerons; s'ils nous tuent, d'autres viendront.

» Je monte dans la barque chinoise aujourd'hui, jour de la Présentation. Pendant que vous chantez : *Ergo nunc tua gens, etc.*, je chanterai cette hymne moi aussi, pas si fort que vous, il est vrai, mais assez pour que la sainte Vierge m'entende. Une dernière fois, à la garde de Dieu ! si nous sommes toujours entre ses mains, on le sent bien plus encore quand on n'a que lui pour confident et pour ami, durant trois mois de voyage sur des barques d'infidèles, sans livres, sans bréviaire, sans même un chapelet : que faire dans cet isolement ? sinon s'entretenir avec Dieu qui n'abandonne jamais personne, et qui est plus spécialement à côté de ses serviteurs aux jours de la souffrance et du danger. Maintenant plus que jamais je me recommande à vos prières. Vive Jésus ! vive Jésus !

« CHAUVEAU, *Missionnaire apostolique.* »

Lettre de M. de la Brunière, Missionnaire apostolique, à M. Jurine, directeur du Séminaire des Missions Etrangères.

« Monsieur et bien cher Confrère,

« Je me trouvais encore à Macao, au mois de juillet dernier, lorsque la corvette *la Favorite* vint mouiller dans la rade, se disposant à faire voile pour le nord de la Chine. Le capitaine de ce navire nous parla de l'intention où il était de visiter les côtes du *Leao-Tong*, et témoigna le désir d'avoir à son bord un missionnaire, et, s'il était possible, un interprète. L'occasion ne pouvait être plus favorable. Un courrier du *Leao-Tong* était arrivé depuis quinze jours; des deux élèves coréens qui avaient étudié à la Procure, l'un avait déjà été donné au commandant de *l'Erigone*, et l'autre devait m'accompagner dans ma Mission, pour faire de là une tentative sur la Corée. Avec des conditions si avantageuses pour les deux parties, on se met aisément d'accord. Je m'embarquai donc avec mon courrier et mon jeune coréen; le 17 juillet, la corvette appareilla, et je conçus l'espérance de toucher bientôt au terme de mes vœux, c'est-à-dire aux rivages de ma nouvelle patrie.

« C'est le 23 août seulement, que nous pûmes jeter

l'ancre en face de la petite ville d'*On-long*, peu auparavant bombardée par les Anglais. Il n'appartient qu'à un marin de décrire les divers incidents qui signalèrent notre longue traversée, tels que les échouements sur les bancs de sable qui obstruent l'embouchure du *Ta-Kiang*, nos quatre ancres perdues, et les périls d'une nuit qui faillit être pour nous la dernière : il n'y a rien dans tout cela qui ne soit très-ordinaire en pareils voyages. Par bonheur, la main de Dieu a toujours été avec nous, et personne n'a péri.

« Mais quelle agréable surprise ce fut pour nous de rencontrer dans ces parages *l'Erigone*, sur laquelle M. Maistre naviguait depuis six mois entre Macao et le Fleuve Bleu, en attendant une occasion de pousser jusqu'à la Corée ! Du fond de mon cœur je remerciai la bonté divine, car je retrouvais en ce moment et les conseils d'un excellent confrère, et, plus encore, un ami pour compagnon de voyage.

« Cependant, malgré la joie de nous voir réunis, notre embarras était extrême. Nos deux navires, pour obéir à de nouvelles instructions, allaient prendre une direction opposée au but que nous devions atteindre ; il fallait donc, ou avec eux abandonner la Chine, ou chercher un asile, s'il pouvait y en avoir pour des Européens, sur cette terre inhospitalière. Je ne crus pas qu'il y eût lieu à délibérer dans une telle alternative, et décidé à me jeter sur la plage, je ne cherchai plus qu'à me mettre en communication avec les chrétiens du pays.

« Le jour même où je songeais sérieusement à quitter la frégate, mon élève s'aboucha avec un vieux païen qui était venu apporter des vivres. C'était un homme doux, honnête, assez influent dans l'endroit, et très-ami des

Français. Il ignorait mon caractère de prêtre. On lui demanda s'il pourrait loger deux hommes de l'équipage, qui désiraient attendre en Chine le retour de leur navire. Contre toute attente, il parut enchanté de la proposition. Une seule chose l'arrêtait, c'était la crainte des mandarins de *Xam-hai*. Alors fut composée, au nom de l'amiral Cécile, une lettre par laquelle il nous recommandait à la protection des mandarins, ajoutant que le capitaine Page devant bientôt reparaître sur ces côtes, prendrait information de tout, et qu'au besoin il ferait justice.

« Muni de cet important passeport, je quittai la frégate, le 10 septembre à sept heures du soir, accompagné de mon élève, du vieux Chinois, et d'un de ses domestiques. Grâce aux ténèbres de la nuit, le débarquement fut tranquille; nous attendîmes sur le rivage les gens qui devaient porter nos effets, puis on se mit en marche. La curiosité chinoise fut plus forte que nos précautions : de distance en distance des groupes se formaient sur notre chemin; ils étaient composés de gens inoffensifs et d'enfants qui nous regardaient en silence, et restaient bouche béante de surprise après nous avoir considérés. Ils avaient souvent rencontré des officiers anglais ou français protégés par une imposante escorte; mais deux Européens conduits par un Chinois, sans armes, à dix heures du soir, et suivis d'un bagage de voyageur, voilà un spectacle qui leur était inconnu.

« Dans cette occasion, notre vieux Chinois déploya tout son talent oratoire. Il s'arrêtait devant les principaux groupes, gesticulant avec beaucoup de vivacité, nommant à chaque instant les Français et les Anglais, et probablement mettant en œuvre la première ressource de l'éloquence chinoise, qui consiste à dire très peu ou point du tout la vérité. Quoi qu'il en soit, son zèle eut un plein

succès. D'ailleurs, la conclusion de la paix et le voisinage de la flotte britannique étaient pour nous une sûre garantie.

« A peine arrivés au logis, il fallut boire le thé, fumer une pipe avec notre hôte, et, par dessus tout, supporter patiemment les regards avides d'une cinquantaine de Chinois, qui avaient libre entrée dans la maison. Après une longue séance, chacun songea à se reposer. Libres alors, et en présence de Dieu seul, nous bénîmes son adorable conduite sur nous, ignorant encore ses desseins, et renonçant de bon cœur à toutes les préoccupations de la sagesse humaine. Je me souviens, qu'en ce moment notre joie était grande. Mon jeune élève coréen dont la piété et les talents sont remarquables, me parlait avec une effusion touchante. C'est ainsi que nous nous endormîmes paisiblement, et le sommeil fut profond, car nul trouble n'agitait nos cœurs.

« Le lendemain, au moment où nous finissions l'oraison du matin, arrive notre hôte ; il nous serre affectueusement la main, en nous priant de rester chez lui autant que nous le voudrions. Tandis que nous causons ensemble, quelle n'est pas ma surprise de voir entrer dans ma chambre un Chinois effaré, qui me crie en latin : « Père, Père, vous êtes perdu ! » C'était mon courrier qui me rejoignait, après quinze jours d'absence. « — Et toi, lui répondis-je, je te retrouve, voilà ce qui me fait grand plaisir.» Le pauvre Chinois ne savait que balbutier, et sa contenance étonnait singulièrement les assistants. Nous nous mîmes à rire pour détruire la mauvaise impression de ce début. Puis, quand il parut calmé, je le priai de m'expliquer l'état de nos affaires. Il me remit deux lettres, l'une de Mgr de Bezi, et l'autre de M. Lavaissière, toutes deux empreintes d'une admirable cha-

rité. Mgr de Bezi, dont j'ignorais la présence en ces lieux, n'avait pas plus tôt été instruit de ma situation sur *l'Erigone*, qu'il s'était empressé de m'envoyer une barque et des habits, avec ordre de me conduire sans retard jusqu'au lieu de sa résidence. Le courrier chargé de cette mission, avait accosté la frégate au moment où elle mettait sous voiles; là on lui avait indiqué ma nouvelle demeure, et il accourait tout essoufflé, dans la crainte que je ne fusse déjà entre les mains des satellites. Son impatience paraissait extrême; je n'avais encore ouvert qu'une des deux lettres, que déjà il s'écriait : « Partons, partons; la barque nous attend sur le rivage; hélas! nous sommes perdus! » Cette peur, comme vous le voyez, était une peur de Chinois. Aussi j'en riais de bon cœur.

« Un nouvel incident vint encore ajouter à l'agitation de cette scène. Un bruit étrange se faisait entendre dans la cour voisine; des porteurs arrivaient chargés de caisses, de malles, et d'autres objets qui en partie étaient les miens. J'avais à peine jeté les yeux de ce côté, que je vois paraître M. Maistre, vêtu à l'européenne, et venant aussi partager l'hospitalité qui m'avait été accordée. Dieu nous réunissait de nouveau pour nous séparer encore. Je lui montrai la lettre de Mgr de Bezi. Il fut décidé entre nous que je monterais sans délais dans la barque envoyée par le prélat, qu'elle me conduirairait à une corvette anglaise, alors en station devant *On-long*, et que là je demanderais un asile pour mon confrère, jusqu'au temps où l'on pourrait lui expédier un autre canot.

« Cependant, il fallut céder aux instances de notre hôte, et assister à un dîner dont il fit les honneurs avec une politesse très-remarquable. Notre réunion était grave et silencieuse sans être triste, les appétits étaient peu développés; les convives semblaient souvent s'interroger du re-

gard; nous étions dans l'attente du dénoûment qui se préparait.

« Enfin je pars vers le milieu du jour, conduit par un ami du vieux Chinois. Mon courrier nous avait précédés, et les chrétiens de la barque étaient prêts ; nous nous éloignons donc rapidement , et bientôt nous abordons la corvette. J'expose ma demande au capitaine, qui l'accueille avec une générosité vraiment anglaise ; je laisse, de plus , une lettre pour M. Maistre , et encore tout européen , je m'enfonce dans ma petite embarcation pour n'en plus sortir que Chinois. Deux chrétiens préparent tous les éléments de la métamorphose ; on me rase le contour de la tête ; on ajoute à mes cheveux une longue queue , que ses poils durs et épais m'ont fait appeler une queue de cheval, au grand scandale de mes conducteurs ; car leurs propres cheveux sont de la même espèce. Une petite calotte de soie noire , surmontée du bouton rouge , de larges lunettes pour corriger l'insolence de mon nez , et une pipe à la main , complétèrent l'homme nouveau dont il fallut me revêtir. Un Européen déguisé de la sorte s'appellerait, selon nous , un faux Chinois ; les chrétiens du *Kiang-nan* l'appellent un faux Européen , en ce sens qu'il renonce à ses mœurs anciennes, abandonne sa langue maternelle , et meurt pour toute sa vie extérieure à son titre de naissance.

« Nous entrâmes dans les canaux du *Kiang-nan* , comme dans les ruisseaux d'un désert : la terreur causée par la guerre précédente nous avait admirablement préparé les voies. Sur notre chemin se trouvait une chrétienté florissante , dont le catéchiste , homme riche et très-dévoué à notre sainte cause , accourut avec empressement à ma rencontre, me conjurant de descendre un moment au milieu de ses néophytes. Comme il me vit insensible à tou-

tes ses instances, il me déclara que Monseigneur n'était point à sa résidence ordinaire ; que je n'y trouverais personne pour me recevoir, et qu'il valait mieux prendre quelques jours de repos, que d'aller m'exposer en pure perte. Ma réponse fut, qu'ayant ordre de Mgr de Bezi de ne m'arrêter nulle part, mais de me rendre directement auprès de Sa Grandeur, j'aimais mieux obéir au péril de ma vie, que de manquer à une recommandation aussi formelle. A ces mots mes gens sourirent ; le catéchiste fit un profond salut, et se retira. Le croiriez-vous? toute cette terreur qu'on avait cherché à m'inspirer, était une fiction charitable, une politesse fort usitée dans le cérémonial chinois : c'est ce que mes courriers me déclarèrent ensuite. Vous le voyez, il reste toujours dans nos chrétiens quelque chose du caractère national.

« Ce catéchiste avait voulu, en me retenant quelques heures, donner aux chrétiens le temps de me présenter leurs hommages, et faire diversion à l'ennui d'un voyage clandestin. Mais si je devais aller chercher quelque part une consolation, c'était bien plutôt aux pieds d'un prélat, dont la charité ne se peut louer dignement que par ceux qui ont approfondi celle de Jésus-Christ.

« La résidence de Sa Grandeur était alors *Tcham-pu-Kiao*. Les Pères Gotteland et Estève, Jésuites, s'y trouvaient ; ainsi notre Divin Maître me donnait pour quelque temps une famille complète : un Père et des Frères. C'est là que M. Maistre vint nous rejoindre avec le reste des bagages.

« Vous parler des occupations par lesquelles je cherchai à utiliser mon séjour dans cette province, me conduirait à des répétitions fastidieuses et de nul intérêt.

Si vous aimez les détails excentriques, vous apprendrez avec plaisir que j'ai habité huit jours chez un médecin chinois, excellent chrétien, qui ne jugeant pas son art assez lucratif, a imaginé d'y joindre une autre branche d'industrie, en vendant des cercueils. Il en avait déjà vingt-six en magasin. Un pareil médecin en Europe effraierait terriblement ses clients ; ici nos compatriotes seuls y voient une singularité. Mais laissons la plaisanterie, et voyons ce qui vous intéresse davantage.

« La province de *Nan-King* est une des plus riches et des plus fertiles de la Chine. Elle est entrecoupée dans tous les sens par une multitude de canaux, dont le nombre excède de beaucoup celui de nos routes communales en France, en sorte que le voyageur ou le marchand ne dit jamais : mon cheval ou ma voiture, mais ma nacelle. Ces barques sont couvertes ; on y peut, à volonté, lire, écrire, manger, et dormir comme dans sa chambre ; elles sont surtout d'une utilité incomparable au Missionnaire, qui, avec deux chrétiens pour matelots, parcourt sans danger tous les points de son district. Mais, de même que les maux sur la terre se compensent toujours par quelque avantage, de même aussi les biens ont leurs imperfections. Ainsi ces canaux, qui par la facilité des communications, contribuent tant à la richesse du commerce, engendrent beaucoup de fièvres pernicieuses, et produisent une mortalité souvent effrayante. On sait que l'ancienne tradition des Missionnaires a fait appeler cette contrée *le tombeau des Européens*. Je n'ose rien affirmer sur le nombre des chrétiens qui l'habitent, à cause de la divergence des témoignages que j'ai été à même de recueillir : peut-être le chiffre de quarante mille ne s'éloignerait-il pas trop de la vérité. Les apôtres chargés d'y travailler le champ du Seigneur, sont les Pères Jé-

suites. Il paraît qu'ils occuperont bientôt la province de *Pekin*. Plaise à Dieu de répandre sur leurs travaux les bénédictions de l'ancien temps !

« Permettez-moi de borner à ce peu de mots ce que je voulais vous dire du *Kiang-nan* ; mon séjour a été de trop courte durée, pour en donner un aperçu plus complet. Je n'ajouterai qu'une seule remarque : sur mille jonques environ qui sortent annuellement de *Cham-hai*, pour se rendre aux différents ports du *Leao-tong*, plus de ving-cinq sont chrétiennes. *Cham-hai*, comme vous savez, est au nombre des ports de commerce où les Anglais doivent avoir des factoreries ; déjà ils y ont choisi leur terrain. Ce voisinage des Européens a changé l'aspect politique de la province, et les Missionnaires y jouissent d'une liberté, ou plutôt d'une facilité d'action, qui ne peut aller qu'en croissant.

« Le digne évêque qui nous avait si bien accueillis, — je reviens avec bonheur sur ce sujet, — est d'une charité vraiment catholique, qui s'étend indistinctement sur les Missionnaires étrangers, comme sur les siens propres. En moins de quinze jours, nous avons pu, par ses soins, monter sur une jonque dont l'équipage composé de dix-sept hommes comptait quatorze chrétiens. Le propriétaire lui-même était venu en personne solliciter l'honneur de nous porter à notre destination, et pour notre passage il n'a jamais voulu entendre parler d'argent.

« Ce fut dans la nuit du 1er au 2 octobre, entre la fête de Notre-Dame du Rosaire et celle des Anges Gardiens, qu'une barque vint nous prendre sur un point isolé de la côte, nommé *Tsang-Ka-Lou*, et nous conduisit au navire. A en juger par ses dimensions, le bâtiment pouvait être de 150 tonneaux. L'empressement, les attentions,

et la simplicité des chrétiens, ont fait pour nous de cette traversée la plus agréable promenade qui se puisse concevoir. Les vents étant contraires, il fallut rester immobiles pendant douze jours près de l'île *Tsong-min*. Chaque matin, nous célébrions la sainte Messe sur un autel préparé par l'équipage ; tous y assistaient avec une dévotion franche, qui ne se trouve pas toujours dans des chrétiens plus familiers avec nos saints mystères.

« Nous étions embarqués depuis trois jours, lorsque sur le soir, je vois entrer dans ma chambre le capitaine à la tête des autres néophytes. On me prie de m'asseoir ; j'obéis aussitôt. Tous alors se prosternent à la manière chinoise, le front jusqu'à terre ; et, comme je les priais instamment de se relever, le capitaine, prenant la parole au nom de ses matelots, me conjure de les entendre en confession. Que ce spectacle serait extraordinaire pour bien des Européens! La bonne volonté ne me manquait pas, mais je n'avais pas encore d'oreilles pour eux : la langue mandarine que je commençais à savoir, la seule qui se parle au *Leao-tong*, ne pouvait me servir dans cette occasion ; car vous n'ignorez pas que la province de *Nan-King*, à l'exception de la capitale, a un jargon tout-à-fait différent de l'idiome classique. Cependant nous en vînmes à un expédient qui pût contenter leurs pieux désirs : ce fut d'écrire en lettres chinoises les principaux péchés qui se rattachent aux dix commandements de Dieu, et d'en faire un petit catalogue, où le pénitent montrait du doigt les fautes qu'il avait à déclarer. Nous eûmes aussi la consolation de distribuer le corps de Jésus-Christ. Ce bon Maître voulut payer par des richesses spirituelles les attentions généreuses qu'on prodiguait à ses ministres.

« L'administration du plus auguste des Sacrements ne

fut pas le seul acte de religion accompli à la gloire de Dieu, au milieu des centaines de jonques païennes qui étaient à nos côtés. Il fallut procéder encore à la bénédiction du navire, et de tout ce qu'il contenait. Le lendemain de la cérémonie, deux autres jonques appartenant à la même maison de commerce, accostèrent notre bâtiment, et s'unirent ensemble par des cordages. Elles étaient également montées par des chrétiens : nous dûmes donc implorer sur elles de nouvelles bénédictions, et je ne saurais exprimer tout ce que les circonstances du lieu et des personnes avaient de touchant pour un cœur de Missionnaire. Souvent le soir, respirant la fraîcheur de la nuit sans crainte d'être vus, nous entendions ces pieux néophytes chanter en cadence leur prière accoutumée. Nous nous disions alors, mon confrère et moi : « Quelle po-
« sition est la nôtre? Et comment en sommes-nous ve-
« nus à ce point de bonheur ? Y a-t-il dans notre
« patrie quelque avantage qu'on hésitât à sacrifier,
« pour goûter la centième partie de ce que notre bon
« Maître nous fait sentir en ce moment ? » Souvent même, dans ces heureux instants, le silence nous était plus agréable que l'épanchement de nos pensées. Oh ! alors, l'oraison n'était pas difficile ; nous ne la faisions pas, pour ainsi dire ; mais presqu'à notre insu elle s'emparait de notre esprit et de notre cœur : « *Testis mihi est Deus quòd non mentior. Dieu m'est témoin que je ne mens pas.* » Et je puis, cher confrère, en appeler au témoignage de ceux à qui ces voies de l'apostolat sont connues.

« Le 12 octobre, une brise favorable nous annonça l'heure propice au départ : les cinq voiles se déployèrent, et notre jonque, d'une construction supérieure, devança de beaucoup celles qui l'environnaient. Nous

comptions déjà quatre jours de marche ; il n'en fallait plus qu'un pour atteindre un petit port du *Leao-tong*, dans les environs de *Kai-tcheou*, lorsqu'un vent du nord vint retarder nos espérances. Nous dûmes courir à l'ouest, et chercher un refuge dans la rade de *Li-tao*, sur le littoral du *Chang-tong*. Plus de cent cinquante jonques s'y réunirent avec nous. Les montagnes disposées en couronne, et pour la plupart assez élevées, forment un abri sûr et commode ; mais le peu d'eau qu'on y trouve, en défend l'entrée à de gros navires, la profondeur ordinaire n'étant que de trois à huit brasses et demie. Un seul fait remarquable a signalé notre séjour en cet endroit. Au moment où nous étions à table, presque sur la fin de notre dîner, deux satellites païens vinrent à l'improviste percevoir les droits de mouillage, qui s'élevaient à mille quatre-vingts sapèques, c'est-à-dire, à peu près une piastre. Ils entrent dans notre salle à manger, furetant partout du regard selon leur habitude. Nos chrétiens, plus braves que je ne l'aurais pensé, ne perdirent point contenance. Un cercle est aussitôt formé autour des nouveaux venus ; on leur fait mille questions ; on les accable de politesses, tandis que d'autres matelots, serrés près de nous et paraissant occupés autour de la table, nous cachent de toute l'épaisseur de leurs corps. Une manœuvre si plaisante nous faisait rire, bien entendu, et ce rire même ne contribuait pas peu au bon succès de leur comédie.

« Cependant, le plus âgé des satellites gagnait peu à peu du terrain ; il s'était déjà glissé dans l'enceinte du groupe qui nous faisait un rempart, et nous touchait presque ; la situation devenait critique, lorsqu'un chrétien tant soit peu espiègle s'approche, et tire la queue du vieillard d'un coup sec qui fait trembler sa tête : il se

retourne soudain, et son attention absorbée par le danger que venait de courir un meuble si précieux, nous laisse libres de tout péril. L'un et l'autre se retirèrent après quelques saluts. L'hilarité était au comble, et dans cette joie, nous rendîmes au Seigneur de nouvelles actions de grâces.

« On remit à la voile aussitôt que le vent nous le permit. Le samedi 22 octobre, nous avions jeté l'ancre devant *Ta-Chuan-Ku*, petit port situé à moitié chemin entre *Kai-Tcheou* et la frontière de la Corée, s'il faut s'en rapporter à notre capitaine, qui paraissait bien connaître cette partie du golfe. C'est là, en présence de cette terre où je n'ai pas encore mis le pied, que je me suis hasardé à vous écrire ces lignes. Quoique la côte soit nue et desséchée par le vent du nord, elle paraît très-accidentée; quelques montagnes, ou mamelons de terre, s'élèvent à peu de distance dans l'intérieur, mais le pays est généralement plat. La bise qui souffle, annonce un climat autrement sévère que celui de notre France septentrionale, quoique sous une moindre latitude. Déjà la terre s'est couverte d'une triste et sombre atmosphère, qui ne la quittera pas avant six mois, et l'œil, cherchant quelque objet qui puisse le récréer, se promène en vain sur cet âpre horizon. Malheur donc à quiconque viendrait demander à ces contrées les joies de la vie présente! Une terre stérile, un peuple pauvre, une nature en deuil pendant sept ou huit mois de l'année, offrent peu de ce qu'on appelle les charmes de l'existence humaine. Mais des âmes que Jésus-Christ aime, pour lesquelles il est descendu dans la crèche et mort sur une croix, des âmes simples et disposées à l'Evangile, des sueurs à répandre, une abondante moisson à recueillir, présentent au Missionnaire des richesses qui le font tressaillir de joie. Alors,

pour lui la nature est belle et riante ; tout lui devient précieux, même la pauvreté des cabanes, la rigueur du climat, la nudité du désert ; seul, au milieu de ce lointain cercueil où il est venu s'ensevelir vivant, il aime à répéter, dans le fond de son cœur, à Jésus-Christ qui l'a envoyé : *Hæc requies mea, Hîc habitabo. C'est ici mon repos, c'est ici ma patrie.*

« Je voudrais vous parler davantage de cette terre du *Leao-Tong;* mais j'ai besoin de voir et d'apprendre avant de laisser courir ma plume.

« Tout ce que je pourrais ajouter d'utile pour nos Missionnaires, c'est que le petit port où nous nous trouvons en ce moment, est le plus commode à leur débarquement, tant à cause du peu de sévérité des douanes, que par la proximité de deux grandes familles chrétiennes, très-dévouées à notre sainte Religion. Notre navire, qui n'était pas destiné pour ces parages, y est allé exprès pour nous. Sur les autres points de la côte, on ne trouve des néophytes qu'à une assez grande distance ; ou bien on rencontre une surveillance plus active de la part des employés. Pour ce qui regarde la sûreté du voyage maritime, on peut sans hésitation se confier à l'expérience des pilotes chinois, qui savent leur route à peu près comme nos cochers de fiacre les rues d'une ville. C'est une chose singulière de les voir, avec une simple boussole, sans instruments d'observation nautique, et sans traités de navigation, diriger leur navire en droite ligne au point où ils tendent, connaissant tous les endroits où peut atteindre la sonde, déterminant ainsi en pleine mer et les distances parcourues et la position du vaisseau. Si les voyageurs doivent souvent préférer la mer à la terre, c'est surtout quand il faut choisir entre les difficultés toujours dispendieuses d'un

voyage à travers l'empire céleste, et la brièveté d'une traversée qui, dans la mousson favorable, se fait en six jours.

« Veuillez, mon bien cher Confrère, penser souvent à votre petit Missionnaire, qui vous sera toujours uni dans les cœurs de Jésus et de Marie,

« DE LA BRUNIÈRE, *Miss. Apost.* »

VICARIAT APOSTOLIQUE DU CHAN-SI.

MISSION ITALIENNE DES MINEURS OBSERVANTINS.

Lettre de Mgr Alphonse, Coadjuteur de Monseigneur le Vicaire apostolique du Chan-Si, aux deux Conseils de l'OEuvre.

« MESSIEURS,

« Je viens appeler votre attention sur les chrétientés de *Su-gan-fu*, que j'ai récemment parcourues. Dans le cours de cette visite pastorale, j'ai recueilli sur les lieux quelques traits édifiants, et je m'empresse de vous les offrir, comme des épis glanés pour vous dans le champ du Seigneur.

« Nous donnons au département de *Su-gan-fu* le nom de district, parce qu'il est confié aux soins d'un seul prêtre. Ne croyez pas, cependant, qu'il embrasse un territoire de peu d'étendue, ou que le nombre des fidèles qui l'habitent soit très-limité ; non, il comprend, sur un espace d'environ cent milles carrés d'Italie, huit villes de

troisième classe, auxquelles se rattachent par les liens de la juridiction une multitude de localités secondaires. Nos néophytes comptent, pour la population totale, le chiffre de deux mille neuf cent quatre-vingt-cinq, divisé en quarante-une chrétientés ou groupes plus ou moins nombreux.

« La première de ces chrétientés, connue sous le nom de *Colline de la famille Kiao*, est la plus considérable ; elle se compose de deux cent quatre-vingt-quatorze membres. Seule de tout le district, elle possède une église et quelques maisonnettes destinées à abriter les Missionnaires de passage. Ces réduits sont du petit nombre des habitations construites en briques; car la plus grande partie des indigènes en est réduite à se creuser des grottes dans la colline.

« De *Kiao* je passai à *Ma-kiang*, où je trouvai deux cent cinquante-un néophytes. Le village de ce nom est composé moitié de chrétiens et moitié d'infidèles. Longtemps ils vécurent sous la même administration ; mais, grâce à leur persévérante fermeté, les catholiques ont obtenu, après quarante ans de procès dispendieux, leur entière séparation d'avec les idolâtres, et aujourd'hui ils ont des chefs pris dans leur sein, qui surveillent les intérêts et font respecter les droits de la communauté chrétienne. Malgré l'ancienne division des esprits et l'opposition toujours subsistante des doctrines, nos frères ont si bien su gagner l'estime de leurs rivaux, que ceux-ci viennent d'eux-mêmes inviter les fidèles à baptiser leurs enfants en danger de mort.

« Le même usage règne dans la chrétienté de *Cao-kia-kioang*. Ici, nous avons même une consolation de plus : c'est que les parents joignent à la demande du baptême pour leur enfant, la promesse que si le malade revient à la

santé, ils le feront élever dans la religion du Maître du ciel. Une moitié du village est occupée par les gentils, et l'autre par les chrétiens, au nombre de cent quatre-vingt-quinze. Ils sont administrés, en vertu d'un règlement légal, par un conseil où les deux partis nomment un égal nombre de membres. Cette franchise accordée à nos néophytes n'est pas une simple faveur; elle est le prix de leurs services, une récompense d'autant plus honorable qu'elle leur a été décernée par ceux qui les persécutaient. Voici à quelle occasion.

« Lorsque, il y a peu d'années, s'éleva contre la religion une tempête si violente, vingt-trois fidèles de *Cao-kia-kioang* furent arrêtés et confessèrent la foi avec courage. Ils auraient pu se dérober à une condamnation avec de l'argent; mais ils préférèrent donner un exemple public de constance en subissant la peine de l'exil. Toujours soumis à leur prince, quoique injustement frappés, ils oublièrent sa tyrannie au moment où la révolte menaça son trône; on les vit courir aux armes, et cimenter de leur sang un pouvoir qui les opprimait. C'est pour ce fait glorieux qu'on les rappela dans leurs familles. Les païens eux-mêmes ont salué leur retour avec une admiration mêlée d'effroi; ils se disaient en parlant des confesseurs: « Ceux qui ont bravé la prison, l'exil et la mort, « n'ont rien à redouter; c'est à eux d'inspirer la crainte. » En commandant le respect par leur dévouement, ils avaient conquis le libre exercice de leur foi si longtemps calomniée.

« Une autre chrétienté, celle de *Sin-Kioang*, a pris naissance et s'est affermie au milieu d'aussi étonnantes vicissitudes. Son berceau n'était jadis qu'un repaire de brigants, dont l'empereur fit raser les habitations, et dès lors la contrée ne présenta plus qu'une solitude maudite. Elle

n'en était que plus propre à servir de refuge à des proscrits. Il y a quarante ans, un de ces chrétiens qu'on traquait dans les villes, vint y chercher une retraite ignorée ; il s'y bâtit une cabane et défricha à l'entour un petit coin de terre. D'autres néophytes, poussés, eux aussi, par le vent de la persécution, découvrirent l'asile du pieux solitaire, et ravis de partager le calme dont il jouissait, sanctifièrent avec lui par leurs vertus l'ancien théâtre de tant de crimes.

« Le village ne pouvait ainsi grandir sans appeler l'attention des païens du voisinage. Pour quelques-uns ce fut une occasion de salut, trois familles demandèrent le baptême ; pour le plus grand nombre ce fut le sujet d'une jalousie qui alla jusqu'à jurer la perte des chrétiens. Ils auraient exécuté cet odieux projet, s'ils n'en eussent été détournés par un vénérable vieillard, en grande estime parmi eux à cause de sa science et de sa bonté.

« Une nuit, ils étaient sur le point d'assaillir le village et d'y mettre le feu. Ce vieillard, qui ne savait rien du complot, sentait néanmoins son âme si agitée, qu'il ne pouvait goûter un instant de sommeil, oppressé qu'il était par de sinistres pressentiments. Il se lève et sort dans la campagne, pour se distraire du trouble auquel il était en proie. Mais quelle n'est pas sa surprise de rencontrer des groupes de paysans ameutés, qui se préparent à incendier la retraite des chrétiens! Saisi d'horreur à la pensée d'un tel crime, cet homme de bien les arrête, les supplie, les apaise, et, après les avoir désarmés, les renvoie dans leurs familles, bien résolus de respecter à l'avenir, dans nos fidèles, le malheur joint à l'innocence.

« Quoique les néophytes de *Sin-kiocng* n'aient plus

été menacés par les infidèles du pays, ils n'ont pas toujours échappé aux poursuites des mandarins; on en compte plusieurs parmi eux qui ont souffert pour la foi; il en est même qui ont subi l'exil. Plus tard, on les a tous graciés, à l'exception d'un saint vieillard qui est, depuis vingt-deux ans, courbé sous le poids de la cangue. Devenu aveugle pendant sa longue captivité, il fut libre alors de retourner chez lui, mais à la condition de garder le fardeau qui pesait sur ses épaules, à moins qu'il n'aimât mieux s'en débarrasser par l'apostasie. Ce nouveau Job est un parfait modèle de résignation dans ses souffrances. Dans ma visite à son village, j'ai voulu m'entretenir quelques instants seul avec lui. Quelle consolation de voir près de moi ce généreux athlète de Jésus-Christ, brisé par les tourments qu'il a endurés pour son amour! La cangue touchait ma poitrine; je baisai plusieurs fois, sans qu'il s'en aperçût, cet instrument de son martyre qui me faisait envie : trop heureux si, quelque jour, un pareil supplice couronnait mes faibles travaux!

« Dans les montagnes qui forment la chaîne orientale du district, fleurit une nouvelle chrétienté, peu nombreuse, mais d'une ferveur admirable. Un bachelier converti à la foi en est le fondateur. Son zèle a fait autant de conquêtes à Jésus-Christ qu'il compte de membres dans sa famille; trente-sept chrétiens, dont deux sont gradués comme lui, ont reçu de ses mains le baptême. Je fus heureux de féliciter ce bon vieillard, qui m'accueillit comme un ange descendu du ciel : c'était la première fois qu'il voyait un Européen, et cet Européen était un Evêque.

« Plus loin, en s'enfonçant toujours dans les vallées de l'est, on rencontre plusieurs familles converties à la Religion par un confesseur de la foi, nommé Baptiste Uvang.

Il avait lui-même été païen et criminel avant que la grâce en fît un apôtre et un athlète de l'Evangile. De cruelles persécutions lui furent suscitées par les siens, sans que sa vertu en fût ébranlée ; au contraire, il désarma la haine par sa patience, et, ce premier triomphe obtenu, il ne tarda pas à voir tous ses parents lui demander le baptême.

« Ses épreuves, cependant, n'étaient pas finies. Arrêté par ordre des mandarins, il souffrit avec une rare constance les tourments les plus raffinés, plutôt que d'abjurer sa foi : tantôt on le soufflettait avec barbarie, tantôt on le suspendait par les oreilles, et dans cet état on lui injectait de l'eau dans les narines, ou bien encore on chargeait ses épaules de lourds fardeaux, après l'avoir fait mettre à genoux sur des lames de fer rouge ; on en vint presqu'à lui broyer les jambes, en les comprimant avec ses chaînes dans une horrible étreinte. Au milieu de ces tortures il gardait le silence, ou il invoquait avec ferveur les noms de Jésus et de Marie. Le mandarin, voyant tous ses efforts inutiles, et ne sachant plus quel supplice inventer, permit au généreux chrétien d'aller dans sa famille se guérir de ses blessures, et surtout, ajouta-t-il, de sa folle obstination.

« Les autres chrétientés de *Su-gan-fu* ne présentent rien de remarquable, excepté leur piété qui est exemplaire. Il en est une, cependant, dont l'origine rappelle un fait assez curieux. Un pauvre néophyte de Pékin, ne pouvant se procurer dans cette capitale des moyens suffisants de subsistance, s'était retiré dans les plus âpres montagnes du *Chan-si*, pour y gagner sa vie en colportant de petits objets de négoce. Arrivé à *Si-lin*, il remarqua devant l'habitation d'un paysan une vieille croix, au pied de laquelle fumaient des bâtonnets d'encens. Grande fut sa

surprise et sa joie à cette vue. Ceux à qui il demanda l'explication d'un culte si étrange lui répondirent qu'on adorait un esprit inconnu, mais puissant, et qu'en cela on suivait l'exemple des ancêtres, qui avaient légué cette croix au village comme une sauvegarde centre tous les fléaux.

« Notre chrétien ne laissa pas échapper l'occasion qui s'offrait à son zèle. Comme un autre S. Paul dans l'aréopage, il annonça aux paysans le Dieu qu'ils adoraient sans le connaître, et la prédication du nouvel apôtre fit tant d'impression sur eux, qu'ils le prièrent de se fixer dans le pays, pour achever de les instruire. Il consentit bien volontiers à leur demande. Pendant six ans qu'il se dévoua au ministère de catéchiste, il enseigna à ces bons montagnards tout ce qu'il savait de la doctrine chrétienne, toutes les prières qu'il avait apprises, et les pieuses pratiques en usage parmi les fidèles; de plus, il choisit parmi ses disciples douze des plus capables et des plus fervents, qu'il déclara catéchumènes, et leur imposa à chacun le nom d'un saint honoré par l'Église. Ces douze furent les premiers admis au baptême, mais ils ne furent pas les seuls; grâce aux soins du Missionnaire qui les a visités, on compte aujourd'hui dans cet humble village quarante-neuf chrétiens.

« Je viens de vous dire ce qui fait notre joie dans cette vaste Mission : un mot maintenant sur ce qui nous afflige. Combien pensez-vous que nous ayons de chapelles pour les quarante-une paroisses de *Su-gan-fu ?* Une seule; et encore avait-elle été si ébranlée par un tremblement de terre, qu'il eût fallu l'abandonner tout à fait, si la sainte OEuvre ne nous avait mis à même d'y faire les plus urgentes réparations. Nos fidèles qui se réjouissent aujourd'hui de la voir restaurée, n'oublient pas, soyez-en

sûrs, à qui ils doivent ce bienfait, et ils ne manquent jamais de nommer leurs frères d'Europe dans les prières que leur reconnaissance fait monter au ciel. Partout ailleurs, quand le Missionnaire veut rassembler son troupeau, il n'a qu'une chambre d'emprunt pour lieu de réunion ; quelquefois même, à défaut du plus obscur réduit, il convoque ses néophytes dans une caverne, pour offrir avec eux les saints mystères.

« Mais ce qui manque plus encore à *Su-gan-fu*, ce sont des prêtres; il n'y en a qu'un seul pour desservir le district tout entier. Aussi ne peut-il ni prendre un soin convenable de son troupeau, dispersé çà et là sur un espace de cent lieues carrées, ni s'occuper sérieusement de la conversion des gentils. Quel ministère que le sien! cinq ou six prédications par jour, des instructions spéciales aux catéchumènes qui se disposent au baptême, des entretiens particuliers avec les néophytes appelés à recevoir les sacrements de pénitence et de confirmation : voilà une partie de ses charges quotidiennes, qui prennent, à elles seules, les deux tiers de la journée.

« Et je n'ai encore parlé que de sa vie sédentaire : que dire de ses fatigues en voyage? Souvent il lui arrive de braver, pendant des semaines entières, la pluie et les vents, d'endurer la faim et la soif, de rester exposé en plein air à l'humidité pénétrante des nuits, après avoir haleté tout le jour sous un ciel de feu, de s'abandonner enfin à la chute des torrents et des fleuves ; et tous ces dangers, toutes ces fatigues, il les affronte le plus souvent pour une seule âme, pour un pauvre moribond qui attend de sa main les derniers sacrements.

« Encore s'il trouvait, au terme de sa course, un lieu propre à se délasser. Mais non ; en été il doit se réfugier dans des grottes humides, où le repos n'est possible

qu'aux dépens de la santé ; en hiver il est suffoqué par l'odeur du charbon fossile, qui brûle jour et nuit dans les chaumières, et infecte de ses fétides exhalaisons le réduit du pauvre, seul abri qui s'ouvre à l'homme apostolique. Tout cela finit ordinairement par donner au Missionnaire, ou des maladies aiguës qui l'enchaînent pour un certain temps au logis, ou des infirmités qui l'accompagnent jusqu'au tombeau.

« A ce genre de tribulations s'en joint un autre encore plus cruel : c'est celui que nous suscitent les idolâtres et les faux frères. Contrariétés, injures, calomnies, on m'a tout prodigué ; je n'ai pas fait une démarche qu'on n'ait flétrie, pas une entreprise à laquelle on n'ait apporté des entraves. Fondais je une chrétienté ? bâtissais-je un établissement ? L'ennemi de tout bien était là qui créait sourdement des obstacles. Quels orages n'a pas déchaînés contre moi l'érection d'un séminaire ! J'y ai dépensé beaucoup de sueurs et d'argent, et d'amères vexations ont été ma récompense. Mon domestique arrêté, cinquante chrétiens emprisonnés avec lui, voilà mon premier salaire. Pour ma part, je me vis obligé de fuir, entraînant avec moi mes élèves proscrits comme leur maître ; tour à tour nous fûmes chassés de la maison d'un fidèle et du sommet de quelques montagnes, où nous avions cherché successivement asile; et pour trouver ce repos et cette sécurité que nous refusait même la solitude, il nous fallut demander refuge à la cabane d'un mendiant. Là, pour un moment, la paix et la facilité de nous recueillir nous furent données : j'en profitai pour reprendre vis à-vis de nos étudiants des soins un instant suspendus ; j'enseignai, je prêchai, faisant ainsi pratiquer à ces bons disciples un double noviciat, celui de la science et celui de la croix.

« Dieu, toujours bienveillant envers ceux qui souffrent pour la justice, daigna nous consoler à travers ces épreuves. Il permit qu'une lettre de Mgr Mouly nous arrivât alors du fond de la Tartarie ; instruit de notre situation déplorable, il nous écrivait pour compatir à nos peines et nous exciter à la résignation. Ce témoignage de sa charité ne nous fut point inutile ; après l'avoir reçu, la patience nous devint en quelque manière plus douce et plus facile. Une autre grâce encore retrempa notre courage. C'est que nous pûmes, pendant plusieurs mois, garder le Saint-Sacrement exposé sur un modeste autel ; étudiants et fidèles du voisinage venaient en secret l'adorer avec leur Missionnaire, et nous sortions tous de là plus forts et plus décidés à supporter, aussi longtemps que Dieu le voudrait, les privations et les souffrances.

« Malgré la surveillance dont nous sommes l'objet, nous pouvons de temps en temps exercer le saint ministère au dehors ; et c'est encore pour nous une satisfaction d'autant plus agréable, que nous en jouissons sous les yeux mêmes de nos ennemis. La difficulté est souvent extrême, surtout quand il s'agit des femmes. Dans ce cas le courage ne suffirait point, s'il n'appelait à son aide quelque sainte ruse dans le genre de celle que je vais raconter. Des prisonnières chrétiennes avaient demandé un prêtre pour entendre leur confession ; mais on les gardait à vue, et les mesures des satellites étaient si bien prises, qu'il paraissait impossible de parvenir jusqu'à elles. Baptiste Uvang, cet illustre confesseur de la foi dont j'ai parlé plus haut, l'essaya néanmoins, et fut assez heureux pour tromper la vigilance des soldats. Autour de l'enceinte qui retenait les prisonnières, étaient entassées des cannes de maïs ; il s'y cacha pendant le jour, et de là reçut les aveux de toutes ces captives, sans que les gardiens en eussent le moindre soupçon.

« Si la direction du troupeau fidèle nous laisse peu de temps à donner aux païens, ne croyez pas, cependant, que de leur part il ne nous vienne parfois des consolations inattendues. Quelle joie pour nous de voir apparaître, au milieu de nos réunions mystérieuses, une femme idolâtre que la grâce a touchée, et qui est sortie en secret du sein de sa famille endormie, pour assister au saint sacrifice dans nos nouvelles catacombes, et ne rentrer dans la maison qu'avec le bienfait du baptême ! Notre émotion n'est pas moins vive, lorsque nous entendons les gentils eux-mêmes rendre hommage à notre sainte Religion, publier avec admiration les vertus qu'elle inspire, et, quand ils veulent assurer le bonheur de leurs enfants, rechercher avec empressement pour leurs filles des maris chrétiens.

« Mais où notre cœur surabonde de joie, après avoir longtemps gémi dans une affliction profonde, c'est au retour de nos frères, de ces infortunés transfuges qui avaient cédé aux conseils de la peur, et que la honte retenait enchaînés dans le camp ennemi. Après une douloureuse attente, je les ai tous vus à mes pieds, implorant le pardon de leurs fautes, et se relevant purifiés pour aller à la table sainte sceller leur réconciliation avec le sang de l'Agneau sans tache.

« Pour opérer ces prodiges de conversion, Dieu n'emprunte pas toujours notre ministère ; il se sert bien souvent des laïques, des femmes, quelquefois même des apostats ; car ces derniers, jusque dans la profondeur de leur chute, se rappellent encore les douceurs du tabernacle d'Israël. Je n'en citerai qu'un exemple.

« Deux chrétiens, un père et son fils, avaient apostasié pendant la dernière persécution; la crainte des tourments les avait rendus parjures. Devenus après leur faute

un objet d'horreur pour eux-mêmes, ils tombèrent bientôt dans l'accablement du désespoir, et dès lors ne connaissant plus de frein, ils cherchèrent à oublier dans des excès de tout genre la foi qu'ils avaient trahie. Le fils épousa une femme païenne qui avait pour les chrétiens une haine déclarée. Cependant, comme il n'avait pu effacer de sa mémoire toutes les vérités de notre Religion sainte, nos dogmes et nos préceptes revenaient souvent dans ses entretiens, et, sans qu'il s'en doutât, il en inspirait l'amour à sa compagne. Peu à peu ce sentiment, aidé par la grâce, triompha si bien de ses anciennes préventions, qu'elle pressa son mari de l'initier, sans plus de délai, au culte qu'il lui avait fait connaître. Alors le jeune homme se prit à sangloter, et confessa par quelle faiblesse il avait renié le Dieu des chrétiens. Cet aveu, loin d'affaiblir le courage de son épouse, la confirma dans sa pieuse résolution; elle n'en mit que plus d'instances à demander, comme le comble du bonheur, d'être comptée parmi les enfants du Maître du ciel. Quoique ce désir fût la condamnation de sa conduite passée, le mari ne s'y opposa pas; au contraire, il encouragea sa femme dans la voie où elle entrait, et pour lui faciliter les moyens de s'instruire, il la confia quelque temps à des vierges chrétiennes. Celles-ci l'accueillirent comme une sœur. Après quinze jours de pieux exercices, elle reçut le baptême, et sortit des fonts sacrés avec une telle ferveur, que s'élevant au-dessus de son sexe, elle se fit l'apôtre de son époux et de son beau-père, et parvint à les ramener l'un et l'autre dans le sein de l'Eglise. J'ai vu plusieurs fois, depuis, ces trois néophytes, et j'ai trouvé en eux tant de ferveur et de simplicité, qu'on ne saurait trop exalter la miséricorde de Celui qui fait surabonder la grâce où abonda le délit.

« Vers la fin de 1839, eut lieu une conversion tout aussi consolante. Une païenne, infirme et presque aux portes du tombeau, était assistée par un médecin chrétien, qui l'instruisit en peu de temps et lui conféra le baptême. Revenue à la santé contre toute espérance, elle se mit à étudier avec ardeur notre sainte foi, dont elle ne savait encore que les vérités fondamentales ; bientôt après elle reçut la confirmation et fut admise au banquet eucharistique.

« Peu de temps s'était écoulé depuis cette dernière faveur, lorsque sa fille unique, âgée de cinq ans, tomba dangereusement malade, et se sentant près de mourir, demanda le baptême. A peine était-elle régénérée, qu'elle dit à sa mère : « Mes forces m'abandonnent, je te « quitte, mais c'est pour aller t'attendre au ciel ; l'année « prochaine nous nous y reverrons. » Et l'enfant mourut.

« Quand l'année fut presque révolue, la mère se sentit en effet défaillir. Elle appela de nouveau le médecin à qui elle devait le bienfait de la foi. Il vint ; mais comme il savait la prédiction de la jeune enfant, il avait compris que l'heure solennelle du départ était proche, et dans cette conviction il s'était fait accompagner d'un prêtre. C'était l'infatigable Baptiste Uvang, qui fut présenté à la famille en qualité de docteur. Tandis que le médecin dissertait longuement avec le mari et le beau-père, le ministre de Jésus-Christ entendait la confession de la fervente néophyte, et lui administrait le viatique et l'extrême-onction. Enfin, arriva le jour anniversaire de la mort de la jeune fille, et ce fut celui où expira paisiblement sa mère.

« A ces joies qui nous viennent du dehors, ajoutez celles que nous goûtons en quelque sorte en famille au milieu de nos chrétiens. Combien nous sommes dédom-

magés de nos tribulations et de nos fatigues par la ferveur des nouveaux convertis, si saintement avides d'instructions religieuses ; par l'empressement de nos pauvres néophytes à s'approcher du tribunal de la pénitence, et à se nourrir du pain céleste ! Et nos catéchumènes, comme ils s'inclinent avec amour sous le joug de la croix ! Ils n'ignorent pas à quels sacrifices ils se dévouent en frappant à la porte de l'Eglise; ils savent que dès le premier pas ils auront, ou des liaisons coupables à rompre, ou des habitudes invétérées à combattre, qu'ils vont se trouver sans appui, exposés aux outrages de leurs proches, aux vexations des païens, aux rigueurs de l'exil ; et malgré cet anathème général, ils n'ont qu'un désir, celui d'être baptisés ; qu'un bonheur, celui de voir approcher le jour où l'eau sainte, en coulant sur leur front, les désignera comme de nouvelles victime aux traits de nos ennemis.

« Que dirai-je du courage de nos chrétiens qui viennent, de soixante milles de distance, à pied, dans l'angoisse du dénûment et de la crainte, au lieu où ils espèrent rencontrer un ministre des autels, et pouvoir participer aux saints mystères ? Rien ne les arrête : le chapelet à la main, une petite croix d'argent suspendue au cou, ou bien, sur leur chapeau, quatre lettres chinoises qui expriment une invocation au Saint-Esprit, on voit des femmes, des enfants, braver résolument les privations et les périls d'un si long voyage.

« S'il est une vertu plus admirable encore, c'est leur charité. De simples cultivateurs, qui n'ont que la misère en partage, imposent un tribut volontaire sur leurs pénibles sueurs, sont industrieux à trouver un superflu dans leur indigence, pour soutenir, avec leurs pieuses collectes, les confesseurs de Jésus-Christ, qui languissent sans secours dans les prisons ou l'exil. Et ce qui est

digne de remarque, les plus pauvres sont les plus généreux; l'aumône tombe plus abondante des mains qui auraient plus de droits à la recevoir!

« Que manque-t-il à une terre si féconde? Des ouvriers plus nombreux. Elle ne demande qu'à produire : pourquoi sont-ils si rares ceux qui consentent à recueillir ses fruits? Viennent donc à notre aide de nouveaux coopérateurs! viennent plus spécialement nos vénérables frères de l'ordre séraphique, auquel est confiée cette Mission lointaine! héritiers du zèle qui dévorait notre saint fondateur, qu'ils viennent en grand nombre répandre, sur ces terres abandonnées, le germe de leurs bons exemples et celui de la divine parole, ainsi qu'ils le font avec tant de succès dans les autres régions du monde catholique! »

« Et vous, charitables associés de la grande OEuvre, je ne puis terminer cette lettre sans vous payer, au nom de nos Missions, un sincère tribut d'éloges et de reconnaissance. Tant qu'il restera un néophyte dans ces chrétientés lointaines, il conservera avec une pieuse affection le souvenir de nos bienfaiteurs, de ces frères généreux de l'Occident qui tendent une main secourable aux enfants de la Chine, pour les attirer après eux à l'éternelle béatitude. Réunis à notre troupeau, nous continuerons jusqu'au dernier soupir d'appeler les bénédictions d'en haut sur vos familles, comme nous hâtons déjà par nos prières, en faveur des Associés défunts, la possession de cette gloire dont ils nous ont aplani le chemin.

« † Alphonse,
Coadjuteur du Vicaire apostolique du Chan-si. »

MISSIONS DE MADAGASCAR.

Extrait d'un Mémoire présenté à MM. les membres des Conseils Centraux de l'Œuvre par M. Dalmond, Préfet apostolique de Madagascar.

« Messieurs,

« Quand on observe la position géographique de Madagascar, on se demande avec une douloureuse surprise comment il se fait que, placée sur la route de l'Inde, et à côté de deux colonies très-fréquentées par les Français depuis deux siècles, cette île n'ait vu briller qu'un instant les lumières de la foi, qui ont pénétré au sein même de la Chine. Et cependant les Malgaches sont mieux disposés que les Indiens et les Chinois à embrasser notre Religion sainte ; le climat de leur île n'est pas plus malsain, en général, que les Antilles, que Batavia et bien d'autres rivages où les Européens ne cessent d'aborder. Il a donc fallu, ou des circonstances exceptionnelles, ou des

préventions trop légèrement conçues, pour faire abandonner par les hommes apostoliques le défrichement à peine commencé de ce vaste pays.

« Louis XIV avait projeté l'occupation de Madagascar, et fondé deux établissements, l'un au Fort-Dauphin, l'autre à Sainte-Marie. A la sollicitation de ce prince, saint Vincent de Paul y envoya des Missionnaires qui, peu de temps après leur arrivée, furent malheureusement décimés par la mort; ce qui n'empêcha pas l'homme de Dieu de diriger vers le même but deux nouvelles colonies. Cette fois le succès répondit encore moins à ses vœux. La première, jetée par l'orage sur le Cap de Bonne-Espérance, dut revenir en France dix-huit mois après, faute d'un navire qui la transportât à sa destination ; la seconde fut prise en mer par les Espagnols avant d'avoir vu les côtes de Madagascar.

« Cependant M. Bourdaise, un des premiers apôtres de cette île, ne cessait de demander à saint Vincent des collaborateurs : « N'écoutez pas, lui écrivait-il, ceux « qui veulent vous détourner d'envoyer ici des Mission- « naires; ceux de nos confrères qui sont morts, ont péri « bien moins par l'insalubrité du pays, que par l'excès « de leur zèle, par leurs courses multipliées pour satis- « faire au désir qu'ont tous les Malgaches de s'instruire « de la Religion. Avec deux ou trois Missionnaires, en « peu d'années, toute la province du Fort-Dauphin sera « chrétienne. »

« En effet, saint Vincent de Paul ayant envoyé d'autres prêtres, la Mission prospérait de jour en jour, lorsque, par suite des vexations que l'avidité des traitants faisait éprouver aux Malgaches, ceux-ci massacrèrent une partie des Français. L'évacuation de l'île fut alors ordonnée.

et Louis XIV défendit à tous ses navires d'aborder ces rivages teints du sang de nos compatriotes. Sous Louis XVIII, on fonda de nouvelles colonies à Sainte-Marie et à Tintingues; mais aucun Missionnaire n'accompagna l'expédition.

« J'allai pour la première fois à Sainte-Marie en 1837. Les Malgaches, au nombre d'environ six mille, me témoignèrent le désir de se faire chrétiens. Comme cette île est malsaine, je n'y passai que trois mois pour m'acclimater; à mon départ, j'avais déjà baptisé cent quatre-vingts indigènes, dont un tiers d'adultes. En 1838, je revins parmi eux; mon séjour fut de six mois; je bâtis deux chapelles; peu de personnes furent baptisées, parce que les travaux des deux oratoires avaient absorbé tout mon temps.

« Plus heureux en 1839, je grossis mon petit troupeau de quatre cents nouveaux catholiques : c'était le fruit de huit mois d'instructions. Depuis cette époque, je n'ai plus résidé à Sainte-Marie; mais j'y ai touché plusieurs fois en allant à Nossi-bé, et j'ai pu m'assurer que les néophytes persévéraient dans leurs bonnes dispositions.

« C'est en 1840 que j'ai commencé la Mission de Nossi-bé. Je fus reçu avec enthousiasme par tous les chefs, et en particulier par la reine *Tsimekou*, âgée de quinze ans, qui me pressa avec les plus vives instances de me fixer dans son village. Aussitôt j'ouvris une école où *Tsimekou* et quarante autres personnes venaient apprendre à lire, à écrire, et à prier Dieu. Ces commencements me comblèrent de consolation; mais ce furent mes succès mêmes qui, dans la suite, me créèrent des obstacles, en soulevant contre moi l'envie et la cupidité.

« Il existe à Nossi-bé et dans quelques îles voisines une ancienne colonie d'Arabes mahométans, hommes corrompus, ignorants et fanatiques, qui ont tous les vices des autres nations musulmanes, sans en avoir les bonnes qualités. Ils dirent aux Malgaches que les enfants auxquels on apprenait à lire mourraient bientôt ; que j'étais un espion envoyé par les Français, pour les livrer aux Hovas leurs ennemis, et qu'il fallait me tuer pour la sûreté de la tribu. Plusieurs naturels se laissèrent égarer par ces calomnies, et proposèrent au chef *Tsimaneruhou* d'entrer dans le complot ; mais celui-ci leur répondit : « J'ai confiance en ce blanc ; si vous voulez lui faire du « mal, je réunirai tous mes guerriers, et nous mourrons « tous pour défendre sa vie. »

« Sur ces entrefaites arriva un navire de l'état, qui fit une longue station dans l'île. Mes persécuteurs en furent-ils intimidés, ou bien les bonnes dispositions de la plupart des Malgaches imposèrent-elles silence aux calomniateurs ? je ne sais ; toujours est-il qu'on ne m'inquiéta plus jusqu'à mon départ. Après huit mois de séjour à Nossi-bé, je retournai à Bourbon, où je fus obligé de remplacer M. le Préfet apostolique, pendant son voyage en France.

« Jusqu'ici j'avais travaillé seul sur ces plages abandonnées, n'ayant que Dieu pour confident et pour appui dans mon isolement. J'allais enfin trouver des collaborateurs. En 1842, il arriva deux Missionnaires pour Madagascar : c'étaient M. Minot, homme vraiment apostolique, mais âgé de soixante ans, et M. Joly, du séminaire du St-Esprit, prêtre aussi courageux que zélé. Nous partîmes ensemble pour Madagascar. M. Joly resté seul à Sainte-Marie, en repartit malade au bout de trois mois. M. Minot passa six mois à Nossi-bé. Comme il ne pouvait

apprendre la langue du pays, nous pensâmes qu'il serait plus utile aux Malgaches en se fixant à Bourbon, d'où il pourrait, comme procureur, rendre à la Mission bien des services. Pour moi j'allai à Nossi-Mitsiou, petite île située à huit lieues de Nossi-bé, où le roi *Tsimiarou*, quoique mahométan, avait témoigné le désir de me voir. C'est surtout ici que j'ai éprouvé toute la funeste influence des Arabes. *Tsimiarou* me reçut d'abord avec beaucoup d'amitié ; sans attendre ma demande, il mit à ma disposition cent cinquante hommes pour me bâtir un logement. Il venait chez moi trois ou quatre fois par jour pour s'instruire. Indépendamment de la religion, je lui appris les éléments de la lecture, du calcul, de la géographie et de la culture européenne : il saisissait tout avec une étonnante facilité, et après chaque conférence il allait sur son tribunal répéter aux Malgaches ce que je lui avais enseigné. Il trouvait surtout très-beaux les actes de foi, d'espérance et de charité chrétiennes : « Voilà, disait-il, « des prières admirables, et que je comprends, tandis « que je n'entends rien à celles des musulmans. »

« Cependant, les Arabes de Nossi-bé s'émurent ; ils vinrent en foule assiéger *Tsimiarou*, lui firent des cadeaux et des caresses, joignant aux plus magnifiques promesses, s'il leur restait attaché, la menace des vengeances célestes en cas d'abandon. Le roi se laissa intimider, et, par crainte de lui déplaire, presque personne n'osa plus fréquenter ma cabane. Réduit à une solitude à peu près complète, j'étais sur le point de quitter l'île, lorsqu'une circonstance providentielle changea la face des choses.

« J'avais recommandé à mes élèves de m'avertir, dès qu'ils sauraient un enfant malade. L'un d'eux vint un jour m'appeler. Je dis aux parents du malade que j'allais lui

donner le baptême ; que s'il mourait après l'avoir reçu, leur douleur ne serait pas sans consolation, parce que son âme irait suprès de Dieu jouir de la félicité du ciel : « Oui, me répondirent-ils, nous sommes bien contents « de cela. »

« Au sortir de la case, le père de l'enfant racontait aux gens du village ce que je venais de faire : « Ce blanc, leur « disait-il, a donné une eau sainte à mon fils, et s'il « meurt, il sera heureux avec Dieu. — C'est bien ! répé- « taient ses amis. » L'un d'eux me dit avec une tristesse mêlée d'espérance : « Et moi aussi j'ai un enfant malade, « viens lui donner ton remède. » Quelques jours après, on m'apporta la première de ces petites créatures, qui était rétablie, pour me remercier de sa guérison. Dès ce moment on me prit pour un grand médecin ; on m'invitait de tout côté à voir les malades ; j'en visitais jusqu'à vingt ou vingt-cinq par jour. Heureusement j'avais apporté de Bourbon une petite pharmacie, dont je fis usage avec assez de bonheur pour rendre à la santé un bon nombre d'indigènes.

« Alors, les esprits sensibles aux bienfaits changèrent tout à fait à mon égard ; les Malgaches comprirent que non-seulement *je ne leur portais pas malheur*, comme les Arabes le leur avaient fait croire, mais que j'étais pour eux, selon leur expression, *un père et une mère*. Ils venaient en grand nombre à la messe, le dimanche, et prêtaient à ma parole une oreille attentive. Tous les soirs, j'envoyais plusieurs de mes élèves enseigner la prière et le catéchisme dans les villages voisins, et, grâce à leur zèle, j'eus bientôt une centaine d'adultes disposés au baptême. Je différai néanmoins de leur administrer ce sacrement, dans l'incertitude où j'étais de pouvoir soutenir cette chrétienté naissante. Le temps était venu de m'en séparer ; j'étais seul

depuis huit mois; je ne voyais arriver aucun Missionnaire; je repris encore une fois le chemin de Bourbon. A Nossi-Mitsiou et à Nossi-bé j'aurais pu baptiser environ deux cents adultes et sept à huit cents petits enfants de leurs familles; mais le danger de séduction était si grand pour eux, dans ces endroits où les Arabes dominent, que j'ai préféré attendre qu'il y eût des Missionnaires à poste fixe.

« Après vous avoir entretenus de ce qu'on a fait jusqu'ici à Madagascar, il me reste, messieurs, à exposer quelques observations générales, sur le caractère des habitants et sur le climat du pays. Si je m'étais borné à évangéliser une seule côte, j'aurais pu, sans doute, instruire et baptiser un bien plus grand nombre de personnes; mais comme Madagascar est un pays très-peu connu des Européens, j'ai préféré suspendre ce bien partiel, pour parcourir les points les plus importants de cette île, ponr étudier les mœurs des indigènes, et surtout ponr constater l'influence du climat, contre lequel s'élèvent tant de préventions. Possédant les deux principaux idiomes de Madagascar, il m'a été plus facile d'acquérir des notions exactes sur tous ces sujets; et, soit par ce que j'ai vu, soit par les informations que j'ai puisées auprès des naturels dans les différentes provinces, j'ai recueilli les observations suivantes :

« 1° Le caractère des Malgaches varie avec les diverses tribus. Ainsi, ceux du nord-est, nommés *Betsimitsaras*, sont naturellement timides, bons, doux, hospitaliers, respectueux envers les Européens; ils n'oseraient faire du mal à un blanc, quelque injustice qu'ils souffrent de sa part; le vol est inconnu parmi eux. Les *Sakalaves*, qui habitent l'ouest, sont, au contraire, altiers, turbulents, passionnés pour la guerre et portés au vol; peut-être n'attenteraient-ils pas sans motif à la vie d'un

blanc ; mais aussi ne laisseraient-ils pas une injustice sans vengeance. Entre ces deux extrêmes, se dessinent autant de nuances qu'il y a de peuplades. Les *Anti-Nossi* (habitants du sud) par exemple, diffèrent peu des *Betsimitsaras :* les *Antan-Karas* (habitants du nord) sont courageux : intrépides comme les *Sakalaves*, avec des mœurs plus douces ; ce sont ceux qui offrent le plus de ressources pour un meilleur avenir. Les *Hovas*, qui habitent l'intérieur et qui ont conquis une grande partie de Madagascar, avaient fait des progrès réels en civilisation sous le roi *Radam*, progrès blâmés et combattus par la reine actuelle, qui est un tyran aussi détesté de ses vassaux héréditaires que de ses nouveaux sujets.

« Tous ces peuples ont beaucoup d'aptitude pour les sciences et les arts européens : on en fait une expérience journalière à Bourbon, où les Malgaches sont les seuls Africains qui exercent les métiers avec intelligence. Leurs enfants apprennent à lire en six mois. Dans bien des villages où je ne suis resté qu'une semaine ou deux, j'ai réussi, en gardant près de moi les enfants toute la journée, à leur apprendre le *Pater*, l'*Ave*, le *Credo*, les commandements de Dieu, les actes des vertus théologales, l'*Angelus*, les principales vérités de la Religion et un ou deux cantiques. On n'obtiendrait pas mieux des enfants européens.

« Mais c'est surtout sous le rapport religieux que les Malgaches donnent les plus belles espérances. Ils reconnaissent un Dieu unique ; s'il n'y a parmi eux ni idoles, ni culte public, ni temple, ni prêtre, c'est qu'à l'exemple des patriarches les chefs de famille offrent eux-mêmes des sacrifices, tels que les prémices de la récolte, ou le sang d'un taureau. Sans doute il règne dans les esprits bien des

superstitions ; mais ils y renoncent facilement quand la Religion les a détrompés.

« De toutes ces observations il est aisé de conclure que, s'il y a dans cette île, comme partout, des obstacles à surmonter, ils sont moins grands et moins nombreux que chez d'autres nations infidèles, où l'Evangile s'annonce avec succès. Chez les *Betsimitsaras* et autres tribus qui ont un bon caractère, on peut, en deux ou trois ans, gagner à la Religion au moins la moitié des grandes personnes, et la plupart des autres ne mourraient pas sans demander le baptême. Les *Sakalaves*, au contraire, surtout dans les lieux où dominent les Arabes, comme à Nossi-bé et à Mayot, offriraient peu d'adultes au prosélytisme ; mais on peut compter que tous les enfants seraient à nous ; en sorte qu'on aurait l'espérance, et presque la certitude, même dans les pays soumis aux conditions les plus défavorables, de voir toutes les générations futures devenir chrétiennes.

« 2° Sous le rapport de la salubrité, Madagascar est l'objet de préventions qui, pour être générales, n'en sont pas moins injustes. En effet, s'il y a dans cette île des plaines marécageuses, il y a aussi de hautes montagnes qui la traversent dans toute sa longueur ; d'où il suit que, sur une étendue de trois cents lieues, l'état sanitaire est aussi varié que les influences locales sont différentes. Ce qui a donné lieu à la mauvaise réputation du climat, c'est que les Français se sont fixés, jusqu'ici, précisément dans les lieux les plus malsains. On remarqua d'abord Tamatave, Foulpointe, Tintingue, Sainte-Marie comme de beaux sites, ayant d'excellents ports, et l'on s'y établit : mais sous ces flatteuses apparences, on n'avait pas voulu voir les germes cachés de contagion ; nos compatriotes y mouraient en foule, et, sans plus d'examen, on en tira la

même conclusion contre Madagascar tout entier, on l'appela *le tombeau des Européens*.

« Pour moi, après avoir pris mes renseignements dans les diverses régions de l'île, après avoir interrogé les naturels du pays et les blancs qui sont venus s'y fixer, ayant constaté par moi-même des expériences faites depuis longues années, j'ai acquis la conviction qu'une grande partie même des côtes est d'une salubrité parfaite. Ainsi *Vouhemar*, *Diego Suarez*, sur une zone de cent lieues, offrent un pays aussi sain que fertile : j'y ai vu sept ou huit maisons de Français, composées d'hommes, de femmes et d'enfants, qui étaient là depuis six, dix, quinze, dix-huit années ; tous se portaient très-bien, et ils m'ont assuré n'avoir jamais eu d'accès de fièvre, tandis que dans les lieux jadis colonisés par la France, on ne voit que peu de traitants, dans un état presque habituel de maladie, et pâles comme la mort. La côte sud-ouest, appelée *St-Augustin*, est également favorable ; la température y est fraîche, le pays sec et sans marais. Des baleiniers américains ou anglais couchent souvent sur le rivage, quelquefois même en plein air, à l'exemple des naturels, sans qu'aucun d'eux prenne la fièvre ; il en est de même pour nos marins de Bourbon, qui y font de fréquents voyages. A Sainte-Marie, au contraire, on est atteint par le mal presqu'aussitôt qu'on aborde. J'ai vu un baleinier qui a eu vingt-quatre hommes malades, pour y être resté vingt jours ; un autre navire y a perdu la moitié de son équipage. L'intérieur de l'île est encore peu connu ; à en juger par la province d'*Emyrme*, où les Européens ont longtemps séjourné, il serait aussi sain que la France.

« Je termine, Messieurs, en recommandant ma Mission à vos charitables prières, et à celles de vos pieux Asso-

ciés : si leurs vœux et les vôtres s'élèvent avec persévérance en faveur de Madagascar, ce vaste pays sera bientôt chrétien.

« Je suis, etc.

« DALMOND, *Préfet Apostolique.* »

Lettre du R. Père Cotain, Missionnaire apostolique de la Compagnie de Jésus, à ses Confrères de Vals.

La Ressource, 28 août 1845.

« Que ne m'est-il donné, mes bien-aimés Frères, de franchir aussi vite que la pensée l'espace immense qui nous sépare ! Que d'agréables moments je passerais au milieu de vous, dans ces allées de Mons si délicieuses, où mon cœur vous voit tous réunis, réparant par quelques jours de repos vos forces épuisées, et vous préparant ainsi à continuer avec courage vos saints exercices et vos travaux! L'âme, édifiée comme autrefois, et excitée par vos exemples, je reprendrais la route de notre cher Madagascar, dont je vous aurais parlé tout à mon aise ; j'aurais vu vos saints transports aú récit de nos premiers combats, de nos épreuves déjà sur cette patrie nouvelle, comme aussi de nos douces espérances pour l'avenir ; j'aurais entendu l'expression animée de vos désirs, de vos vœux ardents de nous suivre. Et tout plein de ces pensées, de si suaves et de si consolantes émotions, je serais revenu les partager avec mes braves compagnons d'armes, sur cette même terre promise, où nous

vous attendons. Mais où m'emporte mon cœur? ce charme, ce beau rêve, se dissipe. Je suis loin, bien loin de vous ; à la Ressource, non à Mons ! Je serai dans votre retraite au moins par la pensée, mes bien chers Frères ; et de cette manière j'y suis bien souvent. C'est ainsi que je vous vois, en ce moment, m'entourant tous, et me prêtant une oreille attentive. Je vais donc, il en est temps, commencer mon récit.

« Le moment du départ pour Madagascar était enfin arrivé. Nous nous embarquons, avec les effets les plus nécessaires, M. Dalmond notre Préfet à notre tête, le P. Denicau, le P. Monnet et moi, ainsi que le bon F. Remacle et deux Malgaches, attachés tous les deux à la Mission. Ce fut le 5 juin que le *Voltigeur*, corvette de l'état, mit à la voile pour Saint-Augustin. Nous faisions ce jour-là l'office de Notre-Dame *Auxilium christianorum* : nous ne pouvions partir sous de meilleurs auspices. Aussi la traversée fut-elle heureuse, quoiqu'un peu longue à cause des calmes ; nous arrivâmes au mouillage de St-Augustin, après douze jours de traversée.

« Nous voilà donc en vue de cette terre tant désirée, que nous sommes venus chercher de si loin ! Nous voyons déjà, accourant au loin sur la plage, quelques hommes de ce peuple qui va devenir notre peuple. La sagaye ou lance, qu'ils portent quand ils quittent leur case, brille sur leurs épaules ; leur démarche est fière ; leur corps noir, d'assez belle taille pour la plupart, est à moitié recouvert par une étoffe, fabriquée par eux-mêmes, et dont ils se drapent à la manière antique ; leurs cheveux artistement tressés, entremêlés de perles, de dents d'animaux, de quelques objets en argent ou en cuivre, font assez bon effet ; mais la graisse de bœuf ou de mouton,

dont ils les enduisent, les rend quelque peu dégoûtants par la mauvaise odeur. A part cela, tout l'ensemble de leur costume a quelque chose d'agréable et de noble dans sa simplicité. Vous vous croiriez transportés aux premiers âges du monde, et retrouver des hommes tels que les ont décrits les anciens. Nous les voyons s'agiter, et pousser à la mer quelque chose de blanc : c'est leur pirogue, faite souvent d'un seul tronc d'arbre, frêle esquif d'environ neuf pieds de longueur sur un ou un et demi de large, sur lequel cinq à six hommes ne craignent pas de s'embarquer, et de se livrer pendant d'assez longs voyages à la merci des flots. Le vent leur est favorable, ils dressent leur petite voile carrée; en voilà deux ou trois qui se dirigent vers notre bord. D'un côté, c'est le fils du prince Grimm et quelques-uns de ses gens, tous du territoire de *Quing-Vousou*, qui est à notre droite ; de l'autre, ce sont les envoyés du prince Will, qui viennent de l'entrée de la rivière de St-Augustin, pour savoir, ainsi que ceux du prince Grimm, qui nous sommes, et si nous venons en amis ou en ennemis. M. Dalmond et le petit Malgache Joseph les ont bientôt rassurés, en leur disant en peu de mots le motif qui nous amène. *Ravou, ravou !* s'écrient-ils : *contents, contents !* Ces insulaires nous tendent la main en signe d'alliance ; ils annoncent qu'il faut des cadeaux pour preuve de notre amitié, et qu'alors nous pourrons, en descendant à terre, exposer à l'assemblée des chefs et du peuple tout ce que nous désirons.

« De grand matin on met un canot à la mer ; M. Dalmond, nous trois et le jeune Malgache chargé des présents, prenons place avec un officier du *Voltigeur* : nous arrivons sur la plage. Il vous est plus facile de vous imaginer, qu'à moi de décrire, ce que nous éprou-

vâmes, en foulant pour la première fois la terre de Madagascar. Notre premier mouvement fut de nous prosterner sur ce rivage désiré, si longtemps assis à l'ombre de la mort, et sur lequel, après dix-huit siècles, par nos sueurs et nos travaux, aidés du secours de la grâce, allait aussi briller la douce, la vivifiante lumière de la foi.

« Nous nous relevons, et après un quart d'heure de marche nous atteignons le village des *Mahafales*, peuplade assez mal famée dans le pays, mais qu'il faut traverser pour se rendre à *Quing-Vousou*, et qu'il importe par conséquent d'avoir pour amie. D'ailleurs, là aussi, il y a des âmes à sauver. Le prince Grimm est le chef de cette tribu. Il s'avance vers nous, deux lances à la main, accompagné d'un certain nombre d'insulaires, tous comme lui armés de sagayes, quelques-uns même de fusils. Nous voilà dans son village, au milieu de son peuple. Jamais prêtre n'avait paru dans ces lieux. Difficilement je pourrais vous peindre la surprise des Malgaches : ils ont l'air tout ébahis de nous voir ; la forme de notre habit, sa couleur, notre maintien grave et modeste, tout les étonne ; ils ne savent comment nous classer parmi les êtres. Sommes-nous des Dieux, ou des êtres surhumains, comme quelques-uns d'entre eux le disent? sommes-nous simplement des hommes, comme tout semblerait assez l'annoncer ? ce fut pour un moment le sujet de conversations bruyantes et d'étranges conjectures.

« Cependant tout se dispose pour le conseil : les hommes se rangent en cercle, accroupis sur leurs talons : devant la case du chef, on étend une nate pour lui ; et vis-à-vis, une autre pour nous : les femmes et les enfants se tiennent à quelque distance, assez près pourtant pour entendre tout ce qui va être dit. M. Dalmond a la parole :

malgré sa prononciation différente de la leur, ces indigènes finissent par le comprendre, assez du moins pour se montrer contents de nous voir dans le pays, et disposés à faire un traité d'alliance avec nous. C'est ordinairement par le sang que se cimentent ces unions. Les deux parties contractantes se font une légère piqûre ; on mélange le sang qui en découle ; chacun en met quelques gouttes sur sa langue et l'avale. Après cette cérémonie, on est ce qu'ils appellent *frères de sang*; c'est-à-dire tellement liés d'intérêts et d'affection, qu'on se doit mutuellement, en toute occasion et jusqu'à la mort, protection et assistance.

« De crainte que ces peuples ne mêlent quelque idée superstitieuse à cette pratique, nous ne jugeâmes pas à propos de nous unir de la sorte avec nos Malgaches. M. Dalmond leur offrit de faire ce traité à sa manière; c'est-à-dire sur une feuille de papier, à laquelle serait apposée de notre part une marque rouge (le cachet de la Mission) marque qui vaudrait bien tout ce qu'on pourrait faire avec une piqûre, et mieux encore. Ils y consentirent, après en avoir délibéré entre eux. Aussitôt ils se lèvent contents du *cabare* ou conseil, et nous tendent les mains en signe d'amitié. Depuis que cette pièce leur a été remise, ils nous voient toujours de bon œil. Pour nous, le cœur plein de joie de ces heureux commencements, nous regagnâmes notre vaisseau avec la résolution de venir nous fixer chez les *Mahafales*, dès que nous serions un peu plus nombreux.

« Le même jour, nous descendîmes à Saint-Augustin. Ce village, ainsi appelé par les Européens, est situé à l'embouchure de la rivière qui porte le même nom, sur le canal de Mozambique et à peu près sous le Tropique du Capricorne. Sa population, à ce qu'il m'a semblé, doit

approcher de mille âmes. Les cases qu'elle habite sont très-basses et très-petites, comme partout à Madagascar, et éparpillées sans aucun ordre sur un sol tout sablonneux. Si l'air y est sain, comme on le dit, il faut s'attendre au moins à souffrir beaucoup en été : les chaleurs doivent y être terribles, tant à cause des monticules qui l'entourent en demi-cercle, que de la réverbération du soleil sur ces sables brûlants. Là, de même que chez les *Mahafales*, point de terres cultivées, point de jardinage, point même d'arbres fruitiers; quelques tamariniers seulement, et d'autres arbustes sauvages, tristes à voir et tout à fait inutiles pour les constructions, à l'exception du palétuvier verdoyant, qu'on aperçoit dans les marais voisins. Ce n'est pas, pourtant, que quelques petits points de cette côte désolée ne soient cultivables ; mais l'indolence des habitants, jointe au défaut d'industrie, n'en sait tirer aucun parti. Le peu de fruits qu'on trouve à Saint-Augustin, lui vient de l'intérieur, aussi bien que le riz et différents légumes : on les récolte dans les villages plus reculés, situés également sur les bords de la rivière.

« Tout occupés des réflexions que faisait naître en nous l'aspect d'un pays si sauvage, destiné pourtant à devenir notre station la plus importante , puisque c'est là que les vaisseaux de différentes nations viennent aborder; tout occupés, dis-je, de ces réflexions, nous cheminons vers le village. Bon nombre d'habitants, venus à notre rencontre, nous entourent et semblent satisfaits de nous voir. On nous avait annoncés, dès la veille, comme des hommes de prières, *Ampitzourou;* comme des envoyés de Dieu, *Hirak-Zanahare*. Les enfants surtout veulent nous serrer de plus près; ils prennent nos mains avec respect et affection, et semblent pressentir déjà quelque chose de ce qui attirait si puissamment, dans la Judée, il y a plus de dix-huit siè-

eles, tant d'autres enfants auprès du Sauveur. Pauvres petits Malgaches! puissent-ils éprouver bientôt les suaves effets et la maternelle influence de la religion! s'il faut en juger par l'intérêt qu'ils nous inspirent, par la confiance et l'amour qui semblent eux-mêmes les animer, cet heureux moment ne saurait tarder beaucoup.

« Au milieu de ce cortége, et précédés du héraut d'armes qu'on nous a dépêché par honneur, nous arrivons à la case du chef de ce peuple, le prince Will; là, nous attendent d'autres chefs subalternes, avec bon nombre d'hommes armés. Le commandant du *Voltigeur* et un autre officier s'asseyent avec nous sur la natte qui nous a été préparée, tandis que le prince Will et son fils encore enfant en font autant de leur côté. Figurez-vous cette scène vraiment poétique : ces groupes de femmes et d'enfants assez rapprochés; ces *Sakalaves*, nous enfermant de leur cercle de lances, drapés de leur *Saimbou*, et accroupis sur leurs talons; ces orateurs qui parlent et gesticulent avec chaleur : vous vous croiriez facilement au temps d'Homère. Mais, pour que rien ne manque du cachet des anciens, à peine tout le monde est-il à sa place, que voici venir deux esclaves, portant des vases pleins de lait, les plus élégants qu'on ait pu trouver dans la case du prince : les deux nègres s'approchent et les présentent à chacun des étrangers.

« Après cette civilité toute pastorale, le plus grand silence se fait. M. Dalmont, invité à prendre la parole, est écouté par l'assemblée attentive : il expose, comme chez les *Mahafales*, les motifs de notre arrivée à Saint-Augustin, tout le bien que nous voulons faire à ses habitants, et demande qu'un traité d'alliance fraternelle, rédigé sur papier et scellé du sceau rouge, soit le gage et le garant de notre mutuelle amitié. On délibère quelques instants : la proposition est acceptée avec joie. Cependant, comme

des envoyés du roi *Baba* doivent bientôt venir au village, on diffère de quelques jours la cérémonie, pour lui donner plus de solennité.

« Ce retard est mis à profit pour mieux connaître le pays. Une chose me pressait surtout : je désirais ardemment savoir si l'intérieur offrait, à quelque distance, un peu plus de ressources; si l'on voyait des champs, des villages, des forêts. Nous gravissons, le Père Denicau, deux officiers et moi, non sans difficultés et sans quelque péril, à travers des arbustes piquants, et par des pentes raides, les petites montagnes qui environnent Saint-Augustin. Deux enfants Malgaches fort aimables, et qui jusqu'à la fin ne se sont pas démentis, lorsque quelques jours après tout sembla nous délaisser et nous maudire, s'offrirent joyeusement pour nous servir de guides dans nos excursions. Nous en avions besoin, au milieu d'un pays où l'on ne rencontre pas un chemin tracé.

« Nous gravissons la crête de ces monts rocailleux, couverts de sable et de débris de coquillages, sans trouver d'autre abri contre un soleil brûlant, que des arbustes rabougris et hérissés d'épines. Arrivés près d'un sommet plus élevé, d'où je comptais embrasser un plus vaste horizon, je laissai prudemment le bon Père Denicau se reposer un peu avec un des enfants (l'autre et les deux officiers s'étaient déjà écartés pour se livrer à la chasse) : nous devions nous rejoindre plus tard. Après bien des tours et des détours pour trouver, parmis ces bruyères et ces buissons, quelque petit passage; après plus d'une piqûre aux jambes et quelques déchirures à l'habit, je parviens au point culminant. Plein d'espérance de découvrir enfin une assez belle campagne, je m'exhausse encore, pour mieux voir, sur l'arbuste qui me semble le plus élevé. Mais, ô surprise! ô désenchantement! aussi loin que ma vue peut s'é-

tendre dans l'intérieur des terres, ce sont mêmes buissons, mêmes bruyères, même aspect d'un sol aridement monotone. Pas un champ cultivé, pas un arbre, pas le moindre petit hameau, pas l'ombre d'un être à figure humaine! Seulement à ma gauche, sur le bord de la mer, quelques cabanes de pêcheurs se détachent sur la nudité du sable, et occupent, comme Saint-Augustin, des plages basses et brûlantes. Je l'avoue, je revins le cœur attristé auprès du Père Denicau, qui m'attendait avec quelque impatience, désireux de savoir lui aussi ce qu'était notre nouvelle patrie. Nous nous consolâmes mutuellement dans l'espérance de trouver mieux, quand nous pourrions pénétrer plus avant dans Madagascar, au sein de ces montagnes qu'on dit beaucoup plus élevées.

« Saint-Augustin, vers lequel nous descendions, nous parut dès lors avoir quelques charmes. Nous y remarquions plus d'arbres, plus de verdure que partout ailleurs. Ajoutez à cela sa bonne position, sa proximité des autres villages, qui bordent les deux côtés de la rivière, et qui forment entre eux une population de dix à douze mille âmes. Toutes ces considérations nous montraient clairement qu'il fallait débarquer là, et y fixer notre première tente.

« Telles étaient nos pensées et notre conversation, lorsqu'arrivés au pied de la montagne par un sentier fort difficile, nous nous trouvâmes sur la plaine sablonneuse de Saint-Augustin, non loin de l'endroit où, plus tard, les officiers devaient venir nous rejoindre. Nous nous mîmes à parcourir cette plaine, pour mieux connaître la localité. Je tenais beaucoup à voir la source où tout ce peuple va puiser de l'eau : notre bon petit guide nous y conduisit bien volontiers. Chemin faisant, nous visitâmes en détail la grande case, qu'un bien digne commerçant de Bourbon,

à qui elle appartient, nous avait généreusement offerte, en attendant que la nôtre fût bâtie sur le terrain que nous aurions choisi. Elle nous parut suffisante pour nous et nos bagages. Non loin de là, je remarquai un emplacement assez convenable, où nous pourrions fixer notre demeure, quand le prince et son peuple y auraient donné leur complète adhésion. Il entrait dans les desseins de Dieu que ce ne fût pas de sitôt. Nous arrivons à la source : grande encore est notre surprise, lorsque au lieu d'une fontaine jaillissant du rocher, nous apercevons un méchant petit trou creusé dans le sable, où croupit, à deux ou trois pieds de profondeur, un peu d'eau. Ce sont là, après tout, les seuls puits Malgaches que nous ayons vus jusqu'ici sur la côte. Celui que nous avons à *Tollia*, et que nous devons au chef frère Remacle, est presque une merveille dans le pays. Faute de meilleurs instruments, c'est avec les mains et un pieu pointu que les pauvres insulaires pratiquent ces petites fosses ; ils s'arrêtent presque aussitôt que l'eau paraît, de peur de trop se fatiguer. Heureusement pour eux, elle est généralement assez bonne, et n'exige pas un long travail pour se montrer : deux ou trois pieds, quatre au plus, sont bientôt creusés dans le sable.

« Cependant nos officiers sont arrivés de leur chasse ; les matelots rappellent à l'embarcation ; nous nous dirigeons vers le rivage, quelque peu fatigués comme vous le pensez, mes bons amis. Vous devez l'être, de votre côté, d'un récit aussi long. Reprenons donc haleine cette nuit, vous dans votre chère retraite, nous sur le *Voltigeur*. A demain !

«—Nous voilà bien reposés. Le soleil commence à monter sur l'horizon, le ciel est magnifique, comme tous les jours à Saint-Augustin. Les envoyés de *Quing Baba* sont

encore en route ; nous pouvons donc consacrer cette nouvelle journée à nos explorations, et au résumé fidèle de tout ce que nous aurons vu par nous-mêmes, ou entendu raconter par les habitants. Déjà notre vaisseau est environné de pirogues. Ce sont des Malgaches de divers points de la côte, qui viennent pour vendre ou pour échanger leur superflu; ici ce sont des poules, des giromons, des patates douces, des haricots du cap, du lait même; là on vient nous offrir des bœufs dont le pays abonde, à cornes presque verticales, et qu'on prendrait pour des dromadaires, à voir leur gibbosité ; des moutons à grosse queue et à oreilles pendantes comme celles des chiens : comme ces animaux domestiques, ils ont du poil pour fourrure, au lieu de la laine qu'ils portent ailleurs. On ne connaît pas le porc dans ces parages ; mais pour le sanglier, on le rencontre assez fréquemment dans l'intérieur des terres : les Malgaches lui font quelquefois la chasse , bien qu'ils n'en mangent pas. Comme oiseaux de basse-cour, on ne trouve ici que la poule, dont les œufs sont fort petits. La pintade y est à l'état sauvage, aussi bien que les pigeons ; parmi ces derniers il en est de verts, de bleus et de couleur cendrée. La tortue de terre est fort commune ; on vient la chercher de Maurice et de Bourbon, comme un mets digne de figurer sur les meilleures tables ; ici, vous perdriez toute considération si vous osiez y toucher. Il n'y a point de chevaux dans l'île, excepté chez les *Hovas* qui les tiennent des Européens. Si ce qu'on dit est vrai, il y aurait dans les montagnes une espèce d'âne sauvage, que les naturels semblent redouter. Madagascar a très-peu de chiens; point de chat , aussi les rats foisonnent-ils. En fait de bête féroce, il n'existe, assure-t-on, qu'une petite espèce de tigre, qu'on trouve même assez rarement. En revanche toutes les rivières sont infestées de caïmans : pour ma part , j'en ai vu de vingt à vingt-cinq dans un

espace très-resserré, sur le bord d'une faible rivière. S'il y a des serpents, ils ne passent pas pour très-venimeux. On rencontre aussi quelques petits singes, entre autres le *Mak* ou *Makis*, d'une espèce fort jolie, et propre à Madagascar : il a le museau noir et pointu, les oreilles droites, velues et fort courtes, le poil fourré comme celui du lièvre, et la couleur cendrée ; sa longue queue zébrée qu'il jette négligemment sur ses épaules, est à raies blanches et noires, et va s'aplatissant et s'élargissant jusqu'à l'extrémité en forme d'éventail. Je ne dis rien des richesses du pays en botanique et en minéralogie : Madagascar, c'est presque tout un nouveau monde à explorer !

« Les envoyés de *Quing Baba* sont enfin arrivés. Un *Ampitak*, ou chef, vient à bord l'annoncer et nous avertir que nous pouvons descendre à terre, quand il nous plaira, avec nos présents pour le roi et pour le prince Will ; qu'aussitôt un grand conseil sera tenu à notre sujet. Nous ne nous fîmes pas longtemps attendre : quelques heures après nous étions à Saint-Augustin, réunis à ce conseil tant désiré ! Les propositions faites par M. Dalmont furent discutées par les orateurs, et soumises aux réflexions et à l'approbation de toute l'assemblée, qui les accepta d'une voix unanime.

« En ce moment la joie la plus vive se manifeste sur tous les visages; et pour en donner une marque plus sensible, aussitôt que nous nous levons pour nous diriger vers la mer, une foule de jeunes guerriers se précipitent devant nous, la lance sur l'épaule, et nous accompagnent par honneur jusque sur le rivage, exécutant en cadence une de leurs danses nationales. Longtemps encore, après que nous les avons quittés, ils chantent à la même place leur air favori. Je vous laisse à penser quel plaisir nous ressentions nous-mêmes, au sortir d'une scène si consolante,

et qui semblait nous promettre dans un avenir très-rapproché des résultats si heureux.

« Mais l'œuvre de Dieu ne se fait pas ordinairement d'une manière si douce et si facile : son élément comme sa vie, c'est l'épreuve, c'est la croix. Elle ne devait pas nous manquer. Un baleinier américain, parti de Maurice avec son chargement complet, venait d'arriver à Saint-Augustin : quel motif lui a fait prendre cette direction, au lieu de suivre celle des Etats-Unis? Pourquoi donc s'écarter si grandement de sa route? Mais pourquoi, surtout, demander de prime abord au capitaine d'un petit navire qui se trouvait avec nous : *N'y a-t-il pas des Missionnaires sur ce bâtiment français?* Cette question et toutes ces pensées nous donnent les plus graves inquiétudes.

« De plus, et comme pour renforcer ces noirs pressentiments, des nuages épais de sauterelles, telles qu'elles nous sont dépeintes dans les livres saints, arrivent des bords de l'Afrique à travers le canal, poussées par un vent impétueux; elles couvrent, depuis plusieurs jours, une étendue immense du pays des *Mahafales*. Si ce fléau passe sur le territoire de Saint-Augustin, un peuple aussi superstitieux ne va-t-il pas l'attribuer à notre présence, et au traité qu'il a fait avec nous? Heureusement cette seconde crainte fut bientôt dissipée. Un vent violent, venu de terre chassa de nouveau ces insectes vers l'Océan, et les balaya dans les flots.

« Restait toujours l'américain, et le mal était là. Avant peu il ne vérifia que trop nos inquiétudes : à la faveur des calomnies les plus atroces contre nous, au moyen aussi de nombreux et d'assez considérables cadeaux, il changea la face des affaires, et nous aliéna complétement les gens de Saint-Augustin. Impossible de nous installer au jour convenu, tant les esprits étaient montés contre nous.

Force fut donc de nous rembarquer, et de regagner le *Voltigeur* avec tous nos bagages. Le but du baleinier était atteint : rien donc ne le retenant plus, il ne tarda pas à mettre à la voile. Et nous, notre affaire manquée pour le moment sur ce point, qu'allions-nous devenir ? Dieu y avait pourvu.

« Peu de jours auparavant, nous étions allés, M. Dalmont et moi, en découverte jusqu'à *Tollia*, gros village, situé sur la baie du même nom, à cinq lieues environ au nord de Saint-Augustin. Là habite le prince Duc, ainsi appelé apparemment parce qu'il est marié avec la sœur de *Quing Baba* ; il nous accueillit fort bien, et dans son empressement à nous avoir près de lui, nous montra une très-grande case, où nous pourrions nous loger plus commodément qu'à Saint-Augustin. Nous promîmes de nous rendre à ses désirs, dès que la chose nous serait possible, acceptant de grand cœur cet asile ouvert par la Providence.

« Le jour de notre installation fut fixé à la fête de la Visitation. De grand matin, tous les préparatifs de départ sont faits à bord du *Voltigeur*. Nous y célébrons pour la dernière fois le saint Sacrifice; et après nos adieux à tous les officiers, nous descendons dans la chaloupe, au milieu de nos effets. Aussitôt qu'on nous aperçût de *Tollia*, tout le peuple se rendit sur le rivage, témoignant par ses cris et ses acclamations la joie qu'il avait de nous voir. Nos matelots s'empressent de porter nos effets dans la case. Nous voilà donc établis enfin sur cette terre Malgache, objet de tant de vœux. Là aussi, nous n'étions pas au bout de nos épreuves : plus tard viendront les consolations.

« Ce premier jour fut des plus pénibles, moins encore par les embarras inséparables d'un nouveau déplacement, que par la curiosité et les importunités incessantes de

nos pauvres Malgaches. Leur exigence n'a pas de bornes : jusqu'à la nuit bien close, ils ne nous laissent pas un instant de trève ni de répit ; nous leur donnons, et ils demandent encore : c'est tout au plus si nous pouvons ronger un morceau de biscuit, à la hâte et à la dérobée. L'officier qui nous a conduits, témoin de ce spectacle, du désordre de cette case ouverte à tous les vents, du pêle-mêle de nos effets, au milieu des sables qui nous servent de plancher, de toute cette vie de sacrifices qui nous attend, que nous connaissions à l'avance, et que nous sommes venus chercher de si loin, ne peut retenir ses larmes.

« Cependant les ténèbres se sont épaissies, et peu à peu tout ce peuple s'est retiré ; il fait bien entendre aux environs ses chants de réjouissance, mais à mi-voix pour ne pas troubler notre repos. En somme, cette première nuit, malgré le vent et le froid, est encore assez bonne. Dès le matin, grand bruit autour de nous ; on crie, on s'agite ; tout le village paraît sur pied. C'est un bœuf qu'on se prépare à tuer en notre honneur. Il paraît que chez les Malgaches c'est une distinction réservée aux grands et aux nobles, que de porter le coup mortel à ces animaux : voilà pourquoi sans doute on me l'offrit. Je remerciai le prince Duc, et lui renvoyant toute la gloire de la préséance, je lui remis en main le coutelas, que lui-même m'avait présenté. Il en fit bon usage. Le pauvre bœuf fut égorgé et dépouillé en un moment : je le fis aussitôt dépecer et distribuer par familles, n'en réservant pour nous qu'une faible part.

« Nous avions ajourné au dimanche l'ouverture solennelle de nos exercices religieux. Dès la veille, nous annonçons qu'il y aura une grande prière, à laquelle tout le village est invité ; nous embellissons, au plus vite et

de notre mieux, une assez grande enceinte, prise sur notre case ; tentures en blanc, draperies au-dessus de l'autel, vases de fleurs apportées de France, jolie gravure de la sainte Vierge ; tout ce que nous avons est étalé, pour donner de l'éclat à ce premier acte de religion. L'heure venue, on sonne la cloche, la porte de la chapelle est ouverte, le peuple entre en foule, précédé du prince, de la princesse et de leurs enfants, qui viennent prendre une place d'honneur sur la natte qui leur est préparée. Tout le monde est dans l'admiration de ce qu'il voit ; surtout lorsque, sortant de l'intérieur de la case, le Père Denicau et moi en surplis, M. Dalmont avec la mosette et l'étole, enfin le Père Monnet revêtu, comme officiant, de l'aube et de la chasuble, nous nous avançons vers l'autel pour y chanter la grand'messe. Ces pauvres Malgaches gardèrent jusqu'au bout une attitude respectueuse, qui nous surprit. La princesse, surtout, semblait sentir déjà la grandeur de l'action à laquelle elle assistait pour la première fois, tant elle se tint modeste et recueillie ! Puisse cette âme, qu'on dirait prédestinée, recevoir bientôt le baptême, et donner ainsi au peuple dont elle est aimée, l'exemple de la soumission à l'Evangile ! Nous communiâmes tous à cette messe, la première qui ait été dite dans cette partie de Madagascar. A compter de cette pieuse cérémonie, nous n'avons plus discontinué de monter tous les jours à l'autel : nous en avions besoin pour nous préparer aux nouvelles épreuves qui nous attendaient.

« Peu s'en fallut qu'au bout de quinze jours tout ne fût renversé à *Tollia*, comme il l'avait été à Saint-Augustin. Les mêmes calomnies y avaient été répandues, et commençaient à porter les mêmes fruits ; un esprit de crainte et de défiance s'était emparé des habitants ; le

mal gagnait toujours. Le Père Denican, si doux et si bon, accusé d'être venu chez ces indigènes pour leur faire du mal, fut menacé d'un coup de sagaye, qu'il eut le bonheur d'éviter. « Comment pouvez-vous, leur dit-« il, en conservant son calme, comment pouvez-vous « croire qu'un si petit nombre d'hommes, débarqués au « milieu de vous sans aucun moyen de défense, y soient « venus pour vous nuire, à vous si nombreux et si bien « armés? — Oui, répondit un bon insulaire, ce serait « bien dommage que vous eussiez de mauvais desseins : « vous avez l'air si bon ! Serait-ce donc qu'on nous aurait « dit des mensonges ? »

« Peu à peu ces mensonges tombèrent. Mais je ne pus jouir longtemps de ce retour : le moment était venu où, pour le bien de la Mission, il fallait momentanément m'éloigner de mes compagnons d'armes ; les choses qui leur manquaient, l'arrivée de nos Pères de France, enfin un petit navire qui allait mettre sous voile, tout me rappelait au plutôt à Bourbon. Nous nous fîmes donc nos adieux, le cœur gros de cette séparation, mais plein d'espérance.

« Gloire à Dieu, mes chers amis, qui n'éprouve que pour consoler ; remerciez-le bien, et priez toujours pour nous.

« P. Cotain, S. J.

MISSIONS

DE LA

NOUVELLE-ZÉLANDE.

Extrait d'une lettre communiquée aux Conseils centraux de l'Œuvre, par Monseigneur Pompallier, Vicaire apostolique de la Nouvelle-Zélande.

Kororareka, mai 1845.

« Messieurs,

« Depuis six mois environ, notre île est en proie à des désordres sanglants, dont la religion et l'humanité ont également à gémir. Pendant que j'étais à visiter le sud de la Nouvelle-Zélande, les tribus du nord, et surtout celles de *Kaikohe* près de *Wai-mate*, organisèrent un complot politique, ayant pour but de replacer sous l'autorité nationale tout le pays dont les Anglais revendiquent la domination. Le moteur de ce soulèvement, appelé Jean Heke, est chef de la tribu de *Kaikohe*, et neveu du grand

Hongi, qui fut une sorte d'Attila pour cette île. Jean Heke avait été un des premiers disciples des ministres protestants, avant de déchirer un traité qu'on sait être leur ouvrage : il prétend aujourd'hui qu'il a été trompé en souscrivant à la cession du territoire ; que tous les autres chefs l'ont signée, comme lui, sans savoir ce qu'ils faisaient ; que jamais ils n'ont eu l'intention d'aliéner, en faveur d'une nation quelconque, l'indépendance de leur pays, et qu'ils veulent à toute force recouvrer leurs droits méconnus.

« Comme la question, ainsi posée, était toute politique, il ne m'appartenait pas de la résoudre. J'ai fait ce que j'ai pu, néanmoins, pour empêcher les hostilités ; j'ai engagé les naturels à employer la voie paisible des réclamations, plutôt que de procéder, comme ils faisaient, par l'injure et les coups de hache. Tous les chefs que j'ai visités, et ce sont les plus influents, ont reçu mes paroles avec respect et affection, bien qu'ils fussent presque tous protestants ou païens ; mais leur réponse a été constamment celle-ci : « C'est perdre du temps que de parler et d'écrire. Nous « n'y gagnerons rien, si ce n'est d'être trompés une fois « de plus. Que les Anglais retirent leur pavillon qui flotte « sur notre île en signe de souveraineté, qu'ils arborent « à sa place l'ancien drapeau de la Nouvelle-Zélande ; « alors nous resterons tranquilles et nous les laisserons « en paix. » Dans l'intérêt des deux partis, j'ai informé de tout l'autorité anglaise de *Kororareka*. Elle avait ordre de ne pas céder.

« Jean Heke arriva bientôt avec trois ou quatre cents hommes, armés jusqu'aux dents, et tous déterminés à mourir plutôt que de reculer. Du côté des Anglais, il y avait en rade la Corvette le *Hazard*, et le brick *Victoria* ; à terre se trouvaient environ cinquante soldats, quatre-

vingts marins et cent vingt colons organisés en garde nationale; en outre, deux forts avec des pièces de canons protégeaient l'étendard britannique et ses défenseurs.

« Quand je vis la ville exposée à devenir le théâtre du combat, je louai un petit navire, sur lequel je fis embarquer une bonne partie de mes gens et de nos effets : pour moi, avec deux membres de la Mission et quelques indigènes, je ne voulais m'éloigner qu'au moment où le danger serait imminent. J'avais été informé que l'artillerie anglaise devait raser la ville, plutôt que de la laisser au pouvoir des naturels; ainsi, la prudence nous commandait d'en sortir, dès qu'une fois elle serait devenue un champ de bataille.

« Le 11 mars avant le soleil levé, c'est-à-dire avant cinq heures du matin, les Nouveaux-Zelandais commencèrent l'attaque sur trois points presque simultanément : d'abord par la vallée de *Matawipe*, puis par celle d'*Osserva*, et enfin par la colline du *Pavillon anglais*. Quand je vis le feu engagé, je me retirai à bord de la goëlette qui nous attendait ; les balles sifflaient sur nos têtes comme la grêle, mais aucune ne nous atteignit. Ce combat, dont nous avons été les témoins affligés, a duré jusqu'à dix heures et demie du matin. Heureusement l'effusion du sang a été moins grande que ne le faisait craindre une lutte aussi longue : on compte une vingtaine de morts et une trentaine de blessés de part et d'autre. La victoire resta aux naturels, après que le magasin des munitions anglaises eut fait explosion.

« Toute la population blanche a été recueillie à bord des navires en rade, et de là transportée à Auckland : en s'éloignant de la côte, elle a pu voir les flammes qui dévoraient ses habitations. De toute cette ville, livrée aux horreurs de la guerre, du pillage et de l'incendie, un seul

établissement à peu près est resté debout ; c'est celui de l'Evêque : les naturels l'ont épargné avec les maisons qui l'entourent. Maintenant je réside au milieu des cendres, je n'ai sous les yeux que des ruines, et malgré la tristesse dont ce spectacle remplit mon âme, je continue de travailler au salut de mon troupeau, en lui envoyant des Missionnaires qui sont bien reçus partout.

« Si vous désirez connaître la correspondance que j'ai eue, dans des circonstances si difficiles, soit avec le commandant des forces britanniques, soit avec le chef des Nouveaux-Zélandais, vous trouverez ci-jointe une copie des deux lettres que je leur ai adressées.

« Je suis, etc.

« † J. B. François Pompallier,
Vic. apost. de l'Océanie occidentale.

Extrait d'une lettre de Monseigneur Pompallier, Vicaire apostolique de l'Océanie occidentale, à Jean Heke, chef d'une tribu zélandaise.

Kororareka, 31 janvier 1845.

« A Jean Heke, salut.

« Voici les choses que j'ai à te dire. J'ai appris par le Père Petit que tu désirais me voir. Cette parole m'a été agréable ; mais je ne puis de sitôt, à cause de mes nombreuses occupations, me rendre auprès de toi. Pour le moment, je ne t'envoie que cette lettre : c'est ma pensée.

« Tu dois savoir que mes paroles ne sont pas celles d'un chef établi pour régler les intérêts de ce monde. Sois persudé aussi qu'elles ne cachent aucune déception. Oui, Jean Heke, j'aime tous les Nouveaux-Zélandais, et ceux qui se sont engagés en aveugles dans le protestantisme, et ceux qui n'ont *tourné* à aucune religion. Mais j'aime aussi tous les étrangers ; je désire ardemment qu'ils vivent dans le bien, et que tous les habitants de cette île soient heureux. C'est pourquoi une profonde tristesse me pénètre le cœur, à la vue des semences de

guerre qui croissent dans la Nouvelle-Zélande. A peine arrivé, j'ai appris que tu avais renversé à Kororareka le pavillon anglais. Et voilà que probablement l'espace va être en feu (1), et les Maoris détruits.

« Vois, je n'aime pas à cacher ma pensée. Je te dis donc : Vous ne serez pas assez puissants pour résister aux Anglais, c'est-à-dire à leurs soldats qui sont en grand nombre de mille au-delà des mers. Vous manquerez bientôt de poudre. Et puis, tous le chefs zélandais ne sont pas unis de pensée et de commandement ; c'est pourquoi je cherche quelque moyen de vous sauver. En voici un peut-être : ce serait d'écrire au gouvernement colonial et à la reine d'Angleterre vos réclamations au sujet de vos terres et de votre autorité.

« Si vous êtes inflexibles et que le gouvernement anglais le soit aussi, c'est-à-dire si vous faites la guerre, gardez-vous de tourner vos armes contre les Anglais qui vivent en paix, contre les femmes, contre les enfants ; gardez-vous de piller leurs maisons ; car ceci est un grand crime devant Dieu, et aux yeux des nations européennes.

« Si j'étais un Anglais vivant à la Nouvelle-Zélande, si je vous avais sollicité autrefois de céder aux étrangers la souveraineté de votre île, ton cœur aurait raison de se défier de mes conseils. Mais, au contraire, je suis d'une nation différente. Je ne vous ai jamais parlé de vous soumettre à aucun pouvoir étranger, soit anglais, soit français, soit américain. Ce n'est pas ma mission. Je ne suis pas venu au nom d'un roi de la terre, pour régler entre les chefs les intérêts de ce monde périssable. J'ai

---

1) Expression figurée des Nouveaux-Zélandais, tirée du feu et de la fumée qui remplissent l'air dans les combats au fusil.

été envoyé par le prince des Evêques de l'*Eglise-tronc*, pour me vouer exclusivement au ministère du salut.

« Aussi, telles furent mes paroles dans l'assemblée qui se tint à Waitangi (1) : « Votre souveraineté vous re-
« garde, je n'ai pas à vous diriger en cela ; si vous vou-
« lez céder vos droits de chefs à une nation étrangère,
« ou s'il vous plaît de les conserver, c'est votre affaire.
« Pour moi, je suis prêt à travailler au salut de vos
« âmes, soit que vous appartenez au gouvernement des
« Anglais, soit que vous gardiez votre indépendance na-
« tionale. A vous la sollicitude de cette courte vie ; à
« moi le soin de vous procurer le bonheur du ciel. »

« Jean Heke, considère bien que mon séjour à la Nouvelle-Zélande est une preuve de mon affection pour vous tous, pour vos enfants et pour votre postérité. Mes prêtres, mes catéchistes et moi nous ne cesserons de prier pour que ces nuages qui obscurcissent le ciel se dissipent ; pour que la justice, la paix et la vraie félicité brillent d'un nouvel éclat sur la Nouvelle-Zélande. Enfin, je reviens à ce que je t'ai dit : Fais des réclamations avant de faire la guerre. La parole et les écrits valent mieux que le glaive sanglant. La justice est le fondement de la grandeur des nations ; l'iniquité est la cause de leur chute. Je finis là mon discours. Jean Heke, fais-moi connaître tes pensées, bonnes ou mauvaises. Salut à toi et à tous tes tiens.

« *L'Evêque catholique romain*,
J.-Baptiste François Pompallier. »

---

(1) Lieu où fut signé le traité de prise de possession par le premier gouverneur anglais.

Extrait d'une lettre de Monseigneur Pompallier, Evêque de Maronée et Vicaire apostolique de l'Océanie occidentale, à M. le capitaine Hone.

Baie des Iles, 1er avril 1845.

« Monsieur le Commandant,

« Je suis très-reconnaissant de l'offre que vous me faites, en votre nom et en celui de son Ex. M. le Gouverneur Fitz-Roy, de nous transporter en lieu sûr, moi et les ouailles confiées à mes soins. Mais, hélas! j'ignore jusqu'ici sur quel point de la Nouvelle-Zélande les personnes protégées uniquement par les forces présentes de la colonie peuvent être en sûreté.

« D'abord, mes ouailles en ce moment se composent presque exclusivement de naturels qui, pour la très-grande majorité, sont restés paisibles durant les hostilités qui viennent de ruiner cette ville. Or, ces tribus m'ont fait entendre qu'elles ne pourront compter sur la protection de l'autorité anglaise, que lorsque celle-ci sera en mesure de défendre ses propres colons.

« Quant à moi, M. le Commandant, quant àmes prêtres et aux catéchistes qui secondent leur mission, nous

avons tout quitté, famille et patrie, pour travailler au salut de la Nouvelle-Zélande; nous n'avons ni femmes ni enfants qui puissent nous distraire et nous arrêter dans la voie des sacrifices; de plus, c'est un devoir pour tout légitime pasteur de donner sa vie pour ses brebis : conséquemment, je ne demande point à être transporté ailleurs. Notre place de sûreté est au ciel, terme de tous nos désirs.

« Je déplore du fond de l'âme les différends politiques qui se sont élevés dans ce pays entre les Nouveaux-Zélandais et son Exc. M. le gouverneur. Tous mes vœux sont pour la paix, pour le bonheur des blancs et des indigènes; tous les efforts dont je suis capable, je les ai faits pour prévenir les hostilités; ils continueront pendant la guerre pour réconcilier les partis. Mais, quand les questions sont engagées sur un terrain purement politique, la voix de la Religion, toute pacificatrice qu'elle est, reste étrangère au débat; elle ne veut, ni disposer des propriétés, ni prononcer entre les peuples; elle les laisse à leur conscience, et au tribunal du Seigneur Roi des rois : c'est là qu'ils auront à répondre de la justice de leur cause, de leur respect pour le droit des gens, de leur fidélité aux lois de la nature et de l'Evangile.

« Les Nouveaux-Zélandais, malgré bien des calomnies contre la Religion catholique, ont compris le zèle et le désintéressement de notre ministère parmi eux : c'est pour ce motif, sans doute, que, dans l'effervescence même du combat, ils ont respecté ma personne, celle des membres de ma Mission et tout ce qui m'appartient. Bien plus, ce respect qu'ils ont pour l'Evêque catholique, si décrié dans son apostolat, a sauvé de l'incendie environ quinze maisons de résidents anglais, qui avoisinent sa demeure. Elles sont encore debout et intactes; les naturels n'y ont pas mis le feu, par la raison que, s'ils l'avaient fait, mon

établissement eût été aussi consumé par les flammes. Au milieu des calamités qui viennent d'affliger cette ville, je me félicite de voir des maisons épargnées en considération de l'Evêque catholique, et c'est une sorte de tribut de reconnaissance que la Religion, en ma personne, offre à M. le Gouverneur, pour la protection qu'il donne aux habitants de la Nouvelle-Zélande. Plût à Dieu que tout Européen quittât ses préjugés contre l'Eglise romaine, qui sauve ce qu'elle peut des désastres dont elle est innocente!

« Par cette lettre vous comprenez, M. le Commandant, que mon dessein n'est pas de priver ce pays du ministère que j'y exerce depuis huit ans; je n'appréhende ni le pillage, ni l'incendie, ni la mort, pourvu que je puisse assister les troupeaux confiés à ma garde; tout ce que je crains sur la terre, c'est le péché...

« Une dernière considération qui m'enchaîne à mon poste, c'est que, s'il y a de mauvais indigènes, il s'en trouve aussi de vertueux : or ceux-ci méritent le dévouement du Missionnaire, jusqu'au péril de sa vie.

« Après tout, fussent-ils tous mauvais, leur pasteur doit être bon et miséricordieux à leur égard, et les accompagner, s'il le fallait, jusqu'au gibet de leur punition, pour tâcher de recueillir avec leur dernier soupir un acte de repentir sur leurs fautes; et ainsi, sauver leurs âmes, pour lesquelles notre Divin Maître a donné son sang, aussi bien que pour les nôtres....

« J'ai l'honneur d'être, etc.

« J. B. François Pompallier,
Vic. appst. de l'Océanie occidentale. »

MANDEMENTS ET NOUVELLES.

La main des premiers Pasteurs ne se lasse pas de nous bénir. Au Brésil, Mgr l'Evêque de Para ; dans la Confédération germanique, Mgr l'Evêque de Fulde ; en Prusse, Mgr l'Evêque de Paderborn ; en France, Mgr l'Evêque de Gap (pour la troisième fois) viennent encore de recommander l'Œuvre à leurs diocésains.

Liste des membres de la Société de S.-Lazare, partis pour les Missions étrangères pendant l'année 1845.

Pour la Chine, MM. Peschaud et Delaplace, embarqués le 12 juillet. — Pour Constantinople, M. Gamba, embarqué le 1er juin, et cinq filles de la Charité le 21 novembre. — Pour Santorin, M. Faveyrial, embarqué le 1er août. — Pour Smyrne, M. Richou, embarqué le même jour avec deux frères-coadjuteurs et quatre filles de la Charité. — Pour Alger, MM. Duhirel, Vivès et Schlick, embarqués le 25 septembre, avec deux frères-coadjuteurs et vingt-une filles de la Charité. — Pour l'Amérique, dix clercs, dont quelques-uns dans les ordres sacrés, embarqués le 27 septembre. — Pour Alexandrie, huit filles de la Charité, parties les unes en mai, les autres en novembre.

Le frère Joseph Giannelli de Lucques, Mineur-Observantin, est parti pour les Missions de l'Amérique méridionale, avec dix-huit Religieux de son ordre.

Sur la fin de décembre 1845, le Père Basile Nicoletti de Lucques, Mineur-Observantin, est allé rejoindre ses confrères en Albanie, et partager leur périlleux apostolat.

Extrait d'une lettre de Monseigneur Retord, Vicaire apostolique du Tong-King occidental, à M. Langlois, Supérieur du Séminaire des Missions Etrangères.

16 mai 1845.

« Le Père Pierre Khoan est le seul martyr qu'ait fait Thiêu-Tri. L'intervention de la corvette l'*Héroïne* pour réclamer nos confrères a produit un bon effet : voilà trois ans que nous sommes bien plus à l'aise que par le passé, et nous en profitons pour travailler de toutes nos forces. Vous verrez, par le catalogue de l'administration des sacrements, que nous ne sommes pas restés sans rien faire. M. Titaud surtout est infatigable ; il est ici depuis quatorze mois, et il a déjà entendu 6,000 confessions. Je confesse aussi vingt ou trente personnes par jour. Il paraît qu'en Cochinchine nos confrères sont moins à leur aise que nous.

Catalogue des Sacrements administrés dans le Tong-King occidental, pendant l'année 1844.

Enfants d'infidèles baptisés en danger de mort,	4,162
Adultes baptisés,	1,237
Enfants de chrétiens baptisés solennellement,	3,461
Enfants de chrétiens ondoyés, auxquels les cérémonies du baptême ont été suppléées,	8,051

Confessions,	171,418 (1)
Communions,	100,519
Viatiques,	2,292
Extrêmes-Onctions,	4,172
Mariages bénits,	1,036

Personnel de la Mission du Tong-King occidental en 1844.

« 2 Evêques — 2 Provicaires — 4 Missionnaires — 84 Prêtres indigènes — 3 Diacres — 3 Sousdiacres — 4 Minorés — 2 Tonsurés — 26 Théologiens — 217 Elèves en latinité, dans 7 colléges placés dans autant de villages — 146 Catéchistes gradués — 636 Elèves catechistes — En tout 1,131 personnes qui vivent aux frais de la Mission.

« Nous avons 28 couvents de sœurs *Amantes de la Croix*, qui contiennent 506 religieuses ; enfin 48 paroisses qui s'élèvent, d'après les catalogues les plus récents, au chiffre de 182,576 âmes. En y joignant le nombre des prêtres, des catéchistes, des élèves et des religieuses, vous aurez 184,014 âmes pour la population catholique du Tong-King occidental.

---

(1) Dans ce tableau, les confessions répétées ne sont point comptées séparément des confessions annuelles : celles-ci doivent former plus de la moitié du nombre total. Il en est de même des communions pascales et des communions répétées.

— On lit dans une lettre de Mgr Gauthier, Coadjuteur du Vicaire apostolique du Tong-King occidental, à M. Langlois : (25 janvier 1845.)

« Les mandarins chrétiens semblent vouloir se rapprocher de nous. Ainsi le premier mandarin de la province dite *Sanh-Tuyen*, qui est chrétien, a pris ouvertement nos néophytes sous sa protection. Aux fêtes de la Toussaint, le premier mandarin militaire de la province du Nord, ou *Sanh-Bac*, assistait publiquement à ma messe avec ses soldats, dont la plupart sont païens. C'est ce même mandarin qui a fait relâcher le Père Triêu, et quelques mois après il a battu les rebelles qui, depuis longues années, infestaient la province de *Sanh Doai*. Je connais un autre grand mandarin lettré, qui ne craint pas d'aller avec toute sa famille au presbytère, pour présenter ses devoirs au curé de la paroisse; souvent même il fait venir le prêtre chez lui, pour y célébrer la messe et administrer les sacrements. La plupart des autres mandarins de cette province se montrent très-bien disposés à notre égard. Cela vient un peu de ce que le gouverneur, quoique passionné pour le culte de Bouddha, s'est déclaré ouvertement en notre faveur. Ce retour à la bienveillance paraît d'assez bon augure à tout le monde, et relève le courage de nos pauvres chrétiens.

— Le 25 avril 1845, Mgr Cuenot, Vicaire apostolique de la Cochinchine orientale, écrivait à ses confrères de Paris :

« Les soupçons que les mandarins de ma province avaient conçus sur ma présence, paraissent assoupis, et j'espère que je pourrai encore garder mon poste quelque temps.

« Quant au roi Thiêu-Tri, ses dispositions ne paraissent pas plus hostiles que par le passé ; et si, en haute Cochinchine, des espions courent le pays pour tâcher de découvrir les Missionnaires, c'est par l'ordre des mandarins et non du roi.

Voici le catalogue des Sacrements administrés en 1844 :

Confessions annuelles,	30,842
Confessions répétées,	22,440
Communions annuelles,	20,195
Communions répétées,	12,146
Viatiques,	619
Extrêmes-Onctions,	1,334
Mariages bénits,	669
Confirmations,	305
Adultes baptisés,	1,007
Nouveaux catéchumènes,	394
Enfants de fidèles baptisés solennellement,	2,506
Enfants de fidèles ondoyés, auxquels les cérémonies ont été suppléées,	2,550
Enfants de païens baptisés en danger de mort,	5,706

dont environ 1,800 vivent encore et sont élevés par les fidèles.

Si l'état général de cette chrétienté s'améliore, des faits récents attestent que la persécution n'y est pas éteinte. M. Chamaison en Cochinchine, et M. Tidaut au Tong-King, viennent d'être arrêtés : le premier est dans les prisons de la capitale ; le second a été relâché moyennant seize barres d'argent. (Une barre vaut 80 fr. de notre monnaie.) C'est Mgr Lefebvre qui donne cette nouvelle. Depuis sa délivrance, le Prélat est à *Pulo-Pinang*, où il attend une occasion favorable pour rentrer en Cochinchine.

Lettre du Père François de Ploughe, Missionnaire capucin et Préfet apostolique de la Syrie, aux Conseils centraux de l'Œuvre. (Traduction de l'italien.)

Beyrouth, 10 decembre 1845.

« Messieurs,

« Dans ma dernière lettre j'avais eu l'honneur de vous annoncer pour l'avenir de plus amples détails sur les malheurs de la Syrie; je viens aujourd'hui remplir ma promesse. L'excès du mal dans les régions désolées du Liban avait fini par leur donner quelque espérance; on s'était persuadé que la sublime Porte, à l'aspect de tant de ruines, prendrait enfin des mesures énergiques pour rétablir la paix et la sécurité, si cruellement compromises. Aussi tressaillit-on lorsque arriva de Constantinople un ministre plénipotentiaire, du nom de Schia-Kib-Effendi : Il devait, disait-on, de concert avec les ambassadeurs des cinq grandes puissances européennes, désarmer la montagne, et la faire rentrer dans l'ordre et le repos. Mais l'attente universelle fut trompée; au lieu de calmer les maux existants, il y ajouta des cruautés nouvelles, et ce fut contre les chrétiens seuls qu'il les exerça.

« Arrivé à Beyrouth, il se hâta de signifier aux consuls des nations étrangères qu'ils eussent à rappeler sans délai tous les Européens, ecclésiastiques ou laïques, épars dans les diverses contrées du Liban. Se dirigeant ensuite sur Delcamar, il y commit tant et de si criantes atrocités, que je ne pourrais, faute de temps et de courage, vous en faire l'histoire. Ses violences toutefois ne se bornèrent pas là. Il envoya à Zucc un certain Ibrahim-Pacha, auquel il donna tout ensemble et des instructions barbares et de nombreux soldats pour les exécuter; elles ne furent que trop suivies. Tel fut le sort des pauvres chrétiens que, même après avoir déposé les armes, ils se virent encore indignement outragés; on se fût porté contre eux aux derniers excès de fureur, si ces infortunés n'eussent livré, pour racheter leur vie, le peu d'argent qu'ils possédaient.

« Sur la fin d'octobre, ce pacha sanguinaire se rendit à Gazir. Là, comme partout ailleurs, les chrétiens avaient déjà remis leurs armes; et cependant ils furent victimes des plus horribles vexations. On abandonna leur village en proie à la licence d'une vile soldatesque, et je laisse à présumer de quelles infamies il dut être le théâtre. Sur le nombre des malheureux qu'on y tortura, se trouvaient quatre prêtres; ils reçurent la bastonnade à différentes reprises, et pour les guérir de leurs meurtrissures, on les jeta dans une prison souterraine où, durant quatre heures, on fit tomber de l'eau par un énorme conduit. L'un d'entre eux, à la vérité, se vit tirer de ce cachot humide; mais ce fut pour être pendu, la tête en bas, aux rameaux d'un grand arbre; on le laissa longtemps dans cette affreuse attitude, et quand il s'agit de le délivrer, on coupa brusquement la corde; il tomba sur la tête, et resta demi-mort par l'effet de sa chute.

« Ils voulaient appliquer à un autre prêtre le même supplice, dans le village d'Aramon. Mais ici les chrétiens, quoique désarmés, résistèrent victorieusement aux soldats, et les chassèrent en leur tuant deux hommes. Un seul chétien fut blessé.

« A Gézin, autre bourg de la montagne, les fidèles se croyaient en sûreté. Mais voilà qu'au moment où ils étaient rassemblés pour la prière, à l'instant même où le ministre du Seigneur offrait pour eux l'auguste sacrifice, ils furent assaillis par les ennemis les plus forcenés du nom chrétien, c'est-à-dire par les Druses réunis à quelques soldats turcs. Ces fanatiques se précipitèrent le fer à la main sur le petit bercail qu'ils avaient surpris. « Faites-vous musulmans, criaient-ils aux ca-« tholiques, et nous vous laisserons la vie et la li-« berté. » Après le peuple, ils outragèrent le prêtre, qu'ils arrachèrent de l'autel avec violence ; enfin ils s'attaquèrent à la victime eucharistique elle-même, la jetèrent dans la boue, et la foulèrent d'un pied sacrilége !

« Je ne sais si vos larmes couleront en Europe au récit de cette profanation ! Mais ce que je puis dire, c'est qu'au moment où elle fut consommée, les pauvres chrétiens de Gézin pleurèrent bien douloureusement sur ce crime, jusque là sans exemple dans l'histoire de leurs calamités ! Tandis que les musulmans poussaient des cris de joie barbares, eux exhalaient des plaintes amères, et demandaient tristement au ciel pourquoi, dans leur détresse, il ne leur avait pas au moins épargné la douleur de voir les saints mystères insultés par les infidèles.

« Une parole s'échappe ici, malgré moi, de mon âme attristée : que fait donc cette nation, qui jadis s'était acquis, dans nos contrées, une réputation si glorieuse par

son ardeur à défendre le catholicisme, contre le fanatisme des enfants du prophète ? Jusques à quand verra-t-elle d'un œil sec et d'un cœur impassible tant de profanations s'accomplir, tant de sang déborder, et s'amonceler tant de ruines ?

« Voilà, Messieurs, où en sont ces pauves Maronites qui, malgré leur délaissement, aiment encore à se nommer vos amis et vos frères !

« Nous ne l'ignorons pas, les pieux Associés de votre Œuvre ne se trouvent point au nombre de ceux qui oublient l'Orient. Ils prient sans doute pour nous : daigne le Dieu qu'ils implorent, exaucer leurs ferventes supplications, et rendre aux fidèles désolés du Liban un repos qu'ils semblent avoir enfin mérité par un assez long martyre !

« Veuillez agréer, etc.

« F. François de Ploughe,
Miss. capucin et Préfet apostolique. »

Lyon, imp. J. B. Pélagaud.

COMPTE-RENDU

DE 1845.

Jusqu'ici les recettes de l'Œuvre de la Propagation de la Foi ont suivi presque toujours une progression croissante, et tous ceux qui se sentent vivement émus par la considération puissante des grands intérêts de la gloire de Dieu et du salut des âmes ont trouvé dans la pensée des succès de cette Œuvre un motif de consolation et de sainte joie. Cependant, quand on compare les augmentations successives des aumônes destinées au soutien des Missions avec les progrès des Missions elles-mêmes, on ne tarde pas à s'apercevoir qu'il existe entre ces deux choses qui, ce semble, devraient être corrélatives, une

disproportion frappante, et que le zèle des apôtres a devancé de beaucoup les efforts de la charité.

En effet, si nous recueillons les inscriptions nominatives reproduites dans les Annales, nous trouvons d'abord que le nombre des Missionnaires et des autres personnes qui quittent chaque année l'Europe pour aller évangéliser les nations lointaines est presque quadruple aujourd'hui de ce qu'il était il y a cinq ans. Il faut de plus remarquer que ces départs ont eu principalement pour but les Missions les plus éloignées de nous, celles qui nécessitaient par conséquent des frais de voyage plus considérables. C'est ainsi que sur les 718 Missionnaires, frères catéchistes ou religieuses, qui sont partis pendant les cinq dernières années, 282 étaient destinés pour l'Océanie, la Chine ou les contrées qui touchent cet empire, 137 pour les Indes orientales; en sorte que ces deux chiffres réunis forment les trois cinquièmes environ du nombre total des départs signalés.

Cependant, depuis 1840, que de Missions nouvelles ont été établies! combien d'autres ont pris des accroissements considérables qui ont exigé de la part de l'Œuvre de plus abondants secours! En 1840 nous avions sur nos tableaux de répartition : pour la Chine et les pays voisins vingt-un Vicariats apostoliques; en 1845, vingt-huit. Dans l'Océanie, en 1840, il n'en existait que trois; l'année dernière on en comptait douze. Dans l'Amérique du nord nous secourions en 1840 dix-neuf diocèses, en 1845 vingt-neuf. Enfin dans les diverses autres contrées, en 1840 trente, en 1845 cinquante-trois. Ainsi, dans cinq ans, sans parler d'une foule de Missions qui, sous le titre modeste de Préfecture apostolique ou autre, n'en ont pas moins une importance très-grande, et en-

traînent de notables dépenses, quarante-neuf diocèses ou Vicariats apostoliques de plus ont réclamé l'appui de l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

Or, l'assistance d'un Diocèse ou d'un Vicariat apostolique comprend : en Amérique, l'entretien d'un Evêque, de dix ou douze Missionnaires, ou d'un plus grand nombre, entretien auquel il faut pourvoir en partie du moins, et quelquefois pendant plusieurs années. Il faut de plus élever des églises, des presbytères ; et à toutes ces constructions les allocations de l'Œuvre doivent aider d'une manière efficace, le plus souvent très-dispendieuse. Ce sont enfin des séminaires, des colléges, des écoles, des asiles pour les orphelins à établir et à soutenir. Car, si l'aumône des catholiques du lieu, pauvres pour la plupart comme le sont presque tous les émigrants venus d'Europe, contribue à l'érection des églises, combien de fondations d'un intérêt général et cependant indispensables dans un Diocèse restent encore à la charge exclusive de l'Evêque!

En Chine, au Tong-King, en Corée, s'il ne s'agit pas pour le moment d'élever des édifices religieux, à quelles dépenses un Vicaire apostolique n'est-il pas sans cesse entraîné, soit pour visiter ses ouailles éparses sur une vaste étendue de pays, soit pour soutenir les Missionnaires, les prêtres indigènes et les catéchistes qui le plus souvent n'ont pour vivre que les aumônes du Prélat, soit enfin pour soulager les chrétiens dans l'état de misère affreuse où ils sont réduits, et pour les délivrer de toute coopération aux superstitions païennes. Que de frais l'administration du saint baptême à des milliers d'enfants infidèles en danger de mort, l'assistance des confesseurs

de la foi dans les cachots, l'entrée des prêtres européens dans leurs Missions, ne nécessitent-elles pas! L'expédition même des courriers, seul et indispensable moyen de correspondance, est déjà une source de dépenses très-considérables.

Dans l'Océanie, outre l'érection des cabanes et des églises de roseaux ou de briques, il faut à un Vicaire apostolique un navire pour aller d'une île à une autre ; il faut que ses Missionnaires, avec le flambeau de la foi, portent à leurs néophytes tous les arts utiles à la vie, des vêtements, des outils, des instruments de divers genres ; il faut tout donner à ces peuples, parce qu'ils manquent de tout.

Si dans les autres contrées du globe les besoins ne peuvent être déterminés d'une manière aussi précise par cela qu'ils sont différents selon les lieux et les circonstances, ils n'en imposent pas moins à l'Œuvre des obligations très-nombreuses. Sans doute l'on n'a pas toujours à pourvoir aux frais de passage des Missionnaires, à l'habillement des sauvages, au soutien des chrétiens captifs ; mais partout il y a des églises ou des chapelles du moins à édifier, des écoles à élever et à soutenir, des prêtres qui administrent des chrétientés bien pauvres à l'entretien desquels il faut pourvoir, des paroisses nouvelles à fonder pour maintenir les populations dans la foi, des nouveaux convertis à préserver des persécutions auxquelles leur générosité même à écouter la voix de leur conscience les expose. Partout des voyages continuels et souvent périlleux à entreprendre. Que dirons-nous encore ? un seul mot : C'est que les Missions secourues par l'Œuvre sont toutes dans des terres infidèles ou

dans des contrées où l'hérésie domine par le nombre ou par la puissance ; on peut comprendre dès lors quelle est la multiplicité de leurs besoins.

Cependant, à part une ou deux exceptions, aucune des Missions plus anciennement établies n'a pu encore être abandonnée à ses ressources propres : agir autrement c'eût été risquer d'amoindrir les développements que ne cesse de prendre aussi chacune de ces Missions plus anciennes, et quelquefois de compromettre son avenir. Confiants, en effet, dans l'appui efficace de l'Œuvre, les supérieurs ecclésiastiques de ces Diocèses ont multiplié les efforts de leur zèle ; eux aussi ont augmenté le nombre de leurs prêtres et de leurs églises, entrepris des fondations utiles, contracté quelquefois des engagements que la nécessité des circonstances leur a commandé de souscrire sous peine d'arrêter pour longtemps les progrès de la Religion dans les contrées qui sont confiées à leurs soins. — Loin de pouvoir supporter une diminution de secours, la plupart au contraire réclament aujourd'hui encore avec des instances très-vives des augmentations considérables.

Ainsi, depuis 1840, accroissement extraordinaire du nombre de Missionnaires qui sont partis pour les contrées les plus éloignées ; multiplication très-notable des Diocèses ou Vicariats apostoliques ; impossibilité presqu'absolue d'une cessation de secours à l'égard de ceux dont la fondation était moins récente.

La conclusion de ce qui précède est bien simple : en présence de tant de demandes, et avec une telle insuffisance de ressources pour y subvenir, il a fallu laisser en

souffrance et les anciennes et les nouvelles Missions, se borner à satisfaire aux plus indispensables besoins, réduire des allocations qui, si elles eussent été plus abondantes, auraient puissamment servi à la dilatation de la foi. Combien de pauvres malades, par exemple, sont morts dans le dénûment de tout secours religieux, qui auraient eu le bonheur de participer aux sacrements de l'Eglise qu'ils désiraient! combien d'infidèles aujourd'hui encore dans les ténèbres de l'idolâtrie eussent ouvert les yeux à la lumière! combien de peuplades ou d'îles lointaines auraient été évangélisées si le Missionnaire avait pu, en se transportant avec promptitude d'un lieu à un autre, multiplier son action! Mais il lui eût fallu pour cela des moyens qui lui ont manqué, parce que les ressources de notre Œuvre ont été malheureusement insuffisantes. Il est donc certain que depuis cinq ans l'accroissement de nos recettes n'a pas répondu aux progrès qu'ont faits dans le même temps les Missions.

Qu'en sera-t-il maintenant de l'année nouvelle que nous commençons? Déjà les demandes de secours se multiplient; sept nouvelles Missions importantes réclament une part des aumônes qui doivent aider aux progrès de la foi dans toutes les contrées et chez toutes les nations du monde. D'autres se préparent, et bientôt feront entendre leur voix. Cependant demeurerons-nous stationnaires, et nous verra-t-on réduits à n'admettre des Missions nouvelles au partage de ces aumônes, déjà si modiques, qu'en retranchant aux Missions plus anciennes une partie notable des subsides déjà si insuffisants que nous leur donnons? ou bien faudra-t-il que cet élan qui se manifeste dans tous les rangs de la sainte hiérarchie de l'Eglise s'arrête, que le chef suprême de cette Eglise cesse lui-

même de pourvoir à l'évangélisation des peuples encore infidèles et remette à un autre temps le soin de ce qui regarde leur salut ?

Il est vrai que toute œuvre d'aumônes est de sa nature circonscrite ; car si l'esprit de charité ne dit jamais c'est assez , le temps qu'on peut consacrer à une bonne œuvre , les sommes dont on peut disposer en sa faveur ont nécessairement des bornes. Mais l'Œuvre de la Propagation de la Foi aurait-elle déjà trouvé les siennes ? Non , nous ne pouvons croire qu'il en soit ainsi : la connaissance plus approfondie des besoins et l'insuffisance des aumônes actuelles seront les motifs mêmes qui ranimeront notre zèle et en rendront les effets désormais plus efficaces et plus nombreux.

Quelles circonstances se réunissent d'ailleurs pour nous enflammer d'un nouveau courage ? ne voyons-nous pas que tout aujourd'hui semble préparer , et dans un avenir peu éloigné peut-être , de grands et consolants événements : les inventions modernes en abrégeant l'espace , en faisant disparaître en quelque sorte les distances ont rendu plus faciles les communications avec les Missions. Des navires aussi prompts que la flèche transportent les prêtres catholiques dans toutes les contrées du globe : les îles de l'Océanie tressaillent en entendant la bonne nouvelle , et des peuples , hier encore anthropophages , nous présentent déjà des exemples dignes de nous servir de modèles. Plus loin , c'est le vieil empire de la Chine qui s'ébranle ; pour la première fois il abaisse les barrières qui défendaient son approche, et modère la sévérité inique de ses lois de proscription contre les chrétiens. D'intrépides Apôtres que n'effrayent ni les tour-

ments ni la mort, abordent de nouveau sur les côtes inhospitalières de la Corée. Les mers qui le ceignent de toutes parts ne mettront pas le Japon à l'abri de leurs héroïques entreprises : déjà s'approchent de ses rivages ceux qui doivent y relever l'étendard sacré. La terre même d'Annam, rassasiée du sang de tant de martyrs, semble frappée de stupeur, et son roi barbare ouvrant, bien qu'à regret, ses cachots, en laisse sortir des prêtres et des Evêques dont la voix, devenue plus puissante encore depuis que leurs mains ont porté des fers, multipliera les conquêtes de la Foi. Dans les pays où l'hérésie domine, un profond sentiment d'inquiétude s'empare des esprits élevés ; on étudie, on médite, et la réflexion aidée de la grâce donne à l'Eglise de nouveaux enfants.

Cependant, du sein de la ville éternelle, le Pontife romain à qui il a été donné de veiller à cette grande œuvre de la conquête universelle du monde qui se poursuit à travers les siècles ne cesse d'augmenter le nombre des Missions. Il appelle ceux qui devront prendre soin des troupeaux que leur zèle doit commencer par former, et les hommes apostoliques se présentent et répondent en foule : Nous voilà. Puis, s'il reste quelque part encore des périls plus sérieux à affronter, des obstacles plus difficiles à vaincre, c'est là que le souffle de l'Esprit divin pousse, et en plus grand nombre et plus intrépides, ceux qui doivent attaquer l'idolâtrie jusque dans ses derniers retranchements.

Or, si la main du Seigneur agite ainsi l'univers, qui peut douter que ce ne soit en vue de quelque grand dessein de miséricorde! Pour accomplir ses conseils Dieu

n'a pas besoin de nous. Le ciel et la terre attendent ses ordres, vouloir et faire ne sont pour lui qu'une seule chose. Mais comme dans la conduite ordinaire de ce monde il a résolu que des hommes seraient mêlés à l'action de sa Providence, il nous permet de coopérer avec lui et ne dedaigne pas de nous associer à ses plans divins. Ne nous montrons donc pas infidèles à une vocation si magnifique; mais redoublons d'ardeur pour accroître le nombre de nos Associés : en soutenant des Apôtres, nos aumônes nous donneront part à leurs mérites, et nos prières réunies hâteront le moment qui a été marqué pour la conversion des peuples.

COMPTE GÉNÉRAL RÉSUMÉ DES RECETTES ET DÉPENSES

RECETTES.

France.	Lyon. 1,082,053 98		2,019,103 f.	53 c.
	Paris. 937,049 55			
Allemagne			68,666	38
Amérique du nord			79.319	43
Amérique du sud			21,017	12
Belgique			196,083	68
Britanniques (îles).	Angleterre.	39,597 91	232,838	11
	Ecosse	2,837 68		
	Irlande.	175,110 72		
	Colonies	15,291 80		
Eglise (états de l')			107,464	52
Espagne			4,466	35
Grece			2,257	»»
Levant			5,972	40
Lombard-Vénitien (royaume)			84,677	94
Lucques (duché de)			9,529	30
Malte (île de)			12,322	64
Modène (duché de)			17,449	47
Parme (duché de)			14,890	»»
Pays-Bas			97,631	13
Portugal			41,239	51
Prusse			185,625	82
Sardes (états)	Gênes	83,077 86	305,468	91
	Piémont	156,022 18		
	Sardaigne	18,209 57		
	Savoie	48,159 30		
Siciles (deux)	Naples	64,563 02	90,748	60
	Sicile	26,185 58		
Suisse			49,242	26
Toscane			51,049	59
De diverses contrées du nord de l'Europe			2,497	82
Vente extraordinaire d'Annales en pays étranger			8,000	»»
Total des recettes propres à l'année 1845 (1)*			3,707,561	51
Restait en excédant des recettes sur les dépenses du précedent compte de l'année 1844 (2)*			291,299	57
Total général			3,998,861	08

* Voir les notes, pag. 204 et 205.

DE L'OEUVRE DE LA PROPAGATION DE LA FOI EN 1845.

DÉPENSES.

Missions d'Europe.	660,453	62
Id. d'Asie.	1,035,878	86
Id. d'Afrique.	279,529	20
Id. d'Amérique.	1,022,448	61
Id. de l'Océanie	480,402	16
Frais de publication des Annales et autres imprimés (3)*	181,103	67
Frais d'administration (4)*	29,432	28
Total des dépenses propres à l'année 1845.	3,689,248	50
Reste en excédant des recettes sur les dépenses du présent compte (5)* . . .	309,612	58
Somme égale au total général ci-contre. .	3,998,861	08

(*) Voir les notes, pag. 204 et 205.

(1) Dans le total des recettes se trouvent divers dons particuliers, parmi lesquels nous citerons les suivants : Diocèse de Nantes, de diverses personnes, 38,500 fr. — Gênes, 25,000 fr. — Vintimille, 1,000 fr. — Saluces, 29 fr. 20 c. — Moutiers, 1,500 fr. — Smyrne, 235 fr. — Viviers, 400 fr. — Lyon, 2,000 fr. donnés par un anonyme et dont la mention a été demandée. — Beauvais, 2,000 fr. — Angoulême, 1,000 fr. — Belgique, 32,510 fr. — Portugal, 380 fr.

Dans le nombre des dons, quelques-uns avaient des destinations spéciales, qui ont été scrupuleusement respectées.

Nous devons ajouter que tous les bienfaiteurs de l'OEuvre, signalés ou non dans cette note, se recommandent d'une manière speciale aux prières des Missionnaires.

Le produit des Annales et collections vendues se trouve uni aux chiffres des recettes de chacun des diocèses dans lesquels la vente a été effectuée.

(2) Voir cette somme au compte de 1844, publié dans le cahier de mai 1845, n° 100, pag. 169.

(3) Les Annales sont tirées actuellement à 167,000 exemplaires, savoir : Français, 96,000. — Allemands, 18,500. — Anglais, 13,500. — Espagnols, 1,000. — Flamands, 4,800. — Italiens, 29,000. — Portugais, 2,500. — Hollandais, 1,200. — Polonais, 500. — Cependant ce nombre d'exemplaires a été un peu moindre en moyenne pendant l'année écoulée.

Dans les frais de publication sont compris l'achat du papier, la composition, le tirage, la brochure des cahiers, la traduction dans les diverses langues et la dépense des impressions accessoires, telles que celles des prospectus, coup-d'œil, tableaux, billets d'indulgence, etc., etc. Il faut remarquer en outre que l'extension de l'OEuvre nécessite quelquefois plusieurs éditions dans la même langue, soit à cause de la distance des lieux, soit par suite de l'élévation des droits de douanes ou autres motifs graves. C'est ainsi que parmi les éditions ci-dessus énumérées, il s'en trouve trois en allemand, deux en anglais, trois en italien.

(4) Dans les frais d'administration sont comprises les dépenses faites non-seulement en France, mais aussi en d'autres contrées. Ces dépenses se composent des traitements des employés, des frais de bureaux, loyers, registres, ports de lettres pour la correspondance tant avec les divers diocèses qui con-

tribuent à l'OEuvre par l'envoi de leurs aumônes, qu'avec les Missions de tout le globe.

Les fonctions des administrateurs sont toujours et partout entièrement gratuites.

(5) Le reste en excédant des recettes sur les dépenses de chaque année forme le premier fonds employé au payement des allocations adressées aux diverses Missions dans l'année suivante, d'après une nouvelle répartition qui est votée après la clôture du compte de la précédente année. Ainsi, l'excédant des recettes de chaque année close, de même que les aumônes successivement recueillies dans l'année courante, ne séjournent en réalité que le moins possible dans les caisses de l'OEuvre.

DÉTAIL DES AUMONES

TRANSMISES PAR LES DIVERS DIOCÈSES QUI ONT CONTRIBUÉ A L'ŒUVRE EN 1845.

FRANCE.

Diocèse d'AIX		20,001 f.	25 c.
— d'Ajaccio		1,710	»»
— de Digne.		7,104	30
— de Fréjus . , . . .		25,161	40
— de Gap		8,445	»»
— de Marseille.		36,463	75
— D'ALBY.	Alby (1) 10,498 20 Castres 11,129 80	21,628	»»
		120,513 f.	70 c.

(1) Un don de 1.000 francs, arrivé trop tard, sera compris dans la recette de 1846.

Report	120,513 f.	70
Diocèse de Cahors	17,671	75
— de Mende (1).	9,520	15
— de Perpignan	9,600	»»
— de Rodez.	38,246	20
— d'AUCH.	27,000	»»
— d'Aire.	25,156	18
— de Bayonne	24,112	»»
— de Tarbes.	13,858	75
— d'AVIGNON.	28,323	20
— de Montpellier	36,000	»»
— de Nîmes.	18,548	90
— de Valence	19,231	20
— de Viviers	27,086	»»
— de BESANÇON	29,655	»»
— de Belley.	23,846	98
— de Metz . , ...	35,548	75
— de Nancy.	16,094	»»
— de Saint-Dié.	15,360	25
— de Strasbourg	41,338	51
— de Verdun	19,025	75
— da BORDEAUX	41,274	25
— d'Agen	20,000	»»
— d'Angoulême	4,500	»»
— de la Rochelle.	12,313	05
— de Luçon.	27,668	50
— de Périgueux	7,000	»»
	708,493 f.	07 c.

(1) Sur ces 9,520 fr. 15 c., 8,996 fr. 32 c. proviennent du recouvrement d'une partie notable des 12,356 fr. 30 c. qui avaient été inscrits au compte-rendu de 1843 (nº 94 des Annales, pag. 207) comme perte résultant du non-payement de lettres de change venant de Mende. — Les aumônes recueillies dans ce diocèse en 1845 ne nous sont point encore parvenues.

Report	708,493 f.	07 c.
Diocèse de Poitiers.	24,379	»»
— de BOURGES	8,349	15
— de Clermont-Ferrand . .	27,484	40
— de Limoges..	6,824	10
— du Puy	22,086	40
— de Saint-Flour	23,053	90
— de Tulle	5,065	50
— de CAMBRAY	88,105	10
— d'Arras	20,411	95
— de LYON.	192,643	77
— d'Autun	15,965	60
— de Dijon	10,612	95
— de Grenoble.	38,406	85
— de Langres.	20,000	»»
— de Saint-Claude. . . .	19,141	»»
— de PARIS	87,597	37
— de Blois	6,200	»»
— de Chartres	6,271	65
— de Meaux.	4,974	30
— d'Orléans.	12,256	85
— de Versailles.	8,664	85
— de REIMS	13,947	95
— d'Amiens.	15,935	50
— de Beauvais	12,907	25
— de Châlons-sur-Marne . .	8,400	»»
— de Soissons	13,108	20
— de ROUEN	27,001	21
— de Bayeux	31,257	»»
— de Coutances	31,000	»»
— d'Évreux	7,129	95
— de Séez	11,545	47
	1,529,220 f.	29 c.

	Report	1,529,220 f.	29 c.
Diocèse de SENS.		10,800	»»
— de Moulins		6,826	80
— de Nevers		6,700	»»
— de Troyes		8,565	»»
— de TOULOUSE		52,305	09
— de Carcassonne		17,644	85
— de Montauban		16,067	50
— de Pamiers		6,430	»»
— de TOURS.		14,478	50
— d'Angers.		38,252	20
— du Mans		49,888	60
— de Nantes.		99,539	25
— de Quimper.		23,101	75
— de Rennes		60,230	55
— de Saint-Brieuc		34,000	»»
— de Vannes		26,263	»»

COLONIES FRANÇAISES.

Diocèse d'Alger.			3,135	65
Ile Bourbon.			8,500	»»
Cayenne (1).			1,050	»»
Martinique			4,653	»»
Pondichéry.	Pondichéry	1,008 13	1,100	»»
	Karikal	7 81		
	Mahé	84 06		
Sénégal			351	50
			2,019,103 f.	53 c.

(1) Il y aurait eu 200 fr. de plus, si le capitaine de navire, auquel ils avaient été confiés, n'avait malheureusement péri au moment même de son arrivée en France, et si l'omission de la somme dans le connaissement n'avait pas empêché qu'elle fût immédiatement recouvrée.

ALLEMAGNE.

	florins.	kr.		
De divers diocèses . .	5,771	31	12,724 f.	69 c.
GRAND DUCHÉ DE BADE.				
Diocèse de FRIBOURG.	5,106	43	10,942	97
GRAND DUCHÉ DE HESSE-DARMSTADT.				
Diocèse de Mayence. .	4,311	40	9,239	65
HESSE-ÉLECTORALE.				
Diocèse de Fulde. . .	1,907	41	4,087	90
DUCHÉ DE NASSAU.				
Diocèse de Limbourg .	1,661	54	3,561	20
WURTEMBERG.				
Diocèse de Rottenbourg.	13,526	39	28,109	97
			68,666 f.	38 c.

AMÉRIQUE DU NORD.

Diocèse de *** . . .				3,000 f.	
CANADA.					
	livres	sh.	d.		
Diocèse de QUÉBEC .	2,069	2	7	44,141 f.	43 c.
— de Montréal . .	926	11	»	19,766	50
— de Toronto . .	23	9	»	500	» »
ÉTATS-UNIS.					
	dollars				
Diocèse de New-York .	105	30		526	50
				67,934 f.	43 c.

	Report	67,934 f. 43 c.
	dollars	
Diocèse de la Nouvelle-Orléans . . .	1,550 »»	7,750 »»
	MEXIQUE.	
	piastres.	
Diocèse de Californie .	300	1,575 »»
	NOUVELLE-ÉCOSSE.	
Diocèse d'Halifax . .		2,060 »»
		79,319 f. 43 c.

AMÉRIQUE DU SUD.

	BRÉSIL.	
	reis.	
Diocèse de BAHIA . .	466,760	1,351 f. »» c.
— de Rio-Janeiro .	3,576,580	10,135 89
— de Fernambouc .	294,796	837 46
— de Maragnan. .	137,280	390 »»
— de Marianne (Minas-Geraes) . .	130,000	369 32
	CHILI.	
	piastres.	
Diocèse de SANTIAGO.	1,318 2 1/2	6,591 60
— de Coquimbo .	268 3	1,341 85
		21,017 f. 12 c.

BELGIQUE.

Diocèse de MALINES. . . .	36,000 f. 02 c.
— de Bruges	24,454 60
— de Gand. . . , . .	44,032 89
	104,487 f. 51 c.

	Report	104,487 f. 51 c.
Diocèse de Liège		50,030 » »
— de Namur		10,599 26
— de Tournay.		30,966 91
		196,083 f. 68 c.

ILES BRITANNIQUES.

ANGLETERRE

	liv. st.	sh.	d.		
District de Lancastre.	517	10	»	13,199 f.	50 c.
— de Londres .	343	15	2	8,803	30
— d'Yorck. . .	177	10	8	4,557	23
— du Nord . .	89	8	3 1/2	2,297	» »
— du Centre. .	179	16	5	4,615	96
— de l'Est. . .	31	5	»	797	20
— de l'Ouest . .	149	7	9	3,837	02
Pays de Galles . .	58	»	1 1/2	1,490	70

ÉCOSSE.

District du Nord. .	48	»	»	1,224	» »
— de l'Est . .	6	8	»	163	68
— de l'Ouest. .	56	6	3	1,450	» »

IRLANDE.

Diocèse d'ARMAGH .	106	»	9	2,714	50
— d'Ardagh . .	21	3	5	541	88
— de Clogher .	17	18	5 1/2	458	43
— de Derry . .	46	7	» 1/2	1,212	07
— de Down et Connor . .	53	8	9	1,367	80
				48,730 f.	27 c.

	Report			48,730 f.	27 c.
	liv. st.	sh.	d.		
Diocèse de Dromore.	30	1	8	770	06
— de Kilmore .	64	17	7	1,660	52
— de Meath . .	239	17	11 1/2	6,176	82
— de Raphoë. .	18	12	»	475	92
— de CASHEL .	426	19	1 1/2	10,984	70
— de Cloyne et Ross . . .	367	18	5	9,418	38
— de Corck . .	891	4	2	22,939	74
— de Kerry . .	124	13	6 1/2	3,191	43
— de Killaloë .	162	7	5	4,156	52
— de Limerick .	95	15	9	2,451	80
— de Waterford.	589	16	4 1/2	15,170	99
— de DUBLIN .	1752	»»	» 1/2	45,114	»»
— de Ferns . .	506	12	7	12,989	42
— de Kildare et Leighlin . .	301	3	9	7,710	28
— d'Ossory . .	316	2	10 1/2	8,097	22
— de TUAM. .	49	11	8	1,269	08
— d'Achonry. .	23	18	5	611	88
— de Clonfert .	7	»»	»	179	20
— d'Elphin . .	68	»»	3	1,741	10
— de Galway .	80	5	6	2,054	90
— de Killala. .	22	14	»	580	84
—de Kilmacduagh	32	9	7	831	24
Reçu d'un curé dans le Sud. . .	400	»»	»	10,240	»»

COLONIES BRITANNIQUES.

Agra.	722	»»
Cap de Bonne-Espérance . . .	2,056	»»
	220,324 f.	31 c.

Report	220,324 f.	31 c.
Dominique	104	»»
Gibraltar.	1,609	08
Jamaïque.	150	»»
Maurice (île).	1,300	»»
Sydney (Australie).	6,800	72
Trinidad.	1,000	»»
Vérapolly (Malabar).	1,550	»»
	232,838 f.	11 c.

ÉTATS DE L'ÉGLISE.

	écus romains.				
ROME.	7,847	24	5	42,648 f.	07 c.
Diocèse d'Acqua-Pendente	42	»»	»	228	26
— d'Alatri. . . .	157	»»	»	853	26
— d'Albano. . . .	96	97	»	527	01
— d'Amelia.. . .	55	»»	»	298	91
— d'Anagni.. . .	94	53	»	513	75
— d'Ancône.. . .	140	»»	»	760	87
— d'Ascoli. . . .	216	02	»	1,174	02
— de Bagnorea. . .	81	47	»	442	77
— de BÉNÉVENT. .	160	»»	»	869	57
— de Bertinoro . .	64	26	»	349	24
— de Sarsina. . .	77	84	»	423	04
— BOLOGNE. . .	1,540	»»	»	8,369	57
— de Cagli. . . .	81	57	»	443	31
— de CAMERINO. .	194	48	»	1,056	96
— de Cervia.. . .	35	»»	»	190	22
— de Césène. . .	199	»»	»	1,081	52
				60,230 f.	35 c.

	Report			60,230 f.	35 c.
	écus romains.				
Diocèse de Cingoli. .	20	»»	»	108	70
— de Citta della Pieve. . . .	52	»»	»	282	61
— de Citta di Castello	140	40	»	763	04
— de Civita - Vecchia.. . . .	80	»»	»	434	78
— de Corneto. . .	27	»»	»	146	74
— de Fabriano. . .	100	»»	»	543	48
— de Faenza. . .	382	»»	»	2,076	09
— de Fano . . .	409	55	»	2,225	81
— de Ferentino.. .	73	18	»	397	72
— de FERMO. . .	362	10	»	1,967	93
— de FERRARE. .	743	73	5	4,042	04
— de Foligno. . .	90	»»	»	489	13
— de Forli. . . .	290	»»	»	1,576	09
— de Forlimpopoli..	74	96	»	407	39
— de Fossombrone..	90	60	»	492	39
— de Frascati. . .	103	40	»	561	96
— de Gubbio. . .	590	»»	»	3,206	52
— d'Iesi	164	96	»	896	52
— d'Imola. . . .	522	»»	»	2,836	96
— de Lorette. . .	55	31	»	300	60
— de Recanati. . .	44	55	»	242	12
— de Matelica. . .	105	»»	»	570	65
— de Montefiascone.	70	20	»	381	52
— de Narni.. . . .	12	71	»	69	08
— de Nepi et Sutri (commune de Tolfa).. . .	50	»»	»	271	74
— de Nocera. . .	150	»»	»	815	22
				86,337 f.	18 c.

	Report			86,337 f.	18 c.
	écus romains,				
Diocèse de Norcia . .	67	45	«	366	58
— d'Orvieto. . .	182	31	»	990	81
— d'Osimo. . . .	55	50	»	301	63
— de Palestrina. .	110	»»	»	597	83
— de Perugia. . .	538	20	»	2,925	»»
— de Pesaro. . .	350	»»	»	1,902	17
— de Poggio - Mirteto.	91	60	»	334	78
— de RAVENNE. .	384	33	»	2,088	75
— de Rieti. . . .	86	»»	»	467	39
— de Rimini. . .	200	»»	»	1,086	96
— de Ripatransone..	139	10	»	755	98
— de Sabina (Nerola).	2	85	»	15	49
— de San-Severino..	85	»»	»	461	96
— de Sinigaglia. .	320	»»	»	1,739	13
— de SPOLETTE. .	171	60	»	932	61
— de Terni. . . .	169	25	5	921	33
— de Terracina. .	67	41	»	366	36
— de Tivoli . . .	163	05	»	886	14
— de Todi. . . .	34	90	»	189	67
— d'Urbania. . .	147	09	»	799	40
— de San-Angelo in Vado. . . .	26	»»	»	141	31
— d'URBINO. . .	76	»»	»	413	04
— de Velletri. . .	111	43	»	605	60
— de Veroli. . .	106	36	5	578	07
— de Viterbe. . .	87	45	»	475	27
— de Toscanella. .	25	53	»	138	75
— de Treja. . .	24	90	»	135	33
				106,954 f.	52 c.

	Report	106,954 f. 52 c.
	écus romains.	
Diocèse d'Orbetello (abbaye des trois Fontaines). . .	93 84 »	510 »»
		107,464 f. 52 c.

ESPAGNE.

	réaux.	
De divers diocèses. .	17,865 »»	4,466 f. 35 c.

GRÈCE.

	drachmes.	
Diocèse de Syra. . .	404 44	364 f. »» c.
— de Tine. . . .	2,103 33	1,893 »»
		2,257 f. »» c.

LEVANT.

	piastres turques.	
Vicariat apostolique de CONSTANTINOPLE.	8,282 »»	2,070 f. 50 c.
Diocèse de SMYRNE. .	4,384 »»	1,096 »»
— de Scio. . . .	760 »»	180 »»
— d'Alep	427 20	111 43
— de Beyrouth. . .	300 »»	75 »»
— de Diarbékir . .	2,500 »»	571 44
Vicariat apostolique de l'ÉGYPTE. . . .	5,144 15	1,284 03
Ile de Chypre. . . .	896 »»	224 »»
Tripoli de Barbarie . .	1,440 »»	360 »»
		5,972 f. 40 c.

LOMBARD-VÉNITIEN
(ROYAUME.)

		livr. autrich.			
Diocèse de MILAN.	(dons part.)	39,080	45	34,000 f.	»»
— de Bergame	(id.)	15,499	60	13,484	65
— de Brescia	(id.)	18,180	85	15,652	17
— de Côme	(id.)	2,409	48	2,096	25
— de Crémone	(id.)	2,126	43	1,850	»»
— de ****	(id.)	1,247	12	1,085	»»
D'une ville de la Lombardie	(id.)	1,149	42	1,000	»»
De divers diocèses	(id.)	14,071	70	12,242	39
Diocèse de*****	(id.)	3,755	71	3,267	48
				84,677 f.	94

DUCHÉ DE LUCQUES.

	livres lucquoises	s.	d.	
Diocèse de LUCQUES	12,705	14	8	9,529 f. 30 c.

ILE DE MALTE.

	écus maltais.			
Diocèse de Malte . .	5,966	8	»»	12,322 f. 64 c.

DUCHÉ DE MODÈNE.

Diocèse de Carpi.	1,498 f.	32 c.
— de Massa.	2,905	77
— de Modène (1)	4,590	15
	8,994 f.	24 c.

(1) Une somme de 2,000 francs, appartenant à l'exercice de 1845, ayant été comprise par erreur dans la recette de l'exercice précédent, le montant des aumônes recueillies dans le diocèse de Modène en 1845 a donc été en réalité de 6,590 fr. 15 c.

Report	8,994 f.	24 c.
— de Nonantola	372	53
— de Reggio.	8,082	70
	17,449	47

DUCHÉ DE PARME.

Diocèse de Borgo-San-Donnino . .	495 f.	33 c.
— de Guastalla.	569	»»
— de Parme	6,530	50
— de Plaisance . :	7,295	17
	14,890	»»

PAYS-BAS.

Vicariat apostolique de		
Bois-le-Duc.	33,015 f.	84 c.
— de Bréda.	5,936	50
— du Limbourg.	16,205	72
— du Luxembourg	10,646	04
Archiprêtré de Schieland	1,058	20
De divers archiprêtrés	30,768	83
	97,631	13

PORTUGAL.

	reis.		
Diocèse de BRAGA .	1,280,800	8,005 f.	»» c.
— d'Aveiro. . . .	103,600	647	50
— de Bragance. . .	19,200	120	»»
— de Coimbre. . .	466,010	2,912	56
— de Pinhel . . .	14,880	93	»»
— de Porto. . . .	958,745	5,992	15
		17,770 f.	21 c.

Report. . .		17,770 f.	21 c.
	reis.		
— de Viseu. . . .	283,420	1,771	37
— d'EVORA . . .	146,760	917	25
— de Beja	75,440	471	50
— de Crato. . . .	13,440	84	»»
— d'Elvas	118,560	741	»»
— de Faro	16,400	102	50
— de LISBONNE . .	2,168,535	13,553	31
— de Guarda . . .	144,840	905	25
— de Lamego . . .	2,400	15	»»
— Leïria.	257,790	1,611	18
— de Thomar . . .	16,320	102	»»

ILES AÇORES.

Diocèse d'Angral . . .	495,190	3,094	94

ILE DE MADÈRE

Diocèse de Funchal. . . .	16,000	100	»»
		41,239	51

PRUSSE.

GRAND DUCHÉ DE POSEN.

	thalers	sil	pf.		
Diocèse de POSEN et GNESEN . . .	686	10	»»	2,537 f.	95 c.

PROVINCE DE PRUSSE.

Diocèse de Culm .	2,483	3	6	9,358	05
— de Varmie .	1,155	16	7	4,333	32
				16,229 f.	32 c.

	Report			16,229	32

PROVINCE RHÉNANE.

Diocèse de COLOGNE	22,253	1	9	83,448	96
— de Trèves .	5,436	28	»»	16,638	50

SILÉSIE.

Diocèse de Breslau .	6,065	8	4	22,290	54
— d'Olmutz (partie prussienne .	75	»»	»»	274	39
— de Prague (partie prussienne. . .	574	»»	»»	2,100	01

WESTPHALIE.

Diocèse de Munster (1).	6,447	5	10	24,176	98
— de Paderborn .	5,457	27	»»	20,467	12
				185,625	82

ETATS SARDES.

DUCHÉ DE GÊNES.

Diocèse de GÊNES	62,317 f.	29 c.
— d'Albenga	4,703	36
— de Bobbio	1,565	75
Diocèse de Nice.	5,519	50
— de Sarzane.	1,963	91
— de Savone.	2,395	89
— de Vintimille.	4,612	16
	83,077 f.	86 c.

(1) 13.288 fr. 70 c., arrivés trop tard, seront portés au compte de 1836.

Report 83,077 f. 86 c.

PIÉMONT.

Diocèse de TURIN.	61,000	30
— d'Acqui.	3,666	28
— d'Albe.	5,298	85
— d'Aoste.	6,200	»»
— d'Asti.	3,232	»»
— de Coni.	2,800	»»
— de Fossano.	3,486	29
— d'Ivrée.	8,902	30
— de Mondovi.	9,636	58
— de Pignerol.	4,753	»»
— de Saluces.	5,129	20
— de Suse.	1,592	85
— de VERCEIL..	7,084	55
— d'Alexandrie..	2,330	»»
— de Bielle..	5,000	»»
— de Casal.	5,430	04
— de Novare.	7,150	»»
— de Tortone.	9,999	»»
— de Vigevano (1).	3,330	94

SARDAIGNE.

Diocèse de CAGLIARI	16,896	34
— d'ORISTANO.	176	75
— de SASSARI..	986	48
— d'Alghero..	150	»»
	257,309 f.	61 c.

(1) Une somme de 600 fr. provenant de ce diocèse a été convertie en rente au profit de l'OEuvre, suivant la recommandation expresse du donateur.

Report	257,309 f.	61 c.

SAVOIE.

Diocèse de CHAMBÉRY.	11,519	30
— d'Annecy.	27,250	»»
— de Moutiers.	6,475	»»
— de Saint-Jean-de-Maurienne. .	2,915	»»
	305,468 f.	91 c.

DEUX-SICILES.

ROYAUME DE NAPLES.

	ducats	gr.		
Diocèse de NAPLES. . .	8,249	90	35,900 f.	67 c.
— de Pouzzoles. . .	100	»»	435	16
— de SORRENTO. .	1,170	»»	5,091	42
— de Gaëte. . . .	11	90	51	78
— de Sora. . . .	140	»»	609	23
— de Sessa. . . .	104	56	455	»»
— de CAPOUE. . .	312	50	1,358	70
— d'Aversa. . . .	100	»»	435	16
— d'Isernia. . . .	27	70	120	54
— de Cava	151	20	657	97
— de Nocera de Pagani	240	»»	1,044	40
— de Melfi et Rapolla .	100	»»	435	16
— de CONZA et CAMPAGNA	150	»»	652	75
— de Conversano . .	123	20	536	12
— de TRANI et NAZARETH. . . .	78	04	339	60
			48,123	66

	ducats	gr.		
Report			48,123 f.	66 c.
— de Monopoli. .	73	67	320	59
— de Castellaneta .	114	»»	496	09
— de Lecce. . .	300	»»	1,305	49
— d'Ugento. . .	41	»»	178	42
— de Gallipoli . .	23	16	100	79
— de SANTA-SEVERINA . .	100	»»	435	16
— d'Oppido. . .	177	»»	770	24
— de Nicotera et Tropea. . . .	63	»»	274	16
— de Mileto. . .	100	»»	435	16
— d'Aquila . . .	264	20	1,149	71
— d'Aprutino et Teramo . .	112	08	487	74
— d'Atri et Penne .	30	»»	130	55
— de Gerace . .	120	»»	522	20
— de Muro. . .	30	»»	130	55
— de TARENTE .	46	91	204	14
— de Venosa . .	50	»»	217	58
— de Boiano . .	44	»»	191	47
— d'OTRANTE. .	110	»»	478	68
— de Sulmona et Valva . . .	80	»»	348	13
— de Monte-Cassino	90	»»	391	65
— de Bisceglie . .	100	»»	435	16
— de Gravina, Montepeloso et Altamura. . .	340	»»	1,479	56
— de CHIETI . .	300	»»	1,305	49
— de BRINDISI. .	150	»»	652	75
— de Montevergine	46	50	202	35
			60,767 f.	47 c.

	ducats	gr.			
Report			60,767 f.	47 c.	
Diocèse de Castellamare	275	»»	1,196	70	
— de REGGIO . .	120	»»	522	20	
— de San-Severo .	100	»»	435	16	
— de Catanzaro. .	26	60	115	75	
— de Marsi. . .	47	28	205	75	
— d'ACERENZA et MATERA . .	106	60	463	89	
— de LANCIANO .	60	»»	261	10	
— de Cassano . .	20	»»	87	03	
— de Capaccio . .	116	73	507	97	

SICILE.

Diocèse de PALERME .	2.118	41	5	8,826	74
— de MESSINE. .	454	»»	»	1,891	67
— de MONTRÉAL .	585	40	»	2,439	17
— de Catane . .	705	»»	»	2,937	50
— de Mazzara . .	668	01	»	2,783	38
— de Syracuse. .	125	09	»	521	21
— de Girgenti . .	710	05	»	2,958	54
— de Caltagirone .	140	80	5	586	69
— de Noto . . .	107	»»	»	445	83
— de Caltanissetta.	143	81	»	599	20
— de Trapani . .	256	85	5	1,070	23
— de Cefalù. . .	129	10	»	537	92
— de Patti.. . .	78	»»	»	325	»»
— de Nicosia. . .	36	»»	»	150	»»
— de Lipari. . .	27	»»	»	112	50
				90,748 f.	60 c.

SUISSE.

	francs suisses.			
Diocèse de Bâle. . .	12,395	55	17,707 f.	93 c.
— de Coire. . .	3,530	14	5,043	06
— de Côme (Tessin). . . .	2,000	»»	2,857	14
— de Lausanne. .	9,258	85	13,226	93
— de Saint-Gall. .	3,254	23	4,648	90
— de Sion . . .	4,020	81	5,758	30
			49,242	26

TOSCANE.

	liv. tosc.	s.	d.		
Diocèse de FLORENCE.	19,598	10	»	16,462 f.	79 c.
— de Colle. . .	826	6	8	693	84
— de Fiezole. . .	3,347	10	»	2,811	90
— de Pistoie. . .	2,540	»»	»	2,133	60
— de Prato. . .	2,424	»»	»	2,036	16
— de San-Miniato .	3,047	10	»	2,559	90
— de San-Sepolcro.	3,094	6	8	2,599	24
— de PISE.. . .	7,131	1	4	5,990	69
— de Livourne . .	3,800	»»	»	3,192	»»
— de Pontremoli. .	680	»»	»	571	20
— de SIENNE. . .	2,679	6	8	2,250	63
— d'Arezzo. . .	3,549	3	4	2,981	30
— de Chiusi. . .	332	6	8	279	16
— de Cortone. . .	600	»»	»	504	»»
— de Grosseto . .	320	»»	»	268	80
— de Massa et Populonia. . .	1,160	»»	»	974	40
				46,309	01

	liv. tosc.	s.	d.		
			Report	46,309 f.	01 c.
Diocèse de Modigliana.	514	4	8	431	94
— de Montalcino. .	630	»»	»	529	20
— de Monte - Pulciano. . . .	366	13	4	308	»»
— de Pescia. . .	1,040	»»	»	873	60
— de Pienza. . .	146	13	3	123	20
— de Sovana. . .	860	»»	»	722	40
— de Volterra . .	2,086	»»	»	1,752	24
				51,049	59
De diverses contrées du nord de l'Europe (1).				2,497 f.	82 c.

(1) Dans cette somme se trouvent compris 267 fr. 74 c., produit de la rente d'un capital de 6.000 fr., provenant du diocèse de Varsovie, donné à l'OEuvre en 1843, et dont il a été fait mention dans le compte de la susdite année.

Nota. Il est arrivé de divers diocèses des sommes que la clôture de l'exercice n'a pas permis de comprendre dans les recettes de 1845. Ces sommes figureront au compte-rendu de 1846.

La répartition des aumônes entre les diverses Missions, pour 1845, a été arrêtée dans l'ordre suivant :

MISSIONS D'EUROPE.

A Mgr Carruthers, évêque, vicaire apostolique d'Edimbourg (Ecosse).	32,025 f.	»» c.
A Mgr Scott, évêque, vicaire apostolique du district occidental (Ecosse).	50,000	»»
A Mgr Kile, évêque, vicaire apostolique du district du Nord (Ecosse).	25,000	»»
A Mgr Mostyn, évêque, vicaire apostolique du district du Nord (Angleterre). . . . . , ...	4,000	»»
Au Vicariat apostolique de Londres, pour la Mission de Jersey. .	5,000	»»
A Mgr Brown, évêque, vicaire apostolique du pays de Galles (Angleterre).	15,000	»»
Pour la Mission des Oblats de Marie immaculée en Cornouailles (Angleterre).	20,000	»»
Pour la Mission des Rédemptoristes en Cornouailles (Angleterre .	2,500	»»
A Mgr l'Evêque de Kerry (Irlande)	20,000	»»
A Mgr Hugues, évêque, vicaire apostolique de Gibraltar	15,000	»»
Pour le diocèse de Lausanne et Genève.	71,000	»»
	259,525	»»

Report	259,525 f.	»» c.
A Mgr Salzmann, évêque de Bâle (Suisse). . . . . ,	5,500	»»
A Mgr Mirer, vicaire apostolique de Saint-Gall (Suisse). . . , .	2,000	»»
A Mgr Gaspard de Carl, évêque de Coire (Suisse).	8,000	»»
A Mgr l'Evêque de Bethléem, abbé de Saint-Maurice, pour l'Eglise catholique d'Aigle (Suisse). . . .	4,500	»»
Pour un établissement catholique en pays protestant, recommandé par l'Evêque.	20,000	»»
Pour diverses Missions du Nord de l'Europe.	152,628	02
A Mgr Paul Sardi, évêque, visiteur apostolique de la Moldavie (Mission des RR. PP. Mineurs Conventuels).	20,000	»»
A Mgr Molajoni, évêque, administrateur du vicariat apostolique de la Valachie et Bulgarie (Mission des RR. PP. Passionistes). . . .	8,000	»»
A Mgr Topich, évêque d'Alessio	3,030	»»
Au même, pour le diocèse de Scopia.	1,490	»»
A Mgr Severini, évêque de Sappa	4,050	»»
A Mgr Pooten, évêque administrateur du diocèse d'Antivari . .	680	»»
A Mgr Labella, archevêque de Durazzo.	1,350	»»
A Mgr Guglielmi, évêque de		
	490,753 f.	02 c.

Report	490,753 f.	02 c.
Scutari.	4,380	»»
A Mgr Guglielmi, pour le diocèse de Pulati.	2,020	»»
Pour la Mission de la Compagnie de Jésus en Dalmatie.	3,500	»»
Au Vicariat apostolique de Sophia (Mission des RR. PP. Capucins).	4,000	»»
Pour la Mission des RR. PP. Capucins à Constantinople. . . .	3,000	»»
Pour la Mission des RR. PP. Dominicains à Constantinople. . . .	10,000	»»
A Mgr Hillereau, archevêque, vicaire apostolique de Constantinople.	31,000	»»
A Mgr Marouchi, archevêque arménien catholique de Constantinople	15,000	»»
Mission des Lazaristes à Constantinople, collége, écoles des Frères, établissement des Sœurs de la Charité, et frais d'impression. . . .	38,600	»»
Mission des Méchitaristes à Constantinople	3,000	»»
A Mgr Blancis, évêque de Syra et délégat apostolique pour la Grèce continentale.	22,000	»»
Pour la Mission des RR. PP. Capucins à Paros..	1,500	»»
A Mgr Castelli, archevêque de Naxie	3,000	»»
Pour la Mission des RR. PP. Ca-		
	631,753 f.	02 c.

Report	631,753 f.	02 c.
pucins à Naxie.	1,200	»»
A Mgr Zaloni, évêque de Tine. .	3,000	»»
Pour la Mission des RR. PP. Mineurs Réformés à Tine.	1,000	»»
Pour les Missions de la Compagnie de Jésus à Tine et à Syra . .	5,000	»»
Pour la Mission des Lazaristes et l'établissement des Sœurs de la Charité à Santorin.	6,000	»»
A Mgr Nostrano, archevêque de Corfou.	3,000	»»
Pour le diocèse de Zante et Céphalonie.	2,000	»»
Pour les Missions des RR. PP. Capucins à Céphalonie et à Ithaque.	2,000	»»
Pour la Mission des RR. PP. Capucins à Candie.	2,500	»»
Pour la Mission des RR. PP. Capucins à la Canée.	3,000	»»
	660,453 f.	02 c.

MISSIONS D'ASIE.

A Mgr Mussabini, archevêque de Smyrne et vicaire apostolique de l'Asie Mineure.	31,304 f.	35 c.
Mission des Lazaristes à Smyrne, écoles des Frères et établissement des Sœurs de la Charité. . . .	14,700	»»
A la même, pour le collége de la Propagande à Smyrne.	4,700	»»
	50,704 f.	35 c.

Report	50,704 f.	35 c.
Aux Lazaristes, pour être distribué par les mains des Sœurs de la Charité aux victimes de l'incendie de Smyrne.	15,055	»»
Aux mêmes, pour reconstruire à Smyrne la maison des Frères de la doctrine chrétienne, détruite par l'incendie.	20,000	»»
Pour la Mission des RR. PP. Capucins à Smyrne.	5,000	»»
A Mgr Justiniani, évêque de Scio.	3,500	»»
Pour la Mission des RR. PP. Mineurs Réformés à Mételin. . . .	4,000	»»
Pour les Missions de l'île de Chypre.	12,000	»»
Pour la Mission des RR. PP. Mineurs Réformés à Rhodes. . . .	2,000	»»
Pour la Mission des RR. PP. Capucins dans l'Anatolie.	8,000	»»
Au Révérendissime Custode de Jérusalem, pour la Mission de Terre-Sainte..	895	»»
A Mgr Villardell, archevêque, délégat apostolique au Liban, et pour les divers Rits Unis. . . .	34,210	»»
Mission des RR. PP. Capucins en Syrie.	8,000	»»
Mission des RR. PP. Carmes en Syrie.	3,500	»»
Missions des Lazaristes à Alep, à		
	166,864 f.	35 c.

Report	166,864 f.	35 c.
Damas, à Tripoli de Syrie, et collége d'Antoura.	10,000	»»
Mission de la Compagnie de Jésus en Syrie.	17,000	»»
A Mgr Trioche, évêque, délégat apostolique à Babylone, et pour les divers Rits Unis.	40,000	»»
Mission Arménienne en Perse. .	2,000	»»
Mission des Lazaristes en Perse.	15,000	»»
Mission des RR. PP. Dominicains dans la Mésopotamie	10,000	»»
Mission des RR. PP. Carmes dans la Mésopotamie.	3,000	»»
Mission des RR. PP. Capucins dans la Mésopotamie.	12,000	»»
Mission des RR. PP. Servites en Arabie.	10,000	»»
A Mgr Borghi, évêque, vicaire apostolique d'Agra (Mission des RR. PP. Capucins).	34,605	»»
A Mgr Carew, évêque, vicaire apostolique de Calcutta	5,000	»»
A Mgr Fortini, évêque, vicaire apostolique de Bombay (Mission des RR. PP Carmes).	12,000	»»
A Mgr Louis de Sainte-Thérèse, évêque, vicaire apostolique de Vérapolly (Malabar) (Mission des RR. PP. Carmes).	12,000	»»
Pour la Mission du Canara. . .	6,000	»»
A Mgr Bonnand, évêque, vicaire		
	355,469 f.	35 c.

Report	355, 469 f.	35 c.
apostolique de Pondichéry (Coromandel) (Congrégation des Missions étrangères).	57,335	»»
Mission de la Compagnie de Jésus au Maduré.	35,400	»»
A Mgr Fenelly, évêque, vicaire apostolique de Madras.	19,000	»»
Pour la Mission de Vizagapatam.	5,010	»»
A Mgr Ceretti, évêque, vicaire apostolique de Pégu et Ava (Mission des Oblats de la sainte Vierge). .	60,000	»»
A Mgr de Bési, évêque, vicaire apostolique du Quang-Tong, et administrateur de Nankin.. . . .	20,000	»»
A Mgr Rizzolati, évêque, vicaire apostolique du Hou-Quang (Mission des RR. PP. Mineurs Réformés. .	20,000	»»
Au Vicariat apostolique du Chan-Si (Mission des RR. PP. Mineurs Observantins).	14,000	»»
A Mgr Alphonse-Marie de Donato, évêque, vicaire apostolique du Chen-Si (Mission des RR. PP. Mineurs Observantins).	16,000	»»
Préfecture apostolique et Procure des Missions Italiennes à Hong-Kong.	20,000	»»
A Mgr Pérocheau, évêque, vicaire apostolique du Su-Tchuen (Congrégation des Missions étrangères)..	31,146	05
	653,360 f.	40 c.

Report	653,360 f.	40 c.
A Mgr Ponsot, évêque, vicaire apostolique du Yun-Nan en Chine (Congrégation des Missions étrangères).	15,584	51
Pour la Procure de la Congrégation des Missions étrangères à Macao	37,043	»»
A Mgr Carpena, évêque, vicaire apostolique du Fo-Kien (Mission des RR. PP. Dominicains). . . .	20,000	»»
Au Vicariat apostolique du Tché-Kiang et du Kiang-Si (Missions des Lazaristes.	36,000	»»
A Mgr Baldus, évêque, vicaire apostolique du Ho-Nan (Mission des Lazaristes).	14,000	»»
Séminaire et Procure des Lazaristes à Macao, y compris les frais de voyage des Missionnaires destinés pour la Chine.	13,338	30
Mission de la Compagnie de Jésus en Chine.	40,000	»»
A Mgr Mouly, évêque, vicaire apostolique de la Tartarie Mongole (Mission des Lazaristes). . . .	11,000	»»
A Mgr Verrolles, évêque, vicaire apostolique de la Mantchourie (Congrégation des Missions étrangères) .	16,312	65
A Mgr Ferréol, évêque, vicaire apostolique de la Corée (Congrégation des Missions étrangères). . . . Mission de Lieou-Tchou (*Id.*). .	18,475	»»
	875,113 f.	86 c.

Report	875,113 f. 86 c.
A Mgr Hermosilla, évêque, vicaire apostolique du Tong-King oriental (Mission des RR. PP. Dominicains).	25,000 »»
A Mgr Retord, évêque, vicaire apostolique du Tong-King occidental (Congrégation des Missions étrangères).	32,705 »»
A Mgr Cuénot, évêque, vicaire apostolique de la Cochinchine orientale (Congrégation des Missions étrangères). . . . . A Mgr Lefebvre, évêque, vicaire apostolique de la Cochinchine occidentale (Congrégation des Missions étrangères).	28,890 »»
A Mgr Bouchot, vicaire apostolique de la presqu'île Malaise (Congrégation des Missions étrangères).	25,275 »»
A Mgr Pallegoix, évêque, vicaire apostolique de Siam (Congrégation des Missions étrangères). . . .	22,895 »»
Pour le Collége général de Pulo-Pinang (Congrégation des Missions étrangères).	26,000 »»
	1,035,878 f. 86 c.

MISSIONS D'AFRIQUE.

A Mgr Griffitz, évêque, vicaire apostolique du Cap de Bonne-Espérance (Mission des RR. PP. Dominicains.)	28,000 f. »» c.

Report	28,000 f.	»» c.
Pour les établissements des orphelins et orphelines et autres œuvres et institutions dans le diocèse d'Alger	71,029	20
Pour l'établissement des RR. PP. Trappistes dans le même diocèse .	12,000	»»
A Mgr Fidèle de Ferrare, évêque, vicaire apostolique de Tunis (Mission des RR. PP. Capucins). .	8,000	»»
Pour la Mission des RR. PP. Mineurs Réformés à Tripoli de Barbarie	2,500	»»
A Mgr Solero, évêque, vicaire apostolique de l'Égypte, et pour les divers Rits Unis.	40,000	»»
Mission des Lazaristes à Alexandrie d'Égypte, y compris le solde des constructions de la maison des Frères de la doctrine chrétienne et de celle des Sœurs de la Charité .	55,000	»»
Pour les Missions des RR. PP. Mineurs Réformés dans la Haute-Égypte.	6,000	»»
Pour les Missions de la Congrégation de Saint-Lazare dans l'Abyssinie et le Sennaar	15,000	»»
Pour la Mission de Madagascar .	20,000	»»
A Mgr Allen Collier, évêque, vicaire apostolique de l'île Maurice.	22,000	»»
	279,529	20

MISSIONS D'AMÉRIQUE.

A Mgr Fleming, évêque, vicaire apostolique de Terre-Neuve . .	10,000	»»
A Mgr Provencher, évêque, vicaire apostolique de la Baie d'Hudson	22,000	»»
Pour la Mission des Oblats de Marie immaculée à la Baie d'Hudson.	10,000	»»
Pour les Missions du Vicariat apostolique de la Nouvelle-Ecosse. .	30,000	»»
A Mgr Donald Mac-Donald, évêque de Charlotte-Town. . . .	7,000	»»
A Mgr Power, évêque de Toronto (Haut-Canada).	16,000	»»
A Mgr Phelan, évêque administrateur de Kingston (Haut-Canada).	10,000	»»
A Mgr Signay, archevêque de Québec (Bas-Canada)	45,080	»»
A Mgr Bourget, évêque de Montréal (Bas-Canada).	28,000	»»
Pour la Mission des Oblats de Marie immaculée au Canada. . .	15,000	»»
Pour les Missions de la Compagnie de Jésus au Canada. . . .	34,500	»»
A Mgr Blanchet, évêque, vicaire apostolique de l'Orégon	23,000	»»
A Mgr Loras, évêque de Dubuque (Etats-Unis)	30,000	»»
A Mgr Lefévère, évêque coadjuteur et administrateur du Détroit (Etats-Unis)	30,000	»»
	310,580	»»

Report	310,580 f.	»» c.
A Mgr Purcell, évêque de Cincinnati (Etats-Unis)	16,000	»»
A Mgr Kenrick, évêque de Philadelphie (Etats-Unis).	11,000	»»
A Mgr O'Connor, évêque de Pittsbourg (Etats-Unis).	30,000	»»
A Mgr Whelan, évêque de Richmond (Etats-Unis).	20,000	»»
A Mgr Hughes, évêque de New-Yorck (Etats-Unis)	15,000	»»
A Mgr Tyler, évêque d'Hartford (Etats-Unis)	8,000	»»
A Mgr Miles, évêque de Nashville (Etats-Unis)	18,500	»»
A Mgr Flaget, évêque de Louisville (Etats-Unis).	30,950	»»
A Mgr de la Hailandière, évêque de Vincennes	65,000	»»
A Mgr Kenrick, évêque de Saint-Louis (Etats-Unis)	25,000	»»
A Mgr Henni, évêque de Milwaukie (Etats-Unis)	25,000	»»
A Mgr Byrne, évêque de Little-Rock (Etats-Unis).	18,000	»»
A Mgr Quarter, évêque de Chicago (Etats-Unis).	26,000	»»
A Mgr Chanches, évêque de Natchez (Etats-Unis).	20,500	»»
A Mgr Blane, évêque de la Nouvelle-Orléans (Etats-Unis) . . .	25,050	»»
A Mgr Portier, évêque de Mo-		
	664,580	»»

Report	664,580 f.	»» c.
bile (Etats-Unis).	30,000	»»
A Mgr Reynolds, évêque de Charleston (Etats-Unis)	40,000	»»
Pour les Missions des Lazaristes aux Etats-Unis	40,000	»»
Pour les Missions de la Compagnie de Jésus au Missouri (Etats-Unis)	13,000	»»
Pour les Missions de la même Compagnie aux Montagnes Rocheuses (Etats-Unis)	58,868	61
Pour les Missions des RR. PP. Dominicains aux Etats-Unis. . .	11,000	»»
A Mgr Odin, évêque, vicaire apostolique du Texas (Mission des Lazaristes)	45,000	»»
A Mgr Smith, évêque, vicaire apostolique des Antilles anglaises .	30,000	»»
A Mgr Fernandez, évêque, vicaire apostolique de la Jamaïque. . .	4,000	»»
A Mgr Hynes, évêque administrateur du Vicariat apostolique de la Guyane Britannique	30,000	»»
A Mgr Niewindt, évêque, vicaire apostolique de Curaçao . .	28,000	»»
Pour la Mission de Surinam. .	13,000	»»
Pour les Missions de la Compagnie de Jésus dans l'Amérique du Sud. . . , ...	15,000	»»
	1,022,448	61

MISSIONS DE L'OCÉANIE.

A Mgr Grooff, évêque, vicaire apostolique de Batavia	20,000	»»
Pour le Vicariat apostolique de l'Océanie orientale (Missions de la Congrégation de Picpus). . . .	112,932	16
A Mgr Pompallier, évêque, vicaire apostolique de la Nouvelle-Zélande (Missions des RR. PP. Maristes)	50,000	»»
A Mgr Epalle, évêque, vicaire apostolique de la Mélanésie et Micronésie (Missions des RR. PP. Maristes).	100,000	»»
A Mgr Bataillon, évêque, vicaire apostolique de l'Océanie centrale (Missions des RR. PP. Maristes). .	55,050	»»
A Mgr Douarre, évêque, pour les Missions des RR. PP. Maristes dans la Nouvelle-Calédonie	25,050	»»
Pour la Procure de la même Congrégation à Sydney (Australie). .	40,000	»»
A Mgr Polding, archevêque de Sydney (Australie)	10,000	»»
A Mgr Humphry, évêque d'Adélaïde (Australie)	10,100	»»
A Mgr Brady, évêque de Perth (Australie)	51,270	»»
A Mgr Willson, évêque d'Hobart-Town (Terre de Van-Diémen) . .	6,000	»»
	480,402	16

MISSIONS DE LA CHINE.

Lettre du P. Clavelin, Missionnaire de la Compagnie de Jésus en Chine, à un Père de la même Société.

A bord du *Thomas-Crisp*, à douze lieues de Chang-hai, 13 octobre 1844.

« Mon Révérend Père,

« Nous voici donc enfin au terme de nos désirs. Encore quelques heures, et nous sommes dans les bras de nos frères. Sur le point de terminer un voyage bien long et très-heureux, on sent tout naturellement ses pensées s'élever au ciel, en action de grâces de la protection constante dont il a bien voulu nous favoriser, puis redescendre et s'arrêter avec une délicieuse effusion, au souvenir des personnes qui nous l'ont obtenue par leurs prières.

« A peine sortis de *Hong-Kong*, nous avons eu vent contraire, puis un calme plat qui nous a retenus une semaine entière en vue de cette île. Nous avons alors recouru à nos armes ordinaires, aux neuvaines; nous en avons commencé une en l'honneur de Notre-Dame des sept

douleurs ; mais ce fut d'abord sans succès. Il nous vint alors en pensée d'y ajouter les Litanies de saint Joseph, et, le jour même, nous obtenions la brise la plus favorable, comme si Marie eût voulu nous rappeler que des Missionnaires ne pouvaient entrer dans le céleste empire, que par la protection immédiate de celui qui en est le grand Patron. Le ciel devint superbe, et notre navire glissait sur une mer unie et tranquille, de manière à nous faire presque douter de son mouvement.

« Quand nous fûmes à la hauteur de Formose, la mousson contraire se déchaîna contre nous avec une rigueur étonnante. Ce jour-là même notre capitaine fit entrer son navire dans une espèce de rade, formée par le continent et quelques îles, pour le disposer à mieux soutenir l'action de ce vent malencontreux. Lorsque nous remîmes à la voile, il avait entièrement cessé. Cependant, comme nous étions très-chargés, le capitaine ne voulut pas s'exposer au gros temps de la pleine mer ; il prit le parti de longer la côte, à travers les innombrables îles, grandes et petites, qui bordent le littoral de la Chine. Ce genre de navigation était bien nouveau pour nous, accoutumés que nous étions aux allures et aux bordées grandioses de la *Sirène*, qui fuyait la terre comme son plus dangereux ennemi. De plus, comme le vent, quoique faible, nous était le plus souvent contraire, et que le temps a été constamment beau, nous avons eu tout le loisir de considérer à notre aise les rivages de l'empire chinois. Nous en approchions assez près pour pouvoir en apprécier la végétation et les productions variées. Nous avons passé devant plusieurs villes et nombre de villages, et le plus souvent nous étions entourés d'une foule considérable de barques de pêcheurs : nous en avons compté une fois jusqu'à cent cinquante. Rien n'est plus simple

que la vie de cette population flottante : du riz, du poisson et de l'eau, voilà sa nourriture; le fond de la barque lui sert de lit ; le bambou fait à lui seul presque tous les frais du mobilier : le mât, la voile, le vase pour vider le canot, les tasses à boire, la boîte qui renferme les instruments propres à allumer le feu, le soufflet même, tout est de bambou. Nous avons aussi jeté l'ancre plusieurs fois pour renouveler nos provisions. Libre alors à chacun de descendre à terre et de s'y promener en toute sûreté. Nombre de Chinois sont venus à notre bord, pour voir un vaisseau européen, et vendre les produits de leur culture ; tous nous ont paru d'une bonne pâte d'homme, si l'on peut s'exprimer ainsi, et d'une grande gaieté.

« Nous avons pu ainsi nous former une idée assez juste de plus de trois cents lieues du littoral chinois. C'est une chaîne continuelle de montagnes élevées ; rarement on aperçoit des terres basses qui permettent à l'œil de pénétrer dans l'intérieur. Ces montagnes, comme les îles, sont en général un peu desséchées, rocailleuses, et presque entièrement dépouillées d'arbres et d'arbrisseaux : je n'ai pas encore vu une seule forêt. Mais en revanche, les terres sont parfaitement cultivées, vu la nature du terrain.

« Comme vous le voyez, ce mode de navigation n'était pas sans quelque charme ; mais, comme tous les autres, il avait aussi ses inconvénients. Dans la nuit du 1er au 2 octobre, le vent étant très-faible, on jeta l'ancre pour n'être pas emporté par les courants. Le lendemain, quand nous voulûmes partir, notre navire resta immobile ; il était embourbé au point de ne caler plus que six à sept pieds d'eau, lui qui en demande treize. Heureusement la marée haute nous remit à flot, et, après

avoir labouré la vase pendant près d'une heure, nous pûmes enfin gagner une mer plus profonde. Au milieu de ces dangers, la confiance en la divine Providence ne nous a jamais manqué, et la gaieté n'a pas cessé un instant de régner dans notre petite république.

« C'est ainsi, mon R. Père, qu'en allant à petites journées, nous avons fini par arriver à *Chusan*, le 8 octobre. Nous avons mis vingt-sept jours pour faire deux cent quatre-vingts lieues. C'est un peu long; et cependant, nos Pères qui nous ont précédés, trouveront, j'en suis sûr, que nous avons été fort heureux, eux qui ont employé deux mois à faire le même trajet, avec la perspective plusieurs fois renouvelée d'un naufrage assez prochain.

« Pendant quarante-huit heures passées à *Chusan*, nous eûmes le loisir de visiter *Ting-hac*, la ville capitale, et ses environs. *Chusan* est comme la reine de l'Archipel qui porte ce nom. C'est vraiment une des clefs de la Chine. Maîtres de ce point, les Anglais peuvent, dans un jour ou deux, s'emparer avec la plus grande facilité des conduits alimentaires de l'empire, et l'affamer en quelques mois, sans qu'il soit nécessaire de recourir aux armes. Son port est vaste, profond, bien abrité; les vaisseaux peuvent y mouiller à quelques minutes du rivage. La plaine est très-bien cultivée, et la fertilité du sol répond aux soins qu'on lui prodigue. Le riz donne jusqu'à trois récoltes par an. Cependant, comme la culture, celle des patates douces surtout, a envahi jusqu'aux sommets des montagnes, les terres sont toutes déboisées, et l'aspect de l'ensemble est très-peu pittoresque. Il y manque cet agrément, ce charme que donnent les bosquets, les forêts, les haies vives et les belles

rivières. A *Chusan* l'agréable a été presque entièrement sacrifié à l'utile : aussi, ceux qui ne visent qu'au positif, ne tarissent pas en louanges sur la richesse et la fécondité de l'île.

« *Ting-hac*, la ville proprement dite de *Chusan*, est assise à une demi-lieue du rivage, et occupe le fond de la petite plaine dont je vous ai parlé. Sa population actuelle peut être encore de quarante mille habitants, quoique pendant la guere elle ait perdu deux grands quartiers, celui des mandarins et celui des magasins publics. L'un et l'autre ont été détruits de fond en comble. L'enceinte des anciens murs de la ville existe encore, moins ce que les Anglais ont abattu pour avoir les matériaux nécessaires à leurs établissements militaires. Les maisons chinoises sont peu élevées; les rues, en général mal percées, mal pavées, sont de plus encombrées et envahies par les avant-magasins qui les bordent de chaque côté. Nous sommes entrés dans les principales boutiques : on nous a toujours fort bien reçus; partout on nous appelait *Foulomcis*, *Français*; et les Français ici, comme partout ailleurs en Chine, à ce qu'il paraît, sont très-aimés. On peut dire d'une ville chinoise : qui a vu une rue, les a vues toutes, tant elles se ressemblent.

« Ce qui nous a le plus frappés à *Ting-hac*, c'est l'ancienne pagode, aujourd'hui convertie en caserne pour les soldats anglais. Elle se compose de plusieurs corps de bâtiments. Dans le premier, qui sert pour ainsi dire de vestibule, se voit tout en entrant, sur une espèce d'estrade et enfoncée dans une niche, une idole de Bouddha, sans doute pour donner un avant-goût de dévotion envers ce Dieu, qui est le plus révéré des bonzes et du peuple; c'est aussi le principal personnage de ce temple. De chaque côté du vestibule, à droite et à gauche de Bouddha,

se trouvent deux autres statues, les plus énormes que j'aie jamais vues. Elles occupent en largeur un espace de plus de vingt pieds, et en hauteur chacune d'elles atteint au moins une égale dimension. Ces divinités chinoises ont des têtes à la Gargantua, des yeux qui sortent de leur orbite, une figure enluminée, un rire bête et respirant tout autre chose que la vertu : on dirait un Bacchus sur le tonneau qu'il vient de vider, et leurs ventres pourraient au besoin servir de greniers publics. Tout est bien doré, et cependant d'une laideur à mettre en fuite les spectateurs. C'est vraiment le chef-d'œuvre du diable de pouvoir se faire adorer sous des figures aussi horribles.

« Mais ce n'est là que le vestibule ; traversons la cour qui nous sépare du temple proprement dit, et entrons dans le sanctuaire. Voyez-vous au milieu de cette vaste salle, sous ce baldaquin élancé, à colonnes et à jour, ces trois énormes et gigantesques statues ? C'est, dit-on, la trinité de Bouddha. Celui-ci occupe le fond de la scène, le dos enfoncé dans une espèce d'écaille de poisson ; vous le reconnaissez toujours à son gros ventre et au cachet qu'il porte sur le front. Les deux autres idoles sont dans la même attitude, et n'ont pas de caractère distinctif. Entre elles et Bouddha, un peu plus bas cependant, et dans des proportions moins grandioses, se trouvent deux diables destinés à les défendre contre leurs ennemis. Mais si ces dieux peuvent être défendus, ils le seront surtout par ces deux autres personnages dont ils sont flanqués à droite et à gauche : ils sont assis dans une espèce de rose ou d'œillet, planté sur le dos, l'un d'un éléphant, et l'autre d'un gros monstre que je n'ai pu reconnaître.

« Tournez autour de ce monument qu'on pourrait ap-

peler le maître-autel de la pagode, et voyez comment l'idolâtrie a singé le Christianisme. Examinez cette belle niche qui s'elance à plus de vingt pieds; considérez la statue de cette femme qui l'occupe : elle est debout, les pieds sur un animal, entouré d'une vingtaine d'esprits célestes. Comme ce demi-jour qui vient d'en haut fait bien sur ces peintures! quelle lumière mystérieuse il répand sur tout cet ensemble ! Sur le devant et plus bas, s'élève l'autel, que parent de chaque côté deux petites niches portatives, comme nous en avons pour nos Saints ; au milieu est la pierre du sacrifice. Ne dirait-on pas que nous sommes devant un autel dédié à notre Vierge immaculée, par exemple, dans la nouvelle chapelle de l'église de St.-Sulpice à Paris? Mais hélas! au lieu de Marie, c'est la déesse de la mer, debout sur un dauphin, et escortée d'une troupe de petits diables.... Tous les Européens ont admiré ce monument, et il n'en est aucun à qui cette vue n'ait rappelé les sanctuaires que le Christianisme élève en l'honneur de la Mère de Dieu.

« A droite et à gauche de cette immense salle, sont rangés les simulacres de vingt-six dieux différents, tous avec une position et un accoutrement particulier. C'est le polythéisme chinois en action. Le fond de l'enceinte est occupé par dix-huit autres statues, représentant les sages et les savants du céleste empire. Ces statues qui ont toutes de huit à dix pieds de haut, sont fort bien dorées ; au reste, sous le rapport de l'art, elles sont absolument nulles, et ne rivalisent entre elles qu'en disproportions choquantes ; c'est à qui fera les plus vilaines grimaces, présentera le plus gros ventre et roulera des yeux plus hagards. Mais malheur est arrivé à celles qui ont, par quelque proéminence singulière, attiré l'attention des Anglais : les soldats se sont amusés à les mutiler ; l'un

faisait sauter le nez à celui-ci, l'autre les cornes à celui-là, un troisième s'attaquait aux dents ; c'est ainsi que le pauvre Bouddha a perdu toutes les siennes. Ce temple a aussi sa tour ; son bourdon qui donnait autrefois le signal de la prière, est remarquable par sa grandeur, par la finesse de son grain, par la perfection des caractères de l'inscription qu'il porte ; et si son bord, au lieu d'être denté, était uni et horizontal, il ressemblerait assez aux cloches de nos églises d'Europe. Quant au logement des bonzes, il n'y a rien qui soit digne de fixer l'attention.

« En quittant cette pagode, nous montâmes sur une colline qui est dans l'enceinte des murs, et d'où la vue s'étend sur toute la cité, sur le port et les alentours. C'est en escaladant cette hauteur que les Anglais se sont rendus maîtres de la ville, au début de la seconde guerre. Lorsqu'à la suite d'une première trève, qui fut bientôt violée, les forces britanniques évacuèrent *Tinghac*, les Chinois, pour se mettre à l'abri d'une nouvelle invasion, se hâtèrent d'élever une forte digue à l'endroit où les Européens étaient naguère descendus, et ils l'armèrent de cinquante pièces de canons. Les Anglais, en effet, ne tardèrent pas à revenir ; mais voyant le lieu de leur premier débarquement fortifié par l'ennemi, ils tournèrent tout simplement la position ; un de leurs régiments attaqua la ville sur un point opposé, et y entra après une courte résistance, au grand étonnement des Chinois qui disaient : « Ces barbares sont des sorciers ; « nous avions bien fortifié cet endroit, et au lieu de « venir contre nos canons, ils sont allés prendre la « ville par un autre côté, laissé presque sans défense. » Voilà qui doit vous donner une haute idée de la science militaire de ces Chinois. Ils ne connaissaient pas non plus l'usage de la bombe. La première fois que les An-

glais leur en lancèrent quelques-unes, voyant qu'elles ne venaient pas droit comme un boulet, mais qu'elles tombaient d'en haut, ils se contentaient de s'écarter pour leur faire place, puis se précipitaient sur elles pour examiner un projectile si pacifique au premier abord. Jugez de leur étonnement et de leur épouvante au moment de l'explosion.

« Nous sortîmes aussi dans la campagne pour voir de près la culture du riz. A une petite lieue de *Ting-hac*, nous trouvâmes une pagode agréablement placée au milieu des bosquets : c'est un pèlerinage très en vogue ; les dames chinoises ne manquent pas d'y aller plusieurs fois dans le cours de l'année, et elles y laissent de riches présents. Là encore sont des statues de Bouddha et compagnie, à grosses têtes et à gros ventres. Nous eûmes beau demander le bonze, il ne voulut pas se montrer ; ce qui ne nous empêcha pas de parcourir le temple, en ouvrant nous-mêmes toutes les portes et les sanctuaires. Pour se rendre à cette pagode, on traverse un grand nombre de tombeaux, une vraie nécropole ; car ces tombes couvrent les collines environnantes sur un espace de trois ou quatre lieues carrées. A part quelques monuments de mandarins, les autres sépultures ne sont que des amas de terre voués à l'abandon ; on voit beaucoup de cercueils en bois, qui contiennent encore les cadavres à moitié découverts ; les chrétiens seuls les enterrent dans des fosses.

« Si *Chusan* réunit tant d'avantages, on a vraiment raison de s'étonner que les Anglais ne l'aient pas préféré à *Hong-Kong*, où ils sont décimés par les fièvres du pays. C'est qu'ils ont aussi perdu beaucoup de monde ici dans les premiers temps de l'occupation : leur tort, à ce qu'il paraît, est de n'avoir pas observé que ces pertes pro-

venaient de causes accidentelles, et non du climat comme à *Hong-Kong*. Aussi, maintenant que la salubrité de *Chusan* est parfaitement constatée, les autorités anglaises regrettent beaucoup cette île; quelques-uns même pensent que leur intention est de s'y maintenir, et de ne point quitter une position aussi favorable. D'après les traités, *Chusan* doit être rendu au commencement de 1846, si les frais de la guerre sont payés à cette époque, et ils le seront sans aucun doute, puisqu'aujourd'hui ils le sont presque entièrement.

« Et la Religion catholique, où en est-elle à *Chusan*? Il y a deux Missionnaires lazaristes : l'un Européen, M. Danicourt, a fixé sa demeure au milieu des Français près du port; l'autre, Chinois de naissance, réside à *Ting-hac*, où il travaille à former une chrétienté; mais ses compatriotes se montrent peu disposés à embrasser la foi; on n'en compte pas plus de vingt qui se soient fait baptiser.

« Les forces britanniques dans cette île peuvent monter à douze cents hommes, dont deux cents, Indiens d'origine, sont païens ou mahométans. Durant la guerre, ces soldats noirs se sont portés à de tels excès qu'il en est résulté au fond des cœurs, surtout dans la classe qui n'est pas commerçante, une aversion profonde pour le nom anglais, un ressentiment qui n'attend peut-être que l'occasion d'éclater. Le gouvernement chinois qui connaît sa faiblesse, prend les mesures les plus énergiques pour comprimer les élans de cette haine. Ainsi, ceux qui ont brûlé les factoreries anglaises à Canton, ont été condamnés à être attachés à un pieu sur une place de cette ville, et à mourir de faim. La sentence a été exécutée. D'autres avaient massacré un équipage anglais,

naufragé sur les côtes ; on les a amenés à Macao, attachés avec des cordes qui leur traversaient les mains ; puis, conduits à Canton, ils ont été exécutés publiquement. Il n'y a pas longtemps que trois bâtiments de la même nation, ayant échoué sur les écueils de l'île Formose, les marins qui les montaient, environ deux cents hommes, ont été égorgés. On attend encore le châtiment de cette barbarie. La cour de Pékin s'en occupe, et comme les Chinois savent au moins proportionner la peine au crime, on espère qu'après une punition éclatante, cette île cessera d'être inhospitalière ; les étrangers pourront y aborder, et avec eux la lumière de l'Evangile. Déjà la sacrée Congrégation a offert cet apostolat aux prêtres des Missions étrangères, et l'un d'eux, M. Barantin, est resté l'année dernière sur le continent en face de cette île, pendant près de quatre mois, cherchant par tous les moyens a y pénétrer ; mais il n'a jamais pu trouver un seul Chinois qui voulût le suivre, ou même le jeter sur les côtes, tant le danger est évident.

« On nous avait dit en France que les femmes chinoises ne paraissaient pas dans les rues. A *Chusan*, au moins, il est loin d'en être ainsi. On en voit un très-grand nombre, et toutes avec leurs pieds extrêmement petits. Ce qu'il y a de mieux en elles, c'est la modestie de leur habillement ; elles sont vraiment admirables sous ce rapport, surtout celles qui semblent appartenir à un rang plus élevé.

« Comme Paris et nos villes d'Europe, *Ting-hac* a aussi ses fashionables. Je me plaisais déjà, à *Hong-kong*, à les voir se promener plusieurs ensemble dans le quartier le plus fréquenté, avec leurs souliers-sabots retroussés, leur pantalon de soie lustrée et brune, tranchant

sur leurs beaux bas blancs à couture, et leur vert paletot qui venait s'agrafer avec grâce sur l'épaule droite. Ils ont la tête et la barbe bien rasées; leur queue, peignée et tressée avec le plus grand soin, gesticule derrière eux ou se repose négligemment sur leurs épaules, tandis que le cordon de soie, qui la termine en l'allongeant, vient battre sur leur poitrine. Leurs mains sont ornées de quelques ongles d'un pouce de longueur; l'une est armée d'une légère badine ou du parapluie, et l'autre de l'éventail pour se rafraîchir le visage ou le protéger contre les ardeurs du soleil. C'est dans ce dernier cas, surtout, que la pose du fashionable est à peindre; sa tête est découverte, sa figure s'épanouit, ses manières sont dégagées; on sent que, s'il cherche à voir, il aspire bien davantage à être vu. Au moins ces dandys sont-ils d'une propreté remarquable, qualité qu'on aimerait à rencontrer plus souvent parmi les Chinois.

« On espère beaucoup de notre ambassade, et tous les Missionnaires sont persuadés qu'il n'y a qu'à demander la liberté des cultes pour l'obtenir (1). Si les Anglais ne l'ont pas fait, c'est qu'ils n'y ont pas pensé, et ce qui le prouve, c'est l'article qu'ils ont fait insérer dans le traité supplémentaire, article où il est stipulé que les Chinois ne doivent plus mettre à mort les Missionnaires européens.

« En retour de cette grande facilité à tout accorder, les autorités chinoises n'exigent qu'une seule chose des négociateurs, c'est qu'ils n'aillent pas à *Pékin*. De là mille suppositions, mille conjectures. Les uns disent que

---

(1) Nos lecteurs savent que cette liberté a été en effet demandée et obtenue; l'édit impérial qui l'accorde, est postérieur de deux mois à la date de cette lettre.

l'empereur est fou, et qu'on ne veut pas que l'univers en soit instruit. D'autres soutiennent que ce prince ne sait encore rien de la guerre qui a eu lieu avec les Anglais, ni de la présence de ceux-ci dans son empire. Ils ajoutent qu'étranger à l'administration de ses États, il la laisse tout entière entre les mains de quelques premiers ministres.

« Nous avons quitté *Chusan* le 10 octobre, et nous allons bientôt mouiller à *Woo-sung*, entrepôt des marchandises anglaises, placé à l'embouchure du fleuve sur lequel est bâti *Chang-hai*, à dix ou quinze milles dans l'intérieur. Notre capitaine doit y déposer une vingtaine de caisses d'opium; il n'est pas permis d'en porter à *Chang-hai*.

« Vous avez déjà beaucoup entendu parler de la funeste passion qu'ont les Chinois de fumer l'opium; elle sera la ruine du céleste empire. D'abord, elle finira par épuiser son numéraire. On ne peut apprécier les sommes qu'elle fait passer dans les coffres anglais. La maison Mathesson occupe, à elle seule, trente navires à ce commerce; et une caisse d'opium, qui peut avoir deux pieds carrés, se vend maintenant deux mille piastres. Mais cette perte d'argent est bien peu de chose si on la compare à celle que fait éprouver au moral de l'homme l'usage de ce poison. Le fumeur d'opium insère dans sa pipe une petite boule de cette drogue, grosse comme une tête d'épingle; puis, couché sur sa natte, il approche sa pipe, ainsi préparée, d'une lampe allumée près de lui; il en tire deux ou trois bouffées et en savoure la douceur. Une sorte de langueur s'insinue dans ses membres, et voilà toute sa félicité. Mais bientôt les sens s'émoussent; on ne sent plus rien, sinon le besoin physique comme d'une faim qu'il faut rassasier. C'est une prostration de forces

qui s'étend jusque sur le moral, au point qu'au bout de quatre ans au plus, un fumeur habituel devient inhabile à remplir toute charge, à continuer même son négoce. Il ne tarde pas à faire des pertes, il se ruine, devient crapuleux, brigand, et meurt d'une manière digne de ces titres. L'usage de l'opium abrutit dans toute la force du mot; aussi les marchands eux-mêmes regardent-ils ce commerce comme infâme; mais l'immense gain qu'il procure fait passer pardessus toutes ces considérations.

« L'Angleterre qui fait ce trafic, prospérera-t-elle toujours? Dieu le sait. Toutefois il est certain qu'elle est entre ses mains un moyen puissant de propager la vraie Religion. Espérons qu'elle le sera encore pour d'autres pays, comme elle l'est maintenant pour la Chine. Déjà les nouveaux comptoirs regorgent de ses marchandises, de son grain, de ses toiles, de son coton, de ses fers, etc., etc.; et le commerce réclame de nouveaux débouchés. C'est sur le Japon, dit-on, que plusieurs maisons commerçantes ont les yeux tournés. Le navire le *Morisson* a été envoyé par l'une d'elles pour explorer ce pays. Après avoir touché aux îles *Lieou-chieou*, il est entré dans un des ports du Japon, mais sans pouvoir communiquer avec la terre. Des forts on a tiré sur lui quelques coups de canons, et très-maladroitement, puisque pas un seul boulet n'a porté. Cela fait penser qu'il pourrait bien en être des forces militaires si vantées du Japon, comme de celles de la Chine, et qu'une frégate bien résolue l'aurait bientôt forcé à cesser d'être persécuteur. On assure qu'un brick du gouvernement est encore sur les côtes de cet archipel, cherchant à se faire attaquer, mais sans donner de justes motifs; c'est afin d'en avoir ensuite pour aller, avec des forces respectables, demander aux Japonais raison de

cette agression, de cette violation du droit des gens. M. l'amiral Cécile, à qui les Chinois ont donné le beau surnom d'*homme vrai*, brûle d'envie d'aller canonner le Japon avant de retourner en France.

« Que Dieu daigne jeter un regard de miséricorde sur ces îles infidèles! Le sang des martyrs, dont elles ont été inondées, sera une deuxième fois, nous l'espérons, la semence de nouveaux chrétiens. Nous pouvons par nos prières hâter cet heureux temps, qui ne paraît pas, du reste, fort éloigné, où il sera donné à quelques membres de la Compagnie d'aller encore planter la croix sur cette terre si chère à saint François Xavier.

« 14 *octobre*. — Nous voici arrivés à *Woo-sung*, et nous avons déjà levé l'ancre pour nous diriger sur *Changhai*. De notre navire, nous avons aperçu ce matin, pour la première fois, les rivages de notre chère Mission. Ce ne sont plus de hautes montagnes, comme avant d'arriver à *Chusan*; ce sont, au contraire, des terres extrêmement basses et qu'on ne voit, pour ainsi dire, que quand on est dessus. Nous avons mouillé ici au milieu d'une dizaine de bâtiments européens, presque tous chargés d'opium. Quand je vois le zèle que ces empoisonneurs déploient pour se procurer quelques richesses périssables, les dangers auxquels ils s'exposent, les privations auxquelles ils se soumettent, je me dis intérieurement, en pensant au bonheur de notre vocation : *Le Seigneur n'a pas fait cette faveur à tous*. Aussi pour témoigner à Dieu notre reconnaissance, nous sentons que c'est bien peu de souffrir pour lui ce que tant d'autres endurent pour le démon ; et cependant ce Dieu est si bon qu'il veut s'en contenter, qu'il nous promet même, si nous le faisons, un bonheur sans fin.

« 18 *octobre*. — Je reprends ma lettre, que je n'ai pu vous envoyer de *Chang-hai*, et je vais continuer, mon R. Père, à causer encore un peu avec vous ; je veux vous conduire dans notre petit séminaire où nous sommes tous réunis en ce moment.

« Quand nous mouillâmes devant *Chang-hai*, le 15 octobre, il était nuit. Pensant bien que nos Pères étaient aux aguets pour connaître notre arrivée, nous attendîmes tranquillement qu'une barque vînt nous chercher de leur part. Le consul, qui nous est tout dévoué, donna aussitôt avis de notre présence à Mgr de Bési, et, à trois heures du matin, une barque mystérieuse vint s'accoler tout doucement à notre navire ; un Chinois nous remit une lettre du P. Estève, qui nous disait de venir tout de suite le rejoindre, et de nous abandonner avec confiance entre les mains des chrétiens qu'il nous envoyait. Comme nous étions restés habillés, nous ne fîmes presque qu'un saut de notre lit dans la barque. Après avoir remonté le fleuve l'espace d'une demi-lieue, elle nous déposa tranquillement sur le rivage, à trois ou quatre minutes de la demeure de Mgr le Vicaire apostolique.

« En foulant enfin le sol de notre Mission, comme les noms de Jésus et de Marie venaient vite, et pour ainsi dire d'eux-mêmes, se placer sur nos lèvres ! Un instant après, nous avions le plaisir, je ne dis pas d'embrasser le P. Estève, car c'est un plaisir prohibé devant les Chinois, mais bien de le voir, d'être près d'un frère, et de lui faire toutes les questions que vous auriez faites vous-même en pareille circonstance.

« Toutes nos Messes, comme vous le pensez bien, mon R. P., furent dites en action de grâces. Après le déjeuner, il fallut procéder à notre nouvelle toilette, car

nous étions descendus avec nos habits européens. Le gros couteau-rasoir chinois eut bientôt fait tomber nos perruques de barbares, et nos chrétiens riaient de bon cœur à la vue des ravages qu'ils faisaient sur nos têtes. Ils n'ont presque laissé d'intact que la place de la tonsure, et c'est à ce toupet qu'ils ont attaché, tant bien que mal, une queue de trois à quatre pieds de longueur. Pour compléter la métamorphose, une camisole blanche, une culotte de même couleur, dont les extrémités entrent dans de grands bas à couture, remplacèrent redingote, gilet, pantalon, etc.; mais ce n'est là que l'habillement de dessous. Nous mîmes ensuite une grande robe de toile mince, couleur nankin, d'une coupe et d'une taille qui rappelle assez bien l'habit de la Compagnie, et par-dessus encore, un beau camail à manches, de drap bleu. Aux pieds des souliers-sabots retroussés, une calotte noire sur la tête, ou, dans les grandes circonstances, un vrai bonnet chinois. Voilà notre vêtement complet. Je fus exécuté le premier, et quand je reparus aux yeux de nos Pères, ils ne me reconnurent pas, tant j'avais l'air chinois. Nos chrétiens le disent eux-mêmes, et ils ajoutent que j'ai beaucoup gagné à changer de costume. Je n'ai pas de peine à le croire. Si ce n'étaient ces souliers qui me blessent un peu les pieds, mon nouvel accoutrement me plairait beaucoup, et je suis même tout fier de sentir cette queue d'un autre gesticuler sur mes épaules; tant il est vrai, mon R. P., que le bon Dieu sait tout adoucir!

« Vers midi, je me suis mis en route avec les PP. Languillat et Raffin, pour aller à *Wam-dam*, au petit séminaire de la Mission, voir Mgr et les PP. Gotteland et Brueyre. Grâce à une marée contraire, nous n'arrivâmes qu'à trois heures du matin; il n'y avait cependant

qu'une distance de trois à quatre lieues. Vous vous imaginez comment nous fûmes reçus par le bon P. Brueyre. Il nous conduisit auprès du P. Gotteland, qui était bien mal. La nouvelle de notre arrivée et notre présence lui firent un peu de bien. Sa maladie est une fièvre typhoïde; elle va son cours, on espère encore le sauver, Toute la faculté chinoise, païenne et chrétienne, a été convoquée par Mgr et par les fidèles pour venir à son secours, et le frère Sinoquet est arrivé bien à propos pour exercer auprès de lui ses fonctions d'infirmier. La mort du P. Gotteland serait une perte accablante pour la Mission. Tous les chrétiens sont remplis de tendresse et de vénération pour lui; les prêtres du pays, Lazaristes ou autres, lui ont donné toute leur confiance; Mgr de Bési l'aime comme un frère. A la nouvelle de sa maladie, il s'est hâté d'accourir pour lui prodiguer ses soins. Après l'avoir administré, il a ordonné un triduum de prières pour obtenir du ciel sa guérison, et pendant ces trois jours, on a donné la bénédiction du Saint-Sacrement. J'ai pu assister à un de ces saluts, et j'ai été bien édifié de la piéte et du maintien de ces bons Chinois. A chaque instant, ils viennent demander des nouvelles de notre cher malade. Quand nous entrâmes auprès du P. Gotteland, Mgr de Bési n'y était plus; sur la nouvelle de notre arrivée, il avait regagné en toute hâte sa maison, pour nous recevoir et faire débarquer nos effets laissés sur le navire.

« Nous le vîmes enfin hier au soir. Ce Prélat nous a tous charmés par sa bonté et ses manières ; il est fort instruit , d'une piété et d'un zèle admirables , et il est parfaitement bien avec les autorités anglaises , qui lui rendent mille services. Etant un jour allé sur un de leurs bâtiments de guerre, il y fut l'objet des attentions les plus délicates. Les officiers lui offrirent un dîner servi

tout en maigre, bien que ce fût un mardi ; — ils pensaient que les Évêques faisaient toujours abstinence, — et ils n'appelèrent à prendre soin du Prélat que des matelots ou soldats catholiques. Vous voyez que sous plus d'un rapport notre sort est digne d'envie.

« Nous venons d'examiner le petit séminaire de la Mission, dirigé par le P. Brueyre ; il compte trente-six élèves, dont les plus savants pourraient être admis en sixième. Ces jeunes Chinois sont bien dégourdis et fort gais. Nous avons été très-satisfaits de notre visite. Dans une autre lettre, je vous parlerai plus au long de cet établissement, de la maison de Monseigneur et de la nôtre. Qu'il me suffise aujourd'hui de vous dire que tout ici n'est pas aussi étrange et aussi éloigné de nos usages qu'on le pense ordinairement en France.

« Le pays paraît beau et riche, mais il est trop plat. Les canaux qui le traversent en tout sens pour alimenter les rizières, sont une source presque continuelle de fièvres, qui sévissent contre les habitants indigènes eux-mêmes, à plus forte raison contre les étrangers.

« Et quel danger court-on en Chine? demandez vous. Dans notre province presque point. Le mandarin sait fort bien qu'il y a des Européens dans son gouvernement, il l'a dit aux Anglais ; mais il ferme entièrement les yeux. Dieu veuille qu'il ne soit pas changé, ou que ses successeurs lui ressemblent! Mgr de Bési est connu comme Européen dans toute la ville et ses environs. On commence ici à s'habituer à voir des étrangers avec leurs costumes, grâce au goût des Anglais pour la chasse, qui les emporte souvent à plusieurs lieues de *Chang-hai*, sans crainte qu'il leur en mésarrive. Pour nous, nous ne sortons pas trop à découvert, nous allons en barque ;

cependant le trajet du canot à la maison où l'on va, se fait à pied pendant le jour comme pendant la nuit, au milieu même des paysans chrétiens ou païens. On ne laisse pas, toutefois, que de prendre des précautions, et c'est pour cela que nous avons été introduits pendant la nuit. La nouvelle position que la guerre a faite en Chine aux Européens, et par contre-coup aux néophytes, est déjà très-avantageuse, et on a les espérances les mieux fondées qu'elle ira toujours en s'améliorant; mais enfin, il n'y a encore rien de tout à fait stable. Il est même vrai que dans les provinces les plus éloignées des côtes, les Missionnaires, en plusieurs endroits, sont en butte à d'incessantes tracasseries. Nulle persécution ouverte cependant, nulle arrestation; les mandarins ne s'en soucient plus, ils connaissent ce que peuvent les puissances de l'Occident.

« Deux mots, en finissant, sur notre Mission. Elle renferme dix mille chrétiens, pieux et pleins de foi; mais, faute d'ouvriers, un grand nombre meurent sans les secours de la Religion. Monseigneur a visité cette année, à Nankin et aux environs, des fidèles qui n'avaient pas vu de prêtres depuis plus de trente ans. Les païens, en plusieurs localités, demandent à être instruits, et personne n'est là pour satisfaire leurs désirs. C'est ce qui navre le cœur de nos Missionnaires qui, d'ailleurs, se consument de travail. On nous promet tout au plus à nous, nouveaux arrivés, huit jours de retraite, et une quinzaine ensuite pour nous préparer à entrer dans la carrière apostolique. J'entends dire de tous côtés : Une centaine de païens ici, deux cents là, trois cents encore ailleurs, appellent en vain des prêtres. Monseigneur nous répétait encore hier : « Si j'avais des collaborateurs, « les Chinois se convertiraient par milliers, et par mil-

« lions si l'on obtenait la liberté des cultes. » Puissent les cris de détresse, poussés par Mgr de Bési et par le P. Gotteland presque mourant, être entendus de nos Pères d'Europe! Si on ne se hâte pas de secourir cette Mission, le travail tuera les apôtres, à raison de leur petit nombre, et ce sera toujours à recommencer.

« Adieu, mon révérend Père, Adieu!

« Toujours tout à vous en N.-S.

« S. CLAVELIN, S. J. »

Autre lettre du même Père à M. Cléret, lieutenant de vaisseau.

Hien-ka-han, Chrétienté à une lieue de Chang-hai,
1er janvier 1845.

« Mon bien cher Monsieur,

« Me voilà donc dans cette Chine après laquelle nous avons tant soupiré, et qui a fait si souvent le sujet de nos conversations. Vous vous attendez sans doute à ce que je vous en parle longuement, et, de fait, il y aurait beaucoup à dire ; car, si j'en juge par moi-même et par ce qu'ont observé nos autres Missionnaires, on n'a pas en Europe une idée bien juste de cet empire si vanté. Mais, pour en tracer un tableau fidèle, il faudrait l'avoir parcouru, l'avoir étudié ; et pour cela quelques années, à plus forte raison quelques mois, ne sauraient suffire. La Chine est si vaste, ses provinces si différentes, que le Chinois, malgré le cachet ineffaçable de sa race qu'il porte empreint sur le front, a nécessairement des coutumes et des usages qui varient selon le changement des climats et la diversité des productions locales. Il me semble que l'écueil dont il faut bien se garder ici, c'est de trop généraliser ses considérations sur ce peuple singulier. M. Davis, dont vous m'avez laissé l'ouvrage, ne me paraît pas tout à fait exempt de ce défaut. J'ai vu déjà plusieurs choses

dans le *Kiang-nan* qui infirment ses assertions, bien qu'elles puissent être vraies pour la province de Canton, où l'auteur a passé la plus grande partie des années qu'il a vécu en Chine.

« Il y a aussi un autre inconvénient à éviter : quand on a été longtemps dans un pays, on se fait tellement à ses usages, que les coutumes les plus étranges cessent presque absolument d'avoir ce piquant de la nouveauté qui, à lui seul, fait plus écrire que tout le reste. Et alors, si on est accablé d'occupations, comme nous le sommes, on se dit : « A quoi bon prendre la plume ? je n'ai rien d'extraordinaire, rien qui puisse intéresser ; » et à l'aide de ce beau raisonnement la paresse finit par prendre le dessus.

« Pour moi, je sens peu à peu que le Chinois me gagne ; la métamorphose sera bientôt complète. A l'extérieur, peu s'en faut qu'elle ne le soit déjà. Depuis que je vous ai quitté, il m'a fallu changer de nom, de langage, de costume, etc. ; c'était tout un homme à refaire. Mais j'ai gagné au change deux belles moustaches, une mouche dont vous ne feriez pas fi, et de plus, une belle queue à votre service, car je puis la détacher très-facilement. Toutefois elle ne m'a pas encore joué le tour qu'elle a fait à un autre Missionnaire qui, n'ayant plus une chevelure assez longue pour attacher cet ornement postiche, l'avait cousu dans sa calotte. Un jour, au détour d'une rue, un coup de vent malencontreux l'enleva dans les airs, au grand étonnement des passants, peu habitués sans doute à voir des comètes de cette espèce.

« Vous apprendrez sûrement avec plaisir que le capitaine Balfor, qui réside à *Chang-hai* en qualité de consul de la Grande-Bretagne, se montre pour nous d'une bonté et d'une obligeance admirables ; il nous traite avec une

politesse exquise. J'ai été plusieurs fois le visiter, et toujours il est venu me recevoir et m'a reconduit à la porte chapeau bas ; ce qui me gêne un peu, parce que, comme chinois, je ne puis ni ne dois me découvrir. Nous sommes convenus en riant que je lui rendrais en retour un salut à la chinoise. Vous savez en quoi il consiste : on joint les mains sur la poitrine, puis les agitant légèrement, on dit *tsin tsin*. Quand ce sont des mandarins qui demandent audience, M. Balfor les reçoit dans sa chambre, quelquefois même il les fait attendre à la porte. Voilà comment il faut agir avec les autorités chinoises : vouloir les traiter d'égal à égal, avec nos formes européennes, c'est s'exposer à la déception, puis à la risée de ce peuple, qui ne sait comprimer les saillies de la joie qu'il éprouve après vous avoir trompé.

« M. Balfor a pris une part active à la guerre ; c'est lui qui a dirigé l'attaque du fort *Woo-sung* qui protégeait l'entrée du *Wam-pou*, sur les bords duquel est bâti *Chang-hai*. Comme les autres, il croyait alors que la Chine était un empire redoutable ; mais une étude approfondie du gouvernement chinois, de ses ressources et de ses moyens de défense a bien modifié ses idées. Aussi quand les circonstances lui permettent de prendre sa revanche, il se garde bien de la manquer. Tout dernièrement les mandarins voulaient inquiéter un de ses domestiques, je ne sais trop pourquoi : à l'instant M. Balfor leur fit demander réparation. Sur l'adresse de la lettre qu'ils lui écrivirent à cet effet, les Chinois oublièrent un de ses titres ; M. Balfor la leur renvoya sans l'ouvrir, et comme les mandarins semblaient s'en tenir là, il leur manda que s'ils ne lui donnaient à l'instant la satisfaction la plus entière, il allait chercher des bâtiments de guerre à *Chusan* pour se la

faire lui-même. A ce mot de bâtiments de guerre, ils furent comme frappés de la foudre ; ils écrivirent sur-le-champ une lettre d'excuse, et, du ton le plus bas et le plus rampant, ils le conjurèrent par-dessus tout de ne pas faire venir les vaisseaux redoutés.

« Ces mandarins sont les dignes successeurs de ceux qui administraient et défendaient *Chang-hai* au temps de la guerre ; tous abandonnèrent leur poste bien avant l'arrivée des Anglais devant la ville, jetant çà et là dans les fossés les insignes de leurs grades, pour se confondre avec la foule des fuyards. Monseigneur de Bési a été lui-même témoin de cette terreur panique : hommes, femmes, enfants, se précipitaient en toute hâte vers l'intérieur des terres, emportant avec eux leurs effets les plus précieux.

« Mais c'est assez sur de pareilles matières ; je vous entends répéter que vous voulez surtout des détails concernant notre Mission, nos travaux, nos succès et nos espérances. Je me ferai un plaisir de satisfaire vos pieux désirs ; seulement je vous parlerai comme un homme qui n'a que trois mois d'expérience, c'est-à-dire qui n'a pas encore pu se former une idée exacte des personnes et des choses, ni les apprécier sous leur vrai point de vue. J'ai déjà visité plusieurs chrétientés, j'ai traversé *Chang-hai* et *Somkan-fou ;* mais je ne vous dirai rien de ces villes : vous avez vu Canton, et qui a vu une ville chinoise les a vues toutes, elles ne diffèrent que par le chiffre de leur population. La province du *Kiang-nan*, au moins dans la partie que j'ai parcourue, est une plaine coupée par des canaux, sans routes ni chemins, à moins que vous ne donniez ce nom à des sentiers qui ont un ou deux pieds de large.

« Ici on voyage surtout en bateaux. Vous connaissez les barques chinoises : une grosse et lourde rame, plus ou moins bien fixée sur l'arrière, vous fait avancer lentement, et imprime à l'embarcation un mouvement saccadé qui finit par vous fatiguer. Si les Chinois appliquaient à leurs canots le système d'engrenage employé pour faire monter l'eau dans les rizières, ils accéléreraient certainement leur marche indolente, et adouciraient les peines du voyage. Mais il ne faut pas encore y songer actuellement, ce serait sortir avec trop d'éclat de l'ornière de la routine, on crierait à l'instant : *hom mao*, *aux rouges cheveux* (à l'Anglais), *si iam*, *à l'Européen*. Plus tard, cette amélioration pourra s'introduire ; car le contact avec les étrangers modifie d'une manière remarquable les idées des Chinois, et ceux-ci ne peuvent qu'y gagner sous le rapport des arts et de l'industrie.

« A part cette lenteur et ce mouvement saccadé, nos barques sont assez commodes : on y est à l'abri de la pluie, et, avec le vernis chinois, on peut les rendre fort propres. Nous en avons quatre ou cinq pour le service de la Mission. Au milieu est la cellule du Père, longue de cinq à six pieds, sur trois ou quatre de large et quatre ou cinq de hauteur. Sur le devant est une petite chambrette pour le catéchiste, et derrière, sous les pieds des rameurs, se trouve la cuisine. Comme ici il n'y a pas d'hôtels, on est obligé de tout porter avec soi ; c'est un vrai ménage ambulant. Quand donc le moment du repas approche, un des bateliers lève une planche, et le voilà devenu cuisinier.

« Dans les campagnes la culture est parfaite ; je ne cesse de l'admirer. Les principaux produits sont le riz,

le blé, le coton, et une espèce de gros navets qu'on appelle *lobaux*. Les jardins potagers en France ne sont pas mieux soignés que les champs de nos Chinois ; si vous en exceptez la place qu'occupent les tombeaux, il n'y a pas un pouce de terrain dont on ne tire parti. Ces campagnes sont donc extrêmement riches ; mais si elles ont les avantages de la plaine, elles en ont aussi les inconvénients : un horizon borné et des aspects constamment semblables engendrent nécessairement un peu de monotonie. Ajoutez que très-souvent il vous arrive de ces terres, travaillées avec tant de soin, un parfum dont l'odorat est peu flatté ; car en parfait agriculteur le Chinois est très-appréciateur des engrais, il met à contribution tout ce qui peut les produire ou les augmenter. Cependant ces belles cultures qui se présentent partout à la vue, ces milliers de maisons distribuées dans les champs et environnées d'arbres, ces tombeaux qui se détachent de la surface plane du sol, ces canaux si multipliés et sillonnés par tant de barques, cette population active, industrieuse, gaie, qui afflue partout, ce fleuve de *Wam-pou*, si large et si profond, tout cela, dis-je, ne laisse pas d'avoir son charme et ses agréments.

« Vous savez que ce Vicariat comprend deux provinces, le *Kiang-nan* et le *Chang-ton*. Dans la première nous comptons près de soixante-dix mille chrétiens, et trois ou quatre mille seulement dans la seconde. La majeure partie de ceux du *Kiang-nan* se trouve groupée aux environs de *Chang-hai*. Ils sont divisés autant que possible, en paroisses dont le centre, appelé le *Com-sou*, est une maison qui appartient le plus souvent en commun à la chrétienté. Il y a une chapelle où l'on ne pénètre ordinairement qu'après avoir traversé plusieurs corps de logis. On en conçoit la raison, dans un

pays où la Religion a été si longtemps persécutée. Le *Com-sou* a parfois quelques revenus provenant de dons ou de fondations pieuses. Ils sont administrés par un conseil composé des meilleurs chrétiens, et employés à l'entretien des bâtiments, et à celui d'un certain nombre de pieuses filles qui, ne voulant pas se marier, s'y retirent pour prier, instruire les enfants et travailler en commun; leur occupation consiste surtout à coudre, à filer et tisser le coton, à prendre soin de la chapelle. Ces néophytes, qu'on appelle communément Vierges chrétiennes, habitent un quartier à part et qui leur est exclusivement réservé; mais elles ne font pas de vœux. Nous pourrons dans la suite tirer un bon parti de cette institution; car, si ces personnes étaient plus instruites, elles pourraient être de très-bonnes maîtresses d'école, former de bonnes mères de famille, et par là exercer sur la chrétienté une heureuse influence.

« Ces Missions, depuis la destruction de la Compagnie, ont été bien abandonnées, et maintenant encore elles réclament les plus pressants secours. Les chrétiens ont gardé la foi, mais ils sont peu instruits. Quand on pense aux épreuves qu'ils ont souffertes, au dénûment réligieux où ils sont depuis plus de cinquante ans, au commerce qu'ils sont obligés d'avoir avec des païens corrompus dès le plus bas âge, on ne peut s'empêcher de reconnaître, dans leur conservation, un signe visible d'une protection de Dieu toute spéciale. Si la France avait été soumise aussi longtemps à de pareilles épreuves, je ne sais si elle compterait encore beaucoup de catholiques. La persécution, il est vrai, a causé ici bien des défections; le *Kiang-nan* seul comptait autrefois trois cent mille néophytes; mais aussi l'Evangile a trouvé parmi eux des légions de témoins, et nous espérons qu'on

pourra dire encore de ces héroïques victimes : *Le sang des martyrs est une semence de chrétiens.*

« Il y a eu et il y a encore un plus grand nombre de martyrs d'une autre sorte, dont la générosité n'est guère moins admirable. Nous comptons bien des familles qui n'ont pas hésité à sacrifier leurs richesses, et à se voir dépouiller de tout, afin de conserver le précieux trésor de la foi. Que cette pauvreté est méritoire surtout dans un Chinois ! Il faut savoir que jusqu'à ces derniers temps, c'est-à-dire jusqu'à l'époque de la guerre avec les Anglais, nos malheureux chrétiens, même après que les grandes persécutions eurent cessé, étaient continuellement victimes des exactions qu'exerçaient les mandarins de tout grade. Quand ceux-ci avaient besoin d'argent, ils suscitaient des embarras aux fidèles, en les menaçant de les dénoncer aux grands tribunaux : leur langage était compris, on payait tribut, et tout se calmait jusqu'à ce que de nouveaux besoins se fissent sentir chez leurs iniques persécuteurs.

« Mais depuis la guerre, les choses ont bien changé pour notre Mission. Nos frères commencent enfin à soulever leur front, si longtemps courbé sous le poids du despotisme, et les mandarins n'osent plus taxer leur croyance. Si quelques officiers subalternes essayent encore de temps en temps cette manœuvre, c'est heureusement sans succès. L'un d'eux, voyant que des chrétiens ne voulaient plus se laisser rançonner, les menaça de faire réimprimer l'édit de proscription, ce qui à toute autre époque eût été le signal d'une persécution nouvelle. Les néophytes tinrent ferme ; l'édit fut imprimé, publié et répandu sans faire la moindre sensation.

« Il n'y a pas encore un mois qu'un autre mandarin,

ne pouvant obtenir ce qu'il désirait d'une chrétienté, envoya des satellites avec des chaînes et des cordes pour se saisir des principaux fidèles, s'ils n'obéissaient promptement à ses ordres. Les chrétiens, sans hésiter, se jetèrent eux-mêmes sur les soldats, et les chargèrent des fers qu'ils avaient apportés; puis ils en appelèrent au tribunal du grand mandarin. Celui-ci commença par mettre en prison ceux qui venaient lui demander justice, afin de procéder selon les règles. Mgr de Bési l'ayant su, en avertit aussitôt le consul anglais. M. Balfor répondit qu'il se chargeait de tout, et qu'il allait écrire sans délai au gouverneur de la province, de manière à faire cesser la persécution, non-seulement pour cette fois, mais pour toujours. Depuis ce temps-là tout est tranquille. Les grands mandarins eux-mêmes traitent les païens qui viennent dénoncer nos frères, de façon à leur ôter l'envie d'y revenir une seconde fois. Le consul anglais m'a répété souvent : « Si on vous suscite, à « vous ou à vos chrétiens, le moindre embarras, venez « me trouver, je me charge de mettre les autorités « chinoises à la raison. »

« Aussi, quand les chrétiens me paraissent un peu intimidés, je leur dis toujours de ne rien craindre, et surtout de ne pas donner de l'argent; que si les païens les inquiètent, j'en référerai *au grand mandarin des rouges cheveux* (au consul anglais). Cela les rassure entièrement. Ainsi, il s'opère insensiblement une révolution toute à l'avantage de notre sainte cause. Qui eût pensé que telle serait la suite d'une guerre d'opium !

« Beaucoup d'anciennes familles qui ont apostasié voudraient revenir à leur première croyance, mais un reste de peur les retient toujours; et quant aux païens, si nous étions assez nombreux pour travailler à leur con-

version, des milliers recevraient le baptême ! Un de nos Missionnaires en a déjà régénéré plus de cent l'année dernière, et, entre autres, un des descendants du grand *Colao* ou premier ministre de Cam-hi, lequel seconda si bien autrefois le P. Ricci, premier Missionnaire qui parvint à pénétrer dans Pékin. Actuellement il faut courir au plus pressé ; à peine avons-nous le temps d'administrer les sacrements aux fidèles. Ce qui retient les païens dans leurs erreurs, ce n'est pas la conviction ; ils l'avouent eux-mêmes, et ils appellent notre foi la *Religion du ciel :* s'ils ne l'embrassent pas, c'est qu'à la crainte de perdre leurs biens et leurs charges, se joint encore la difficulté de renoncer à tous les désordres de leur conduite privée.

« Quoiqu'il n'y ait plus aujourd'hui de persécution ouverte en Chine, toutes les Missions ne sont pas aussi tranquilles que la nôtre; les provinces situées dans l'intérieur de l'empire sont beaucoup moins protégées par la présence des Européens. Il ne faut pas oublier que les lois qui proscrivent le Christianisme, pour n'être pas mises à exécution, ne sont cependant pas encore retirées ; et c'est là surtout ce qui enchaîne les Chinois au paganisme. Dernièrement, dans la Mission des Lazaristes, qui touche à la nôtre, un mandarin a fait mettre à la torture plusieurs chrétiens. Aucun n'a apostasié. M. Anote, prêtre de St-Lazare, venu sur *la Cléopâtre*, a été arrêté au moins deux fois en s'acheminant vers sa résidence ; il s'en est tiré au moyen de quelques piastres données à propos. Un Missionnaire Franciscain, se rendant également à son poste, a été trahi par son nez qui, de fait, abuse de la permission qu'ont les Européens d'en avoir un long : heureusement il avait déjà franchi la première et principale douane ; en sorte que le mandarin de

la seconde, à qui il fut conduit, s'en trouva fort embarrassé. « Si j'arrête cet étranger, se dit-il à lui-même, « il faudra faire son procès ; mais auparavant je devrai « en intenter un au mandarin de la première douane, « pour l'avoir laissé passer. Ce fonctionnaire est plus « puissant que moi, et, pour prévenir le tort que pour- « rait lui causer cette affaire, il ne manquera pas de « me faire casser auparavant. » Sur ce, le juge donna au plus vite la clef des champs au Missionnaire, qui eut le bonheur de ne plus la perdre.

« D'après ces quelques détails, vous comprendrez facilement combien les considérations générales qu'on pourrait émettre sur ce pays seraient hasardeuses, pour ce qui concerne la Religion comme pour le reste. Cependant on s'accorde assez à croire que la Chine doit subir bientôt une grande crise, soit dans sa constitution, soit dans son administration intérieure, soit dans ses rapports avec les autres puissances. Le peuple lui-même en a un pressentiment ; il croit à un changement prochain de dynastie. Outre que l'empereur n'a qu'un fils encore bien jeune, il ne semble plus digne de régner depuis l'opprobre jeté sur lui par les Anglais. Les soldats du céleste empire étaient loin de s'attendre à être battus, et après leur défaite, les Tartares disaient à Mgr Verrolles, Vicaire apostolique du *Leao-Tong* : « C'est la première fois que cela nous ar- « rive. — Consolez-vous, leur répondit le Prélat, ce n'est « pas la dernière. » Le Chinois, comme il arrive souvent à celui qui a présumé de ses forces, a passé d'un excès de présomption à un excès de défiance, pour lui le soldat européen est la bravoure personnifiée. Aussi, un de nos régiments pourrait-il faire, l'arme au bras, le tour de la Chine, sans craindre d'en être empêché par les habitants.

« Votre amitié pour moi vous fait demander comment je me trouve de ma nouvelle vie. Grâces à Dieu, je puis vous dire que le Maître que nous servons ne se laisse pas vaincre en générosité ; on dirait même parfois qu'il est meilleur en Chine que partout ailleurs.

« La vie du Missionnaire est certainement une vie pénible, une série de petites privations, qui viennent souvent du côté où on les attend le moins; mais ces peines, ces sollicitudes n'atteignent le plus souvent, pour ainsi dire, que la surface de l'âme, le fond est toujours tranquille. Notre existence ressemble beaucoup à la marche d'un navire sous l'influence des vents alizés : le bâtiment fait beaucoup de chemin, et cependant la mer est belle ; c'est à peine si sa surface est ridée. Il y a, et il doit y avoir, de temps à autre, quelques coups de vent un peu plus forts, et c'est là ce qui forme le Missionnaire comme le marin. Sans cela nous serions tous marins d'eau douce, et où serait le mérite? Je suis habituellement aussi gai, aussi content que je l'étais auprès de vous, dans ces belles soirées que nous avons passées sur la dunette, ou à nous promener sur le pont ; ou bien encore au Brésil, lors de nos promenades au Corcovado et aux cascades. Je suis plein d'espoir pour l'avenir de notre apostolat ; il ne manque que des ouvriers et la connaissance de la langue, pour recueillir une abondante moisson. Ah! c'est ici qu'on apprécie les bienfaits de l'Œuvre de la Propagation de la Foi ; c'est avec ses secours que nous faisons presque tout le bien qu'il nous est donné d'opérer. Enfin, secondée par les fervents chrétiens d'Europe, notre Mission pourra reprendre son ancien lustre, son ancienne splendeur. C'était autrefois la plus belle, la plus nombreuse, et la plus florissante de la Chine. Tout à vous, S. Clavelin, S. J. »

Autre lettre du même Religieux à un Père de la même Compagnie.

« Mon révérend et bien cher Père,

« Comme j'ai quelques instants de loisir, je me hâte d'en profiter pour venir de nouveau causer avec vous. Dans les dernières lettres reçues d'Europe, on nous parlait beaucoup des ménagements que nous devions prendre au milieu de nos travaux. Mais venez, mon bien cher Père, venez passer un mois avec nous dans la Mission, et vous jugerez vous-même s'il est possible, dans la disette d'ouvriers où nous sommes, de s'en tenir aux limites qu'on voudrait de loin assigner à notre zèle. Quand un mourant vous fait appeler, direz-vous que vous avez besoin de repos, que l'état de votre santé le réclame, qu'il faut vous ménager? Direz-vous : « Attendez à demain? » Mais demain cet homme, qui n'a pas vu de prêtres depuis quarante ans, aura paru devant Dieu. En semblable cas, j'ai entendu la semaine dernière des confessions de quarante et cinquante ans, et ceux qui les avaient faites n'ont pas plustôt été administrés, qu'ils ont rendu le dernier soupir.

« Comme les maladies ici durent peu, et que les Chinois succombent facilement à leur atteinte, nos chrétiens sont pleins de sollicitude pour recevoir les derniers sacrements. Dernièrement, Monseigneur vit arriver à lui un homme qui venait de plusieurs lieues à pied réclamer la grâce de l'extrême-onction. Surpris d'une pareille demande, le Prélat se sentait d'abord peu disposé à y

souscrire; mais enfin cédant à ses instances, il se mit à l'administrer; il n'avait pas encore achevé sa dernière onction, que ce bon néophyte expirait dans ses bras.

« C'est surtout le samedi que les fidèles viennent chercher le Missionnaire pour aller au secours des mourants, et c'est de leur part une pieuse industrie pour avoir un prêtre le dimanche; ils peuvent si rarement entendre la Messe! Il est arrivé cependant qu'ils ont poussé la chose trop loin. Un jour, deux chrétientés appelaient à la fois Monseigneur, et chacune disait avoir un infirme plus dangereusement malade que l'autre. Celui vers lequel se dirigea d'abord le Prélat était fort peu indisposé, et pendant ce temps-là l'autre s'en allait à Dieu sans sacrements.

« La mort n'a pas, pour les Chinois, ces couleurs sombres et lugubres sous lesquelles elle apparaît toujours aux Européens : mourir leur semble une action fort ordinaire, et on n'a pas besoin de beaucoup de circonlocutions pour les avertir du danger dans les maladies graves. Pendant qu'on leur administre les derniers sacrements, il n'est pas rare d'entendre dans la maison des conversations qui ne respirent rien moins que la tristesse; c'est l'usage, personne ne s'en formalise.

« Dès leur enfance, du reste, les Chinois sont familiarisés avec les idées funèbres: ils voient autour d'eux les tombeaux où reposent les restes de leurs aïeux, de leurs parents; ils les conservent bien souvent dans leurs habitations; c'est presque un meuble de famille. Il n'est pas rare de voir quatre ou cinq bières disposées dans la chambre où l'on travaille, et les femmes filer et tricoter, le dos appuyé contre ces souvenirs de la mort. Le plus souvent, néanmoins, les cercueils sont déposés dans les

champs, couverts d'un peu de paille, ou bien cachés dans une petite maisonnette, ou sous un amas de terre. Il n'y a guère de chrétientés où l'on ne vous désigne les sépulcres de tels ou tels Missionnaires, et on sait bien vous dire s'ils étaient Européens, Jésuites ou autres. On trouve aussi à *Wam-dam* le tombeau d'un catéchiste mis à mort en haine de la Foi. Ce fervent chrétien a encore aujourd'hui deux de ses descendants qui remplissent les mêmes fonctions. Sa maison servait de retraite aux apôtres du pays dans les temps les plus difficiles. Les mandarins, ayant appris qu'il avait chez lui deux Européens, vinrent faire une visite domiciliaire pour les saisir. Dès qu'il les vit arriver, ce catéchiste fit avertir les Pères de se tenir prêts à partir; puis se présentant à la porte pour recevoir les mandarins, il leur dit : « Vous ne pouvez « pas m'interroger ici, conduisez-moi à votre tribunal, « et alors je vous parlerai clairement, je vous avouerai « tout. » Les mandarins, satisfaits de cette proposition, se rendent au prétoire, et là, le catéchiste leur fait un aveu complet, comme il l'avait promis : « Quand vous « êtes arrivés chez moi, il y avait alors deux prêtres « étrangers; mais maintenant ils n'y sont plus, je viens « de leur donner le temps de prendre la fuite. Vous ai-je « parlé clairement? » A ces mots, les mandarins furieux de se voir ainsi joués par un paysan, et surtout privés de la récompense attachée à la prise d'un Européen, firent tellement battre ce généreux néophyte qu'il mourut sous les coups.

« Si vous désirez, mon R. Père, avoir une idée plus exacte et plus complète du genre de vie que nous menons ici, venez faire un petit tour avec moi dans une de nos chrétientés. Allons en barque, nous causerons plus à notre aise. Quand vous entendrez prononcer les mots

zem-vu, *père spirituel*; *lao-ia*, *vénérable vieillard*; *ta-ta*, *deux fois grand*, prenez un air sérieux et composez-vous; que votre extérieur, autant que possible, soit en harmonie avec ces titres pompeux. A votre arrivée au *Com-sou*, les principaux fidèles viennent vous recevoir à la porte, un genou en terre; les jours de grande fête, ils seront en surplis et porteront des flambeaux. On vous conduit à la chapelle où se trouvent réunis tous les chrétiens et toutes les vierges du *Com-sou*. Ces saintes filles entonnent certaines prières, et après l'aspersion de l'eau bénite, on vous installe dans votre chambre, où l'on vous sert une tasse de thé si vous ne devez pas dire la Messe. Si, au contraire, le moment du saint Sacrifice approche, on vient bientôt vous chercher, et c'est alors, quand il y a fête, que vous revêtez le grand habit long ou camail à longues manches qui vous descend jusqu'aux genoux; de plus, vous portez sur la tête le *hom-mao*, qui est de rigueur toutes les fois que vous vous disposez publiquement à exercer une fonction religieuse. A votre entrée dans la chapelle, les vierges recommencent leurs prières chantées; elles continuent pendant tout le temps que vous revêtez les habits sacerdotaux, et quelquefois même pendant toute la durée de la Messe. Avant de monter à l'autel, vous remplacez le *hom-mao* par le *tsi-kin*, espèce de tiare que vous conservez jusqu'à la fin du saint Sacrifice; on doit aussi l'avoir toutes les fois qu'on administre les sacrements. Quand le prêtre se tourne vers l'assemblée des fidèles, tous se prosternent la face contre terre, comme s'ils étaient indignes de contempler la face d'un ministre du Très-Haut.

« Pendant l'action de grâce, les vierges prient de nouveau à haute voix; leur récit modulé a une teinte marquée de dévotion, et ne rappelle pas mal le ton d'une

mère qui chante auprès du berceau de son enfant pour l'endormir. De retour à votre chambre, on vous sert à déjeuner. C'est le moment où les chrétiens viennent saluer le Missionnaire et se prosterner devant lui en disant : « *Zem vu hao la va? Père spirituel, tout va-t-il bien?* » Le prêtre répond : « *Hao la, tout va bien.* » Puis les chrétiens le remercient d'avoir bien voulu leur dire la messe ; ils se lèvent ensuite et se rangent debout autour du Père, qui doit toujours être assis. Les vierges à leur tour font demander au Père la permission de lui offrir leurs hommages : s'il y consent, elles se présentent toutes ensemble et répètent les mêmes cérémonies. Après la réception des vierges, vient encore celle des femmes. Tous ces salats vous ennuient fort, surtout quand vous ne savez pas encore la langue. Je tâche d'expédier promptement les visiteurs, en disant à tous de beaucoup prier pour que le *zem-vu* puisse bientôt parler, parce qu'alors il pourra les entretenir plus longtemps. Je profite aussi de ce moment pour leur recommander de baptiser les petits païens en danger de mort, et d'instruire les adultes. Pour chaque baptême, je leur promets une médaille ou une image, ou un chapelet, et j'espère en avoir beaucoup à donner dans la suite. Les premiers chrétiens rentrent encore, les uns pour vous prier d'aller administrer des infirmes ou baptiser des enfants, les autres pour vous conjurer de vouloir bien revenir dire la messe dans leur *Com-sou*, *etc.*, *etc.* C'est toujours à genoux qu'ils vous font ces demandes, et quand vous y souscrivez, ils vous en remercient par une nouvelle prostration. Il est encore d'usage que la première et la dernière fois qu'un chrétien vous voit dans sa maison, il vous réitère la même cérémonie. Il vous faut bien prendre les Chinois comme ils sont : de l'extérieur, ou comme ils disent, *de la face*, c'est pour eux presque tout.

« Nous voici enfin arrivés au dîner, et ce n'est pas une petite affaire; jugez-en par celui que m'a fait donner un prêtre chinois malade, que j'étais allé visiter le lendemain de Noël. Au milieu de la salle, on dressa deux tables dont le beau vernis tenait lieu de nappe. Sur l'extrémité opposée à la place qui m'était destinée, se trouvaient deux candélabres, deux vases en verre, bariolés de rouge, et qui étaient censés représenter des fleurs; puis deux cassolettes, au milieu desquelles s'élevaient deux baguettes auxquelles on mit le feu quand je parus; c'étaient deux bâtons d'encens. Sur cette même table, ornée d'un assez joli tapis, était déposé d'avance tout le dessert; je parvins à compter seize plats symétriquement disposés. L'autre table où je devais manger n'avait encore rien. Quand je fus assis, nombre de chrétiens arrivèrent pour me tenir compagnie, et les plus distingués eurent l'honneur de me servir. Ils commencèrent par former sur la table un premier rang composé de quatre plats, portés sur des trépieds où se trouvaient des lampions allumés, afin de maintenir les mets dans un degré de chaleur convenable; puis, ils continuèrent d'apporter d'autres plats, et je les vis enfin s'arrêter quand ils eurent achevé le quatrième rang. C'était un nombre égal à celui des plats de dessert. Ils aiment qu'il en soit ainsi, parce que, disent-ils, le *ti-mié* le veut. Le *ti-mié*, c'est le bon goût, le bon genre, le genre noble, et nos chrétiens, malgré nos plus vives représentations, veulent toujours, autant que possible, nous traiter avec le *ti-mié*; autrement, disent-ils, ils passeraient pour vilains, ce dont ils ne se soucient nullement.

« Alors on me présenta des bâtonnets, que je laissai pour prendre mon service européen, car on peut en faire usage ici sans difficulté; puis on déposa devant moi une

assiette qui ressemblait à nos soucoupes de France. Dessus était un petit verre à liqueur dans lequel, pour commencer, on me versa du vin chinois, que l'on sert souvent tout chaud. Pour la couleur, il ressemble à un vin blanc qui n'est pas parfaitement clarifié; pour le goût, il ne manque jamais, les premières fois qu'on en boit, de vous rappeler celui d'œufs pourris; mais on s'y habitue facilement, et maintenant il me fait l'effet d'un vin un peu au-dessous de la qualité médiocre.

« En voyant tant de plats devant vous, vous ne savez par quel bout commencer. Il y a ordinairement du porc frais et salé, de la poule bouillie, rôtie, salée, de la chèvre, rarement du bœuf, parce que, m'a-t-on dit, il n'est permis d'en tuer que pendant deux mois de l'année. Vous avez aussi des boulettes, des pâtisseries, etc., etc.; mais vous cherchez en vain un plat de légumes qui soit un peu moins échauffant, le *ti-mié* dit que c'est bon pour les pauvres, on se gardera donc bien d'en servir au *ta-ta*.

« Nous sommes heureux quand nous pouvons avoir du pain, et aujourd'hui nous en avons souvent; mais il prend toujours envie aux Chinois de nous le donner brûlant, ou de l'amollir en le chauffant à la vapeur, ou bien de déposer dans l'intérieur des espèces de confitures qui ne vous aident pas trop à le digérer. Quand vous rendez votre assiette, qu'on ne vous change pas, à moins qu'elle ne soit par trop encombrée, c'est signe qu'il faut passer au second service. Il ne se compose que d'un seul plat, mais c'est le plat chéri du Chinois, le plat par excellence, puisqu'à lui seul il a l'honneur de donner son nom au dîner. C'est tout simplement un bol de riz cuit à l'eau. Le dîner s'appelle *tsom vè* ou *riz du milieu;* le déjeuner *tsao vè* ou *riz du matin*, et le souper *sa vè* ou *riz de la*

nuit. Si vous ne touchiez pas à ce mets, on serait tout surpris, vous n'auriez pas dîné. La première fois je refusai, et je vis les chrétiens qui m'entouraient tout ébahis; maintenant j'en prends un peu, et l'on est satisfait.

« Quand le riz est mangé, tous vos hommes s'empressent d'enlever les plats, d'essuyer la table avec un torchon qui y reste toujours suspendu, d'avancer le dessert et de vous servir du vin chinois pour la dernière fois, car il ne doit plus figurer. Dans ce dessert, vous voyez apparaître des poires, des grenades, des oranges, des marrons, des graines grillées, des pâtisseries, etc. Enfin, une tasse de thé couronne le festin ; on a soin de vous le donner sans sucre et tout brûlant, les feuilles restant toujours au fond de la coupe. Si vous devez demeurer quelque temps dans la maison, on laisse sur la table votre tasse à thé, pour preuve qu'aucun autre ne s'en servira; et quand vous voulez en prendre une seconde et une troisième fois, on se contente de mettre de l'eau chaude sur les anciennes feuilles, et votre thé est tout fait; autrement, vous courriez risque d'avoir une tasse où d'autres auraient bu avant vous.

« J'ai oublié de vous dire qu'avant le dessert il est une cérémonie toute particulière aux Chinois, et ce n'est pas celle qui sourit le plus aux Européens nouvellement débarqués. Quand vous ne voulez plus d'aliments gras, vous voyez arriver un homme portant un bassin d'eau chaude et une petite serviette d'un pied carré; puis, se retroussant les manches, il trempe la serviette, la tord pour en faire découler l'eau et vous la présente en cet état. Selon le *ti-mié*, vous devez l'accepter, vous bien essuyer les mains, les lèvres et le visage.

« Si vous dîniez avec un indigène, vous le verriez plonger ses propres baguettes dans les différents plats et

vous en déposer une portion dans votre assiette; il se permettrait bien d'autres gracieusetés inconnues à notre civilité européenne. Voilà ce qui m'a le plus frappé dans les repas chinois ; c'est toujours la même chose, ils ne varient que sous le rapport de la quantité et de la qualité des mets. L'encens, toutefois, est réservé pour les occasions solennelles ; nos Pères m'ont dit que c'est la première fois qu'ils en entendent parler. C'est qu'aussi nos chrétiens sont pour la plupart d'honnêtes cultivateurs, qui ne sont pas les plus favorisés du côté de la fortune.

« Maintenant, mon bien cher Père, je vous quitte pour sortir presque de la Chine. Je vais à dix lieues du continent, dans l'île de *Tsom-mim*, où l'on compte dix mille chrétiens au milieu d'un bien plus grand nombre d'infidèles. Monseigneur m'a dit que je serai le premier Européen appelé à fixer là son séjour. Je recommande d'une manière toute spéciale à vos prières cette nouvelle Mission. Il y a beaucoup de bien à faire et un espoir fondé de baptiser une foule de païens. De plus, c'est par *Tsom-mim* qu'on pense communiquer avec le Japon. Avis donc aux braves.

« Tout à vous en N.-S.

« S. CLAVELIN, S. J. »

MISSIONS DE LA CORÉE.

Les dernières nouvelles de la Corée nous montraient Mgr Ferréol aux portes de cette Mission ; il était prêt à franchir enfin les barrières qui le séparaient de son troupeau, quand de nouveaux obstacles vinrent encore une fois tromper son attente , en lui fermant la voie qui avait conduit ses prédécesseurs au martyre. Repoussé de *Pien-men*, le Prélat dut porter ses vues sur un autre point. On lui avait dit que sur les bords de la mer du Japon, à l'embouchure du *Mikiang* , qui sépare la Mantchourie de la Péninsule, existait un bourg tartare appelé *Houng-tchoun* , en relation de commerce avec la Corée : il envoya explorer ce passage par un de ses élèves. C'était un jeune diacre coréen qui venait d'achever ses études à *Macao* ; il parle trois langues sans compter son idiome naturel , le chinois comme un homme du pays , le latin avec facilité et le français passablement. Un néophyte chinois l'accompagnait. Quelques chrétiens , ses compatriotes , avaient promis de se rendre de leur côté à *Houng-tchoun* , et un signal dont ils étaient convenus, devait leur servir à se reconnaître au milieu de la foule. Dans la lettre suivante, le jeune Coréen fait à son Evêque le récit de son voyage.

Lettre d'André Kimai-Kim, Diacre coréen, à Mgr Ferréol, Evêque de Belline, Vicaire apostolique de la Corée et des îles Lieou-Kieou. (Traduction du chinois.)

Mongolie, 15 décembre 1844.

« MONSEIGNEUR,

« Après avoir reçu la bénédiction de Votre Grandeur, et pris congé d'elle, nous nous assîmes sur notre traîneau, et glissant rapidement sur la neige, nous arrivâmes en peu d'heures à *Kouan-tcheng-tse*. Nous y passâmes la nuit. Le second jour, nous franchissions la barrière de Pieux, et nous entrions en Mantchourie. Les campagnes toutes couvertes de neige, et ne présentant partout que la monotonie de leur blancheur uniforme, offraient cependant à nos yeux un spectacle amusant par la multitude des traîneaux qui, pour se rendre d'une habitation à une autre, sillonnaient l'espace en tout sens, avec une vitesse que l'on voit rarement en Chine.

« La première ville que nous rencontrâmes fut *Ghirin*, métropole de la province qui porte le même nom, et résidence d'un *Hiang-Kiun* ou général d'armée. Elle est assise sur la rive orientale du *Soungari*, dont le froid de février enchaînait encore le cours. Une chaîne de montagnes, courant de l'occident à l'orient, et dont les cimes s'effaçaient alors dans un léger nuage de vapeurs, l'abrite contre le vent glacial du nord. Comme presque

toutes les cités chinoises, *Ghirin* n'a rien de remarquable ; c'est un amas irrégulier de chaumières, bâties en briques ou en terre, couvertes en paille, avec un seul rez-de-chaussée. La fumée qui s'élevait de ses toits, montait perpendiculaire, et se répandant ensuite dans l'atmosphère à peu de hauteur, formait comme un manteau immense, de couleur bleuâtre, qui enveloppait toute la ville. Mantchoux et Chinois l'habitent conjointement ; mais les derniers sont beaucoup plus nombreux. Les uns et les autres, m'a-t-on dit, forment une population de six cent mille âmes ; mais comme le recensement est inconnu dans ce pays, et que la première qualité d'un récit chinois est l'exagération, je pense qu'il faut en retrancher les trois quarts pour avoir le chiffre réel de ses habitants.

« Ainsi que dans les villes méridionales, ses rues sont très-animées : le commerce y est florissant ; c'est un entrepôt de fourrures d'animaux de mille espèces, de tissus de coton, de soieries, de fleurs artificielles dont les femmes de toutes classes ornent leur tête, et de bois de construction qu'on tire des forêts impériales.

« L'abord de ces forêts est peu éloigné de *Ghirin* : nous les apercevions à l'horizon, élevant leur tête chauve et noire au-dessus de l'éclatante blancheur de la neige. Elles sont interposées entre l'Empire Céleste et la Corée comme une vaste barrière, pour rompre toute communication entre les deux peuples, et maintenir, ce semble, cette division haineuse, qui existe depuis que les Coréens ont été refoulés dans la péninsule. De l'est à l'ouest, elles occupent un espace de plus de soixante lieues ; je ne sais quelle est leur étendue du nord au midi. S'il nous avait été possible de les traverser en cet en-

droit, et de pousser en droite ligne vers la Corée, nous aurions abrégé notre chemin de moitié ; mais elles nous opposaient un rempart impénétrable. Nous dûmes faire un long circuit, et aller vers *Ningoustra* chercher une route frayée.

« Une difficulté nous arrêtait : nous ne connaissions pas le chemin qui conduit à cette ville. La Providence vint à notre secours, et nous envoya pour guides deux marchands du pays, qui retournaient dans leur patrie. Nous glissâmes en leur compagnie quelque temps encore sur la glace de la rivière, en la remontant vers sa source. L'inégalité du terrain, les montagnes dont il est entrecoupé, les bois qui le couvrent, le défaut de route tracée, déterminent les voyageurs à prendre la voie des fleuves. Aussi, en quittant le *Soungari*, nous allâmes nous jeter sur un de ses affluents, qui va, plus au nord, grossir de ses eaux le courant principal. Les Chinois nomment cette rivière *Mou-touan* ; sur la carte européenne elle est marquée *Hur-dia* : serait-ce son nom tartare ? je l'ignore. Des auberges sont échelonnées sur ses rives. Nous fûmes, un jour, agréablement surpris d'en rencontrer une chrétienne : on nous y reçut en frères ; non-seulement on n'exigea rien pour notre logement, mais on nous contraignit même d'accepter des provisions de bouche. C'est une justice à rendre aux néophytes chinois : ils pratiquent envers leurs frères étrangers l'hospitalité la plus généreuse.

« Nous nous avancions, tantôt sur la glace du fleuve, tantôt sur l'un ou sur l'autre de ses bords, suivant que la route nous offrait moins d'aspérité. A droite et à gauche s'élevaient de hautes montagnes couronnées d'arbres gigantesques, et habitées par les tigres, les panthères, les ours, les loups, et autres bêtes féroces, qui se

réunissent pour faire la guerre aux passants. Malheur à l'imprudent qui oserait seul s'engager au milieu de cette affreuse solitude ! il n'irait pas loin sans être dévoré. On nous dit que dans le courant de l'hiver, près de quatre-vingts hommes, et plus de cent bœufs ou chevaux étaient devenus la proie de ces animaux carnassiers. Aussi les voyageurs ne marchent-ils que bien armés et en forte caravane. Pour nous, nous formions un bataillon redoutable à nos ennemis. De temps en temps, nous en voyions sortir quelques-uns de leur repaire ; mais notre bonne contenance leur imposait, ils n'avaient garde de nous attaquer.

« Si ces animaux luttent contre les hommes, ceux-ci en revanche leur font une guerre d'extermination. Chaque année vers l'automne, l'empereur envoie dans ces forêts une armée de chasseurs ; cette dernière année, ils étaient cinq mille. Il y a toujours plusieurs de ces preux qui payent leur bravoure de leur vie. J'en rencontrai un que ses compagnons ramenaient au tombeau de ses pères, à plus de cent lieues de là : il avait succombé au champ d'honneur ; sur sa bière étaient étalés avec orgueil les trophées de sa victoire, le bois d'un cerf et la peau d'un tigre. Le chef du convoi funèbre jetait par intervalle sur la voie publique du papier monnaie, que l'âme du défunt devait ramasser pour s'en servir au pays d'outre-tombe. Ces pauvres gens, hélas ! étaient loin de penser que la Foi et les bonnes œuvres sont, dans l'autre monde, la seule monnaie de bon aloi. Sa Majesté chinoise s'est réservé à elle seule le droit de chasser dans ces forêts, ce qui n'empêche pas une foule de braconniers chinois et coréens de les exploiter à leur profit.

« Avant d'atteindre la route qui perce la forêt jusqu'à la mer orientale, nous traversâmes un petit lac de sept à

huit lieues de large ; il était glacé comme la rivière qui l'alimente. Il est célèbre dans le pays par le nombre de perles qu'on y pêche pour le compte de l'empereur. On le nomme *Hei-hou* ou *Hing-tchou-men*, *Lac noir* ou *Porte aux pierres précieuses*. La pêche s'y fait en été. En sortant de la *Porte aux perles*, nous entrâmes dans une hôtellerie. Le premier jour du nouvel an chinois approchait, jour de grande fête, de grands festins, et de joyeuse vie. Tout voyageur doit interrompre sa course pour le célébrer. L'aubergiste nous demanda d'où nous venions et où nous allions. « De *Khoan-tcheng-tze*, lui « dîmes-nous, et nous allons à *Houng-tchoun* ; mais « nous ne savons pas le chemin qui y conduit. — En ce « cas, pousuivit-il, vous allez demeurer chez moi ; voici « la nouvelle année : dans huit jours, mes chariots doi- « vent se rendre au même endroit : vous mettrez des- « sus votre bagage et vos provisions, et vous partirez à « leur suite ; en attendant, vous serez bien traités. » Son offre fut acceptée avec remercîment. Nos chevaux, d'ailleurs, étaient si fatigués qu'une halte de quelques jours leur était nécessaire.

« A l'époque du nouvel an, les païens se livrent à de curieuses superstitions. Les gens de l'auberge passèrent la première nuit en veille. Vers l'heure de minuit, je vis s'approcher du *Khang*, ou fourneau qui me servait de lit, un maître de cérémonies, affublé de je ne sais quel habit étrange. Je devinai son intention ; je fis semblant de dormir. Il me frappa légèrement à plusieurs reprises sur la tête pour m'éveiller. Alors sortant comme d'un sommeil profond : « Qu'est-ce donc ? qu'y a-t-il ? « lui dis-je. — Levez-vous : voici que les Dieux appro- « chent ; il faut aller les recevoir. — Les Dieux appro- « chent !.... D'où viennent-ils ? quels sont ces Dieux ?

— Oui, les Dieux, les grands Dieux vont venir; levez-
« vous, il faut aller à leur rencontre. — Eh! mon ami,
« un instant. Tu le vois, je suis en possession du dieu du
« sommeil, en est-il un parmi ceux qui viennent qui
« puisse m'être aussi agréable à l'heure qu'il est? De
« grâce, permets que je jouisse tranquillement de sa
« présence; je ne connais pas les autres dont tu me par-
« les. » Le maître de cérémonies s'en alla grommelant je ne sais quelles paroles. Il est à présumer qu'il ne fut pas fort édifié de ma dévotion pour ses grands Dieux, et qu'il augura mal du succès de mon voyage.

« Voici la manière dont se fait cette réception nocturne. Le moment venu, c'est-à-dire à minuit, hommes, femmes, enfants, vieillards, tous sortent au milieu de la cour, chacun revêtu de ses plus beaux habits : là, on se tient debout; le père de famille qui préside à la cérémonie, promène ses regards vers les différents points du ciel. Il a seul le privilége d'apercevoir les Dieux. Dès qu'ils se sont montrés à lui, il s'écrie : « Ils arrivent,
« qu'on se prosterne, les voilà de tel côté. » Tous à l'instant se prosternent vers le point qu'il indique. On y tourne aussi la tête des animaux, le devant des voitures; il faut que chaque chose dans la nature accueille les Dieux à sa manière : il serait malséant si, à l'arrivée de ces hôtes célestes, leurs yeux rencontraient la croupe d'un cheval. Les divinités étant ainsi reçues, tout le monde rentre dans la maison et se livre à la joie d'un copieux festin en leur honneur.

« Nous demeurâmes huit jours à *Hing-tchou-men*. Le 4 de la première lune, laissant là notre traîneau désormais inutile, nous sellâmes nos chevaux et nous partîmes avec les chariots de l'aubergiste. Ses gens s'étaient engagés, moyennant un prix convenu, à fournir du

fourrage à nos montures, et à porter nos provisions pendant que nous traverserions la forêt; car on n'y trouve que du bois pour se chauffer et faire cuire ses aliments. Enfin nous arrivâmes à *Ma-tien-ho* près de *Ningoustra*, où commençait la route, dont l'autre bout atteignait la mer à une distance de soixante lieues. Il y a sept à huit ans, on ne rencontrait sur le chemin aucune habitation, aucune cabane qui donnât un abri aux voyageurs. Ceux-ci se réunissaient en caravanes et campaient à l'endroit où la nuit les surprenait, en ayant soin pour écarter les tigres d'entretenir des feux jusqu'au matin. Aujourd'hui des hôtelleries sont échelonnées sur les bords de la route : ce sont de grandes huttes, construites à la manière des sauvages, avec des branches et des troncs d'arbres superposés, dont les intervalles ainsi que les plus grosses fentes sont bouchés avec de la boue. Les architectes et maîtres de ces caravansérails enfumés sont deux ou trois Chinois, qu'on appelle en langage du pays *Kouang-kounze*, *gens sans famille*, venus de loin, la plupart déserteurs de la maison paternelle et vivant de rapine. C'est pendant l'hiver seulement qu'ils sont là ; le beau temps revenu, ils quittent leurs cabanes, et s'en vont braconner dans le bois, ou chercher le *Jen-seng*, cette racine précieuse, qui se vend en Chine le double du poids de l'or.

« L'intérieur de ces taudis est encore plus hideux que le dehors n'est misérable. Au milieu, montée sur trois pierres, repose une grande marmite, seule vaisselle de ces restaurants. On met le feu par-dessus ; la fumée s'échappe par où elle peut. Je vous laisse à juger de la noirceur qui s'attache aux parois. Des fusils et des couteaux de chasse, enfumés comme le reste, sont appendus aux troncs qui forment les murailles ; le sol

est couvert d'écorces d'arbres : c'est sur ce duvet que le voyageur doit reposer ses membres fatigués et réparer ses forces. Nous nous trouvions quelquefois plus de cent étendus là pêle-mêle, presque les uns sur les autres. La fumée m'étouffait, j'en étais asphyxié, je devais sortir de temps en temps pour respirer l'air extérieur et reprendre haleine ; le matin j'expectorais la suie avalée pendant la nuit.

« Les *Kouang-koun-tze* n'offrent à leurs hôtes que le toit et l'eau. C'est donc une nécessité pour ceux-ci, avant de pénétrer dans le bois, de faire leurs provisions. Là, la monnaie de cuivre n'a pas de cours : l'argent y est presque inconnu ; les maîtres d'auberge reçoivent, en échange de l'hospitalité qu'ils donnent, du riz, du millet, de petits pains cuits à la vapeur ou sous la cendre, de la viande, du vin de maïs, etc. Quant aux bêtes de somme, elles sont logées à la belle étoile, et il faut faire sentinelle pour les soustraire à la voracité des loups et des tigres, dont l'approche nous était signalée par les chevaux qui hennissaient, ou qui soufflaient avec force de leurs naseaux dilatés par la peur. On s'armait alors de torches, on frappait du tam-tam, on criait, on hurlait, et on mettait l'ennemi en fuite.

« Ces forêts m'ont paru très-anciennes ; les arbres en sont énormes et d'une hauteur prodigieuse. Ce n'est que sur la lisière que la hache les abat ; à l'intérieur la vieillesse seule les renverse. Des nuées d'oiseaux habitent dans leurs branches ; il y en a d'une grandeur démesurée, qui enlèvent de jeunes cerfs ; leurs noms me sont inconnus. Les faisans surtout abondent : on ne saurait se faire une idée de leur multitude, quoique les aigles et les vautours leur fassent une guerre cruelle. Un jour, nous vîmes un de ces oiseaux rapaces fondre sur un mal-

heureux faisan ; nous effrayâmes le ravisseur, qui s'envola n'emportant que la tête de sa proie; le reste nous servit de régal.

« Quand nous ne fûmes plus qu'à une journée de *Houng-tchoun*, nous laissâmes en arrière nos lourds chariots, et prenant les devants, nous arrivâmes enfin, un mois après avoir quitté Votre Grandeur, au terme de notre voyage. *Houng-tchoun*, situé à peu de distance de la mer, à l'embouchure du *Mikiang* qui sépare la Corée de la Mantchourie, est un petit village d'une centaine de familles tartares. Après *Foung-Pien-Men*, dans le midi, c'est le seul lieu de contact entre la Chine et la Corée. Un mandarin de deuxième classe, et *Mantchou* d'origine, y maintient la police, aidé de deux ou trois cents soldats sous ses ordres. Une foule de Chinois s'y rendent de fort loin pour trafiquer. Ils livrent aux Coréens des chiens, des chats, des pipes, des cuirs, des cornes de cerfs, du cuivre, des chevaux, des mulets, des ânes; en retour ils reçoivent des paniers, des ustensiles de cuisine, du riz, du blé, des porcs, du papier, des nattes, des bœufs, des pelleteries et de petits chevaux, estimés pour leur vitesse. Ce commerce n'a lieu pour le peuple qu'une fois tous les deux ans, et ne dure qu'une demi-journée ; l'échange des marchandises se fait à *Kieu-Wen*, ville la plus voisine de la Corée, à quatre lieues de *Houng-Tchoun*. Si, à l'approche de la nuit, les Chinois n'ont pas regagné la frontière, les soldats coréens les poursuivent l'épée dans les reins.

« Il y a un peu plus de liberté pour quelques mandarins de *Moucden*, *de Ghirin*, *de Ningoustra* et de *Houng-Tchoun :* ils peuvent trafiquer toutes les années; on leur accorde cinq jours pour expédier leurs affaires; mais ils sont gardés à vue et doivent passer la nuit en

dehors de la Corée. Chacun d'eux a sous lui cinq officiers, et chacun de ceux-ci cinq principaux marchands, ce qui fait une petite caravane. Avant de s'enfoncer dans la forêt, ils dressent une tente sur le sommet d'une montagne, et immolent des porcs aux dieux des bois ; tous doivent prendre leur part de la victime. Ces quelques heures de commerce par an sont les seules relations qu'aient entre eux les deux peuples. En tout autre temps, quiconque passe la frontière est fait esclave ou impitoyablement massacré.

« Il existe une grande haine entre les deux nations, surtout depuis l'époque, encore récente, où des Chinois entrèrent dans la Péninsule et enlevèrent des enfants et des femmes. J'ai vu, dans une auberge, un de ces Coréens, ravi jeune encore à ses parents ; il peut avoir une vingtaine d'années. Je lui demandai s'il ne désirait pas retourner dans sa famille. « Je m'en garderais bien, me « dit-il, on me prendrait pour Chinois et on me coupe- « rait la tête. » Je l'invitai ensuite à me parler coréen ; il s'en excusa en me disant qu'il avait oublié sa langue, et que d'ailleurs je ne le comprendrais pas. Il était loin de soupçonner que j'étais un de ses compatriotes.

« *Houng-Tchoun* est encore célèbre dans le pays par une branche de commerce qui s'étend dans tout l'empire : c'est le *hai tshai* (herbe marine) qu'on pêche dans la mer du Japon, à peu de distance du rivage. Les hommes qui le recueillent montent dans des barques, s'écartent de la côte, puis se ceignant les reins d'une espèce de sac, plongent dans l'eau, remplissent le sac, remontent pour le vider, et plongent de nouveau jusqu'à ce que la nacelle soit comble. Les Chinois sont friands de ce légume ; ils en font une grande consommation : on rencontre sur les routes des convois de charrettes qui en sont chargées.

« Quand nous arrivâmes à la frontière, il devait s'écouler huit jours avant l'ouverture du marché. Que le temps me parut long ! Qu'il me tardait de reconnaître, au signal convenu, les néophytes coréens et de m'aboucher avec eux ! Mais force fut bien d'attendre. « Hélas ! « me disais-je, ces peuples en sont encore à cet état de « barbarie de ne voir, dans un étranger, qu'un ennemi « dont il faut se défaire, et qu'on doit rejeter avec hor- « reur de son pays ! » Comme je comprenais alors cette vérité, que l'homme n'a pas de demeure permanente ici-bas, qu'il n'est qu'un voyageur de quelques jours sur la terre ! Moi-même je n'étais souffert en Chine que parce que l'on me croyait Chinois, et je ne pouvais fouler le sol de ma patrie, que pour un instant et en qualité d'étranger. Oh ! quand viendra le jour où le Père commun de la grande famille humaine fera embrasser tous ses enfants dans l'effusion d'un baiser fraternel, dans cet amour immense que Jésus, son Fils, est venu communiquer à tous les hommes !

« Avant de partir, vous m'aviez recommandé, Monseigneur, de prendre des renseignements sur le pays que j'aurais à parcourir. J'ai tâché de me conformer aux intentions de Votre Grandeur. En observant moi-même, en interrogeant les autres, en faisant un appel aux souvenirs de ma première jeunesse, passée dans les écoles de la Corée, j'ai pu recueillir les détails que je vais vous soumettre. Je serai le plus bref possible.

« Les Mantchoux proprement dits sont disséminés sur un vaste terrain, moins étendu cependant que ne l'indique la carte européenne que j'ai sous les yeux ; ils ne vont guère au delà du 46° de latitude. Bornés, à l'occident, par la barrière de pieux et le *Soungari*, qui les séparent

de la Mongolie; au nord, par les deux petits états des *Ou-Kin* et des *Tu-Pi-Latse* ou *Tartares aux peaux de poissons;* à l'orient, par la mer du Japon; ils confinent avec la Corée au midi.

« Depuis qu'ils ont conquis la Chine, leur pays est désert; d'immenses forêts, où le voyageur ne rencontre aucun être humain, en couvrent une partie; le reste est occupé par quelques stations militaires, s'il faut appeler de ce nom un petit nombre de familles tartares, groupées ensemble à des distances très considérables. Ces familles sont entretenues aux frais de l'empereur; il leur est défendu de cultiver la terre. Il semble qu'elles ne sont là que pour faire acte de présence, et dire aux peuplades du nord, très-timides d'ailleurs et se trouvant assez au large dans leurs bois : « Ne descendez pas; le pays est occupé. » Des Chinois clairs-semés qui défrichent, en fraude de la loi, quelques coins du pays, leur vendent le grain nécessaire à leur subsistance.

« La Mantchourie paraît très-fertile; on le reconnaît à l'herbe luxuriante qui s'élève à hauteur d'homme. Dans les endroits cultivés, elle produit le maïs, le millet, le sarrasin, le froment en très-petite quantité. Si cette dernière récolte n'est pas plus abondante, il faut l'imputer, je crois, à l'humidité du sol et aux brouillards dont il est souvent couvert.

« Votre Grandeur demandera peut-être la cause de la solitude qui règne en Mantchourie. Ce fut une politique du chef de la dynastie actuelle en Chine, de transplanter, lors de la conquête, son premier peuple dans le pays envahi. Quand il fit irruption dans l'empire, il emmena avec lui tous ses soldats avec leurs familles, c'est-à-dire tous ses sujets; il en laissa une partie dans le *Leao-Tong*,

et distribua le reste dans les principales cités chinoises. Il s'assurait ainsi la possession de ces villes, en y jetant une population nouvelle, intéressée à les maintenir dans le devoir, à étouffer les révoltes dans leur naissance, et à consolider sa puissance sur le trône impérial.

« Cet état de choses a duré jusqu'à nos jours. Les Chinois et les Mantchoux, quoique habitant depuis deux siècles dans la même enceinte de remparts, et parlant le même langage, ces deux nations ne se sont pas fondues : chacune conserve sa généalogie distincte. Aussi, en entrant dans une auberge, en abordant un inconnu, rien de plus commun que cette question : « *Ni che ming jeu,* « *khi jeu? Es-tu Chinois ou Mantchoux?* » On désigne les premiers par le nom de la dynastie des *Ming*, et les seconds par le nom de *bannière.* C'est que les Mantchoux, dans le principe, furent divisés en huit tribus, se ralliant chacune sous un étendard dont elle conserve la dénomination.

« Les Mantchoux n'ont pas de littérature nationale : tous les livres écrits en leur langue sont des traductions d'ouvrages chinois, faites par un tribunal spécial établi à *Péking.* Ils n'ont pas même d'écriture propre; ils ont emprunté aux Mongols les caractères dont ils se servent. Leur langue se perd insensiblement; il en est assez peu qui la parlent ; encore cent ans, et elle ne sera dans les livres qu'un souvenir du passé. Elle a beaucoup d'affinité avec la nôtre; cela doit être, puisqu'il y a quelques siècles, la Corée étendait ses limites au delà du pays des Mantchoux proprement dits, et ne faisait des deux états qu'un seul royaume, habité par le même peuple. On trouve encore dans la Mantchourie certaines familles dont la généalogie, religieusement conservée, atteste une

origine coréenne; on y rencontre aussi des tombeaux renfermant des armes, des monnaies, des vases et des livres coréens.

« Je vous ai parlé plus haut des *Ou-Kin* et des *Tu-Pi-Latse*. Je n'ai pu recueillir sur leur compte que des données incomplètes. Les derniers sont ainsi appelés par les Chinois, parce qu'ils se revêtent d'habits faits de peaux de poisson. Habitant sur les rives du *Soungari* et sur les bords des rivières qui grossissent ses eaux, ou errant dans les bois, ils se livrent à la pêche et à la chasse, et vendent aux Chinois les fourrures des animaux qu'ils ont tués et le poisson qu'ils ont pris. Le commerce se fait en hiver; le poisson, qui est alors gelé, alimente les marchés à plus de deux cents lieues au loin; les *Tu-Pi-Latse* reçoivent en échange des toiles, du riz et de l'eau-de-vie extraite du millet. Ils ont une langue à eux. Leurs états sont indépendants de l'empereur de Chine, et ils n'admettent pas les étrangers sur leur territoire. Les Chinois disent qu'ils sont d'une malpropreté dégoûtante. Cela peut être; mais pour avoir le droit de leur faire un pareil reproche, ceux qui les accusent devraient eux-mêmes changer de linge un peu plus souvent qu'ils ne font, et détruire la vermine qui les dévore.

« Au delà du pays occupé par les *Tu-Pi-Latse*, et jusqu'à la frontière de la Russie asiatique, il est à présumer qu'il existe d'autres hordes errantes. Cette opinion que j'émets n'est qu'une simple conjecture; car on n'a aucune donnée positive. Au midi de cette tribu, du côté de la mer, est un pays qu'on m'a nommé *Tu-Tcho-Sou*, sorte de terre affranchie où se sont réunis il n'y a pas longtemps, et où se réunissent encore tous les jours, une foule de vagabonds chinois et coréens : les uns poussés

par l'esprit d'indépendance, les autres pressés d'échapper au châtiment dû à leurs méfaits ou à la poursuite de leurs créanciers. Accoutumés au brigandage et au crime, ils n'ont ni mœurs ni principes. Ils viennent cependant, m'a-t-on dit, de se choisir un chef pour réprimer leurs propres désordres, et se donner une existence plus régulière. D'un commun accord, ils ont décidé qu'on enterrerait vif tout homme coupable d'homicide; leur chef lui-même est soumis à cette loi. Comme ils n'ont pas de femmes, ils en enlèvent partout où ils en trouvent. Ce petit état, qui ne ressemble pas mal au commencement de l'antique Rome, en aura-t-il les développements? C'est ce que l'avenir dévoilera.

« Non loin de la frontière coréenne, au milieu de la forêt, s'élance vers les nues le *Ta-Pei-Chan* ou la *Grande-Montagne-Blanche*, devenue célèbre en Chine par le berceau de *Han-Wang*, chef de la famille impériale actuellement sur le trône. Sur le versant occidental a été conservée, à l'aide de réparations, son antique demeure : lieu entouré, par la superstition chinoise, d'un culte religieux, le dévot pèlerin y vient des contrées les plus lointaines incliner son front dans la poussière. Les auteurs sont partagés sur l'origine de *Han-Wang* : les uns disent qu'il fut d'abord chef de voleurs et qu'il exploitait les pays d'alentour; que, se voyant à la tête d'un parti nombreux, il jeta les fondements d'une puissance royale. D'autres soutiennent, pour sauver son honneur, que c'était un de ces petits roitelets comme il y en a beaucoup en Tartarie, et qu'il ne fit qu'agrandir l'héritage qu'il avait reçu de ses pères. Quoi qu'il en soit de sa naissance, il est certain que vers la fin de la dynastie des *Ming*, ce prince était déjà assez puissant pour faire trembler l'empereur de Chine. *Wan-Li*, l'un des derniers

monarques de cette race déchue, pour débiliter les forces de ce voisin dangereux, le pria de lui envoyer l'élite de ses guerriers, sous prétexte de les opposer aux Mongols qui menaçaient ses états. Dès qu'il les vit en sa puissance, il les fit tous périr, à l'exception d'un seul, qui sut par sa bonne mine intéresser un mandarin en sa faveur, et fut mis par lui au nombre de ses domestiques. Il gagna tellement sa confiance, qu'il devint l'intendant de sa maison. A quelque temps de là, un autre officier chinois, étant venu visiter le mandarin, vit le jeune Tartare, et dit à son confrère qu'en conservant ce proscrit, il s'exposait à encourir l'indignation de l'empereur. L'autre lui répondit qu'il s'en déferait, mais qu'en attendant il fallait se livrer à la joie du festin.

« Cependant, le jeune homme, qui avait entendu ce propos, craignant pour ses jours, ordonne à un palefrenier de seller le meilleur des chevaux de son maître, disant qu'il a une commission importante à remplir. Le cheval prêt, il monte dessus, et court à bride abattue à la *Montagne-Blanche* annoncer à *Han-Wang* la trahison de l'empereur et le sort de ses infortunés compagnons d'armes. *Han-Wang* ne se possède plus ; il envoie l'aîné de ses dix fils à la tête d'une armée s'emparer de *Moucden*, capitale du *Leao-Tong*, que les Chinois avaient enlevé aux Coréens. Le général, arrivé à *Moucden*, fut effrayé du nombre des ennemis et s'en retourna sans coup férir. Son père, outré de sa lâcheté, le tua de sa propre main; puis, prenant sa famille et tout son peuple, vint se présenter devant la ville, qui lui ouvrit ses portes. Il y plaça son trône.

« Sur ces entrefaites, deux officiers du palais impérial, dont l'un avait nom *Wang* et l'autre *Tou*, tramèrent une conspiration contre *Tchoung-Tseng*, successeur

de *Wan-Li*, et élurent un autre prince à sa place. *Tchoung-Tseng*, voyant ses affaires désespérées, se pendit à un arbre sur le mont *Meichan*. On a conservé cet arbre jusqu'à nos jours ; les Chinois l'entourent d'une grande vénération, persuadés qu'il a été sanctifié par la mort de l'empereur. Celui qu'on avait mis à sa place s'appelait *Tchouang-Wang*. Il eut l'imprudence de s'attirer la haine d'un mandarin puissant en lui enlevant sa femme. *Ou-Sang-Koui*, l'époux outragé, demanda du secours au nouveau roi de *Moucden* pour poursuivre le ravisseur qui, effrayé, s'était enfui dans les provinces méridionales.

« Pendant ce temps-là (1644), le rusé *Han-Wang* envoie son second fils *Choun-Dje*, qui s'empare de *Péking* et inaugure la dynastie des Tartares-Mantchoux. *Choun-Dje* fut père de *Khan-Hi*, sous le règne duquel on eut un instant l'espoir de voir toute la Chine se convertir à la foi chrétienne, espoir qui s'évanouit sous le règne de ses successeurs *Joung-Tchen*, *Kien-Loung*, *Kia-Khing*, *Tao-Kouang*, qui ont plus ou moins persécuté la Religion.

« Je reviens au récit de mon voyage. Le 20 de la première lune, le mandarin coréen de *Kien-Wen* transmit à *Houng-Tchoun* la nouvelle que le commerce serait libre le lendemain. Dès que le jour parut, nous nous hâtâmes, mon compagnon et moi, d'arriver au marché. Les approches de la ville étaient encombrées de monde ; nous marchions au milieu de la foule, tenant en main notre mouchoir blanc, et portant à la ceinture un petit sac à thé de couleur rouge : c'était le signe dont on était convenu et auquel les courriers coréens devaient nous reconnaître ; de plus, c'était à eux de nous aborder.

« Nous entrions dans la ville, nous en sortions, personne ne se présentait. Plusieurs heures s'écoulèrent

ainsi ; nous commencions à être dans l'inquiétude. « Auraient-ils manqué au rendez-vous? nous disions « nous l'un à l'autre. » Enfin, étant allés abreuver nos chevaux à un ruisseau qui coule à trois cents pas de la ville, nous voyons venir à nous un inconnu qui avait aperçu notre signalement. Je lui parle chinois, il ne me comprend point. « Comment t'appelles-tu ? lui dis-je « alors en coréen. — *Han* est mon nom, me répondit-il. « — Es-tu disciple de Jésus? — Je le suis. » Nous y voici, pensai-je.

« Le néophyte nous conduisit auprès de ses compagnons. Ils étaient venus quatre, et il y avait plus d'un mois qu'ils attendaient notre arrivée. Nous ne pûmes pas avoir ensemble un long entretien : les Chinois et les Coréens nous environnaient de toutes parts. Ces pauvres chrétiens paraissaient abattus par la tristesse. L'air mystérieux qui régnait dans l'échange de nos paroles, intriguait les païens. Quand ceux-ci semblaient moins attentifs à nos discours, nous glissions quelques mots sur nos affaires religieuses, et puis tout de suite nous revenions au marché de nos animaux. « Combien en veux-tu? — « Quatre-vingts ligatures. — C'est trop cher. Tiens, « prends ces cinquante ligatures et livre-moi ta bête.— « Impossible, tu ne l'auras pas à moins. » C'est ainsi que nous donnions le change à ceux qui nous observaient.

« J'appris de ces chrétiens que depuis la persécution l'Eglise coréenne était assez tranquille; qu'un grand nombre de fidèles s'étaient retirés dans les provinces méridionales, comme moins exposées aux coups de la tempête ; que plusieurs familles s'étaient récemment converties à la foi ; qu'il serait difficile aux néophytes de conserver longtemps un Missionnaire européen dans le pays, mais que se confiant en la bonté divine, ils feraient tout ce qui

dépendrait d'eux pour le recevoir ; que *Pien-Men* serait moins dangereux que *Houng-tchoun* pour son introduction, par la raison qu'en entrant par le nord, outre la difficulté de passer la frontière, il lui faudrait encore traverser tout le royaume.

« Notre entretien étant fini, nous nous prîmes les mains en signe d'adieu. Eux sanglottaient, de grosses larmes coulaient sur leurs joues ; pour nous, nous regagnâmes la ville, et nous disparûmes dans la foule.

« Le marché de *Kien-Wen* nous offrit un spectacle curieux. Les vendeurs n'ont pas le droit d'étaler leurs marchandises dès qu'ils sont arrivés ; il faut qu'ils attendent le signal. Aussitôt que le soleil est parvenu au milieu de sa course, on hisse un pavillon, on bat du *tam-tam* : à l'instant la foule immense, compacte, se rue sur la place publique ; Coréens, Chinois, Tartares, tout est mêlé ; chacun parle sa langue ; on crie à fendre la tête pour se faire entendre ; et tel est le mugissement de ce flot populaire, que les échos des montagnes voisines répètent ces clameurs discordantes.

« Quatre ou cinq heures, c'est tout ce qu'on accorde de temps pour vendre et acheter ; aussi le mouvement qu'on se donne, les rixes qui ont lieu, les coups de poing qui trottent, les rapines qui se font presqu'à main armée, impriment à *Kien-Wen* l'image, non d'une foire, mais d'une ville prise d'assaut et livrée au pillage. Le soir venu, le signal du retour pour les étrangers est donné ; on se retire dans le même désordre, les soldat poussant les traînards avec la pointe de leurs lances. Nous eûmes bien de la peine à nous tirer de cette cohue. Nous regagnions *Houng-tchoun*, lorsque nous vîmes de nouveau venir à nous les courriers coréens ; ils ne pouvaient se

résoudre à nous quitter ; ils voulaient encore s'entretenir avec nous, nous dire un dernier adieu. Mon compagnon sauta à bas de son cheval pour échanger encore quelques paroles amies ; je lui fis signe de remonter, de peur que les satellites qui nous environnaient, ne soupçonassent en nous des personnes qui avaient d'autres intérêts que ceux du négoce : ensuite, saluant l'Ange qui préside à l'Eglise coréenne, et nous recommandant aux prières de ses Martyrs, nous franchîmes le *Mikiang*, et nous rentrâmes en Tartarie.

« A notre retour, nous trouvâmes le chemin bien changé. Le fleuve, sur la glace duquel nous avions glissé auparavant, était alors en grande voie de dégel. Des ruisseaux descendant du haut des montagnes, grossissaient son cours, qui entraînait pêle-mêle et des troncs de vieux arbres et d'énormes glaçons. De nouveaux voyageurs avec leurs voitures arrivaient toujours, et s'encombraient sur ses bords. Leurs cris, les hurlements des bêtes féroces mêlés au fracas des eaux, faisaient de cette vallée un spectacle solennel et terrible. Personne n'osait s'aventurer au milieu du danger. Chaque année, nous dit-on, beaucoup de personnes périssent ensevelies sous la glace. Plein de confiance en la divine Providence qui nous avait conduits jusque-là, je cherchai un endroit guéable, et je passai à l'autre rive. Mon compagnon fut plus prudent ; il prit un guide, et alla faire un long circuit. Nous n'eûmes à regretter que la perte d'un de nos chevaux.

« De votre Révérendissime Grandeur,

« Le très-obéissant et très-indigne fils,
« Andreas Kimai-Kim, *Diacre coréen.* »

Extrait d'une lettre de M. Daveluy, Prêtre de la Société des Missions Etrangères, à M. Barran, Directeur au Séminaire de la même Congrégation.

Moutsie en Chine, 28 août 1845.

« Monsieur et cher Confrère,

« La Corée vient de faire un heureux effort, pour sortir de la solitude dans laquelle on voudrait étouffer sa foi. Vous savez qu'un jeune diacre de cette nation, nommé André *Kimai-kim*, avait été envoyé dans le Nord par Mgr Ferréol, pour y tenter une voie nouvelle. Dans le cas où il trouverait le passage absolument fermé, il devait retourner au *Leao-Tong*, épier l'occasion de se glisser dans son pays à travers les postes nombreux de *Pien-men*, et, s'il était possible, y acheter une jonque pour venir à *Chang-hai* ou à *Chusan* chercher le Vicaire apostolique.

« C'est ce qu'il a fait avec autant de bonheur que d'intelligence et de courage. Soutenu par une confiance sans bornes en la Providence, André a surmonté tous les obstacles ; il s'est procuré un petit navire, monté par vingt-quatre chrétiens, et avec une simple boussole, sur une mer tout à fait inconnue pour lui comme pour son équipage, il a fait voile vers la Chine. Dans une tempête sa barque a perdu le gouvernail ; mais elle a été remorquée

jusqu'à *Chang-hai* par un bateau chinois. André est allé mouiller au milieu des bâtiments anglais qui stationnaient dans le port ; jugez de la surprise des officiers lorsqu'ils l'ont entendu leur dire en français : « *Moi Coréen, je demande votre protection !* Cette protection lui a été accordée, et il aurait été bien défendu au besoin, je vous prie de le croire.

« Mgr Ferréol fut aussitôt prévenu et se hâta d'accourir auprès de ses intrépides Coréens. Quand il leur fut permis de voir leur pasteur, de recevoir sa bénédiction, quand ils virent un autre prêtre accompagnant Monseigneur pour les secourir, leur émotion fut extrême. Au milieu de leur joie, André nous rapporta un sujet de tristesse qui les tourmentait. Ces bons chrétiens, jetant les yeux sur nous, et pensant à notre vie passée, puis aux travaux et aux souffrances qui nous attendent dans leur pays, avaient le cœur oppressé et s'affligeaient de nous conduire au milieu des persécutions. Ils ne savaient pas encore, sans doute, les délices dont notre âme est inondée, le bonheur dont Dieu récompense déjà en ce monde les sacrifices faits pour sa gloire. Bientôt, j'espère, ils verront que nous partons de grand cœur ; et, s'il y a des souffrances, Dieu nous accordera la force de le suivre jusqu'au Calvaire.

« Nous eûmes quelques jours plus tard un grand sujet de consolation. Monseigneur pensa devoir conférer la prêtrise à André, et la cérémonie se fit dans la chapelle de *Kin-ka-ham*, chrétienté distante de *Chang-hai* de deux ou trois lieues. Quatre prêtres européens et un chinois assistèrent à l'ordination, pour laquelle une foule de chrétiens étaient accourus. Nous y déployâmes toute la pompe possible. Mais comment vous peindre notre joie en voyant ces prémices du clergé coréen ! André est le premier

prêtre de cette nation. Dieu, nous l'espérons, les multipliera dans quelques années ; c'est là notre œuvre, notre premier but : puissions-nous l'accomplir ! Cette fête fut complétée peu de jours après : André célébra sa première messe dans la chapelle du petit séminaire, où trente-trois élèves dirigés par les PP. Jésuites font la consolation de Mgr de Bési.

« Vous parlerai-je maintenant des bruits répandus en Corée ? Malgré la persécution, on dit, et cela parmi les païens, que notre sainte foi aura beaucoup de prosélytes. C'est même, ajoute-t-on, la parole d'un des ministres du Roi. Le courage et la force de la plupart des fidèles ont donné partout une haute idée de la Religion ; elle est estimée, admirée même de ses ennemis ; tout ce qui est grand, généreux, est attribué aux chrétiens, et si quelque idolâtre fait un acte de vertu un peu au-dessus du commun, il n'en faut pas davantage pour le faire soupçonner d'être chrétien. Tout cela joint aux conversions qui s'opèrent chaque jour, malgré la fureur des ministres, nous donne de belles espérances. Nous apprenons aussi le retour de bien des apostats, et la ferveur est loin de se ralentir parmi les fidèles.

« Tels sont, Monsieur et cher Confrère, les indices rapportés par André, et sur lesquels nous fondons, après Dieu, l'espoir de quelques fruits. Vous unirez vos prières à nos travaux ; les bonnes âmes de l'Europe attireront sur notre pauvre Mission les bénédictions de Dieu, et alors, peut-être, nos efforts ne seront pas inutiles.

« En attendant l'occasion de nouvaux détails, veuillez recevoir l'assurance de l'attachement respectueux de votre dévoué serviteur,

« A. Daveluy, *Miss. apost.* »

MANDEMENTS ET NOUVELLES.

Depuis la publication du dernier Numéro, six Mandements ont paru en faveur de l'Œuvre ; nous devons ces nouveaux encouragements à Nosseigneurs les Evêques de Verdun, d'Autun, de Strasbourg, de Carcassonne, de Savone et de Perpignan.

M. Libermann, supérieur de la Société du Saint-Cœur de Marie, nous communique la lettre suivante, que nous aurions voulu mettre plutôt sous les yeux de nos lecteurs. C'est le récit d'un témoin oculaire sur les derniers moments de M. l'abbé Tisserant, Préfet apostolique des Deux Guinées, qui a péri le 7 décembre 1845, dans le naufrage de la corvette à vapeur le *Papin*. Ce fervent Missionnaire s'était dévoué au salut des Noirs; en 1844 il était leur apôtre à Taïti, et il allait encore les évangéliser sur la côte d'Afrique, quand Dieu l'a appelé pour être au ciel leur intercesseur

Lettre de M. Du Bourdieu, commissaire de marine, à M. Desgenettes, curé de Notre-Dame des-Victoires.

Toulon, 12 janvier 1846.

« Monsieur,

« J'ai assisté aux derniers moments et à la mort déplorable de M. l'abbé Tisserant, mon infortuné compagnon de voyage à bord du *Papin*. Seul survivant de tous les officiers embarqués sur ce bâtiment, je voudrais faire

connaître aux personnes qui s'intéressent à ce digne ecclésiastique, combien sa conduite a été belle et noble en présence de la terrible catastrophe qui a causé la perte du *Papin*, et fait périr la moitié de son équipage. C'est à vous, Monsieur, que je crois devoir m'adresser pour vous prier de transmettre les détails suivants à sa famille, en employant la voie que vous jugerez convenable.

« Je ne retracerai point les circonstances du naufrage; les journaux les ont rapportées avec assez d'exactitude. Lorsque le sort du *Papin* fut décidé et que l'on eut reconnu l'impossibilité de le remettre à flot, chacun dut s'armer de courage pour attendre le retour du jour et connaître notre position relativement à la côte. Une mer violente battait le navire en flanc, la lame brisait sur le pont, et en rendait le séjour dangereux et pénible. Nous nous retirâmes dans le carré des officiers, pour chercher un abri contre le froid glacial de la nuit. M. l'abbé Tisserant était parmi nous, exhortant tout le monde à s'armer de courage et de résignation, pour attendre en chrétien l'heure de la mort que nous regardions tous comme inévitable. Ses paroles, empreintes d'une pieuse soumission aux décrets de la Providence, apportaient quelques soulagements aux angoisses de notre cruelle situation. « Mes frères, nous disait-il, sachons attendre « avec une fermeté et une résignation chrétienne les ap- « proches de la mort. Dieu, j'espère, voudra bien nous « tenir compte des terribles épreuves que nous subissons « dans ce moment, et il les acceptera en expiation de « nos fautes. Je vous donne en son nom, ainsi qu'à tous « les chrétiens réunis sur ce bâtiment, l'absolution *in articulo mortis*.

« Un juif que nous avions embarqué à Tanger pour servir d'interprète au consulat de Mogador, s'était ré-

fugié auprès de nous. Le désespoir de ce malheureux était déchirant. Il suppliait, en sanglotant, M. l'abbé Tisserant de lui sauver la vie. « Mon ami, lui répondait « celui-ci, il ne dépend pas de moi de vous sauver dans « ce monde, et je ne puis rien pour vous dans l'autre à « moins que vous ne vous fassiez chrétien. — Je veux « bien me faire chrétien, si vous me sauvez la vie. — « Je ne puis rien pour votre vie ; mais acceptez le se- « cours du christianisme, j'appellerai avec confiance sur « vous la miséricorde divine. » Le juif, ému par ce langage simple et touchant, parut accepter avec plus de calme les chances terribles qui nous menaçaient : il demanda le baptême comme moyen de salut pour l'autre monde. L'abbé Tisserant lui administra ce sacrement sous l'invocation de saint Nicolas, patron du jour.

« A quatre heures du matin, le 7 décembre, l'eau ayant envahi de toute part l'intérieur du bâtiment, nous contraignit à monter sur le pont, et de là à nous réfugier dans la mâture pour éviter le choc des lames qui déferlaient sur le navire, et balayaient tout ce qu'elles rencontraient sur le pont. L'abbé se plaça non loin de moi sur le bastingage, et il se retenait aux haubans du grand mât. Avant de prendre cette position, il entendit M. De la Porte, chancelier interprète du consul de Mogador, se plaindre du froid cruel qu'il éprouvait à la tête, par suite de la perte de sa casquette. M. Tisserant se découvrit, contraignit M. De la Porte à mettre son propre bonnet, restant ainsi nu-tête exposé aux torrents d'eau glaciale et de grêle que la tempête déversait sur nous.

« Après trois heures de souffrances inouïes, nous vîmes poindre le jour, et la terre parut à cinq cents mètres de nous. Une mer furieuse roulait ses lames vers la plage. L'abbé Tisserant voulut tenter l'unique voie de salut qui

semblait nous être réservée ; saisissant un mât de canot que, de ses mains jointes, il pressait sur sa poitrine, il s'élança dans les flots, espérant que leur impulsion le porterait vers la terre. Un fatal courant qui s'était formé sous le remous du navire, le ramena le long du bord, où, écrasé par le choc des lames, il coula sous nos yeux, sans qu'il nous fût possible de lui donner le moindre secours.

« Telle fut la fin de ce digne prêtre : il a emporté avec lui l'estime et les regrets de tous ceux qui ont survécu à ce terrible désastre. Le néophyte aussi a été au nombre des victimes du naufrage.

« Veuillez agréer, Monsieur, l'hommage de mes sentiments respectueux.

« Du Bourdieu, *commissaire de marine, naufragé du* Papin. »

— Sept prêtres, appartenant à la Congrégation des Missions-Etrangères, viennent de s'embarquer à Bordeaux : ce sont MM. Borelle, de Toulouse ; Borie et Negrerie, de Tulle ; Adnet, de Verdun ; Mesnard, de Poitiers ; Sage, de Besançon, et Pinchon, de Limoges. M. Borie, frère de Mgr Dumoulin Borie, martyrisé au Tong-King en 1839, est destiné pour Siam, et M. Borelle pour la Cochinchine. Les quatre autres Missionnaires se rendent d'abord à Macao, d'où ils seront envoyés dans celles des Missions qui ont un plus grand besoin d'ouvriers apostoliques.

Sont partis pour la Mission du Texas, à bord du navire l'*Elisabeth-Ellen* :

MM. Claude-Marie Dubois, prêtre du diocèse de Lyon.
Jacques Giraudon, id. id.
Jean-Baptiste Figuerola, id. Barcelone (Espagne).
Richard Hennesy, id. Waterford (Irlande).
Claude-Marie Chambodut, diacre, Lyon.
Antoine-Marie Chanrion, sous-diacre, id.
Matthieu Chazelle id. id.
Charles Padey, clerc-minoré, id.
Félix Ferrière, clerc tonsuré, d'Agen.
Joseph Anstaett, étudiant en théologie, Strasbourg.
Emmanuel Domenech, id. Lyon.
Pierre-Marie Lacour, étudiant, id.
Emilio Gianozzi, frère (Italie).

Mgr Odin nous annonce qu'en Italie, en Belgique et en Irlande, d'autres Missionnaires se préparent à le suivre au Texas. Nous publierons les noms de ces Missionnaires dès qu'on nous les aura transmis.

Noms des Pères et Frères de la Compagnie de Jésus, partis pour les Missions-Etrangères :

1° Du Havre, le 16 novembre 1845, pour les Missions de la Nouvelle-Grenade : les PP. François Sauré — Ignace de Assensi — Emmanué Bujan — Joachim Cotanilla — Louis Segura — Thomas Piquer — Jacques Cenarrura, scolastique — Fauste Legarra, scolastique — Bonaventura Felin, scolastique — Gabriel Trobat, frère coadjuteur — Jean Beitia, frère coadjuteur ;

2° De Marseille, le 11 décembre 1845, pour la Mission de Syrie, les PP. Edouard Billottet, de Besançon, et Etienne Monier, d'Avignon ;

3° De Naples, le 15 janvier 1846, pour la Chine, les PP. Augustin et Réné Massa, et le frère coadjuteur Nicolas Massa ;

4° De Toulon, pour Madagascar, les PP. Louis Jouen, d'Evreux, Marc Finas, de Lyon, et le frère coadjuteur J. B. Lebrotse ;

5° De Bordeaux, le 24 février 1846, pour le Maduré, les PP. Joseph Barret, de Lyon, Benoît Burthey, de Besançon, et Louis Verdier, du Puy.

— Le 2 mars, deux prêtres et deux catéchistes de la Société de Picpus se sont embarqués, au Havre, sur le *Paquebot des mers du Sud*. Tous les quatre sont destinés pour Sandwich. Les deux prêtres sont MM. Grould et Bouillon, du diocèse de Coutances, et les deux catéchistes : Bernat, diocèse de Cahors, et Boyer, diocèse de Mende.

— Mgr Perpetuo Guasco, Vicaire apostolique de l'Egypte, nous apprend en ces termes l'arrivée d'une colonie de Religieuses dans sa Mission :

« Le 24 décembre dernier, un bâtiment frété par S. Ex. le comte de la Marguerite, ministre des affaires étrangères de sa Majesté le roi de Sardaigne, déposait à Alexandrie les Sœurs de Charité de *Notre-Dame du Bon-Pasteur*. Ces Religieuses se rendirent immédiatement au Caire, où elles arrivèrent le 28 au matin. Leurs pas furent dirigés vers l'église de Terre-Sainte, et là un spectacle bien attendrissant les attendait : c'étaient leurs futures élèves, que j'avais réunies pour les recevoir ; c'étaient les parents de toutes ces jeunes filles, qui se pressaient pour voir les saintes étrangères; c'étaient surtout les mères qui bénissaient nos Sœurs de Charité, en admirant leur courage d'avoir bravé les mers dans la saison la plus dangereuse, et d'être venues s'exposer au climat brûlant de ces contrées, pour diriger leurs enfants dans la voie de la vertu.... »

Lyon. — Imp. de J. B. Pélagaud.

MISSIONS DE L'INDE.

Extrait d'une lettre de M. Luquet, à M. l'abbé Huot, Prêtre de la Congrégation des Missions-Etrangères dans le Yun-nân en Chine (1).

Sorakelpattou, le 6 avril 1844.

« Mon Cher Confrère,

« Vous désirez savoir ce que fait loin de vous le pauvre Missionnaire dont le cœur vous est si dévoué. Que vous aimiez à connaître les lieux et les choses qui l'entourent, je le conçois : il est si doux d'accompagner par la pensée les amis qu'on ne revoit plus que dans ses souvenirs !

« Toutefois, je n'entrerai aujourd'hui dans aucun détail personnel ; je vous entretiendrai de sujets plus graves, et par conséquent plus dignes de votre intérêt. Ainsi résignez-vous, cher ami ; vous ne saurez rien de

(1) Depuis l'envoi de cette lettre, M. Luquet a été sacré évêque d'Hésébon *in partibus*.

mon humble réduit de Sorakelpattou, ma chapelle le dimanche, et ma demeure hors le temps du saint sacrifice, tandis que le schisme étale à deux pas de moi le luxe de sa belle mais déserte église ; vous ne saurez rien de ces riants vergers de cocotiers, de bananiers, de manguiers et de pamplemousses, où se jouent des oiseaux au plumage varié, qui essaient de bénir le Dieu de l'univers par leurs chants comme par leur riche parure.

« Ecoutez cependant un des plus gracieux. L'entendez-vous ? Il veut me répéter quelques-unes de ces notes ravissantes du rossignol de nos montagnes. Pauvre petit ! tu ne connais pas cette belle langue des oiseaux de ma patrie ; tu es beau, mais voilà tout ; et je vois en toi la vive image d'une âme ornée de dons éclatants, mais que la grâce de mon Dieu ne vivifie pas encore.

« Que de petits riens, pour moi pleins de charmes, vous aimeriez à vous entendre dire, mon ami ; mais vous n'en aurez pas un mot. A peine vous nommerai-je ce sémillant *Anipoulley*, ce *rat palmiste* comme on l'appelle en Europe, rangé par nos Indiens au nombre des animaux de *bonne caste*, comme ces disgracieux corbeaux qui nous assourdissent sont bien et dûment réputés *parias*. Que de grâce et de légèreté dans cet écureuil à demi domestique ! Voyez-le à l'extrémité de cette branche préparée par le *sânâr*, disputer à d'innocentes abeilles (1) le suc savoureux d'où l'on extrait la liqueur perfide, si recherchée de nos buveurs.

« Puisque je viens de prononcer avec vous le nom de *sânâr*, je vous dirai un mot, à ce sujet, d'une curieuse tradition où vous trouverez plus d'un fait à observer. On voit encore en circulation dans l'Inde un assez grand

(1) Ces abeilles n'ont pas de dard.

nombre d'anciens sequins de Venise. Le peuple les appelle *sânârekâssou*, *monnaie du sânâr*. Voici pourquoi.

« On appelle *sânârs* les hommes de la caste occupée exclusivement, comme vous savez, à recueillir des cocotiers et des palmiers le suc qu'on transforme en *kallou* et en *arak*, boissons enivrantes, qui remplacent le vin et l'eau-de-vie dans ce pays.

« Un jour, dit-on, un *sânâr* étant monté sur un cocotier, laissa par mégarde tomber la serpe qu'il portait à sa ceinture. Tout auprès, croissaient divers arbrisseaux, parmi lesquels s'en trouvait un d'une espèce merveilleuse. La serpe atteignit dans sa chute un rameau de cet arbuste enchanté, et se changea immédiatement en or, mais en or si pur qu'il n'en est pas de semblable sous le soleil. Ravi de cette découverte, l'Indien fit toucher à la branche coupée tous les objets de fer qu'il possédait ; puis, riche de ce trésor, il se rendit aussitôt chez un orfèvre pour y fabriquer la monnaie qu'on voit aujourd'hui. Et afin de garder le souvenir de cet événement, il se fit représenter au revers de la monnaie, devant le cocotier devenu ainsi l'occasion de sa fortune.

« Telle est la tradition populaire où le caractère indien s'est dépeint au naturel. Je me suis fait apporter une de ces pièces d'or, et l'on m'a montré au revers le *sânâr* aux pieds de son cocotier. — C'est tout simplement le doge de Venise à genoux devant la croix.

« Voilà donc un témoignage encore vivant du prodigieux développement donné autrefois au commerce de la belle mais aujourd'hui si mélancolique Venise. Voilà une preuve de plus, que nos rêves européens d'alchimie, au moyen-âge, étaient répandus sur une immense portion du globe.

« Je ne sais si vous serez de mon avis, mais j'éprouve un certain charme à reconnaître ces vestiges du passé, à découvrir, sous des couleurs locales, sous le voile transparent des contes populaires les emprunts faits à d'autres temps et à d'autres pays. Aussi regardé-je comme une étude précieuse la conversation fréquente avec nos chrétiens instruits, sur ces faits intimes qui révèlent tout le génie d'un peuple. Par là je m'habitue peu à peu à prendre ce qu'il faut de leurs récits, et je me concilie leur affection par l'intérêt tout particulier que je témoigne pour ce qui les concerne. Je me plais par dessus tout avec ceux de *Poudoupaléyam*. Ils viennent me voir souvent et avec plaisir, parce qu'ils savent combien je les affectionne. De plus, comme ce sont eux qui m'envoient chaque matin le repas de la journée, j'aime à bénir en eux l'attention de la bonne Providence qui me nourrit.

« Je vous ai déjà parlé du zèle que *Tambissâmy-moudeliar*, le plus distingué d'entre eux, avait déployé contre le schisme. Aujourd'hui j'ai besoin de vous apprendre ce que je dois à son concours pour l'établissement de la Propagation de la foi parmi nous.

« Vous savez que récemment nos Confrères de Pondichéry ont imprimé en tamoul une Notice sur cette Œuvre, notre seule ressource véritable dans les Missions. Grâce au fervent chrétien dont je viens de vous rappeler le souvenir, sur soixante-dix fidèles seulement, dont se compose la petite communauté de *Poudoupaléyam*, nous avons pu établir cinq dixaines de la Propagation de la Foi.

« Mais revenons à nos bons chrétiens de l'Inde et au fruit que je retire de mes fréquents rapports avec eux. J'y trouve un excellent moyen de me préparer à soutenir

dignement la lutte dans laquelle nous sommes engagés, pour si longtemps encore, avec le vieux paganisme de ces contrées.

« L'ancienne littérature, les livres de morale et de religion des gentils, renferment sous l'enveloppe souvent extravagante, si vous le voulez, de fables plus ou moins obscures, des séductions et un prestige qui sont, pour plusieurs, un grand obstacle à recevoir la doctine si pure et si simple de l'Evangile. On s'explique par là, comment dans l'ancien monde de la Grèce et de Rome, Homère et les autres poètes ont dû, pendant bien longtemps, fasciner de chaleureuses imaginations et les retenir dans des voies étrangères à celle du salut.

« Mais si la poésie païenne de l'Inde est un lien de plus qui l'enchaîne aux autels de ses dieux, ne peut-elle pas, appliquée à nos saintes doctrines, devenir entre nos mains un instrument puissant de grâce et de conversion? Les anciens Pères de la Compagnie de Jésus, si propres à exécuter dans les Missions tant d'œuvres spéciales, auxquelles leur caractère d'auxiliaires les appelle, s'en serviront souvent avec succès. N'est-ce pas à ses remarquables poésies que le P. Beschi, supérieur à tous les autres, est redevable de cette juste réputation qui ne doit pas périr.

« Les productions de ce genre, chantées pendant la nuit, dans les lieux publics, nous paraissent à tous d'une si grande importance que, dans notre synode de janvier dernier, on a cru devoir recommander l'adoption de cet usage, comme un moyen efficace de procurer la conversion des gentils.

« Je ne fais qu'effleurer, vous le voyez, bien des questions et des plus graves; c'est que toute ma vie de travail

ne suffirait pas pour épuiser celles qu'il me reste encore à vous indiquer.

« Il en est deux principales qui me préoccupent bien souvent. La première serait de démontrer, par la comparaison entre les mœurs *légales* de la gentilité et celles du christianisme, la somme de bienfaits apportés au monde par notre sainte Religion, si outragée, si méconnue par ceux qui matériellement en goûtent le plus les avantages. La seconde consisterait à rechercher dans l'étude des livres, des traditions, des usages et des langues des peuples au milieu desquels chacun de nous se trouve, ces traits de famille que le temps, à la suite de la grande confusion de Babel, n'a pu entièrement effacer.

« Voyez, par exemple, sur l'arc de Titus à Rome, les instruments de musique du temple de Jérusalem; vous les retrouverez en partie entre les mains de nos Indiens. Prêtez l'oreille à leurs accents modulés, et lorsque vous aurez écouté les paysans du royaume de Naples, lorsque vous aurez vu les larmes venir aux yeux d'un Breton en entendant chanter un berger des Abruzzes, comparez ces mêmes airs avec les notes plaintives de l'Indien, qui travaille à l'irrigation du jardin placé devant sa porte, et vous me direz si la musique, comme toute autre chose humaine, n'a pas une commune origine.

« L'architecture, cette puissante manifestation matérielle des plus grandes pensées de l'homme, va vous offrir aussi de semblables analogies.

« Ouvrons la Bible ; lisons les pompeuses descriptions du temple; voyons ensuite les ruines si imposantes de la vieille Egypte ; arrêtons les regards de notre profonde douleur sur les malheureuses pagodes de l'Inde, où tant de millions d'âmes sacrifient encore au démon ; et nous

verrons si, dans l'ensemble des dispositions et des formes, on ne retrouve pas souvent une pensée commune.

« Je fus également frappé, en entrant pour la premiere fois dans l'intérieur des grandes maisons de l'Inde, de me retrouver exactement au milieu de ce que j'avais vu à Pompeia et dans les autres ruines de constructions romaines. A l'extérieur, pas d'autre ouverture que la porte d'entrée ; au dedans, mêmes distributions d'ensemble que dans les habitations antiques : appartement séparé pour les femmes ; peu ou point d'étages aux maisons ; cours à galeries, sur lesquelles s'ouvrent des logements très-restreints ; ameublement peu compliqué ; candélabres modifiés par l'habitude où l'on est ici de s'asseoir à terre sur de simples nattes ; formes et ornements des vases, tout ici était une vivante image d'un temps bien éloigné de nous, tandis qu'il semble s'être immobilisé pour ces peuples.

« Ajoutez à ces premiers détails ces femmes séparées habituellement de la vue des étrangers, dans l'intérieur de la maison ; ce luxe de serviteurs et de familiers ; ces eunes filles vaquant aux travaux domestiques, allant comme Rebecca puiser de l'eau à la fontaine commune, parées de leurs bijoux, de leurs colliers, de leurs pendants d'oreilles qui ne les quittent jamais ; et vous jugerez facilement de l'intérêt qu'on peut attacher à tant d'utiles et attrayantes observations.

« Des monuments d'une époque bien antérieure à celle que je vous ai indiquée jusqu'ici, constatent encore les analogies qui existent partout entre les œuvres de l'homme. Tandis que les anciens peuples d'Europe élevaient, par des efforts d'une puissance dont nous avons peine à nous rendre compte, ces *tours de géants*, ces *palais de fées*

que la science a classés sous le noms de *dolmens*, de *peulvans*, de *cromlecks*, l'Inde dressait aussi sur ses collines les pierres colossales qu'on y voit encore aujourd'hui.

« Je vous parlerai de ce que j'ai pu observer près de Sadras, sur la route de Madras à Pondichéry ; malheureusement le temps m'a manqué pour pousser plus loin mes recherches.

« Figurez-vous mon étonnement, je dirai plutôt ma joie, en me voyant tout-à-coup en présence d'un monument si peu espéré, d'un monument qui me rappelait d'une manière si frappante les pierres druidiques qui se dressent sur le mamelon des Fourches, près de mon rocher de Langres. Tous mes souvenirs d'enfance de jeunesse furent délicieusement ravivés en cet instan

« Trois modestes collines se trouvaient près de la route, couvertes et entourées de *pierres levées*, exactement comme celles de nos monuments celtiques de France. Ces pierres, qui sont toutes d'un granit blanchâtre ou légèrement mélangé de rouge, et dont quelques-unes sont d'une très-grande dimension, affectent des dispositions variées dans leur arrangement. La plus considérable paraît avoir été placée au sommet de la colline centrale ; j'ai cru remarquer, dans la double ligne de blocs isolés qui vient y aboutir du pied de la montagne, une sorte de galerie servant d'avenue au point culminant. On pourrait aussi reconnaître plusieurs enceintes concentriques de pierres de bout, à la naissance des collines ; et sur la pente de la dernière, j'ai vu très-clairement un *dolmen*, dont la partie supérieure est formée par une large dalle, posée sur de plus petites, qui s'appuient elles-mêmes sur de hautes pierres verticales, formant le base du monument.

« Ce que je viens de vous exposer suffit pour indiquer ma pensée, au sujet du rapprochement à faire entre les usages des différents peuples. Il me reste à vous parler de la comparaison à établir entre les mœurs légales du paganisme et la sainte loi de l'Evangile : étude féconde, bien propre à faire vivement sentir à tous la grâce immense accordée aux peuples chrétiens.

« Que n'aurais-je pas à vous dire, au sujet de l'Inde, sur la condition malheureuse des femmes païennes ! Vouées quelquefois par leurs propres familles au culte de divinités infâmes, qui exigent pour premier sacrifice celui de la vertu ; mariées sans qu'on se soit donné la peine de les consulter sur le choix qu'on leur impose ; veuves perpétuelles, et souvent dès l'enfance, sans que jamais la loi leur permette de contracter de nouveaux liens ; ne connaissant pas, ou du moins rarement, au foyer domestique, les joies chrétiennement pures de notre heureuse Europe ; toujours et partout, ces pauvres femmes en sont réduites à l'état d'où le christianisme seul a pu tirer cette moitié du genre humain. Entrer avec vous dans ces détails navrerait votre âme et offenserait peut-être la délicatesse de votre cœur : qu'un voile donc couvre entre nous ces tristes mystères d'iniquité.

« Mais ce qu'il faut que le monde connaisse, ce sont les excès de la plus horrible superstition ; je veux parler des sacrifices humains, encore accomplis de temps en temps dans l'Inde, malgré la surveillance des gouvernements européens qui la dominent.

« Voici ce que j'en ai appris depuis mon arrivée dans la Mission. Pendant mon séjour à Pondichéry, on trouva près des anciens fossés de la ville, le cadavre d'un enfant mort depuis quelques jours. On vit aussitôt qu'il avait été

immolé dans un sacrifice. Cette sanglante cérémonie s'accomplit de la manière suivante. Après avoir revêtu la pauvre créature d'une toile teinte de safran, qui lui couvre toute la partie inférieure du corps, on lui passe un cordon au cou avec une guirlande de fleurs. D'autres fleurs couronnent aussi la victime ; alors on lui perce de clous les deux mains où l'on place des bananes; ses pieds sont assujettis par un lien, et on l'étrangle ensuite.

« De pareilles cruautés s'exercent quelquefois sur des femmes, s'il faut en croire ce qui m'a été rapporté par un chrétien digne de foi et fort instruit des usage païens du pays. Il y a dans l'Inde, me racontait-il, certains magiciens mendiants, dont l'emploi est d'exploiter la crainte ou la crédulité publique, en débitant d'après les renseignements pris ailleurs, des souhaits prophétiques, analogues aux besoins de chacun, et par conséquent propres à leur attirer les largesses de l'espérance. Ces hypocrites s'appellent *Koudoukoudoupékârers*, du nom d'un petit tambour qu'ils agitent vivement en entrant dans les maisons. Quelquefois on les consulte sur des affaires de haute importance, dont le secret doit leur procurer une récompense considérable. C'est alors, dit-on, qu'ils ont recours aux sacrifices humains.

« Pour cela, comme ils ont ordinairement leurs retraites dans les forêts, ils font choix de quelque femme de la campagne, qu'ils attirent à eux et dont ils se ménagent l'affection par de petits présents. Lorsqu'ils jugent leur victime suffisamment préparée, ils l'enferment dans leur cabane, et l'enterrent toute vive jusqu'au cou ; ils forment ensuite avec de la pâte de farine une espèce de grande lampe, qu'ils lui mettent sur la tête, et après l'avoir remplie d'huile, ils y allument quatre mèches. Lorsque sa chaleur l'a fait mourir, ce qui

ne tarde pas à arriver, ils la décapitent. Alors, comme l'âme de cette malheureuse est devenue, par le fait seul du sacrifice, une divinité nouvelle, c'est à elle que les magiciens s'adressent pour obtenir la révélation désirée.

« Ces faits, si horribles qu'ils soient, ne sont pas encore absolument étrangers au temps où nous vivons. Il est vrai que la vigilance du gouvernement anglais met un frein redouté aux cruelles exigences de la superstition indienne. A défaut de victimes humaines, les dieux sont obligés ostensiblement de s'en tenir, même dans les plus grandes occasions, à quelques offrandes de riz, de fruits, ou d'animaux. C'est ce que l'on vit pratiquer l'année dernière avec pompe près de Pondichéry, au bourg de *Siâgy* désolé par le choléra. On immola un bufle dont le sang fut mélangé à des boules de riz, destinées à la nourriture de l'affamée déesse en qui le fléau se personnifie. Ces boules furent lancées hors du village, dans la direction des quatre points cardinaux, afin que la cruelle dévastatrice, rencontrant cet aliment sur son passage, voulût bien s'en contenter et épargner les hommes. Il paraît que le remède ne fut pas efficace; car, depuis ce temps, le mal parut en progrès.

« Indépendamment du riz et du sang jetés en pâture à ce mauvais génie, les gentils ont encore plusieurs moyens, tout aussi infaillibles, de l'arrêter. Tantôt ce sont des guirlandes, qu'ils tendent à l'entrée des hameaux pour lui barrer le passage; d'autres fois ils pensent venir à bout de l'effrayer par des processions où ils se réunissent, le sabre nu à la main, brandissant leur arme et frappant l'air comme des forcenés, pour mettre en fuite la *déesse du vomissement*..... Oh! quand viendra pour ces peuples l'aurore du salut que nous attendons, que nous deman-

dons pour eux avec instance, que nous hâterions de bien grand cœur par le sacrifice de notre vie !

« Priez, je vous en conjure, N. S. et sa très-sainte Mère pour qu'enfin ces jours de bénédictions se lèvent ; et croyez-moi pour toujours,

« Votre tout dévoué confrère et ami,

« LUQUET, *Miss. apost.* »

Lettre de M. Jarrige, Mission. apost., à M. Tesson, Directeur au Séminaire des Missions-Etrangères.

Trivandéram, capitale du Travancore.

« Monsieur et cher Confrère,

« Vous savez que depuis longtemps nous parlons à Pondichéry d'aller évangéliser les Maldives. J'ai quitté Nilaguéry en juin dernier, pour aller prendre les informations nécessaires au succès d'une entreprise si difficile ; et après avoir reçu, dans le Coïmbatour, les instructions de Mgr de Drusipare, je me suis mis en route pour Cochin. En traversant la chaîne de *Gates*, et en m'avançant dans le Malabar, j'admirais la fertilité de ces contrées, toutes couvertes de moissons ou de riches pâturages. Quelle force dans la végétation, quelles récoltes abondantes ! Les pluies qui arrosent ce pays, durant la plus grande partie de l'année, tempèrent la chaleur du climat, et donnent une merveilleuse fécondité à la terre.

« Plus loin, quand on a descendu le versant occidental des *Gates*, on se trouve au milieu d'une multitude de rivières, qui s'égarent dans toutes les directions, en cherchant leur chemin vers l'Océan : on dirait, à voir les sinuosités qu'elles décrivent, des reptiles immenses déroulant à vos pieds leurs anneaux sans fin. Ça et là dans leurs plis capricieux, elles tracent des canaux, s'épanchent en vastes bassins, ou forment des îles dont elles reflètent la verdure ; leur cours paraît alors suspendu ;

elles semblent dormir au pied des arbres qui ombragent leurs rives. De petites barques sillonnent presque sans cesse, jour et nuit, en tous sens, la surface tranquille de ces lacs, dont la longueur est quelquefois de trois ou quatre lieues. Toutes ces beautés sont l'ouvrage de la nature, ou plutôt de son auteur.

« Sur le bord de l'un de ces lacs, on voit les ruines de la ville de *Cranganore*, érigée du temps des Portugais en archevêché. Les Hollandais en détruisirent les fortifications sur la fin du 16e siècle : à présent il n'y reste pas une seule maison. Sa distance de *Cochin*, qui se trouve au midi de cette ville déserte, est d'environ huit lieues.

« *Cochin*, dont je viens de parler, est situé à la fois sur le bord de la mer et à l'embouchure de plusieurs rivières réunies, qui forment ensemble un port sûr, vaste et commode. Mais aujourd'hui ce n'est plus qu'une ombre du passé ; le commerce a fui ses comptoirs ; l'ancienne métropole du Christianisme dans l'Inde n'a pas une église, excepté une simple habitation convertie en chapelle. Les Hollandais d'alors rasèrent tous les sanctuaires catholiques ; ils n'en épargnèrent qu'un seul appartenant aux Français, pour le changer en temple protestant ; il est encore au pouvoir des enfants de la réforme. La cathédrale même fut renversée ; sur une de ses tours, que la croix dominait, s'élève aujourd'hui un mât de pavillon.

« Si mon cœur de Missionnaire est affligé d'un tel spectacle, il est bien consolé d'ailleurs à la vue de ces églises, semées de toute part sur les bords des lacs et des rivières ; ce sont les plus beaux édifices du pays, et son principal ornement. Quelle joie de penser qu'en s'éloignant d'une ville qui le repoussait, le Seigneur a

trouvé dans les campagnes tant d'asiles pieux, où son culte est en honneur ! Là nos frères sont très-nombreux et divisés en paroisses, comme en Europe. Du côté de *Cochin*, les chrétiens appartiennent pour la plupart au rite syro-chaldéen, et font remonter leur origine jusqu'au temps de saint Thomas apôtre des Indes. Vers le 6e siècle, ils tombèrent dans le schisme et l'hérésie de Nestorius, qu'ils abandonnèrent en majeure partie à l'avénement des Portugais, pour se réunir à l'Eglise catholique. Les autres sont dans un bien triste état. A la mort de leur dernier évêque, ils ne savaient comment lui donner un successeur ; qu'ont-ils fait ? Ils ont trouvé un expédient auquel tous nos théologiens d'Europe n'auraient jamais pensé. Ils ont amené un prêtre, aspirant à l'épiscopat, devant le corps du défunt, et prénant ses mains glacées par la mort, ils les ont imposées sur la tête de l'ordinand. Que voulez-vous de plus? Ne voilà-t-il pas un évêque sacré par un autre évêque ? Plusieurs personnes m'ont attesté ce fait, sur lequel j'ai pris des informations spéciales.

« Près de *Cochin* se trouve *Verapoly*, qui est une île formée par une ceinture de rivières ; c'est la résidence du Vicaire apostolique du Malabar. Un nombreux séminaire divisé en deux parties, l'une pour les Latins, et l'autre pour les Syriaques, prépare au sacerdoce de jeunes lévites qui m'ont fort édifié par leur régularité et leur modestie.

« Voilà, Monsieur et cher Confrère, les principales nouvelles que je puis vous donner pour le moment. Je me recommande à vos prières et saints sacrifices.

« F. Jarrige, *Miss. apost.* »

Extrait d'une lettre de Mgr Bonnand, Evêque de Drusipare, à M. l'abbé Besson.

Pondichéry, le 18 novembre 1845.

« Mon très-cher Ami,

« Dans le cours de ma dernière visite pastorale, un de ces orages si fréquents dans l'Inde nous surprit un soir que nous nous trouvions quelque peu attardés. Nous avions encore plus d'une lieue à faire avant de rencontrer un abri. Il fallait suivre d'étroits sentiers, à travers les champs et les bois, et cependant les dernières lueurs du jour s'éteignaient au couchant. Aussi nos chrétiens, voyant que le seul moyen d'échapper au déluge de pluie qui chaque nuit inonde la contrée, était de nous réfugier dans le plus proche village, se mirent-ils tous en mouvement. Les uns se chargeaient de mes effets que mes gens n'avaient plus la force de porter; les autres allumaient des torches pour éclairer le chemin; d'autres prenaient les devants pour avertir les fidèles voisins des endroits où nous devions passer, que le Grand *Samy* (prêtre) arrivait, qu'il fallait apporter des flambeaux, etc.

« On accourait en foule; presque à chaque pas je voyais ces néophytes se prosterner à mes pieds pour demander ma bénédiction, que je leur donnais de toute mon âme. Devant moi et à mes côtés, s'étendait une longue file de torches, comme une traînée de feu, tandis qu'au loin la campagne scintillait de lumières, qui s'agitaient en se rapprochant du groupe dont j'étais entouré. C'était un

coup d'œil d'autant plus intéressant que le ciel était couvert d'épais nuages et la nuit extrêmement sombre.

« Cependant la pluie nous menaçait toujours, les éclairs sillonnaient l'espace en tout sens, le tonnerre éclatait sur nos têtes, et les hautes montagnes au pied desquelles nous précipitions notre marche, rendaient encore ses détonations plus effrayantes. Nos chrétiens connaissaient le danger, ils en étaient alarmés pour moi ; je les entendais presqu'à chaque coup de tonnerre recourir à Dieu, implorer la protection de Marie, pour que leur Evêque et ses gens ne fussent pas atteints par les torrents, avant d'arriver à Saint-Antoine. Leurs vœux furent exaucés, et l'orage enfin se calma. A peine étions-nous arrivés, que de nombreux coups de boîtes annoncèrent aux paroisses voisines, à la faveur du silence de la nuit et des échos des montagnes, que leur premier pasteur allait bientôt les bénir.

« Le lendemain, après avoir célébré la sainte messe, et donné quelques avis, je partis pour la principale paroisse du district, située à plus de deux lieues de distance. Les chrétiens du chef-lieu, venus à ma rencontre dès le matin, avaient amené avec eux leur plus bruyant orchestre ; ils me conduisirent donc en musique jusqu'à l'église. Jamais je n'avais encore été favorisé d'une réception si pittoresque. La vallée dont nous suivions les détours, entre les hautes montagnes dont je vous ai parlé, est peut-être la plus fertile que j'aie vue dans l'Inde ; tout y est cultivé, et la végétation d'une vigueur étonnante. Ici les pluies tombent pendant quatre mois de l'année ; mais l'agriculture n'en souffre pas ; les habitants travaillent avec leur parapluie en main. Vous devez bien présumer que cet abri n'est pas de soie, c'est tout simplement une feuille d'arbre, assez commune dans le pays, et

que je n'ai pas vue ailleurs : il suffit de lui donner une forme circulaire et d'y emmancher un bâton de bambou. Un de ces parapluies, bien conditionné, ne mouillera pas, quelque pluie qu'il fasse ; les meilleurs se vendent, je crois, six sous.

« Au milieu de ma visite pastorale je me vis arrêter par la maladie. Dès que je fus un peu rétabli, je me traînai jusque sur les montagnes de *Nilaguery* où les Anglais vont retremper leur santé. Le flanc de ces collines est extrêmement boisé, mais le plateau qui les couronne n'a presque point d'arbres. C'était, il y a trente ans, un séjour absolument inconnu aux Anglais ; et déjà ils y ont construit une petite ville, qui occupe le point le plus élevé. La croix devait aussi dominer ces hauteurs. Nous y avons fait bâtir une grande chapelle en 1839 : puisse-t-elle être une arche de salut pour les cinq cents chrétiens qui l'entourent ! Je suis le premier Evêque catholique qui ait gravi et visité ces montagnes.

« Les anciens habitants de cette région n'ont rien de commun avec ceux de la plaine : ils portent tous la barbe longue, se drapent d'une espèce de toge antique, parlent un idiome particulier, et n'ont point de temple ; on dit que leurs sacrifices se font au pied d'un arbre. A défaut de monuments qui constatent l'origine de ces montagnards, il en est qui, se fondant sur certaines analogies, croient voir en eux des descendants des Juifs ou des Romains.

« Je célébrai les fêtes de Noël au pied du *Nilaguery*, dans une jolie chrétienté qui a beaucoup souffert du temps de Tippoo ; j'y donnai la confirmation, et de là je repartis seul pour Pondichéry où j'arrivai le 9 janvier.

« Adieu, mon cher Abbé ; croyez-moi toujours votre sincère ami, « † CLAUDE, *Evêque de Drusipare et Vic. Apost. de Pondichéry.* »

Extrait d'une lettre du Père Brissaud, Missionnaire de la Compagnie de Jésus, à ses parents et à ses amis d'Europe.

Tutucurin (Côte du Malabar), 12 février 1875.

« Bien chers Parents et Amis,

« Il me semble vous entendre tous à la fois me demander : Comment vous trouvez-vous dans votre nouvelle patrie? — Je suis ici plus content que je ne l'ai été comme Vicaire, Curé, Chapelain, Missionnaire, plus content enfin que je ne l'ai été nulle part en Europe, excepté au noviciat à Avignon. — Rien ne vous manque-t-il? — A cette question qui me rappelle ces paroles de J. C. à ses Apôtres : « Depuis que vous êtes avec moi quelque « chose vous a-t-il manqué ? » je puis aussi répondre : « Rien, Seigneur, absolument rien. » Un seul jour, j'étais sans un petit morceau de pain, et j'étais fort éloigné du lieu où j'aurais pu en trouver. Au moment du repas, un inconnu, un de ces noirs qui n'en ont jamais chez eux, et qui n'en mangent pas, m'apporte un pain d'une livre; je ne sais comment il avait pu se le procurer.

« Une autre fois, dans un voyage d'une soixantaine de lieues, j'atteins de nuit un village tout païen, dont les maisons ressemblent assez aux cabanes qui sont dans vos vignes. N'allez pas vous figurer qu'il y ait ici des hôtelleries où, moyennant finance, on puisse être logé et servi ; il faut porter avec soi toute sa cuisine, sa vaisselle et ses

meubles les plus indispensables, ou bien se résoudre à ne rencontrer sous la hutte hospitalière que ce qu'on trouve dans les champs d'Europe.

« Me voilà donc arrivé à ce village tout païen, dans un pays rempli de voleurs et d'animaux malfaisants, avec la nuit, la pluie, les éclairs et les tonnerres, sans savoir où je pourrai seulement faire chauffer un peu d'eau. Croyez-vous que le Seigneur m'abandonnera à ma détresse ? Non, mes chers parents. Il y avait, à une demi-lieue, un régiment anglais campé en pleine campagne ; un officier protestant ayant su que j'étais là, me fait offrir sa tente, et se réfugie lui-même auprès d'un de ses compagnons d'arme. De plus, à mon arrivée, on fait éloigner la troupe pour me laisser tranquille, et les trois principaux chefs partagent avec moi leur souper. J'eus ensuite avec eux une conversation très-amicale. Comme on voyage la nuit dans ce pays à cause des chaleurs, je partis à la suite du régiment à une heure du matin, et je fus entouré, durant la marche, par les soldats catholiques, qui sont toujours en certain nombre dans les armées anglaises.

« Depuis l'Europe jusqu'ici, le Seigneur m'a toujours gardé comme la prunelle de l'œil. Que dirai-je encore ? J'ai, comme presque tous les Missionnaires qui débutent sous ce ciel dévorant, payé tribut au climat, c'est-à-dire, que j'ai été malade. Mais un médecin anglais catholique, qui se trouvait dans la ville où l'on m'a porté, m'a donné tous les remèdes et tous les soins possibles ; il m'a logé et nourri jusqu'à parfaite santé ; et non seulement il a refusé tout ce que ma reconnaissance pouvait lui offrir, mais il a défendu à ses domestiques de recevoir de moi la plus légère récompense.

« Si vous me demandez maintenant pourquoi j'ai

quitté ceux qui m'aimaient et qui m'étaient bien chers, pourquoi j'ai fui une si belle patrie, et fait quatre mille lieues et plus pour venir sous un soleil de feu, au milieu de sables brûlants, à travers tous les dangers d'une navigation orageuse ; je vous présenterai pour toute réponse le Crucifix qui brille sur ma poitrine, je vous montrerai Jésus-Christ, qui pour nous est descen du du ciel : C'est pour glorifier Dieu, vous dirai-je, pour imiter mon Rédempteur et mourir, s'il le faut, pour lui, comme il est mort pour nous. Je ne doute pas qu'il ne m'en donne le courage si l'occasion se présente. Enfin, c'est pour me sauver moi-même, en sauvant ces pauvres Indiens délaissés. En Europe, vous ne manquez pas de prêtres, mais ici, quel abandon ! C'est encore pour attirer sur vous une plus grande abondance de grâces ; car vous savez bien que nous travaillons tous en commun pour embellir notre éternelle couronne, pour nous attirer mutuellement au ciel. Je ne veux pas y aller seul : chaque jour j'offre ce que je fais et ce que je souffre pour vous tous, mes bien chers parents et amis ; je vous attends au grand rendez-vous, n'y manquez pas.

« C'est dans cette espérance que je vous embrasse, et vous prie de me croire maintenant et toujours, dans les saints cœurs de Jésus et Marie,

« Votre très-humble et tout dévoué,
« Brissaud, *Jésuite Missionnaire.* »

Extrait d'une lettre du Père Trincal, Missionnaire apostolique de la Compagnie de Jésus, à son frère.

Trichinopoly, 25 mai 1845.

« Très-cher Frère,

« Des côtes de France à celles de l'Inde, notre navigation n'ayant présenté aucun incident remarquable, je m'abstiens de vous en faire un récit qui ressemblerait à toutes les relations de voyages sur l'Océan. Le mercredi de Pâques, nous entrions dans le port de Galle à l'île de Ceylan. Nous fumes fort étonnés du contraste qu'offrait cette île avec les terres que nous avions depuis longtemps en vue. Ici le rivage n'est qu'une immense forêt de palmiers et d'arbres fruitiers de toute espèce; jamais la nature n'avait déployé à mes yeux un tel luxe de végétation; c'est bien avec raison que cette île est appelée le paradis de l'Inde.

« Nous y descendîmes le soir, pour aller rendre visite au seul prêtre qui se trouve dans le pays, et afin de pouvoir dire nos messes le lendemain. L'église et le presbytère sont à un mille de la ville, au milieu de la forêt, ce qui en fait un séjour frais et enchanté. Là nous fûmes témoins d'un trait qui fait honneur à la pieuse hospitalité des chrétiens de l'endroit. Aussitôt qu'ils apprirent notre arrivée, ils vinrent en foule demander notre bénédiction, et se relevant heureux de l'avoir reçue, ils se retirèrent en silence. Nous avions prévenu le Missionnaire que nous avions dîné à bord, et que nous ne prendrions rien chez lui : C'est bon, nous répondit-il, je ne préparerai rien. Et voilà qu'à neuf heures on nous prie

de passer dans la pièce voisine pour nous rafraîchir. Nous y trouvons un repas des plus copieux. Nous nous récrions, et le prêtre nous dit : Ce n'est pas moi qui vous l'offre, c'est le bon Dieu qui vous l'envoie ; il est d'usage dans le pays que les fidèles défrayent les prêtres qui passent chez eux, et ils le font avec une émulation vraiment religieuse.

« Pendant que nous étions à prendre le frais, durant la veillée, nous vîmes étinceler sur nos têtes comme une multitude de perles de feu ; c'étaient des vers-luisants ailés qui se jouaient dans l'air, et croisaient en tout sens des sillons lumineux en voltigeant d'un arbre à l'autre. Tout, en un mot, avait pour nous l'attrait de la nouveauté et le charme de la surprise, sous un ciel si différent de celui qui avait frappé nos regards dès l'enfance.

« Arrivé dans la Mission, je ne fus pas longtemps sans me ressentir du climat indien ; toute ma vigueur d'Europe ne résista que trois mois à son influence. En septembre, je tombai sérieusement malade pour quelques jours et j'ai été plus de six mois à me rétablir. Aujourd'hui je me trouve très-bien, et il y a lieu d'espérer que j'en serai quitte pour ce premier tribut payé au changement de température. Cependant mes forces, comme celles de tous nos autres Missionnaires, sont beaucoup diminuées. Celui pour qui, en France, des courses de sept à huit lieues n'étaient qu'une promenade, ici n'oserait pas se hasarder à faire une seule lieue à pied.

« Heureusement nous n'avons pas besoin d'une santé si robuste pour remplir notre ministère et faire le bien. D'abord nous ne sortons jamais de la maison qu'à cheval ; puis, comme il est de toute impossibilité de voyager de neuf heures du matin jusqu'à cinq heures du soir, il s'en suit que les étapes sont nécessairement rapprochées. Si

nous sommes appelés pour un malade à plus de deux lieues, nous y allons le soir et nous y couchons ; là nous disons la messe de bon matin, car dans tous les villages chrétiens il y a une petite église de terre, où les fidèles se réunissent le soir pour réciter la prière commune. La messe dite, nous causons quelques instants avec les néophytes, qui viennent tous ensemble nous saluer ; s'il y a quelque différend entre eux, ils l'exposent, et la paix se raffermit ; enfin ils nous présentent leurs enfants pour les faire bénir, et pour adieu nous leur disons quelques mots qui, bien ou mal articulés, sont toujours reçus avec une pieuse avidité.

« Cet empressement du peuple à s'instruire, est un des traits les plus heureux de son caractère. On pourrait tenir les fidèles vingt-quatre heures de suite à l'église sans lasser leur attention, pourvu que ce soit le *gourou* (le prêtre) qui leur parle. Aussi voit-on fréquemment se réaliser ici le mot si connu de saint Thomas : Que Dieu ferait plutôt un miracle en faveur d'une âme simple et fidèle aux inspirations de sa conscience, que de la laisser périr faute des secours de la foi. Guidé à son insu par une Providence mystérieuse, le Missionnaire arrive à la porte d'une cabane isolée ; là il trouve un vieillard, un infirme, attendant sur le bord de la tombe, que l'envoyé de Dieu vienne lui donner la seule chose qui lui manque pour l'éternel voyage, la grâce du baptême ou le pain des forts.

« Quelquefois, cependant, le Missionnaire est à huit ou dix lieues quand une personne tombe malade. Dans le désespoir de mourir sans sacrements, elle se fait porter au village que le Père administre ; en vain on s'est hâté, le Père est déjà reparti pour un autre endroit ; on court encore après lui. La seule pensée qu'il aura le bonheur

de se confesser et de recevoir son Dieu, soutient le pauvre infirme ; ce vœu est-il exaucé , il est au comble de la joie. Alors il dit à ceux qui l'ont amené : « Oh ! faites « de moi ce que vous voudrez maintenant ; je ne désire « plus rien ; le bon Dieu peut me laisser mourir. » Et en effet la fatigue de pareils voyages produit bientôt ses tristes conséquences ; le malade succombe , et on ne rapporte chez lui qu'un cadavre.

« Je reviens au climat de l'Inde et à son action sur les étrangers. Vous savez que les mois de février , mars et avril sont l'époque où le soleil passe sur nos têtes. Peut-être vous imaginez-vous qu'alors , sous ses feux brûlants, nous sommes constamment dévorés par la soif : point du tout ; hors des repas , il ne m'arrive presque jamais de penser à boire. Nous le devons en bonne partie à notre régime alimentaire. Il est donc bien raffraichissant , m'allez-vous dire. C'est au contraire , d'après vos idées, la nourriture la plus irritante : le riz qui en fait le fond, est toujours accompagné d'une sauce composée de piment , de poivre , du fruit de tamarin et autres épices, toutes plus fortes les unes que les autres. Au commencement, une cuillerée de ce mélange vous brûle le palais, mais bientôt on s'y habitue à tel point que , sans cet étrange assaisonnement , on ne mangerait qu'avec dégoût , et la digestion ne se ferait pas.

« Ici , quand on veut se bien raffraichir ou prendre une potion bienfaisante, telle , par exemple , que vous en donneriez à un convalescent, on boit une tasse d'eau dans laquelle on a fait bouillir une grosse poignée de poivre. Quand j'étais en France, je pensais quelquefois en m'abreuvant à une claire fontaine : Si je trouvais de pareilles sources dans l'Inde , quand je serai dans ce pays embrasé ! eh bien , nous en trouverions à chaque pas que

nous ne les goûterions point. L'eau fraîche serait mortelle ; la bonne eau , celle qui vraiment désaltère , est celle des étangs ou des rivières constamment exposées à l'action du soleil.

« Quelle que soit la chaleur, nous n'en sommes pas suffoqués, comme en France. Au plus fort de l'été , pourvu qu'on soit à l'ombre , on ne s'aperçoit pour ainsi dire du feu qui vous pénètre, qu'à la sueur abondante qui dégoutte doucement de toutes les parties du corps. Pour avoir une température modérée dans les appartements , il faut isoler des rayons du soleil non seulement l'intérieur , mais encore les murailles ; ce qui se fait au moyen de grands toits de palmiers , qu'on construit tout autour des demeures : sans cela, les murs s'échauffent tellement que les chambres deviennent des fours. Dans toute l'Inde vous ne trouveriez pas un carreau de vitre. Portes et fenêtres sont à jalousies, pour donner à l'air un libre cours, et entretenir une ventilation continuelle. Matelas et fauteuils rembourrés seraient ici hors de saison; les lits, simplement tressés avec des courroies de rotin, ne demandent point d'autres garnitures, et sont ainsi toujours prêts. Ils servent de canapés pendant le jour , et , la nuit venue, on se jette dessus tel quel ; on est de cette manière bientôt couché et bientôt levé.

« Je ne finirai pas sans vous retracer un des pieux exercices que nos Indiens affectionnent davantage. Le soir du vendredi saint , arrive de tous les pays d'alentour une multitude innombrable , les uns attirés par la curiosité , les autres par la dévotion. Nos chrétiens s'accroupissent dans une partie de la grande place désignée pour eux. Vers les huit heures , du haut d'une estrade qui les domine, un catéchiste commence à haute voix les *Stations*. Ce sont d'abord des discours composés par nos

anciens Pères, où l'histoire du mystère qui va être mis sous leurs yeux est clairement développée, avec des réflexions morales tout-à-fait à la portée de ce bon peuple. J'étais ravi de joie en voyant avec quel profond silence, quelle attention, quel recueillement, cette lecture était écoutée par des milliers de néophytes. Ce tableau, contrastant avec la cohue et le tumulte qui régnaient à l'autre extrémité de la place, où se trouvaient confondus païens, turcs et protestants, nous représentait bien les saintes femmes qui accompagnaient notre Seigneur au milieu de la soldatesque et de la foule des juifs ; nous étions heureux de pouvoir nous dire, en arrêtant nos regards sur ces pieux fidèles : C'est bien ici le troupeau des élus !

« La vivacité de leurs sentiments religieux éclatait surtout lorsque, par une sorte de mise en scène, on représentait à ce bon peuple l'histoire dont il venait d'entendre le récit. Alors le catéchiste, interprète de la douleur commune, faisait au nom de tous des amendes honorables ; l'air retentissait non pas de cris, car le silence qui régnait parmi nos fidèles ne fut pas un instant interrompu, mais de coups dont ils se frappaient la poitrine. Ainsi se succédèrent les *Stations* durant plus de quatre heures. A la dernière, quand on exposa aux regards le Sauveur en croix, rendant le dernier soupir, l'émotion ne connut plus de bornes ; les larmes coulaient, les fronts frappaient la terre ; on oubliait tout pour donner un libre cours à sa compassion et à sa douleur....

« Votre frère tout dévoué,

« Trincal, S. J. »

Extrait d'une lettre du P. St.-Cyr, Missionnaire de la Compagnie de Jésus dans le Maduré, à ses Confrères.

Dindigul, 3 mars 1844.

« Mes Révépends Pères,

« Je ne m'étonne pas de l'intérêt que vous portez à notre cher Maduré. Puisqu'en religion les œuvres de zèle, plus encore que les biens temporels, sont une propriété commune et le trésor de tous les membres, cette Mission n'est-elle pas aussi la vôtre ; ce champ que nous cultivons, ne sont-ce pas vos prières qui, mêlées à nos sueurs, lui donnent son heureuse fertilité ? Il est donc bien juste que je vous rende compte d'un ministère auquel une fraternelle charité vous associe. Je n'irai pas chercher bien loin le sujet de ma lettre ; une excursion que je viens de faire, me le fournit naturellement.

« De Dindigul, ma résidence ordinaire, j'étais allé visiter mon petit troupeau d'*Aycoudy*, qui se compose d'environ quarante familles chrétiennes. Il y a là une église dédiée à saint François Xavier ; elle est petite, mais il s'y rattache un fait assez curieux. Autrefois elle s'élevait près de la montagne sacrée où l'idole de Palani fait son séjour. Ce dieu, dans sa grande et belle pagode, au milieu de ses pélerins qui venaient par troupes innombrables lui prodiguer leurs hommages, peu satisfait des sacrifices qu'on lui offrait le jour et la nuit, ne pouvait souffrir près de lui cet humble sanctuaire en paille qui se voyait dans la plaine ; il menaçait d'abandonner le pays, si on ne le délivrait de ce voisinage importun. Les

Brahmes qui s'engraissaient des immenses revenus du temple, mirent en jeu tant d'artifices, que le *Zémindas* ou souverain d'Aycoudy donna ordre de raser la chapelle. Mais ce prince, craignant d'un autre côté la colère de celui dont il renversait l'autel, voulut que dans la ville même, non loin de son palais, on reconstruisit l'édifice sacré, tel qu'il existe encore aujourd'hui.

« A deux milles plus loin est la fameuse montagne dont je viens de parler. Ici nous sommes au sein de l'empire de Satan, dans le cœur de l'idolâtrie, au milieu de ses ténèbres les plus épaisses. Palani est l'un des cinq lieux sacrés de l'Inde. Il partage avec Ramseram, Chiringam, Jaggrenat et Benarès, le privilége d'accorder infailliblement la béatitude céleste à tous ceux qui auront visité son parvis. Pour se rendre l'idole favorable, il n'est pas de bizarre expédient qu'on n'emploie. Cultiver sa chevelure pour venir en faire l'offrande au grand dieu de Palani, c'est une devotion très en vogue parmi les païens, et un gage certain d'une félicité constante ; parcourir, vêtu de toiles de couleurs, une partie de l'Inde ; apporter au temple des vases de lait ; mendier, une clochette à la main, des dons pour le grand dieu, sont encore des pratiques très à la mode. Quelle que soit la maladie qui vous travaille, venez à Palani et votre guérison est certaine. Venez-y avec des poissons morts, et ces poissons jetés dans l'étang du dieu revivront aussitôt ; présentez du sable, et ce sable se changera incontinent en sucre ; ou bien offrez du sucre, et il vous reviendra du sable. Gardez-vous bien d'en douter, les brahmes en sont garants ; et la parole d'un brahme n'est-elle pas sacrée ? C'est ainsi que ces adroits hypocrites nourrissent la crédulité populaire.

« Ce sont ces prodiges supposés qui font affluer de toutes les parties de l'Inde ces masses de pélerins qu'on voit,

en janvier et en mai, accourir par toutes les routes ; c'est grâce à ces merveilles mensongères que les anciens maîtres du pays ont doté de tant de priviléges la pagode et ses ministres, et qu'ils ont consacré à l'entretien du temple tant de domaines exempts de tout impôt, dont la rente égale, assure-t-on, les revenus du royaume de Tondaman tout entier. Toujours est-il que l'année dernière, les Anglais ont affermé la recette de Palani, en y comprenant les offrandes des pélerins, pour une somme d'environ cinquante mille roupies, ou cent cinquante mille francs de notre monnaie ; et l'on dit généralement que c'est à peine le quart de ce qui revient annuellement au temple. Il paraîtrait que, cette année, le gouvernement de Madras, pressé par les ordres émanés de la cour des Directeurs, aurait apporté quelques modifications à ce trafic qui spécule sur tout, et tire bénéfice de l'idolâtrie elle-même. Une partie des biens de la pagode enlevés au diable, aurait été définitivement attribuée à la Compagnie des Indes ; quant à ce qui reste pour l'entretien du temple, des brahmes et des dévadassis, le gouvernement ne s'en mêlerait plus.

« Le sanctuaire s'élève sur une petite montagne conique, assez régulière, qui se détache de la masse imposante des grandes *Gates*. Au pied de la colline, une large voie qui en fait le tour, est plantée de beaux arbres et environnée d'une foule de niches ou pagodins. C'est là que se promenait le grand *Ter*, ou char du dieu ; c'est là que des païens fanatiques, se précipitant sous les roues, se faisaient écraser pour aller jouir de la félicité promise à leur démence. Pour mettre fin à ces actes horribles, dont les brahmes étaient les chauds partisans, le gouvernement a défendu la marche de ce char monstrueux.

« Au bas de la montagne est une pagode avec pyra-

mide, dédiée au dieu *Vichnou*. Plus loin s'élève le grand portique, qui ouvre cette suite continue de degrés dont l'extrémité touche au temple. A l'ouest, est un autre portique, morceau d'architecture vraiment remarquable; jusqu'à présent, je n'ai rien vu dans l'Inde qui puisse lui être comparé. L'entrée a pour ornement des statues fantastiques de paons et de lions; le toit de pierre qui le surmonte, est soutenu par des groupes de petites colonnes sculptées avec art, et présentant les formes les plus curieuses et les plus variées. Là se trouvent les statues des anciens seigneurs de Palani et d'Aycoudy; elles sont aussi l'objet d'un culte spécial.

« Introduits par le grand portique, les pélerins commencent à gravir la sainte montagne. Les plus dévots en montent les nombreux degrés à genou, et sur chaque degré cassent une noix de coco en l'honneur de la divinité; ceux qui n'ont pas le courage de faire cette longue ascension d'une manière aussi pénible, ne se dispensent pas au moins de se prosterner à tous les petits temples ou pagodins qui, parsemés sur le flanc de la montagne, servent comme de halte. A chaque prostration il faut offrir quelque sacrifice. Dans ces pagodins se trouvent tantôt un paon, monture favorite du *Grand Seigneur*, tantôt un vignesoura ou pouléar, dieu à tête d'éléphant, à quatorze bras, et à ventre monstrueux; tantôt un dieu serpent à cinq têtes, idole que je n'ai trouvé qu'à Palani; tantôt un éléphant, tantôt un chien, tantôt un killipillei, espèce de perruche ou de pie verte, fort commune dans le pays, tantôt d'autres simulacres grotesques dont les noms me sont inconnus.

« Sur le plateau de la montagne, élevée à plus de cinq cents pieds au-dessus du niveau de la plaine, se trouve une vaste enceinte quadrangulaire, dans laquelle

on pénètre par un élégant portique. Au milieu de cette enceinte surgit le grand temple avec sa haute et magnifique pyramide. Il faudrait un Champollion indien pour déchiffrer les caractères, ou, pour mieux dire, les figures symboliques grossièrement sculptées sur les quatre faces de l'édifice. A l'est du temple, sous un arbre vénérable de vieillesse, gît un petit pagodin; c'est là qu'habite le dieu. Autour du sanctuaire principal on remarque une multitude de paons et de chevaux en pierre ou en terre cuite : la divinité monte ces coursiers pour aller à la promenade ou à la chasse. Du haut de cette montagne escarpée, l'on a vu souvent de fanatiques dévots se précipiter la tête la première, et pendant que la multitude applaudissait à cette extravagance, leurs crânes volaient en morceaux, leurs membres violemment arrachés se dispersaient de part et d'autre. Il va sans dire que le gouvernement anglais a fait cesser ce spectacle sanglant.

« Vous me demanderez sans doute quel est donc ce dieu de Palani, si fameux, si vénéré? C'est ici que je suis embarrassé pour vous répondre. Interrogez les païens, ils seront pour la plupart aussi embarrassés que moi; ils vous diront tous : « Mais c'est le Seigneur de Palani. » — Si vous insistez en demandant quel est ce Seigneur de Palani? ils vous regarderont avec un air étonné et balbutieront encore : « C'est le Seigneur de Palani. » Par le fait, ils ne savent pas ce qu'ils adorent. S'ils se hasardent à donner quelques explications, chacun créera un personnage différent, et contera des anecdotes contradictoires. Ce n'est pas que les noms et surnoms manquent à ce grand dieu : les Indiens sont peut-être plus fertiles en épithètes que n'étaient les Grecs eux-mêmes. Je pourrais vous citer cent noms magnifiques qui

se donnent au seigneur de Palani. L'histoire la plus généralement reçue suppose que ce dieu est un fils du grand Siva; que son nom réel est *Supramaniaien*; qu'ayant cherché querelle à son frère aîné, il le relégua sur la cîme escarpée de la montagne de *Virpachy*, tandis qu'il établissait lui-même son trône et sa demeure sur le mont sacré de Palani, où depuis lors il règne en souverain.

« Terminons enfin ce fastidieux récit des folies du paganisme. J'aurais des choses plus révoltantes encore à vous conter, mais à quoi bon exciter votre dégoût? Ce que j'ai dit suffira, je l'espère, pour vous faire apprécier l'idolâtrie dans l'un de ses sanctuaires les plus vénérés et les plus célèbres. Puissent aussi ces quelques détails vous engager à prier pour ces aveugles, si profondément plongés dans les plus épaisses ténèbres : ce sont, cependant des hommes rachetés par le sang de Jésus-Christ; ce sont des hommes que je suis appelé à convertir, et que vous pouvez m'aider à sauver.

« Il est temps enfin de terminer cette longue lettre, en me recommandant à vos bonnes prières. Je suis avec une sincère affection, votre frère et votre ami,

« L. St.-Cyr, *S. J. Missionnaire.*

MISSIONS DE LA CHINE.

VICARIAT APOSTOLIQUE DU HOU-KOUANG.

Lettre de Mgr Rizzolati, Vicaire apostolique du Hou-kouang, à MM. les Membres des Conseils Centraux de Lyon et de Paris.

Ou-tcham-fou, 20 octobre 1845.

« Messieurs,

« Je vous ai promis, dans ma dernière lettre, de continuer le récit des faits les plus importants, survenus cette année dans mon Vicariat. Pour tenir ma parole, je prends sur le temps destiné au repos; car je ne puis dérober une minute à mes pressantes et nombreuses occupations.

« Mais je dois, avant tout, m'acquitter d'un autre devoir aussi doux qu'impérieux. C'est avec toute l'effusion du cœur, au nom des Missionnaires, des séminaristes et des fidèles du Hou-kouang, que je remercie les Conseils de l'Œuvre des secours qu'ils m'allouent cette année;

ces dons, je les reçois justement dans la plus grande détresse où je me sois trouvé jamais, depuis que le Saint-Siége m'a imposé la direction ou plutôt la formation nouvelle de cet immense Vicariat. Je remercie aussi vos frères généreux de leur charité sans bornes, si admirablement concertée pour adoucir la misère de leurs semblables jusqu'au bout du monde, et coopérer au salut de tant d'âmes qu'ils ne connaissent pas. Dieu veuille augmenter le nombre de ces pieux Associés, auxquels est due une si large part du bien que produisent les Missions !

« La dernière fois que j'ai eu l'honneur de vous écrire, j'étais dans la chrétienté de *Hei-tchan-fou*, au district de *Jum-iam-fou*, où nous avons eu à déplorer l'arrestation du P. Tien et de son catéchiste. Ces deux confesseurs sont encore dans les chaînes pour leur héroïque constance dans la foi. Je dois mettre sous vos yeux le tableau de leurs souffrances.

« François Tien, prêtre chinois de la maison de Naples, où il a fait ses études ecclésiastiques, administrait avec le P. Irtelli la chrétienté de *Hei-tchan-fou*, lorsqu'il fut arrêté par les satellites et conduit au tribunal de *Tam-sien*. Son catéchiste, le compagnon inséparable de ses travaux, le fut aussi de sa captivité. Traduit au prétoire sous la prévention d'être prédicateur et chef de la Religion chrétienne, le P. Tien fut chargé de chaînes sous les yeux du mandarin civil, qui le fit mettre à genoux devant lui pour répondre aux questions suivantes.

« Quel est ton nom? — Tien-Kouam. — Ta patrie ?
« — La Chine. — Es-tu prêtre de la Religion du ciel ?
« — Je le suis. — Est-il vrai que les ministres de ce culte
« étranger arrachent les yeux aux moribonds ? (vieille
« calomnie qui a pour base l'administration mal com-
« prise des derniers sacrements, et en particulier l'onc-
« tion que le prêtre fait sur les yeux des malades.) —

« Non, mandarin ; ce crime n'a jamais été le nôtre. — « Tu mens ; car ce fait, attesté par le dernier rescrit im- « périal, n'a pas été contredit par les Français dans leur « supplique à l'empereur. — La loi peut nous accuser, « les Français peuvent ne pas nous défendre ; mais nous « ne pouvons avouer un crime dont nous sommes inno- « cents. »

« Le juge, voyant qu'il ne gagnait rien sur ce premier chef, passa à d'autres questions, et continua ainsi l'interrogatoire : » Combien de personnes ont embrassé ta « prédication ? — Je l'ignore. — Quels sont ces livres » européens qu'on a saisis avec toi ? — Des livres à mon « usage. — Tu sais donc la langue de l'Occident. — « Je sais le latin. — Où l'as-tu appris? — En Italie, « une des contrées méridionales de l'Europe. — Quoi « donc! tu es allé en Europe? — Oui, mandarin : j'y ai « fait un séjour de plusieurs années, afin de mieux appren- « dre la religion chrétienne, et les sciences qu'on ignore « en Chine. — Ah! scélérat! tu n'es que trop digne « des châtiments que je te réserve. »

« Des scènes plus terribles allaient succéder à ce début orageux. Ce que le mandarin voulait avant tout, c'était l'apostasie de ses prisonniers. Laissant pour ce qu'elles valaient toutes les autres imputations, il ordonna aux deux confesseurs d'abjurer la foi chrétienne, et de fouler aux pieds le Crucifix ; à cette condition, il promettait de les mettre en liberté. « Mieux vaut mourir, » fut leur unique réponse. Alors on les jeta dans une étroite prison, au milieu d'une vingtaine de malfaiteurs, qui aggravèrent encore pour eux le poids des chaînes, en les poursuivant de leurs blasphèmes et de leurs obscénités.

« Si horrible que fût leur cachot, le mandarin ne les y laissa pas en paix; souvent il les mandait au prétoire, et

c'était pour leur infliger les plus cruelles tortures. Le P. Tien, en sa qualité de prêtre, avait le privilége d'être soumis à des supplices plus nombreux et plus raffinés. Un jour, ce magistrat, joignant la dérision à la barbarie, lui fit mettre les bras en croix, et dans cette attitude, ordonna de le suspendre à une poutre par les cheveux. Une autre fois, il le retint à genoux, la chair nue, sur des pointes de carreaux brisés, recouvertes seulement d'un papier détrempé de sel, afin d'envenimer les plaies. Ce supplice, qui commençait au lever du soleil, ne cessait qu'à minuit... et il dura l'espace de six jours... et quand le prêtre tombait de lassitude, ou s'évanouissait de faiblesse, les bourreaux étaient là qui le relevaient brutalement par les oreilles, ou le rappelaient à la connaissance par des soufflets.

« Au septième jour, le patient ne pouvant plus se tenir sur ses genoux, qui n'étaient plus qu'une plaie où la corruption s'était mise, on fut obligé d'abandonner ce genre de torture. Mais il n'y eut point d'autre adoucissement à ses souffrances ; le système de rigueurs continua dans la prison. C'était, de la part du juge, un calcul autant qu'une cruauté. Supposant que le P. Tien, comme chef de la Religion chretienne, devait avoir amassé des trésors, il espérait, à force de tourments, se les faire donner pour rançon ; mais cette soif de l'or n'ayant pu être satisfaite, sa rage s'en accrut, et il frappa de plus rudes coups sur ses victimes.

« Après des supplices nouveaux, le Père fut enchaîné à son catéchiste par les pieds et par les mains, de façon que, le jour comme la nuit, ils ne pouvaient ni se lever, ni s'asseoir, et qu'on était obligé de leur mettre les aliments à la bouche, comme à des enfants en bas âge. Pour aggraver encore cette situation et rendre tout-à-fait

impossible l'usage de leurs mains, les satellites imaginèrent de fixer au cou des prisonniers une longue traverse de fer, à laquelle leurs bras étendus furent assujetis, ce qui les tenait violemment en croix. Ils restèrent dix-neuf jours consécutifs dans cette posture douloureuse, sans pouvoir goûter un instant de repos. S'ils furent tirés d'une si cruelle agonie, ils le durent à l'intervention d'un chrétien du district, qui vint les visiter et donna huit mille sapéques pour qu'on mît fin à cette horrible torture. Ce généreux néophyte, que l'inondation avait empêché d'arriver plus tôt, se nomme Tchen-kouo-tai.

« Le mandarin voyant que l'appareil des supplices était sans résultat, eut recours à d'autres armes pour vaincre la résistance des confesseurs ; il demanda à la séduction ce qu'il n'avait pu obtenir de la violence. Un jour il envoya sa femme et d'autres membres de sa famille auprès du P. Tien, pour l'exhorter à fouler aux pieds la croix. Dès que le prêtre les vit entrer dans son cachot, devinant le motif qui les amenait, il poussa un cri si perçant que tous les détenus en furent effrayés, et qu'il se trouva sur-le-champ débarrassé de cette visite comme d'une sinistre apparition. En risquant une pareille démarche, le juge venait d'assumer sur sa tête une grande resposabilité, car en Chine l'introduction clandestine d'une femme auprès des prisonniers, est un crime capital. Mais comme ce mandarin est Mantchou, il a peu à craindre d'être dénoncé par ses collègues chinois, dont l'intérêt exige que, sous peine d'être suspects à la dynastie régnante, ils ménagent en toute occasion la race tartare, à laquelle l'empereur tient par son affection et par son origine.

« Aussi l'impunité servait-elle au mandarin d'encouragement à tous les excès. Un jour, voulant ajouter l'in-

sulte à la cruauté, il fit revêtir le P. Tien des ornements sacerdotaux, qui étaient malheureusement tombés entre les mains des satellites, en présence de sa femme et de ses filles, assemblées pour jouir de ce divertissement sacrilége. Après quoi, cet autre Baltazar profana les vases du sanctuaire, surtout le calice, et invita sa femme à boire après lui dans la coupe sacrée ; mais à peine y eut-elle porté la main, qu'elle tomba subitement malade, sans qu'on pût assigner de cause naturelle à cet accident.

« Quand le juge se fut assez joué des confesseurs et de nos saints mystères, il rédigea, pour en finir, une instruction sommaire adressée au mandarin supérieur de la province. Voilà donc le jugement de cette affaire ajourné. Puisse la décision du vice-roi être dans le sens du rescrit impérial, qui permet à tout indigène le libre exercice de notre Religion !

« Au lieu même où le P. Tien a été pris, j'ai couru aussi les plus grands dangers. Les satellites, instruits de ma présence à *Hei-tchan-fou,* et de celle du P. Irtelli, religieux Franciscain, vinrent en hâte et par deux fois nous y chercher, en répandant le bruit que le mandarin allait arriver en personne, et que le seul moyen de prévenir sa visite était de leur payer une forte rançon. L'argent, en Chine, est une preuve péremptoire d'innocence auprès de cette soldatesque éminemment vénale.

« Sans les bois qui couvrent ces montagnes sauvages, sans les chaumières en ruine qui présentent çà et là des retraites toutes préparées, nous aurions infailliblement partagé le sort du P. Tien et de son catéchiste. Mais l'honneur des chaines portées pour l'adorable nom de Jésus, n'est pas réservé à tous. On sait d'ailleurs qu'il n'est pas permis de prévenir les desseins de la Provi-

dence, sans une impulsion spéciale de la grâce divine, et si l'on n'est miséricordieusement prédestiné à la palme du martyre. Quand on nous apprit que tout se disposait pour une troisième perquisition, je jugeai qu'il fallait céder aux circonstances, et préserver cette chrétienté d'une imminente dévastation.

« Nous partîmes le 19 juillet, et après cinq jours d'un fatigant voyage, par le vent et la pluie, dans ces montagnes escarpées, nous arrivions à *Kilipien*, hameau de deux cent vingt âmes, que je me mis aussitôt à administrer. Mais avant la fin du second jour, de nouveaux bruits de persécution se firent entendre; on disait que nous étions nommément dénoncés au tribunal, et que le juge envoyait une troupe de soldats à notre poursuite.

« Ces pauvres fidèles, effrayés au delà de toute expression, nous engagèrent eux-mêmes à les quitter sans délai, et à nous réfugier à *Tien-kia-kou*, parce que les chrétiens y étant assez nombreux, nous fourniraient facilement un plus sûr asile. A peine avons nous fait quatre milles sur le fleuve, qu'un néophyte survient à la hâte, et nous apprend que notre projet de retraite vers *Tien-kia-kou* est connu, et que le mandarin a commandé aux satellites de diriger aussi de ce côté leurs perquisitions. Que faire? Les catéchistes qui nous accompagnent, nous disent tout désolés que le péril est égal à rétrograder ou à poursuivre. Dans cette extrémité, j'élève mon âme à Dieu, et j'ordonne de marcher en avant.

« Nous glissions en silence sur le fleuve qui baigne les murs de *Xam-sin-son*, lorsqu'à un demi mille de la cité, un autre chrétien nous annonce que la nouvelle de notre départ y est déjà parvenue, et que les soldats examinent sévèrement tous les passagers qui se trouvent sur les bar-

ques. A ce nouveau contretemps l'embarras de ma suite est extrême. Les uns nous conseillent de continuer notre route par les montagnes ; mais la nuit était proche, et nous avions à craindre les léopards et les singes, non moins redoutables que les bêtes féroces. D'autres sont d'avis de passer à pied et en habit de villageois, au milieu même de la cité qui nous barre le chemin. Avant de prendre un parti, je fis mettre tous mes gens en prières, et nous implorâmes la lumière d'en haut, si nécessaire dans ce moment de trouble. Puis, sur mon invitation, le P. Irtelli s'habilla en paysan ; il se mit aux pieds de misérables souliers de paille, chaussure assortie à son déguisement agreste, et avec un seul guide, passa inaperçu sous les murs de la ville. Ce fut ensuite à mon jour, et nous échappâmes ainsi aux recherches que les satellites dirigeaient principalement sur les barques.

« Nos voyages ne sont pas toujours aussi tristes. Ainsi le 18 juin, j'étais à *Lao-ko-keou*, ville d'une grande activité commerciale. A peine y comptons-nous vingt néophytes, que je visitai rapidement, pour reprendre aussitôt ma course sur le fleuve. Tandis qu'emportés par le courant et la rame, nous voguions en silence vers une autre chrétienté, des accords mélodieux, formés sur la rive par des groupes de villageois, semblaient nous saluer au passage. Par intervalle les instruments se mariaient aux voix ; c'était comme le joyeux refrain de couplets champêtres. Nous distinguions surtout le son du *Luo*, instrument qui n'imite pas mal le carillon des clochettes et le bruit agaçant des cymbales. Il est très-familier aux Chinois, qui s'en servent principalement au temps des récoltes, chaque fois qu'une vingtaine de moissonneurs sont réunis sur un même champ, afin de donner au travail plus d'ensemble et plus d'activité.

« Je comptais prendre quelque repos dans cette chrétienté si désirée de *Tien-kia-kou* ; mais il fallut en repartir le lendemain même de mon arrivée : ces pauvres néophytes redoutaient aussi une surprise des mandarins. Je me rendis donc à celle de *Pe-kuo-xe-kou*, qui n'en est éloignée que de trois milles et demi, et qui joint à l'avantage de sa position géographique celui d'être environnée de plusieurs autres villages chrétiens. Cette proximité double le courage des fidèles. Aussi me reçurent-ils, malgré la persécution, au bruit des boîtes, à la lueur des feux d'artifice, et avec les autres démonstrations publiques de la joie. Je retrouvai parmi eux le P. Irtelli qui vint me recevoir, selon le cérémonial usité pour les évêques, précédé de la croix, et entouré de catéchistes revêtus de surplis et portant des flambeaux allumés. Ce lieu me parut à l'abri des vexations des satellites, qui craignent assez la multitude ; et je résolus d'y attendre la fête de l'Assomption de la Très-sainte Vierge.

« Dans cette même contrée se sont passés deux faits que je dois vous raconter. Un chrétien avait perdu sur la voie publique un exemplaire du catéchisme. Ce livre, ramassé d'abord par un païen de *Xam-sin-sien*, parcourut, l'une après l'autre, les familles les plus distinguées de la ville. On le lut, on le relut ; une doctrine si nouvelle et si raisonnable fit naître à ces païens, si égarés sur notre compte, une toute autre idée de l'Evangile. Tous voulaient voir le catéchisme des chrétiens ; il n'était bruit dans toutes les boutiques de thé, que des vérités qu'il renferme, et chacun en restait émerveillé.

« Le pauvre néophyte qui l'avait perdu, craignait une poursuite des mandarins et voulait racheter son livre, fût-ce au prix de sa fortune. Il ne put en venir à bout.

Les païens l'appréciaient trop pour s'en priver aussi vite. Ennemis du Christianisme, avant d'en connaître sommairement les maximes, ils en eurent à peine entrevu l'esprit, qu'ils devinrent ses plus chauds défenseurs. Pour satisfaire à tous les désirs, un docteur idolâtre se fit comme l'apôtre de ses concitoyens, et se chargea d'expliquer ce catéchisme à toute la ville et jusqu'au mandarin lui-même. Nous espérons que le zèle heureux de cet homme, malgré les inexactitudes qui ont dû échapper à son ignorance, produira des fruits abondants sur un terrain si bien disposé par la divine miséricorde.

« L'autre fait, arrivé à *Sum-si-sien*, a quelque analogie avec le premier. Le mandarin du lieu s'imagina, sur un faux rapport, que les chrétiens d'un hameau soumis à sa surveillance, étaient membres d'une société secrète dont les principes tendaient directement à renverser le trône impérial.

« Il s'y transporta par deux fois en personne, et pour mieux s'assurer de leur doctrine, leur prit un catéchisme et un abrégé des preuves de notre sainte Religion. Après les avoir lus pendant trois jours, il les renvoya par un satellite. Cet homme, accoutumé au vol, retint en secret le catéchisme. Mais, contre toute espérance, ce fut pour Dieu le moyen d'appeler à la foi ce frippon. La curiosité lui fait ouvrir le livre dérobé ; ses yeux se dessillent au flambeau de la vérité catholique, et c'est maintenant, avec un autre employé du tribunal, un fervent catéchumène.

« Revenons aux chrétiens du district de *Xam-sin-sien*. Nul d'entr'eux n'avait vu d'Evêque. Mon arrivée produisit une sorte d'ivresse. La présence de leur prélat chassa de tous les esprits le souvenir des craintes qui les environnaient ; ils n'eurent plus d'autre pensée, d'autre occupation que de le recevoir, dans chaque chrétienté,

avec les témoignages d'une joie publique. C'était un spectacle d'autant plus merveilleux qu'il était inattendu, et qu'il contrastait avec l'aprêté de ces montagnes, les plus hautes que j'aie parcourues, et, du reste, en parfaite harmonie avec les épouvantes et les terreurs d'une persécution.

« Un autre sujet de consolation, un nouvel adoucissement aux amertumes de mon cœur, était de voir revivre la piété et la foi de ces chrétiens, qui reconnaissaient dans la personne de leur pasteur celle même de Jésus-Christ, dont ils s'efforçaient d'être les disciples en pratiquant ses préceptes divins. L'Assomption de la Mère de Dieu ne fut pas seulement célébrée par le concours de tous les fidèles des environs, mais aussi par tout ce que put imaginer leur zèle pour lui donner l'animation d'une fête et le sentiment pieux d'un devoir. Oh! qu'il était touchant dans leur bouche, le doux nom de Marie, répété au loin par les gorges de ces affreuses montagnes! Si suave partout, il acquiert au milieu des infidèles et dans le feu de la persécution, je ne sais quel charme inaccoutumé, qui dissipe la tristesse, et inonde le cœur de trop de joie pour que la parole suffise à l'exprimer.

« Quand je me décidai à partir, le 17 août, ce furent, parmi ces bons fidèles, une douleur et des plaintes que je ne pouvais calmer. Je me bornerai à dire qu'ils renouvelèrent à mes yeux la scène des adieux de l'Apôtre à Milet. Je dus leur donner, au nom de la sainte obéissance, l'ordre formel de ne point m'accompagner, comme ils le voulaient à tout prix, jusqu'à la barque qui m'attendait au bord du fleuve. La distance était peu de chose; mais il ne fallait pas attirer sur eux de graves périls, et les livrer peut-être, en les quittant, à la fureur des ennemis de la foi.

« Je me dirigeai vers le district de *Kou-chen-sien*. Le groupe de chrétientés qu'il renferme, dans une circonférence de trois milles et demi de diamètre, occupe le centre d'une chaîne assez élevée. C'est le plus grand district de mon vicariat; il contient à lui seul quinze cents néophytes. De ce côté, il n'y a pas d'animaux très-féroces, mais on trouve une multitude de singes qui se réunissent par bandes, et vont, d'une montagne à l'autre, donner de fréquentes alertes aux pauvres habitants.

« Mon arrivée fut saluée par des démonstrations plus bruyantes que partout ailleurs. Ces chrétiens redoutent fort peu les satellites, à moins qu'ils ne viennent par troupe de cent hommes, comme lorsqu'ils arrêtèrent, il y a cinq ans, le vénérable M. Perboyre. J'étais heureux de la joie sincère et spontanée qui brillait sur le visage de ces fervents néophytes; elle me touchait d'autant plus qu'elle prenait uniquement sa source dans un profond sentiment de religion.

« A mon entrée dans la chapelle, je fus reçu avec les cérémonies ordinaires par les PP. Dracopoli et Vang, l'un grec et l'autre chinois. Le sanctuaire dont je parle, occupe la partie supérieure de l'habitation d'une pieuse famille, nommée Leu. Pendant l'année c'est simplement la plus belle pièce de la maison, celle où l'on reçoit les étrangers, selon les usages du *Hou-kouang*; en temps de Mission, on enlève les différentes portes qui, jointes ensemble, lui servent de cloisons des deux côtés, on dresse un autel mobile, et la chambre des hôtes devient une église qui peut, avec la cour contigue, contenir plus de mille chrétiens.

« Je venais d'y conférer le sacrement de la confirmation à cent trente personnes, quand je reçus avis du

Recteur de mon séminaire qu'une dénonciation avait été faite contre cet établissement, que le chef du lieu où il est situé avait déjà pris les noms de tous les élèves, et qu'il paraissait impossible de conserver désormais cette pieuse maison. Il me priait de retourner à *Ou-tcham-fou*, pour y prendre à temps les mesures convenables.

« Je suspendis aussitôt le cours de ma visite, et me mis en route pour la capitale du *Hou-kouang*. Parvenu au bord du célèbre *Siam-ho*, je louai une barque païenne qui me transporta à *Xa-iam*, où je passai la nuit dans la demeure d'un zélé catéchiste qui s'est voué à la conversion de ses compatriotes idolâtres. J'appris avec consolation qu'il venait d'amener à la vraie foi trois chefs de famille influents, propriétaires d'un temple d'idoles sur lequel ils avaient droit de patronage. On me demanda s'il fallait détruire la pagode ; je répondis que les idoles seulement devaient être mises en pièces, avec les autres objets superstitieux qu'elle renfermait. Je me propose, après l'entière conversion de ces trois familles, et avant leur baptême, de changer le temple des démons en une église du vrai Dieu. Veuille le Seigneur que ce ne soit pas la cause de quelque grave persécution, suscitée par les bonzes et les prêtres du paganisme.

« La nuit même que je passai dans la maison du catéchiste, je fus subitement éveillé par un courrier que m'expédiait le P. Navarro, avec une lettre très-pressante. « Monseigneur, m'écrivait-il, treize clercs et leur maître « de langue chinoise sont dans les prisons de *Ou-tcham-fou*. « Vite, vite venez nous dire ce que nous avons à faire. » A cette désolante nouvelle, je me hâtai de louer une barque, avec la clause de voyager jour et nuit, à rame ou à voile, comme les courriers publics, et je me remis en route au point du jour. Ce trajet se fit heureusement

en quarante-huit heures. Avant d'entrer à *Ou-tcham-fou*, j'allai d'abord à *Hon-kon*, ville qui n'est séparée de la première que par le fleuve, et j'y rencontrai le P. Vang, recteur du séminaire, avec une partie de ses élèves qui par bonheur se trouvaient absents au moment de l'arrestation.

« Le dénonciateur était un commandant de la milice bourgeoise, qui avait espéré par là se recommander à ses chefs. Le matin du 20 août, sur les dix heures, le mandarin de *Chiam-sia-sien* vint avec un bon nombre de soldats investir le séminaire, et fit prisonnier tout ce qui lui tomba sous la main, c'est-a-dire treize étudiants et leur maître de langue chinoise. Il emporta en outre le plus beau Crucifix du Vicariat apostolique, diverses images pieuses, et plusieurs traités chinois sur la Religion chrétienne.

« Mes pauvres jeunes gens furent d'abord renfermés, ou pour mieux dire entassés, avec des malfaiteurs, dans un si étroit cachot qu'ils étaient obligés de dormir de bout, sans autre appui que leurs compagnons d'infortune. La barbarie des mœurs chinoises n'a point de limite à l'égard des prisonniers ; ils semblent placés en dehors de toute loi, indignes de tout sentiment humain, et c'est trop peu de dire qu'ils sont traités par leurs géoliers plus durement que de vils animaux.

« Cependant une chrétienne obtint le lendemain, à prix d'argent, qu'on les transportât dans une chambre plus spacieuse, où ils pouvaient du moins s'asseoir et se coucher sur la terre nue. L'arrestation de ces enfants, et les circonstances qui l'accompagnèrent, offrirent à cette grande cité un spectacle des plus touchants. En prison, ils récitaient de saintes prières, et s'exhortaient

mutuellement à subir toutes les tortures plutôt que de manquer à leur foi. Ce ne fut point assez pour eux de s'affermir les uns les autres; s'exerçant d'avance aux fonctions de Missionnaires, ils ne cessèrent de convier leurs compagnons idolâtres à confesser le vrai Dieu. Leur constante joie, témoignage de leur innocence, leur modestie scrupuleusement gardée au milieu de scélérats en qui l'homme se reconnaît moins que la brute, leur zèle enfin pour le salut de ces infidèles, ne pouvaient demeurer sans fruit; quelques prisonniers écoutèrent la voix de leurs jeunes apôtres, et au sortir du cachot songèrent sérieusement à se convertir. Il en fut de même au prétoire. Des spectateurs et des soldats en vinrent naturellement à penser qu'une religion doit être sainte et vraie, lorsqu'elle produit tant de courage et de vertu dans la faiblesse même de l'enfance; ils se décidèrent, eux aussi, à suivre fidèlement la grâce divine qui les poussait sous les étendards de la croix.

« La nouvelle de cet événement s'était répandue en un clin d'œil dans la ville. Elle devint aussitôt le sujet de toutes les conversations. C'était à qui louerait le plus la piété et l'intrépide courage de nos prisonniers; on était ravi de la joyeuse sérénité qui rayonnait sur leur figure, comme un reflet de la paix intérieure de leur âme. Cette gaîté était si grande, que le P. Vang, allant plusieurs fois les fortifier en prison, en reçut lui-même la consolation qu'il leur portait, et sentit se dissiper à cette douce influence toute l'amertume de son cœur, toute la tristesse que leur position lui avait d'abord inspirée.

« Ils ne furent pas moins admirables devant le juge. Un nombre incroyable de curieux était venu assister à leur interrogatoire. Leur contenance, empreinte à la fois de dignité et de modestie, abattit la fierté du mandarin,

qui déposa, sans s'en apercevoir, la majesté officielle du juge, pour adopter un ton plus conforme à l'innocente candeur des accusés. Voici quel fut en substance ce premier interrogatoire, auquel tous nos séminaristes furent invariablement soumis deux à deux. « Qui êtes-vous ? « — Nous sommes NN. — Quel délit avez-vous commis ? « — Aucun. — Est-il vrai que vous soyez étudiants de « la Religion chrétienne? — Oui, oui, c'est vrai : nous « sommes chrétiens. — Quel avantage en retirez-vous ? « — De servir fidèlement notre Dieu en ce monde, et « après notre mort, de posséder les joies du paradis qui « n'aura pas de fin. — Quoi ! jeunes comme vous l'êtes, « vous pensez déjà à ce qui suit la mort ! — C'est une « salutaire pensée pour ne pas offenser Dieu. — Dites-« moi s'il est vrai que vous creviez les yeux aux mo-« ribonds. » — Au lieu de répondre, nos prisonniers se mettent à rire de tout leur cœur ; le peuple en fait autant, et le mandarin lui-même, ne pouvant soutenir la gravité de son rôle, rit comme les autres. Ainsi cette première séance, qui dura trois heures, vint aboutir à une scène de comédie. Puis le mandarin, cherchant vainement à se composer, leur demanda toujours en riant, combien d'yeux ils avaient crevés en leur vie. Cette ridicule question excita une explosion nouvelle dans l'assemblée. Pour dénoûment, le juge avec un sérieux affecté, les renvoya en leur disant : « C'est bien ; demain je vous « ferai aussi crever les yeux. »

« Les autres interrogatoires ressemblèrent plus ou moins au premier. Chacun admira la présence d'esprit et le calme de nos étudiants, dans un lieu où règnent d'ordinaire la confusion et le tumulte des accusés, la terreur qu'inspire le juge et la froide barbarie des bourreaux. En définitive, le mandarin ne trouva pas de motif de les

retenir en prison, moins encore de les punir. Excité d'ailleurs par un collègue influent qui, par compassion naturelle, avait pris ces enfants sous son patronage, il les remit en liberté, après vingt-deux jours d'injuste détention. Son arrêt leur enjoignait de se rendre aussitôt dans leur pays respectif, et leur défendait de fréquenter nos écoles. Pour ôter au séminaire toute chance de rétablissement, il interdit au maître de langue chinoise le séjour de la ville, et sous le faux prétexte qu'il était chef de la Religion chrétienne, le fit conduire par des soldats dans son village, à huit ou neuf journées de chemin.

« Au demeurant, mes pauvres séminaristes, depuis six mois, pendant lesquels ils n'ont eu d'autre repos que celui de la prison, ont dû se réfugier çà et là, comme des proscrits. Faute d'un local suffisant, il m'a fallu leur assigner trois résidences séparées, malgré les suites fâcheuses qu'il est facile de prévoir. Voyez quelles raisons j'ai de vous remercier de votre allocation qui va me permettre de pourvoir, du moins en partie, aux besoins du séminaire, de venir au secours du P. Tien, toujours enchaîné pour le nom de Jésus, et de faire face aux dépenses que nécessitent l'entretien des Missionnaires, leurs voyages et ceux des courriers.

« J'ai encore à vous apprendre, avant de clore cette lettre, que d'autres mandarins de différentes villes, sous prétexte de rechercher la secte proscrite des *jeûneurs*, sorte de conspirateurs dont le gouvernement à juré l'extermination, se sont permis de nombreuses violences sur nos paisibles chrétiens. Six néophytes de *In-cham-sien* ont été cruellement battus et souffletés, parce qu'ils refusaient de fouler aux pieds l'adorable signe de notre Rédemption.

« Je suis, etc.

« † Joseph, Eêque d'Arade,
Vic. apost. du Hou-Kouang. »

MISSION DES ILES LIEOU-KIEOU.

Lettre de M. Forcade, Missionnaire apostolique du Lieou-Khieou, à M. Libois, procureur des Missions-Etrangères à Macao.

Grande *Luchu*, *Tu-mai*, Bonzerie *Amiku*,
le 12 août 1845.

« Monsieur et cher Confrère,

« J'avais inutilement tenté de vous écrire, l'an dernier, et je conservais peu d'espoir de mieux réussir cette année-ci, lorsqu'enfin, après quatorze mois d'attente, dans la matinée du 19 juin, je découvris tout-à-coup, du lieu que j'habite, un beau navire européen, cinglant vent arrière et toutes voiles déployées vers le port de *Nafa*. Ne pouvant distinguer le pavillon, j'aimais à me persuader que ce devait être un bâtiment français; mais toutes mes conjectures se trouvèrent en défaut, et j'appris le soir, de la manière la plus positive, que c'était une frégate anglaise. Je me décidai aussitôt à communiquer avec ce navire, et, après en avoir obtenu la permission de qui de droit, suivi d'une fort belle escorte

qui prétendait me faire honneur, et qui était chargée de me garder à vue, je me rendis en rade le 21 juin.

« Le capitaine venait justement de quitter son bord lorsque j'y arrivai ; mais le chirurgien major, qui sait le français, me reçut avec beaucoup de bonté, fit armer un canot pour moi, et voulut bien me conduire lui-même vers l'officier que je cherchais. Celui-ci s'attendait à ma visite ; il avait appris dans une entrevue avec le gouverneur de *Nafa*, mon séjour dans le pays ; il savait que j'y avais été amené par un bâtiment de guerre, et que j'y avais été déposé à titre d'interprète. Il ne parut point contrarié de ma présence, et me tirant immédiatement à l'écart, il se mit à causer avec moi de ce qui avait pour nous un mutuel intérêt. Après m'avoir donné des nouvelles de France, il me dit, que parti depuis environ deux mois de *Hong-Kong*, il venait de visiter toutes les îles du Sud dépendantes de *Lu-chu* ; qu'il s'en allait en droite ligne au Japon, et de là en Corée ; qu'il reviendrait à *Nafa* le 15 août, avec l'intention d'y jeter l'ancre assez longtemps pour visiter l'île tout à loisir ; qu'à son retour, il trouverait ici un bâtiment de charge venu pour le ravitailler, et que je pourrais profiter de cette occasion pour écrire à Macao. Aujourd'hui 12 août, mon capitaine n'a pas encore reparu ; mais l'autre navire, le *Royaliste*, commandé par M. Ogle, ayant dès hier mouillé dans la rade, je crois qu'il est bon de me mettre sans délai à ma correspondance. Ces détails une fois donnés, je passe à l'important chapitre de ma Mission.

« Au moment de notre débarquement dans cette île, le 6 mai 1844, on nous conduisit tout droit à la Bonzerie de *Tu-maï* (vrai nom de *Po-tsum*) ; c'était la demeure, ou plutôt l'honorable prison qu'on nous destinait : nous n'avions pu l'éviter, et nous y sommes encore au-

jourd'hui. Nous trouvâmes là, outre une nombreuse garde postée dans tous les alentours, un fort joli cercle de petits mandarins, installés près de nous dans l'unique but, nous dit-on, *de charmer nos loisirs*, et de plus, je ne sais combien de domestiques. Les honneurs ne nous manquèrent pas dans ces premiers temps ; la nuit comme le jour, nous ne pouvions nous moucher, cracher ou tousser, sans nous voir assaillis par une douzaine d'individus, qui, l'air effaré, venaient nous demander si nous nous pâmions. La table répondait en apparence à ce grand train de maison ; le pays était censé épuiser ses produits pour nous sustenter : dans le fond, nous l'avons reconnu depuis, tout ce qu'on nous présentait alors avec tant d'étalage, n'était que fort peu de chose eu égard aux ressources indigènes. La pauvreté n'est pas si grande à *Lu-chu* qu'on voudrait le faire croire. J'ai dit *nous* jusqu'ici ; car alors, bien que M. Duplan ait toujours présenté Augustin comme d'un rang très-inférieur au mien, bien que ce catéchiste lui-même ait toujours observé envers moi la distance convenable, on affectait, je ne sais pourquoi, de nous traiter sur un pied absolument égal. Les choses ont changé depuis, et il y a longtemps que mon catéchiste et moi nous avons pris, aux yeux de tous, la place respective qui nous appartient.

« Quoi qu'il en soit, c'était l'espérance des maîtres de céans, qu'ébahi de tant d'éclat, nageant dans une telle abondance, il ne me resterait rien à désirer dans le monde, et qu'ainsi, riant, mangeant, et surtout dormant bien, j'attendrais patiemment que vînt me reprendre celui qui m'avait déposé sur ces bords. Grande fut donc leur stupeur quand, paraissant plus qu'indifférent à tout ce carillon, je demandai, au bout de quelques jours, une audience, non pas du roi (je ne l'aurais jamais obtenue),

mais pour le moins du gouverneur-général de la province. On mit tout en œuvre pour esquiver le coup, mais je tins ferme, et l'on finit par en passer par là.

« Ce fut à *Tumaï*, dans une maison que je crois être un Collége, qu'eut lieu l'entrevue. J'aurais mieux aimé que ce fut à la capitale, dans le palais du gouverneur ; on s'y refusa. Le personnage qu'on me donna pour l'Excellence, était un grand bel homme d'une quarantaine d'années, assez richement vêtu, et traînant après lui une nombreuse suite. Il avait de la dignité et une gravité incroyable dans tout son extérieur. Du reste, pendant les deux ou trois heures que dura la conférence, raide comme un fotoque dans sa pagode, s'il desserra les dents, ce ne fut que pour absorber les mets de l'indispensable dîner diplomatique. Cette importante partie de ses fonctions il la remplissait à merveille. Un petit interprète, accrédité comme *courrier de la cour*, parlant, répondant, décidant et tranchant comme bon lui semblait, fit à lui seul tous les autres frais de la cérémonie.

« Mon but, en demandant cette audience, n'avait été que d'entrer en matière et de me mettre en rapport avec les autorités. C'était un résultat peu difficile à obtenir, et j'y parvins alors. A dater de cette entrevue, qui fut suivie d'une seconde un mois après, plusieurs lettres ont été écrites de part et d'autre, et bien des communications échangées de vive voix.

« Ce que je réclamais avant tout, c'était ma liberté : sans elle que pouvais-je faire? Or, dans les commencements, je ne jouissais pas même d'une ombre d'indépendance. Je n'étais point libre à l'intérieur de ma maison, puisque j'avais, nuit et jour, à mes côtés cette foule importune de mandarins et de domestiques, dont je vous ai

déjà entretenu ; puisque je ne pouvais faire un pas qui ne fût suivi, un mouvement qui ne fût observé. Je n'étais point libre au dehors ; car c'était à peine si l'on me permettait de prendre un peu d'exercice, au milieu du sable et de la boue, sur le bord de la mer ; et encore ne pouvais-je le faire seul, mais entouré de mes inévitables mandarins, mais précédé de satellites armés de bambous pour frapper le pauvre peuple et éloigner les passants (ce qui devait naturellement me rendre assez odieux).

« Après bien des difficultés, on consentit à m'abandonner, pour y être seul à loisir, et la chambre où je couche dans la bonzerie, et un petit jardin qui est attenant. Quant à mes excursions au dehors, voici par quels procédés, peut-être un peu hazardeux, j'ai fini par obtenir aussi quelque amélioration. Voyant que je ne gagnais et ne gagnerais jamais rien par les voies de douceur, tout d'un coup, sans faire la moindre attention aux clameurs de ma suite, je me mis à circuler à mon aise partout où bon me semblait, sans toutefois m'écarter jamais des chemins ouverts à tous sans distinction.

« D'abord, on se contenta de conjurer, de crier, de mettre en jeu toute sorte de jolis petits moyens, usités dans le pays en pareille circonstance ; mais quand on vit bien qu'on perdait son temps, on résolut d'user de violence, et un beau jour, tandis qu'à un quart de lieue environ de ma bonzerie, je m'avançais paisiblement sur la grande route de *Nafa*, un mandarin me saisit des deux mains et m'empêcha de passer outre. Je demandai à cet homme s'il agissait au nom de l'autorité publique ; sur sa réponse affirmative, je rétrogradai et rentrai chez moi ; mais écrivant, dès le lendemain, au gouverneur-général, je le priai de me faire savoir pour quel délit, pour quel crime, j'avais été arrêté comme un malfaiteur. Son Excellence répondit

que je n'étais coupable d'aucun délit ni d'aucun crime; mais qu'une loi de l'Etat défendait aux étrangers de se promener ailleurs que sur le rivage de la mer, et il me rappela que le commandant du navire qui m'avait amené, avait promis que je me soumettrais aux lois du royaume. Je répliquai entre autres choses : que le commandant, en promettant de ma part soumission aux lois du pays, avait voulu dire que, devenu semblable aux particuliers du royaume, j'obéirais à toutes les lois justes qui les obligent, ce que je désirais de tout mon cœur; mais qu'il n'avait certainement pas entendu parler d'une défense arbitraire, d'une exception odieuse, qui me plaçait en dehors du droit commun, et n'atteignait actuellement dans le pays aucun autre que moi; défense que le commandant lui-même, par ses actes, avait prouvé ne pas reconnaître, puisqu'il était allé partout où il avait voulu.

« J'ajoutai en finissant : « Jusqu'à ce qu'il me soit dé-« montré que j'ai tort, le gouverneur ne s'étonnera point « si, m'appuyant sur ma conscience, je ne déroge en « aucune manière à ma conduite passée. » A cette note on ne répliqua rien, et dès lors je pus circuler à loisir sans avoir à craindre la moindre violence.

« Restait à me débarrasser des mandarins et des satellites. Pour y parvenir, voici à quel expédient j'eus recours. Plus ma suite était nombreuse, plus elle faisait tapage et frappait le pauvre peuple, plus aussi je marchais vite et j'allais loin. Quand on vit cela, on dégrossit peu à peu mon escorte, et aujourd'hui je ne suis plus accompagné, dans mes sorties et promenades ordinaires, que d'un ou de deux mandarins avec un seul domestique. On me laisse converser, chemin faisant, avec les passants qu'on ne chasse plus comme par le passé; on m'in-

vite même parfois à entrer, soit dans les bonzeries, soit dans les maisons particulières, pour y prendre le thé ou me reposer un instant. En un mot, bien que je sois loin d'être libre, puisque on ne me laisse jamais aller seul, mon esclavage est devenu pour moi, comme pour le public, un peu plus tolérable.

« Vous m'aviez recommandé, Monsieur et cher confrère, de prendre aussitôt que je pourrais l'habit du pays. Fidèle observateur de vos instructions, je n'ai point tardé à réclamer des indigènes l'honneur de porter leur costume. Vous croyez peut-être que mes pauvres gens, flattés de cette demande, se sont empressés d'y répondre; hé! pas du tout; quelques instances que nous ayons faites, ils n'ont jamais voulu permettre, ni à Augustin ni à moi, d'acheter ou de confectionner une de leurs robes; tout ce que j'ai pu adopter de l'équipement local, a été la chaussure, parce qu'il m'a suffi pour cela de mettre mes pieds nus dans une espèce de petites cages qu'on appelle ici des souliers.

« Notre grande affaire était d'obtenir, pour moi la liberté de prêcher notre sainte Religion, et pour les gens du pays la liberté de l'embrasser. Sans cette permission authentiquement donnée, sans cette garantie pour le peuple que je crois dans un état d'oppression, il nous serait bien difficile d'avoir quelque succès; mais la concession solennellement faite, j'ai lieu d'espérer qu'avec la grâce de Dieu, il y aurait bientôt des conversions et qu'elles seraient même très nombreuses. Je n'ai point débuté par cette question en traitant avec les mandarins; j'y suis venu cependant à la longue, et après l'avoir une fois entamée, c'est celle que j'ai poursuivie avec le plus d'instances. Ma première demande a été suivie d'un refus, mais si faiblement motivé qu'il ne m'a pas été difficile de revenir à

la charge. Cette fois la réponse du mandarin, quoique toujours négative, était mieux fondée en raison. Il s'appuyait principalement sur ce motif, que si la tolérance m'était accordée, d'une part la Chine, dont on est tributaire, romprait tous ses rapports avec le royaume; d'autre part, le Japon, qui seul fait le commerce ici, retirerait ses navires : double malheur d'où résulterait infailliblement la ruine du pays.

« Il fallait réduire ces appréhensions à leur juste valeur; je répondis donc : 1° Que je savais des royaumes tributaires de la Chine, le royaume Annamite et celui de Siam, par exemple, qui avaient accordé le libre exercice de la religion, à des époques où elle était proscrite en Chine, sans que cet empire ait pour cela rejeté le tribut, ou même fait entendre des plaintes; 2° Que s'il s'agissait d'ouvrir le port de Nafa au commerce européen, le Japon, qui en pourrait souffrir, aurait sans doute quelque droit à faire des réclamations; mais que, s'agissant ici d'administration intérieure, je ne voyais pas en quoi cette affaire regardait un Etat voisin, dont on prétend ici ne relever en aucune manière.

«Un autre point sur lequel, pour des raisons que je crois bonnes, je n'ai fait aucune demande formelle aux autorités, mais qui a été dès les premiers jours, l'objet de toute mon application, c'est l'étude de la langue du pays, ou, si vous l'aimez mieux, de la langue Japonaise. Je ne crois pas me tromper, en vous certifiant que le même idiome est à l'usage des deux peuples. Cette langue est la seule qu'on parle ici; le Chinois n'est entendu que de quelques interprètes, issus d'anciens émigrés du *Fokien;* et encore ne s'en servent-ils jamais dans le commerce ordinaire de la vie.

« Je ne saurais vous redire tout ce qu'on a fait pour

me rendre ce travail impossible. Non seulement on n'a jamais voulu me donner des leçons, ni me procurer aucun livre; mais on s'est même refusé longtemps à nommer devant moi les choses les plus simples quand je le demandais : souvent on se plaisait à me tromper sur le sens des expressions que j'avais saisies au hasard, ou bien on m'enseignait malicieusement des mots de la langue écrite, qui ne sont point usités dans le langage ordinaire. Cependant, par une miséricorde toute spéciale de Dieu, nos petits mandarins de la bonzerie, ont, depuis sept à huit mois, changé subitement de dispositions à cet égard. L'un d'eux, surtout, qui semble m'avoir pris en amitié, m'a rendu et me rend encore de très grands services; il va même jusqu'à me dicter de petits dialogues qui me sont bien utiles, et qui ne le seront pas moins un jour à nos confrères. Bref, j'ai actuellement un dictionnaire de plus de six mille mots, je puis à peu près tout entendre, et soutenir une conversation quelconque sans trop de difficulté. Ce matin même on m'a prié, à plusieurs reprises, de servir d'interprète auprès du capitaine anglais qui est venu à terre, et je me suis tiré d'affaire sans aucun embarras. »

« Voilà, Monsieur et cher confrère, quelles ont été mes tentatives sur les points les plus importants : je vous en ai fait connaître les résultats aussi nettement que je l'ai pu. En somme, nos affaires ne sont pas brillantes. Je resume la situation en trois mots : 1° Je me trouve à cette heure prisonnier de fait, soit dans ma bonzerie où personne ne peut m'aborder sans l'autorisation et la surveillance des mandarins; soit au dehors de ma résidence, dont je ne puis m'écarter d'un pas sans être suivi. 2° Je suis en butte à l'opposition la plus formelle de l'autorité, qui, si elle ne me persécute pas ouverte-

ment parce qu'elle ne l'ose point, ne néglige aucun moyen de me susciter en dessous toutes les petites vexations qu'elle peut imaginer. 3° Comme prédicateur de l'Evangile, n'étant ici que pour l'annoncer, je ne trouve pas dans la langue indigène des mots correspondants à nos dogmes, et je crains de les compromettre par un essai de traduction qui peut-être les defigurerait. Dans cet embarras, j'ai recours à vous; tâchez de me trouver des livres, de bons livres que nécessairement les PP. jésuites ont dû faire quand ils étaient au Japon : cherchez-les je ne sais où, mais enfin trouvez-les.

« Faut-il pourtant nous décourager? Oh ! non. Dieu nous fasse la grâce de ne jamais perdre confiance! C'est lui qui m'a envoyé à ces îles, qui m'y a conservé jusqu'à ce jour, et qui paraît vouloir m'y garder encore; je mets en lui toute mon espérance, il ne m'abandonnera point. Peut-être jetterons-nous le filet pendant une bien longue nuit, sans rien prendre; mais quand viendra l'heure du Seigneur, la pêche miraculeuse nous dédommagera bien de l'attente. »

« Nous devons d'autant plus l'espérer, qu'ici le pauvre peuple est excellent. Il ne demande pas mieux que de me voir, de me parler et de m'entendre; j'en ai plus d'une fois acquis la preuve. Ainsi l'an dernier, j'étais sorti avec Augustin pour faire une promenade. Mes petits mandarins qu'une longue course contrariait, trouvèrent que j'allais bien loin; mais leurs remontrances n'ayant point été reçues, ils eurent recours à un autre procédé, à une ruse de leur politique, employée souvent avec succès; se donnant l'air de gens fatigués, harassés, ils semblaient n'avoir plus la force de mettre un pied devant l'autre; ils me suivaient en se traînant à une honnête distance, et s'asseyaient à toutes les pierres,

persuadés que selon ma coutume, je les attendrais, j'aurais pitié d'eux et rebrousserais chemin. Mais ce jour-là, fatigué à l'excès de leurs grimaces, et certain d'ailleurs que je n'avais rien à craindre, tout-à-coup je double le pas avec mon catéchiste, et bientôt une colline nous dérobe aux yeux de nos poursuivants.

« On ne sait plus où nous sommes ; pour la première fois nous nous trouvons seuls. Profitant de l'occasion, traversant les villages, et suivant toute espèce de routes, nous poussons jusqu'à quatre grandes lieues loin de notre bonzerie ; nous allons jusqu'aux ruines d'une ville, qui n'est plus aujourd'hui qu'une bourgade, et qui a dû être autrefois la capitale du royaume du Sud. Partout sur les chemins, dans les hameaux, les pauvres paysans nous saluent et nous font politesse.

« Arrivé au terme de ma course, tandis qu'Augustin s'avançait un peu plus loin à la découverte, j'étais resté assis sur le haut d'une montagne. Les villageois ne m'ont pas plus tôt aperçu, qu'ils quittent leurs champs et s'empressent autour de moi; les uns m'offrent leurs pipes, leur tabac, et vont me chercher du feu dans une maison isolée ; d'autres me parlent, m'interrogent, et, bien qu'alors j'eusse beaucoup de peine à les comprendre et à leur répondre, nous engageons de notre mieux la conversation. C'était la première fois qu'ils me voyaient; ils ne pouvaient me connaître encore que par les calomnies semées partout contre moi, et jamais, selon toute apparence, aucun européen n'avait paru chez eux; cependant, nos premiers rapports étaient déjà ceux d'une mutuelle bienveillance. Nous étions là depuis quelque temps et les choses allaient au mieux, quand tout-à-coup apparaît mon éternelle escorte. A sa vue, mes

pauvres gens de céder le terrain et de s'esquiver effrayés dans toutes les directions.

« Une autre fois je rencontrai, dans une de mes promenades, un bon villageois à qui j'adressai quelques mots, et qui m'amusa beaucoup par ses réponses, car c'était la simplicité même. Je dis à un petit mandarin qui m'accompagnait : « En vérité, voilà un brave homme; « sa franchise ne sait rien dissimuler, on peut le croire « sur parole. » Mon surveillant jugea que l'occasion était belle pour me faire la leçon. « N'est-il pas vrai, « dit-il à cet ingénu, que quand le maître s'en va partout « dans vos villages, vous autres paysans, vous avez grand « peur? » Le ton sur lequel la question était faite, dictait clairement le sens de la réponse; il n'y avait ni à se méprendre ni à délibérer, le bonhomme n'hésita point non plus. « Oui, maître, nous avons grand peur; « mais je vais vous dire : ce n'est point le maître européen « que nous craignons, car nous savons bien qu'il ne « nous fera pas de mal; mais c'est des mandarins et « des satellites que nous sommes effrayés. » Bien que ce ne fût pas précisément la réponse demandée et attendue, celle-ci était si vraie, empreinte de tant de bonne foi, et si naïve dans ses termes, que mon jeune lettré ne put retenir un éclat de rire.

« Ces mandarins eux-mêmes, quoique ici comme partout ce soit en général la pire espèce, ces mandarins ne sont pas tous mauvais; il en est plusieurs qui entendraient facilement raison, s'il leur était permis de prêter l'oreille à la vérité. Dès les premiers temps de ma résidence à *Lu-chu*, un de ceux qui étaient auprès de nous, homme qui, du reste, nous a toujours paru droit, capable et fort instruit pour un pays si peu avancé, ayant provoqué Augustin par ses questions, eut avec lui une

petite conférence sur l'existence d'un Dieu Créateur, sur le culte que nous devons lui rendre, etc. A peine eut-il entrevu nos vérités saintes, que touché sans doute par la grâce, et subitement frappé de la sublimité d'une doctrine qu'il entendait pour la première fois, il ne put contenir son admiration. Ce ne fut point assez pour lui de l'exprimer par ses paroles, il alla jusqu'à improviser une jolie pièce de vers chinois, où il vantait la science de mon catéchiste, et manifestait son désir de l'entendre tous les jours de sa vie.

« Ce début me donnait les plus belles espérances. Malheureusement notre *futur néophyte* nous fut immédiatement enlevé; peut-être a-t-il payé bien cher cette expression si franche de ses nobles sentiments. Daigne le Seigneur dans sa miséricorde, lui tenir compte de ce premier hommage, en découvrant à ses yeux le divin flambeau de la foi, dont la première lueur a fait sur son âme une si vive impression.

« Depuis ce triste dénouement, il n'y a plus eu moyen pour mon catéchiste, dans ses rapports avec les mandarins, de parler de religion. Toutes les fois que, d'une manière ou de l'autre, il a voulu amener la conversation sur ce chapître, il a vu toutes les oreilles se fermer, et ses auditeurs s'esquiver sous un prétexe quelconque. On ne dispute point, on ne conteste pas, on ne veut rien entendre. Ne croyez pas, du reste, que ce soit par indifférence où par apathie qu'on agit de la sorte: cette conduite, j'en suis certain, est dictée par des ordres qui partent de *Xuï*. Quoiqu'il en soit, même aujourdhui, je me flatte d'avoir parmi mes mandarins au moins un *demi prosélyte;* mais je crains fort qu'il ne soit déjà suspect à l'autorité, et, par politique, nous sommes obligés de nous montrer assez

froids envers lui. Oh! si nous étions libres! Espérons en Dieu, et cela viendra.

« Cette lettre est déjà bien longue, Monsieur et cher confrère, et cependant je ne vous ai point tout dit. Je devrais peut-être vous donner quelques détails sur les mœurs de ce peuple, vous décrire cette belle contrée, vous parler de la douceur et de la salubrité de son climat. Ces questions, et beaucoup d'autres que je n'indique même pas, ne manqueraient ni d'intérêt ni d'importance; mais obligé pour le moment, de me renfermer dans le cercle des observations les plus indispensables, je me bornerai à jeter quelque jour sur deux points essentiels, qui ont été jusqu'ici et qui sont encore à présent très difficiles à résoudre.

« 1°. Le royaume de *Lu Chu* dépend-il du Japon? Si vous posez cette question à nos mandarins, ils paraîtront d'abord ne pas même vous entendre. Si vous revenez plusieurs fois à la charge, ils ne savent pas, diront-ils, ce que c'est que ce *Nippum* (nom de l'empire Japonais) dont vous leur révélez l'existence. Enfin, pressez-les de nouveau et pressez-les encore, ils finiront par vous avouer qu'on a bien entendu parler de ce pays-là, mais qu'on n'en est aucunement tributaire. De toute antiquité, ajouteront-ils, on ne relève ici que de la Chine, *qui a civilisé l'archipel* (c'est aussi faux que le reste); on ne se conduit que par la volonté du *Fils du Ciel*, on lui paie tribut de deux ans en deux ans; le roi reçoit de lui sa couronne, ne détermine rien que selon son bon plaisir, et les lois, les mœurs du royaume, ne diffèrent en rien des lois et des mœurs du Céleste-Empire. Dans la conversation, si vous êtes étranger, on vous parle tous les jours avec emphase de la Chine, on vous la vante, on vous raconte son histoire, on vous décrit ses provinces et ses villes;

jamais un mot du Japon! Voilà les paroles; quant aux faits, ils sont bien différents.

« Il est vrai que *Lu-Chu*, depuis l'an 1372 de l'ère chrétienne, c'est-à-dire depuis quatre cent soixante et treize ans, paye tribut à la Chine; il est vrai encore qu'à l'abdication ou à la mort du roi, un mandarin chinois vient ici introniser son successeur, mais on ne paraît pas tenir par d'autres liens au Céleste-Empire, tandis qu'on semble uni de toutes parts à ce Japon, qu'on affecte de méconnaître. A *Lu-Chu*, rien n'est chinois, tout est japonais. Si les nobles, les villes et les bourgs ont leurs dénominations chinoises, elles ne sont usitées que vis-à-vis de la Chine et des Européens; les noms japonais des hommes et des lieux sont les seuls qui aient cours et qui soient entendus dans le pays. Le culte, la langue, les habitations, les meubles, les mœurs, les coutumes, même chez les habitants de la ville de *Kuninda*, qui descendent des chinois envoyés ici sous la dynastie précédente, ne diffèrent en rien (j'ai tout lieu de le penser) du culte, de la langue, des habitations, des mœurs et des coutumes du Japon. J'ai entre les mains les lettres de saint François Xavier, l'histoire du père Charlevoix, des extraits de Malte-Brun et de Balbi, sur le Japon, et chaque fois que je lis ces ouvrages, je suis tenté de croire qu'il s'agit de *Lu-Chu*, tant il y a d'analogie entre ce que je vois et ce qu'ils décrivent. Je ne sais combien de mots japonais, cités et traduits par ces différents auteurs, se retrouvent, avec la même prononciation et le même sens, dans la langue de *Lu-Chu*. De plus, je n'ai pas encore aperçu une seule jonque chinoise dans le port de *Nafa*, tandis qu'il y a constamment au mouillage de dix à quinze navires japonais. Or, il est défendu à ces derniers, par un édit publié en 1637, de faire voile vers un pays étranger; ils

ne peuvent que se livrer au cabotage ou aller dans les îles *dépendantes* de l'empire. Enfin, il est malheureusement très-certain, et ceci je l'ai vu et revu de mes yeux, qu'une croix est gravée sur la pierre pour être foulée aux pieds, à l'extrémité de la digue de *Tumaï*, précisément où l'on a toujours fait débarquer les Européens qui sont venus à *Lu-Chu;* et tout le monde sait que c'est, non de la Chine, mais du Japon qu'a pu venir cette infernale idée.

« Il est donc prouvé, pour moi du moins, qu'on n'est ici chinois que de bouche, et qu'on est japonais de fait. D'où vient cette contradiction ? Voici une explication que je hasarde sans vous la garantir. Si vous consultez le *Voyage autour du Monde*, publié sous la direction de Dumont-d'Urville, vous y lirez (Art. *Lu-Chu*) : « Quand « le fameux *Tay Ko Sama*, empereur du Japon (grand « persécuteur du christianisme), voulut surprendre et « conquérir la Chine, l'un de ses moyens préliminaires « fut d'envoyer un agent auprès de *Chang-Ning*, alors « roi de *Licou-Tcheou*, pour l'engager à rompre son ban « vis-à-vis de l'Empire-Céleste, et à échanger le patronage « chinois contre le patronage japonais. *Chang-Ning*, « non seulement résista à ces insinuations, mais fidèle à « la foi jurée, il fit prévenir secrètement la cour de *Pekin* « de l'attaque qui se méditait. Cette noble conduite attira « sur *Licou-Tcheou* le plus terrible orage. *Tay Ko Sama* « résolut de soumettre ces îles, et la mort étant venue le « surprendre au milieu de ses projets, il en légua la « réalisation à son successeur. En effet, quelque temps « après une flotte équipée à *Sat Xuma*, opéra une des- « cente sur *Licou-Tcheou;* les insulaires eurent beau ré- « sister, ils furent anéantis ou vaincus; le père du roi « fut tué, et *Chang Ning*, emmené prisonnier au Japon « pendant deux ans, ne désarma ses geoliers que par

« son inébranlable constance et sa magnanime fidélité à « tenir les premiers serments. On l'élargit, on le ren- « voya dans ses états, et son premier acte d'autorité, « quand il eut remis le pied sur son territoire, fut d'en- « voyer une ambassade à l'empereur de la Chine. » Ce narré n'est, je pense, qu'une traduction de la relation du *Pu-Pao-Kuam*, ambassadeur de *Kamhi* à *Lu-Chu*. C'est bien ainsi, en effet, qu'on aura dû exposer les choses au diplomate chinois. Voilà qui est très-touchant et très-politique; mais ce n'est pas ainsi que s'arrangent les affaires de ce monde, surtout vis-à-vis d'un gouvernement comme celui du Japon. Si le roi de *Lu-Chu* eût tenu la noble conduite qu'on lui prête, l'empereur du Japon, au lieu de continuer pacifiquement avec lui les relations commerciales qui persévèrent encore aujourd'hui, serait revenu dans ses états, les armes à la main, aurait tout mis de nouveau à feu et à sang, et dans les vingt-quatre heures aurait exterminé le pauvre sire, resté sans force et sans défense après les désastres précédents.

« Ne semblerait-il donc pas beaucoup plus probable que le roi *Chang-Ning*, après avoir obtenu sa liberté, non point par son admirable constance, mais par de solides concessions, aura représenté au vainqueur qu'en rompant son ban vis-à-vis de la Chine, il allait s'attirer une guerre qu'il ne pourrait soutenir, tandis qu'en maintenant le *statu quo*, et en laissant à l'Empire-Céleste tous les honneurs du patronage, il donnerait au roi du Japon les avantages réels. Il aura promis, en conséquence, un tribut qu'on paierait secrètement, le monopole du commerce, l'obéissance comme feudataire, l'éloignement des étrangers, et l'interdiction de leurs doctrines. Et les Japonais, que je crois généralement, comme les gens de ce pays, beaucoup plus positifs que vains, auront accepté les profits de cet arrangement. Cette hypothèse

admise, tout se concilie; dans le cas contraire, je vois ici, du moins jusqu'à présent, bien des faits inexplicables. Maintenant, il est temps de passer à la seconde question.

« 2° La Foi a-t-elle déjà été prêchée à *Lu-Chu*?—Nos Mandarins répondent que non; mais comme ils mentent du matin au soir, on n'est pas obligé de les croire sur parole. Ce qui est incontestable, c'est qu'ils connaissent fort bien, au moins de nom, notre Religion sainte : j'ai même remarqué que deux d'entr'eux, dans une conversation avec moi, l'avaient appelée non point la Religion du Maître du ciel, comme on la désigne en Chine, mais la Religion de Jésus, comme au Japon. Le gouverneur général, m'ayant un jour écrit que ses compatriotes n'avaient aucun goût pour la foi chrétienne, je lui répondis : « Qu'en savez-vous maintenant, puisque cette « Religion n'a pas encore été prêchée dans le royaume? « On n'a ni aversion ni goût pour ce qu'on ne connaît « point. » A ceci il ne me répliqua rien, parce qu'il pouvait bien avoir ses raisons pour cela; mais comme cet homme n'est pas un sot, il me sembla qu'il ne m'aurait pas écrit de la sorte, si jamais auparavant il n'eût été question de l'Evangile dans le pays.

« Si nous consultons le père Charlevoix, cet auteur ne dit pas, il est vrai, un seul mot de *Lu-Chu* dans son histoire; mais, s'il m'en souvient bien, il avoue lui-même, quelque part, qu'il a omis beaucoup de choses dignes d'intérêt : « Parce que, dit-il, grand nombre de « lettres et de pièces importantes, perdues dans des « naufrages, ne sont jamais parvenues en Europe. » Du reste il parle de l'établissement de la foi dans plusieurs îles au sud du *Ximo* (appelé généralement aujourd'hui *Kin-Sin*); or presque toutes les îles situées au sud du

Ximo sont dépendantes de *Lu-Chu*. Enfin il est bon de noter que le père Charlevoix, ne distinguait pas *Lu-Chu* du Japon, puisqu'on remarque au commencement de son histoire les données géographiques suivantes : « Au « nord des Philippines et de l'île Formose, on trouve « un nombre presque infini d'îles de toutes grandeurs, « c'est un grand archipel qui forme l'empire du Japon. »

« A ces indications, j'oserai ajouter encore le témoignage de Beniowski, bien que sa parole ne fasse pas autorité ; ce navigateur dit avoir débarqué dans une île de l'archipel *Lu-Chu*, qu'il appelle *Usmoy-Ligon*, dont les naturels, convertis par un Missionnaire, professaient presque tous le Christianisme. Qu'il y ait de l'exagération dans le nombre des néophytes, j'en suis convaincu ; mais que Beniowski, tout conteur qu'il est, ait écrit que les habitants de cette île, où il a séjourné quelque temps, étaient tous chrétiens, quand il n'y en avait pas un seul, c'est ce que j'aurai beaucoup de peine à croire.

« De toutes ces données résulte, sinon la preuve, au moins la présomption fondée que, si l'Evangile n'a point encore été prêché dans les trente-six îles du royaume, il l'a été dans plusieurs, et surtout dans celles du nord, qui touchent au Japon. Comment supposer, en effet, que les Japonais chrétiens, si remarquables par leur esprit de prosélytisme, ces Japonais qui dans une guerre portèrent sous le casque la foi en Corée, n'aient rien essayé de semblable à *Lu-Chu*, où ils firent aussi invasion à la même époque, et où leurs jonques, partant de la grande île *Kin-Sin*, qui était le principal foyer du Christianisme, importaient leurs produits, leurs idées et même leurs Prêtres catholiques?

« Je terminerai ces observations par l'anecdote sui-

vante, qui est encore pour moi une énigme, bien que j'y aie déjà beaucoup pensé. Dans les commencements de notre séjour ici, Augustin avait pris l'habitude d'aller tous les soirs, à la nuit tombante, réciter son chapelet sur les bords de la mer qui baigne les murs de notre jardin; et comme il ne savait alors ni dire ni entendre quatre mots de la langue, comme d'ailleurs, grâce aux postes établis près de nous, il ne pouvait s'éloigner sans qu'on s'en aperçût, on le laissait ordinairement seul. Or, le 2 octobre dernier, par un ciel très-obscur, tandis que tout était en émoi par suite de la mort du prince royal arrivée dans la matinée, Augustin entend tout à coup comme le bruit d'un homme qui marchait dans l'eau. C'était un homme, en effet; il paraît devant lui, une rame à la main, et parlant à demi-voix, montrant du geste la bonzerie, il semble lui demander quelque information avec beaucoup d'instance. Mon catéchiste surpris, ne sachant ce qu'on lui veut, et craignant que ce ne soit un malfaiteur, fait mine de se mettre en défense. L'inconnu s'éloigne alors, court porter, je ne sais où, sa rame qu'il pensait sans doute être un objet d'effroi, puis revient en toute hâte, et renouvelle salutations, genuflexions et prières.

« Cette mystérieuse entrevue durait depuis quatre ou cinq minutes, quand deux jeunes gens du poste, attirés probablement par la voix émue d'Augustin, accourent sur les lieux. Le solliciteur ne les a pas plus tôt aperçus qu'il se sauve du côté de la mer, comme il était venu. Un second personnage qu'Augustin n'avait point remarqué, mais qui était resté près de là en observation, s'enfuit avec le premier, et tous deux montant bientôt dans une barque, s'éloignent à force de rames. Là-dessus, je me suis perdu et je me perds encore en conjectures. Croyez-

moi, si nous étions libres, nous découvririons peut-être ici bien des choses, dont on ne se doute guère. Oh! la liberté! demandez bien pour nous à Dieu l'heureuse et sainte liberté!

«—La frégate anglaise est enfin revenue lundi dernier, 18 août; elle se nomme *Samaring*. Son capitaine, sir Edmond Bulcher, homme très-instruit et très-capable, a trouvé ici, à son grand regret, un ordre qui le rappelle immédiatement à Hong-Kong; ainsi, au lieu de stationner deux ou trois mois, comme il l'aurait désiré, il ne peut rester que trois jours, et il doit appareiller dans la soirée de vendredi prochain. Il paraît qu'il a été reçu très-poliment au Japon; mais sans qu'on l'ait admis à visiter la terre ferme, il ne lui a été permis de descendre que dans une fort petite île, située dans le port même de Nangasaki. Les Japonais ont dit au capitaine que le royaume de *Lu-Chu* payait tribut à l'empire, ce qui est une autorité de plus à l'appui de mes raisonnements. Je n'ai rien pu savoir sur la Corée.

« Je me trouve actuellement dans l'impossibilité de vous adresser de plus amples détails. Les anglais qui, du reste, m'entourent de tous les honneurs et me rendent tous les bons offices qu'ils peuvent imaginer, me font perdre tout mon temps. C'est au milieu de la nuit que j'achève cette longue lettre, souvent interrompue, et toujours reprise à la hâte.

« J'ai toujours été très-content d'Augustin; quoique sa santé ne soit pas des plus fortes, il s'est habituellement assez bien porté. Pour moi, monsieur et cher confrère, je n'ai pas été malade un seul jour... Veuillez agréer, etc.

« Th. Forcade,

« *Missionnaire Apostolique.*

NOUVELLES DIVERSES.

Un saint Missionnaire dont le nom est bien connu de nos lecteurs, le P. François, capucin de la maison de Lyon, vient de périr dans l'Inde, victime de son zèle et de sa charité. Sur sa demande, il avait été désigné pour ouvrir l'importante et périlleuse mission du Lahore, et c'est au moment où il allait mettre le pied sur cette terre idolâtre, que le fer de ceux qu'il venait sauver lui a ôté la vie. Voici, d'après une lettre de M. l'abbé Rossat, vicaire-général de Verdun, les détails de cette mort si précieuse devant Dieu.

« Le P. François, de Saint-Etienne (Loire), avait été envoyé par son Evêque à Loodhiana, ville située à peu de distance du Setledje, qui limite au nord les possessions anglaises. Cette station n'était pour lui qu'un lieu de passage; de-là, il devait pénétrer, à la première occasion favorable, dans ce royaume de Lahore, terme de tous ses désirs. Il y a peu de temps encore, il écrivait que tout était prêt, et que bientôt il irait planter la croix sur cette terre infidèle.

« Il faisait alors ses derniers préparatifs. C'était le 12 décembre 1845. Le lendemain, il partit à la suite des nombreux corps d'armée que le gouverneur-général conduisait au combat contre les Seiks : il avait dû s'équiper à ses frais, et il portait avec lui tout son petit bagage de Missionnaire.

« Le 18, les deux armées se trouvèrent en présence. Peu de temps avant le combat, le P. François avait entendu les confessions d'un bon nombre de soldats irlandais; tous avaient reçus de lui des paroles de consola-

tion et de force ; tous avaient en sa vertu éprouvée une telle confiance, qu'ils ne pouvaient s'en séparer. Aussi l'intrépide Religieux n'hésita-t-il point, par amour pour eux, à se jeter au fort de la mêlée, pour écouter les aveux des pécheurs, secourir les blessés et recueillir les derniers soupirs des mourants. On voulut le faire retirer; mais il n'écouta que son zèle, et tandis qu'il remplissait ces devoirs héroïques de la charité, une effroyable décharge d'artillerie porta tout-à-coup la mort dans les rangs du 50e régiment de la Reine. Ce corps fut comme anéanti en un instant ; et la cavalerie des Seiks se jetant comme la foudre sur les escadrons renversés des Anglais, acheva avec le cimeterre ceux que la mitraille n'avait fait que blesser.

« De ce nombre fut le P. François. Pendant que, par une dernière absolution, il ouvrait le ciel à un pauvre mourant, les sabres de trois Seiks se levèrent sur sa tête ; il fut frappé à coups redoublés, et rendit le dernier soupir tout auprès du soldat qu'il venait d'assister. Malheureux Seiks ! s'ils avaient su quel sang ils répandaient, s'ils avaient su combien ce bon Père désirait leur dévouer sa vie, ils auraient eux-mêmes protégé ses jours.

« Du côté des Anglais, il n'y eut qu'un cri de douleur dans les rangs de ceux que la mort avait épargnés, lorsqu'ils virent que le P. François ne reparaissait plus. Deux jours après cette sanglante affaire, on retrouva son corps parmi les monceaux de cadavres qui couvraient la plaine. Il était horriblement défiguré ; sa tête entr'ouverte laissait apercevoir de nombreuses blessures, et son cou était presque tranché.

« Ses obsèques ont eu lieu avec grande pompe. Catholiques et protestants pleuraient sa perte, car il était

aimé de tous; il avait fait à tous beaucoup de bien. Chacun se disait, en l'accompagnant au tombeau, ce qu'avait été ce zélé Missionnaire; on se rappelait les exemples de charité qu'il avait donnés, soit dans la guerre de Gwalior, où il avait déjà suivi l'armée jusque sur le champ de bataille pour y assister les mourants; soit dans les hôpitaux d'Agra, de Kurnaul et de Merout, où il s'était enfermé durant deux mois, lorsque le choléra sévissait avec tant de fureur dans ces parages. Si le peuple de Lahore a perdu en lui un apôtre, espérons qu'il a au ciel un puissant intercesseur.

Lettre de M. l'Abbé Hillereau, à M. le Comte de Lépinay.

Constantinople, 17 mai, 1846.

« Monsieur et cher Ami,

« Vous m'aviez bien recommandé lorsque je partis de France, de vous instruire des particularités intéressantes qui pourraient se rencontrer dans mes courses en Turquie; je le fais aujourd'hui, et d'autant plus volontiers que je viens d'être témoin du spectacle le plus déchirant qui se soit jamais offert à mes yeux.

« J'étais parti, le 28 avril dernier, en compagnie de M. Bonnieu, missionaire Lazariste, pour visiter les catholiques de Brousse, et m'informer de l'état et du lieu d'exil où avaient été jetées vingt-une familles chrétiennes des confins de l'Albanie et de la Servie. En parcourant cette partie du littoral de l'Asie, je voyais, au milieu d'un pays fertile et pittoresque, les routes couvertes de milliers de malheureux, qui venaient chercher aux ports de mer des blés d'Europe.

« Brousse, ville florissante dans l'antiquité, séjour

des Sultans pendant un siècle, et capitale de l'ancien royaume de Bithynie, est placée au pied du mont Olympe qui l'ombrage majestueusement de ses cimes couvertes de neiges éternelles ; elle compte encore de nombreux habitants, mais à peine s'y trouve-t-il quatre-vingts catholiques du rit latin. M. le consul de France qui nous donna l'hospitalité et auprès duquel nous prîmes nos premières informations, nous dit que les pauvres exilés que nous cherchions venaient d'être conduits dans une petite ville appelée Moalitch, à douze heures de marche ; du reste, il ne connaissait pas le motif de la peine qu'ils supportaient. Nous lui racontâmes que ces familles, après de longues années de vexations et de violences exercées par les Turcs pour les amener à professer l'Islamisme, avaient feint de l'adopter, puis s'étaient déclarées ouvertement catholiques l'année dernière, lorsqu'elles eurent appris que les Ambassadeurs de France et d'Angleterre avaient obtenu des concessions favorables à ceux qui voudraient retourner au christianisme, ravies qu'elles étaient de pouvoir ainsi rejeter pour jamais un culte qu'elles détestaient intérieurement.

« Mais les autorités turques qui, dans les provinces, commettent encore comme de tout temps mille actes arbitraires, les jetèrent aussitôt en prison, d'où elles ne sortirent que pour s'acheminer vers l'exil ou plutôt vers le tombeau. On sépara ces malheureux en deux compagnies ; l'une était composée des hommes, et l'autre des femmes et des enfants ; puis on les transporta de Scopia à Salonique, où un prêtre de la mission de Constantinople put obtenir, avec beaucoup de peine, de les visiter et de leur donner les secours de la religion. Les mauvais traitements de tout genre que les soldats Turcs leur avaient infligés, révoltaient des barbares ; aussi les victimes étaient mourantes dans leur prison de Salonique; douze y

périrent ; une d'elles tomba morte de fatigue sur le rivage même de la mer, au moment où on les embarquait pour le lieu de leur exil.

« Arrivés à Mohalitch, nous nous transportâmes dans le khan où ils étaient réunis, et là, quelle scène lamentable se présente devant nous ! je ne puis la décrire sans verser des larmes. Les premiers objets qui s'offrent à nos regards ce sont des femmes encore jeunes, des filles, des enfants presque nus, la plupart n'ayant qu'une chemise sale et déchirée sur leur corps rongé par la vermine, et tremblant de froid ; de toutes les poitrines s'exhalaient des gémissements et des cris qui déchiraient l'âme. Les uns, épuisés de fatigue, étaient étendus par terre ; les autres étaient assis sur des haillons dégoutants et sur des ossements d'animaux, dont il y a un dépôt fort considérable dans cette cour, comme pour achever d'en corrompre l'air et augmenter leur supplice. Les premières paroles que ces malheureux m'adressèrent furent celles-ci: « Nous sommes catholiques et nous le serons jusqu'à la mort.» Puis il nous demandèrent des objets de piété, des croix, des chapelets, demande touchante dans la bouche de quatre-vingts martyrs, qui désiraient plutôt les symboles de leur religion que la nourriture, les vêtements et les remèdes dont ils avaient un extrême besoin.

« Nous avions apporté des médailles et des chapelets, mais nous n'avions point de croix ; ne sachant comment satisfaire leur piété, je tirai un crucifix que je porte habituellement sur la poitrine et qui m'est cher à bien des titres. Ils le saisirent aussitôt, et à la vue de l'image sacrée de leur Dieu, souffrant comme eux et pour eux, ils poussèrent un cri de joie, le premier peut-être qui leur soit échappé depuis le commencement de leurs malheurs ; ils le baisèrent avec amour, se le passèrent les uns aux autres, et y collèrent leurs lèvres décolorées par la faim.

Les infortunés! ils étaient heureux un instant de voir au milieu d'eux des amis et des frères, eux qui étaient accoutumés à ne voir que des ennemis et des bourreaux. Ah! nous aussi nous étions heureux de secourir ces martyrs de la religion, et de mêler nos larmes à leurs soupirs, je ne dis pas à leurs larmes, leurs yeux n'en versent plus, la source en parait tarie.

« Nous pénétrâmes ensuite dans leurs misérables cabanes, que je devrais appeler cachots, où personne n'ose aller les visiter, et où les plus malades étaient étendus pèle-mêle, n'ayant pour lit qu'une couverte déchirée; et c'étaient pour la plupart des femmes et des enfants! C'est-là que le spectacle était affreux! Au milieu d'eux, gisaient trois cadavres; ils nous les montraient d'un air qui indiquait qu'à leurs yeux la mort était un bienfait; celui-ci nous disait : « c'est le cadavre de mon épouse; » celle-ci : « c'est le cadavre de mon père »; plus loin, nous entendions une malheureuse femme, égarée par sa douleur ou plutôt dans le délire d'un inexprimable chagrin, répétant des chants lugubres auprès des restes de l'un de ses parents; sa voix altérée, ses accents sauvages, étaient interrompus par des cris de désespoir; puis elle recommençait ses chants qui nous glaçaient d'horreur. Une autre femme et une jeune fille n'ont pu tenir à tant de tourments; l'excès de la douleur les a fait tomber en démence, il y a quelques jours; elles nous regardaient stupidement sans parler. Les personnes du sexe, qui auraient dû trouver plus de pitié, ont été victimes de plus d'outrages, un grand nombre d'entre elles est dejà dans la tombe; celles qui ont pu survivre à d'inexprimables tortures, à la mort de leur parents, au supplice continuel d'entendre des cris de douleur et de désespoir, sont dans un abattement et dans une consternation qui leur ôte le sentiment. Aussi, toutes les fignres sont pâles, livides, couvertes de rides;

quelques regards où se peignait une indicible angoisse, se portaient vers le Ciel et semblaient lui demander : pourquoi sommes-nous condamnés à tant de souffrances?

« Plusieurs d'entr'eux ont eu les jambes meurtries et même brisées à coup de bâton ; d'autres sont attaqués de la dyssenterie ; des enfants surtout, qui portent sur leur corps de larges blessures faites par les insectes qui les dévorent, font entendre des cris continuels et demandent à boire sans pouvoir l'obtenir ; leurs pères et leurs mères ne sont plus ! d'autres enfants à la mamelle étaient pâles comme leurs mères, qui les voyaient périr lentement sans pouvoir les soulager ; d'autres, enfin, couchés au milieu de personnes mourantes, n'avaient plus qu'un souffle de vie. Il n'y a plus de vieillards parmi ces infortunés; le dernier s'est éteint presque sous nos yeux.

« Partis de leur pays au nombre de cent quatre-vingts environ, ils n'étaient plus à Mohalitch, la semaine dernière (3 et 4 mai 1846), que quatre-vingt-sept ; la mort avait déjà moissonné le reste, et parmi ceux qui respiraient encore trente au moins étaient malades. Je donnai l'Extrême-Onction à quinze grandes personnes. Le lendemain, après avoir célébré la sainte Messe en plein air, au milieu de la cour de leur prison, je distribuai le St Viatique à une quinzaine d'infirmes, et entre autres à une jeune femme qui, la veille, me suppliait d'administrer les derniers sacrements à son mari qu'elle soutenait dans ses bras ; elle ne pensait pas sans doute que le lendemain elle serait étendue mourante à ses côtés. Nous donnâmes la sépulture, avec les cérémonies accoutumées, à trois personnes qui avaient succombé presque sous nos yeux ; dix autres avaient péri depuis une semaine qu'ils étaient dans ce lieu ; le jour même de leur arrivée, cinq étaient morts. Tous doivent également finir dans ces contrées marécageuses, dit le pacha de Brousse, parce que l'air

y est mal sain ; ainsi donc ils recueilleront tous la palme du martyre, pour s'être refusés à souiller leur triomphe par une lâche apostasie.

« Avant de nous séparer de ces pauvres gens, que leur courage et leurs malheurs nous rendaient si chers, nous les exhortâmes à s'aimer et s'entr'aider les uns les autres, à adorer la main du Dieu qui les éprouvait d'une manière bien forte, il est vrai, mais qui les recompenserait magnifiquement un jour. Nous leur donnâmes d'utiles conseils pour lutter contre leurs maladies ; nous fîmes balayer leurs cachots infects ; enfin après leur avoir distribué tout ce que nous avions d'argent sur nous, environ quatre-vingts francs, nous leur promîmes des linges, des habillements et tous les secours dont ils auraient besoin au temporel comme au spirituel, les assurant que nous ferions un rapport exact de leur affreuse situation aux autorités civiles et ecclésiastiques. Nous avons tenu nos promesses.

« A peine étions nous rentrés à Brousse, que M. le consul de France nous demanda où en étaient les pauvres exilés. En entendant le récit que vous venez de lire, il fut extrêmement touché et dit que, dès le lendemain, le pacha serait informé de tout ; et s'engagea de la manière la plus pressante à secourir tant de personnes qui subissaient un si cruel et si injuste châtiment. Le consul d'Angleterre arriva quelques instants après. Lui aussi ne pouvait comprendre tant d'horreurs ; il promit de plaider énergiquement la cause des prisonniers auprès du pacha de la province. La conduite des deux consuls a été uniforme et admirable en cette circonstance ; tous deux ont informé leurs ambassadeurs respectifs qui, à leur tour, ont fait des demarches auprès de la Porte, et ont agi avec toute l'énergie qu'on pouvait attendre de leur zèle bien connu pour la liberté de conscience. J'entends faire leur

éloge chaque jour, et cependant on ne sait pas tout ce qu'ils ont fait en faveur de la religion dans ce pays. Que Dieu bénisse leurs louables efforts, qui, nous l'espérons, seront couronnés d'un plein succès.

«De son côté Mgr l'Archevêque de Pétra, vicaire apostolique patriarcal de Constantinople, a montré le plus vif intérêt à ces malheureux qui, par leur exil, sont devenus ses diocésains. Ses larmes coulèrent au récit de leurs souffrances; il ordonna immédiatement un quête dans toutes les églises de Constantinople, y ajouta une forte aumône et l'envoya aux exilés de Mohalitch par le religieux franciscain qui était leur curé. Ce Missionnaire pourra ainsi diminuer les privations de ceux qui seront encore vivants. Hélas! il ne reverra qu'une faible portion de son troupeau; il ne trouvera plus dix enfants dont les Turcs ont fait des esclaves; il n'entendra que des gémissements autour de lui; mais aussi il aura la consolation de voir que des tortures si longues ne peuvent arracher le désaveu de la foi catholique à des femmes et à des enfants.

« Agréez, Monsieur le Comte, etc.

HILLEREAU.

Nous apprenons que le gouvernement turc, instruit des violences exercées sur ces malheureuses familles albanaises, a envoyé un agent à Mohalitch, pour sauver celles des victimes qui pouvaient encore être secourues.

Cinq Prêtres de la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée, sont partis pour les Missions du Haut-Canada. Ce sont MM. Malloys, Bermond, Chevallier, Ryan et Faraud.

Lyon, impr. de J. B. Pelagaud

MISSIONS DES ÉTATS-UNIS.

Les Pères du Sixième Concile de Baltimore à MM. les Directeurs de l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

« Les Pères du sixième Concile provincial de Baltimore ne pouvaient clore leurs graves et laborieuses sessions, sans exprimer leur vive admiration des succès merveilleux qu'obtient partout votre Société, et sans vous offrir l'hommage de leur reconnaissance et de celle de tous les fidèles commis à leurs soins. Ils n'ont pas oublié que les besoins de leur Eglise naissante ont fait naître cette grande Œuvre, que c'est à votre industrieuse charité qu'ils sont redevables des progrès étonnants de la Foi dans les Etats-Unis, et que si leur vénérable métropolitain préside aux délibérations et dirige les conseils de vingt-deux de ses frères, c'est par vous qu'il contemple cette réunion admirable qui rappelle les beaux jours de l'Eglise. N'était-il pas touchant, Messieurs, de voir réunis autour du même autel vingt-trois prélats et plus de cinquante prêtres, n'ayant tous qu'un cœur et qu'une âme, animés par le même esprit de force et de vérité, se partageant leurs peines et leurs espérances, et s'animant à combattre sous le vieil étendard que le successeur de Pierre montre encore, après dix-huit siècles, à toutes les nations avec une vigueur toujours nouvelle ?—Ce spectacle nous a souvent

attendris, tellement il est étrange dans le siècle et le pays où nous vivons ! L'Eglise souffre dans les contrées civilisées, elle y est à la gène : les successeurs des Apôtres ne pourraient s'y rassembler sans exciter les craintes ou même les menaces des puissances de ce monde. Ici nous ne sommes que d'hier, nous sortons à peine de notre enfance, et nous rendons en commun et publiquement notre témoignage à la Foi, à la discipline de notre sainte Religion ! Nous avons sans doute ici plus qu'ailleurs nos fatigues et nos sollicitudes, car nous avons accepté l'héritage que Jésus-Christ a laissé à ceux qui promettent de le suivre. Notre position unique au milieu de tant d'opinions divergentes, de tant de sectes qui divisent et déchirent les lambeaux épars de l'Evangile tel qu'elles l'ont fait, nous expose au fanatisme des préjugés, au mépris de l'indifférence, aux attaques et même aux persécutions passagères de certains ennemis, aveugles et acharnés. Mais que leur a-t-il servi de brûler deux ou trois édifices consacrés à notre culte? La flamme qui dévorait les temples du Seigneur, réveillait en même temps ceux qui ne pensaient plus à l'existence de la vieille société chrétienne, et ils se sont demandé avec étonnement ce qu'elle était et ce qu'elle avait fait pour mériter d'être ainsi vouée aux malédictions, à l'ostracisme d'une intolérance qui se dit religieuse. L'on dirait qu'une cause mystérieuse et providentielle agit sur les esprits qui n'ont pas fait un pacte avec le mensonge, et que le bon sens et la pénétration de nos concitoyens entrevoient, dans ce conflit de symboles et de croyances, que l'intelligence humaine a besoin de l'intelligence divine pour guide et pour repos. Dieu doit parler par lui-même ou par des organes infaillibles, pour que l'homme *puisse* croire. L'erreur a parcouru le cercle des métamorphoses possibles, elle ne peut plus varier.

« Notre marche est sûre, paisible et pleine d'avenir,

mais nous ne saurions vous cacher, Messieurs, que nos besoins se multiplient à mesure que nous avançons, qu'il n'y a pas un seul diocèse qui soit affranchi des liens de l'enfance, et que si nous nous réjouissons du bien dont vous avez été la source vivifiante, il en reste encore plus à faire. — En 1810, l'église des Etats-Unis n'avait pour temples que des cabanes. Les plus vieux diocèses sont donc encore jeunes, et sont bien loin d'avoir acquis assez de force pour marcher sans appui. Séminaires, colléges, cathédrales, églises, maisons religieuses, presbytères, asiles pour les orphelins des deux sexes, hôpitaux, écoles gratuites, ornements du culte, tout, en un mot, était à créer. Il n'y a pas encore un quart de siècle que Dieu vous suscita pour devenir les pères nourriciers de toutes les Missions catholiques! Les Rois, dans un temps, se glorifiaient de ce titre et de ce privilége. Il a passé de leurs mains à celles du pauvre, et vous êtes leurs économes fidèles. Jetez vos regards sur notre partie du Nouveau-Monde; comptez les croix qui montrent partout le symbole du salut. L'œuvre est solide, permanente, à l'abri des vicissitudes de toutes les entreprises que la charité a formées dans l'Orient. Elle n'est pas, il est vrai, arrosée par le sang des martyrs, mais elle ne cesse pas de l'être par la sueur de ses prêtres infatigables. Nous pensons, et notre pensée n'est pas trop hasardée, que la Providence nous réserve une mission spéciale, et que les desseins de Dieu sont grands et magnifiques pour notre existence future, et comme nous ne sommes encore qu'au point du départ, que l'émigration de l'Europe est toujours incessante et plus nombreuse, que nos ouailles sont en général de ces pauvres à qui l'Evangile doit être sans cesse annoncé, que de l'éducation chrétienne des enfants dépend notre sort, que nous n'avons pour ressources que l'aumône qu'on nous envoie, nous pensons, dis-je, que,

comme pasteurs, nous devons à nos faibles troupeaux de vous exposer leur détresse. Jamais époque n'a été plus importante et plus critique : c'est celle de notre développement, c'est celle où tous les esprits droits et généreux se tournent vers nous, c'est celle de l'action et du combat. En continuant à nous soutenir, vous jouirez plus tôt du triomphe de la foi catholique, vous nous encouragerez à persévérer jusqu'à la fin, vous sèmerez dans un champ qui porte déjà des fruits avec abondance, et peut-être qu'un jour vous recueillerez ce que vous nous avez prêté. Témoins de la vérité divine, nous sommes aussi les témoins naturels, les interprètes sûrs des besoins qui nous pressent.

« Pour répondre à votre appel, Messieurs, nous recommandons, dans la lettre pastorale du Concile aux pasteurs et aux fidèles, l'établissement de votre Société dans tous nos diocèses. Nous nous hâtons de concourir à votre bonne œuvre, de vous témoigner combien nous en apprécions les bienfaits. Nous prions Dieu, par la miséricorde de Jésus-Christ, de verser sur vous l'abondance des dons de son Esprit-Saint, et de vous accorder la récompense promise aux prophètes et à ceux qui par leur charité participent à leur ministère.

« Agréez, Messieurs, l'assurance de l'estime, de la vénération et de la gratitude des Pères du sixième Concile provincial de Baltimore.

Vos dévoués serviteurs,

Signé : † Samuel, Archevêque de Baltimore;
† Michel, Evêque de Mobile, Promoteur du Concile ;
F. Lhomme, secrétaire du Concile.

MISSIONS DE L'OCÉANIE CENTRALE.

MISSION DE LA NOUVELLE-CALÉDONIE.

Nouvelle-Calédonie, le 1er octobre 1845.

Lettre du R. P. Rougeyron, Missionnaire apostolique, au T. R. P. Colin, Supérieur-général de la Société de Marie.

« Mon très-révérend Père,

« Nous voilà donc, depuis plus de vingt mois, sur cette terre de la Nouvelle-Calédonie, que nos géographes ont représentée sous de si noires couleurs, mais qui a aussi ses charmes, lorsqu'on la considère avec des yeux de Missionnaire. Quoique nous soyons restés sans presque aucune ressource et sans défense, dans un pays dénué de tout, chez un peuple féroce et antropophage, rien de fâcheux ne nous est arrivé, grâce à la divine Providence, qui veille d'une manière si particulière sur les envoyés de Jésus auprès des nations sauvages. Votre cœur, très-révérend Père, si plein de sollicitude et de tendresse pour vos enfants, a plus souffert

que nous-mêmes de l'isolement où nous sommes demeurés jusqu'à ce jour. Veuillez donc maintenant partager notre joie, et nous aider à remercier Marie de sa protection.

« Vous désireriez beaucoup de détails sur cette grande île que nous habitons. Bien que je vive au milieu de son peuple depuis assez longtemps, je ne suis pas encore assez instruit de ses usages et de ses mœurs, pour les décrire. J'admire beaucoup nos savants voyageurs, qui, pour avoir rencontré quelques sauvages sur un rivage isolé, échangé avec eux quelques paroles, ou, si vous le voulez, assisté à une ou deux de leurs fêtes, de retour dans la patrie, publient les relations les plus intéressantes sur les coutumes, la religion et la langue des peuplades qu'ils ont visitées dans leurs courses lointaines. Je ne puis les imiter, car il me semble qu'il faut plus d'investigations pour découvrir la vérité sur toutes ces choses.

« Le dialecte Calédonien m'a semblé fort difficile, tant à cause de son génie tout différent de nos langues d'Europe, qu'à cause de sa prononciation. Seuls Européens dans cette île, sans interprète, sans grammaire, sans vocabulaire, car je ne puis donner ce nom à la série de mots qui ont été publiés, puisqu'elle n'a rien d'exact, nous avons eu d'énormes difficultés à vaincre. Depuis trois mois seulement, nous commençons à balbutier en calédonien et à faire quelques petites instructions.

« Du reste, nous avons été obligés de négliger souvent l'étude pour viser au plus pressé, qui était de ne pas mourir de faim. Nos provisions pour cinq personnes étaient peu considérables : un baril de salaison et

trois barils de farine. Nous ne pouvions pas trop compter sur des échanges avec les naturels, car nous avions peu d'effets à leur céder, et nos Calédoniens avaient encore moins à nous vendre. Ce n'est pas que ce pays soit aride et impropre à la culture, comme l'ont avancé certains voyageurs ; outre ses sites d'une grande beauté, il ne manque pas de plaines très-fertiles, qui pourraient nourrir une multitude d'habitants. Mais mille causes, et surtout la paresse, réduisent les indigènes de la Nouvelle-Calédonie à la plus extrême misère. Ils cultivent, et même fort bien, avec le secours d'un morceau de bois poitu ou avec leurs ongles, mais ils cultivent peu et jamais en raison de leurs besoins. L'arbre à pain se trouve dans quelques parties de l'île, sans qu'ils sachent en tirer parti. Vraiment ils sont arriérés de trois siècles et plus sur les peuples des îles Tonga et Ouvea, bien qu'ils ne soient pas sans intelligence. Ils ont aussi des cocotiers, mais souvent ils les détruisent dans leurs funestes guerres. C'est bien un peuple enfant et sans prévoyance. Ont-ils fait une récolte abondante? on dirait qu'elle leur pèse. Ils appellent des voisins de dix à douze lieues à la ronde, pour s'en débarrasser plus vite, et leur festin dure autant que leurs provisions ; de sorte que pendant les trois quarts de l'année ils n'ont rien à manger. Leur nourriture consiste alors en quelques poissons, coquillages, racines et écorces d'arbres ; quelquefois ils mangent de la terre, dévorent la vermine dont ils sont couverts, avalent avec gloutonnerie les vers, les araignées, les lézards, etc... Je ne sais comment ces malheureux peuvent vivre pendant les neuf à dix mois de disette, et comment eux, qui se repaissent de la chair de leurs ennemis vaincus, ne se font pas la chasse, ne s'entr'égorgent pas pour assouvir la faim qui les dévore.

« Nous ne pouvions donc attendre que peu de secours des naturels ; et d'ailleurs, ne voulant pas tenter la Providence, nous nous sommes mis à gagner notre pain à la sueur de notre front. Il nous fallait un four, pour tirer parti de notre farine, nous fûmes réduits à aller chercher la terre glaise à une lieue de notre habitation, puis à façonner des briques, à les faire sécher et cuire. Ensuite il fallut creuser un puits ; la pierre, la chaux, pour le bâtir, étaient encore à une lieue ; de là la nécessité de nous construire une embarcation pour le transport de ces matériaux.

« D'un autre côté nous avions à faire à un peuple, qui en apprendrait souvent à plusieurs de nos filous d'Europe ; il devenait de plus en plus importun et hostile ; c'étaient tous les jours de nouveaux vols, exécutés avec une adresse vraiment surprenante. Pour y mettre un terme, nous fûmes obligés d'entourer notre habitation et notre jardin d'une forte haie palissadée. Dès lors nous sommes restés plus tranquilles. Mais voici un nouvel embarras ; notre première maison tombait en ruines, les bois en étaient vermoulus, nous l'avons reconstruite en pierres. Enfin il nous a fallu, dès le commencement, défricher un terrain assez vaste, bêcher notre jardin, semer force graines. Humainement parlant, tout cela était un peu pénible pour nous ; mais quelle force ne puisions-nous pas dans ce souvenir, qu'avant de commencer son ministère apostolique, N. S. J. C. avait daigné se faire ouvrier dans l'humble boutique de saint Joseph ! D'ailleurs nous étions encouragés par l'exemple de Mgr l'Evêque d'Amata ; toujours le premier au travail, il s'était fait le manœuvre du bon frère Jean. Que de fois je l'ai vu plier sous le poids de l'oiseau ! sa gaîté était toujours la même, et

sa foi admirable. Le frère Blaise est resté malade pendant sept mois, des suites d'une chute ; à mon tour je l'ai remplacé.

« Je ne pensais peut-être pas en quittant la France, que j'allais à la Nouvelle-Calédonie planter des choux et enfiler des perles : eh bien ! j'ai fait l'un et l'autre (1). Y aurait-il donc quelque ministère vil et méprisable dans la maison de Dieu, lorsqu'on l'exerce en vue du salut des âmes? Le bon P. Viard luttait de dévouement avec Mgr Douarre ; mais comme son expérience et sa connaissance de l'idiome parlé par quelques étrangers résidant ici, le mettaient à même de s'occuper d'une manière plus directe de l'œuvre de la Mission, il faisait plus souvent des courses parmi les tribus, et ces visites n'ont pas été sans heureux résultats ; il se livrait aussi avec ardeur à l'étude de la langue calédonienne, et il nous était en cela d'un grand secours.

« Ainsi, mon révérend Père, depuis vingt mois nous travaillons sans relache, et encore nous n'avons pas réussi à nous créer des ressources suffisantes. Au moment de nos plus grands besoins, notre jardin a cessé de produire, par suite de la sécheresse. Que Dieu soit béni ! cette épreuve n'a fait qu'accroître notre confiance en sa providence ! Nous achetâmes alors un champ d'ignames ; nous nous étions bien fatigués à les arracher, et au moment où nous allions les emporter à notre demeure, le chef qui nous les avait vendues, envoya une troupe de bandits qui nous les enlevèrent sous nos yeux. En un instant elles avaient toutes disparu.

---

(1) « Nous trouvant dans la dernière nécessité, nous avons défait deux *Pates* en perles, et avec cette espèce de monnaie nous avons pu nous procurer des vivres pendant six mois.

Plus tard, nous avons nous-même planté des ignames ; mais notre récolte a manqué faute de pluie.

« Que faire alors pour ne pas mourir de faim ? Acheter ; nous l'avons fait, tant que nous avons eu des objets d'échange, et que les naturels ont eu de quoi nous vendre. Il nous a fallu ensuite aller de porte en porte pour demander quelques racines, et encore n'en avons-nous pas trouvé dans notre voisinage. Plusieurs jours de suite, nous n'avons rien pris avant trois heures du soir, nous n'avions quedes racines d'herbes, et encore pas à satiété. Plus d'une fois nous avons envié la nourriture que les hommes les plus nécessiteux d'Europe dédaignent souvent.

« Mais le Dieu qui nous a conduits jusqu'aux portes de la mort, nous en a toujours retirés d'une manière touchante. Permettez-nous de vous citer quelques traits. La veille de la Toussaint, nous avions épuisé nos dernières provisions. Le F. Blaise s'inquiétait fort pour le jour suivant : « Que mangerez-vous demain, nous di-« sait-il, vous jeûnerez ? — Eh oui ! lui répondîmes-« nous, nous avons grand besoin de faire pénitence, « l'occasion ne saurait être plus favorable. » Le lendemain, comme je craignais que le jeûne ne se prolongeât trop, j'allai au jardin arracher quelques troncs de choux ; c'était tout ce qui nous restait. Déjà le frère se mettait en mesure de les faire cuire, lorsque la Providence nous envoya quatre ou cinq personnes chargées de vivres.

« Un autre jour, c'était celui de la fête de saint François Xavier, nous étions réduits à la même extrémité, et nous n'avions devant nous qu'un avenir affreux ; nous venions d'être délaissés par la tribu qui jusque-la nous

avait fourni des aliments ; personne ne venait plus rien nous vendre. Il fallait donc nous résigner à mourir. Mais non, le Missionnaire ne peut pas mourir de faim ; il meurt épuisé de fatigues en courant après les âmes égarées, ou sur l'échafaud en confessant la divinité de J. C. Celui qui nourrit les oiseaux du ciel, ne laissera pas périr le serviteur qui s'est exposé à tant de privations pour sa gloire. Aussi notre épreuve ne fut-elle pas de longue durée. Ce jour-là même, des sauvages inspirés, je n'en doute pas, par l'Apôtre des Indes et par nos bons anges, vinrent de trois lieues nous vendre d'abondantes provisions. Ce qui vous fera reconnaître en cela le doigt de Dieu, c'est que ces indigènes étaient d'une tribu ennemie de la nôtre, qu'ils se présentaient à nous pour la première fois, et précisément au moment de notre plus grande nécessité. A la vue de cette nourriture providentielle, j'échangeai un regard avec Mgr d'Amata, et nos larmes coulèrent en abondance. Qu'elles étaient douces ces larmes ! c'était la reconnaissance qui les faisait verser. Oui, dans les Missions chez les sauvages, mille choses viennent ranimer la foi et l'amour du prêtre. Dieu est partout, je le sais ; mais il fait sentir d'une manière plus frappante sa puissance et sa bonté sur ces plages lointaines, où nous sommes exilés pour sa gloire.

« Il faut bien qu'il en soit ainsi ; sans cela que deviendrions-nous, pauvres prêtres, perdus au sein des mers, dans ces îles sauvages et à la discrétion de peuples féroces ? Mais notre grande consolation et notre force sont dans la prière. D'ordinaire on prie mal, parce qu'on manque de confiance ; et il est assez difficile, je l'avoue, de ne compter nullement sur sa propre industrie et sur la puissance de ceux qui nous protègent, mais de tout attendre de Dieu seul, lorsque l'on se voit

entouré de secours humains. Pour nous, dans notre isolement et notre détresse, qu'il nous était aisé de nous écrier avec cette foi qui pénètre les cieux : *Dominus firmamentum meum, et refugium meum, et liberator meus*. Ps. 17 (1). Ce n'est qu'à la Nouvelle-Calédonie que j'ai su dire : *panem nostrum quotidianum da nobis hodie* (2) ; c'est que jamais je n'avais senti aussi bien qu'ici et la puissance de Dieu et ma faiblesse.

« Le 13 août dernier, nous eûmes un instant de consolation ; un bâtiment parut en rade, nous crûmes nos misères finies. Hélas ! ce n'était pas le navire si désiré ; celui-ci portait le pavillon américain, et comme il était en mer depuis fort longtemps, il ne nous laissa que peu de ressources. Notre dénuement devint bientôt plus grand que jamais ; nous étions même aux abois, lorsque le P. Viard se rappela qu'un chef de tribu qui habitait à quinze lieues, lui avait donné, quatre mois auparavant, un champ d'ignames pour gagner nos bonnes grâces.

« Nous n'osions pas espérer que ce chef fût resté si longtemps fidèle à sa parole, qu'il eût conservé pour nous des ignames sur lesquelles nous n'avions jamais compté, lorsque nous avions vu d'autres naturels venir nous dérober les fruits qu'ils nous avaient vendus. Mais la faim nous pressait, et Mgr d'Amata nous conseillait de partir. Vraiment, qui n'admirerait les soins de la Providence ! Le chef en question nous fit un accueil amical, et nous montra le champ d'ignames, qui était resté intact, tandis que depuis longtemps la tribu avait épuisé ses ressources. Il fit arracher ces fruits, et les fit transporter dans notre barque. Il poussa la générosité

(1) Le Seigneur est mon appui, mon refuge et mon libérateur.

(2) Donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour.

plus loin, il nous donna encore des cocos ; mais comme ces derniers étaient *tapous*, il s'adressa à son fils, petit enfant de sept à huit mois , le priant de lever cet interdit. Un signe que l'on fit faire à l'enfant, fut la marque de sa volonté, et nous partîmes, après avoir fait des présents à ce chef, emportant avec nous d'abondantes provisions.

« Nous n'étions de retour de cette excursion que depuis trois jours, lorsque parut en rade la corvette française *le Rhin*, c'était le 28 septembre 1845. Je n'essaierai pas, mon révérend Père, de vous dire notre joie, lorsque nous vîmes arborer le drapeau national ! Nous allions trouver des amis, des frères, des sauveurs ! ce moment vaut bien des épreuves. Je ne saurais assez louer le digne commandant du *Rhin*, M. Bérard, ainsi que son état major; ils ont subvenu à tous nos besoins avec une générosité vraiment prodigieuse.

« Je ne crains pas de le dire, M. Bérard a eu pour nous les soins et la tendresse d'une mère ; il s'est montré d'un rare dévouement pour le bien de la Mission. Voilà notre sort vraiment changé, et le *Rhin*, en nous quittant, nous laisse en abondance des vivres pour un an ! Béni soit le navire de la patrie ! et que le ciel daigne rendre au centuple à son commandant, à ses officiers et à tout son équipage, les biens dont ils nous ont comblés ! Ils peuvent compter que leur souvenir ne s'effacera pas de nos cœurs !

« Quoiqu'il en soit de nos privations jusqu'à ce jour, ne pensez pas, mon révérend Père, que la mélancolie se soit emparée de nous ; il ne nous est jamais venu à l'idée d'avoir du regret de notre sacrifice. La paix de l'âme, la gaîté, l'union ont toujours régné parmi nous. Pouvions-nous, du reste, ignorer qu'avant de monter sur le Tha-

bor, le chrétien doit suivre Jésus sur le Calvaire ? Nous savions aussi que la croix est un présage d'heureux succès, que l'épreuve est le cachet des œuvres de Dieu, et qu'un édifice spirituel, quel qu'il soit, doit être bâti sur le fondement solide des souffrances ! Que nos misères se renouvellent, que d'autres plus pénibles surviennent encore, qu'importe, si à ce prix nous devons conquérir les âmes qui nous sont confiées ?...

« Puisqu'il me reste encore un peu de temps avant que *le Rhin* ne mette à la voile, j'en profite pour vous donner quelques renseignements sur nos Calédoniens. Ces petits détails, que je completterai plus tard, vous fourniront l'occasion de reconnaître de plus en plus que nous avons une Mère, qui, du haut du ciel, veille sur nous avec la plus tendre sollicitude.

« Les peuples de la Nouvelle-Calédonie, comme tous les Océaniens que nous connaissons jusqu'à ce jour, se distinguent par une grande hospitalité, qui fait que tout est en commun. Cette pratique paraît fort bonne, mais en réalité elle a d'assez tristes conséquences, car elle entretient ces peuples dans leur incroyable paresse, en les portant à compter sur les ressources des autres. Ils ne refuseront jamais ce que vous leur demanderez, ce serait un crime ; ils accompagneront même leur don de paroles flatteuses, mais au fond de l'âme ils se dessaisissent à regret, et parce qu'ils ne peuvent faire autrement (1).

(1) « Une seule remarque vous prouvera combien ces sentiments manquent de sincérité. A la mort d'un Calédonien, ses parents et ses amis se réunissent pour se lamenter près du lieu où le cadavre doit être pleuré. L'on désigne des pleureurs d'office ; d'ordinaire ce sont des femmes. Mais il n'y a que feinte et hypoorisie dans ces larmes Après les gémissements et les sanglots, vous entendez les mêmes personnes éclater en rires et en cris de joie. Non, il n'y a ni tendressee, ni affection dans ces cœurs, qui n'ont pas encore reçu le don de la charité.

« En revanche, ils sont fort pillards comme je vous l'ai déjà dit ; ce qui n'est pas surprenant, vu leur complète indigence. Aussi le moindre objet les tente-t-il. Si nous n'avions pas usé, surtout dans le commencement, d'une surveillance continuelle, ils nous auraient bientôt réduits au même dénuement qu'eux. Cependant nous n'avons pas eu des pertes bien considérables ; et je dois dire à l'honneur de nos Calédoniens, que sur ce point ils ont déjà fait bien des progrès. Lorsqu'il fut question d'aller occuper notre nouvelle maison, distante d'une demi lieue de l'ancienne, nous les chargeâmes du transport de nos effets, et il ne nous a rien manqué, sinon peut-être une chemise. Ils commencent à devenir hommes, espérons que bientôt ils seront de bons chrétiens.

« Le principe de la loi salique est en vigueur à la Nouvelle-Calédonie ; les seuls aînés mâles sont reconnus chefs après la mort de leur père. Du reste, ces rois sont à peu près sans influence, et une des causes auxquelles il faut l'attribuer, est, je pense, leur trop grand nombre; il n'est pas de si petit hameau qui n'ait le sien. J'admire, au contraire, combien nous sommes parvenus à nous faire respecter même des chefs, au point que l'un de nous serait capable de mettre en fuite des milliers de sauvages. Comme leur île n'avait presque pas été visitée par les Européens, ils ont encore une grande idée des Blancs. Ils nous attribuent la puissance sur le vent et la pluie. Le ciel, selon eux, est la terre que nous habitons, et ils l'ont conclu parce qu'ils voyaient nos navires à l'horison toucher le ciel.

« Les femmes surtout ont besoin que la Religion vienne les arracher à leur esclavage et à leur avilissement. Comme chez toutes les nations que l'Evangile n'a

pas civilisées, elles rampent ici aux pieds de l'homme qui les tyrannise. A elles est dévolue la charge de porter les fardeaux, d'aller chercher la nourriture, d'avoir soin des champs, une fois qu'ils sont défrichés. Elles ont la plus grande part aux travaux, et la plus petite aux douceurs du ménage. Y a-t-il un bon fruit à manger ? aussitôt le mari le fait *Tapou*, et s'il est permis à l'épouse d'être témoin du dîner de son mari, c'est à condition qu'elle n'y touchera pas, autrement elle serait punie de mort. Si elle tombe malade, elle est à l'instant expulsée de la famille, elle couche à la belle étoile ou sous quelques branches plus ou moins bien entrelacées ; il faut qu'elle reste là exposée aux injures de l'air et de la pluie. Sur le moindre soupçon, pour une simple désobéissance à son mari, celui-ci entre en fureur, et la traite avec une barbarie incroyable ; quelquefois il lui brise le crâne avec une pierre, et bientôt arrivent de prétendus chirurgiens, qui lui déchirent les chairs avec des coquillages. C'est un spectacle à faire frémir.

« Je crois cependant les Calédoniens naturellement moins cruels qu'une telle conduite ne le ferait penser. Quoiqu'ils soient antropophages, ils ne tuent jamais un homme précisément pour s'en nourrir ; ils dévorent seulement leurs captifs. C'est une victoire et un trophée pour eux d'avoir mangé un ennemi, car sa mémoire est à jamais flétrie. Depuis notre séjour dans cette île, une vingtaine d'individus ont été tués et mangés dans notre voisinage. J'ai vu de mes propres yeux un morceau de chair humaine rôtie ; c'était un morceau de la main, et l'on avait eu soin de l'envelopper d'une feuille, pour en mieux conserver le jus et l'odeur. Il n'est pas rare de fouler aux pieds les ossements de malheureux ainsi égorgés. Nos sauvages se font des guerres cruelles,

et lorsqu'ils savent qu'un de leurs ennemis se rend dans quelque lieu, ils vont se cacher près de la route, et se précipitent sur leur victime avec la fureur du tigre altéré de sang.

« Que de fois nous avons été menacés et de la mort et du feu ! Ils venaient sur nous avec des lances, des casse-têtes et des frondes ; nous les entendions vociférer qu'ils allaient nous brûler dans notre maison. Rien de tout cela n'est arrivé. Nous ignorons s'ils ont voulu incendier notre demeure ; mais toujours est-il certain que plusieurs fois nous avons trouvé, à l'entour, des charbons ardents. Pourquoi avons-nous été épargnés par ces barbares ? qui a pu arrêter leurs bras si souvent levés sur nous? Leurs armes sont meurtrières, nous n'en avons vu que trop de preuves sous les yeux... et au milieu de ce peuple, nous dormons en paix, nous vivons joyeux. C'est que nous savons que Dieu est pour nous, et que la mort nous serait un gain.

« Je termine cette lettre, déjà bien longue, par le récit de trois faits, où la Providence nous a protégés d'une manière spéciale. Dans le courant de novembre 1844, un de nos voisins, d'accord avec le chef de notre tribu, nous apporta un gros poisson. Comme notre déjeûner n'avait pas été copieux ce jour-là, nous étions contents de trouver le moyen d'apaiser une fois la faim qui nous tourmentait. Mais ce festin nous coûta cher, nous étions empoisonnés, et si bien empoisonnés, qu'un chat qui avait, comme nous, mangé de ce poisson, périt le neuvième jour. Que faire en cette triste conjoncture ? Point de médecin, point de contrepoison, point de remèdes. Notre unique ressource était de nous jeter entre les bras du grand médecin, du médecin céleste. Nous le fîmes avec confiance, car on prie bien

alors. Couchés sur nos grabats, chacun dans notre petit coin, nous endurions les douleurs les plus aigües, et nous n'avions pas à nos côtés une âme charitable pour nous donner quelques légers soulagements. Notre unique remède a été du café, dont l'excellente dame Bruat avait fait cadeau à Mgr d'Amata. Nous ne doutâmes pas un instant que nous échapperions tous à cette maladie, et notre espérance n'a pas été vaine. Après trois semaines de souffrances plus ou moins vives, nous pûmes reprendre nos occupations ordinaires, et aujourd'hui nous ne nous apercevons nullement que nous ayons été empoisonnés.

« Dans le mois de juillet précédent, une affaire m'ayant appelé dans une tribu voisine, je faillis être victime de la barbarie d'un naturel. Armé d'un énorme bambou, il s'était posté derrière un arbre pour m'assaillir au passage ; il m'avait déjà frappé deux fois à la tête, sans me faire de blessure ; mais espérant être plus heureux au troisième coup, il me visait à la figure. J'avais beau me cacher derrière le fils d'un chef, rien n'arrêtait le furieux. Ne sachant plus alors comment me tirer de ce mauvais pas, je me recommandai à Marie, et, prenant mon élan, j'échappai par la fuite à mon bourreau qui ne put m'atteindre.

« Un autre jour, j'avais accompagné Mgr d'Amata dans la même tribu. A mon retour, comme il se trouvait une rivière à passer, nous priâmes des naturels de nous prendre sur leurs épaules ; ils parurent se prêter à notre demande avec un grand plaisir, et tandis qu'un homme nous portait sur ses épaules, d'autres nous tenaient par les jambes et par les bras. Tant d'empressement nous devint suspect, et, de fait, nous avions à faire à des pillards, qui fouillaient nos poches pour nous

dévaliser. Etant parvenus, bien qu'avec peine, à nous dégager de leurs mains, nous feignîmes de nous mettre à la poursuite des voleurs, mais bientôt nous vîmes les lances levées sur nos têtes ; nous leur laissâmes donc nos bourses pour garder nos vies. Un instant après, une pierre lancée avec force vint frapper l'aile du chapeau de Monseigneur. Heureusement qu'à cet instant, je m'étais courbé pour boire de l'eau du ruisseau ; comme je me trouvais dans la direction de la pierre, j'en aurais été infailliblement atteint.

« Maintenant un grand pas est fait pour le succès de cette Mission : c'était d'apprendre la langue de cette île, langue inconnue jusqu'à ces jours ; c'était de nous établir au milieu de ce peuple cannibale, brute à l'excès, qui semble avoir oublié tous les premiers principes de la loi naturelle, de ce peuple sans culte, sans temple, sans prêtre, presque sans Dieu, car ses divinités, autant que nous avons pu le comprendre, ne sont que les esprits de leurs principaux chefs, qui habitent je ne sais où. Cependant les Calédoniens croient à l'existence de leur âme, et au dogme d'une vie future.

« Je ne vous parlerai pas, mon révérend Père, des progrès spirituels de notre Mission : le P. Viard veut bien s'en charger. Le *Rhin* va partir, et emmène ce cher confrère que réclame Mgr Pompallier. Que cette séparation nous est sensible ! quel vide affreux elle fait dans nos cœurs ! combien nous allons soupirer après l'arrivée de nouveaux ouvriers qui viennent nous soulager ! Quelque saint et zélé que soit Mgr d'Amata, comment voulez-vous qu'avec un pauvre prêtre il défriche un terrain aussi vaste, qu'il éclaire ces cinquante mille Calédoniens, qui commencent à entr'ouvrir les yeux à la lumière !

« Daignez bénir votre enfant, mon révérend Père, daignez le confier à la garde de Marie, et le recommander aux prières de cette chère Société qu'il aime à la vie et à la mort.

« ROUGEYRON, *Miss. Apost.* »

Lettre du R. P. Viard, Missionnaire apostolique de la Société de Marie, au T. R. P. Supérieur général de la même Société (1).

A bord de la corvette française le *Rhin*, 27 octobre 1845.

« Mon très-révérend Père,

« Nous faisons voile pour Sydney, où nous espérons arriver après demain. Voilà vingt-deux jours que nous avons quitté la Nouvelle-Calédonie. M. Bérard, commandant le *Rhin*, était chargé de lettres pour moi, par lesquelles Mgr Pompallier me pressait de revenir sans retard à la Nouvelle-Zélande. Il m'a été bien pénible de laisser, surtout dans les circonstances présentes, Mgr Douarre et le P. Rougeyron. Je remercie la Providence qui a permis que je sois resté près de deux ans avec eux, pour me rendre témoin de leurs vertus et me faire participer à leurs mérites.

« Je vais maintenant, mon révérend Père, vous donner une idée de l'état où se trouve actuellement la Mission à la Nouvelle-Calédonie. Il paraît que la population

(1) Le R. P. Viard, rappelé de la Nouvelle-Calédonie par Mgr Pompallier, son Evêque, est arrivé à Sydney le 29 octobre 1845. La il a trouvé des lettres du S. Siége, qui le nommaient Evêque d'Orthosie et Coadjuteur de Mgr Pompallier. Son sacre a eu lieu à Sydney, le 4 janvier dernier ; et peu de jours après, il est parti avec Mgr l'Evêque de Maronée pour la Nouvelle-Zelande.

de cette île s'élève à cinquante mille habitants, dispersés sur toute son étendue. Les voyages présentent d'assez grandes difficultés, à cause des montagnes, des forêts et des rivières qui couvrent et coupent tout le pays.

« L'étude de la langue calédonienne nous eût longtemps arrêtés, sans l'heureux concours d'une circonstance assez singulière. J'ai trouvé ici des naturels qui parlent la langue de Wallis, d'où ils seraient originaires, à ce qu'il paraît. Leurs ancêtres s'étant attirés la haine d'un ancien roi, furent contraints d'abandonner leur patrie ; et, après avoir erré d'archipel en archipel, ils s'arrêtèrent aux îles Loyalty, et plus tard ils sont venus se fixer dans la Nouvelle-Calédonie, où ils se sont beaucoup multipliés. Comme ils remarquèrent, dès le commencement de notre séjour en cette île, que je parlais leur langue, ils me prirent en affection, et ils me regardent comme un de leurs amis. Un de leurs chefs m'a été d'un grand secours, parce qu'il parlait bien les deux langues.

« Si, par suite de circonstances impérieuses, nous ne nous étions pas trouvés réduits à une si grande détresse, si nous n'avions pas été obligés de nous occuper si souvent de travaux matériels, nous aurions pu avancer beaucoup l'œuvre même de la Mission. J'ai mis à profit tout le temps libre pour m'appliquer fortement à l'étude de la langue, et en peu de mois je me suis trouvé en état de traduire le *Pater* et l'*Ave* et de composer quelques cantiques.

« J'ai accompagné plusieurs fois Mgr Douarre dans les voyages qu'il a faits pour visiter les naturels, et j'ai profité de ces circonstances pour donner quelques instructions à ce pauvre peuple. Dans les premiers mois, je pus préparer au saint baptême un enfant de huit ans,

qui était dangereusement malade ; je lui imposai le nom de Joseph : peut-être que la grâce du sacrement, opérant aussi sur son corps, contribua à sa guérison, qui fut prompte. Je régénérai encore la femme du grand chef de Koko ; je lui donnai le nom de Marie, et le jour même son âme s'envolait au ciel. Quelques jours après, un petit enfant la suivait dans le sein de Dieu. Une autre fois, j'aperçus par hasard, près d'une cabane, un nouveau-né étendu sur une natte, et qui allait expirer ; j'eus le bonheur d'en faire un ange.

« Le jour de l'Assomption (1844), vingt naturels de différentes tribus, à qui j'avais appris à faire le signe de la croix et à réciter le *Pater* et l'*Ave*, vinrent chez nous pour assister à la sainte Messe. Nous éprouvâmes une bien grande joie en entendant nos Calédoniens offrir pour la première fois leurs prières au Dieu véritable. jusque là il m'avait fallu courir de côté et d'autre pour les instruire séparement dans leurs cases. Mais à partir du 1er novembre de la même année, j'ai réuni, soir et matin, un certain nombre de naturels dans la maison du chef de Ballade. En trois mois, j'ai pu leur apprendre le *Pater*, l'*Ave*, le *Symbole*, le *Décalogue* et plusieurs cantiques en l'honneur de Marie. Ils ont de l'intelligence et de véritables dispositions pour le chant. Leurs progrès auraient été plus rapides, si la construction de notre nouvelle demeure, qui était de la dernière urgence, ne m'avait obligé de suspendre mes instructions. L'habitation des Missionnaires est maintenant à *Baïao*, à une demi lieue de *Mahamata*, notre ancienne résidence.

« Notre maison finie, Mgr d'Amata m'envoya visiter les diverses tribus. Je me dirigeai d'abord vers celle de *Jeugiene*, à quinze lieues de notre habitation. J'appris en chemin que le chef de cette tribu était en guerre, et qu'il

avait tué quatre femmes. Je poursuivis ma route en toute hâte. Bientôt je vis venir à ma rencontre quelques hommes, envoyés par ce chef pour me faire connaître le grand désir qu'il avait de me parler ; il avait eu soin de me tenir prête une embarcation pour le passage de la rivière. Je le trouvai entouré de sept à huit cents Kanacks, armés de lances et de massues; il me donna force démonstrations d'amitié et de respect, et j'eus le bonheur de mettre fin à la guerre.

« Nous nous rendîmes ensuite à sa case, qui était à deux lieues de là ; durant toute la route, il m'entoura d'égards et me fit remarquer ses propriétés. Il avait eu soin de prévenir sa femme, qui vint sur le seuil de la porte pour me recevoir et me présenter son fils, enfant à la mamelle. Je le caressai et lui administrai le saint baptême, après avoir fait comprendre aux parents la grandeur de ce bienfait. Ils furent enchantés et m'offrirent des ignames et des cocos. J'allai ensuite m'asseoir sur une superbe natte, qui m'était réservée, et le chef prit place auprès de moi. Pendant qu'on préparait le repas, je m'entretins dans l'idiôme de Wallis avec mon hôte et sa femme ; le chef traduisait ensuite notre conversation aux naturels présents, qui étaient avides de savoir ce que nous disions.

« Sur leur demande, je me mis à chanter les cantiques que j'avais appris à nos catéchumènes de Ballade, et ils en furent ravis. Mon chapeau triangulaire captiva vivement leur attention ; ils voulurent le voir, le toucher ; ils me demandèrent la permission de l'emporter pour le montrer à leurs amis des autres tribus, et il ne me fut rendu qu'au bout de deux jours, après l'avoir fait voyager à plus de cinq lieues. Le crucifix que je portais sur ma poitrine les impressionna bien davantage ; ils

voulurent savoir le nom de celui qui était mort sur cette croix. Je pris de là occasion de leur annoncer N. S. J. C., et de leur raconter tout ce qu'il avait fait et souffert pour leur amour. Ils en parurent fort touchés. C'était toujours le chef qui me servait d'interprète : je ne connaissais pas encore la langue de ces Kanacks.

« Mais la nuit approchait, et je n'avais pas encore récité mon bréviaire. Je leur dis que j'allais prier le grand esprit de les rendre heureux, et ils gardèrent un profond silence. Ma prière achevée, ils me servirent des ignames cuites, des bananes et des cocos. Je fis un bon souper dont j'avais grand besoin. Il fallut ensuite recommencer la conversation, qui se prolongea fort avant dans la nuit ; puis je me retirai avec mon guide dans la case du chef où, après avoir récité le chapelet, je m'endormis tranquillement. A mon réveil, j'aperçus auprès de moi une corbeille, où se trouvaient les restes d'une jambe humaine, que nos gens réservaient pour leur déjeûner. Je fis comprendre au chef combien c'était une chose horrible de se nourrir de la chair de ses semblables; il me dit qu'il n'en savait rien, mais qu'à l'avenir il n'en mangerait plus.

« Après que j'eus fait mes prières, le chef me conduisit vers un beau champ d'ignames, et en me les montrant, il me dit : « C'est le champ de mon fils ; il t'en « fait cadeau, accepte-le par affection pour lui. » Je l'acceptai en effet avec une vive reconnaissance. Je ne pensais pas alors combien ce champ nous serait utile, lorsque, quatre mois plus tard, nous serions réduits à la dernière misère. Notre chef me fit visiter en détail ses plantations ; puis, en sa compagnie, je parcourus toute la tribu pour baptiser les petits enfants. Le lendemain je lui fis mes adieux, promettant de revenir le voir,

lorsque mon navire serait arrivé et que je pourrais lui donner des gages de mon affection pour lui et son fils. — « Si ton navire tarde à venir, me répondit-il, viens, » toi, pour nous instruire et nous tirer de notre mal- « heur. » — Il m'accompagna fort loin avec une partie des gens de sa tribu, portant son fils dans ses bras ; au moment de nous séparer, il m'exprima avec vivacité tous ses regrets, et après lui avoir renouvelé mes adieux, je me dirigeai vers Ballade, où je rentrai après neuf jours d'absence.

« Bientôt j'en repartis pour passer à l'île Balabio, où je restai deux jours, instruisant les sauvages et baptisant un bon nombre d'enfants. Les naturels me firent remarquer un énorme rocher, au pied duquel ils croyaient apercevoir des taches de sang ; c'était tout simplement des veines qui se dessinaient dans la pierre. Ils me dirent que c'était là le trône de leur dieu. Lorsqu'un Kanack meurt, disent-ils, son âme se rend à Balabio pour y être jugée ; elle est bien accueillie par le Dieu si elle s'est conduite avec sagesse, mais il la punit rigoureusement si elle s'est mal comportée. Près de ce rocher, se trouve un arbre très-ancien et très-touffu, dont le feuillage sert de sanctuaire à la divinité. De Balabio je me rendis par mer à Arama, où je reçus un accueil favorable, surtout de la part du chef, qui fut sensible à ma visite. Dans ces diverses courses, j'ai baptisé environ deux cent soixante-dix enfants, dont un bon nombre est déjà allé au ciel prier pour le succès de cette Mission.

« Aujourd'hui, il me semble qu'un heureux changement s'est déjà opéré parmi les Calédoniens ; ils sont moins voleurs, leurs guerres sont moins fréquentes ; ils commencent à comprendre le motif qui nous a conduits au milieu d'eux ; nos confrères sont bien reçus partout.

L'élan est donné, et ce peuple, en général, a le désir de se faire instruire. Déjà nous avons jeté la divine semence sur plusieurs points de l'île ; nous comptons même un petit nombre de disciples suffisamment préparés au saint Baptême ; il en est beaucoup qui connaissent les vérités indispensables au salut ; d'autres, plus nombreux encore, savent les prières les plus importantes. Ainsi, mon révérend Père, la moisson blanchit, mais où sont les ouvriers pour la recueillir?

« Mgr Douarre et le P. Rougeyron ont commencé leurs courses apostoliques le jour de la fête des SS. apôtres Pierre et Paul. Ils doivent posséder maintenant une jolie chapelle. M. Bérard a fourni les principaux bois pour sa construction, et les ouvriers de la corvette le *Rhin* y ont travaillé. Aujourd'hui, nos confrères ont la consolation de posséder N. S. près de leur demeure, et d'offrir tous les jours le saint sacrifice ; bonheur que nous ne pouvions goûter autrefois que le dimanche, faute de pain et de vin. Ah ! mon révérend Père, c'était bien là la plus pénible des privations. Ce qui adoucissait, cependant, notre juste douleur, c'était la pensée que nos confrères ne montaient jamais à l'autel sans faire mémoire de nous et des peuples qui nous étaient confiés.

« Daignez agréer, etc.

« VIARD, *Provic. apost.* »

MISSION DE TONGA.

Lettre du R. P. Calinon, Missionnaire apostolique, au T. R. P. Colin, Supérieur de la Société de Marie.

Ile Tonga-tabou, octobre 1845.

« Mon très-révérend Père,

« Les lettres que vous avez reçues de Tonga, vous ont tout dit sur cette mission, tout, excepté les souffrances de ceux qui la dirigent. Persuadés que les croix sont plus méritoires quand elles sont connues de Dieu seul, et peut-être dans la crainte de trop affliger votre cœur paternel, nos confrères ont voilé leur détresse d'un silence généreux, ils vous ont laissé les joies de l'espérance, et ils ont gardé pour eux le secret d'une situation qui les tue. Pour moi, je ne suis pas libre de les imiter : vos ordres formels m'imposent d'autres devoirs. Vous m'avez dit, en me bénissant pour la dernière fois : « Rappelez-vous que je dois et que je veux tout connaître, le faible aussi bien que le fort de nos Missions. » Eh bien, mon très-révérend Père, vous saurez tout, vous saurez le génie exceptionnel des peuples que nous sommes appelés à évangéliser, les divers obstacles qu'ils opposent à nos travaux, les peines et les privations que vos enfants supportent dans ces îles.

« L'état habituel des peuples de l'Océanie est une extrême pauvreté ; leur caractère dominant est l'indolence et la paresse ; l'usage le plus remarquable parmi

eux est une hospitalité poussée si loin, qu'elle ne trouverait de modèle dans aucune de nos contrées d'Europe.

« Pour ce qui est de la pauvreté, ils logent dans des cases, consistant en une toiture de feuilles, supportée par des pieux ; elles sont toujours si basses qu'il faut se courber pour y entrer, et quelquefois pour s'y tenir debout. Ces cases, qui représentent un carré de douze à vingt pieds, ne forment jamais qu'une seule pièce, et sont en général ouvertes dans tout leur contour. Le mobilier des plus riches se compose d'un plat en bois pour faire le kava, de quelques noix de coco vides pour contenir l'eau ou l'huile, de quelques nattes étendues sur le sol pour s'asseoir ou dormir, d'une ou deux haches avec un instrument aratoire venant d'Europe, quelquefois d'un fusil ou d'armes en bois à la façon du pays. Une cabane de ce genre n'est pas toujous habitée par une seule famille, car tous ne se donnent pas la peine de bâtir. Il est beaucoup d'indigènes qui vont sans façon s'installer chez leurs parents ou leurs voisins, dont ils partagent les vivres, s'il y en a, aussi bien que le couvert ; chose qui doit vous sembler étrange en France, mais qui jamais ne souffre ici aucune difficulté.

« Le vêtement de nos naturels est assorti à leur logement ; il consiste, comme vous le savez déjà, en une bande de *tape* (1), qui les couvre de la ceinture au genou.

---

(1) « La *tape* est une espèce d'étoffe, fabriquée avec l'écorce d'un arbrisseau qui ressemble à une grosse plante de chanvre. Chaque écorce est battue séparément, jusqu'à ce qu'elle atteigne l'étendue et la finesse d'un mouchoir ; on les colle ensuite les unes aux autres, de manière à n'en former qu'une seule pièce, qui a souvent soixante aunes de long sur trois ou quatre de large. Avec les dessins en couleur rouge dont on ne manque pas de l'embellir, la *tape* ressemble assez à du gros papier de tapisserie légèrement gommé.

Cette espèce d'étoffe est de peu de durée, ne suppote pas le lavage et se dissout à l'eau à peu près comme le papier. Malgré son peu de valeur et la facilité de la fabrication, elle n'est rien moins qu'abondante, et l'on voit même des chefs qui n'osent paraître en public, parce qu'ils n'ont pas une *tape* convenable pour se couvrir.

« Ici la base de la nourriture est l'igname, le fruit à pain, le taro, la banane, le porc, le chien, le chat et la poule. Le poisson pourrait aussi fournir de grandes ressources dans plusieurs localités. Si ces divers comestibles abondaient, la vie serait assez facile ; mais pour cela il faudrait un certain travail, et surtout un certain ordre économique, ce à quoi les indigènes ne peuvent se résoudre, soit à cause de leur indolence naturelle, soit à cause de leur système d'hospitalité, soit en un mot parce qu'ils sont des sauvages. En somme, les aliments sont rares dans ces régions, au point que le sentiment de mes confrères, comme le mien, est que les rois de ces archipels croiraient vivre dans l'opulence, s'ils pouvaient faire, toutes les vingt-quatre heures, un repas comme celui qu'on ferait en France avec des pommes de terre. S'il en est ainsi des rois, vous comprenez quel doit être le sort du peuple. La faim est réellement son plus grand fléau, et nous sommes convaincus qu'elle abrége la vie d'un grand nombre de Kanacks.

« Cette extrême indigence des peuples de l'Océanie ne vient pas de la stérilité du sol ; on trouverait peu ou plutôt point de terres en France comparables à celles-ci pour la fertilité. Elle ne vient pas non plus de la stupidité des habitants ; outre qu'ils ont une intelligence remarquable pour des sauvages, ils entendent très-bien la culture de leurs plantes. Cette pauvreté et cet état habituel de famine sont, comme je l'ai déjà insinué, le

résultat de la paresse et le fruit d'une hospitalité qui dégénère en spoliation.

« La paresse va si loin chez les naturels, qu'ils sont couchés au moins la moitié du temps ; ils passent le reste assis, même pour cultiver la terre. On ne les surprend jamais debout, sinon quand ils marchent, et ils ne font jamais un pas dans le simple but de se promener. Si vous entrez dans quelque case, vous trouvez toute la famille désœuvrée, et très-souvent endormie. On se réveille pour vous recevoir, mais on ne se lève pas toujours, ou l'on se recouche avant la fin de la visite. Viennent-ils vous voir, il leur arrive assez souvent de se coucher chez vous, et même de s'y endormir jusqu'au lendemain. Trouver cela inconvenant serait vouloir passer pour un homme mal élevé. Quand on vous fait grâce du sommeil, on vous dit du moins en partant que l'on va se coucher, et, dans le bon genre, vous devez répondre que c'est bien. La formule ordinaire de politesse en abordant quelqu'un, est de lui dire : *malo e mohe*, *courage à dormir*.

« Néanmoins, la pesanteur des esprits n'est pas chez ces peuples en rapport avec l'engourdissement des corps ; ils ont une pénétration naturelle qui annonce de l'aptitude pour les sciences ; leurs discours, leurs chants, leurs danses, etc. attestent une capacité supérieure à celle des gens de vos campagnes. Ils font dans les arts de certaines choses, des armes, par exemple, des édifices, et surtout des embarcations admirées des étrangers pour leur élégance et le fini du travail ; seulement ils y emploient vingt fois plus de temps que n'en mettraient des ouvriers européens.

« L'hospitalité, placée chez nous au rang des vertus chrétiennes, ne mérite pas ici ce nom ; car, outre qu'elle

n'est pas dans le cœur, elle est évidemment opposée au bien-être de la société, et entraîne après elle tout un cortége de vices, ayant à sa tête cette incurable paresse dont je viens de vous entretenir. Il est vrai qu'elle ne fait qu'une seule famille de ces grandes populations, qu'elle unit même une île à l'autre; mais cette famille ne ressemble guère à celle dont il est parlé aux actes des Apôtres. C'est une vaste communauté, où tout le monde a le droit de prendre, et où personne ne se met en peine d'apporter. Dans le fait, c'est moins l'hospitalité qu'une mendicité générale, autorisée par les idées du pays, ou si vous aimez mieux, c'est le droit de vivre aux dépens des autres. Les maisons, les comestibles, les animaux, les enfants, les objets quelconques, bien que censés apartenir à des propriétaires spéciaux, font cependant en réalité le domaine public. Un homme bâtit une case pour lui et sa famille, un autre veut s'y loger aussi, il le peut en vertu des droits de l'hospitalité. Celui qui prépare son repas, est obligé de le partager avec tous ceux qui se présentent, et si le nombre des bouches est trop grand, c'est lui qui doit rester à jeûn. Vous êtes possesseur de quelque objet, on le voit, on le regarde, et dès lors il est acquis au spectateur; vous devez le lui offrir en vous excusant du peu, et votre offre ne sera jamais refusée. Un père, une mère ont des enfants; on les leur demande, il faut les céder; et ainsi du reste. Cela se passe journellement, à la première rencontre, sur les chemins, dans les réunions, le tout avec une adresse et une courtoisie admirables.

« Voilà ce qui se pratique entre égaux; à l'égard des chefs il faut bien un petit supplément. Ceux-ci décident, de plus, de la vie de leurs sujets, qu'ils peuvent faire assommer au gré de leurs caprices, pour des fautes qui

souvent mériteraient à peine, selon nous, une légère réprimande; et, bien que les idées religieuses aient déjà beaucoup modifié, même chez les infidèles, ce despotisme atroce, il s'est néanmoins présenté plusieurs cas de ce genre depuis mon arrivée à Tonga. Ces chefs disposent des bras des hommes pour les employer à leurs plantations, à leurs embarcations, etc. : bien entendu que les travailleurs rentrent, le soir, à jeûn dans leurs cases où ils ne trouvent rien à manger. Les femmes et les filles sont la propriété des chefs, qui en disposent soit pour eux-mêmes, soit pour les étrangers, à qui ils les vendent ou les donnent.

« Vous allez peut-être penser qu'un tel régime, qualifié par les Européens du nom flatteur d'hospitalité, qu'un tel régime, dis-je, quelque défectueux qu'il soit, a du moins cela de bon qu'il pourvoit aux besoins de la partie faible de la société. Du tout, mon très-révérend Père ; sous l'empire de cette loi qui consiste seulement, comme je l'ai dit plus haut, dans l'obligation de donner, quoique à regret, à ceux qui viennent demander, on n'est nullement tenu de porter secours à ceux qui ne peuvent venir ; d'où il résulte que les malades et les vieillards restent dans un état plus ou moins complet d'abandon. Voilà surtout ceux dont la faim hâte les derniers instants.

« Telle est donc, esquissée à grands traits, cette hospitalité océanienne dont on lit en Europe des relations séduisantes, qui porteraient presque à faire le procès à notre civilisation chrétienne, pour l'envoyer à l'école des sauvages. Les auteurs de ces récits n'avaient vu les choses qu'en passant, et les avaient jugées sans les approfondir. Il faut habiter comme nous sur les lieux pour s'apercevoir que cette manière de vivre, tant préconisée, est

vicieuse dans ses principes autant que funeste dans ses conséquences.

« L'île d'où je vous écris, avec celles qui l'avoisinent, a reçu des Européens le beau nom d'*Archipel des Amis*, à cause de l'aménité de caractère, et de la prétendue hospitalité de ses habitants, qualification fausse, je le répète, à moins qu'on ne l'entende relativement à des peuples plus féroces, comme il en existe assez près de nous, aux îles Fidji. Car ici même, à Tonga, la génération est loin d'être éteinte, qui a vécu naguère de la chair de ses semblables; et c'est tout récemment que nous avons pu obtenir de nos néophytes l'aveu que, dans leur jeunesse, ils se faisaient la chasse les uns aux autres pour se manger. Les lieux où se passaient les scènes les plus solennelles de cannibalisme, sont encore dans ce moment couverts d'ossements humains. A des époques plus récentes, ils se sont fait des guerres d'extermination, dans lesquelles le droit des gens était peu respecté à l'égard des vaincus. On a vu ici, il n'y a pas plus de sept ans, une ville du parti infidèle, *Houlé*, prise d'assaut, et les vainqueurs, quoique tous protestants et en cette qualité censés plus humains, après avoir tué toutes les grandes personnes, se firent un jeu de jeter les enfants en l'air, et de les recevoir sur la pointe des lances et le tranchant des haches. Peu d'années auparavant, ils avaient enlevé un canot de guerre avec ses hommes, en présence d'une corvette commandée par Dumont-d'Urville, qui fut obligé de brûler un village, *Maspanga*, pour obtenir satisfaction. Ce caractère de douceur et d'hospitalité dont on fait ici parade envers ceux qui se présentent dans l'appareil de la force, comme les navires de guerre, se change bientôt en férocité à l'égard des faibles, et la preuve c'est qu'il n'y a presque pas une de ces îles qui ne compte, dans

son histoire, l'enlèvement de quelque navire de commerce avec le massacre des équipages.

« Abordons maintenant notre position parmi ces peuples. Tout étranger qui vient aujourd'hui pour se fixer parmi eux a le choix entre deux partis : ou d'entrer dans la communauté dont je viens de parler, ou de se traiter lui-même à ses frais, comme on le ferait en Europe. Celui qui ne possède rien, comme sont quelques matelots échappés des navires ou des naufrages, ne peut qu'embrasser le premier ; il y gagne tout ce qu'il reçoit, mène une vie vagabonde, pêle-mêle avec les naturels, se faisant leur valet, adoptant leurs mœurs, leurs usages, partageant avec eux la nourriture et la faim, le bien et la misère. Pour celui qui a des ressources, il peut se loger et vivre à ses dépens, comme font les ministres protestants et quelques industriels qui viennent exploiter le commerce de ces îles. Mgr Pompallier adopta un système mixte, que Mgr Bataillon a dû suivre jusqu'à ce jour ; ce moyen terme consiste à faire des cadeaux à quelques chefs, pour en obtenir des *promesses* de bienveillance et de secours, et à remettre les Missionnaires à leur discrétion pour la nourriture et le logement. Cela revient tout simplement au sort des matelots dont j'ai parlé, sauf toutefois l'adoption des mœurs corrompues des sauvages. Telle est donc la position où nous nous trouvons actuellement dans l'Océanie centrale, position où Mgr d'Enos s'est vu lui-même dans sa Mission de Wallis jusqu'à sa consécration épiscopale. Depuis lors, grâce à la ferveur de ses nouveaux chrétiens et aux secours venus d'Europe, le sort du prélat et des sujets qui sont avec lui a tout-à-fait changé. Mais, dans les autres îles, cette communauté avec les indigènes nous met dans un état de souffrance et d'asservissement que je vais essayer

de vous faire connaître, et auquel la conversion de ces peuples n'apporterait même pas un entier remède.

« Je dois constater d'abord que Messeigneurs Pompallier et Bataillon n'ont pu suivre, dans les commencements, une autre ligne de conduite. La crainte de faire passer les Missionnaires pour des industriels, l'absence de renseignements exacts sur le caractère intime de ces peuples, le défaut de ressources suffisantes, la difficulté des communications, que sais-je! mille raisons ont forcé la main aux deux prélats. Mais nous voyons maintenant la possibilité de changer cet état de choses, et c'est un bonheur, car sans une amélioration notable nos Missions ne seraient pas possibles. Vous en jugerez, mon Père, par ce que je vais dire.

« Quelque bienveillants que vous supposiez les insulaires, voire même nos néophytes, ils ne croiront jamais devoir nous traiter beaucoup mieux qu'eux-mêmes. Ils nous logent dans de petites cases, en conservant l'usage d'y venir passer une partie du jour et même de la nuit, s'ils le jugent à propos; c'est le genre du pays. Ils partagent avec nous le peu de nourriture qu'ils peuvent avoir; bien entendu que nous leur rendons la pareille, quand nous pouvons nous en procurer, soit à bord des navires, soit par le travail de nos mains. Pour eux, quand ils manquent de vivres, ce qui arrive au moins la moitié du temps, ils prennent le parti de courir les bois à la recherche des fruits et des plantes sauvages, flânant partout, vivant de rapines et de kava, jeûnant souvent plusieurs jours de suite, se couchant pour moins sentir la faim, et ne se relevant que pour se livrer à de nouvelles investigations. Rien de plus commun ici que de rencontrer des bandes d'affamés, rôdant et furetant pour trouver une pâture. Si l'un de nos néophytes nous

envoie quelques ignames, le panier est ordinairement suivi d'une troupe d'insulaires, et chacun convoite sa part des vivres. Même scène si l'on fait cuire à la maison. Il faut en faire immédiatement la distribution aux visiteurs, sous peine de perdre les sympathies en violant la coutume du pays ; heureux quand nous pouvons sauver notre petit morceau.

« Vous comprenez, mon très-révérend Père, quel dépérissement doit en résulter pour des hommes dont la vie est aussi laborieuse que la nôtre. Rien ne servirait de rappeler leurs promesses à ceux qui, par un contrat formel, ont pris avec Mgr le Vicaire apostolique l'engagement de nous nourrir et qui en ont reçu le payement d'avance; nous aurions fort mauvaise grâce; je vous en dirai la raison tout-à-l'heure. D'ailleurs, ils sont aussi affamés que les autres, et, sur ce point, je ne fais pas une seule exception, depuis le roi le plus puissant jusqu'au dernier de ses sujets. Cet état m'inspirait dans le principe la plus grande pitié pour ce peuple, mais je n'ai pas tardé à m'y accoutumer, par la pensée que c'est son état habituel, une conséquence rigoureuse de cette hospitalité qui autorise chacun à compter sur les autres pour vivre. C'est pour lui, il est vrai, une déception continuelle, mais il n'y fait pas attention. Ces sauvages ne raisonnent pas : sans souci du lendemain, ils n'ont pas même la conscience de leur misère actuelle; aussi n'en sont-ils ni tristes, ni abattus, comme vous pourriez vous le figurer, et, malgré tant de souffrances, ils ne laissent pas d'organiser très-souvent des fêtes, des chants, des danses, des orgies incroyables.

« Et maintenant, voyez, mon très-révérend Père, si l'ont peut apprécier l'esprit de ces gens-ci d'après nos idées d'Europe. Les chefs qui passent pour chargés du

soin de notre existence, bien que nous n'en recevions presque aucun secours, ne s'en considèrent pas moins comme nos nourriciers, et ne cessent de nous demander à ce titre tantôt une chose, tantôt une autre. Vous croyez sans doute qu'ils y mettent de la mauvaise volonté? il n'en est rien. D'après l'usage du pays, tout étranger qui se place sous la protection d'un kanack, entre par là dans la condition des indigènes, c'est-à-dire qu'il met à la disposition de ce chef son avoir et sa personne, pour en recevoir en échange la liberté de vivre comme les autres, je veux dire comme il pourra. On a beau proposer aux naturels des conditions intermédiaires entre les systèmes de communauté et d'indépendance: ils les acceptent sans y comprendre grand'chose, et ils en reviennent toujours à leur routine. Jugez par là comment doivent s'entendre un évêque et des chefs, traitant ensemble, l'un avec ses idées d'Européen, les autres avec leurs idées de sauvages. On n'en tombe que plus vite d'accord, et chaque parti se retire avec la conviction d'avoir fait un bon marché. En attendant, nous sommes les victimes, et nous ne pourrions nous en prendre à nos débiteurs qu'en réformant d'abord leurs notions primitives sur le modèle des nôtres, ce qui nous est impossible.

« De là tant d'exigences que les chefs font peser sur nous comme une dette. Ce que nous ne pouvons leur donner, il faut au moins le leur prêter; ainsi nos ustensiles de cuisine, nos scies, nos haches, nos instruments aratoires, circulent sans cesse entre leurs mains, et nous reviennent rarement intacts. Nos malles sont pour eux un objet de convoitise continuelle; à leurs yeux, elles renferment des trésors inépuisables, et réellement elles sont pour le pays un riche mobilier. Il serait imprudent de les ouvrir en leur présence, non que nous ayons à

craindre des vols à force ouverte, mais seulement des demandes dont le refus nous compromettrait ; nous violerions, diraient-ils, les lois de la communauté, en vertu desquelles ils ont droit d'appeller *leur* tout ce qui est à nous, nous permettant en retour d'appeler *nôtre* ce qui est à eux ; et vous savez qu'ils n'ont presque rien. Ce sont, de leur part, de fréquentes questions pour savoir si *leur* navire n'arrivera pas bientôt ; vous comprenez qu'ils en attendent de nouvelles largesses, qui toutefois ne seront jamais grandes. Nous en sommes au point de craindre plutôt que de désirer l'arrivée de ce bâtiment, dans la certitude qu'il nous apportera peu de chose, et que nous ne pourrons contenter leur incroyable cupidité. Quand je vins ici, l'année dernière, avec Mgr d'Enos, on s'apperçut bien vite après son départ d'un refroidissement subit, parce que l'attente générale n'avait pas été satisfaite. Le *Bucephale*, et dernièrement le *Rhin*, ont fait aussi des mécontents, quoique, dans l'intérêt de la Mission, ils se soient montrés plus généreux et plus complaisants que ne le fut jamais aucun navire. Au reste, ce caractère d'avidité est partout le même en Océanie.

« Les prétentions de ces hommes impérieux ne se bornent pas à l'usage de tout ce que nous avons, elles s'étendent jusqu'à nos peronnes. Il faut que nos frères soient leurs domestiques, et nous-mêmes nous avons besoin d'adresse et d'énergie, pour ne pas nous abaisser en leur faveur à des fonctions indignes de notre ministère. Ne croyez pas, au reste, qu'on nous sache gré de notre complaisance et de nos sacrifices : on nous exploite comme on fait en France les bêtes de somme ou les mines. Cela est froissant pour nos idées, mais c'est dans l'ordre naturel des leurs. Oui, soyez sûr que nous ne sommes pas, aux yeux des chefs et même d'une grande partie du peuple, ce que sont des nègres esclaves aux yeux de leurs maîtres ; nous

sommes à peine pour eux ce qu'est un bœuf pour un métayer, et chaque jour nous en acquérons de nouvelles preuves. Je ne dis ceci qu'à vous, mon Père, non pour m'en plaindre, ni pour refroidir les entrailles de votre charité envers nos pauvres sauvages. Je sais d'avance que plus ils sont aveugles, plus ils exciteront votre pitié, aussi bien que la nôtre. Mais je vous le dis parce que vous l'avez exigé et qu'il vous importe de le savoir, dans l'intérêt de vos enfants et pour le succès de leur Mission.

« J'ajoute que les services et les dons ne sont pour eux que des titres à de nouvelles exigences, et que le plus léger refus fait oublier soudain toute espèce d'obligation, provoque les menaces et les plus durs reproches. Le P. Chevron s'est vu sur le point d'être chassé, avec le P. Grange, de la misérable case qu'ils habitaient, pour avoir prié un chef d'agréer ses excuses de ce que le F. Attale ne pouvait aller lui faire la barbe chez lui. Plus d'une fois il a fallu à ce confrère toute la prudence et toute la force d'un Apôtre pour empêcher ce même chef de gouverner la Mission à son gré. Et cependant, c'est l'un de nos zélés et fervents néophytes, assistant chaque jour à la messe et à la prière, souvent agenouillé au tribunal de la pénitence. Si un tel néophyte, que j'appelle zélé et fervent, vous fait pitié, c'est que, je le répète, vous le jugez d'après vos idées d'Europe ; mais, placé au point de vue de Tonga, vous béniriez avec nous la divine Providence du changement que la grâce a dû opérer dans cet homme, puisque, au lieu de faire assommer sur le champ celui qui ose lui faire de légères observations, il se contente d'entrer contre lui dans des accès de colère.

« Puisque j'en suis aux effets de la grâce, ajoutons,

pour vous distraire un peu de ce sombre tableau, que ce caractère égoïste et féroce de nos insulaires, quelque général qu'il soit, commence cependant à offrir des exceptions parmi nos néophytes. Plusieurs prennent déjà un soin plus vigilant de leur famille, travaillent davantage, ont pour nous des égards, nous aident à vivre selon leurs moyens, et surtout forment par leur conduite un contraste bien frappant avec la vie qu'ils menaient dans le paganisme. Vous apprécierez d'autant plus ce progrès qu'ils sont obligés de lutter contre l'opinion, et que le surcroit de travail qu'ils s'imposent n'allége pas leur position primitive, l'hospitalité s'opposant comme un mur d'airain à toute espèce d'amélioration individuelle. Il y a bien des courages, même en France, qui faibliraient devant de tels obstacles. Toutefois ces bons néophytes s'affermissent, et leur nombre augmente peu à peu. Il en est dont la ferveur pourrait être comparée à celle d'une communauté religieuse, s'ils n'avaient sans cesse besoin d'être soutenus et encouragés. La Religion n'a pas encore jeté en eux d'assez profondes racines pour qu'un changement de localité, un voyage avec des parents payens, un séjour prolongé parmi les hérétiques, et bien d'autres causes semblables ne puissent ébranler leur foi et affaiblir leur piété.

« Pour en revenir à mon sujet, lorsque j'arrivai dans ces régions, je trouvai nos confrères exténués sous ce régime de communauté, et Mgr d'Enos, plus qu'aucun autre, en a ressenti les inconvénients, au point de s'être trouvé dans la nécessité, m'a-t-il avoué confidentiellement, de prier le roi de Wallis de lui permettre du moins de manger avec ses porcs. Pour obvier autant qu'il était en lui à cette désastreuse position, le Prélat nous a fait venir d'Amérique quelques vivres; mais comme ils étaient depuis bientôt dix-huit mois à bord, et qu'ils avaient subi

des avaries, il a fallu se hâter d'en voir la fin. Lors même qu'ils eussent été frais, comment en aurions-nous conservé la moindre part avec des faméliques qui se pressaient autour de nous pour avoir à manger; et les affamés ici, ne perdez pas cela de vue, c'est tout le monde, depuis le plus grand des rois jusqu'au dernier du peuple.

« Il nous reste la culture de la terre : mais outre qu'il nous faudrait des bras et des instruments que nous n'avons point, les missionnaires ne peuvent s'appliquer à ces travaux sans déchoir encore dans l'opinion publique. D'ailleurs, nous ne pourrions pas en même temps cultiver la terre et nous dévouer à la Mission. Quant à nos deux frères, l'un est usé par de longues souffrances; les malades qu'il faut traiter ou visiter, ceux qui viennent ou qu'on apporte de tous les coins de l'île, absorbent à peu près tout son temps. L'autre, le frère Reynaud, a bien entrepris une plantation, mais c'est un rude travail que celui de défricher la terre, avec la faim, sous le soleil des tropiques. Il a néanmoins obtenu quelques ignames qui nous ont fait grand plaisir. Par malheur, il y a perdu ce qui lui restait de forces et de santé. Et puis, encore une fois, sous l'empire de la loi commune, ne faut-il pas que tout le monde ait part aux fruits de sa peine? En France, on dirait : « Voilà un frère qui s'exténue pour « entretenir des hommes que nous devrions nourrir « nous-smêmes, puisqu'ils nous rendent des services inap- « préciables; au moins, soulageons-le en l'aidant. » Ici ce n'est plus cela, on dit : « Voilà un frère qui tra- « vaille beaucoup pour cultiver *nos* ignames; tant mieux, « nous en mangerons. »

« Qu'un tel langage vous paraisse étrange, je le conçois; vous êtes habitué aux sentiments généreux. Mais parmi ces peuples sauvages, les qualités du cœur sont à

peu près inconnues ; pour eux les émotions morales ne sont, le plus souvent, qu'une affaire d'usage ou de convention. Ainsi, pour en citer un exemple entre mille : dans les funérailles (je parle des païens) il y a un lieu fixé pour pleurer ; on s'y rend comme à un festin. Ce sont alors des cris, des vociférations, des hurlements à ébranler les astres ; on se frappe, on se déchire le corps, on s'ampute les doigts ; et soudain, le temps précis des larmes étant écoulé, on passe à des transports, à des danses, à des repas où l'on réunit tous les vivres d'un quartier, et où accourent tous les affamés du pays. La fête se prolonge ou se réitère suivant la dignité du mort. J'oubliais de vous dire que celui-ci, quelques jours avant son décès, est placé hors de sa case, sur la natte destinée à l'ensevelir, et qu'il voit faire sous ses yeux tous les apprêts de ses obsèques, je veux dire les préparatifs des réjouissances qui suivront immédiatement sa sépulture.

« Je vous en ai peut-être assez dit, mon très-révérend Père, pour vous donner un aperçu des peuples que nous évangélisons, et vous faire apprécier le vice d'une situation qui nous frappe dans nos vies, dans notre dignité et dans notre ministère. Si vous me demandez maintenant en quoi ce système pourrait être modifié, ou quel régime on pourrait lui substituer avec avantage, je vous soumettrai mes idées à ce sujet, après avoir pris l'avis de mes confrères, qui sont plus anciens que moi dans ces îles.

« Quoi qu'on fasse pour remédier aux défauts du principe de communauté, il sera toujours un gouffre où viendront s'engloutir les ressources de la mission, et il ne nous laissera jamais que la perspective d'une extrême misère ; car ce système, étant constitué comme il l'est, ne peut subvenir à nos besoins qu'après avoir préalable-

ment pourvu à ceux des peuples, ce qui sera toujours impossible. Il faut donc y renoncer, sauf à conserver avec les naturels les relations, non-seulement de ministère, mais encore de dévouement à leurs intérêts temporels. C'est, du reste, ce que nous faisons tous les jours; il n'y a rien à innover sous ce rapport.

« Il faut ensuite entrer dans la voie des échanges avec les indigènes pour nous procurer des comestibles. Vous allez peut-être croire que pour en venir là, des fonds énormes seraient nécessaires, d'après ce que je vous ai dit de la rareté des vivres; pas du tout. Sous l'empire de la communauté, il semblerait naturel que celui qui n'a rien donné ne reçût rien; ici on ne fait jamais ce raisonnement. Aussi, ceux qui en trouvent l'occasion, vendent-ils jusqu'à leur dernière igname, sachant d'avance qu'ils n'en seront pas moins admis à partager la récolte de leur voisin. Les navires qui viennent se ravitailler dans ces parages, trouvent ordinairement plus qu'ils ne veulent acheter, et les Européens qui vivent ici à leur frais, ont toujours plus à faire pour renvoyer les pourvoyeurs que pour les attirer. Le tout est d'avoir des objets d'échange, l'argent n'ayant pas cours dans nos îles. Ces échanges se font à des conditions assez modérées; mais, dussions-nous acheter une et même deux fois au-dessus du prix ordinaire, on pourrait encore nous nourrir sans dépasser les sommes allouées par l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

« Quant aux établissements à fonder, c'est à peu près la même chose. Les terres, du moins jusqu'à présent, ne se vendent pas; les naturels ne comprennent rien aux transactions où il s'agit d'immeubles. Mais les chefs, qui sympathisent avec nous, nous céderaient volontiers les terrains nécessaires, et, bien que le sol fût censé rester leur propriété, nous y ferions impunément élever nos

diverses constructions à nos frais ; car il serait contraire à toutes les lois du pays de jamais nous en disputer la possession. Les Européens ne suivent pas un autre système.

« Sans doute, les ministres protestants et leurs adeptes ne manqueront pas de crier à la nouveauté, lorsqu'ils nous verront opérer un tel changement dans nos conditions d'existence; mais nous sommes si accoutumés à les entendre crier pour des motifs encore plus absurdes, qu'ils ne faut pas s'inquiéter de leurs clameurs. Quant à nos néophytes, il nous sera facile de lever tous les scrupules qui pourraient troubler leur conscience à cet égard, et de leur faire comprendre que la Religion n'a rien de commun avec la manière dont nous nous procurons des vivres, qu'on peut modifier l'une sans toucher à l'autre. D'un autre côté, ne craignez pas que ce nouveau régime nous assimile aux ministres protestants. Il y aura toujours entre eux et nous assez de différence aux yeux des naturels; car, outre la distinction des doctrines, nous continuerons de nous dévouer au soin des malades, de rendre à tous les services qui dépendent de nous, de faire même les dons que pourra nous permettre notre pauvreté, ce que les ministres ne font jamais gratuitement.

« Vous voyez donc, mon très-révérend Père, qu'il faut prendre un parti et opérer au plus tôt une réforme que vous jugerez, comme nous, absolument nécessaire. Elle est possible, grâce aux secours que l'OEvre de la Propagation de la Foi daigne nous allouer ; elle est urgente, car outre que nos souffrances sont de nature à user rapidement les hommes, notre mission n'a, dans le système actuel, d'autre perspective, après une existence précaire, qu'un avenir de privations et de découragement.

« Avant de terminer cette lettre, je vous confierai encore quelques détails qui se rattachent à mon arrivée dans cette île. Ces faits vous aideront, je crois, à bien connaître ce peuple et les difficultés que nous rencontrons dans sa conversion.

« Quand je débarquai ici, pour m'établir à Moua avec Mgr Bataillon, M*** qui passe pour le chef des ministres protestants de l'archipel, se hâta de nous devancer, pour nous peindre comme les émissaires de la France, qui prélude ainsi à la prise des terres, à l'esclavage des peuples, à l'antropophagie, etc... Ces discours ne manquèrent pas d'affermir dans leurs préventions les chefs de Moua, qui, outre l'aversion réelle qu'ils ont pour l'Evagile en leur qualité de païens, crurent que s'il fallait se plier au joug de la religion, mieux valait choisir celle de M***, qui leur offrait la paix, que subir la nôtre, qui est censée ne faire de quartier ni à la liberté, ni à la vie. Aussi ont-ils pour nous une antipathie plus grande encore que pour les ministres protestants, et bien qu'ils ne veuillent ni des uns ni des autres, ils nous chassent cependant de tous les lieux où ils tolèrent nos adversaires.

« Cette haine pour la France, que les hérétiques s'efforcent d'inspirer à ces peuples crédules, avait pris un tel ascendant sur eux dans les premiers temps, que nos Pères ne pouvaient paraître nulle part sans y jeter une espèce de terreur panique. On fuyait à leur approche, comme devant des bêtes féroces. Ils avaient beau se montrer affables, supporter avec une inaltérable patience les affronts, les injures, les avanies de tout genre, la foule ne voulait se laisser détromper ni par leur conduite, ni par leurs paroles de paix, prévenue qu'elle était d'avance qu'on la prendrait ainsi par la douceur,

pour l'amener ensuite plus sûrement à sa perte. Il faut le témoignage de nos fidèles, qui s'amusent maintenant de la frayeur des autres, et surtout la visite des bâtiments de guerre qui montrent la plus grande bienveillance, même à nos plus chauds ennemis, pour détruire peu à peu ces funestes impressions. Toutefois l'opinion, qui a déjà bien changé, est encore loin de nous être favorable, et il ne nous arrive guère de traverser une tribu païenne ou hérétique, sans nous entendre appliquer les qualifications d'hypocrites, d'assassins, de mangeurs d'enfans, etc...

« Voilà donc, mon très-révérend Père, outre les obstacles ordinaires à une Mission, celui qui est pour nous le plus grand aujourd'hui, notre qualité de Français. Néanmoins, comme je vous l'ai dit, l'Evangile ne laisse pas de faire des progrès, et cela par des voies qui sembleraient, de la part de la Providence, vouloir nous convaincre de l'inutilité de nos efforts pour seconder son œuvre. Nous avons cultivé assidûment l'amitié de certains insulaires, nous nous sommes imposé de grands sacrifices pour aider en eux les mouvements de la grâce ; et la plupart sont demeurés sourds à notre voix, plusieurs même sont devenus plus hostiles qu'auparavant ; tandis que d'autres sauvages auxquels nous pensions à peine, sont venus spontanément grossir notre petit troupeau. Ce sont en général des pauvres, des infirmes, et surtout des enfants, genre de personnes qui, d'après l'Evangile, ont la prédilection du divin Maître.

« Vous ne pourriez vous figurer en France le degré de prévention et de sauvagerie, où il faut aller prendre ces gens-ci, pour en faire des chrétiens. Je crois que les populations les plus haineuses et les plus abruties de

l'Europe offriraient plus de ressources au zèle du Missionnaire. Il me semble que que le spectacle de notre dévouement, de nos sacrifices et de nos misères, ferait sur elles une toute autre impression, qu'il ne fait sur nos pauvres insulaires. Un obstacle de plus à signaler, est la conviction où sont les naturels, que nul peuple sous le soleil ne les égale en noblesse, en puissance, en talents. Les étrangers qui se présentent avec l'appareil de la force, comme font les commandants des bâtiments de guerre, excitent encore leur admiration ; mais jamais dans leur opinion ils ne les élèvent jusqu'à eux. Les autres ne recueillent que leur mépris, et nous-mêmes ne sommes à leurs yeux que des misérables, venus dans leurs îles pour chercher une existence que nous refusait, sans doute, notre pays natal. Le ministère apostolique est trop au-dessus de leur conception, pour qu'ils puissent de longtemps en apprécier les motifs. Notre pauvreté volontaire est pour eux une chimère et un scandale ; et les ministres protestants, entourés du prestige de l'opulence, ne manquent pas de les affermir dans ce sentiment. Ajoutez à tant d'entraves toutes les passions fomentées par l'idolatrie ; ajoutez beaucoup d'autres oppositions locales, que les bornes d'une lettre ne me permettent pas d'effleurer, et vous aurez une idée des travaux préliminaires qui sont notre partage, pour disposer ces peuples à entendre parler de religion.

« Il est temps, mon Père, de finir cette lettre que vous trouverez bien longue, quoiqu'elle ne dise pas tout. En la lisant avec quelque attention, vous y remarquerez sans doute des contradictons frappantes. Je les ai senties moi-même, et elles sont de deux sortes ; les unes seulement apparentes, et les autres réelles. Je n'aurais pu faire disparaître les premières qu'à l'aide d'explications, qui auraient trop chargé mon texte. Les

autres doivent être attribuées aux anomalies de l'esprit humain, elles ont principalement rapport aux peintures que j'ai tracées du caractère de ces peuples. S'il se trouve des inconséquences dans le caractère des nations civilisées, dont les idées sont censées avoir plus de rectitude, à plus forte raison doit-on s'attendre à en rencontrer dans le génie inculte de nos sauvages.

« Notre consolation et notre espérance, dans l'isolement absolu où nous sommes, est que vous élevez pour nous vos mains vers le Seigneur. Priez et faites prier nos confrères, ainsi que les personnes pieuses. Que le bon Dieu soutienne notre courage et fasse de nous des hommes selon son cœur ! que Marie nous bénisse et nous couvre de sa protection ! nous sommes en voie d'acquérir bien des mérites, si nous avons assez de vertu pour sanctifier nos peines ! Priez aussi pour nos pauvres et bien aimés sauvages ; plus ils sont aveugles, plus ils ont besoin qu'on dilate pour eux des entrailles de tendresse. Il y en a déjà beaucoup au ciel, qui se souviennent de nous et de leurs frè es devant le trône de Dieu. Un plus grand nombre se félicite près de nous d'avoir enfin ouvert les yeux à la lumière, et nous avons la confiance que de grandes miséricordes sont réservées pour les autres, dans les trésors secrets de la divine Providence. Puissions-nous être dignes de leur en ouvrir la source, et de recevoir pour nous-mêmes la part, dont nous avons un si pressant besoin ! C'est en exprimant ces vœux que je vous supplie, mon très-révérend Père, de daigner nous bénir tous.

« Calinon, S. M. »

MISSIONS DU CANADA.

Lettre du R. P. Aubert, Missionnaire Oblat de Marie Immaculée, à son frère, Missionnaire de la même Société.

St. Boniface. Rivière Rouge, le 26 août 1845.

« Mon bien cher Frère,

« Jeté par la Providence à huit cents lieues de Montréal, au milieu des tribus sauvages de l'Amérique du Nord, je vais vous faire connaître en peu de mots la nouvelle contrée que j'habite, et vous tracer une esquisse de mon dernier voyage.

« Le 25 juin, nous partîmes du petit village de Lachine, à trois lieues de Montréal. Notre embarcation était un canot d'écorce de bouleau. Nous devions, sur cette fragile nacelle, vivre pendant deux mois, et parcourir d'immenses pays, presque partout inhabités. Quatre Canadiens et deux Iroquois formaient notre équipage; les passagers étaient le Père Taché et moi. Nous

emportions avec nous des provisions de bouche pour ce long trajet, quelques pièces de toile et des couvertures de laine qui devaient nous servir de lit ; nos rameurs y avaient ajouté des fusils, des munitions de chasse et des lignes pour la pêche.

« Le voyage en canot est de tous les moyens de transport le plus commun et le moins pénible. Un canot d'écorce, long de vingt pieds, large de quatre, sur deux de profondeur, porte dix voyageurs et leur bagage ; il flotte sur les moindres ruisseaux, et traverse les lacs les plus étendus. Six rameurs font sans peine vingt lieues par jour, et l'on ne s'aperçoit du mouvement qu'ils lui impriment, qu'aux objets qui semblent fuir sur la rive. Puis, quand la navigation devient impossible, deux hommes chargent aisément l'esquif sur leurs épaules.

« Il y a bien aussi quelques désagréments. Le soir venu, on ne trouve pour logement qu'une tente dressée à la hâte sur la rive, et pour lit que la terre. Il ne faut demander à ces contrées sauvages ni des hôtelleries comme en Europe, ni l'hospitalité des maisons religieuses. Je ne vous dirai rien des repas : le Missionnaire n'a pas à se plaindre de cet apprentissage de la vie des forêts, quand il doit passer la sienne avec des sauvages. Je n'ajouterai rien non plus sur les dangers de la navigation ; notre confiance était plus encore dans l'Etoile des mers que dans la force et l'habileté de nos rameurs.

« La vie du canot n'est pas entièrement monotone : on peut y lire et même y écrire à son aise. Les paysages les plus pittoresques se succèdent sous les regards ; le chant des rameurs anime la solitude. Nous mêmes, nous

chantions souvent quelques-uns des cantiques de France ; c'était un délassement ; et une source de pieuses pensées que nous communiquions à nos matelots. Là ne se bornaient pas les exercices religieux de l'équipage ; outre la prière commune sous la tente improvisée de chaque soir, nous récitions ensemble sur la barque le chapelet, et nous faisions une pieuse lecture. Le dimanche, dans la solitude des forêts, était aussi pour nous le jour du Seigneur. Une tente mieux parée que de coutume devenait l'église du Dieu vivant ; on y élevait un autel sur des troncs d'arbres couchés près du rivage ; des fleurs sauvages l'ornaient de leurs couleurs, et répandaient tout autour leurs parfums. Là descendait la victime qui partout s'immole pour le salut du monde ; là s'accomplissait d'une manière touchante la parole du Prophète : *que du couchant à l'aurore on offre à Dieu une oblation pure et sans tache.*

« La solitude jette une même empreinte sur tous les pays que nous avons parcourus. Le bruit des rames, le sifflement des écureuils et le cri des oiseaux parviennent seuls à l'oreille. Des arbres, des rochers et des eaux, c'est là tout ce que l'œil aperçoit. A peine trouve-t-on çà et là des traces de l'homme, quelques postes de la Compagnie de la Baie d'Hudson, et des huttes de sauvages, échelonnées à de grandes distances sur les bords des lacs et des rivières.

« Nous avons traversé d'abord le lac de *St.-Louis* et celui des *Deux Montagnes*, auprès duquel les Sulpiciens ont une Mission pour les Iroquois et les Algonquins. On remonte ensuite l'Ottawa et le Mattawan, un de ses affluents qui coule de l'ouest à l'est. Sur le cours abondant et limpide de l'Ottawa, la grande rivière, se trouvent Bytown avec une maison de notre ordre, et de

nombreux chantiers visités par nos Pères. Au delà, il est souvent nécessaire de transporter le canot d'une rivière à l'autre ; mais ces portages ont peu d'étendue ; on en compte, jusqu'à la Rivière Rouge, quatre-vingt qui comprennent à peine, tous ensemble, la distance de dix lieues.

« La rivière des Vases, que l'on prend sur le versant opposé au bassin du Mattawan, est d'abord si étroite qu'à peine la barque peut y passer. Elle va s'élargissant peu à peu jusqu'au lac Nipissing où elle a son embouchure. Ce lac, dont nous avons traversé une partie considérable, est très-dangereux, parce que les eaux y sont basses et que le moindre vent y soulève des vagues. Des croix plantées sur des tombeaux, dans une presqu'île que l'on touche en passant, avertissent du péril l'imprudent voyageur. Ce n'est pas là seulement que que nous avons rencontré de ces monuments funèbres ; ils se montrent encore auprès de quelques rapides, où ils protègent les débris de plus d'un naufrage.

« Le lac Nipissing s'écoule par la rivière des Français dans le lac Huron, un des plus remarquables de l'Amérique par sa grandeur, la limpidité de ses eaux et la multitude de ses îles. La stérilité de ses rives, fait éprouver à l'œil un pénible contraste. Les arbres y croissent à peine et n'ont, pour nourrir leurs racines, qu' une terre maigre et sans profondeur ; c'est une végétation pauvre sur des côtes rocailleuses : on ne découvre nulle part, si ce n'est à l'embouchure des rivières, ces vallées ou ces prairies dont l'herbe épaisse et verdoyante annonce un sol fertile. Par compensation, tous ces lacs offrent une pêche abondante.

« Le saut St^e.-Marie établit une communication entre le lac Huron et le lac Supérieur, le plus grand de l'univers,

puisqu'il égale plusieurs mers en étendue. Nous en avons côtoyé la partie septentrionale sur une longueur de 150 lieues, que l'on traverse en huit jours, quand le temps est calme.

« Après avoir remonté la Taministiquia, que plusieurs géographes regardent comme la plus haute source du S^t.-Laurent, on arrive ainsi sur un plateau de médiocre étendue, qui sépare le Canada du territoire de la Baie d'Hudson. A partir de ce point, les eaux coulent vers l'ouest et forment différents bassins, depuis la rivière de la Savane jusqu'au lac Winipeg, qui a près de cent lieues de longueur.

« C'est là que se décharge la Rivière Rouge, sur les bords de laquelle est bâti le village de St.-Boniface, résidence de Mgr Provenchère, Evêque de Juliopolis et Vicaire apostolique de la Baie d'Hudson. Là devait aussi se terminer notre longue et aventureuse navigation.

« L'accueil bienveillant du Prélat nous a fait oublier bientôt les fatigues de la traversée. La beauté du pays, l'heureux naturel de nos sauvages, tout a contribué à rendre heureuses les premières impressions qui nous sont venues de notre nouvelle patrie.

« Les Indiens, que nous devons évangéliser, commencent à se montrer à mesure qu'on avance vers le lac Supérieur ; mais rarement encore en trouve-t-on de nombreuses familles. Ils ne viennent par bande qu'aux divers postes de la Compagnie de la Baie d'Hudson, où ils échangent les produits de leur chasse contre les objets qui servent à leur usage.

« En général, ils sont peu soucieux du lendemain ; bien qu'ils ne connaissent point quel livre renferme la maxime *qu'à chaque jour suffit sa peine*, ils savent par-

faitement la mettre en pratique dans un sens matériel. Ils n'ont pas même l'idée de faire provision de vivres pour quelque temps ; aussi quand la chasse et la pêche viennent à manquer, se trouveraient-ils dans la plus grande détresse, s'ils étaient délicats sur le choix de leur nourriture. Leur maison est une cabane de forme conique, qu'ils couvrent avec l'écorce du bouleau. Ils ont pour vêtement une espèce de capote qui varie selon les lieux et les goûts. Leurs rapports avec les Blancs les portent à imiter leur manière de se vêtir. Mais ce qui est digne de remarque, c'est que dans leur costume, les hommes et les femmes surtout, ont une attention particulière à ne jamais blesser les lois de la pudeur. Les sauvages qui appartiennent au vaste district de Mgr de Juliopolis, paraissent plus intelligents que ceux du Canada et sont, je suppose, plus susceptibles d'être instruits et civilisés.

« Notre arrivée a fait ici une grande impression ; on nous regarde comme des personnages extraordinaires. Les *Sauteux*, tribu qui habite aux environs du lac Winipeg, savent déjà que des *robes noires* viennent d'au delà du Grand Lac (c'est ainsi qu'ils appellent l'Océan), leur enseigner la prière du grand Esprit. Ils désirent ardemment de nous voir, et plusieurs ont déjà fait plus de dix lieues pour se procurer cette visite. On vient de nous présenter un jeune homme de cette tribu, la tête ornée de belles-plumes, et le visage tout enluminé de vermillon. Il n'a pas paru trop intimidé. Après nous avoir considérés avec attention, il s'est approché de nous, et montrant la croix de Missionnaire que nous portons sur la poitrine, il a demandé si c'était là le *Manitou* (Dieu) ; on lui a répondu que c'était son fils venu parmi les hommes pour les sauver. A mon tour

je me suis informé s'il était de la *prière* (la Religion catholique), et sur sa réponse négative, je lui ai dit que s'il ne s'en mettait point, il ne verrait pas un jour le Grand Esprit; il a répondu alors qu'il voulait y *rêver*.

« J'ai l'intime conviction qu'un nombre suffisant d'ouvriers apostoliques dissiperaient bientôt ici les ténèbres de l'infidélité. Mais les quelques Missionnaires qui partagent les travaux de Mgr de Juliopolis, ne peuvent se montrer à un poste sans se voir aussitôt forcés de le quitter pour d'autres, où leur présence est réclamée. Il n'est pas de prêtre ici qui ne fasse au moins cinq cents lieues par an. On est souvent obligé de revenir au point du départ, et comme on ne peut parcourir ces contrées que dans la belle saison, la plus grande partie du temps destiné à visiter les infidèles est prise par les voyages. Vous voyez combien il est nécessaire qu'on vienne à notre secours sous tous les rapports.

« Veuillez, mon très-cher frère, remercier Dieu de ce que sa sollicitude a éloigné de nous tout accident, pendant cette longue course. Demandez lui pour nous la grâce de répondre à notre sainte vocation, et de remplir dignement le beau ministère qu'il nous a confié.

« Croyez moi, etc.

« Pierre Aubert,
P. Missionnaire, O. M. J. »

Lettre du P. Laverlochère, Missionnaire Oblat de Marie Immaculée, au R. P. Bellon, de la même Société.

Longueil. 22 septembre 1843.

« Mon Révérend Père,

« Vous savez déjà que, l'année dernière, je fus chargé de porter la parole du salut aux sauvages de l'Ottawa. Cette année, c'est encore sur moi qu'a pesé ce redoutable et précieux ministère. J'ai eu pour compagnon le Père Garin, qui, bien que peu familier avec la langue indienne, a beaucoup contribué à alléger le poids de mes fatigues.

« Le 6 mai, après avoir eu le bonheur d'offrir, tous les deux, l'auguste sacrifice, et nous être mis sous la protection de Marie Immaculée, nous partîmes de Montréal pour aller équiper un canot, au lac des deux Montagnes. Nous avions avec nous sept hommes pour le conduire, quatre Iroquois, deux Algonquins et un Canadien. Cette diversité d'origine faisait de notre léger esquif une petite Babel ; on ne s'y entendait pas. Le soir, quand nous avions pris notre modeste repas, et le matin avant de nous mettre en route, nous nous divisions en trois bandes pour louer, chacun dans notre langue, le *Dieu des nations*.

« En remontant l'Ottawa, nous apprîmes que plusieurs jeunes canadiens s'étaient noyés dans cette rivière, qu'ils traversaient sur des radeaux. Grand nombre de chasseurs, à qui nous racontâmes cet accident, en conçurent une impression salutaire, et plusieurs demandèrent à se confesser. Le cours de l'Ottawa était si rapide que nos sept rameurs eurent une peine incroyable à atteindre le fort des *Petites allumettes*, où nous arrivâmes le 23 mai. C'était le premier poste que je devais évangéliser.

« Je ne sais quel noir pressentiment s'emparait de moi, à l'approche de cette station, qui pourtant m'était bien chère. Le bruit avait couru que la mort y avait exercé ses ravages, l'hiver dernier; j'en eus bientôt la triste preuve sous les yeux. A peine débarqué, je vis venir à moi une quinzaine de femmes, tenant au bras des enfants encore en bas âge : « Nos maris sont par-
« tis, me dirent-elles toutes ensemble ! — Où sont-ils
« donc allés, mes enfants, leur demandai-je ? — Là
« haut, je pense, me répondit l'une d'elles, jetant vers
« le ciel un regard plein de larmes; puis, elle ajouta :
« Oh ! si tu savais, mon Père, combien j'étais triste
« cet hiver dans le bois, lorsqu'il a été visité par la
« mort, mon mari ! « Je ne verrai donc plus la *robe*
« *noire* ! plaise à Dieu que je la revoie, pour qu'elle
« me purifie de mes péchés ! » C'était ainsi qu'il disait,
« mon mari. » Plusieurs autres me répétèrent la même plainte, avec un accent qui me déchirait le cœur. L'année dernière, en quittant ces chers Indiens nous laissions bien quelques malades, mais nous n'aurions jamais pensé que la mort en dût frapper un aussi grand nombre. Trente-un, dans la force de l'âge, ont succombé pendant l'hiver; la plupart avaient embrassé la Société de Tempérance et vivaient fort chrétiennement.

« J'avais déjà tellement pris en affection ce troupeau désolé, que je ne le quittai qu'à regret. Tandis que nos rameurs chargeaient le canot, et que tous mes chers enfants étaient là, tristes et silencieux, une femme s'approche de moi d'un air mystérieux et me dit : « *Reiwe minin keko nossa, je veux te donner quelque chose, mon père.* » En même temps elle me présente une petite cassette de sucre d'érable, en ajoutant : « Quand le « sucre a coulé de l'arbre, j'ai pensé à toi, et j'ai dit : « Voilà ce que je donnerai à notre père, la robe noire, « lorsqu'il viendra nous instruire de la sainte prière du « Grand Esprit. » J'aurais fait une peine extrême à cette bonne femme, en refusant son modeste présent ; car c'est de tout son cœur que le sauvage donne.

« A trente lieues du poste, nous rencontrâmes une huitaine de familles qui venaient à la Mission. Je fus donc obligé, pour dédommager ces braves gens, de m'arrêter deux jours au milieu de leurs tentes. Je les confessai tous, et après leur avoir dit la sainte Messe, où quelques-uns communièrent, nous nous remîmes en route.

« Quinze lieues plus loin, au passage d'un rapide appelé l'*Eveillé*, nous attendait une terrible épreuve. Arrivés au pied de cette chute, qui peut avoir trois milles de longueur, nous déposâmes à terre la moitié de notre charge pour remonter plus aisément, et je restai là pendant que le P. Garin franchissait le premier ce mauvais pas. Nos hommes, après l'avoir transporté à l'autre extrémité du rapide, devaient venir me prendre à mon tour, et avec moi le reste de nos effets. Trois heures s'étaient déjà écoulées, et je commençais à être inquiet pour nos rameurs, quand tout à coup je les vis

venir à travers les bois, mouillés jusqu'aux os et pâles comme la mort. Ils me racontèrent en tremblant encore l'accident qui leur était arrivé. Ils redescendaient vers moi, et le canot, entraîné par le courant et poussé par un vent impétueux, voguait avec la rapidité de l'éclair. quand il heurta contre un tronc d'arbre qui le brisa en deux. Tous les hommes tombèrent dans l'eau, et ce ne fut qu'à grand' peine qu'ils gagnèrent le rivage. Deux se seraient infailliblement noyés, si les autres, très-habiles nageurs, ne leur eussent porté secours. Sans prendre un instant de repos, ils retournèrent au fort des *Allumettes*, pour y acheter une nouvelle barque, qui fût propre à continuer le périlleux voyage.

« Pour moi, j'éprouvais une peine extrême, en songeant à l'anxiété dans laquelle se trouvait le P. Garin. Demeuré seul en haut du rapide, à une lieue au-dessus de nous, sur la rive opposée, sans feu, sans vivres, sans savoir ce que nous étions devenus, et nous croyant tous noyés, il dut passer une nuit affreuse. Il avait près de lui tous les bagages, et moi toutes les provisions. Ce fut le lendemain soir seulement, qu'il trouva par hasard un morceau de pain, que notre cuisinier avait jugé à propos de mettre dans un sac avec nos chaussures. Oh! qu'une séparation de ce genre fait bien sentir ce que vaut un frère et un ami! Le canot qui me transporta au-delà du fleuve, n'avait pas encore atteint le rivage, que déjà nous étions dans les bras l'un de l'autre.

« Voilà le seul accident remarquable que j'aie à vous signaler, mon révérend Père, bien que plus d'une fois encore notre frêle barque ait failli périr et quelques-uns de nos hommes se noyer. Pour les deux Missionnaires, ils n'ont couru aucun danger imminent : Marie Im-

maculée, leur auguste mère, veillait sans cesse sur leurs jours.

« De là nous poursuivîmes notre route vers Temiskaming, où nous arrivâmes heureusement le 11 juin. Nous y étions attendus avec impatience. J'eus la consolation d'apprendre que sur six cent vingt-cinq personnes agrégées, l'année dernière, à la Société de Tempérance, une seule avait manqué à son engagement. Vingt-cinq autres se sont empressées, sur notre invitation, d'en faire partie. Cette tendance des sauvages vers la sobriété, vous paraîtra d'autant plus admirable, que, depuis l'arrivée des blancs parmi eux, l'ivrognerie a été leur passion dominante, la source de leurs malheurs.

« Il existe entre Temiskaming et le Grand Lac, une famille dont chaque membre, le père et ses neuf fils, s'était rendu fameux par des excès de tout genre. C'était la terreur de la contrée. Tous les ans il en venait quelques-uns au poste durant la Mission ; mais jamais ils n'avaient songé à se faire instruire. Deux jours avant notre départ de Temiskaming, j'appris que le père était campé à peu de distance. Je vais le trouver, et pensant au divin Pasteur, qui recherchait avec tant d'ardeur et de tendresse la brebis égarée, je l'aborde, je l'embrasse, je lui parle de la bonté de Dieu et de sa justice, je lui montre l'image du Sauveur mort sur la croix pour notre amour. Il parut tout étonné de ma démarche, et je crus remarquer, sur cette vieille et hideuse figure, quelque chose de moins repoussant, depuis que je lui parlais de la miséricorde infinie de Dieu pour les coupables repentants. Je le revis le même soir ; et le lendemain il vint encore me trouver, me demanda si je partais déjà, si je ne reviendrais pas l'année prochaine. Toutes ces questions, il me les adressait avec un accent qui attestait le

triomphe de la grâce, et me faisait bien augurer de son retour à la vertu.

« Nous quittâmes Temiskaming après seize jours de Mission. Plus de deux cents sauvages s'étaient confessés; un grand nombre avait participé à la divine Eucharistie, quelques-uns pour la première fois; quinze personnes ont reçu le bienfait de la régénération, et parmi elles trois adultes, un homme et deux femmes, dont l'une nous édifia d'autant plus par sa ferveur, que sa conversion s'était fait plus longtemps attendre. Tant qu'a duré la cérémonie de son baptême, elle n'a cessé de verser des larmes, qui montraient la vivacité de sa foi et de son repentir. Je la vis ensuite; elle pleurait encore, mais c'était de joie. « Que j'étais malheureuse, « mon Père, me dit-elle, avant que le Grand Esprit « m'eût prise en pitié. Depuis le jour où la *Robe noire* « me prévint qu'à moins d'un changement de vie, je « ne pourrais être comptée au nombre des chrétiens, « je n'ai pas eu un moment de repos. Souvent, pendant « que je dormais, il me semblait que j'étais précipitée « dans le gouffre (l'enfer). Alors je m'éveillais tout effrayée, et je promettais au Grand Esprit de faire tout « ce que m'avait conseillé la *Robe noire*: mais toujours « j'étais vaincue par le *Matchi-manitou* (démon). La vue « des *saintes graines de la prière* (le chapelet), et surtout « la sainte figure de Marie (la médaille) que mes enfants « portaient à leur cou, faisaient sur moi une vive impression. Depuis l'année dernière, j'habite avec mon « fils; tous les jours nous comptions ensemble les *saintes graines de la prière*, cela me faisait du bien, et je « sentais de plus en plus augmenter en moi le désir du « baptême. Que l'année parut longue! « Plût à Dieu « qu'elle vînt vite la *Robe noire*, me disais-je, elle m'ob-

« tiendrait peut-être miséricorde. » C'était la pensée de « tous mes jours pendant ce triste hiver. Voici une lettre « de mon fils, il l'a écrite pour toi, avant de partir pour « *Kithi-Kami* (la baie d'Hudson). »

« J'ouvris aussitôt cette lettre et je lus ce qui suit : « A toi mes saluts et mes pensées, mon Père la *Robe* « *noire*. J'emporte un grand regret de Temiskaming, « car tu vas y venir, et je ne te verrai pas, je ne pourrai « pas aller t'ouvrir mon âme pour que tu la purifies. Que « je suis malheureux ! pense à moi, prends pitié de ma « mère, elle a un si grand désir d'être baptisée, qu'elle « vit déjà comme si elle était chrétienne. »

« Lorsque j'eus parcouru cette lettre, je demandai à ma néophyte pourquoi elle ne me l'avait pas montrée plus tôt. « Je vais te le dire, reprit-elle. Quand mon fils t'écri- « vait, il était désolé en songeant qu'il ne verrait point « la *Robe noire*, et moi je me disais : Je suis bien plus « malheureuse, il est baptisé mon fils ! Je ne pensais pas « à autre chose. Mais le bonheur rend la mémoire. Si tu « rencontres mon fils à Abbitibbi, annonce-lui bien que « sa mère était chrétienne, quand elle t'a remis sa lettre. »

« De Temiskaming à Abbitibbi le trajet se fit en neuf jours. Nous trouvâmes peu de sauvages à ce poste ; la plupart des chasseurs étaient partis pour Moose, et les femmes étaient allées tendre des filets à une certaine distance, pour avoir de quoi se nourrir durant la Mission.

« La chrétienté d'Abbitibbi est encore peu nombreuse, mais il serait difficile d'en trouver une plus fervente. A toutes les heures de la nuit, j'entendais ces pieux néophytes prier, chanter ou réciter ensemble le chapelet.

« La privation de chapelle a été jnsqu'à présent un

obstacle à l'instruction des Abbitibbites. Obligés de leur faire le catéchisme en plein air, l'inconstance du climat nous forçait, presque à chaque fois, de nous retirer dans nos cabanes aussitôt l'exercice commencé ; mais grâce à la générosité de l'honorable sir Georges Simpson, gouverneur de la Compagnie de la Baie d'Hudson, on a déjà préparé le bois pour construire une église de trente pieds sur vingt-cinq, qui pourra, je l'espère, au printemps prochain, offrir un abri à la plus grande partie de la population.

« Cent cinquante personnes ont constamment assisté aux exercices de la Mission ; leur manière de se confesser est assez curieuse pour que je vous en dise un mot. En faisant la revue de leur conscience, ils gravent des caractères symboliques sur un morceau d'écorce ; un homme la tête en bas, par exemple, leur rappelle qu'ils se sont enivrés.

« Nous avons baptisé dix-neuf enfants, et six adultes. Parmi ces derniers, un surtout mérite d'être cité ; c'est un jeune chasseur d'un caractère violent et sanguinaire. Il n'y a pas encore deux ans qu'il tua sa nièce d'un coup de fusil. Depuis le jour du meurtre, ce malheureux n'a goûté de repos ni jour ni nuit, selon son propre aveu : « Il me semble toujours voir ma nièce devant mes yeux, me disait-il, me reprochant de l'avoir tuée, avant qu'elle eût reçu le baptême. » Il était l'année dernière brillant de jeunesse et de santé; maintenant une maladie intérieure le consume. Je n'ai jamais vu pénitent plus contrit de son crime, et j'ai cru trouver un motif d'indulgence à son égard dans son état débile et la vivacité de son repentir.

« Nos adieux d'Abbitibbi eurent quelque chose de si touchant que des agents protestants de la Compagnie,

venus récemment de Moose en furent frappés. Figurez-vous, mon révérend Père, plus de trois cents sauvages, la plupart infidèles, agenouillés au bord du lac, et le Missionnaire debout dans son canot, levant au ciel ses mains habituées à bénir et ses yeux pleins de larmes, priant le Père des miséricordes de daigner jeter un œil de compassion sur cette portion de son héritage. « Non, « me disait un protestant, témoin de ce spectacle, « non, je n'avais encore rien vu de si attendrissant. » « -- Ce n'était pourtant pas mon éloquence, lui répondis-« je, qui captivait cette foule d'Indiens, puisque, « comme vous le savez, je puis à peine les comprendre; « c'était la divine influence de la Religion que je me « suis efforcé de leur faire connaître; c'était la présence « de celui qui a dit : Qui vous écoute, m'écoute! »

« Dans chacun des postes où nous avons donné les exercices de la Mission, nous avons reçu des délégués de la Compagnie l'accueil le plus bienveillant. Le commandant d'Abbitibbi, quoique protestant, a eu pour nous autant d'égards que le plus fervent catholique. Un trait vous prouvera son admirable franchise, en même temps qu'il vous fera connaître à quel point nos frères égarés se méprennent sur les vrais motifs qui dirigent le Clergé. Il me demanda, un jour, quel profit nous retirions d'un voyage qui devait nous être si pénible. Je lui répondis que cette peine était pour nous un vrai bonheur, que nous l'avions sollicitée avec instance, et que nous croirions déshonorer la Religion catholique et nous-mêmes, si nous réclamions autre chose que la nourriture et le vêtement. Il ne put en revenir, et, dans son étonnement, s'adressant à quelques jeunes gens indociles, il leur dit en ma présence : « Vous êtes des « misérables de ne pas écouter la *Robe noire*, qui ne

« vient ici que pour vous faire du bien ; nous autres,
« si nous nous exilons dans vos déserts, c'est pour ga-
« gner de l'argent, mais lui, il n'en retire pas un sou. »

« D'Abbitibbi au Grand Lac, nous voyageâmes en compagnie de plusieurs sauvages, qui conduisaient des canots chargés de marchandises. Ce fut une occasion pour nous, d'exercer notre ministère le long de la route. Après avoir ramé toute la journée, ces bons Indiens ne trouvaient point de meilleur délassement que de venir, soir, se confesser et entendre la parole de Dieu.

« Un soir, tandis que nous étions occupés à dresser notre tente, arrivèrent près de nous plusieurs néophytes qui avaient suivi les exercices de la Mission à Temiskaming. Je leur demandai où ils allaient. « Nous « venons te voir, me répondirent-ils. Enfants des forêts, « nous nous sommes dit : « Il passera bientôt, notre » bon père la *Robe noire*. Allons au devant de lui pour « camper près de sa tente. » Ces braves gens avaient déjà fait cinq journées de marche ; ils nous accompagnèrent encore pendant deux jours, puis, forcés de rentrer enfin dans leurs familles, ils nous demandèrent un peu d'eau bénite, et s'en retournèrent contents.

« Arrivés au Grand Lac, nous fûmes agréablement surpris de voir les chefs des trois petites tribus qui fréquentent ce poste, c'est-à-dire, le chef du lieu, celui de Kanikwanakag, et celui de Michikanabikong réunis dans un même camp : je savais qu'autrefois l'esprit de jalousie les tenait séparés. Otichkwagami, chef de Michikanabikong, vint au devant de moi, suivi des deux autres, et d'une soixantaine de personnes ; il tenait à sa main la lettre que Mgr l'Evêque de Montréal lui avait fait parvenir l'hiver dernier, et me la présentant, il me dit :

« Tu es salué par nous, mon Père. L'été dernier, lorsque notre ancien Père (M. Moreau) passa au Grand Lac, il était malade, et ne put ni nous confesser ni nous instruire, ce qui nous affligea beaucoup; car nous étions ici plusieurs qui voulions nous purifier de nos péchés. Grande a donc été notre joie, lorsque l'hiver dernier nous avons reçu une lettre du Gardien de la prière; il nous disait : « Vous serez visités par les *Robes noires* au printemps prochain. C'est ce que moi, Gardien de la prière à Montréal, fais savoir à Otichkwagami, chef de Michikanabikong, pour qu'il en avertisse tous ses jeunes gens. » Voilà ce que m'a écrit le Gardien de la prière : aussi j'ai eu soin de l'annoncer à tous ceux de ma tribu. De plus, comme depuis longtemps le chef du Grand Lac et moi nous ne campions plus ensemble, j'étais affligé de nos dissentions; pour y mettre un terme, j'allai le trouver, je lui fis connaître ce que voulait de nous le Gardien de la prière, et nous cimentâmes de nouveau la paix. Désormais nos tentes seront unies aussi bien que nos cœurs. Nous espérons que notre exemple sera suivi par tous les guerriers des deux tribus. Que vous en semble, ajouta-t-il, en s'adressant à l'assemblée? » Chacun répondit par un signe approbatif, et l'orateur s'assit au milieu des siens.

« Ce bon néophyte avait construit lui-même, à Michikanabikong, une grande cabane d'écorce, destinée à servir de chapelle. Elle pouvait contenir près de cent soixante personnes. C'est là que j'ai fait ma dernière Mission, qui a duré neuf jours. Plus de deux cents sauvages y ont pris part, et m'ont fait oublier, par la vivacité de leur foi, toutes les fatigues du ministère apostolique.

« Je les quittai le 5 août, et après avoir descendu pendant neuf jours la rivière Gatineau, sur une pirogue que m'offrit le chef Otichkwagami, j'arrivai à Bytown, le 14 à onze heures du soir.

« Je m'arrête ici, mon révérend Père. Les détails que je viens de vous soumettre, suffiront, je pense, pour constater le développement que prend chaque jour le catholicisme dans ces régions reculées, et pour vous donner une idée des progrès, autrement plus considérables, qu'y fera l'Evangile, lorsque des Missionnaires pourront se fixer au milieu des tribus. Cette Eglise qui n'est encore qu'à son berceau, pourrait sous peu être citée comme une chrétienté modèle, si elle avait plus de secours religieux. Il n'est pas téméraire de le penser, quand on voit plusieurs Indiens se maintenir toute l'année dans la grâce de Dieu, bien qu'ils ne jouissent de la présence du prêtre que durant quelques jours.

« Ah ! si jamais le nombre des ouvriers apostoliques permettait de proportionner les secours aux besoins, toutes ces tribus qui peuplent le nord de l'Amérique, et qui, pour la plupart, demandent des *Robes noires*, seraient bientôt membres de la grande famille catholique. Que de fois j'ai jeté des regards d'une sainte envie sur ces pauvres sauvages de la Baie d'Hudson, qui nous appellent à grands cris, et qu'à notre défaut les ministres de l'erreur vont peut-être envahir ; car on dit que les frères Moraves s'étendent chaque jour davantage dans ces contrées !

« Veuillez prier pour moi, mon révérend Père, et me croire votre affectionné confrère,

« LAVERLOCHÈRE, O. M. J.

Lettre du R. P. Hanipaux, Missionnaire apostolique de la Société de Jésus, à son Frère.

Ste-Croix, grande île Manitouline, 14 septembre 1845.

« Mon bien cher Frère,

« Je suis enfin au milieu de mes sauvages, à la grande île Manitouline, dans le nord du Haut-Canada. Mon voyage de Montréal ici s'est fait presque constamment sur l'eau et en bateau à vapeur, ce qui a beaucoup facilité et accéléré ma course ; j'ai fait près de quatre cents lieues en moins de huit jours. Je ne vous dirai rien de cette longue traversée. On croirait être toujours sur mer, tant sont vastes les lacs qui se rencontrent si souvent dans ces régions du Nouveau-Monde.

« Arrivés au lieu ordinaire du débarquement, nous étions encore à trente milles de notre Mission. Un petit canot d'écorce, monté par des Indiens catholiques, nous eut bientôt transportés au delà de la baie qui nous séparait de notre cher troupeau. Après avoir attaché la pirogue au rivage, nous nous enfonçâmes dans le bois par un sentier peu battu. Nous ne pûmes pas toujours le suivre, car nous rencontrâmes devant nous l'incendie ; il fallut faire un détour pour éviter les

flammes. Il y avait, me dit-on, quatre ou cinq mois que ce feu avait pris ; la foudre ou un accident quelconque l'avait allumé. Depuis ce temps il va brûlant la forêt, attiré par le bois, ou poussé par le vent; maintenant il n'est plus qu'à une demi-lieue ou trois quarts de lieue de notre station. Formez-vous une idée de ces forêts : elles sont vieilles comme Adam ; ce n'est qu'avec peine qu'on peut s'y frayer une voie la hache à la main; à hauteur d'homme, ce sont des arbres de toute espèce, tombés de vétusté et qui pourrissent depuis des siècles. Aussi la flamme a-t-elle beau jeu dans cet immense bûcher.

« Nous allions donc avec nos sauvages, sautant en quelque sorte comme des ecureuils de branche en branche, et enfin nous arrivâmes au déclin du jour à la Mission. J'ai trouvé là mieux que je n'attendais ; des maisons en bois, même assez grandes, des cabanes à peu près semblables à celles des charbonniers de vos forêts, forment une espèce de village comme les pauvres hameaux de France. Nous avons été dévancés, il y a sept ans, par un Missionnaire canadien, qui a fondé cette chrétienté en y construisant une petite église en bois, et en ralliant autour de la croix les tentes dispersées des Indiens convertis.

« Nous voilà donc installés dans la maison du Missionnaire. Les sauvages se rassemblent, ils nous félicitent, ils sont tout contents de revoir le P. Choné, mon compagnon d'apostolat, qui les évangélisait depuis un an, et avec lui un nouveau Père qui vient pour demeurer avec eux. Pour nous, nous bénissons Dieu, nous le remercions de notre heureuse arrivée. Moi surtout, je me trouve au comble de la joie d'être pour la première fois avec ces néophytes qui vont être désormais mes enfants bien aimés.

« Et comment sont-ils ces sauvages ? sont-ils habillés d'abord ? Oui, à peu près comme des villageois. Le gouvernement anglais leur donne à tous, chaque année, une couverture de lit en laine, de l'indienne pour faire une espèce de chemise, et un morceau de drap avec lequel les hommes se façonnent des pantalons et les femmes des habits décents. Plusieurs achètent d'autres étoffes ; il en est même qui sont assez bien vêtus.

« Comment vivent-ils? La pomme de terre et le blé de Turquie sont la nourriture commune. Ils ont souvent du poisson, qu'ils pêchent dans le grand lac ; quelques oiseaux, c'est tout ce que la chasse leur fournit, car il y a peu d'animaux dans les bois. On trouve ici en grand nombre des vaches, des moutons, des chevaux, des cochons, des poules, des chats, des chiens surtout. De tout cela, l'Indien vit comme il peut, chacun va partout, pour son compte et à son gré, chercher sa vie. Les chevaux ne servent guère aux sauvages que le dimanche, pour lutter ensemble de vitesse. On ne trait pas les vaches, parce qu'elles sont trop au loin dans les bois. Et nous, comment vivons-nous ? comme les sauvages à peu près ; mieux cependant, parce que nous avons amené de la ville, avec l'argent de la Propagation de la Foi, du lard, de la farine et du sel ; nous partageons ces provisions en bons pères avec nos enfants des forêts, et nous nous trouvons nourris comme des rois.

« Le premier dimanche qui suivit celui de notre arrivée, mon confrère invita les sauvages à se réunir après Vêpres. Ils se rassemblèrent donc, les hommes seulement, chez un de leurs chefs. La cabane était assez grande, mais il n'y avait point de chaises ; nos Indiens étaient étendus sur le plancher comme des moissonneurs sous un arbre ; on nous trouva cependant à cha-

cun un siége, et nous voilà à causer avec eux. Mon confrère jette au milieu de l'assemblée un gros paquet de tabac à fumer ; une hilarité générale accueille son présent. On n'y porte pas la main, mais chacun en tire un peu à soi avec son bâton, comme on retire des pommes de terre du feu. Un sauvage demande au P. Choné son couteau pour couper le tabac qui était en rouleau assez dur ; il s'en sert, l'essuie sur la semelle de son soulier, et le rend au Père sans se déranger, en passant le bras pardessus sa tête.

« Comme je venais pour demeurer avec les Indiens, il fallait qu'ils m'imposassent un nom sauvage. La cerémonie fut fixée au jeudi suivant. Pour ce jour solennel, mon confrère leur ayant donné à peu près le lard d'un cochon tout entier et de la farine, on prépara un festin public. Le moment venu, la peuplade se rassemble à l'intérieur ou autour de la plus vaste cabane. Nous arrivons vers deux heures du soir. Cette fois, nous trouvons des tables dressées, en aussi grand nombre que la maison pouvait en contenir. De plus, il y avait, le long du mur, une estrade d'honneur, où nous devions prendre place, mon confrère et moi, avec les dix-huit chefs de la tribu. On avait servi du lard, des oiseaux, des pommes de terre, du maïs et du thé dans de grandes carafes. Des bancs servaient de sièges aux vieillards ; les autres étaient debout, ou assis par terre, ou à genoux, partout, même sous les tables ; on parlait peu, mais l'appétit ne perdait rien au silence, et nous mangions en sauvages.

« Le repas fini, on enlève les tables. Alors un orateur s'avance et harangue assez longtemps l'assemblée sur le bonheur que goûte la peuplade depuis qu'elle a connu la *prière*, c'est-à-dire la Religion. « Voilà nos Pères,

ajoute-t-il, voilà ceux qui sont accourus de si loin pour nous apporter ce bienfait. Une nouvelle *Robe noire* vient encore s'établir parmi nous, pour nous servir de guide dans la connaissance et l'amour du vrai Dieu ; elle s'appellera... Après un instant de suspension solennelle, il prononce enfin mon nouveau nom *Nossaouaquat*, qui veut dire, *fourche qui enlève les cœurs de la terre en haut* ; puis il entonne et chante, avec toute l'assemblée, l'hymne national que les vieillards accompagnent en prononçant en cadence *hon hon hon*. A mon tour, je témoignai aux sauvages mes sentiments de joie, mes désirs et mes espérances pour l'avenir ; puis on se sépara, chacun emportant au bout de son bâton une portion du lard qui était de reste.

« Nous comptons à peu près sept cents néophytes dans cette peuplade. Notre chapelle est de construction bien chétive ; mais nous projetons d'en bâtir une plus convenable l'année prochaine ; nous avons apporté des ornements qui en font, telle qu'elle est, un petit paradis à l'intérieur. Je suis au comble de la joie, bien qu'il faille me mettre maintenant à l'étude de la langue indienne, comme j'ai fait, étant jeune, pour apprendre le latin. Priez donc et faites prier pour moi, afin que je parle bien vite le sauvage.

« Je suis tout à vous dans les SS. Cœurs de Jésus et de Marie.

« HANIPAUX, S. J. »

NOUVELLES DIVERSES.

Lettre de M. Charrier, Missionnaire apostolique, à M. Bissardon, Supérieur des Missionnaires de Lyon.

Tong-King, 20 juillet 1845.

« Monsieur,

« Depuis que j'ai quitté la France, que de fois, en esprit, ne me suis-je pas reporté près de vous ! Sans doute que plusieurs fois aussi vous vous êtes demandé : Où est-il ce Tonkinois? L'Océan l'a peut-être enseveli dans son sein. Détrompez-vous, la mer ne m'a fait aucun mal. Ses flots agités m'ont, il est vrai, procuré le spectacle d'une tempête ; mais ce n'était que pour imprimer plus de vitesse au navire, et accélérer notre course vers un rivage lointain et désiré.

« Enfin, après cinq mois de navigation, j'ai revu Macao. Le 10 décembre dernier, un Chinois que sa large panse rendrait digne de figurer parmi ses dieux, a bien voulu me conduire jusqu'à *Laphù*, village situé sur les frontières de la Chine et du Tong-King. Là, il m'a fallu chercher une barque de pêcheurs, pour atteindre sans bruit la préfecture de *Jèn-quâng*, premier endroit où le débarquement soit possible. En deux jours et deux nuits, je suis arrivé à la première Mission des Pères Dominicains, et grâce à leur concours empressé, j'ai pu

continuer mon voyage sans trop de danger et de fatigue. Depuis ce moment, de fleuve en fleuve, et de village en village, j'ai traversé deux provinces, et suis débarqué au Tong-King occidental, tout près de la résidence de Mgr Retord, notre Vicaire apostolique.

« Comment vous dire la réception qu'on m'a faite ! Il était nuit quand j'arrivai en barque au village. Mgr Retord, M. Titaud avec cinq ou six prêtres qui venaient d'être ordonnés, tous nos catéchistes et nos élèves, suivis de la multitude des chrétiens armés de flambeaux, se pressaient pour voir et saluer le pauvre *revenant*. Il y avait des chants, des cris et des larmes ; on entonnait des psaumes, on tirait des boîtes, on jouait des instruments ; aux voix et à la musique se joignaient les tambours et les chaudrons ; c'était un vacarme épouvantable. Jamais on n'eût osé en faire autant avant ma délivrance. Depuis cette époque, je parcours la Mission sans avoir de district fixe ; j'administre partout où je me trouve, et certes, l'ouvrage ne manque pas.

« Dans les premiers jours, la curiosité de nos chrétiens était trop vive pour songer à autre chose qu'à la satisfaire ; deux semaines furent employées à raconter des histoires et à recevoir des visites, après quoi je repris mes fonctions apostoliques.

« Ce n'est plus aujourd'hui, comme par le passé, un ministère occulte que nous exerçons. Partout, sur nos pas, la foule est immense ; l'élan ne serait pas plus général en temps de paix ; et, ce qui constate une situation nouvelle, ce mouvement vers le christianisme se produit au grand jour, sous les yeux des païens, au su des magistrats, qui, pour la plupart, sont instruits de mon retour. Du reste, nos chrétiens n'en font pas un

mystère. Les mandarins, de leur côté, voyant *Thieu-tri* garder le silence sur la Religion, et amnistier quelques vieux prêtres, sous prétexte qu'il a pitié de leur âge, sont persuadés, ou du moins feignent de l'être, que les anciens édits sont aux yeux du roi une lettre morte, et que s'il ne les désavoue pas, c'est uniquement par respect pour la mémoire de son père.

« A l'ombre de cette tolérance, nous circulons et administrons assez en liberté. Pour mon compte, je suis régulièrement au confessionnal depuis midi jusqu'à minuit, et souvent jusqu'à trois heures du matin ; c'est le moment où commence la prière commune, suivie de la messe et de la prédication. Alors on dort un peu, plus ou moins, selon les occupations de la matinée, qui est en partie consacrée à recevoir les visites et à vider les différends. Il a fallu annoncer que je ne confesserais pas avant midi ; sans cela, depuis janvier, je ne serais pas sorti du tribunal de la pénitence.

« Vous le voyez, depuis la mort de *Minh-Menh*, l'état religieux du Tong-King n'est plus le même ; nos chrétiens sont dans la joie, les païens demandent en foule à se convertir ; mais les catéchistes ne sont pas assez nombreux pour répondre à leurs bonnes dispositions. Que n'avons-nous ici deux ou trois cents frères de la doctrine chrétienne !

« Je finis, Monsieur le Supérieur, en vous présentant mes respects et amitiés, et en me recommandant à vos prières.

« Votre tout dévoué,
PIERRE CHARRIER, *Miss. Apost.* »

Noms des RR. PP. Capucins partis en mai 1846.

1° Pour les Missions d'Europe :

Constantinople. — Le P. Dominique de Hona, de la province de Savoie ; le P. Séraphin de Florence, province de Toscane ; le P. Augustin de Visso, province d'Ombrie.

Philippopoli. — Le P. Maurice de Castellazzo, province de Montferrat ; le P. Séraphin de Casteltermini, province de Palerme.

2° Pour les Missions d'Asie :

Syrie. — Le P. Fidèle de St-Georges, province de Savoie ; le P. Alexandre de Cassine, province de Montferrat.

Mésopotamie. — Le P. Augustin de Sorso, province de Sassari ; le P. Joseph de Fiesi, province de Sassari ; le P. Benoît d'Iglésias, province de Cagliari.

3° Pour les Missions d'Amérique :

Brésil. — Le P. Fabien de Scandiano, province Lombarde ; le P. Sébastien de Ploaghe, province de Sassari ; le P. Dominique de Casale, province de Toscane ; le P. Bernardin de Lagonegro, province de Basilicata ; le P. Raphaël de Foggia, province Romaine ; le P. Vincent Marie d'Ascoli, province de la Marche.

4° Pour les Missions d'Afrique :

Pays des Gallas. — Mgr François Guillaume Massaja, premier Vicaire apostolique de cette nouvelle Mission, et Evêque de Cassia, de la province de Turin ; le P. Juste d'Urbin, province de la Marche ; le P. César de Castelfranco, province Lombarde ; le frère Pascal de Duno, province de Turin.

TABLEAU DES NOUVEAUX

Confiés à la société des Missions-

NOMS des nouveaux VICARIATS APOSTOLIQUES.	NOM de la MISSION dont ils faisaient partie avant leur érection.	EPOQUE de leur ERECTION
Le Leao-tong	Pékin	1840
La Malaisie	Siam et Malaca	1841
Le Yun-nan	Sut-Chuen	1841
La Cochinchine occident.	La Cochinchine	1844
Le Kouy-tcheou	Sut-Chuen	1846
Le Japon	La Corée	1846
Le Tonquin méridional	Le Tonquin occ.	1846

Le Vicariat apostolique du Leao-tong a pour limites, au sud la grande muraille et la Corée, à l'ouest le méridien de Pékin, à l'est la Corée et la mer du Japon, au nord les possessions russes.

Celui de la Malaisie comprend toute la presqu'île Malaise jusqu'à Martaban (la ville de Moulmien exceptée), Pinang, Singapore, Nicobar, Andaman, Joncelan ;

Celui du Yun-nan toute la province du Yun-nan.

VICARIATS APOSTOLIQUES

Étrangères depuis 1840 jusqu'en 1846.

NOMS ET TITRES de leurs VICAIRES APOSTOLIQUES.
Mgr Em.-Jean-François Verrolles, Evêq. de Colombie.
Mgr Jean-Bt^e Boucho, Evêque d'Atalie, sacré en 1845.
Mgr Joseph Ponsot, Evêque de Philomélie.
Mgr Dominique Le Febvre, Evêque d'Isauropolis.
Mgr Eugène-Jean-Claude Desflèches, Evêque de Sinite.
Mgr Th.-Augustin Forcade, Evêque nommé de Samos.
Mgr Jean-Denis Gauthier, Evêque d'Emaüs.

Celui de la Cochinchine occidentale toute la Basse-Cochinchine ;

Celui du Kouy-tcheou toute la province du Kouy-tcheou ;

Celui du Japon comprend tout le Japon, les îles Lieou-tcheou, Bonines, et autres îles adjacentes ;

Celui du Tonquin méridional, les provinces de Nghê-an, d'Ha-tinh, et le Bô-chinh.

Notre Œuvre continue à recueillir les bénédictions de l'Episcopat : Mgr l'Archevêque de Toulouse, Mgr l'Evêque d'Orviète, Mgr l'Evêque de Malte et Mgr l'Evêque de Gap, viennent de la recommander au clergé et aux fidèles de leurs diocèses.

Deux Prêtres et un frère de la Congrégation du Saint-Cœur de Marie se sont embarqués au Havre, le 12 mai, pour les Missions de la Guinée ; ce sont : M. Jérôme Gravière, du diocèse de Clermont, nommé Préfet apos- en remplacement de M. Tisserand, M. Le Berre, du diocèse de Vannes, et le frère JeanBaptiste Thiersé, de Strasbourg.

M. l'abbé Dubuis, ancien vicaire de Fontaine (Lyon), était au nombre des Missionnaires qui ont suivi Mgr Odin au Texas.

Le P. Louis Ambrosi, de Verone, est parti de Naples, le 17 janvier dernier pour les Missions de la Chine.

Le 2 juillet, le P. Sorin, Supérieur de l'établissement de Notre-Dame du Lac (Etats-Unis), s'est embarqué, avec un prêtre, deux séminaristes, trois profès et un postulant, qui tous sont membres de la Communauté de St^e^-Croix.

Lyon, imprimerie de J. B. Pélagaud.

MISSIONS D'AMÉRIQUE.

MISSION DES MONTAGNES ROCHEUSES.

Lettre du R. P. de Smet, Missionnaire apostolique de la Compagnie de Jésus, à un Père de la même Société.

« TRÈS-RÉVÉREND PÈRE,

« Je reprends le récit de mes courses interminables au point où je l'ai laissé dans ma dernière lettre (1). Nous étions alors à Saint-Paul de Wallamet, entourés des soins de Mgr le Vicaire apostolique de l'Orégon, qui nous avait accueillis avec une charité sans bornes. Ma première sollicitude fut de prendre des informations sur le lieu le plus propre à fonder une Mission centrale.

(1) Voir le Numéro 103, page 475.

Dans ce but je fis plusieurs courses dans un rayon assez étendu, mais elles n'amenèrent aucun résultat : les meilleures localités étaient déjà exploitées, ou présentaient des obstacles nombreux. Que fit alors Mgr Blanchet ? Il me pria, avec un désintéressement vraiment admirable, d'examiner les terres soumises à sa juridiction, et d'en détacher la portion que je jugerais convenable pour l'œuvre projetée. Je commençai cette étude, et nous avions à peine parcouru deux milles, lorsque nous arrivâmes dans une vallée qui déroula à nos regards toutes les beautés de la nature, et montra réuni à la fois ce qu'elle peut offrir d'utile, d'agréable et de pittoresque.

« Qu'on se représente, au midi, une vaste plaine d'où l'on voit s'élever jusqu'aux nues les cimes blanchâtres des trois plus hautes montagnes de l'Orégon, les monts Mood, Ste-Hélène et Olympe : au levant, un horizon lointain dont les nuances indécises se fondent avec l'azur du ciel : à l'occident, les eaux brillantes et limpides de deux jolis lacs où, pendant que nous les contemplions du haut de la colline, nageaient et folâtraient le castor, la loutre et le rat musqué. Un de ces lacs est au pied d'un amphitéâtre qui s'élève en pente douce jusqu'au plateau sur lequel nous nous trouvions, et où je décidai que la Mission-mère serait placée. La belle rivière de Wallamet décrivait sous nos yeux une longue courbe ; elle est bordée par une superbe forêt qui, sans s'épuiser, fournira du bois de différentes espèces aux besoins de l'établissement. Entre cette forêt et la colline se trouvent, séparées par des bocages touffus, de riantes prairies d'un terroir favorable à toutes sortes de produits, et assez étendues pour suffire à l'entretien d'une grande ferme. Joignez à ces avantages celui d'avoir à mi-côte une quantité de fontaines dont on

pourra tirer plus tard un bon parti ; l'une d'elles n'est qu'à cent pas de la maison. Ma résolution une fois arrêtée, on ne tarda pas à mettre la main à l'œuvre, et déjà les bâtiments sont très avancés.

« L'hiver s'approchant rapidement, je ne pus, quoique affaibli par une maladie dont je relevais à peine, résister au désir de visiter tous mes chers sauvages des montagnes qui, de leur côté, à ce que j'avais appris du P. Mengarini, attendaient mon retour avec la plus vive impatience. Le 3 octobre, je quittai la Mission de St-Paul et notre nouvelle fondation, appelée St-François Xavier, après avoir témoigné ma reconnaissance à Mgr Blanchet. Le 5, j'arrivai à Vancouver précisément à temps pour prendre place, avec l'agrément du gouverneur, dans une berge montée par huit hommes et partant pour Wallawalla. Nous campions, le lendemain, auprès du Cap Horn, rocher qui se dresse en forme de pain de sucre au-dessus de la rivière. C'est un des points où le cours de ces eaux turbulentes et profondes est le plus solennel. Leur masse énorme s'est ouvert un passage entre deux hautes montagnes, et se précipite avec impétuosité sur des récifs et des débris de roches volcaniques, pendant un cours d'environ quatre milles. Ce passage si dangereux est connu sous le nom de *Grandes Cascades*. Voici l'histoire de leur formation, telle que les Indiens qui habitent ces parages me l'ont racontée. Nos vieillards, me disaient-ils, se rappellent encore l'époque où les eaux coulaient ici paisiblement, sous un immense rocher qui s'écroula, barra le lit du fleuve, et ensevelit les grandes forêts de cèdres et de sapins dont on remarque les restes au-dessus de l'abîme. On y observe, en effet, avec étonnement des centaines de gros troncs d'arbres, debout,

hauts d'une vingtaine de pieds, et dont on ne peut expliquer l'existence sans recourir au récit des sauvages.

« De là jusqu'aux *Dalles*, c'est-à-dire pendant environ quarante milles, on ne rencontre pas le moindre obstacle à la navigation. Nous passâmes près de plusieurs îles basaltiques, où les Indiens déposent leurs morts, dans des huttes faites de planches de cèdres, et couvertes de nattes pour les soustraire à la voracité des loups. Quelques îlots étaient remplis de ces sortes de cercueils. Depuis les grandes *Dalles* jusqu'aux sources de la Colombie, le fleuve ne présente qu'une suite de courants, de chutes, de cascades et de dalles. Il faut des hommes de beaucoup d'expérience pour y diriger les embarcations, et malgré toute l'adresse et la prudence des bateliers, il n'est peut-être pas un fleuve au monde qui soit le théâtre de tant de désastres. Pendant l'automne, la plupart des sauvages se rendent sur ses deux rives, et viennent disputer aux corbeaux, ou partager avec eux, les saumons morts et mourants qui flottent par milliers sur la surface des eaux. Dans le voisinage des camps l'air en est infecté; on aperçoit ces poissons en état de putréfaction, suspendus aux branches des arbres ou sur des échaffaudages élevés exprès, et c'est à cette nourriture malsaine et détestable que le pauvre Indien doit avoir recours durant son long carême d'hiver.

« On ne saurait se former une idée du dénuement extrême de ces malheureuses petites tribus, éparses le long du fleuve. Qu'on se figure de misérables huttes en paille, en joncs, en écorce, en branches de pins, ou en lambeaux de peaux; autour de ces loges sont entassés des arêtes de poissons, des ossements d'animaux, des immondices de tout genre. Dans l'intérieur, ce sont

des bottes de racines jetées dans un coin, des peaux suspendues à des perches, des poissons qui boucanent au-dessus du foyer. Pour toute batterie de cuisine, pour unique ustensile de ménage, l'Indien n'a qu'une chaudière d'osier enduite de gomme, et, pour faire bouillir l'eau, des pierres rougies au feu; dans cette chaudière s'agite un liquide dont il est impossible de deviner la composition. Si du mobilier on passe au personnel, on ne voit que des visages crasseux, des cheveux en désordre, des mains faisant presque à la fois les fonctions de peignes, de mouchoirs, de couteaux, de cuillers et de fourchettes. J'omets une foule d'autres détails dont la seule pensée fait bondir le cœur. Voilà une esquisse des misères corporelles de ces tribus, faible image d'un autre genre de misères infiniment plus déplorables.

« En effet, que n'aurais-je pas à dire si je parlais du pitoyable état de leurs âmes! L'idolâtrie de la majeure partie va jusqu'à rendre les honneurs divins aux plus vils animaux, elle ne recule même pas toujours devant les sacrifices humains. Dans le courant de l'été dernier et presque en face de la maison des ministres protestants, un enfant fut dévoué aux mânes d'un de ses compagnons mort la veille. La victime, garottée si cruellement que les cordes lui entraient dans la chair, fut exposée sur un rocher où elle n'aurait pas tardé à rendre le dernier soupir, si un homme compatissant, M. Parkins, n'était parvenu avec peine à la racheter.

« Ajoutez à ce sombre tableau, un dévergondage de mœurs qui ne suit d'autre loi que le caprice ou la passion du moment, un amour effréné pour le jeu qui enlève jusqu'aux heures destinées au repos le plus nécessaire, une paresse qui ne cède qu'à l'empire de la faim, une pente continuelle à la dissimulation, à la gourmandise,

à tout ce qui est bas, et vous aurez une idée des principaux vices où croupissent encore ces pauvres peuples sur les rives de la Colombie. Heureusement au fond de l'abîme dans lequel ils sont plongés, ils sentent un besoin indéfinissable d'invoquer une puissance supérieure à l'homme, et sont attentifs à tout ce qui peut leur révéler quelque moyen de la fléchir.

« Le 20, je fus reçus à Wallawalla par M. Kenly, commandant du fort, avec cette politesse et cette cordialité qui distinguent les membres de l'honorable Compagnie de la baie d'Hudson. J'employai quelques jours à faire les préparatifs nécessaires au reste de mon voyage; puis dévançant de quelques jours le P. Mengarini, qui se proposait d'accompagner nos bêtes de charge, je partis avec un Iroquois et un Canadien pour guides. Le 6, après avoir traversé la grande montagne des Kalispels, élevée de cinq mille pieds au-dessus de la plaine, je rencontrai le P. Hœken, qui venait au devant de moi accompagné de quelques sauvages.

« Il a ouvert, depuis deux mois, une Mission parmi les Kalispels, sous les auspices et le patronage de saint Ignace. Je fus reçu dans le camp au son des cloches, et salué par des décharges de mousqueterie. Il serait impossible de vous dire l'émotion de mon cœur à la vue de la première députation de mes chers Indiens, de mes enfants en Jésus-Christ, et de vous peindre la joie si franche qui paraissait les animer en saluant mon retour. Les détails que me donna le jeune Missionnaire sur leurs dispositions actuelles sont trop intéressants pour les omettre; je les raconte afin de prouver ce que peut la grâce sur un peuple, quand la vérité est l'unique objet de ses désirs. Celui-ci n'avait reçu de moi que deux courtes visites en 1841 et 1842;

tout ce que je lui avais recommandé alors avait été strictement observé. « Ce qui me frappa d'abord, en arrivant au milieu de ces Indiens, me dit le P. Hœken, et ce que je ne puis me lasser d'admirer de plus en plus, c'est la charité vraiment fraternelle et la profonde union qui semble ne faire de toute cette peuplade qu'une même famille. » L'amour, le respect et l'obéissance qu'ils ont voués à leurs chefs, ne connaissent pas de bornes, et l'accord qui règne entre ces chefs, offre le spectacle de la plus parfaite union : « Jamais, disent-ils, nos lèvres ne demandent et nos cœurs ne désirent qu'une même chose. » Ce sont, dans toute la force du terme, les pères de la tribu, comme un bon Supérieur l'est de sa communauté. Leur commandement n'a rien d'impérieux, mais ils ne parlent jamais en vain ; à peine leur voix s'est fait entendre qu'on s'empresse d'exécuter jusqu'à leurs moindres vœux. Un Indien éprouve-t-il quelques difficultés, est-il visité par l'épreuve, veut-il entreprendre un voyage, toujours, même dans les circonstances les plus ordinaires, il consulte son chef et se détermine d'après ses conseils. S'agit-il de mariages, il s'adresse encore aux chefs qui les permettent, les retardent ou les désapprouvent, selon qu'ils le jugent prudent, et chacun se soumet à cette décision.

« En sa qualité de père, le chef pourvoit à la nourriture de ses enfants, c'est-à-dire de la peuplade entière. Tout chevreuil tué à la chasse est porté à sa loge ; là il est divisé en autant de portions qu'il y a de familles. Par une sage économie l'avenir est aussi prévu, et une côte de chaque animal est mise en réserve pour ceux qui doivent, au printemps, cultiver la terre. La distribution se fait avec une admirable impartialité : le vieillard et l'infirme, la veuve et orphelin ont leur part

assurée, aussi bien que le chasseur. N'est-ce pas, sous plus d'un rapport, le retour de ces temps heureux où, comme nous l'apprennent les Actes des Apôtres, tous n'avaient qu'un cœur et qu'une âme ? Ne retrouve-t-on pas, au fond de nos solitudes, cette simplicité et cette union qui embellirent les premiers siècles du Christianisme ?

« A l'arrivée du Missionnaire, un des chefs lui expliqua ingénuement la manière de vivre des Indiens entre eux, et conclut ainsi : « Nous sommes pauvres « d'esprit, mais à défaut d'intelligence, nous avons de « la docilité. Aujourd'hui que nous avons le bonheur « de posséder une *Robe-noire*, nous écouterons, nous « suivrons sa parole ; tous les changements qu'il lui « plaira d'ordonner seront exécutés sans délai. » Il n'est pas nécessaire d'ajouter que la *Robe-noire* remercia Dieu des pratiques et des coutumes établies dans ce petit coin du monde, où chacun vit content dans sa médiocrité, et qu'elle confirma les lois qui produisaient cette heureuse harmonie. Le cœur est touché lorsqu'on entend ce peuple parler des ténèbres dans lesquelles il a été plongé si longtemps, lorsqu'on le voit se réjouir à la lumière de l'Evangile, rivaliser d'ardeur dans l'exercice des vertus chrétiennes qui ravissent son esprit et enchaînent ses affections. Pour lui, toute sa gloire consiste dans sa fidélité au service du Seigneur, toute son ambition est de s'instruire de ses devoirs. C'est la pensée de Dieu qui dirige le jeune homme dans le choix d'une épouse, la femme dans celui d'un mari. Pendant leurs moments de loisir, tous ces bons néophytes entourent et assiègent en quelque sorte le Missionnaire, auquel ils enlèveraient encore les heures de la nuit, si ses forces répondaient à son zèle et au leur. Ici les plaintes, les

médisances, les murmures sont inconnus ; l'orgueil et le respect humain sont absolument étrangers. Que de fois ne remarquons-nous pas des vieillards, des chefs mêmes, assis à côté d'un enfant de dix à douze ans, prêtant pendant deux heures l'attention d'un écolier docile à ces précoces instituteurs, qui leur apprennent les prières et leur expliquent les figures de l'échelle catholique (1) avec la gravité qui convient à un maître !

« Dans leurs adversités, quand la pêche ou la chasse a trompé leur attente, lorsqu'ils sont condamnés à un jeûne rigoureux, nul signe d'impatience ne leur échappe; calmes et tranquilles comme aux jours d'abondance, ils attribuent leurs malheurs à leurs péchés. Dans leurs succès, ils reconnaissent et bénissent la main miséricordieuse de Dieu. La *Robe-noire* ayant un jour loué un jeune chasseur de sa dextérité, celui-ci rougit et répondit en souriant : « Je ne suis point chasseur; je prie, et « lorsque le Grand-Esprit envoie les chevreuils à la « portée de mon fusil, je tire mon coup et ils meurent. »

« Au milieu de nos bons Kalispels il m'eût été facile d'oublier que la saison était déjà très avancée, et qu'il fallait se hâter pour se rendre avant l'hiver à Ste-Marie. chez les *Têtes-Plates*. Le 8 cependant, je fis mes préparatifs et je songeai au départ lorsque, vers le soir, se présenta une petite députation envoyée par la tribu des *Cœurs-d'Alène*. Ils avaient craint avec raison que je ne différasse d'aller chez eux, à cause de la conduite tenue par un de leurs chefs vis-à-vis de la *Robe-noire*. Voici le discours qu'ils m'adressèrent :

---

(1) Représentation des principaux traits de l'Ancien et du Nouveau Testament.

« Père Pierre,

« Nos chefs te parlent, nous te portons leurs paroles.
« Nous avons appris que tu avais traversé la grande eau
« (l'Océan) pour venir consoler tes enfants des monta-
« gnes ; nous te dirons qu'à cette nouvelle tous les In-
« diens se sont réjouis, et nous surtout, qui avions
« parlé si souvent du Père Pierre depuis qu'il nous avait
« quittés. Nous pensions que nous serions les premiers
« à te voir, et cette espérance mettait le comble à notre
« joie; mais nous avons appris que ton cœur n'était plus
» le même à notre égard, et cette pensée nous a rendus
« tristes. C'est vrai, Père, tu n'as pas sujet d'être con-
« tent, car plusieurs d'entre nous ont commis des fau-
« tes ; mais le Grand Esprit nous a punis comme nous
« le méritions, c'est ce qui nous fait croire qu'il ne veut
« pas nous rejeter. Nous avons perdu, cette année,
« notre grand chef et quelques autres personnes : de ce
« nombre sont des enfants morts avant d'avoir pu être
« régénérés dans l'eau sainte. Cette dernière perte, qui
« nous a paru la plus douloureuse, nous a fait penser
« qu'en nous châtiant ainsi, le Grand-Esprit voulait
« nous apprendre combien c'est un grand mal d'oublier
« son baptême.... Maintenant que nous sommes tous
« réunis au village du Sacré Cœur de Jésus, nous
« redoublons d'efforts pour contenter la *Robe-noire*, ou
« plutôt pour contenter notre Père qui est au ciel. Nous
« nous préparons surtout à bien faire notre première
« communion. Tu le sais mieux que nous, Père, ce
« jour est le plus beau de la vie. Viens donc nous voir
« pour être témoin de notre bonheur. Oh! si tu pouvais
« être au milieu de tes enfants ce jour-là, il nous sem-
« ble que nous n'aurions plus rien à désirer sur la terre.

« Nous voulons te prouver que ce n'est pas seulement « avec des paroles que nous t'aimons, mais avec une « docilité filiale, car nous sommes décidés à faire dé- « sormais tout ce que nos Pères nous diront. Voilà les « derniers mots qui sortent de notre cœur. Maintenant, « Père Pierre, nous ne te demandons plus qu'une « chose : viens toi-même nous dire si c'est là ce que « tu attends de notre amour. »

« Je cédai d'autant plus volontiers à leurs sollicitations, que la saison permettait encore de franchir la haute montagne des *Cœurs d'Alène* et de se rendre par cette route chez les *Têtes-Plates*.

« Le 9, je me séparai du P. Hœken et de son intéressante petite colonie composée de trois cents personnes. Les trois députés des *Cœurs-d'Alène* et deux Kalispels m'escortèrent. Le lendemain, le soleil se leva majestueusement et tout nous présageait une magnifique journée; mais ces apparences trompeuses disparurent sous des nuages rougeâtres et de mauvais augure. Bientôt la neige tomba à gros flocons. Nous traversâmes la rivière Spokane au bas des *grands rapides*, et nous poursuivîmes notre route jusqu'au coucher du soleil. La pluie était abondante, mais les torrents demeuraient encore à sec dans la haute plaine que nous parcourions. Nous fîmes halte auprès d'une petite fontaine. Je vous tracerai à ce sujet une esquisse de notre manière de camper.

« Dans les temps pluvieux, une tente est dressée à la hâte ; on coupe ensuite des branches de sapin, s'il y en a, ou des broussailles, qu'on étend sur la terre humide afin de ne pas dormir dans un bourbier. Les selles, les brides, les bagages sont aussitôt mis à l'abri. On ramasse dans les environs autant de branches et

de troncs d'arbres qu'il est possible d'en porter ; puis on allume des copeaux résineux. A ces prépararatifs succèdent ceux du souper, qui consiste dans un peu de farine, quelques racines de *gamache* et un morceau de graisse de buffle, appelée *dépouille* par les montagnards canadiens. Le tout fut mis ensemble dans la chaudière pour en composer un seul ragoût. Une longue perche, car la flamme nous tenait à distance respectueuse, fut transformée en cuiller à pot, qu'il fallut tourner et retourner jusqu'à ce que le contenu de la marmite eût obtenu la densité requise. Nous trouvâmes le mets délicieux. Nous n'avions qu'une écuelle entre six convives. Mais la nécessité rend l'homme industrieux. En un clin-d'œil mes Indiens furent prêts pour l'attaque de la chaudière. Deux d'entr'eux munis de morceaux d'écorces, deux autres avec des morceaux de cuir, le cinquième armé de l'écaille d'une tortue, plongeaient et replongeaient dans cette marmite avec l'adresse et la régularité d'un forgeron frappant sur son enclume. Elle fut bientôt à sec. Cependant la pluie continua toute la nuit. Je ne pouvais recevoir que deux personnes dans ma modeste tente ; les trois autres s'abritèrent derrière des écorces d'arbres ; elles entretinrent le feu, et dormirent à merveille, du moins elles l'affirmèrent et je les crus sur parole.

« La neige et la pluie ne cessèrent pas, le 11, pendant toute la journée. Nous partîmes cependant, dans l'espérance d'atteindre enfin la Mission. Mais le sentier était devenu si glissant sur les hauteurs qu'il nous restait à franchir, que nous fîmes à peine une vingtaine de milles. Le 12, nous levâmes le camp de grand matin au milieu d'un monceau de neige. Nous arrivâmes au sommet d'une assez haute montagne à travers une

épaisse forêt, dans laquelle la neige qui tombait des arbres nous incommoda beaucoup ; nos chevaux glissaient et s'abattaient presque à chaque pas. Enfin, vers deux heures de l'après-midi, j'étais sur les bords de la rivière de St-Joseph, et, une heure plus tard, au village du Sacré Cœur de Jésus, avec le P. Point et un frère coadjuteur, entouré d'environ six cents *Cœurs-d'Alène*, qui s'empressaient pour me serrer la main et me souhaiter la bien venue.

« Je remercie la divine Providence de m'avoir conduit au milieu de ce peuple. Je l'ai retrouvé plein de ferveur et de zèle, se disposant avec la plus grande assiduité à faire dignement sa première communion le jour de Noël. Du matin au soir, et même pendant la nuit, on n'entendait dans tout le camp que la récitation des prières et le chant des cantiques. Chaque jour, ces Indiens accroissaient ma joie et ma consolation. Vous verrez avec plaisir, dans les lettres de mes confrères, les bénédictions que le Seigneur a daigné répandre sur leurs travaux, pendant le cours des deux dernières années.

« Le 19, après avoir pris les dispositions les plus urgentes, je partis de la Mission avec quatre Indiens, me dirigeant vers Ste-Marie par la chaîne de montagnes qui sépare les *Cœurs-d'Alène* des *Têtes-Plates*. Les pluies et la neige des jours précédents augmentèrent encore, et ce fut après avoir essuyé toute sorte de difficultés, causées par le mauvais temps, que, le 27, au sortir de la vallée de St-Ignace, nous nous trouvâmes presque au pied du point culminant. Pendant quelques journées nous serpentâmes tantôt à travers l'épaisseur des bois, tantôt sur les flancs des rochers, souvent en suivant les sinuosités de la rivière jusque dans son lit, si tortueux en

certains endroits qu'en moins de huit heures nous fûmes forcés de le traverser quarante quatre fois. Les cèdres qui ombragent cette gorge sont prodigieux; la plupart ont de trois à cinq brasses de large, et une élévation proportionnée ; ils sont en si grand nombre qu'on peut dire sans hyperbole qu'ils forment une nuit impénétrable aux rayons du soleil. Je doute que le Liban ait jamais rien produit de plus majestueux que leurs cimes, de plus mystérieux que leurs ténèbres. Le silence de ces lieux, interrompu seulement par le souffle de la brise, le passage de quelques bêtes fauves, et le murmure des innombrables torrents qui bondissent du sommet des rochers, a quelque chose qui semble tenir d'un monde tout-à-fait nouveau.

« Deux *Nez-Percés* qui descendaient des hauteurs que nous avions à franchir, nous firent une description si épouvantable de la route, qu'il nous fallut renoncer à toute tentative de ce côté. Les eaux se précipitaient des montagnes avec une abondance et une impétuosité telles que nous ne pensâmes qu'à rétrograder au plus vite. Nous voyions s'annoncer les commencements d'un nouveau déluge. Les petits ruisseaux de la veille étaient devenus de gros torrents, qui nous arrêtaient à chaque pas pour charger et décharger nos bêtes de somme. Après une infinité de misères, de culbutes et de plongeons, nous regagnâmes enfin la rivière de St-Ignace qui, ayant crû de plus de dix pieds, et entraînant dans sa course vagabonde des masses de gros arbres, ne fut passée qu'avec des dangers extrêmes. Une fois je disparus sous l'eau et sous ma mule ; je ne lâchai cependant pas ma bête, qui me traîna jusqu'à la rive opposée.

« Nous campâmes, pendant la nuit, près d'une

grande croix plantée par un chef indien. Il manquait encore à la rivière quelques pieds pour déborder, et chacun songea à dormir sans la moindre inquiétude ; mais vers minuit un de mes hommes fut étonné de sentir ses deux jambes dans l'eau ; il mit la tête en dehors de sa tente et donna le signal d'alarme. Il était plus que temps, nous étions au milieu d'un lac immense. La plaine était inondée dans toute sa longueur de plus de vingt lieues. A peine avais-je lié ensemble mes effets, que je me vis dans l'eau jusqu'aux genoux. Ici, comme dans mille autres circonstances, la paternelle providence de Dieu nous avait ménagé un secours ; deux canots avaient été laissés dans l'endroit même où nous campions ; par ce moyen nous nous réfugiâmes avec armes et bagages, tout trempés, sur une éminence à deux mille de distance. Nous députâmes un *Cœur-d'Alène* pour porter à la Mission la nouvelle de notre détresse ; et deux jours après, cinq canots, dirigés par deux chefs, vinrent à notre aide, et nous reconduisirent au village du Sacré-Cœur de Jésus. Les sauvages se réjouirent des contrariétés auxquelles ils devaient mon retour, et m'accueillirent avec les mêmes démonstrations de joie que la première fois.

« Il n'y a pas longtemps encore, les *Cœurs-d'Alène* étaient renommés parmi leurs voisins pour leur habileté dans la médecine, qui est ici synonyme de magie (1). Ils ont été effectivement ensevelis dans les superstitions

(1) Médecine est le nom vulgaire donné par les blancs à l'idolâtrie du sauvage, vraisemblablement parce que celui-ci ne connaissant guère d'autre malheur que les maladies et les besoins du corps, se borne à demander à ses Manitous la guérison des unes et les moyens de subvenir aux autres. Parmi les pouvoirs magiques que ces Indiens prétendent avoir, il en est qui passent pour mauvais même à leurs yeux; ce sont ceux qui ont pour but de nuire aux hommes.

les plus absurdes, et leur aveuglement était si profond qu'ils adoraient les animaux les plus vils et les objets les plus grossiers. Aujourd'hui ils en plaisantent eux-mêmes; mais ils ajoutent avec reconnaissanc : « Dieu « a eu pitié de nous ! Il nous a ouvert les yeux; il est in- « finiment bon. » Un seul fait suffira pour vous donner une idée de leur ancien culte, et de la facilité qu'ont les Indiens à adopter des Manitous ou Dieux. Ils me dirent que le premier blanc qui parut sur leurs terres, portait une couverture de laine blanche avec une chemise d'indienne, tachetée de petits points de couleur assez semblables aux boutons de la petite vérole. Les *Cœurs-d'Alène* s'imaginant aussitôt que la chemise était le grand Manitou de la petite vérole, et la couverture le grand Maître de la neige, pensèrent que s'il leur était possible d'en devenir les possesseurs et de leur rendre un culte, leur nation serait à jamais exempte de la funeste maladie, et que tous les hivers ils auraient la quantité nécessaire de frimas pour favoriser leur chasse. Ils présentèrent donc au blanc plusieurs de leurs meilleurs chevaux en échange de ses vêtements, et celui-ci n'eut rien de plus pressé que de leur céder sa chemise et la moitié de sa couverture. Elles ont été pendant quelques années les objets d'un culte singulier parmi les *Cœurs-d'Alène*. De loin comme de près, les Indiens venaient leur offrir l'hommage de leur adoration. Aux principales solennités, le grand Manitou de la petite vérole et le grand Maître de la neige étaient portés en procession sur un coteau élevé, consacré à la pratique de leurs rites superstitieux; on les étendait respectueusement sur le gazon; le calumet leur était présenté aussi bien qu'aux quatre éléments; des cantiques étaient chantés en leur honneur, et la cérémonie se terminait par la grande danse de Médecine, qui consiste à faire

des contorsions étranges en poussant des cris ou plutôt des hurlements affreux.

« Le 4 décembre, je me séparais encore des *Cœurs-d'Alène* pour essayer de repasser chez les *Têtes-Plates*. Mais la nouvelle voie que j'avais prise se trouvant bientôt aussi impraticable que la première, j'abandonnai un dessein dont la Providence semblait me détourner par tant d'obstacles, et je me réfugiai chez les Kalispels. Ces Indiens mirent tout en œuvre pour m'assurer la meilleure loge du camp, et rendre mon séjour parmi eux aussi agréable que les circonstances et les lieux le permettaient. Ils avaient admirablement choisi leur quartier d'hiver, dans une position charmante, vis-à-vis d'une belle chute de la rivière Clark, barrée en cet endroit par un rocher immense dans lequel les eaux se sont miné deux étroits passages, et retombent en cascades écumantes. Une épaisse et vaste forêt les défend des vents du nord, et une multitude d'arbres abattus par le temps fournit de quoi alimenter tous les foyers. Ce camp est environné d'une longue suite de montagnes, couvertes de neige de la base au sommet, et dont les mille cimes réfléchissent sur tout ce paysage une splendeur vraiment glaciale lorsque le soleil les éclaire. A l'entrée de l'hiver, le gibier abandonne les hauteurs, et quand la neige a deux ou trois pieds d'épaisseur il arrive souvent que, dans une même journée, quarante chasseurs tuent jusqu'à trois cents chevreuils. Jugez combien sont nombreuses les bandes d'animaux qui, dans cette saison, remplissent les vallées, puisque trois cents personnes réunies au camp dont je vous parle, vivaient uniquement du produit de la chasse. Si elle vient à manquer par défaut de neige, un jeûne rigoureux est la conséquence de ce malheur; alors toutes les femmes fouillent la

terre gelée, pour en arracher quelques racines qui, malgré leur insipidité, nourrissent cependant assez la tribu pour l'empêcher de mourir de faim.

« Le quartier d'hiver une fois désigné, les Indiens s'occupèrent d'y ériger la maison de prière. Tandis que les hommes coupaient des sapins, les femmes portaient des nattes et des écorces pour la couvrir ; en deux jours on mit la dernière main à cet humble édifice, où des néophytes purs, simples et innocents, présentent chaque jour à Dieu l'hommage de leurs cœurs. Le Missionnaire y continua les instructions préparatoires au baptême. Quelle consolation ne dut pas éprouver le bon Pasteur, entouré de ces âmes ferventes et privilégiées ! Dans l'espérance de leur prochaine régénération, ces pauvres gens étaient venus des différentes vallées du pays des Kalispels se ranger sous sa houlette, dépourvus de toutes provisions et renonçant sans regret à la chasse des buffles, si pleine de charmes pour eux. Ils s'appliquèrent avec zèle à s'instruire de la nature du sacrement de baptême, des dispositions qu'il exige et des obligations qu'il impose. Le jour de Noël, dans lequel cent vingt-quatre adultes augmentèrent le nombre des vrais enfants de Dieu, ne sortira jamais de la mémoire de nos bons Indiens. Les détails de cette solennité vous initieront à nos fêtes.

« Quelques minutes avant minuit, un coup de pistolet donna le signal dont nous étions convenus. Il fut suivi d'une bruyante décharge de mousqueterie en l'honneur du Dieu enfant, et trois cents voix, s'élevant à la fois de la forêt, entonnèrent dans leur propre langue, et d'un commun accord, le beau cantique ; « *Du Dieu puissant tout annonce la gloire.* » Des flots d'adorateurs se pressèrent immédiatement vers le modeste sanctuaire.

« Mais à quoi ressemble donc notre petite église de la forêt? Je vous l'ai déjà dit, des nattes, des écorces, des troncs d'arbres, voilà ses matériaux. Dès la veille ses lambris avaient été décorés de guirlandes et de couronnes de verdure. L'intérieur était tapissé de branches de sapins. Sur l'autel décemment orné, brillaient des étoiles en papier de diverses couleurs, avec une profusion de ces rubans si attrayants pour des yeux indiens. A minuit je célébrai une messe solennelle, pendant laquelle les assistants chantèrent plusieurs cantiques analogues à la circonstance. La magnifique strophe du Gloria : *Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté* ne se réalisa jamais plus complètement dans aucune autre assemblée du monde catholique. Un festin général eut lieu après les saints mystères, et la joie dont cette réunion paraissait animée, ne pouvait pas être plus grande dans les Agapes des premiers chrétiens.

« Plus tard, après la seconde messe, cent vingt-quatre adultes se présentèrent à l'église, le chef à leur tête, afin d'obtenir l'accomplissement de leur plus ardent désir, le sacrement de la régénération. Les vieillards que j'avais baptisés deux ans auparavant, et qui avaient conservé d'une manière exemplaire le trésor de leur innocence, s'avançaient en qualité de parrains et de marraines. Les Pères Hœken et Soderini m'assistaient pendant la cérémonie, où tout se passa dans le plus grand ordre. Oh ! que ne puis-je vous peindre les douces émotions que ces scènes inspirent ! Ce sont ici-bas les plus précieuses récompenses du Missionnaire ; c'est là qu'il puise sa force, son courage, son zèle pour gagner à Dieu des âmes au milieu des dangers et des privations de tout genre. Oui, la promesse de notre divin Sauveur s'accomplit dans ce monde : « *Vous rece-*

vrez le centuple.» Ce que nous avons abandonné dans le siècle n'est rien en comparaison de ce que nous avons retrouvé, de ce que nous éprouvons dans le désert. Le prêtre n'adresse pas en vain aux sauvages les sublimes paroles du Rituel Romain : « *Recevez la robe blanche, que vous porterez sans tache au tribunal du Seigneur, pour jouir de la vie éternelle.* » Il peut avoir la certitude morale que ses catéchumènes, pour la plupart, conserveront leur innocence jusqu'à la mort. Lorsque dans la suite on leur demande s'ils n'ont pas offensé Dieu, si leur conscience ne leur fait aucun reproche, combien de fois n'en reçoit-on pas cette réponse, si consolante dans sa naïve simplicité : « Eh quoi ! mon Père, au baptê-« me j'ai renoncé au mal, n'est-il pas juste que je l'é-« vite ? La seule pensée de déplaire au Grand-Esprit « me fait trembler. » Les cérémonies du baptême se terminèrent par une distribution de chapelets, que les sauvages ont la coutume de réciter chaque soir en famille.

« Je reçus, quelques jours après, les nouvelles les plus satisfaisantes de nos deux autres Missions. Chez les *Têtes-Plates*, les PP. Mengarini et Zertinati furent assez heureux pour voir, à la messe de minuit, presque toute la nation s'approcher de la sainte table. Douze petits musiciens, formés par le P. Mengarini, exécutèrent avec une admirable justesse plusieurs morceaux des meilleurs compositeurs allemands et italiens. L'histoire de cette tribu vous est déjà connue ; sa conversion est assurément bien propre à faire ressortir les richesses infinies de la divine miséricorde ; j'ose dire cependant que celle des *Cœurs-d'Alène* est peut-être plus merveilleuse encore. Laissez-moi vous transcrire les détails pleins d'intérêt que j'ai reçus récemment de leurs zélés Missionnaires.

« Qu'étaient ces Indiens il n'y a pas un quart de siècle? Des cœurs si durs que, pour les peindre au naturel, le bon sens de leurs premiers visiteurs n'a pas su trouver d'expression plus juste que le singulier nom qu'ils portent encore; des intelligences si bornées qu'ils rendaient un culte divin à tous les animaux qu'il connaissaient; en un mot, une race d'hommes si dégradés qu'il ne leur restait de la loi naturelle que deux ou trois notions fort obscures, encore tous s'en éloignaient-ils dans la pratique, et, si j'en crois la réputation qu'ils s'étaient faite chez les peuples voisins, ils étaient loin d'être des modèles de droiture et de probité. Aujourd'hui quelle différence! C'est un peuple de vrais croyants, digne par ses vertus d'être comparé aux chrétiens de la primitive église.

« Vers le temps où de nombreux Missionnaires tournaient leurs regards vers les régions occidentales du Nouveau-Monde, il y a de cela environ quinze ans, la nouvelle se répandit un jour chez les *Cœurs-d'Alène* qu'il y avait un Dieu, que ce Dieu, unique auteur de tout ce qui existe, avait fait, outre la terre que nous voyons, deux choses que nous ne voyons pas : un séjour de bonheur appelé le ciel pour les justes, un lieu de tourments appelé l'enfer pour les méchants; que le fils de ce même Dieu, semblable en tout à son Père, voyant les hommes courir tous dans le mauvais chemin, était descendu du ciel pour les remettre dans le bon, mais que pour y parvenir il avait fallu qu'il mourût sur une croix. Ces vérités qui, aux yeux de tant de sages, ne méritent pas qu'on y réfléchisse, produisirent une autre impression sur nos sauvages. A ce bruit, toutes leurs bandes dispersées accourent au lieu où se trouvait l'apôtre de cette doctrine; le rassemblement se fait au déclin du jour; un conseil se tient pendant la nuit;

les grandes nouvelles se confirment, et on en conclut qu'un Dieu si puissant et si bon mérite les adorations et l'amour de la tribu.

« Cependant les familles réunies ne s'étaient pas encore séparées, qu'un fléau frappa de mort un grand nombre de sauvages. Au moment où le mal semblait sévir avec plus de force, un des moribonds, nommé ensuite Etienne, entend une voix qui vient d'en haut et qui lui crie : « Jette tes idoles, adore le Dieu des chré-« tiens, et tu seras guéri. » Le mourant croit à cette parole, et sa guérison est complète. Il se rend aussitôt auprès des autres malades, leur raconte ce qui lui est arrivé, et leur persuade d'imiter son exemple. Ils le font, et recouvrent également la santé. Je tiens ce fait de la bouche même du pieux Etienne, qui pleurait de reconnaissance en me le racontant. Sa déposition m'a été confirmée par des témoins oculaires qui ont pu dire : « J'en étais. » Et moi-même j'ai vu de mes yeux la montagne au pied de laquelle les idoles furent brisées.

« Cependant, après cinq ou six années de fidélité à notre sainte foi, la plupart des sauvages finirent par ne plus y conformer leur conduite ; et ce mouvement rétrograde ne fut que trop secondé pas les *forts en médecine*. A la voix de leur chef, qui selon toute apparence n'avait pas cessé d'être idolâtre, les devins convoquèrent une assemblée, dite des Croyants, dans laquelle il fut résolu qu'on reprendrait les anciennes pratiques, et dès lors les animaux, redevenus dieux, rentrèrent en possession du culte suprême. La masse, il est vrai, n'avait plus la même confiance en leur vertu ; mais, soit crainte de la sévérité du chef, soit curiosité purement naturelle, elle prenait part, au moins par sa présence, aux honneurs sacriléges qu'on leur rendait. Il faut

le dire néanmoins à la décharge de la nation, il y eut toujours dans son sein des âmes d'élite qui ne fléchirent pas le genou devant Baal; j'en connais même qui, depuis que la vérité s'était manifestée à elles, n'ont pas eu à se reprocher l'ombre d'une infidélité grave.

« Tel était l'état de la peuplade des *Cœurs-d'Alène*, lorsque la Providence m'y conduisit en 1842. J'y baptisai cent vingt-quatre personnes, dont la plupart étaient des enfants. Ma visite, dont les circonstances sont rapportées dans mes lettres, les disposa si bien en faveur des *Robes-noires*, qu'il fut décidé que le Père Point irait à leur secours. Trois mois après, c'est-à-dire sur la fin de la chasse d'été, ce Père quitta Ste-Marie avec l'autorisation de placer les nouveaux néophytes sous la protection du Cœur de Jésus.

« Le jour où il posa le pied sur les limites de leurs terres, était le premier vendredi de novembre. Il fit avec les trois chefs venus au devant de lui, la consécration promise, et, le premier vendredi de décembre, l'auguste signe du salut s'élevait au milieu d'un concert de chants et de prières, sur les bords du grand lac où la tribu s'était réunie pour la pêche. Dès ce moment, grâce à la puissance du Dieu sauveur, on peut dire que l'esprit de foi anime tous les habitants de ces heureuses vallées. Non seulement les assemblées nocturnes, les cérémonies sacriléges, les visions diaboliques si fréquentes auparavant, disparurent tout-à-fait; mais le jeu, dont jusque là ces sauvages avaient fait une de leurs occupations les plus importantes, fut abandonné, et deux semaines après, le mariage, qui depuis bien des siècles peut-être, ne connaissait plus ni bornes, ni indissolubilité, fut rappelé à sa première institution. Enfin, de Noël à la Purification,

le foyer du Missionnaire fut alimenté par tout ce qui restait des objets de l'ancien culte. Il était beau de voir ses principaux suppôts faire, de leurs propres mains, justice des misérables hochets dont l'enfer s'était servi pour tromper leur ignorance et accréditer ses impostures ; aussi dans les longues soirées de cette saison, combien furent sacrifiés de plumes d'oiseaux, de queues de loups, de pieds de biche, de sabots de chevreuils, d'images de bois!

« Les deux tiers de la peuplade étaient déjà baptisés quand les diverses tribus se virent contraintes de retourner chacune sur leurs terres, pour y chercher des moyens de subsistance jusqu'à la saison nouvelle. Au printemps de 1843, elles revinrent au lieu désigné pour la construction du village du Cœur de Jésus. Déjà ce village, calqué sur le plan des anciennes *Réductions* du Paraguay, est tracé sur place ; chacun se fait un devoir de concourir à son établissement selon ses forces ou son industrie. Des arbres sont abattus, des bassins creusés, des chemins ouverts, des champs publics ensemensés; une église s'élève rapidement grâce à la piété des travailleurs, et ces nouveaux enfants de la foi peuvent dès à présent se convaincre que la Religion ne tend pas moins à assurer notre bonheur dans cette vie qu'à le consommer dans l'autre.

« Pour la quatrième fois, les cent et quelques familles des *Cœurs-d'Alène* se réunirent, sur la fin d'octobre 1844, dans le voisinage de leur église. A voir leurs petites loges de joncs ainsi groupées autour de la maison de prière, la touchante image du pélican des déserts s'offrit d'autant plus naturellement à l'esprit, que tous les sauvages, jeunes et vieux, se préparaient à faire ou à renouveler leur première communion. Environ

quinze des plus exemplaires avaient déjà joui de ce bonheur ; tous s'étaient confessés, un bon nombre, les jeunes gens surtout, avaient acquis un certain degré d'instruction, mais celle des vieillards et de la masse en général était loin d'être suffisante. Or, pour la compléter, il restait deux mois à peine jusqu'à l'ouverture de la chasse, époque où il est impossible de retenir l'Indien sous la tente. Il fallait donc se hâter et choisir de préférence la méthode d'enseignement la plus abrégée.

« On sait que le sauvage, qui a un œil de lynx, n'oublie presque jamais ce qu'il a vu, et que lorsqu'il attache une idée quelconque à un signe extérieur, cette idée se représentera toujours à sa mémoire pourvu qu'il en conserve le signe convenu. De là cette facilité prodigieuse à parler par gestes, cette multiplicité de métaphores dans ses discours, ce penchant à peindre aux yeux par une sorte d'écriture hiéroglyphique ce qui autrement ne serait pas compris. Cette coutume servit de base au système de la *Robe-noire*; elle fit des images représentant avec tous leurs attributs : 1° les vérités qu'on doit croire ; 2° les fautes qu'il faut éviter ; 3° le sacrement destiné à purifier l'âme ; 4° enfin la grande action à laquelle ses néophytes se disposaient. Ces premières mesures prises, l'instructeur, une longue baguette à la main, appela l'attention de ses auditeurs sur chacun des points du tableau, dont il tâchait de donner en même temps une définition claire. Le succès surpassa son attente. Ayant fait expliquer ce qu'il avait dit à ceux qui lui paraissaient les plus intelligents, il s'assura que rien n'avait été omis sur les articles essentiels, et sur le champ il organisa une série de répétitions qui transformèrent le village entier en écoles, où les leçons du Missionnaire étaient repassées en famille dans les loges et reproduites en public

dans les harangues des chefs. Il y avait unité dans le plan, insistance sur les mêmes points, il devait y avoir progrès, et il fut sensible dès les premiers jours, ce qui concourut à l'encouragement de ceux qui en avaient le plus besoin, je veux parler des personnes dont la mémoire ne secondait pas la tendre piété. Ceux-mêmes dont l'inertie formait une opposition plus redoutable, furent emportés dans ce mouvement général.

« Les résultats d'un élan si unanime furent tels que, depuis le mois de septembre jusqu'au jour de la première communion, il ne s'est pas commis dans le village du Cœur de Jésus, à la connaissance des chefs et des *Robes-noires*, une seule faute que l'on puisse appeler grave, du moins par ceux qui étaient baptisés. Il est de fait que tous ceux qui n'avaient pas encore eu ce bonheur l'ont sollicité instamment ; que tous ceux qui se sont préparés à la première communion l'ont faite ; que la plupart y ont apporté des dispositions beaucoup plus qu'ordinaires. Quoi, en effet, de plus extraordinaire, même parmi ce que nous nommons en Europe de bons chrétiens, que l'usage de la confession publique ? Or, combien de nos pauvres sauvages sont venus faire l'aveu public et spontané, je ne dirai pas de fautes énormes ou connues, mais de ces légers manquements qui échappent *sept fois par jour* à la fragilité humaine, et cela en des termes qui décelaient une douleur vraiment surnaturelle. J'ai vu des maris se présenter après leurs épouses, des mères après leurs filles, non pour aggraver les torts que celles-ci s'imputaient, mais pour s'accuser eux-mêmes d'y avoir donné lieu par leur peu de patience ou de charité. Combien d'autres vertus ont été pratiquées dans ces jours de ferveur ! Il fallait bien quelque dévouement à ces vieillards pour devenir les écoliers de leurs petits enfants, et à ces petits enfants pour se faire

les patients et graves précepteurs de leurs vieux pères. Il fallait bien quelque degré de vertu à ces mères qui, non contentes d'avoir donné à leur jeune famille l'aliment qu'elles se refusaient à elles-mêmes, passaient de longues soirées à rompre le pain de la divine parole, recueilli par elles pendant la journée, non seulement à leurs parentes, mais encore à des femmes étrangères ; il en fallait aussi à ces jeunes gens, plus intelligents que les autres, pour répéter cent fois à leurs frères ce qu'ils avaient saisi dès la première instruction; et à ces chasseurs dont la vie est le mouvement, pour se condamner, pendant des nuits entières, à enseigner à des sourds ce que la *Robe-noire* désespérait presque de leur faire entendre; et à ces pauvres sourds, et à de malheureux aveugles, pour venir assidument prendre place auprès du prédicateur, que les uns n'entendaient pas, ou près de ces tableaux que les autres ne voyaient point; et enfin, et surtout, à ces chefs, pères et pasteurs de leurs peuplades, pour devancer le point du jour, se lever quelquefois au milieu de la nuit, par des temps froids ou pluvieux, et se livrer à toute l'ardeur du véritable zèle, afin de réveiller de leur assoupissement les âmes qui avaient besoin d'être excitées.

« Ce zèle avait sa source dans la foi. Comme elle est simple, comme elle est pure, comme elle est confiante, comme elle est universelle, la foi du sauvage! Foi dans dans la puissance des sacrements, foi dans le pouvoir de la prière, foi dans la vertu du signe de la croix, du chapelet, des images, des médailles, de la parole de Dieu. Le plus léger nuage ne vient jamais en ternir la pureté. Quel intérêt d'ailleurs aurait-il à douter? On lui a dit que la bonté divine veut son bonheur, que la puissance divine peut tout ce qu'elle veut, que la sagesse

divine dirige tout pour le bien de ses enfants, qu'il est lui-même l'enfant chéri de Dieu, et il le croit. Aussi la foi des Indiens opère-t-elle des prodiges. J'ai administré l'extrême onction à sept ou huit d'entr'eux : on disait de l'un, il se meurt, d'une autre, elle est morte; quant à cette dernière, sa famille était tellement persuadée que c'en était fait d'elle, que lorsque je pénétrai dans sa loge, son mari faisait déjà par anticipation son oraison funèbre. Or, de toutes ces personnes à l'agonie, il n'en est pas une qui n'ait recouvré une santé florissante.

« J'ai parlé de la confiance des sauvages dans le signe de la croix. Elle se révèle dans les occasions les plus communes comme les plus solennelles de la vie. Est-il question de fumer le calumet, ils ne le portent pas à la bouche qu'il n'ait été sanctifié par le signe de la croix; se penchent-ils sur le bord d'un ruisseau pour étancher leur soif, leur main semble se refuser à faire d'abord autre chose que le signe de la croix; à peine les lèvres des petits enfants savent-elles balbutier quelques mots, que déjà on leur apprend le signe de la croix. J'ai été témoin d'une scène bien touchante : un père et une mère, inclinés devant leur petit Ignace, qui se mourait (il était leur fils unique et n'avait que trois ans), je les ai vus, dis-je, s'efforçant de sourire pendant que des larmes roulaient dans leurs yeux, recueillir toute la force dont leur cœur était capable pour lui suggérer de faire le signe de la croix; et la main défaillante de ce jeune enfant cherchait son front pour accomplir ce dernier acte d'obéissance. C'est pour en rappeler le souvenir si consolant, qu'on voit s'élever sur sa tombe une croix plus ornée que les autres.

« Un jour que j'allais à l'endroit où le pieux enfant

a été inhumé, un spectacle peut-être plus religieux encore s'offrit à moi. C'était une jeune femme assise auprès du tombeau de sa fille unique. Elle s'entretenait avec une orpheline qu'elle avait adoptée, et qui venait de recevoir le baptême. Que lui disait-elle en lui montrant le ciel? « Vois, mon enfant, comme on est « heureux de mourir quand on a reçu le baptême. A « présent, ma petite Clémence est au ciel; si tu mou- « rais tu irais la revoir. » Et il y avait dans l'accent et la physionomie de la généreuse mère quelque chose de si calme, que vous eussiez dit qu'elle habitait déjà le séjour dont elle parlait. Je m'arrête dans mes citations, car il faut se borner. C'est ainsi qu'en s'approchant du terme heureux après lequel leur foi soupire, ces enfants du désert donnent, sans le savoir, aux chrétiens civilisés d'émouvantes leçons et de sublimes exemples.

« Je vais maintenant vous les faire suivre dans la retraite qui acheva de les préparer à la sainte communion. Pendant les deux derniers jours, les jeunes gens rivalisant de zèle, consacrèrent ce que les examens spirituels leur laissaient de temps libre, à la décoration de l'église. C'était un oratoire bien petit, puisqu'en y comprenant le chœur et l'autel il mesure à peine huit toises de long sur quatre de large. Mais si par la pensée vous élevant au dessus des montagnes qui l'avoisinent, vous eussiez vu que, depuis les limites de la civilisation américaine jusqu'aux rivages de l'Océan Pacifique, cet immense pays ne renferme que trois maisons de prière semblables à celle-ci; si à l'aspect de la vallée au fond de laquelle s'abrite ce sanctuaire, vous vous fussiez rappelé que cette solitude, autrefois maudite, où, pour employer les termes énergiques appliqués à un plus grand ordre de choses, « tout était Dieu excepté Dieu lui-même », que cette solitude, dis-je, est à présent une terre sainte

dont les rivières ont vu leurs ondes servir à la sanctification des âmes, dont les forêts ont donné leurs plus beaux arbres pour la construction d'un temple plus auguste que celui de Salomon, dont les fruits offerts sur l'autel vont devenir pour ses enfants la manne des élus; alors, sans doute, dans les transports de votre admiration, vous vous seriez écrié avec la foi des patriarches : « Vraiment, c'est ici la porte du ciel. »

« O Eglise du désert, nous voici arrivés au plus beau jour de tes triomphes, celui de la communion! Les étoiles du firmament brillent encore de tous leurs feux. Quels chants se font entendre ? « *Lauda*, *Sion*, *Salvatorem*. » Qui redit ce magnifique cantique ? Des sauvages, des hommes qui naguères n'adressaient leurs prières qu'aux animaux de leurs forêts. Où vont-ils ? Que font-ils ? Ah ! c'est ici que je dois m'anéantir ! Unissez-vous, ô mon âme, à ces nouveaux adorateurs. Jamais hommages furent-ils plus dignes d'être agréés ? Ils ont pénétré dans le sanctuaire, ces fervents néophytes. Mais ce n'est plus la pauvre petite chapelle aux yeux de leur foi; c'est le palais, c'est le trône du divin amour. A genoux, attentifs aux mouvements les plus intimes de leur âme, ils écoutent en silence la voix intérieure qui leur parle. Nous avions préféré les abandonner à leur propre dévotion, et nous n'avons eu qu'à nous en applaudir en voyant la ferveur qui respirait sur tous les visages pendant qu'ils s'approchaient du banquet sacré. On a souvent observé que plus l'âme est pénétrée des sentiments ineffables dont nous parlons, moins elle est portée à se répandre au dehors; il en fut ainsi pour nos bons sauvages. Après la cérémonie, j'ai vu les plus jeunes se retirer à l'écart pour mieux jouir de leur bonheur.

« Le soir, pendant le renouvellement des vœux, il y eut illumination aussi brillante que le comportait notre pauvreté. En prononçant de nouveau les engagements du baptême, ces heureux néophytes, les yeux pieusement tournés vers l'autel sur lequel était exposée la sainte hostie, semblaient ajouter avec saint Augustin : « O « beauté toujours ancienne et toujours nouvelle, nous « vous avons aimée bien tard, mais nous vous aimerons « toujours ! » La bénédiction du Saint-Sacrement vint mettre le sceau à ces promesses et couronna dignement une journée qu'à jamais on appellera la plus belle de la vie.

« Adieu, mon révérend Père, je succombe sous le poids des consolations et des fatigues ; je me recommande à vos prières, et je suis,

Votre très-humble et très-obéissant fils en J. C.
P. J. de Smet S. J.

Lettre du R. P. Joset, Missionnaire apostolique de la Compagnie de Jésus, au R. P. Fouillot, de la même Société.

Village du Saint-Cœur de Jésus, — Terres des Cœurs-d'Alène, - 22 février 1845.

« Mon Révérend Père,

« Me voilà donc arrivé au bout du monde, au milieu d'un labyrinthe de montagnes, de forêts, de lacs, de rivières, et occupé avec le Père Point à diriger la Mission des *Cœurs-d'Alène*, qui sont aujourd'hui à peu près tous baptisés.

« Pour atteindre jusqu'à ces régions reculées, à travers un pays semé d'obstacles de tout genre, et sillonné par des bandes ennemies que le ressentiment et la cupidité lancent à la poursuite des voyageurs, ce qu'il nous fallait avant tout était un guide expérimenté. La Providence y pourvut. Un jour que je cheminais seul, à une demi-lieue en avant de ma petite troupe, cherchant dans les montagnes qui longent la *Rivière-verte* un endroit propre à faire halte pour dîner, je vis venir à moi un homme que ses cheveux longs et en désordre auraient fait prendre pour un sauvage, bien qu'il fût habillé comme les blancs. Je lui présente la main,

suivant l'usage de la *prairie*, et j'accompagne ce geste d'un *bon jour* qui m'est rendu en français. Vous auriez peine à concevoir le tressaillement qu'on éprouve en entendant, au milieu de ces vastes solitudes, l'accent de sa langue maternelle. « Quoi, vous parlez français ! vous êtes donc Canadien ? (les chasseurs canadiens sont répandus dans toute la *prairie*). — Je suis Iroquois. — Vous êtes Iroquois ! connaissez-vous Sainte-Marie ? — J'en viens. — Et votre nom ? — Ignace. » Je n'essaierai pas de vous peindre ce que je sentis alors. Ignace était le compagnon fidèle du Révérend Père de Smet, un homme dévoué, un des meilleurs guides du désert. Sur-le-champ nous retournons à la caravane, dont je l'installe capitaine, heureux de me décharger en si bonnes mains d'un commandement qui commençait à me peser.

« A quelque distance de là, nous rencontrâmes plusieurs familles de *Banaks*, dont l'imprudence faillit nous être bien funeste. Ils avaient mis le feu à la montagne que nous devions traverser, et la flamme se communiquant des hauteurs à la prairie, était portée vers nous par un vent violent. Que feriez-vous dans une position semblable, au milieu d'une immense plaine couverte d'herbe sèche que l'incendie dévore, en poussant devant lui d'épais tourbillons de fumée ? Mettriez-vous une rivière entre vous et ce réseau embrasé qui enveloppe la caravane comme une proie ? Bien ; mais on n'a pas toujours une rivière sur son passage ; et puis, si elle n'est pas large, l'obstacle est bientôt franchi. Que faire donc ? mettre soi-même le feu à la prairie sous le vent, et quand l'orage en a emporté le foyer loin de vous, se réfugier dans l'espace dévasté comme dans une oasis. Le défaut d'aliment est, sans doute, la meilleure barrière qu'on puisse opposer à un tel ennemi.

« Quoiqu'il nous menaçât de fort près, nous n'eûmes cependant pas besoin de recourir à cet expédient. Vers cinq heures du soir, Ignace nous voyant à une petite distance du feu, mais devinant que le vent allait changer de direction, nous fit camper à l'abri de quelques arbres verts, sur les bords du lit profond et rocailleux d'un ruisseau. Un spectacle des plus imposants nous fut donné pendant cette nuit. Imaginez-vous une mer de feu débordant sur la surface du désert; tantôt bondissant en gerbes embrasées à la cime des forêts qu'elle consume, tantôt ruisselant comme une lave étincelante jusqu'au fond des ravins, pliant ses vagues ondoyantes à toutes les sinuosités de la plaine, ou se soulevant avec effort vers le ciel quand les vents contraires voulaient maîtriser sa fureur. Pour nous, confinés comme des Lapons dans des trous de rocher, nous en sortions de temps en temps pour observer l'incendie et suivre ses progrès : il ne s'arrêta qu'à une portée de fusil de notre camp.

« Ces accidents ne sont pas les seuls que le voyageur ait à craindre en traversant les solitudes du Nouveau-Monde. Il est certaines régions où le serpent à sonnettes se rencontre à chaque pas, et nous avions à peine mis le pied dans la prairie, que nos voituriers étaient déjà occupés à tuer ces dangereux reptiles. Du reste, leur vue fait ici moins d'impression, je crois, que leur nom en Europe. Je m'étais pourvu, à Paris, d'une fiole d'ammoniac liquide, qu'on dit être un spécifique infaillible contre les venins de toute espèce : cette précaution était parfaitement inutile, car à côté du mal la Providence a prodigué le remède. C'est une plante communément appelée *racine noire ;* elle m'a paru avoir beaucoup de ressemblance avec la *barbe de bouc* de vos

prés ; sa tête, qui s'élève au-dessus des autres herbes, la fait aisément reconnaître. On en fait sécher la racine, qu'on réduit en poudre, et il suffit d'en répandre un peu sur la plaie pour neutraliser aussitôt l'effet du venin.

« On lui attribue encore une autre vertu, celle d'engourdir le serpent par son odeur. Notre interprète me racontait dernièrement, qu'ayant irrité une de ces hideuses bêtes, qui cherchait à s'élancer pour l'atteindre, il lui donna le vent, c'est-à-dire, se plaça de manière que le vent passât de lui au reptile. Il portait heureusement de la *racine noire*. Aussitôt la fureur du serpent se calma ; il se laissa approcher et tuer sans résistance. Un sifflement aigu, comme celui d'une clef percée, produit le même effet; le monstre élève aussitôt la tête, paraît écouter attentivement et reste immobile. J'en ai vu assommer un de cette manière. Les voituriers ne font pas tant de cérémonies, ils les tuent à coups de fouets.

« L'homme n'est pas leur seul ennemi. Outre les oiseaux de proie, tous les individus de la famille des cerfs leur font la guerre, et voici comment : ils se dressent sur leurs pattes de derrière et se laissant retomber sur leur victime, ils la coupent en morceaux avec la corne de leurs pieds de devant. Mais le plus grand destructeur de serpents à sonnettes c'est le porc. D'abord, son enveloppe de graisse est impénétrable au venin, puis son grognement tout seul paralyse le reptile, dont il se nourrit avec avidité. L'interprète dont j'ai parlé, se trouvant avec quelques amis près d'une mission protestante, dans un endroit où il y a beaucoup de serpents à sonnettes, en rencontra un furieux comme le premier. Il courut chercher un des quadrupèdes du ministre ; dès

que le serpent l'entendit grogner, sa colère cessa comme par enchantement, il s'étendit souple et résigné devant le porc, qui le prit par la queue et ne laissa que la tête. J'ignore, mon révérend Père, si ces détails ont quelque attrait pour vous; mais je suis bien sûr de vous intéresser en vous parlant de nos chers néophytes; et c'est pourquoi j'omets les autres circonstances de mon voyage, pour vous introduire plus vite auprès de ces bons Indiens.

« Les lettres du R. P. de Smet vous ont fait connaître la nation des *Têtes-Plates*, cette chevalerie errante des montagnes. On remarque entre eux et nos *Cœurs-d'Alène* une différence qui n'est pas à l'avantage de ces derniers, et dont la cause s'explique peut-être par les conditions géographiques au milieu desquelles le caractère des deux peuples a dû se développer. Plus rapprochés des régions où se trouve le Buffalo, ce pain quotidien de la prairie, les *Têtes-Plates* ne se sont guère occupés jusqu'ici que de chasse. Pour cela il leur a fallu braver à toute heure la nombreuse et perfide nation des *Pieds-Noirs*, et emporter, pour ainsi dire, à la pointe de l'épée chaque morceau qu'ils mangeaient: de là leur bravoure, leur esprit d'abnégation et leur habitude des sacrifices les plus généreux. Les *Cœurs-d'Alène*, au contraire, séparés des grandes plaines de l'Est par des montagnes qu'on ne franchit qu'avec peine et dans la bonne saison seulement, ne vont guère chercher leur nourriture hors du cercle étroit de leurs vallées; leurs ressources sont la petite chasse, je veux dire celle du chevreuil, la pêche, les racines et la mousse; il sont pauvres, intéressés, mais faciles à plier au travail: c'est la fraction la plus modeste de la grande famille indienne. Vous le voyez, mon très-cher Père, je n'ai qu'à me féliciter de

la portion qui m'est échue dans le champ du Seigneur : *Pauperes evangelizantur*. Au reste, cette portion je n'aurai pas le mérite de l'avoir défrichée; je l'ai trouvée en pleine culture.

« Jusqu'à l'arrivée des *Robes-noires*, les *Cœurs-d'Alène* ont vécu extrêmement isolés ; ils n'étaient ni aimés, ni estimés de leurs voisins ; aussi parlent-ils une langue qui n'est commune à aucune autre tribu, tandis que celle des *Têtes-Plates*, beaucoup plus difficile à apprendre, est en quelque sorte l'idiome universel des montagnes. Comme tous les sauvages qui ne peuvent chasser le buffle, les *Cœurs-d'Alène* habitent sous des nattes de roseaux, qu'ils attachent à des perches disposées en cône, avec une ouverture au sommet, pour laisser une entrée au jour et une issue à la fumée. Dans cette espèce de ruche on ne peut, comme vous au moyen de vitres, voir de l'intérieur ce qui se passe au dehors ; mais on entend tout ce qui se dit à demi-voix dans les loges du voisinage. Un chef harangue-t-il les siens? personne ne sort pour l'écouter ; mais à peine a-t-il fini, que toutes les cabanes retentissent du cri approbateur, qui ressemble assez aux huées de collége. De cette facilité à saisir tout ce qui se dit, vient sans doute la publicité qu'acquièrent en un instant les fautes les plus légères ; et c'est ici un puissant frein pour le vice; aussi les sauvages se tiennent-ils communément dans une grande réserve. Tout vindicatifs qu'ils sont, ils recevront une injure sanglante sans en paraitre affectés ; leur rage se concentre au fond du cœur sans que leur visage trahisse la moindre émotion.

« Je vous ai déjà dit un mot des ressources alimentaires de nos Indiens ; j'ajouterai quelques détails. Bien que la chasse au chevreuil ait lieu en toute saison,

l'hiver surtout en favorise le succès. Les chasseurs, réunis en grand nombre, cernent le gibier de manière à ce que n'ayant pas d'autre issue, il soit réduit à se précipiter dans les lacs ; on le poursuit alors en canot, et le plus souvent ce sont les vagues qui rapportent la proie sur le rivage. Si le lac est large, ceux qui auraient échappé aux armes de l'Indien, périssent dans les eaux. Il est arrivé à la tribu de tuer ainsi jusqu'à trois cents chevreuils en un seul jour.

« C'est toujours à jeun que le sauvage entreprend ces expéditions ; il ne mange qu'à la fin de la chasse, et bien souvent, lorsqu'il n'a pas réussi, il va se coucher sans rien prendre, pour recommencer le lendemain. D'un autre côté, quand il a été heureux, ses journées ne sont plus qu'un long repas et il ne s'arrête qu'après avoir tout dévoré. On a vraiment peine à comprendre tout ce que l'Indien peut absorber d'aliments, comme aussi tout ce qu'il peut endurer de privations : passer trois ou quatre jours sans prendre aucune nourriture, n'est pas chose bien extraordinaire pour lui. Au reste, quand les sauvages jeûnent, c'est presque toujours de leur part imprévoyance ou paresse, car à défaut de la chasse et de la pêche, ils ont les racines qui abondent, et la mousse qui ne manque jamais; mais ceci est l'affaire des femmes.

« Chez les *Cœurs-d'Alène*, comme parmi les autres sauvages, les femmes sont aussi industrieuses, aussi infatigables, que les hommes sont insouciants et paresseux. Il n'y a pas longtemps, on ignorait encore dans ces contrées ce que c'est qu'une chaudière, et cependant, dépourvues de tout vase qui pût être soumis à l'action du feu, les mères de famille n'en donnaient pas moins à leurs aliments la cuisson convenable. Pour apprêter la

viande, elles se servaient de paniers d'osier, enduits d'une espèce de ciment qui ne se dissout pas même à l'eau bouillante, et elles obtenaient ce degré de chaleur en jetant dans l'eau des cailloux rougis au feu.

« De toutes les racines qu'exploitent les sauvages, la meilleure est sans contredit celle que les Canadiens appellent *gamache*, et les *Cœurs-d'Alène sxaùolot* : c'est un petit oignon blanc et fade avant d'être cuit, mais qui devient brun et sucré après cette opération. Quand les femmes, armées de bâtons recourbés et pointus, s'en sont procuré une certaine quantité par un travail pénible, elles creusent dans la terre un trou rond de trois à quatre décimètres de profondeur, sur un diamètre proportionné à leur richesse; elles en couvrent le fond d'un pavé bien uni qu'elles font chauffer ou plutôt rougir au moyen d'un énorme foyer. Après en avoir retiré avec soin toute la braise, elles recouvrent ce pavé d'herbes humides, sur lesquelles elles répandent leur gamache ; vient ensuite une autre couche de foin mouillé, puis un lit d'écorce, et enfin un tas de terre sur laquelle elles entretiennent une espèce d'incendie pendant cinquante à soixante heures consécutives. Par ce procédé la gamache acquiert une consistance semblable à celle de vos jujubes, et se conserve longtemps pourvu qu'elle ne soit point mouillée : nos sauvages la préfèrent de beaucoup à la pomme de terre.

« Il est une autre production du désert que j'ai déjà nommée, c'est la mousse, ressource toujours assurée de ceux qui jeûnent. On la trouve en abondance sur un pin gras, fort commun aux montagnes, et qui diffère de ceux que j'ai vus en Europe par une croissance beaucoup plus riche et par ses feuilles qui sont triples au

lieu d'être doubles. Ce parasite, d'un vert très-foncé, disposé en couches épaisses, compactes et adhérentes les unes aux autres, paraîtrait plus propre à bourrer des matelas qu'à soutenir la vie humaine. Les femmes, munies de haches, vont couper les branches qui en sont le mieux garnies; les enfants la trient pour en ôter, en partie, les corps hétérogènes, puis on la soumet à la même opération que la gamache, avec cette différence qu'on ne la recouvre pas d'écorces et que le feu dure seulement vingt-quatre heures. On mêle quelquefois de la gamache à la mousse, et celle-ci y gagne beaucoup.

« Aujourd'hui les *Cœurs-d'Alène* cultivent avec succès la pomme de terre : telle famille qui n'avait pour outils que des bâtons pointus, en a récolté cette année environ cent boisseaux. Quand on aura pu procurer assez de pioches à nos Indiens, ils trouveront dans ce travail leur ressource la plus assurée et la plus facile à obtenir.

« Les maladies des sauvages se réduisent presque toutes, dit-on, aux rhumatismes et aux dérangements d'estomac. Ils doivent les premières à leur négligence : se couchant et dormant au premier endroit venu, sur un sol généralement humide, faut-il s'étonner qu'ils contractent de telles infirmités? Leurs jeûnes prolongés, suivis d'une voracité excessive, sont plus que suffisants pour causer les secondes. Du reste, accoutumés à avoir toujours la tête découverte, à courir nus-pieds dans l'eau, dans la boue, dans la neige, ils ne savent ce que c'est que migraines, maux de dents, maux d'oreilles ; et parmi nos vieillards je n'en ai remarqué qu'un seul qui grisonnât un peu. Aussi quand le P. Point arriva dans la tribu, un des premiers compliments qu'on lui

adressa, fut de lui dire qu'il avait au moins cent ans. Je ne le cède guère, sous ce rapport, à mon confrère : cependant nos sauvages ont déclaré que si mes cheveux étaient vieux, mes yeux ne l'étaient pas.

« J'ignore encore à quoi se réduisait la science médicale des sauvages avant l'arrivée des Missionnaires. Actuellement nous sommes leurs seuls médecins; à la plus légère indisposition, ils vont la confier à la *Robe-noire*, et il faut leur donner quelque médicament, ne fût-ce que pour calmer leur imagination. Je suis porté à croire qu'autrefois ils avaient presque toujours recours à des pratiques superstitieuses, auxquelles ils joignaient pour tout traitement ce qu'ils appellent la *Sueric*. Figurez-vous un petit dôme, construit au moyen de bâtons ployés en ceintre, fortement entrelacés comme un épais réseau, et dont les deux extrémités sont fixées en terre; le tout est recouvert d'une forte couche d'argile, ne laissant vers le bas qu'une étroite ouverture carrée. La hauteur de la voûte peut être de cinq décimètres, sur un peu plus d'un mètre de largeur à la base; au milieu de cette rotonde est un trou rempli de pierres rougies au feu. Le patient se glissant, comme il peut, par la porte qui lui est réservée, se range en demi-cercle autour de ce foyer ardent; l'entrée se bouche avec soin, et dans cette espèce d'étuve on donne aux mauvaises humeurs le temps de s'évaporer. Rien n'est si commun que ces *sueries* dans tous les lieux que nous avons parcourus.

« Le gouvernement des Indiens est assez paternel. Le pouvoir réside dans le conseil de la nation, présidé par un grand chef à qui il appartient de notifier les décisions de l'assemblée. Il n'est pas question, du reste, de pouvoir législatif parmi nos sauvages. Avant l'arrivée des Missionnaires, toute leur jurisprudence consistait dans

ce qui leur était resté de la loi naturelle ; aujourd'hui les commandements de Dieu et de l'Eglise forment tout leur code. Quant aux ordonnances émanées d'une volonté humaine, l'usage n'en est guère connu ; je doute même que le verbe *commander* existe dans leur langue. La puissance des chefs se borne à peu près à celle de la persuasion, à l'autorité que donne la vertu. Il n'en est pas de même du pouvoir coercitif ou judiciaire; c'est aux chefs qu'il appartient de punir le désordre ; les peines qu'ils prononcent se réduisent au fouet et à l'exil. Ordinairement le coupable vient lui-même demander le fouet. S'il ne montre pas cette bonne volonté, on lui donne le choix entre les deux châtiments, et quand il s'en trouve d'assez hardis pour tout refuser, rarement on emploie contre eux la force, mais on les traite à peu près en excommuniés.

« Chaque chef a ses terres, qui se trasmettent de père en fils ; il a aussi ses clients qu'il nomme ses enfants : mais ceux-ci ne lui sont pas inféodés au point de rester toujours enchaînés à sa suite ; libre à eux de passer sous un autre patronnage. Tout chef a sur ses propres terres le même pouvoir que le conseil a sur la nation; et quand une affaire est portée au tribunal suprême, c'est uniquement pour donner plus de force à la sentence, en ôtant tout appui au coupable. Si chaque sauvage a le droit de choisir entre les différents guides de la nation, ces derniers ont à leur tour le privilége d'élire celui qui est placé à leur tête ; ils le nomment à vie : c'est un honneur très-onéreux, que la plupart déclinent.

« Vous parlerai-je maintenant de notre manière de vivre ? Sans être à l'abri des privations, elle n'impose cependant pas tous les sacrifices que je croyais insépa-

rables de la vie du Missionnaire ; car, grâces aux soins de ceux qui m'ont précédé ici, nous sommes beaucoup mieux que je n'aurais osé l'attendre. Chaque prêtre a sa maisonnette en bois; des fenêtres, aux vitres de papier, lui donnent assez de jour à l'intérieur, et le mettent à même de braver le froid, qui du reste n'est pas sévère. Lorsque nous aurons remplacé la terre de nos toits par une bonne charpente, qui est déjà prête, je compte que nous pourrons aussi nous défendre de la pluie.

« Quant à la nourriture, elle diffère peu de celle de nos sauvages. Parfois nous les suivons dans leurs excursions aventureuses, et alors c'est entre eux et nous une parfaite communauté de biens et de fatigues. L'année dernière, j'allai passer l'hiver à l'extrémité du lac, au milieu de nos chasseurs, installé comme eux dans une simple loge. Lorsqu'il fallut retourner au village, je demandai à un Indien s'il pourrait m'y reconduire en un jour, et sur sa réponse affirmative, je ne songeai point à prendre de provisions. Je me couchai donc dans une nacelle, tissue de petites branches moins fortes que l'osier, et recouverte d'une écorce de sapin plus frêle encore. J'avais de bonnes raisons pour me tenir dans cette attitude, car le moindre mouvement sur un bord ou sur l'autre aurait suffi pour faire chavirer le mobile esquif, et comme j'avais passé la nuit précédente à écrire, je ne tardai pas à céder au sommeil.

« Je ne dormais pas si profondément que je ne m'aperçusse bientôt de l'embarras du pilote. Le lac se trouvait couvert de glaçons qui menaçaient à chaque instant de percer les flancs du canot et de nous couler à fond. Mais voici bien un autre obstacle. Ce ne sont plus des morceaux de glace isolés qui nous mettent en péril,

c'est le lac entier qui se prend, et nous force d'aborder comme nous pouvons pour camper sur la grève.

« Il pleuvait, il neigeait, et je n'avais rien pour m'abriter sur ce bord rocailleux. Mes sauvages m'eurent bientôt tiré d'embarras ; sans que j'eusse besoin de leur dire un mot, ils élevèrent avec quelques nattes une demi-loge, dont la partie ouverte était défendue par un bon feu; ils furent encore moins entrepris, quand il fut question de se faire un gîte à eux-mêmes; le canot, couché sur un de ses flancs, leur servit de toit, de plancher et de lit. Le lendemain nous fîmes à pied le reste de la route, tantôt sur la neige, à travers les bois, les marais et les broussailles, tantôt sur le lac quand la glace était assez forte pour nous porter. Nous arrivâmes enfin, vers midi, avec un appétit fortement excité par le jeûne et la marche ; il me semblait que j'aurais fait honneur à un bon repas : on ne put m'offrir qu'un morceau de mousse. C'était la première fois que j'en goûtais ; je ne la trouvai pas mangeable; mais quelques jours après j'y étais habitué. Au printemps dernier, nos confrères n'ont pas eu d'autre nourriture.

« Notre temps au village est partagé entre les fonctions du saint ministère, l'étude de la langue et les travaux agricoles. Jusqu'ici la direction des âmes a été le partage presqu'exclusif du Père Point. Les soins matériels de la culture sont mon affaire. D'après les intentions de nos Supérieurs, je cherche à tirer de notre champ de quoi subsister sans secours étrangers, afin que d'autres peuplades puissent profiter de la charité des chrétiens de l'Europe. Quel bonheur pour nous, si après avoir servi d'instruments de salut à nos sauvages, nous donnions encore la fertilité à leurs déserts, et l'as-

pect de colonies florissantes à leurs malheureuses tribus ! Tel est du moins notre espoir, et pour le réaliser nous appelons de nouveau le concours de vos prières.

« Agréez, etc.

« Josef. S. J. »

Autre lettre du même Missionnaire, au révérend Père Cauneille, de la Compagnie de Jésus.

Mission de S. Ignace, 10 octobre 1845.

« Mon Révérend Père,

« Je vous ai promis des nouvelles de nos Missions, et je tiens parole en vous communiquant une lettre que j'ai reçue récemment du Révérend Père de Smet : elle est datée du 9 septembre 1845.

« Me voilà donc, écrit cet infatigable Confrère, aux sources de la Colombie, en vue des deux beaux lacs qui donnent naissance au plus grand, mais aussi au plus dangereux fleuve de ces contrées. Ma loge est dressée sur le bord du premier ruisseau qui vient lui payer tribut, après avoir roulé ses bruyantes eaux de cascade en cascade sur les rochers inaccessibles qui sont à ma droite. J'aimerais à vous voir transporté pour un instant auprès de moi, afin d'y jouir d'un spectacle qui vous rappellerait votre Suisse. Au-dessus de mon campement, ce sont vos pics gigantesques et vos effrayants glaciers, contrastant avec les sites gracieux du plus frais paysage. Le coup-d'œil que présentent, dans la plaine, les deux lacs dont j'ai parlé, n'est pas moins pittoresque. Ils sont remplis de vie en ce moment ; à leur surface fourmillent des oiseaux aquatiques de tout

genre, tandis que leurs bords sont fréquentés par des pêcheurs d'une espèce bien nouvelle pour moi, par des armées d'ours blancs et noirs, à qui les dents et les griffes tiennent lieu de harpons. Aux premières neiges, ils reprennent le chemin de leurs tanières, où ils passent, on ne sait comment, les quatre mois d'hiver.

« Mais revenons sur le passé et recueillons nos souvenirs, pour en jalonner l'espace que j'ai franchi depuis notre dernière entrevue. Après vous avoir quitté, je me rendis aux belles chutes de la Colombie que nous nommons les *Chaudières*. Huit ou neuf cents Indiens s'y trouvaient réunis pour la pêche du saumon. Sur un bloc de marbre qui s'avance en pointe dans la rivière, j'élevai ma pauvre chapelle en jonc, qu'entouraient les huttes sauvages, comme la jeune couvée cherchant un refuge sous les ailes de sa mère. Jamais peuple ne fut plus affamé de la divine parole ; aussi, pour répondre à des dispositions si heureuses, je fis chaque jour plusieurs instructions, qu'il suivit avec une attention soutenue.

« La fête de saint Ignace avait été choisie pour clôture de nos exercices religieux. J'ai passé ce beau jour accablé d'occupations, mais de ces occupations douces au cœur d'un apôtre. Plus de cent enfants me furent présentés pour le saint baptême, ainsi que onze vieillards dont plusieurs, portés sur des peaux, semblaient n'attendre que la grâce de la régénération pour s'endormir en paix dans le sein du Seigneur. Le plus âgé, aveugle et centenaire, me dit entre autres choses : « Ma vie a été longue sur la terre, et depuis longtemps « je ne cesse de pleurer, car j'ai vu mourir tous mes « enfants et mes anciens amis. L'isolement s'est fait au- « tour de moi, je vis dans ma nation comme parmi « des étrangers ; les souvenirs seuls m'occupent, et ils

« sont tristes. Cependant une chose me console, j'ai « toujours évité la compagnie des méchants; mes mains « sont restées pures de leurs vols, de leurs querelles « et de leurs meurtres. Aujourd'hui que le Grand-Esprit « m'a pris en pitié, je suis content; je lui donne mon « cœur et lui offre ma vie. »

« La scène où tout cela se passait était vraiment solennelle. Le bloc de marbre sur lequel l'autel était dressé, le bruit sourd des grandes chutes qui retentit au loin dans la solitude, ces enfants des forêts campés sur les bords du plus puissant fleuve de l'Orégon, à l'endroit où ses eaux forment un torrent impétueux et irrésistible, majestueux et immense, qui se précipite à travers un dédale de rochers, ces cascades qui jaillissent de toute part comme autant de colonnes transparentes, et réfléchissent aux rayons du soleil les brillantes couleurs de l'iris; tout semblait porter intérêt et prêter son charme aux belles cérémonies du jour.

« Ma présence au milieu de ces bons Indiens n'interrompit pas leur pêche. Ils avaient attaché un panier-monstre à une pointe saillante de rocher, et les beaux poissons de la Colombie venaient s'y jeter par douzaines : sept à huit fois par jour le panier se vidait, et chaque fois l'on n'en tirait pas moins de deux cent cinquante saumons. Pendant que les uns étaient occupés à les recueillir, d'autres se rangeaient en file sur le bord, et plongeant leur dard avec force et dextérité, rarement ils le retiraient sans amener une proie. Hors de l'Orégon, on m'accuserait d'exagérer : j'ose affirmer, pourtant, qu'il serait tout aussi facile de compter les cailloux si profusément semés sur les deux rives du fleuve, que les poissons contenus dans ses eaux. Comme le buffalo dans les plaines de l'est, le poisson, à l'ouest

des montagnes, est le pain quotidien des peuples qui habitent ces parages; on peut juger de leur multitude par la consommation qui s'en fait. Dans la saison où le saumon remonte, tous les Indiens se rendent sur les points favorables des différentes rivières, et non seulement ils y trouvent alors une nourriture très-abondante (ce qui n'est pas peu dire pour qui connaît l'appétit du sauvage), mais ce qu'ils en conservent encore leur tient lieu de provisions pour tout l'hiver. Et néanmoins, des colonnes innombrables de saumons se poussant jusqu'à la source des rivières, y meurent épuisées et manquant d'eau.

« Au moment où je vous écris, ma tente est dressée sur le bord de la Colombie, dans un endroit où elle est peu large et peu profonde : j'y vois passer les saumons; ils se gênent les uns les autres; et pour se faire place, ils s'entredéchirent à belles dents. Les truites, ainsi qu'une espèce de carpes, avides des œufs qu'ils déposent dans le sable et le limon des rivières, les suivent en foule. Voilà une assez longue digression, que je vous aurais épargnée si vous n'étiez encore nouveau dans le pays.

« Le 4 août, je quittai les *Chutes* pour reprendre le cours de mon périlleux voyage. Ce qu'il m'en a coûté de privations et de fatigues, je ne m'en souviens plus; mais ce que je n'oublierai jamais ce sont les grâces que le Seigneur a semées sur mes pas, ce sont les heureuses dispositions de tant de peuplades inconnues, que j'ai trouvées si avides d'entendre la divine parole, si empressées à demander le baptême, et que j'ai laissées prosternées de reconnaissance au pied du signe de notre Rédemption. Enfin j'arrivai, après une marche d'un mois, aux sources de la Colombie. Je ne croyais

guère y rencontrer de quoi exercer le saint ministère. Mais en quel endroit du désert les Canadiens n'ont-ils pas pénétré ? Le roi qui trône dans ce pays solitaire, est un brave habitant de Saint Martin (Canada), qui depuis vingt-six années a quitté sa patrie. Son palais est construit de treize peaux d'orignal, et, pour me servir de ses propres expressions, il possède assez de chevaux pour *y loger son petit train*, c'est-à-dire, sa femme et ses sept enfants avec tout son modeste avoir ; libre à lui de *tenir sa cour* (de dresser sa loge) partout où il veut, sans que personne vienne lui en disputer le droit. Son sceptre, c'est un piége à castor ; sa loi, c'est sa carabine : l'un sur le bras, l'autre sur le dos, il visite tour à tour ses nombreux sujets, le castor, la loutre, le rat musqué, la martre, l'ours, le caribou, l'orignal, le mouton, la chèvre des montagnes, le chevreuil à queue noire, aussi bien que son parent à queue rouge : tous, si la loi les atteint, lui paient tribut en viande et en peaux. Entouré de tant de grandeurs terrestres, paisible possesseur de tous les châteaux de granit dont la nature a embelli ses domaines, seigneur solitaire de ces majestueuses montagnes qui élèvent jusqu'aux nues leurs cimes glacées, *Morigeau* n'oublie pas son devoir de chrétien. Tous les jours, soir et matin, on le voit au milieu de sa petite famille à genoux, reciter pieusement ses prières. Depuis plusieurs années, il désirait ardemment rencontrer un prêtre ; dès qu'il sut mon arrivée, il accourut en toute hâte pour procurer à sa femme et à ses enfants l'insigne bonheur du baptême. Cette faveur leur fut accordée le jour de la Nativité de la très-sainte Vierge, ainsi qu'aux enfants de trois familles indiennes qui le suivent dans ses différentes migrations. Ici encore, le saint sacrifice de la messe fut offert pour la première fois. *Morigeau* s'approcha de la sainte table.

En mémoire de tant de bienfaits, une grande croix fut plantée dans une prairie que nous appelâmes *la plaine de la Nativité.*

« Je ne puis quitter mon bon Canadien sans faire mention honorable de sa cuisine. Le premier plat qu'il m'offrit fut un ragoût composé de deux pattes d'ours; un porc-épic entier, mis à la broche, fit ensuite son apparition; puis, une grande chaudière fut placée au milieu des convives; chacun en tira le morceau qui lui convint, et certes il y avait de quoi choisir : dépouille de buffalo, chair d'orignal, queues de castor, perdrix, tourterelles, lièvres y figuraient à l'envi et donnaient satisfaction à tous les goûts.

« Je viens d'être joint par les sauvages de la *Rivière rouge* que j'attendais. Les nouvelles qu'ils me donnent des dispositions des *Pieds-noirs* sont effrayantes ; vous connaissez ces barbares. Dans leur rage effrénée, pour venger quelque parent tué à la guerre, quelquefois pour le moindre caprice, ils immolent sans pitié la malheureuse et innocente victime que le hasard offre à leurs coups. Vos bonnes prières toutefois m'encouragent ; je ne m'arrêterai pas à la vue du danger ; je mets toute ma confiance dans le Seigneur, qui saura quand il voudra changer et adoucir ces caractères implacables. Il s'agit pour moi de porter l'Evangile aux lieux mêmes où les excursions de ces brigands sont si fréquentes : nulle considération ne pourra me détourner d'un projet que j'ai nourri dans mon cœur depuis ma première visite aux montagnes.

« Adieu, mon cher Père, si Dieu m'est propice, probablement vous me reverrez avant l'hiver.

« De Smet. S. J. »

« — J'aurais bien aussi mes notes à joindre à cette lettre ; mais je suis très-pressé : il faut que je me rende en toute hâte à ma Mission du Sacré-Cœur. Comme je ne pourrai pas donner de mes nouvelles en Suisse avant le printemps prochain, je vous serai bien obligé de faire savoir à nos amis que je ne les oublie pas, et que je me recommande instamment à leurs prières.

« Joset, S. J. »

MISSIONS DE L'AUSTRALIE.

DIOCÈSE DE PERTH.

Comme le diocèse de Perth figure pour la première fois dans les Annales, nous avons pensé qu'une courte notice sur cette Mission, encore à son début, faciliterait l'intelligence des lettres qu'on va lire.

L'Australie qui, en 1820, était encore sans autel et sans prêtre, est devenue depuis, sous la direction de Mgr Polding, une province ecclésiastique où l'on compte l'Archevêché de Sydney, les Evêchés d'Adélaïde et d'Hobartown, une église métropolitaine, vingt-cinq chapelles, trente-une écoles, cinquante-six Missionnaires, partagés entre le soin de la population civile et des colonies pénales, et le ministère de la prédication parmi les sauvages de la Nouvelle-Hollande.

Grâce au zèle persévérant du Prélat, la Religion, en 1840, se trouvait établie sur la côte orientale, mais les régions de l'ouest restaient encore étrangères à ses bienfaits. Pour étendre jusqu'à elles l'heureuse influence de l'Evangile, Mgr Polding fit appel à la sollici-

tude du Saint Siége, et M. l'abbé Brady, qu'il avait chargé de porter à Rome l'expression de ses vœux, fut renvoyé en Australie avec le titre d'Evêque de Perth, et la mission d'ériger deux nouveaux Vicariats apostoliques, celui de la Sonde et celui de Port-Essington.

La juridiction de Mgr Brady comprend deux millions d'indigènes et huit mille colons, répandus sur six cents lieues de littoral. Quant à l'intérieur des terres, on manque de données suffisantes pour évaluer le chiffre des tribus qui l'habitent. Il n'est pas moins difficile d'apprécier les dispositions de ces peuplades errantes, en présence de renseignements incomplets, qui se contredisent souvent; toutefois on pense assez généralement que ces sauvages sont d'un naturel doux et docile, que la timidité de leur caractère promet à l'étranger un accueil pacifique, et qu'à l'abri de leurs vastes forêts ils ont conservé le degré d'innocence compatible avec des superstitions grossières. Leur religion consiste dans le culte de deux principes, l'un bon, qu'ils entourent de peu d'hommages, parce qu'il ne saurait leur nuire; l'autre mauvais, qui reçoit tous les honneurs, parce qu'il tient dans sa main tous les fléaux. Ces indigènes n'ont eu jusqu'à présent aucun rapport avec les Européens, et n'ont pas encore été visités par les ministres protestants, double motif d'espérance pour nos Missionnaires, qui savent par expérience combien le triomphe est plus facile quand ils n'ont à briser que de vieilles idoles.

La ville de Perth, résidence du nouvel Evêque et centre de sa Mission, est située sur la rive d'un beau fleuve, appelé la *Rivière des Cygnes*, à sept milles du port de *Freemantle*. C'est le siége du gouvernement colonial pour l'ouest de la Nouvelle-Hollande. Sa popula-

tion est d'environ trois mille âmes, dont la moitié, composée de catholiques et privée jusqu'ici de secours spirituels, vient de saluer avec la joie la plus vive l'arrivée de son premier Pasteur.

C'est le 8 janvier 1846 que Mgr Brady a revu la Nouvelle-Hollande. A sa suite trente personnes, parmi lesquelles on aime à compter des enfants de St-Benoit, des Religieux du S.-Cœur de Marie et des Sœurs de la Merci, sont descendues sur ce lointain rivage, au chant des hymnes sacrés. La pieuse colonie ne pensait s'adresser qu'au ciel, et déjà sur la côte sa voix avait été entendue ; quelques sauvages accouraient à la nouveauté de ce spectacle; des blancs quittaient leurs travaux aux accents de cette prière inaccoutumée, et, réunis sous les bénédictions de leur commun père, semblaient présager l'heureux jour où ces diverses nations seront confondues dans l'unité d'une famille chrétienne.

Cet avenir, l'un des Missionnaires, M. Bouchet, n'a pu que l'entrevoir ; il est mort peu de jours après son arrivée à Perth, d'une maladie qui s'était déclarée au Cap de Bonne Espérance, et que la fatigue d'une longue navigation avait encore aggravée. Ainsi, c'est sur la tombe d'un de leurs confrères que les apôtres de l'Australie occidentale ont planté leur première croix ! Mais pour eux cette épreuve est un nouveau motif d'espérer : « Le succès ne peut manquer à notre Mission, nous écrivent-ils, puisqu'elle commence par le sacrifice. »

Lettre de Dom Léandre, Bénédictin, à Dom Guéranger, abbé de Solesmes.

Perth, Australie occidentale : mardi, octave de l'Epiphanie, 13 janvier 1846.

« Mon très-révérend Père Abbé,

« Béni soit le Seigneur, le Dieu de toute bonté, qui nous a conduits si heureusement au terme de notre voyage. Le lendemain de l'Epiphanie nous jetions l'ancre, et jeudi matin, à neuf heures et demie, nous quittions notre navire.

« Bien différente de l'Afrique dont les montagnes hautes et escarpées annoncent la stérilité du sol et la barbarie des habitants, l'Australie n'offre que de douces collines où les bois et la verdure se disputent à l'envi le privilége de réjouir l'œil du navigateur fatigué de la monotonie d'un long voyage sur les eaux, où pour distraction il n'a guère que les vents et les tempêtes.

« Enfin je touche à cette terre où je devrai me sanctifier en apprenant le chemin du salut à de pauvres sauvages, si longtemps inconnus à notre Europe. La sollicitude de nos économistes ne va pas jusqu'à rompre le pain de la civilisation à de malheureuses créatures dont

l'âme a cependant coûté tout le prix du sang de notre doux Seigneur Jésus. Les anges gardiens de ce pays immense auront entonné le *Gloria in excelsis Deo et in terra pax hominibus* : car ils voyaient enfin accompli le temps que Dieu avait résolu, dans ses desseins éternels, de mettre entre le joyeux avénement de son fils sur la terre et l'avénement de ses ministres, dont la parole, les sueurs et les travaux devront mettre la paix dans le cœur de tant d'hommes délaissés. Ces cœurs devront devenir nouveaux, et, de grossiers qu'ils sont, la grâce en fera des tabernacles où l'Esprit-Saint se plaira à faire sa demeure. D'ici là, mon très-révérend Père, combien de prières il faudra que mes frères d'Europe offrent au Dieu des miséricordes! Ah! s'ils ne prient pour nous, comment pourrons-nous réussir, abandonnés à nos propres forces?

« Le jeudi 8, Mgr Brady dit pour la dernière fois le messe sur le navire. Tout est préparé pour mettre pied à terre; nous en sommes à peine à un mille. A neuf heures et demie je récite les litanies de tous les Saints sur le pont avec Dom Serra. Quelques minutes après, nous quittâmes l'*Elisabeth*, dont le capitaine David Morrice s'est montré fort bon pour nous pendant tout le voyage, malgré la divergence de croyances religieuses. Pendant la traversée du navire à la côte, Dom Rosendo Salvado chanta les litanies de tous les Saints, et tous en chœur nous répétions : *Ora pro nobis.* Après les litanies on chanta le *Benedictus.* Quelle effusion de joie dans tous les cœurs, et pour moi en particulier, qui voyais un enfant de notre bienheureux père Saint Benoit, élever le premier de tous la voix des louanges de Dieu sur une plage qui n'avait joui que pendant si peu de temps du bonheur de posséder un ministre du Sei-

gneur, dans la personne de notre Evêque, lequel, après deux longues années, venait prendre possession d'un territoire confié à ses soins par le successeur du prince des apôtres.

« A dix heures nous mettons le pied sur le rivage où étaient assemblées une cinquantaine de personnes. Aussitôt Monseigneur entonne le *Te Deum* que nous poursuivons tous en chœur. A trois pas derrière nous était la mer; devant, l'immensité de cette île qui mérite mieux le nom de continent. Au verset, *Te ergo quæsumus*, nous nous sommes prosternés sur le sable. Après le *Te Deum*, Monseigneur donna sa bénédiction, puis nous nous acheminâmes vers le rivage de *Freemantle*, qui est comme le port de la ville de Perth. Chemin faisant j'aperçus Dom Serra et Dom Salvado parlant à un sauvage : je courus à eux, et ma première parole en Australie fut le *Good morning*, *Bon jour*, adressé à un sauvage sans songer s'il serait capable de me comprendre. A peine lui avais-je adressé ce salut, qu'il me répond: *How do you do? Comment vous portez-vous?* Je fus étonné; mais un habitant de *Freemantle*, qui s'était approché de nous, me dit que tous les sauvages des côtes savaient parler l'anglais, parce qu'ils sont continuellement en rapport avec les colons. Monseigneur fit conduire les Sœurs de la Miséricorde dans une maison, et nous dans une autre, et, peu après, vint nous retrouver le même sauvage, accompagné de sa femme.

« Tous les deux étaient bien comme ceux que Freycinet a fait dessiner dans l'atlas de son voyage autour du monde : la tête grosse et en disproportion avec le corps; les cheveux tout dégoutants d'huile et de graisse de poisson, la face couverte de poudre de brique délayée dans de l'huile, les bras et les jambes fort menus, et

tout le corps d'une maigreur repoussante : presque nus, sauf une peau de kangourou, jetée sur leurs épaules comme l'est la peau d'agneau sur les épaules du *Saint Jean-Baptiste* du Giotto, dans son tableau du *Couronnement de la Vierge*. Un long bâton de la grosseur du pouce leur servait d'arme. La femme avait de plus le *goto* ou sac aux provisions, jeté sur son épaule gauche. Ils ne purent nous dire leur âge. Leur corps était sillonné de cicatrices provenant des blessures qu'ils se font à la mort de leurs parents ou de leurs amis, pour témoigner leur douleur. Dans la journée, Dom Serra, Dom Salvado et moi, courûmes les bois qui couronnent *Freemantle*, dans l'espoir de rencontrer des sauvages, parce que ceux que nous avions vus, n'avaient pas tardé à nous laisser pour retourner dans leur solitude. Nous ne rencontrâmes rien.

« Le lendemain de notre débarquement, Monseigneur dit la messe à six heures du matin, dans une maison particulière. Plusieurs catholiques vinrent y assister, entre autres un Français qui réside à *Freemantle* depuis sept ans. *Freemantle* est un petit village situé sur les bords de la mer, à l'embouchure de *Swan river*, *Rivière des Cygnes*. Ce village serait beaucoup plus agréable, si la grande quantité de sable n'en rendait l'habitation fort incommode. Partout jusqu'à une distance de vingt à trente milles à l'intérieur, s'étend ce sable, qui a cela de particulier qu'il est assez fertile pour rapporter en abondance tout ce qu'on y sème pendant la saison d'hiver, époque à laquelle la grande quantité de pluie en fertilise la stérilité ; et comme d'ailleurs il ne gèle point dans cette saison, et que même le soleil y est très-chaud, pendant certains jours, il en résulte une abondante fertilité dans un terroir dont le premier aspect fait croire le contraire.

« Avant de quitter *Freemantle*, nous vîmes une bande de douze sauvages que l'on conduisait dans l'île de *Rottnest*. Cette île sert de lieu de déportation à tous ces pauvres malheureux qu'on y envoie pour la moindre faute. La longueur du temps est proportionnée au crime; mais quel qu'il soit, tout séjour dans cette île ne fait que les abrutir. Ces douze sauvages étaient enchaînés les uns aux autres, plus ou moins sévèrement, suivant la gravité de leurs fautes. Il y en avait de tous les âges, depuis l'enfance jusqu'à la vieillesse, et pas un qui n'eût déjà l'impudence du crime affichée dans ses manières, impudence qui, jointe à leur barbarie naturelle, en fait des hommes entièrement incapables, moralement parlant, de la moindre élévation d'âme. Ces pauvres malheureux s'en allaient gaiement subir leur peine sans paraître rien comprendre à leur sort. Cependant tous étaient retenus par des chaînes ; quelques-uns les avaient au cou, d'autres au bras, d'autres autour des reins et aux jambes. Nous leur demandâmes quel crime ils avaient commis. L'un d'eux nous répondit en riant, qu'étant à la chasse du kangourou, il avait coupé le nez à un blanc qui dormait dans les broussailles. Il donnait pour sa défense, qu'il l'avait fait involontairement. Toutefois on l'avait condamné à cinq mois de détention, pour imposer aux autres noirs. L'île de *Rottnest* avoisine le continent, mais cependant elle en est assez éloignée pour que les sauvages ne songent pas à s'enfuir à la nage. Puis, il y a une surveillance extrême.

« A quatre heures du soir, par une chaleur extrême, nous montâmes une barque qui devait nous conduire à Perth. Rien de plus pittoresque que les bords de *Swan-River*, qui descend du désert, pour couler doucement jusqu'à la mer. De côté et d'autre jusqu'à

Perth se dressent des rochers qui prennent mille formes merveilleuses. Là des quartiers de roche et de gros troncs d'arbres ont roulé sur les bords du fleuve ; ici l'entrée d'une grotte ; là mille colonnes que l'eau et le temps ont taillées dans le roc. Partout une multitude d'oiseaux , qui s'étonnent de ne plus trouver leur solitude d'autrefois dans les lieux où le sauvage seul fut le témoin de leurs ébats. Des espèces de pingoins se tenaient sur les bancs de sable qui coupent le fleuve de distance en distance , et nous regardaient remonter doucement. La *Rivière des Cygnes* est le double de la Tamise : ses eaux sont d'une belle couleur verte , mais salées jusqu'à la source pendant l'été ; elles deviennent douces pendant l'hiver où l'abondance des pluies les grossit considérablement. Au delà de Perth , les rochers cessent; alors la rivière devient peu profonde , parce qu'elle s'évase beaucoup.

« A quatre heures et demie nous aperçûmes la ville, qui se présente sous une forme des plus pittoresques. Les arbres groupés autour des maisons blanches lui donnent un aspect délicieux. Aussitôt que notre Evêque eut aperçu le lieu de sa résidence , il fit entonner le chant des litanies de la Sainte Vierge par Dom Rosendo. Après les litanies on chanta l'*Ave maris stella*, le *Magnificat* et le *Benedictus*. Il faut être témoin de ces solennités pour goûter tout ce qu'elles ont d'ineffable : le récit ne fait que les gâter. Pendant ces chants nous passâmes auprès d'un banc de sable où se tenaient deux cormorans, dont les formes se rapprochent de celles du pélican. Ils se tenaient silencieux. Je me rappelai involontairement ces versets du psaume : *A voce gemitûs mei.... similis factus sum pelicano solitudinis.*

« A cinq heures et demie nous débarquâmes. Dom

Serra et Dom Salvado furent les deux premiers à mettre pied à terre. Un grand nombre de personnes rassemblées sur le rivage, nous saluèrent de leurs cris par trois fois. Nous reçûmes Monseigneur au sortir de la barque, puis nous montâmes tous, deux à deux, en silence, vers l'église, située sur une élévation, à la distance d'un quart d'heure du rivage. Quelques pas avant d'entrer dans l'église, Dom Rosendo, qui se trouvait à la tête du cortége avec Dom Serra, entonna le *Te Deum*, que nous achevâmes dans l'église. Monseigneur récita ensuite les prières d'actions de grâces, donna sa bénédiction à son nouveau peuple, qui paraissait dans la joie de posséder enfin un pasteur qui ne lui sera point enlevé. Tous, protestants et catholiques, semblent porter beaucoup d'affection à notre Evêque. Puisse cette affection être pour les protestants un acheminement à la vérité de la foi !

« J'ai parlé d'une église; mais quelle église ! Cependant il faut bénir Dieu avec nous de la possession de ce lieu où Notre Seigneur sera du moins placé plus décemment. Il y a deux ans, pendant les six mois que le docteur Brady demeura à Perth, il n'eut pour dire la messe qu'une cabane en bois, où six à huit personnes pouvaient à peine se rassembler. Pendant son absence, M. Joustins, prêtre belge, âgé de soixante-six ans, soutint la Mission et excita le zèle des catholiques à élever une chapelle au Dieu que le ciel et la terre ne peuvent contenir. Les catholiques, quoique pauvres, s'y prêtèrent avec ardeur. Les uns portèrent les pierres, les autres les bois; ceux-ci les taillèrent, ceux-là firent l'office de maçon : enfin, sans trop grande dépense d'argent, une chapelle de quinze pieds de large sur le double de long, fut bâtie. Elle n'est pas encore achevée; ses portes et ses fenêtres sont béantes à tout vent :

inconvénient dont il n'y a pas beaucoup à se plaindre dans la saison où nous sommes, qui est celle des grandes chaleurs. Il n'y a pas encore d'autel, les murs sont entièrement nus, la couverture est en planches, ce qui sera fort incommode dans la saison des pluies. Cet état de misère, vous le pouvez exposer à la Propagation de la Foi, sans les fonds de laquelle il est impossible de rien faire. Bientôt la Mission commencera pour les sauvages; ce seront d'autres nouvelles dépenses auxquelles il faudra subvenir. Je ne parle point du genre de vie que nous menons; il est tel qu'il convient à un Missionnaire, et surtout à un moine dont les espérances sont fondées sur des biens plus durables que ceux de la terre.

« Le lendemain de notre arrivée, nous nous occupâmes de décorer l'église pour le dimanche; les Bénédictins en furent chargés, et tous se mirent avec empressement sous leurs ordres. On s'occupa de tendre des toiles devant les fenêtres, puis avec des branches de palmiers, l'on revêtit les murailles et l'on décora le trône de l'Evêque.

« Le dimanche, 11 janvier, tout étant préparé, Monseigneur chanta la messe pontificalement. Un grand nombre de personnes vinrent assister à la cérémonie, la plupart par curiosité, puisqu'une grande partie de population de la ville de Perth est protestante. Tous se retirèrent émerveillés de la pompe avec laquelle la messe fut célébrée. Un habitant avait prêté un petit orgue, que Dom Rosendo toucha avec cette science exquise et cette entente qui le rendaient un des premiers musiciens de l'Italie. Il y avait loin de son brillant orgue du monastère de la Cava, si vanté, avec cet *organum* trouvé comme par hasard au milieu d'une colonie jetée sur des

rivages déserts et loin de toute civilisation. Les deux prêtres français d'Amiens et moi formions le chœur. Tout fut chanté en *plain-chant*; nous prîmes le *Kyrie* et la messe de Dumont, du premier mode.

« Après l'Evangile, Monseigneur fit lire sa pastorale, que tous les assistants écoutèrent avec grande attention. Les Vêpres furent suivies d'un sermon prêché par le R. P. Powell, Missionnaire irlandais. J'étais depuis longtemps initié aux harmonies du chant romain, mais jamais ses beautés ne m'avaient autant touché l'âme qu'en ce jour où je les entendais exprimer par un des plus habiles organistes de l'Europe, sur une terre où pendant tant de siècles les arbres, les montagnes et les forêts furent les seuls chantres de la création.

« Qu'il sera beau le jour où nous pourrons entendre les voix de nos chers sauvages se mêler aux nôtres! combien je le désire! combien j'ai hâte de le voir arriver! Mais d'ici là, patience, courage et travail. Car combien il y a de peines à subir avant qu'un seul d'entre eux se laisse gagner par nous! Mais la grâce est puissante, et, malgré cette défiance qu'ils ont des Européens, malgré cette haine qu'ils leur portent, nos pauvres sauvages deviendront, Dieu aidant, de bons chrétiens. Il semble que ces peuples soient tombés plus bas encore dans la misère, que ne le fut aucun sauvage du Nouveau-Monde ou des autres îles de l'Océanie. Une seule chose peut nous les rendre amis : une abondante quantité de nourriture, qui, quelque considérable qu'elle soit, ne les satisfait point. Jamais leur estomac ne demande grâce : ils sont insatiables. Tout le reste pour eux n'est rien. Et comment un pauvre Missionnaire pourra-t-il fournir à ces affamés de quoi les contenter, lui qui souvent n'a pas de pain pour son

modique repas ? Les sauvages des autres contrées de l'Océanie ou de l'Amérique, se laissent attirer par quelques brillants, une médaille, un petit crucifix, une image, un vêtement : pour ceux de la Nouvelle-Hollande, il en est autrement. Depuis que je suis à Perth, j'en ai vu plusieurs ; tous demandent à manger : on leur présente autre chose, ils le rejettent, à moins que ce ne soit de l'argent dont ils achètent du pain. Ceux de l'intérieur du pays, au-delà des montagnes que nous voyons se dresser à quelques milles de nous, ceux-là, dis-je, dédaignant d'entrer dans les bourgades des colons, méprisent l'argent qui leur est inutile dans leur désert, et ne veulent rien recevoir sinon des aliments. Il paraît cependant que ces derniers, malgré leur barbarie, sont encore préférables à ceux des côtes, qui, par leur contact avec les Européens, ont contracté des habitudes vicieuses, qui viennent ainsi ajouter à l'horreur de leur état sauvage. Ils refusent tout autre vêtement que leur peau de kangourou. Aucun d'eux ne veut non plus cesser de s'enduire la tête et le corps de cette huile grasse et dégoûtante, qui les préserve de la piqûre des moustiques, en grand nombre dans les bois.

« Cependant ils aiment à prendre quelques-uns des noms qu'ils entendent les Européens se donner entre eux. Ainsi le sauvage de *Freemantle* nous dit qu'il portait le nom de John, sa femme celui de Marianne.....

« Lorsque l'on voit la misère de ces pauvres êtres, l'on se sent ému jusqu'au fond des entrailles : ils demandent du pain, et il ne se trouve personne qui leur en donne, *petierunt panem et non erat qui frangeret eis.* Leur paresse est extrême, comme celle de tous les sauvages ; et cependant le moindre travail qu'on

donne à la terre lui fait rapporter au centuple, et plus on avance dans l'intérieur, plus on trouve le sol excellent. Au-delà des montagnes, éloignées de la mer d'environ cinquante milles, on trouve des vallées fertiles, un sol productif, entrecoupé de lacs, de rivières qui rendent ce pays très agréable à habiter. Les Européens n'y ont jamais pénétré que partiellement, et pas un n'a songé à s'y fixer. Cela est réservé aux Missionnaires.

« Une école de sauvages est établie à *Freemantle*; là une douzaine de jeunes enfants sont élevés par une femme que le gouvernement anglais paie à cet effet. L'éducation qu'elle donne consiste à leur apprendre l'anglais : quant aux principes religieux, elle ne leur en inculque guère. Quelques-uns de nous allèrent voir cette école : elle est située sur le bord de la mer ; ils trouvèrent les enfants sur le rivage. Au commandement de leur directrice, ils se jetèrent tous dans l'eau, où ils firent plusieurs évolutions nautiques. C'est à peu près toute leur science. Les coups de verge et de bâton ne manquent pas à ces malheureuses victimes.

« Voilà, mon très-révérend Père, tout ce que j'avais de plus intéressant à vous raconter d'un voyage où Dieu nous a conduits comme par la main. C'est aussi tout ce que j'ai pu apprendre sur les Nouveaux Hollandais, pendant un séjour d'à peine huit jours, sur une terre qui doit être le lieu de mon travail, en attendant le repos de la béatitude céleste. Dans quelques mois j'aurai, je l'espère, de plus intéressants et plus amples détails à vous donner. J'espère aussi que, Dieu aidant, je pourrai vous raconter les heureux résultats de nos entreprises auprès des natifs. Puisse Dieu répandre sa grâce avec effusion !

« Il ne me reste plus qu'à vous parler de la situation

de notre église. Une colline se dresse au midi de la ville : c'est là que sera construite la cathédrale de Perth, lorsque Monseigneur pourra avoir des fonds pour cette œuvre. L'emplacement est superbe : de tous côtés l'on a une vue admirable, qui deviendra plus belle encore, lorsque la grande quantité d'arbres qui forment comme une immense forêt, sera diminuée. De cette colline on voit la rivière qui serpente et coule tranquillement vers la mer. De là on aperçoit les montagnes qui s'étendent comme un beau cordon bleu de l'orient à l'occident. Il est assurément peu de positions aussi belles et aussi pittoresques. Le pauvre sauvage, soit qu'il habite dans la plaine ou sur les montagnes, soit qu'il attende sur les bords du fleuve le poisson qui doit faire sa nourriture, pourra toujours fixer ses yeux sur le signe de notre salut, qui couronnera le sommet de la maison du Dieu de bonté et de miséricorde.

« Je ne vous parle point de nos projets au sujet de notre nouvelle Congrégation australienne. Dom Serra doit vous écrire et vous exposer longuement ce qu'il songe à faire. Monseigneur nous a permis de bâtir une petite cabane à quelques pas de l'Eglise, où nous pourrons, au milieu des bois et du silence, continuer de pratiquer la règle de notre bienheureux Père Saint Benoît. Nous commencerons dans quelques jours cette construction qui n'exigera pas beaucoup de frais et de dépenses. Quelques pieux fixés en terre, surmontés d'un toit de feuillage, formeront une habitation suffisante pour nous, et d'autant plus que, dans peu de mois, Monseigneur, après avoir donné à chacun ses instructions, nous dispersera à l'intérieur, où nous pourrons commencer nos travaux auprès des sauvages.

« Veuillez faire prier vos Moines pour moi, mon très-

révérend Père. Je suis assuré que pas un d'eux ne m'oublie. Moi, de mon côté, j'aime à me rappeler sans cesse les bons exemples de régularité et d'observance qu'ils me donnèrent. Qu'ils prient pour moi Marie, la bonne protectrice du pauvre Missionnaire; qu'ils me recommandent sans cesse à elle, parce que mes besoins sont nombreux. Qu'ils la prient aussi pour toute la Mission, pour la conversion des pauvres sauvages. Que ceux d'entre eux qui songent à venir nous rejoindre, conservent leur vocation, et puissiez-vous, mon très-révérend Père, nous les envoyer tous, car la moisson est abondante, mais les ouvriers manquent! Qu'ils prient également pour notre Mission, tous les apôtres de l'Ordre de Saint Benoit, si grands, si nombreux et si admirables dans leurs travaux. C'est à eux que l'Europe entière doit la lumière de la foi. Puisse-t-il en être de même pour cette cinquième partie du monde!

« Votre enfant, très-cher et révérend Père abbé, se recommande aussi à vos bonnes prières. Il sera longtemps encore sans avoir de vos nouvelles. Puisse Dieu avoir cette privation pour agréable! Veuillez bénir votre enfant,

« Très-humble et très-obéissant,
F. Léandre, *Obl. S. B.* »

Extrait d'une lettre de M. Thiersé, Prêtre du S. Cœur de Marie, à sa Mère.

Perth, 8 février 1846.

« Ma Chère Mère,

« Quelle que soit la contrée que votre fils habite, je suis qu'elle sera toujours pour vous l'objet du plus vif intérêt; aussi, à peine débarqué à la Nouvelle-Hollande, j'éprouve le besoin de vous en tracer une courte description.

« Cette île, qu'on dit sept à huit fois plus étendue que la France, ne présente aucun des aspects qui font la beauté de notre Europe : au lieu de vos cités populeuses, nous n'apercevons que des rivages déserts; nos yeux accoutumés au spectacle des terres cultivées, ne rencontrent partout que des forêts immenses. Il est vrai que ces bois ont aussi leur grandeur et leur grâce. On y voit beaucoup de palmiers, d'acajoux et d'autres arbres qui se parent des plus belles fleurs; une multitude d'oiseaux, tels que le perroquet, le cygne et le pélican, animent leur solitude, et le kangourou bondit de tout côté sous leur ombrage.

« Si la culture est peu avancée, ce n'est pas que le pays soit stérile; il se prêterait au contraire avec tant

de succès aux productions de tout genre, qu'il donnerait au moins deux récoltes par an. La vigne surtout y réussit à merveille. En ce moment les colons sont à vendanger, et je vous assure qu'ils n'ont pas lieu de regretter leurs peines.

« Ici la température est beaucoup plus élevée que chez vous. Quand le soleil est arrivé au milieu de sa course, les indigènes se cachent dans leurs habitations, pour se garantir de ses feux. Il fait, en effet, si chaud, de midi à quatre heures, qu'on risquerait de brûler sa chaussure, si l'on se hasardait à sortir sans précaution. Bientôt il nous faudra marcher pieds nus sur le sable embrasé, car nous n'avons plus qu'une paire de souliers pour chacun de nous, et peut-être n'en recevrons-nous pas d'autres avant une année. Tant mieux; plus nous sommes pauvres, plus nous sommes heureux.

« Vous ne sauriez croire combien nous trouvons de jouissances dans notre dénûment. Je voudrais que vous pussiez assister à nos modestes repas, et voir comment, à défaut de plats, de cuillers et de fourchettes, nos cinq doigts se prêtent à tout; la terre nous sert à la fois de siéges et de table, et la voûte des cieux forme notre toiture. Le soir venu, on repose doucement sur le sable, et lorsqu'il ne pleut point, une seule couverture suffit pour nous garantir de la fraîcheur et de la rosée. Notre unique souci est d'entretenir des feux durant la nuit entière, pour éloigner de nous les reptiles et les scorpions. Les serpents surtout sont ici très-dangereux. Il en est un fort petit, dont la morsure, dit-on, donne une mort inévitable et presque subite à quiconque en est atteint. Du reste, il n'y a pas d'autres animaux nuisibles, et même ce serpent dont je viens de parler, fait un mets excellent, mais il faut avoir soin de lui couper

la tête, où tout le venin est renfermé. Les sauvages nous en ont apporté quelques-uns, que mes compères ont trouvés exquis.

« Ce qui nous importune le plus, ce sont des mouches qui ne nous laissent de repos ni le jour ni la nuit; toutes les parties de notre corps qui sont à découvert leur servent de pâture et répandent du sang; ce n'est pas tout, si on a le malheur de les chasser avant qu'elles soient pleinement rassasiées, elles distillent dans la plaie un venin qui cause des enflures très-douloureuses.

« Venons maintenant à la religion de nos sauvages. L'idée de Dieu, naturellement gravée dans le cœur de tous les hommes, résume presque tout leur symbole. Si on leur demande, pendant le jour, où est l'esprit qu'ils adorent, ils montrent le soleil; la nuit, ils ignorent où il fait sa demeure, ce qui ne les empêche pas d'exécuter des danses en son honneur au clair de la lune. Ils croient aussi à l'immortalité de l'âme, mais en mêlant à cette vérité les fables grossières de la métempsycose. Après la mort, disent-ils, l'esprit va se plonger dans un lac immense qui se trouve au centre du pays; de là il passe, au bout d'un certain temps, dans un autre hémisphère, pour entrer dans le corps d'un homme ou d'un animal, selon qu'il a bien ou mal employé sa première vie. Aussi, quand ils rencontrent des Européens, s'empressent-ils de leur demander des nouvelles de leurs aïeux.

« Ces détails, je vous les livre comme on me les a donnés, car j'ai eu peu d'occasions jusqu'ici d'en constater l'exactitude. Avant-hier, cependant, nous avons reçu la visite d'une reine de l'ouest. Elle portait son enfant sur le dos. Rien ne la distinguait des femmes de sa

suite, si ce n'est une sorte de teinture dont elle s'était barbouillé la figure et les mains. Nous lui donnâmes deux rubans, l'un jaune qu'elle noua autour de sa tête, l'autre rouge dont elle se fit une ceinture, et toute fière de ce nouvel ornement, sa majesté australienne se coucha mollement sur le sable. D'autres chefs de tribus nous ont promis de pourvoir à notre subsistance, si nous allons nous fixer parmi eux pour les instruire.

« Vous voyez, ma chère mère, que ce pauvre peuple a d'assez bonnes dispositions, et que nous pouvons espérer de grands succès. Oui, j'ai confiance que l'heure du salut est venue pour cette nation délaissée. Priez Dieu qu'il me fortifie par sa grâce, afin que mon courage ne défaille pas aux jours de labeur et de sacrifice. On dit que dans certaines contrées les indigènes ne sont pas seulement sauvages, mais cruels : cette pensée loin d'enchaîner nos pas, nous attire vers eux; nous sommes plus pressés de porter secours où la misère est plus profonde, et, s'il y a des dangers à courir, le sang que notre adorable Sauveur a versé nous apprendra à ne pas épargner le nôtre. Je ne veux pas vous dissimuler que j'ai déjà beaucoup à souffrir; mais rappelez-vous aussi que le Missionnaire trouve sa consolation dans les croix, qu'elles entretiennent, purifient et augmentent en nous l'amour de Dieu, ce gage et cet avant-goût du céleste bonheur.

« Demain, nous nous mettons en route pour atteindre les côtes méridionales de l'Australie; nous allons à cent cinquante milles de Perth, ouvrir la Mission de la Sonde. Après avoir pris quelques jours de repos dans cette petite ville anglaise, nous nous disperserons dans les forêts à la recherche de nos bien-aimés sauvages. Les autres prêtres qui sont venus ici avec Monseigneur,

se dirigeront, partie vers le nord, partie vers l'ouest; nous serons éloignés d'environ deux cents lieues les uns des autres, et je pense que nous ne nous reverrons jamais plus sur cette terre.

« Adieu, ma bonne mère; ne soyez nullement inquiète pour ma personne; je suis très-content. Notre unique désir doit être désormais de nous retrouver au ciel : c'est à cette intention que je prie tous les jours pour vous au saint sacrifice.

« Joseph Thiersé,
Prêtre du S. Cœur-de-Marie. »

MISSIONS DE L'OCÉANIE.

VICARIAT APOSTOLIQUE DE LA MÉLANÉSIE.

Extrait d'une lettre du P. Chaurain, Missionnaire de la Société de Marie, au R. P. Colin, Supérieur-Général.

Ile San Christoval (Archipel de Salomon),
Port Ste-Marie, 2 mars 1846.

« Mon Très-Révérend Père,

« Il n'y a que peu de jours, N. T. S. P. le Pape Grégoire XVI, la Société de la Propagation de la Foi, et bien des âmes généreuses en France apprenaient avec plaisir qu'un nouvel essaim de Missionnaires formés à Lyon, partait d'Europe pour porter l'Evangile aux îles du nord de l'Océan pacifique. La Mission qu'ils étaient appelés à fonder avait un caractère et un intérêt tout particuliers. Jusqu'à ce jour, le commerce ou l'erreur avait presque toujours précédé l'arrivée des ouvriers apostoliques; cette fois, justement jalouse d'avoir été

si longtemps devancée, la Religion véritable devait, la première, ouvrir la porte à l'Evangile. Il était probable que les premiers essais coûteraient du sang ; nous-mêmes, faibles instruments, choisis pour être les premiers apôtres de ces îles inconnues, nous ne pouvions douter des dangers sans nombre que nous aurions à courir. Tous les capitaines de navires les mieux informés sur les mœurs de nos futurs néophytes, nous avouaient que chaque fois qu'ils avaient tenté d'entrer en communication avec eux, ils avaient eu à souffrir de leur férocité. « La Religion seule, nous disaient-ils, « avec ses espérances éternelles, peut vous soutenir « dans une si périlleuse entreprise.

« Vous vous en souvenez, mon très-révérend Père, quelquefois nous nous plaisions à nous prédire les uns aux autres, en votre présence, quelle serait la première victime de notre expédition ; aujourd'hui le ciel lui-même vient de la choisir, et ce que nous n'avions jamais osé concevoir dans nos pressentiments, c'est sur notre chef que le choix est tombé ! Comme notre divin Maître, il a été frappé, avant d'avoir pu se faire connaître, par la main même de ceux qu'il venait appeler à la vie de la grâce. Puisse le sang du Pasteur, versé par les ouailles, servir bientôt à leur conversion !

« C'est le 16 décembre 1845, que Mgr Epalle a reçu le coup mortel, à Isabelle, île principale de l'archipel de Salomon, à peu près au centre de son Vicariat. Témoin oculaire des circonstances qui se rattachent à sa mort, à ses côtés, conversant avec lui au moment même où la hache et le casse-tête ont été levés sur lui et sur tous ceux qui l'accompagnaient, j'espère que cette narration, toute défectueuse qu'elle est sous plusieurs rapports, aura au moins le mérite de l'exactitude et de la vérité.

« Monseigneur Jean-Baptiste Epalle, né à Marlhes (diocèse de Lyon), le 8 mars 1809, après avoir exercé pendant près de quatre ans, les fonctions du ministère apostolique à la Nouvelle-Zélande, où Monseigneur Pompallier l'avait nommé son Pro-Vicaire, revint en Europe sur la fin de l'année 1842, pour les affaires de cette Mission. Il fut nommé Vicaire apostolique de la Mélanésie et de la Micronésie, et sacré à Rome Evêque de Sion, le 21 juillet 1844. Il fit ses adieux à la France le 2 janvier 1845, et à l'Europe le 2 février de la même année, époque où, à la tête de sept Missionnaires et de six frères, il partit de Londres pour se rendre à Sydney.

« Après un voyage de dix mois, Mgr Epalle fit son entrée dans son Vicariat, le premier décembre 1845. Ce jour-là nous vîmes San-Christoval, petite île située à l'extrémité sud-est de l'archipel de Salomon, et en signe de prise de possession au nom de la très-sainte Vierge conçue sans péché, Sa Grandeur jeta dans la mer une médaille de l'Immaculée Conception.

« Le lendemain l'ancre fut jetée dans un port encore inconnu, situé au 159° de longitude est, et 10° 13' de latitude sud. Il parut digne d'attention : c'était une espèce de baie, autour de laquelle nous apercevions plusieurs sinuosités en forme de hâvres. Nous découvrions çà et là plusieurs habitations groupées ensemble, et formant par leur réunion une espèce de village européen. Bientôt les pirogues des naturels arrivèrent en si grand nombre, qu'il nous fut aisé de juger que la population du voisinage devait être au moins de six à sept cents âmes. Nous étudiâmes pendant trois jours les usages, la langue et les dispositions de ce peuple : Monseigneur, accompagné de deux Missionnaires et con-

duit par trois ou quatre matelots, parcourut dans une embarcation tous les rivages du port, afin de connaître les ressources qu'il pourrait offrir à un établissement de Missionnaires.

« A la suite de cette reconnaissance, et d'après toutes les observations faites à bord et à terre par l'équipage et par nous, nous crûmes pouvoir constater avec quelque raison, que le terrain de San-Christoval était fertile, qu'il y avait des sources d'eau fraiche, mais probablement pas de rivières de long cours, le pays étant trop souvent entrecoupé de petits monticules, sans offrir jamais aucune chaine de quelque étendue ; on n'y vit point de plaine, point d'herbages, ce qui rendait très-difficile un établissement d'agriculture un peu considérable. En revanche, les dispositions des habitants ne parurent pas hostiles.

« Nous inclinions à nous fixer dans cette île ; mais de fortes raisons nous firent désirer un point plus central. Monseigneur annonça donc le départ, et le 6 au matin l'ancre fut levée.

« Le 12, après avoir longé lentement la côte occidentale de *Guadalcanar*, nous arrivâmes en vue d'*Isabelle*, la plus considérable des îles Salomon. Nous étions à l'entrée de la baie des *Mille-vaisseaux*. Les habitants des tribus les plus rapprochées sont venus en foule; ils étaient au nombre d'environ cent trente dans soixante pirogues. A leurs cris aigus et perçants, à la rapidité de leurs gestes, il nous fut aisé de reconnaître un peuple plein d'énergie et de vivacité. L'habileté qu'ils montrèrent dans les premiers échanges que l'équipage fit avec eux, nous prouva qu'ils étaient habitués à la visite des navires. S'apercevant que notre marche

était dirigée vers un point un peu éloigné de leurs peuplades, ils s'empressèrent de nous inviter aussitôt de la voix et du geste à descendre chez eux. Nous leur indiquâmes le hâvre de l'*Astrolabe*, comme l'endroit où nous voulions nous arrêter. Ils répétèrent aussitôt le signe que nous venions de faire, et en nous montrant le voisinage du lieu indiqué, ils criaient tous, en se frappant la tête : *Mate-mate ! Mate-mate !* expression qui, selon l'interprétation de Monseigneur, a la même signification dans la plupart des îles de l'Océanie, et emporte toujours l'idée de quelque chose de sinistre, telle que *blessure*, *maladie*, *meurtre*, *mort*. Ces avertissements nous firent peu d'impression : Monseigneur crut simplement que nous nous dirigions vers quelques lieux malsains, ou tout au plus vers une tribu ennemie de celles que nous voyions alors. A onze heures l'ancre fut jetée à l'entrée du hâvre de l'*Astrolabe*.

« Aussitôt Monseigneur désigna ceux d'entre nous qui devaient l'accompagner à terre, pour chercher un lieu propice à notre premier établissement. De son côté, le capitaine donna ses instructions dans le même sens. M. Blemy, second officier du bord, à la tête de quatre rameurs, fut chargé de conduire le Prélat partout où il voudrait ; nous avions pour embarcation une baleinière. Ceci fait, nous partons. Les matelots qui nous escortent ont pris leurs fusils et leurs sabres; pour nous, toute notre confiance est en Dieu. Ce jour et le suivant, nous avons visité tout le hâvre et une partie de l'île St-Georges. Le résultat de nos investigations nous portait à croire qu'Isabelle était fertile et avait de l'eau douce, mais que, comme Christoval, elle n'offrait pas de plaines, et aucune espèce de pâturages. Les Missionnaires, restés sur le navire, ont aussi rendu compte de leurs observations. Tous les naturels qui

étaient venus à bord, leur avaient paru fournis abondamment de tous les fruits déjà trouvés dans les autres îles ; de plus, ils en ont apporté plusieurs qu'on n'avait point encore vus jusqu'à ce jour. L'équipage a été de nouveau frappé de leur vivacité dans le geste et le regard ; ils étaient toujours bien armés, et outre la lance et le casse-tête qu'on avait remarqués entre les mains des autres sauvages, on les a toujours vus avec l'arc bandé, tenant dans leurs mains des faisceaux de flèches empoisonnées, et de magnifiques boucliers en écaille de tortue. Interrogés sur la manière de se servir de leurs armes, ils les ont maniées sur le pont du navire avec une habileté effrayante. Ils se sont montrés disposés à échanger contre du fer et des haches chacune de leurs armes, à l'exception des boucliers en écaille qu'ils n'ont voulu céder pour aucun prix, quoiqu'ils témoignassent pour le fer et pour les haches une envie démesurée ou plutôt une véritable fureur. On a reconnu, parmi leurs objets de parure, plusieurs colliers faits avec des dents humaines. Un canot monté par trois ou quatre naturels, est venu au navire proposer la vente d'un enfant pour une hache : ils indiquaient très-clairement qu'il serait bon à manger. Peut-être était-ce un malheureux orphelin qu'ils avaient enlevé à leurs ennemis. En somme, tout le monde a été d'avis de poursuivre la reconnaissance.

« De nouvelles données furent recueillies le 15 par ceux de nos confrères qui étaient restés à bord. Les naturels leur avaient désigné les tribus amies, en leur disant d'aller s'y reposer (*moë-moë*) sans crainte (*nô-mate-mate*). Mais en même temps ils leur avaient indiqué un autre point de la côte, en répétant : *mate-mate*, et ajoutant : *des hommes méchants sont là* ; d'où chacun

concluait qu'il y avait *là* vraisemblablement des sauvages en guerre avec ceux qui visitaient le navire ; mais pouvait-on en conclure qu'ils fussent plus mal disposés envers nous? c'est ce que personne ne se crut en droit de faire. Monseigneur, à qui ces renseignements avaient été soumis, se borna à répondre : « *S'ils sont en guerre,* « *nous tâcherons de mettre la paix parmi eux.* » Un jour avant, il avait encore dit ces mots : « *Je vois bien que* « *nous allons commencer par un mauvais peuple, mais* « *nous couperons le mal par la racine.* »

« Le 16, Monseigneur fatigué du voyage de la veille, s'était levé un peu tard. Averti que l'embarcation est prête et n'attend plus que lui pour se mettre en marche, il a dit : *Je resterais aujourd'hui au navire avec bien du plaisir.... mais j'espère que nous reviendrons de bonne heure.* Ce jour-là, il a décousu le galon vert de son chapeau, pour ne point exciter la cupidité des naturels. M. Blémy a demandé la direction : *A la tribu ennemie*, lui a répondu Monseigneur.

« A quelques pas du rivage, nous nous voyons en face d'une espèce de bataillon d'indigènes debout sur le sable. A mesure que nous approchons, les uns semblent effrayés et se retirent derrière les arbres qui bordent la côte ; les autres, au nombre de cinquante à soixante, demeurent immobiles. Nous leur faisons quelques signes pour les engager à venir à notre rencontre. Alors un vieillard, à barbe et à cheveux blancs, s'avance comme en tremblant vers notre chaloupe ; il a en main la lance et le casse-tête, et tout en jetant autour de nous des regards où semblent se peindre la méfiance et la crainte, il nous offre quelques fruits en guise de présent. Aussitôt un petit morceau de fer lui est donné en retour. En même temps, Monseigneur, le P. Frémont,

le Frère Prosper et moi, nous avons mis pied à terre. M. Blémy et deux matelots nous ont aussi accompagnés; ils ont laissé deux d'entre eux pour la garde du canot. Contre leur habitude, ni l'officier ni ses deux marins, n'ont pris leurs armes : ils les ont déposées dans la barque, honteux, ont-ils dit plus tard, de montrer moins de confiance que l'Evêque et ses prêtres.

« Cependant le vieillard s'est avancé au milieu de la foule des naturels, et s'est empressé de remettre le fer qu'il a reçu à un jeune homme d'environ vingt-cinq ans, d'un teint assez blanc, grand et bien fait, muni d'un bouclier richement orné, d'une lance et d'un casse-tête, et paraissant exercer le rôle de chef. Ce fer, il l'a regardé avec mépris et dédain. Pensant le satisfaire, M. Blémy lui a fait signe de venir avec lui à la barque, et lui a donné une petite hache qu'il remporte fièrement, la tenant élevée dans ses mains à la manière d'un casse-tête. A cette vue, les sauvages ont répété plusieurs fois: *Kile-kile! Kile-kile!* (expression qui, dans plusieus iles, veut dire toutes sortes d'instruments en fer, tels que couteaux, haches, etc.) En retour, M. Blémy a reçu une assez mauvaise lance, qu'il jette aussi vigoureusement qu'il peut sur le sable, pour montrer aux naturels qu'il sait aussi se servir de cette arme. Aussitôt la foule a pousé un cri que nous n'avons pu définir.

« En ce moment, la petite troupe européenne s'est un peu approchée du groupe des sauvages; Monseigneur, Prosper et moi, avec un matelot, nous commençons à l'aide de quelques mots connus et de quelques signes, à engager une espèce de conversation avec ceux qui se trouvent le plus près de nous, tandis que le P. Frémont, M. Blémy et un autre matelot, à peu près à dix pas de distance, s'efforcent d'en faire

autant. Le P. Frémont a demandé où sont les maisons : pas de réponse ; quels sont les chefs : on lui en a indiqué plusieurs, tous devant lui. Prosper a fait compliment à un chef de son beau casse-tête ; il n'a reçu par geste qu'une réponse fière. Un jeune homme, apercevant l'anneau de Monseigneur, lui a aussitôt offert en échange deux espèces de citrons sauvages, dont l'un à moitié mangé ; on s'est mis à rire, et un matelot a ajouté : « Ces gens-là ne connaissent pas mal le prix des choses. »

« Pendant ce petit incident, Prosper a remarqué dans la main d'un sauvage une hache européenne, emmanchée au bout d'un casse-tête. Il vient aussitôt m'en faire l'observation. A mon tour j'en ai déjà aperçu une autre ; je l'ai montrée du doigt à sa Grandeur. On dirait alors que les sauvages ont remarqué qu'on les épie : leur attitude est devenue plus menaçante. Prosper a dit : Mais ces gens-là sont prêts à combattre. Monseigneur a répondu : *C'est vrai ; les matelots auraient dû prendre leurs armes ;* et il a fait quelques pas du côté de la barque, mais déjà il était environné d'une dizaine de naturels. Prosper et moi, nous avons vu aussitôt un grand coup de hache tomber sur la tête de notre Evêque : il a été porté à deux mains et par derrière par un sauvage d'une taille très-moyenne. A ce coup tous les indigènes ont poussé un horrible cri de guerre. Monseigneur resté debout laisse échapper un cri de douleur en portant les deux mains sur sa tête. Déjà l'attaque est générale ; les assaillants se sont divisé leurs victimes ; chacun de nous aperçoit plusieurs casse-têtes levés sur lui et prêts à frapper ; chacun songe à fuir. Prosper néanmoins dit avoir vu frapper le second coup de hache qui a renversé Monseigneur par terre. En même temps M. Blémy reçoit aussi par derrière un coup de la hache

même qu'il vient de donner, et court de toutes ses forces à l'embarcation d'où il fait partir un coup de pistolet. Le P. Frémont est renversé, par deux fois, de deux coups de casse-tête; Prosper également poursuivi n'échappe à la mort qu'en se jetant à la nage dans la mer. Pour moi, à peine ai-je eu le temps de voir porter le premier coup à Monseigneur, que, me retournant aussitôt, j'aperçois deux casse-têtes levés sur moi ; il est temps de fuir; je ne puis cependant le faire d'abord que lentement et à reculons, afin de pouvoir mieux éviter les coups. Mais bientôt je suis obligé, vu le nombre des assaillants qui fondaient sur moi, d'agir des pieds et des mains de plus d'une manière. Enfin Dieu a voulu que je me sois tiré de leurs mains avec deux légères contusions seulement, l'une à la tête et l'autre à la jambe.

« La chaloupe elle-même a été attaquée par une quinzaine de sauvages, qui se sont efforcés de la faire couler à fond, et n'ont lâché prise qu'au bruit des coups de pistolet. A peine y suis-je rendu, que j'y cherche Monseigneur, et ne l'apercevant pas je m'élance de nouveau sur le rivage. Je le vois encore entre les mains de trois naturels, occupés l'un à le frapper, et les deux autres à lui arracher ses habits. Je vole à son secours, lorsqu'un nouveau coup de fusil parti de l'embarcation , met ses meurtriers en fuite. Le corps de Monseigneur est seul, je me jette sur lui, j'ai dans mes bras le corps de mon évêque, à demi nu, baigné dans son sang, le crâne ouvert par plusieurs blessures qui laissent à découvert sa cervelle toute sanglante; tel est l'état dans lequel je le trouve. Je l'appelle, aucune réponse, aucun signe. J'essaie de l'emporter; à cette vue, les sauvages cachés dans la forêt à quelques pas de moi, poussent un cri de désespoir. J'essaie de nouveau de me charger de mon précieux trésor, mais la douleur m'a ôté les forces. Je ne puis le traîner

qu'à quelques pas; j'appelle à mon secours, on ne vient pas d'abord; les matelots ne peuvent ramer, ils chargent leurs armes. J'appelle encore; le P. Frémont avec Prosper accourt à moi; nous portons ensemble le corps de notre premier Evêque et de notre premier martyr. Les sauvages, furieux sans doute de se voir enlever leur victime, ont poussé un nouveau cri; mais déjà Monseigneur est placé dans la barque, sur les genoux de ses trois compagnons. Toute cette épouvantable scène n'a duré que quelques minutes.

« Nous demandons à Monseigneur s'il nous connait: pas de réponse; s'il souffre beaucoup: il laisse plusieurs fois échapper ces mots: *Mon Dieu! mon Dieu!* et une seule fois: *Ah! que je souffre!* Après quelques coups de rames, les matelots et nous, nous éprouvons un violent mal de cœur; nous nous sentons défaillir. Je tiens alors sur mes genoux le corps de Monseigneur, sa tête repose sur ma poitrine, la vue de la profondeur de ses plaies, d'un os tombé de son crâne dans la barque m'a percé le cœur; seuls, le P. Frémont et M. Blémy, c'est-à-dire, les plus grièvement blessés après le Prélat, ont conservé un peu de calme. L'un s'efforce de suggérer à Monseigneur des sentiments de confiance en Jésus et Marie, l'autre excite tantôt les matelots à ramer avec vigueur, et tantôt tire lui-même des coups de pistolet pour avertir le bâtiment. Vous dire ce que nous éprouvions alors d'abattement et de douleur, serait chose tout-à-fait impossible.

« Cependant notre pauvre embarcation s'approche tant bien que mal du navire; c'est le charpentier du bord qui le premier a aperçu de loin revenir notre chaloupe. Il n'est pas encore onze heures. Surpris d'un si prompt retour, il avertit nos confrères qui, eux non plus, ne

savent à quoi l'attribuer. Hélas! ils sont bientôt tirés de leurs doutes: les premiers mots que nous faisons entendre sont : *De la charpie , de la charpie , nous avons des blessés.*

« Impossible de rendre l'impression produite dans tout le navire. On cherche précipitamment ce qu'il faut pour des pansements; un matelas et des draps de lit sont à l'instant portés sur le pont, le médecin est accouru avec des rasoirs à la main, et le capitaine a dit : *A demain la vengeance.*

« Monseigneur nageant dans son sang a été placé sur une chaise et monté de la barque sur le pont. Il est étendu sur un matelas, le docteur a examiné la plus profonde de ses plaies et déclare qu'il n'y a plus rien à faire. Un crucifix est placé près de notre Evêque pour recevoir son dernier soupir; le P. Jacquet lui administre le sacrement de l'Extrême-Onction, tandis que tous les autres, Pères et Frères, versent des larmes et récitent des prières.

« Le docteur, après avoir pansé M. Blémy, dont il a regardé la plaie comme très-grave, puis le P. Frémont qu'il n'a pas cru en danger, a essayé aussi, pour nous satisfaire, de panser Monseigneur. Il a découvert de nouvelles blessures en lui rasant la tête: en tout cinq coups de hache ou de casse-tête, dont trois ont pénétré jusqu'à la cervelle et lui paraissent mortels; les deux plus graves ont été reçus sur le côté droit de la tête, un troisième, aussi très-profond, sur le sommet du crâne, les deux autres unis et formant un Y un peu au-dessous. En le changeant de linge nous découvrons aussi deux légers coups de lance, l'un au bras droit et l'autre sur la hanche gauche, et par surcroît plusieurs contusions. Tout son corps en était meurtri, il avait aussi été traîné

sur le sable, ce qui lui avait macéré le nez et les yeux. Sur quoi le docteur nous a déclaré qu'il ne pensait pas que sa Grandeur eût plus de dix heures de vie, et qu'il était temps de lui administrer les derniers sacrements, si déjà il ne les avait point reçus. Sa cruelle agonie devait être bien plus longue.

« Pendant qu'on lui mettait le premier appareil, Monseigneur a paru souffrir davantage. Plusieurs fois il a vomi du sang. Il a aussi répété plusieurs fois ces paroles : *Mon Dieu, mon Dieu, délivrez-moi;* et une fois : *Défendez-moi.*

« Le soir du mercredi 17, nous avons entendu parler d'un projet d'expédition pour le lendemain à l'effet d'exercer une vengeance. Le capitaine voulut nous en prévenir lui-même, il nous annonça d'abord tout simplement « qu'il voulait aller tuer une douzaine des au-« vages dans les tribus qui nous avaient attaqués. » Ensuite il nous lut une petite lettre dans laquelle il disait : « que puisqu'on désirait savoir les motifs de l'expédi-« tion qu'il projetait pour le lendemain, il avait l'hon-« neur de nous informer qu'il envoyait ses gens à terre « pour saisir et mettre en notre pouvoir les meurtriers « de notre Evêque et de son second officier. Il ajoutait : « qu'il était forcé de prendre cette mesure par son équi-« page, qui refusait d'aller désormais à terre si on ne « lui permettait pas de tirer vengeance d'une pareille in-« jure. » Consultés sur cette affaire, tous les membres de la Mission ont été d'avis que, laisser agir, c'était consentir à de sanglantes représailles. J'informai donc aussitôt de vive voix le capitaine de nos sentiments à cet égard, et j'ajoutai : « Il ne nous appartient pas de pro-« noncer s'il est de votre devoir ou non de venger la « blessure de votre second officier et l'insulte faite à

« votre équipage : vous devez savoir quelles sont les « obligations que vous impose votre qualité de capi- « taine. Pour nous, quelle que soit notre douleur à la « vue de notre Evêque mourant, elle est encore assez « calme et assez chrétienne pour nous faire détester « toute espèce de vengeance. »

« Le capitaine alors change de plan, il fait une nouvelle lettre dans laquelle, pour nous mettre à couvert et cependant réaliser ses desseins, il nous déclare que, manquant de provisions fraiches, il enverra demain une de ses embarcations pour aller acheter des ignames et des taros parmi les naturels. Une pareille réponse ne nous rassurait qu'à demi sur ses véritables intentions, nous avons cru devoir prendre l'initiative et, le lendemain jeudi, à sept heures du matin, au moment où l'embarcation, munie de toutes pièces, se préparait à partir, j'ai présenté au capitaine la lettre suivante, signée de tous les prêtres.

« *Ile Isabelle, Hâvre de l'Astrolabe, dix-huit décembre* « *mil huit cent quarante-cinq, cinq heures du ma-* « *tin.*

« Monsieur le capitaine,

« Ignorant quels sont tous les motifs qui vous por- « tent à envoyer votre embarcation au rivage où notre « Evêque a été mortellement blessé, nous croyons de- « voir protester hautement que nous ne voulons aucun « acte de représailles, cela étant contraire à la nature « même de notre Mission qui est toute de sacrifice et « de paix.

« Nous vous prions, et au besoin nous vous requé- « rons, d'inscrire cette protestation dans votre journal « légal.

« Agréez, monsieur le capitaine, l'assurance de no-
« tre considération.

« Vos très-humbles serviteurs. »
(Suivent les signatures.)

« Le capitaine, après la lecture de cette lettre, a répondu que l'embarcation ne partirait pas, et les matelots, à cette nouvelle, ont commencé à en retirer lentement et à regret leurs fusils et leurs sabres.

« Revenons à Monseigneur. Le 19, on remarqua que ses forces diminuaient sensiblement. A onze heures, il a entr'ouvert plusieurs fois les yeux; on lui a présenté le crucifix, plusieurs fois il l'a serré entre ses mains. A trois heures et demie, il semblait respirer à peine; le P. Frémont m'a prié de réciter les prières des agonisants. Tous les compagnons de Monseigneur, à genoux, forment un cercle autour de son lit; le capitaine, le docteur et un officier de l'équipage aussi présents, ont les yeux fixés sur le Prélat et donnent par fois des signes non équivoques de douleur. J'ai commencé de mon mieux la récitation des prières, mais plusieurs fois les sanglots ont entrecoupé ma voix; le sentiment de mon indignité en prononçant les sublimes et touchantes paroles : *Partez, âme chrétienne*, en présence de mon Evêque mourant, la solennité d'une pareille circonstance aux yeux de la Religion et de la Foi; l'impression que produirait dans tout le monde chrétien la nouvelle de ce malheur; les membres de la société de Marie et de la famille de Monseigneur, qu'il me semblait voir autour de son lit de mort, et mêler leurs larmes aux nôtres; telles étaient alors les pensées et les réflexions qui se succédaient rapidement dans mon âme.

« A quatre heures moins quelques minutes, Monseigneur a poussé un soupir que nous avons pris pour le

dernier; quelques secondes après, il en a poussé un autre et il est allé recevoir sa belle couronne. Chacun alors a donné un libre cours à sa douleur, on a versé bien des larmes qui, les jours précédents, avaient été un peu retenues par quelques lueurs d'espérance; toutefois, on pouvait remarquer que notre affliction avait un caractère particulier : à notre tristesse se joignait quelque fierté d'avoir pour premier Evêque un martyr.

« Toutes sortes de soins avaient été prodigués à Monseigneur pendant sa maladie; nous n'avons que des actions de grâces à rendre à notre capitaine et à son équipage pour les soulagements sans nombre qu'ils se sont empressés de lui accorder. Au maintien grave et silencieux qu'ils ont toujours gardé pendant les quatre jours qui ont précédé sa mort, l'on aurait dit que, comme nous, ils allaient perdre un père, et depuis j'ai entendu plusieurs fois de simples matelots qui disaient : *Il était bon cet Evêque, il n'aurait pas dû tomber en si mauvaises mains.* C'est aussi ce que le capitaine et le docteur du bord (qui est catholique) m'ont répété plusieurs fois. Ce dernier surtout mérite une part toute particulière à notre reconnaissance; il n'a pas manqué un seul instant du jour de se trouver auprès du lit de Monseigneur et, pendant la nuit, il a couché sur le pont pour être plus à même de lui porter secours au premier moment de crise.

« Quelques instants après avoir fermé les yeux à Monseigneur, le P. Fremont nous a réunis en conseil pour décider quelles mesures il fallait prendre relativement à ses dépouilles précieuses. Nous sommes tous demeurés d'accord qu'il convenait de déposer son corps le plus près possible de l'endroit où il avait consommé son sacrifice. Quant à l'heure des obsèques, elle fut

fixée au lendemain à la pointe du jour, afin de n'être pas aperçu par les naturels. A l'instant même le P. Verguet et moi nous partons, avec une embarcation et cinq matelots, pour aller choisir un lieu solitaire et faire creuser une fosse. Les autres membres de la mission restés à bord, sont occupés à revêtir Monseigneur de ses habits pontificaux. Enfin, ce même soir, à mon retour au navire, je suis désigné pour célébrer la messe de l'enterrement, et le P. Jacquet pour faire les obsèques.

« Le 20, samedi, à trois heures et demie, tout le monde a été sur pied. On a réussi à élever un modeste autel sur le pont, quelques draperies ont été tendues tout autour pour que la lumière des cierges ne fût point vue du rivage, et le saint sacrifice commence à quatre heures et demie. C'était la première fois que je célébrais les saints mystères dans le vicariat de la Mélanésie! J'avais à deux pas de moi et sous mes yeux le corps de mon Evêque! Il était au milieu de ses prêtres et compagnons d'infortune, qui ont tous eu la consolation de faire la sainte communion pour lui. L'équipage tout entier, quoique protestant, a assisté à cette messe, et nous pouvons dire qu'il l'a fait avec un recueillement qui eût été remarqué même parmi des catholiques. Il y avait aussi deux jeunes sauvages, reçus à bord lors de notre passage à la Nouvelle Calédonie, et qui semblaient être là pour représenter le peuple qui venait d'enlever la vie à Monseigneur.

« A cinq heures on a mis la bière sur une barque, au milieu des Pères et des Frères : cette embarcation gouvernée par le premier officier du bord, était remorquée par une autre dans laquelle se trouvaient le capitaine du navire et l'équipage. Un morne silence a régné

pendant tout le trajet, qui a duré près de quarante minutes. A six heures nous sommes arrivés au fond du Hâvre de l'Astrolabe, et nous avons mis pied sur la petite île St.-Georges que nous avions choisie pour le lieu de la sépulture, parce que, n'ayant pas d'habitants et se trouvant assez éloignée des autres îles, nous n'avions rien à craindre pour le précieux dépôt que nous voulions lui confier. C'est là qu'on a déposé, sans presque aucune solennité le premier apôtre des îles Salomon, et chacun, les yeux baignés de larmes, a jeté sur son corps quelques gouttes d'eau bénite.

« Comme nous étions dans un pays où nous avions déjà remarqué des traces de cannibalisme, il a fallu nous priver de la consolation d'élever sur la tombe de notre Evêque aucun signe religieux. Avant de quitter les restes de notre Père, nous avons encore récité quelques prières à la hâte, et nous nous sommes retirés le cœur plein d'inquiétude pour l'avenir: nous ne pouvions plus ignorer que nous fussions orphelins, et la responsabilité de la Mission semblait nous accabler dès lors de tout son poids.

« Il vous tarde sans doute, mon très-révérend Père, de savoir quelles décisions vos enfants ont prises après d'aussi tristes événements. Deux jours après la mort de notre Evêque, nous avons recommencé la visite des tribus, et si nous n'avons pas cru trouver dans Isabelle une sécurité suffisante pour le moment, il s'en faut bien que nous ayons regardé cette île comme inabordable; seulement nous avons pensé qu'après un avertissement pareil, il était de la prudence même évangélique de chercher pour un temps un asile plus sûr. Nous pensons l'avoir rencontré dans San Christoval, que nous avions visité en passant et dont les habitants nous avaient paru assez bien disposés.

« Le samedi, trois janvier, après onze mois de course, nous avons été conduits, sans le savoir, dans un port magnifique et encore inconnu jusqu'à ce jour aux navigateurs. Nous lui avons donné le nom de *Port sainte Marie*, parce que la sainte Vierge elle-même semblait nous l'avoir choisi. Nous y avons trouvé une belle population, réunie presque tout entière en un joli village, et nous avons décidé les naturels à nous vendre un terrain convenable, situé dans la partie la plus centrale du port et arrosé par un petit ruisseau d'eau douce. Aussitôt nous avons mis la main à l'œuvre; la hache, la pioche, la bêche, le rabot, se sont succédé dans nos mains et, grâce à Dieu, nous avons maintenant un abri pour le travail et une maison en bois de vingt-deux pieds de hauteur, sur trente-six de long et vingt de large. Ce sont les indigènes de la tribu la plus voisine qui en ont fait la toiture avec des feuilles de palmiers; ce sont eux qui ont transporté la plus grande partie des bois qui sont entrés dans la charpente; c'est à eux encore que nous devons, en grande partie, l'abatis des arbres qui obstruaient notre propriété et auraient pu nous occasionner quelques surprises de la part des indigènes mal-intentionnés.

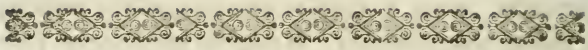
« Il est bon, je crois, de vous faire remarquer ici que, bien différents des sauvages d'Isabelle, ceux de Christovalne nous ont paru s'entre-détruire généralement que dans des guet-apens isolés. Un individu a-t-il une injure à venger ou l'envie de se repaître de la chair de quelqu'un, il va se blottir au milieu de quelques arbrisseaux touffus, ou derrière quelques gros arbres, près du sentier que doit suivre son ennemi, et saisissant le moment où il peut le frapper à deux pas et par derrière, il est toujours sûr de s'en défaire, sans

courir lui-même aucun danger. Nous ne pensons pas avoir à craindre ici une attaque générale; nous voudrions pouvoir en dire autant des surprises particulières, mais nous commençons à connaître assez le pays pour savoir que s'avancer seul et sans armes au milieu des bois, c'est une imprudence qu'on paie de la vie. En un mot, le peuple au milieu duquel nous venons de fixer notre tente, nous a montré trop de qualités pour ne pas gagner notre affection, et trop de méchanceté pour ne point exciter notre méfiance.

« J'espère, dans une prochaine lettre, vous donner de plus amples détails sur la Mission de San-Christoval : aujourd'hui, mon très-révérend Père, vous avez sans doute d'assez grands malheurs à pleurer.

« Je n'ai que le temps de me recommander aux prières de la Société, et de solliciter pour mes confrères et pour moi votre paternelle bénédiction.

« Le dernier de vos enfants en Jésus et Marie,
Et. Chaurain, *S. M.* »



Lorsque nos Associés se réjouissaient, il y a quelques mois, de l'heureuse exaltation de Pie IX au Pontificat suprême, ils ignoraient peut-être à combien de titres ils devaient s'en féliciter pour l'OEuvre, qui voit aujourd'hui dans le chef de l'Eglise un de ses plus puissants et plus anciens protecteurs. L'illustre Évêque d'Imola n'était pas encore appelé à bénir l'univers, que depuis longtemps sa main paternelle s'étendait sur nous; son nom religieusement inscrit dans nos Annales, était déjà entouré de notre reconnaissance, avant d'être salué avec amour par tout le peuple chrétien. Dès l'année 1837, alors que notre OEuvre était à peine connue en Italie, il avait, le premier entre tous les Prélats des Etats-Romains, élevé la voix en notre faveur, et son

diocèse répondant à l'appel d'un Pasteur vénéré, portait aussitôt le chiffre de ses dons généreux au-dessus des aumônes de toutes les cités qui l'avoisinent, à l'exception de Rome seule. En daignant s'unir à nos efforts, le même Pontife nous réservait d'autres gages de sa haute bienveillance ; deux nouveaux Mandements publiés en 1839 et en 1841, témoignèrent de sa vive et persévérante sollicitude pour les progrès de l'Association.

Aussi les Directeurs de l'OEuvre, encouragés par ces précieux souvenirs, ont-ils éprouvé le besoin de porter aux pieds du S. Père l'expression de leur confiance filiale dans une protection qui leur était connue, et d'implorer pour eux et pour leurs Associés une de ses premières bénédictions. Leurs vœux ont été exaucés. Sa Sainteté a daigné répondre aux Conseils de Lyon et de Paris par les deux lettres que nous allons transcrire : elles sont pour l'OEuvre comme le couronnement des grâces dont les Souverains Pontifes l'ont comblée tour à tour, depuis l'époque de sa fondation sous le règne de Pie VII qui, lui aussi, fut Evêque d'Imola (1).

---

(1) Ces lettres n'ont pu être mises en tête du Numéro, parce que le tirage était déjà commencé quand nous les avons reçues.

LETTRE DE SA SAINTETÉ AU CONSEIL CENTRAL DE LYON.

« PIUS PP. IX.

« Dilecti filii salutem, et Apostolicam Benedictionem.

« Libenti quidem animo vestras excepimus litteras summæ vestræ erga Nos pietatis, et observantiæ testes, quibus Nostram Deo sic disponente ad summum Ecclesiæ Pontificatum evectionem obsequentissime Nobis gratulati estis. Gratissimum porro hoc vestrum Nobis accidit officium, tum quod a vestra in hanc Apostolicam Sedem veneratione profectum esse intelligimus, tum quod singulari semper benevolentia, et studio Societatem Propagationis Fidei istic primitus institutam prosequuti sumus, in cujus utilitatem, prosperitatemque magis in dies procurandam vos incumbere tantopere gloriamini. Et quoniam summa animi Nostri consolatione uberes, ac salutares, Deo bene juvante, ex eadem Societate in christianam rempublicam fructus redundare cognoscimus, ideireo hanc occasionem libentissime arripimus ut præcipuum nostrum erga illam studium testemur, et confirmemus, vobisque simul persuasum esse volumus, nihil Nobis gratius futurum, quam Societatem ipsam, prout magis in Domino expedire censuerimus, omni ope tueri, ac fovere. Interim vero celestium omnium munerum auspicem et peculiaris paternæ Nostræ in vos caritatis testem Apostolicam Benedictionem intimo cordis affectu Vobis ipsis, Dilecti Filii, amanter impertimur.

« Datum Romæ apud S. Mariam Majorem die 19 augusti anno 1846, Pontificatus nostri anno primo.

« PIUS PP. IX »

TRADUCTION DE LA LETTRE DE SA SAINTETÉ
AU CONSEIL CENTRAL DE LYON.

« PIE IX, PAPE.

« Bien-aimés fils, salut et Bénédiction Apostolique.

« C'est avec une douce satisfaction que Nous avons reçu, en témoignage de votre pieuse affection et de votre déférence pour Nous, vos félicitations respectueuses sur notre élévation, par une disposition divine, au suprême Pontificat de l'Eglise. Nous avons été très-sensible à l'accomplissement de ce devoir, soit parce que Nous avons compris que c'était un effet de votre vénération pour ce Siége Apostolique, soit parce que Nous avons toujours porté un intérêt et un zèle particuliers à l'OEuvre de la Propagation de la Foi, instituée en premier lieu à Lyon, et que vous vous faites gloire de rendre de jour en jour plus florissante par vos incessants efforts. Connaissant donc avec une souveraine consolation les fruits abondants et salutaires que produit, avec l'aide du Seigneur, cette même Société, pour le bien de la Chrétienté tout entière, Nous saisissons très-volontiers cette occasion de lui donner un gage et une nouvelle épreuve de notre spéciale sollicitude, et Nous voulons que vous soyez en même temps persuadés que rien ne Nous sera plus agréable que de la protéger et de la favoriser de tout notre pouvoir, selon que nous le jugerons plus convenable dans le Seigneur. En attendant, Nous vous donnons avec amour, bien-aimés fils, et du plus profond de notre cœur la bénédiction apostolique, comme

un présage de tous les dons célestes et un témoignage de notre affection paternelle et toute spéciale envers vous.

« Donné à Rome, à Ste-Marie-Majeure, le 19e jour d'août de l'année 1846, et de notre Pontificat la première.

« PIE IX, PAPE. »

LETTRE DE SA SAINTETÉ AU CONSEIL CENTRAL DE PARIS.

« PIUS PP. IX.

« Dilecti filii, salutem et Apostolicam Benedictionem.

« Litteræ vestræ, quibus gaudium, summamque lætitiam a Vobis ex Nostra ad Apostolicæ Dignitatis fastigium evectione susceptam obsequentissime declarastis, Nobis pergratæ, perque jucundæ fuerunt. Insigne enim singularis vestræ observantiæ, ac venerationis in hanc Apostolicam Sedem, et filialis prorsus in Nos, pietatis specimen exhibuerunt. Illud etiam iisdem in litteris præcipua Nos animi voluptate perfudit, quod in iis luculentum testimonium nacti sumus, quantopere vobis cordi sit, omnem opem, et operam constanter adhibere ut Propagationis Fidei Societas, quam summo semper affectu prosequuti sumus, magis in dies vigeat, ac floreat. Quod egregium vestrum studium vehementer in Domino commendamus, vobisque persuasum esse volumus voluntatem Nostram in iis, quæ ad ipsius Societatis bonum, ac splendorem amplificandum, a Nobis proficisci poterunt, promptam semper, ac paratam futuram. Interim vero studiosissimo vestro gratulationis

officio, paribus paternæ Nostræ benevolentiæ significationibus respondentes, Apostolicam Benedictionem ex intimo corde depromptam vobis omnibus amanter impertimur.

« Datum Romæ apud S. Mariam Majorem die 19 augusti anno 1846, Pontificatus nostri anno primo.

« PIUS PP. IX. »

TRADUCTION DE LA LETTRE DE SA SAINTETÉ AU CONSEIL CENTRAL DE PARIS.

« PIE IX, PAPE.

« Bien-aimés fils, salut et Bénédiction Apostolique.

« La lettre que vous Nous avez respectueusement adressée en témoignage de la joie et de la vive allégresse qu'a excitées en vous Notre élévation à la suprême dignité de Chef de l'Eglise, Nous a été très-sensible, et a rempli Notre cœur d'une douce satisfaction. Elle Nous a donné une preuve insigne de votre déférence et de votre vénération pour le Saint Siége Apostolique, en même temps que de votre filiale affection pour Notre personne. Mais ce qui, dans cette lettre, a surtout comblé notre âme de joie, c'est que Nous y avons clairement reconnu combien vous avez à cœur de contribuer de tous vos moyens à développer de jour en jour et à rendre de plus en plus florissante cette Association pour la Propagation de la Foi, qui a toujours été l'objet de notre vive affection. Nous louons pleinement

dans le Seigneur ce zèle éclatant que vous témoignez pour elle, et Nous voulons que vous sachiez que, pour toutes les choses qui seraient propres à accroître la prospérité et la splendeur de l'Association, et qui pourraient dépendre de Notre volonté, vous pouvez pleinement compter sur Notre concours. Répondant d'ailleurs au témoignage du zèle qui vous a dicté vos paroles, par un égal témoignage de Notre paternelle bienveillance, Nous vous accordons à tous affectueusement et du plus profond de Notre cœur, Notre Bénédiction Apostolique.

« Donné à Rome, à Ste-Marie-Majeure, le 19e jour d'août 1846, l'an premier de notre Pontificat.

« PIE IX, PAPE. »

NOUVELLES.

La Mission des PP. Capucins en Mésopotamie fait de jour en jour les plus consolants progrès. Quand ces Religieux arrivèrent à Orfa, cette ville comptait à peine quelques catholiques, et voilà qu'en peu de temps ce petit troupeau s'est rapidement multiplié au milieu des obstacles de tout genre ; chaque année l'a vu grandir par des conversions plus nombreuses, dignement couronnées en 1846 par l'abjuration de deux Evêques jacobites. Le premier, Mgr Abraham, était l'Evêque même d'Orfa; le second, Mgr Joseph, l'assistait en qualité d'auxiliaire. Pour avoir obéi à leur conscience, ils ont été, l'un et l'autre, abreuvés d'humiliations par quelques membres du clergé schismatique arménien ; mais cette épreuve, soutenue avec fermeté, porte déjà ses fruits : leurs anciens coréligionnaires, dont ils étaient aimés, se disposent à les suivre en foule dans le sein de la véritable Eglise.

FIN DU TOME DIX-HUITIÈME.

TABLE DU TOME DIX-HUITIÈME.

Lettre de Sa Sainteté au Conseil de Lyon, *page* 568.
Lettre de Sa Sainteté au Conseil de Paris, 570.
Compte-rendu, 193.
Mandements et nouvelles, 184, 307, 384, 472, 572.
Départs de Missionnaires, 84, 184, 310, 392, 469.

MISSIONS D'ASIE.

CHINE.

Lettre de Mgr Ferréol, Vic. apost. de la Corée, 76.
Extrait d'une lettre de M. Pichon, 97.
Lettre de M. Chauveau, 110.
Lettre de M. de la Brunière, 116.
Lettre de Mgr Alphonse, coadjuteur au Chan-si, 131.
Lettre du P. Clavelin, Jésuite, 241.
Autre lettre du même Père, 262.
Autre lettre du même, 274.
Lettre de Monseigneur Rizzolati, Vic. apost. du Hou-Kouang, 346.

ILES LIEOU-KIEOU.

Lettre de M. Forcade, Miss. apost., 363.

CORÉE.

Lettre d'André Kimai-Kim, Diacre coréen, 284.
Extrait d'une lettre de M. Daveluy, 304.

TONG-KING OCCIDENTAL.

Lettre de Mgr Retord, Vic. apost., 92.
Lettre de M. Charrier, 466.

SIAM.

Lettre de M. Grandjean, 48.
Autre lettre du même, 66.

INDE.

Extrait d'une lettre de M. Luquet, 313.
Lettre de M. Jarrige, 325.
Extrait d'une lettre de Mgr Bonnand, 328.
Extrait d'une lettre du P. Brissaud, Jésuite, 331.
Extrait d'une lettre du P. Trincal, Jésuite, 334.
Extrait d'une lettre du P. St-Cyr, Jésuite, 340.

SYRIE.

Lettre du P. Fr. de Ploughe, Capucin, 189.

CONSTANTINOPLE.

Lettre de M. l'abbé Hillereau, 386.

MISSIONS D'AFRIQUE.

Madagascar.

Extrait d'un mémoire de M. Dalmon, Préfet ap., 146.
Lettre du P. Cotain, Jésuite, 157.

MISSIONS D'AMÉRIQUE.

ETATS-UNIS.

Lettre des Pères du Sixième Concile de Baltimore, 393.

Montagnes-Rocheuses.

Lettre du P. de Smet, Jésuite, 473.
Lettre du P. Joset, Jésuite, 504.
Autre lettre du même Père, 518.

CANADA.

Lettre du P. Aubert, Oblat de Marie Immaculée, 442.
Lettre du P. Laverlochère, Oblat, 449.
Lettre du P. Hanipaux, Jésuite, 461.

MISSIONS DE L'OCÉANIE.

AUSTRALIE.

Notice sur le nouveau Diocèse de Perth, 525.
Lettre de Dom Léandre, Bénédictin, 528.
Lettre de M. Thiersé, Prêtre du S.-Cœur de Marie, 641.

OCÉANIE ORIENTALE.

Iles-Marquises.

Lettre du P. Escoffier, Miss. de Picpus, 43.

OCÉANIE OCCIDENTALE.

Wallis.

Lettre du P. Mathieu, Mariste, 5.
Lettre du P. Roulleau, Mariste, 18.
Lettre de Mgr Bataillon, Evêque d'Enos, 38.

Tonga.

Lettre du P. Grange, Mariste, 23.
Lettre du P. Calinon, Mariste, 420.

NOUVELLE-ZÉLANDE.

Extrait d'une lettre de Mgr Pompallier, 174.
Extrait d'une autre lettre du même Prélat, 178.
Autre lettre du même, 181.

OCÉANIE CENTRALE.

Nouvelle-Calédonie.

Lettre du P. Rougeyron, Mariste, 397.
Lettre du P. Viard, Mariste, 413.

MÉLANÉSIE.

Lettre du P. Chaurin, Mariste, 464.

Lyon, imp. de J. B. Pélagaud.